REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Tome XLVIII

V^e^ Série — Tome VIII

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES
MONTPELLIER

—

MCMV

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

LA SUITE DU PARTHÉNOPEU DE BLOIS

ET LA VERSION HOLLANDAISE

Le Parthénopeu de Blois, tel que nous le donnent les mss. français[1], nous est parvenu dans deux rédactions différentes : l'une (α) qu'est seul à représenter le ms. A, l'autre (β) que contiennent tous les autres mss. En 1834 Crapelet a publié le texte d'A[2] ; pour l'autre version, nous devons la chercher dans les divers mss. français[3] — dont le plus grand nombre se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris — et dans les traductions étrangères.

Pour leur première partie, ces deux rédactions sont à peu près identiques ; la divergence ne commence qu'après le vers 9163 de l'édition de Crapelet. La question est donc de savoir laquelle des deux suites a été écrite par l'auteur de la première partie, et c'est à cette question que nous essaierons de répondre dans cet article.

[1] Je ne parle pas de la version représentée par les traductions danoise islandaise, anglaise, espagnole qui forment un groupe à part.

[2] *Partonopeus de Blois, publié pour la première fois d'après le manuscrit de l'Arsenal*, par G. A. Crapelet. Paris, 1834.

[3] E. Pfeiffer, *Ueber die Handschriften des altfranzösischen Romans Partonopeus de Blois* 1885, (Ausg. u. Abh. aus d. Geb. d. rom. Phil. XXV).

167926

Mais dès l'abord une difficulté se présente. Ni la version α ni la version β ne nous est parvenue dans un état complet. Je ne parle pas de la grande lacune de plus de 1200 vers qui se trouve dans le ms. A. ni des nombreuses petites lacunes que tous les mss. nous présentent — elles n'ont pas d'importance pour notre sujet —, ce qui rend notre problème particulièrement difficile à résoudre, c'est que la fin manque aux deux versions également.

Pour la version α, la perte, je crois, n'est pas grave. Parthénopeu a tué son rival et reconquis sa Mélior ; chacun des personnages a trouvé sa dame, un triple mariage a lieu ; c'est au milieu de la description des noces que notre ms. s'arrête brusquement. Evidemment, il lui manque seulement quelques vers.

Il n'en est pas de même de la version β. Après le tournoi d'où Parthénopeu est sorti vainqueur le soudan de Perse est parti furieux ; il revient avec une grande armée pour se venger et pour s'emparer de Mélior ; de nombreux combats ont lieu près de Mal-Bréon, la demeure d'Ernol ; des pourparlers sont engagés de part et d'autre. Quelle en est l'issue ? Nous ne le savons pas. Tous les mss. français s'arrêtent au milieu des combats ; seul, le ms. de Tours nous mène beaucoup plus loin : il raconte la fin des batailles, la conclusion des trèves, puis ajoute, pour finir, quelques vers qui ne sont certainement pas de l'auteur de notre roman. A leur place, heureusement, une des versions étrangères, la traduction néerlandaise, continue le récit pendant 800 vers environ ; mais, elle aussi, s'arrête bientôt — l'original qu'elle suivait, n'allait pas plus loin [1] —,

[1] *Hier indet in walsche; vondics meere,*
Ic dichtet in mijns lieves eere,
Diet mi wel verghelden sal.
God gheve haer ere ende goet gheval,
Ende na dit leven hemelrike,
Ende mi met hare al die ghelike! (Bs. 8401-8406.)

(Ici prend fin le texte français ; si j'en trouvais davantage, je le mettrais en vers en l'honneur de madame qui m'en récompensera bien. Que Dieu lui accorde (sur la terre) toute sorte d'honneur et de félicité, qu'il lui réserve une place dans son royaume après cette vie, en m'accordant auprès d'elle la même faveur.)

et nous laisse dans l'incertitude sur le sort des principaux personnages.

Cette circonstance rend très délicate une solution de notre problème. Il est certain pourtant que nous ne pouvons espérer le résoudre que par l'étude du ms. T — qui n'a guère été examiné jusqu'ici — et de la version hollandaise. Mais, avant de recourir à une version étrangère il est toujours nécessaire de se convaincre de sa valeur. Aussi y aura-t-il intérêt à l'examiner de plus près, à voir si la manière dont elle a été composée nous permet de nous en servir ou doit nous mettre en garde, enfin il faudrait savoir quel est le ms. français qu'elle a pu suivre.

Cette étude nous sera particulièrement facilitée par le travail de M. van Berkum, *de Middelnederlandsche bewerking van den Parthonopeus-roman en haar verhouding tot het oud-Fransche origineel* (diss. Leide, 1897).

La version néerlandaise ne nous est malheureusement parvenue que par fragments, ceux de Leyde, de Cologne, de Hoensbroeck, de Berlin, de Trèves, de Groningue, ceux enfin de Bruxelles qui sont de beaucoup les plus considérables. Ils n'appartiennent pas tous au même ms., mais à quatre mss. différents qui, comme on le voit quand on les compare entre eux et avec l'original français, doivent remonter à une version antérieure, aujourd'hui perdue.

Les fragments jusqu'ici connus, représentant un peu plus de 9.000 vers, ont été publiés pour la plus grande partie par Bormans, *Ouddietsche fragmenten van den Parthonopeus van Bloys*, Bruxelles, 1871. Depuis cette édition, deux petits fragments ont encore été découverts et publiés, l'un par Eelco Verwijs dans les *Handelingen en Mededeelingen der Ned. Lett. te Leiden*, 1872, p. 11-24 ; l'autre par W. Seelmann dans le *Jahrbuch des Vereins f. niederdeutsche Sprachforschung*, 1885, XI, p. 170. Bien que l'édition de Bormans ne réponde pas à ce qu'on peut exiger d'une édition critique, elle nous suffit pour le but que nous nous proposons.

Ce but est d'examiner si la version néerlandaise est fidèle et si donc nous pouvons nous reposer sur elle, quand l'original nous fait défaut. Mais puisque les mss. français sont nombreux, il faut d'abord tâcher d'établir quel est le ms. qui a été suivi par la traduction néerlandaise.

Il va de soi que, pour une étude comme celle-ci, je n'ai pu comparer tous les mss. français, travail qui exigerait beaucoup de temps et dont pouvait me dispenser d'ailleurs la thèse de M. van Berkum. Ce savant a noté avec une rare exactitude toutes les divergences qui existent entre la version hollandaise et six des mss. français Malheureusement, il n'a pas eu l'occasion de comparer le ms. de Tours, qui, pourtant, est indispensable, si l'on veut bien juger de la suite du roman. J'ai donc tâché de combler cette lacune en comparant avec ce ms. tous les passages en question et en étudiant plus particulièrement la seconde partie.

Or, il n'est pas inutile de noter que, dans une pareille comparaison, toutes les divergences n'ont pas la même valeur. Il peut y avoir des cas où l'auteur n'a pas bien lu, n'a pas bien compris le passage correspondant du français, où le besoin de la rime l'a obligé à modifier un peu l'original ; il peut même y avoir des omissions qui ne prouvent pas encore nécessairement que l'auteur de la version ait eu un autre ms. entre les mains. Il faut regarder, examiner, peser chaque passage en particulier : une seule divergence importante vaut plus que dix autres contestables ; ce qui surtout doit être intéressant dans notre recherche, ce sont les passages où il y a plusieurs vers intercalés, en hollandais, qui ne se retrouvent que dans quelques mss. français [1].

Or, il me semble que M. v. B. a prêté trop peu d'attention à cela, quand, à la page 38 de son travail, il nous énumère tous les cas où la version néerlandaise correspond avec les divers mss. français et tous les cas où elle en diffère, puis soustrait le nombre de ces cas l'un de l'autre, croyant que, de cette façon, il nous offre exactement le degré d'affinité qui

[1] Ainsi au vers 1921 G a *totes gens*, A B P T *povres gens*. Le fait que le holl. a traduit *rike ende arme* (Bs. 1270) ne prouve rien. De même vs 5901 B G *ale et venu*, A B T *ale et veu*, holl. *zoeken* (Bs. 2642) ; vs 6025 G P *Si faint une false novelle*, A B *Si fait une fause novele*, holl. *Van ene scoonder gheveinsder loghen Seide soe hem* (Bs. 2775). Un peu plus de valeur peut-être ont les passages tels que vs. 2416 svv. où G P T nous donnent le discours direct, A B le discours indirect, quoique l'argument ne soit pas concluant pour ceux qui savent combien de fois le traducteur a modifié l'un et l'autre.

existe entre les mss. français et le ms. perdu qu'a suivi notre traducteur. Il saute aux yeux que cette méthode ne peut être la vraie et doit être blâmée, même si, par hasard, le résultat n'a pas besoin d'être rectifié [1]. Mais, de plus, il me semble qu'il y a, dans le compte lui-même, une erreur considérable. Voici, en effet, ce que M. v. B. nous donne :

Nombre de fois que la trad.	correspond avec						diffère de					
	A	B	G	P	F	C	A	B	G	P	F	C
Selon la différ. des leçons	17	26	31	24	4		19	16	11	17	2	
Selon les interpolations	50	43	65	42	4	5	9	35	13	36	3	
	67	69	96	66	8	5	28	51	24	53	5	

			A	B	G	P	F	C
Nombre des passages		correspondants	67	69	96	66	8	5
—	—	divergents	28	51	24	53	5	
			39	18	72	13	3	5

Le résultat de la soustraction doit donner, comme il a été dit, le degré d'affinité entre les mss. français et la source de la version néerlandaise. Il est évident que ce résultat est inexact : en effet, M. v. B. a comparé cinq fois le ms. C avec la trad. holl. Les cinq fois il a trouvé qu'il y avait concordance entre ce ms. et la version. Pourtant sa conclusion est que ce ms. C n'est que très éloigné du ms. qu'a traduit le poète hollandais ! Pour que le compte soit exact au point de vue mathématique, il ne fallait pas faire la soustraction, mais la division des deux nombres obtenus par la comparaison. Faut-il en conclure que C ait servi de modèle à la version hollandaise ? Ce serait trop téméraire. Le peu de vers (189) de ce ms. ne nous permet pas de nous prononcer à ce sujet, il faut donc le laisser de côté et nous borner aux mss. qui offrent plus de points de comparaison.

Constatons d'abord qu'aucun de ces mss. n'est la source directe de notre traduction. Ce qui le prouve, c'est qu'aucun des mss. français ne va aussi loin qu'elle, sans que cette

[1] Cp. la critique judicieuse de M. Salverda de Grave dans le *Museum*, Leide 1897, p. 218 ss.

omission puisse être attribuée à la perte de quelques feuillets d'un mss. français — un seul regard dans nos mss. nous convaincra de cette vérité [1]. Cette constatation nous permet de supprimer dans notre examen les divergences qui prouveraient simplement que tel mss. n'a pas été la source *directe* de la traduction. Ainsi nous ne tiendrons pas compte des variantes du vs 4561, où tous les mss. donnent *De Constantinoble fu sire*, leçon suivie par le traducteur, et P seul *De Constantin fu nobles sire*, faute qui s'explique aisément par la graphie *De Constanti* $^{noble}_{fu}$ *sire* et qui ne prouve nullement que le ms. que P a copié ne soit pas le modèle du néerlandais. De même vs 6773 AGP *en paradis* (Bs. 3273 *paradise*), B *empereris* qui n'est peut-être qu'une faute d'inadvertance facile à expliquer dans le contexte. Ces petites erreurs deviennent importantes, si elles sont communes à plus d'un ms., et il faut en tenir grand compte surtout quand elles ont été suivies par le traducteur. Je ne vais donc énumérer que les passages qui me semblent être d'une réelle valeur, quitte à renvoyer ceux qui désireraient des renseignements plus détaillés à l'ouvrage de M. van Berkum.

Nous pouvons laisser de côté le ms. A. Le fait qu'il appartient à un autre groupe que celui dont la traduction hollandaise fait partie, prouve amplement que ni lui ni le ms. sur lequel il a été copié, n'est la source de notre traduction [2].

B présente quelques divergences importantes : 5124 GP *las et maigre et miserin*, Bs. 2326 *Magher ende arem ende ongedaen*, B *Ki moult est de bele colour* ; 6320 G *pomier*, Bs. 2921 *appelboem*, B *peschier* ; 7886 AGPF *Corsable, Anfors as grans tresors*, Bs. 4364 *Gondredes entie riche Anfrois, B Si est Corsabres et Anfous* ; (9959) PT *Mais n'a terre qu'un sol conte*, Bs. 5779 *Van enen lande es hi grave*, BG *Mais n'a terre que II contes.*

[1] Ceci n'est pas vrai pour P qui, pour d'autres raisons, ne peut pas être la source directe de notre version.

[2] Voici pourtant quelques passages : vs 177 Tous les mss. ont *serf trové*, ce qui équivaut au néerlandais *vondelinc* (Bs. 37), A donne *serf prové* ; 6320 G *pomier*, Bs. 2921 *appelboem*, A, comme tous les autres mss. *peschier* ; 7343 B *Li rois Corsos de Quartagene*, Bs. 3829 *Van Cartagene die coninc Cursout*, A *Li rois Corsols est li premiers* ; 5078 BGP *sans or et sans argent*, Bs. 2270 *sonder selver ende sonder gout*, AT *a or et a argent.*

P ne présente qu'une leçon divergente qui ait quelque valeur : 1094 ABT *el palais*, Bs. 673 *binden palayse*, PG *en la chambre* [1].

Il en est autrement de G Nous pouvons d'abord citer le passage précédent, puis 5143 BPT *Si vens lor faut ains que la veignent*, Bs. 2350 *Geviele ooc, dat hem wints gebrake*, G *Tant le servent qu'il i veignent;* (9959) PT *Mais n'a terre c'un sol conte*, Bs. 5779 *Van enen lande es hi grave*, GB *Mais n'a terre que Il contes* ; 7753 *Dis lieues i a nient mes*, Bs. 4225 *Acht milen ofte mee*, G *Es Il isles i a, riens mes* [2].

Par le petit nombre de ses vers (550), F se prête difficilement à la comparaison. Voyez pourtant vs 7815 ABGP *Fils sui d'un riche vavasor*, Bs. 4287 *Een heidin rudder was mijn vader*, F *Fils fui d'un riche empereor*.

Voici les variantes importantes de T : 4354 AG *Del cime dusqu'en la rais*, Bs. 1950 *al van den beghinne*, T *est en mains des ennemis* ; 5078 BGP *sans or et sans argent*, Bs. 2270 *sonder selver ende sonder gout*, AT *a or et a argent* ; 6320 G *pomier*, Bs. 2921 *appelboem*, APT *peschier* [3].

Jusqu'ici nous n'avons examiné que les passages où la différence de leçon semblait prouver quelque chose. Examinons à présent les passages où les mss. français diffèrent par le nombre des vers. Pour cet examen je peux encore me contenter de me rapporter à la thèse de M. van Berkum, qui, dans une « Bijlage », nous donne une liste de tous les passages en question, liste que je reproduirai ici en y ajoutant le ms. T. La première colonne contient les vers selon l'édition de Crapelet, puis selon B, enfin selon G (voyez v. Berkum p. 27), la

[1] Vs 247 Pa *Au quint ant fu Hector ocis*. Cette faute manifeste ne se trouvait pas nécessairement dans la source que P a copiée ; ou, si elle s'y trouvait, la traducteur a pu le corriger lui-même.

[2] Ont peu d'importance : 1972 ABPT *pres de Blois*, Bs. 1326 *Bi Bolois*, G *deles I bois* ; 7361 A *a non Nonmede*, Bs. 3848 *Nomedes*, G *a nom Mimede*.

[3] Ont peu de valeur : (9012) *quanqu'ele velt*, Bs. 5402 *Haerre herten wille*, T 9156 *quanqu'il li deult* ; 9069 G *et jurer*, Bs. 5462 *ende zweren*, T 9213 *entier* ; T CXXIV r *Et Gautier a paor du bon roi Aupatris*, au lieu de *De Gautier a paor li bon roi Aupatris* (G), Bs. 6467 *Aupatrijs die coninc vri Bleef ombe Gautiere sere vervaert*.

seconde liste les mss. où se trouvent ces vers, la troisième les mss. que suit la traduction hollandaise, la quatrième les mss. qui divergent.

227-228	AGPT	AGPT	B
447	ABGT	P	ABGT
796[1]-796[2]	P	ABGT	P
889-894	ABGT	ABGT	P
939-940	AGPT	AGPT	B
947-950	AGPT	AGPT	B
988[1]-988[2]	B	AGPT	B
1026[1]-1026[2]	BGPT	AGPT	A
1293-1294	AGPT	B	AGPT
1408[1]-1408[2]	BGPT	BGPT	A
1569-1570	AGPT	AGPT	B
1824-1829	AGPT	AGPT	B
1865-1880	AGPT	AGPT	B
2441-2442	AGPT	AGPT	B
3414[1]-3414[2]	B	AGPT	B
3433-3436	ABT	GP	ABT
4358[1]-4358[2]	B	AGPT	B
4365-4366	AGPT	AGPT	B
4389 4390	AGT	AGT	BP
5073 5074	AGPT	AGPT	B
5125 5126	GPT	GPT	B
5126[1]-5126[2]	B	AGPT	B
5163-5168	BGT	BGT	P
5173-5178	BGT	BGT	P
5403[1]-5403[2]	BP	AGT	BP
5448[1]-5448[2]	BGPT	BGPT	A
5475-5506	ABGT	ABGT	P
6201-6224	ABPT	ABPT	G
6225-6232	ABT	ABT	GP
6233-6235	AT	BGP	AT[1]
6253-6266	ABGT	ABGT	P[2]

[1] Pour les vers 6201-6224, 6225-6232, 6233-6235 le ms. G n'offre pas de point de comparaison parce qu'à cet endroit il y a une lacune.

[2] Ajouter Bs. 6428 qui ne se trouve qu'en T CXIV.

6463-6464	ABGT	P	ABGT
6468	ABG	ABG	PT [1]
6869-6872	ABGT	ABGT	P
7087-7108	ABGT	ABGT	P
7165-7170	ABGT	ABGT	P
7187-7188	AGPCT	AGPCT	B
7201-7204	ABGCT	ABGCT	P [2]
7267-7278	ABGCT	ABGCT	P
7283-7326	ABGCT	ABGCT	P
7343-7366	ABGDT	ABGCT	P
7399-7400	ABPT	ABPT	G
7513-7520	ABGFT	ABGFT	P
7671-7672	GFT	GFT	BP
7686[1] 7672[2]	F	ABGPT	F
7733-7734	BGPT	F	BGPT
7902[1]-7902[2]	P	ABGPT	P
7921[1]-7921[2]	F	ABGFT	F
8127-8128	ABG	PT	PT [3]
8140-8143	ABPT	ABPT	G
8257-8258	AGPT	AGPT	B
8320[1]-8310[2]	P	ABGT	P
8347[1]-8347[2]	P	ABGT	P
8352[1]-8352[64]	PT	ABGT	PT
8353-8356	ABGT	ABGT	P
8367-8394	ABGT	ABGT	P
8405-8424	ABGT	ABGT	P
8478[1]-8478[2]	PT	ABG	PT
8911-8912	ABGT [4]	ABGT	P
8930[1]-8930[3]	BGPT	A	BGPT [5]

[1] T a oublié 2 vers; de sorte qu'il parle de l'*empereur* de France.

[2] 7208-7210 sont supprimés en T; ils manquent également en hollandais où ils sont remplacés par une cheville. Mais une telle omission prouve peu de chose.

[3] Erreur de M. v. B. Les 2 vers se trouvent en ABG et manquent en PT. Ils manquent également en holl., à moins qu'on ne considère une cheville comme la traduction.

[4] T a *Salance* au lieu de *Valence*.

[5] Mais la traduction abrège tout ce passage, le manque de ces deux vers n'a donc rien d'étonnant.

(8987-9002)	BGT	P	BGT
(9065-9066)	BGT	BGT	P
(9169-9234)	BGT	BGT	P
(9816[1]-9816[4])	P	BGT	P
(9889[1]-9889[46])	PT	PT	BG
(10030[1]-10030[2])	GPT	GPT	B
(10068[1]-10068[2])	GPT	GPT	B
(10124[1]-10124[2])	GPT	GPT	B
(10147-10148)	BP	BP	G[1]
9159-9160	ABPT	ABPT	G
9163-10856	A	BGPT	A
[9196[1]-9196[4]]	GPT	GPT	B
[9198[1]-9198[6]]	GPT	GPT	B
[9215-9216]	BP	GT	BP
[9227-9228]	B	GPT	B
[9245-9246]	B	GPT	B

L'examen de tous ces passages nous montre qu'il est difficile d'arriver à un résultat certain. Il faut écarter les mss. F et C qui offrent trop peu de points de comparaison. Pour les autres mss., nous avons déjà vu — et les passages cités plus haut le confirment — qu'ils ne peuvent être la source directe de notre traduction. Cependant les mss. G et T, qui sur bien des points se ressemblent beaucoup, sont plus près du hollandais que B et P, ce qui ressort surtout de la comparaison des interpolations. Le cas où la version ne suit ni G ni T sont rares : 4 ou 5 fois elle a supprimé quelques vers, coïncidant ainsi avec un des autres mss., mais cela ne prouve pas grand' chose. Pour les variantes au vs 4569 le holl. suit AB *fui petite*, tandis que GT ont *fu petis*. Pour vs 5402 G a une lacune, T une leçon qui ressemble un peu à celle du hollandais : *Uns est le pere, uns est li fils*, B *Tu es verais peres et fils*, Bs. 2470 *Warachtich sone, warachtich vader*. Pour tous les autres passages que cite M. v. B., c'est vraiment T que suit la version hollandaise. Il est donc probable que le modèle de notre tra-

[1] Ces deux vers qui manquent en G se trouvent en T, mais, comme il a supprimé les 8 vers précédents, il les a corrompus.

duction est un ms. perdu appartenant à la source commune à G et à T, mais se trouvant plus près de G à cause du vers 6320 où le hollandais suit G qui seul a *pomier* (*peschier* APT). Cependant il y a quelques passages qui semblent s'opposer à cette conclusion : 5078 BGP *sans or et sans argent*, Bs. 2270 *sonder selver ende sonder gout*, AT *a or et a argent* ; mais T peut bien avoir corrigé une faute manifeste sans avoir vu A ; 6433-6434 *Et que dame de nul endroit Nul meillor honir ne porroit*, où T lit *amer* au lieu de *ho ir*, leçon que suit la traduction, mais qu'elle peut avoir trouvée elle-même. Ce qui est plus difficile à expliquer, c'est que T ait subi l'influence de P, et que la version en porte les traces. Ainsi (9889) elle traduit les 46 vers qui se trouvent de plus en PT, tandis qu'au vers 8352 elle supprime les 64 vers qu'on lit dans PT ; (9959) PT *Mais n'a terre c'un sol conte*, Bs. 5779 *Van enen lande es hi grave*, B G *Mais n'a terre que II contes* (ici il est possible que G ait rectifié la leçon de son modèle : en effet, Partphénopeu avait deux comtés). Il est donc probable que la source de notre traduction a subi également l'influence de P.

Dans le cours du précédent examen nous avons pu remarquer que le traducteur néerlandais suit de si près son modèle que le plus souvent nous pouvons constater quel est le ms. qui a été suivi. Souvent il égale presque l'original, quelquefois même il le dépasse (voyez vs. 277 svv.). Il est assez rare qu'il ajoute quelques vers pour étendre une description, comme dans le passage que je viens de citer. Cependant il y a des cas où il abrège son modèle sans pourtant le modifier sensiblement : c'est quand le poète français cède à sa haine contre les vilains ; alors, notre traducteur est assez consciencieux pour ne pas supprimer le passage tout à fait, mais il l'abrège de beaucoup : ainsi les vers 253-257, 2557 manquent. — La frivolité ne lui plaît pas ; aussi a-t-il changé et corrompu le passage où la scène nocturne est racontée (vs. 1277 svv.). — Il modifie également les vers où les Français se moquent des Allemands (8753 svv.). Qu'il ne fût pas fort en fait d'histoire et de géographie, c'est ce que prouvent les noms propres supprimés ou corrompus. — Plusieurs détails des vêtements, des équipements, des armes sont rendus incomplètement. — Enfin il modifie souvent les nombres donnés, quelquefois sans cause

visible [1], parfois parce qu'il les trouve exagérés. Sur tout cela je renvoie au travail de M. van Berkum.

Un passage a depuis longtemps attiré l'attention : c'est celui où, après le tournoi, les juges délibèrent pour décider à qui le prix sera donné. Clarin a plaidé pour le soudan, Ernol pour Parthénopeu, c'est à Corsol de dire son opinion. Celui-ci a été favorable à Parthénopeu pendant toute la durée du tournoi, mais il voit que les autres juges, soit par peur, soit par d'autres motifs, sont prêts à se ranger du côté du soudan ; un seul espoir lui reste : c'est que Mélior demande à chacun en particulier son opinion, pour qu'ils puissent ainsi se prononcer sans craindre le soudan. Dans son discours on lit : *Je vois bien que li sis de nos Voellent le sodan a estros Doner a me dame a mari* (vs. 9099 svv.). La traduction en changeant le mot *soudan* en *Fransoys* n'a pas modifié tout à fait le caractère de Corsol, comme le croit M. v. B.; il a simplement accentué l'ironie de son discours. De même au vers (10045 svv.) *Mais il est seul encontre tans. Pour c'en est encore taisans*, ce qui correspond à Bs. 5862 svv.:

Nochtan sprac hi niet een woert ;
Omdat si alle ieghen hem waren,
Woudire behendelike toe varen.
Hier omme waest datti zweech,
Niet door loon, no door gedreech [2].

L'original nous montre Corsol se taisant encore parce qu'il sent que tous sont contre lui, mais ce mot *encore* nous indique qu'il veut profiter de la première occasion pour défendre son opinion. Le hollandais ne dit pas autre chose, seulement il l'explique clairement. Pour vs. 9039 *Mais molt samble as autres estos Que si les a contredis tos*, c'est peut-être T qui a été suivi par la traduction : *Que si a contredit debous*, et le

[1] C'est pourquoi nous n'avons pas tenu compte des leçons suivantes : 1338 GT et Bs. xx, d, c, A *vint, deux cens et vint*, B xx, d, d, P iii, cc, c ; 1665 A B et Bs. *deux et dix*, G T P x, xx ; 5096 G T B P et Bs. d, A *trois cens*.

[2] Cependant il se taisait ; tous étant contre lui, il voulait agir avec habileté. Voilà le motif de son silence ; ce n'était ni l'intérêt, ni la crainte.

hollandais aura de son mieux expliqué l'attitude de l'assemblée. En tout cas je ne crois pas que ces passages prouvent que la traduction ait modifié de propos délibéré le caractère de Corsol et l'attitude du conseil.

On peut donc dire que la version hollandaise est en général très fidèle, et faute de ms. français elle peut nous être utile pour la suite du roman qui est perdue, non seulement pour le récit lui-même, mais aussi pour la forme dont il a été revêtu.

Cet examen fait, nous pouvons passer à ce qui fait l'objet même de cet article : il s'agit de constater laquelle des deux suites de notre roman est la suite authentique. Voyons donc quelles sont les qualités, quels sont les défauts qu'on trouve dans la première partie, et examinons si nous retrouvons les mêmes caractères dans la seconde. Cherchons à établir quelles sont les données présentées dans la partie commune, et tâchons de démêler laquelle des deux suites les continue. Enfin, un examen de la langue, basé sur l'étude des rimes, servira de contrôle aux résultats acquis.

Notre roman est écrit dans un style élégant et aisé, vraiment français; le récit s'avance régulièrement, de sorte que l'intérêt reste toujours éveillé ; les entretiens auxquels l'auteur se plaît sont composés avec beaucoup d'art et nous donnent une idée vivante des personnes ; de petits traits, insérés çà et là, ajoutent souvent quelque fine nuance qui charme le lecteur. Ainsi les petites tracasseries de Clarin et de Corsol pendant le tournoi enlèvent heureusement ce qu'il y aurait de trop monotone dans la description des combats.

Les caractères, surtout ceux des femmes, sont finement dépeints : Mélior, la fière amante, qui a été trahie et que la fierté empêche d'avouer qu'elle aime toujours ; Urrake, sa sœur, désintéressée, qui s'efforce de réconcilier Parthénopeu et Mélior, sans ménager d'ailleurs les reproches à la cruauté de celle-ci ; l'aimable Persewis, dont le jeune cœur est encore plein d'un je ne sais quoi de vague et de mystérieux. On sent bien l'influence de la poésie courtoise, si habile dans l'analyse du cœur féminin.

Le poète aime à faire de temps en temps des digressions sur amour: tantôt c'est le bonheur de Parthénopeu qui lui suggère

des réflexions amères sur son propre malheur ; tantôt il attaque les clercs qui n'aiment pas les femmes, tandis qu'il est évident que Dieu les aime pour les avoir faites si belles ; tantôt il trouve les dames trop chastes et trop sévères, estimant que ces qualités ne peuvent convenir qu'aux femmes laides ; une autre fois il déclare qu'un simple signe de sa dame saurait lui faire quitter même le paradis.

Une autre particularité de notre poète est sa haine contre les vilains. En laissant de côté le prologue où le poète nous expose à sa façon la cause de la guerre troyenne, nous trouvons dans l'épisode de Sornegur de nombreux indices de ce sentiment. Ce n'est pas que le poète haïsse les vilains proprement dits ; c'est à ceux qui ont su entrer dans les bonnes grâces des rois et qui profitent de leur pouvoir pour calomnier les nobles et trahir leurs maîtres, c'est à ceux-là qu'il en veut.

Or, pour ne regarder d'abord que la suite de la version β — qui est de beaucoup la plus longue et qui a soulevé le plus de doutes — nous y trouvons les mêmes caractères que dans la première partie. Sans doute, il y a une longue série de combats qui continue toujours et qui a donné à beaucoup de savants l'impression que cette partie n'est pas du même auteur que la première. Mais il ne faut pas oublier que le moyen-âge a aimé ces descriptions-là, et le récit même du tournoi dans la première partie en fait preuve. Mais quelle variété dans ce récit interminable des combats entre chrétiens et sarrasins : ce sont les messagers de Parthénopeu qui délivrent un païen — c'est le combat singulier entre Aupatris et Gautier qui deviennent amis et qui se sauvent mutuellement la vie — c'est la séparation d'Ernol et de sa femme Béatris, la captivité d'Ernol qui se plaint de son sort, mais qui est encore plus inquiet sur celui de Part., et tant d'autres traits dignes du poète de notre poème. On peut comparer l'amitié de Gaudin et de Parthénopeu qui se secourent mutuellement dans le tournoi et l'attachement d'Ancelot, l'écuyer de Part., à son seigneur, pour se convaincre que c'est la même main qui a écrit les deux parties.

Mais c'est surtout la continuation qui se trouve en T, puis ce que nous a conservé la traduction néerlandaise qui offrent des points de comparaison dignes d'être relevés.

Le soudan a fait une invasion dans le pays où Part et Mélior règnent heureux. On n'y était pas préparé à la guerre. Il s'agit donc de gagner du temps. Aussi quand Lucius vient auprès de Mélior pour lui faire des propositions de la part du soudan, elle jette d'abord les hauts cris et proteste énergiquement (Bs. 7642-7657) :

Lucius, seghet si, Melior,
Omme al te hebbene dien tresor,
Dien die werelt hevet binnen,
Ende al mochtic al daer mede
[ghewinnen
Dat water ende erde h vet,
Daer grote rycheit ane leghet,
Noch dore neghene ioesterie(n)
Noch dore neghenes mans vrien,
Noch dore carmen noch dore spre-
[ken
Noch dore scoonheit, die doet bre-
[ken
Der liede herte, noch door minne
Die meester es van allen sinne —
Dit al en mochte niet volbringhen,
Dat ic mi in enghenen dinghen
Verdorperen soude ieghen hem,
Dien ic met rechte aleighen bem[1].

Pourtant elle finit par ces mots :

Mijn here en es niet altoes bi mi (Bs. 7741) [2].

C'est là un trait admirable et tous ceux qui ont remarqué l'attitude de Mélior pendant le tournoi, où elle fait semblant de préférer le soudan à Part., la reconnaîtront facilement dans cette scène pleine d'esprit.

Le soudan apprend de Lucius la bonne nouvelle et le renvoie pour faire une trêve de quarante jours afin d'avoir l'occasion de voir Mélior. Il réveille Lucius de bonne heure afin que l'ardeur du soleil ne l'empêche pas de se mettre en route,

Maer die sonne, door welker hitte
Dat die soudaen dede ditte

[1] « Lucius, dit Mélior, quand même j'obtiendrais tous les trésors que le monde possède et que je gagnerais tout ce que renferme la terre et les mers (ce qui est une grande richesse), ni joute, ni demande en mariage, ni le chant, ni la parole, ni la beauté qui brise les cœurs, ni l'amour qui est maître des sens, tout cela ne pourrait m'obliger à me rendre en rien indigne de celui à qui j'appartiens légitimement. »

[2] Mon seigneur n'est pas toujours avec moi.

Dat Lucius voer also vroe,
Die sceen hem achter therte toe. [1]

Vers pleins de grâce, parfaitement dignes d'un poète qui s'entend si bien aux sentiments d'amour.

Alors le soudan consulte ses barons : à sa satisfaction Aupatris, dont l'autorité est peinte dans quelques vers expressifs, vote pour la paix. On va à Chief-d'Oire que le poète ne décrira pas, parce qu'il en est parlé auparavant [2] ; là, le soudan voit Urrake qu'il prend pour Mélior [3] et Urrake ne le détrompe pas. Ici le poète trouve encore le moyen d'insérer tout naturellement un petit épisode sur l'amour (Bs. 8155-8181), épisode où l'on reconnaît encore la fraîcheur et l'originalité de la première partie.

Tous ces passages se trouvent seulement dans les 800 vers qu'ajoute la version néerlandaise. Mais on peut en trouver partout de semblables. Lisez le passage exquis où le soudan écrit sa lettre à Mélior : une première ébauche est déchirée, la seconde réussit mieux et le poète a choisi pour elle une rime particulièrement difficile. Voyez encore le personnage délicieux de Lucius, de ce messager d'amour qui, dans le conseil, l'emporte sur tous les sages et nobles chevaliers ! Le voici à Chief-d'Oire : sa beauté excite l'admiration de tous; aussi Ernol décline l'honneur de lui donner l'hospitalité : un vieillard comme lui n'est pas une agréable compagnie pour un jeune homme admiré des dames !

Je me suis arrêté un peu longtemps sur ce point ; c'est pour montrer que la seconde partie, tout comme la première, ne contient pas seulement des combats, mais présente encore des tableaux plus gracieux et cela surtout dans la suite de T et de la traduction hollandaise.

Pour les combats eux-mêmes, j'ai déjà indiqué qu'ils contiennent plusieurs traits remarquables, mais ce qui est surtout

[1] Mais c'était dans le cœur du soudan que brillait le soleil qui l'obligeait à hâter le départ de Lucius.

[2] *Int boec hirvoren* (ms. *hir tevoren*). Le poète compte-t-il un livre ou deux ?

[3] Cette méprise ne peut laisser de nous surprendre un peu.

digne d'être signalé, c'est l'art avec lequel le poète sait résumer tous les détails antérieurs de la guerre dans les discours par lesquels Aupatris et Macabres s'attaquent dans le conseil convoqué par le soudan (T CXII, LXXXIX et XC, Bs. 6830-7135). On peut y comparer les discours d'Anfors, de Clarin et d'Ernol après le tournoi dans la première partie.

Quant aux idées politiques, les idées sur les vilains sont les mêmes dans les deux parties de notre roman ; c'est ce que prouve tout l'épisode d'Ancelot, qui n'est qu'une invective contre les vilains, — les discours de Part. après la nouvelle de l'invasion des païens, discours où il fait appel à ses barons qu'il n'a jamais négligés pour les vilains, — enfin les réflexions que fait le soudan en écrivant à Mélior : Si les vilains le blâment, « ils ne s'entendent qu'à charrue et à blé ».

Comme tous les héros de la vieille littérature, les nôtres sont très pieux : Mélior fait une profession de foi devant Part. (1535-1550), l'exhorte à croire en Dieu (1925) ; le roi de France ordonne une prière générale à l'occasion du duel de Part. et du roi Sornegur (2830 svv. 2903-2908); l'archevêque de Paris persuade Part. en invoquant la vraie religion (4373-4416) etc., etc. De même dans la seconde partie Ernol recommande aux chrétiens de se fier à Dieu, et Part. déclare que tel est son dessin, qu'il a fait de son mieux pour mériter sa grâce ; on reprend Ales, quand, au lieu de se recommander à Dieu, il invoque l'aide de Mahomet. Egalement pour la connaissance des armures et des vêtements, nous voyons que le poète de la seconde partie est aussi bien renseigné que celui de la première.

Quant aux arguments émis contre l'authenticité de β, ils me semblent peu solides. Car il est évident qu'il ne faut pas faire attention à l'objection soulevée par Robert qui disait : « On est étonné du nombre des continuateurs, qui, ayant agrandi la carrière, ne peuvent la parcourir jusqu'au bout [1]. » Il n'y a qu'*un* continuateur, notre poète lui-même ; le nombre des copies, plus ou moins achevées, ne prouve rien. Sans doute, au lieu de cesser brusquement comme A et G, T a de plus une fin de quelques vers. Mais comme dans ces vers il est dit qu'une

[1] Crapelet, p. XLVI.

fois le soudan retourné dans son pays, Part et Mélior, restés en paix, menèrent grande joie, et que l'auteur lui-même exprime l'espoir de goûter un bonheur pareil avec son amie si belle et si bonne, cette fin ne peut être de la main de notre poète qui ne se vante pas particulièrement de la bonté de sa dame. Ces quelques vers ont été ajoutés plus tard et n'ont aucun intérêt pour la question qui nous occupe.

Le changement dans la versification que présente la continuation de β ne prouve rien contre son authenticité. Car d'abord le fait n'est pas unique [1]; d'autre part, ce n'est pas là où la divergence entre α et β commence, que ce changement apparaît; ce n'est que plus tard, en sorte que, si ce changement de versification indiquait en même temps l'intervention d'un autre auteur, il faudrait supposer deux ou même trois continuateurs, supposition qui n'aurait rien de vraisemblable.

Une objection plus grave a été faite contre ce récit de combats interminables qui se trouve dans la suite de β. Nous avons déjà vu que ce récit n'est pas aussi fastidieux qu'on le dit et que le poète a su habilement varier son sujet. Cependant il est possible que cette partie de notre poème ne soit pas parvenue intacte jusqu'à nous; l'épisode d'Ancelot en particulier me semble avoir été l'objet d'un remaniement très fâcheux : l'histoire du levrier Noon, sauvé par Ancelot et tué plus tard par le roi dans un accès de colère sauvage, quoiqu'il l'eût délivré d'un monstre qui ravageait le pays, semble étrangère à notre récit. Il serait intéressant de découvrir la source de cet épisode : on pourrait comparer celui de l'*Ystoire des Sept Saqes* où un chevalier tue, également dans un accès de colère, son levrier chéri qui venait de sauver la vie de son enfant. Cet épisode d'Ancelot est d'ailleurs d'étendue différente dans les divers mss.: en P il compte 522, en G 1012, en T 884 vers (il manque un feuillet = 112 vers). T nous donne en outre quelques détails qui manquent dans les autres mss. Il est donc possible que, çà et là, quelque versificateur ait inséré un petit épisode et modifié pour cela une partie du poème, cela ne paraît même probable, mais pour le fond, et même pour la

[1] Stengel, *Rom. Verslehre* dans : Groeber *Grundriss* II, I, p 8-74.

forme en général, rien ne s'oppose à ce que la suite de β soit sortie de la même plume que la première partie.

Il me semble même qu'il y a quelques raisons positives qui invitent à le croire. Si l'auteur de la suite de β n'était qu'un continuateur voulant broder encore quelques milliers de vers sur le thème donné, il serait étonnant qu'il eût remplacé la brillante description du ge maria par les quelques vers que nous donne la version β. On peut faire la même remarque à propos de la reconnaissance de Part. par le roi de France, description qui est de beaucoup plus longue en α qu'en β.

Par contre, la suite de β nous offre quelques descriptions qui ne sont que le développement de ce qui est donné dans la première partie, développement qui manque en α.

C'est d'abord l'histoire d'Ancelot, l'écuyer de Part., dont le poète a promis de nous raconter les aventures postérieures, passage qui a attiré déjà plusieurs fois l'attention des savants :

Ne dirai plus ceste foiz — *Mais la avant quant ge dérai*
Ne ses dolors ne ses destroiz — *Ses aventures et devrai* (5731 svv.)

Mais, dira-t-on, ces quatre vers ont pu être insérés par le continuateur lui-même pour justifier l'épisode d'Ancelot[1] ? C'est peu probable, parce que le poète nous a intéressé trop vivement a ce personnage pour l'écarter tout à fait dans la suite.

Puis je voudrais attirer l'attention sur un passage qui, jusqu'ici, n'a pas encore été suffisamment remarqué. Il s'agit de la description du pays que Mélior donne à Part. (1741 svv.) :

Primes en vient (l'Oire) *par Marberon,* — *Ernols lor tolt tote lor proie*
U Ernols frema sa maison, — *Pris et loies le m'es envoie*[2] *;*
Qui de s'espouse Beatris — *Car il maint pres de la costiere,*
Ot cinq beaus cevaliers a fis. — *Qui est basse et si pleniere*
Quant galiot corent par mer — *Que nes i puent ariver*
Et tornent cel sens por rober, — *Et sains tempeste sejorner.*

[1] Crapelet, p. XXIV.
[2] Lisez avec P : *Et pris et liés les m'envoie.*

Or, dans la seconde partie on parle continuellement de Mal-Bréon, d'Ernol et de ses fils et de sa femme Beatris. Il est certain que ce passage n'a pas été ajouté plus tard, car il contient plusieurs traits dont on ne s'est pas servi dans la 2e partie; d'ailleurs, cette narration cadre parfaitement avec la description que Mélior donne du pays. D'un autre côté il serait étrange que le poète eût mentionné tous ces détails sans avoir le dessein de s'en servir.

La suite que nous offre la version α, au contraire, a laissé tomber plusieurs particularités importantes qui se trouvent dans la première partie; cette suite paraît avoir été ainsi abrégée dans le désir de finir enfin le roman, et il faut avouer qu'elle a été traitée avec une habileté qui montre une main de maître. Aussi ne serais-je pas éloigné de l'opinion déjà émise par Paulin Paris [1] qui l'attribue au même poète. Mais pour les raisons que j'ai indiquées plus haut il faut qu'elle soit postérieure à la suite de β. On pourrait admettre que le poète, ne se sentant plus de force à mener à bonne fin toute l'histoire, a laissé son poème inachevé, en retranchant la seconde partie, et en composant une autre fin. Cela expliquerait pourquoi aucun des mss. ne nous donne le poème tout entier; c'est qu'il n'a jamais existé. Seulement les mêmes passages qui prouvent que le début a été composé par le même homme qui se proposait d'écrire la suite de β, contiennent un indice contre l'authenticité de la suite de α. En effet, on comprend aisément qu'un remanieur ne se soit pas aperçu qu'il devait supprimer les vers se rapportant à Ancelot et à Ernol (ainsi qu'à la famille de celui-ci); on le comprend moins bien, si ce remanieur est le même poète qui n'avait écrit ces quelques vers qu'en vue des épisodes qu'il a supprimés ensuite.

Nous pouvons donc constater qu'aucun argument sérieux ne s'oppose à l'authenticité de β: qu'au contraire trois arguments semblent le prouver, que la suite de α est postérieure à celle de β; qu'elle est peut-être du même poète, mais plus probablement l'œuvre d'un autre.

Pour compléter cette étude, il faudrait faire un examen approfondi de la langue; mais le manque d'une édition cri-

[1] *Les manuscrits François III*, p. 83 svv.

tique rendant tout contrôle difficile, si non impossible, je me suis borné à examiner si l'état des rimes ne présentait pas d'objection aux résultats acquis, sans vouloir insister sur les arguments que cet examen pourrait nous fournir.

Voici ce que les rimes nous apprennent :

Voyelles.

a *e* provenant de *a* ne rime jamais avec *e* ouvert, excepté vs. 37 où il doit y avoir une faute. A donne *ases*: *ades*, G P *ades* : *ades*.

e est toujours distingué de *ié*.

an + cons. est rigoureusement séparé de *en* + cons. ; au vers 3075 A a *mescreans*: *tans* (< tempus), mais G P présentent la vraie leçon *païens* : *tens*.

e Riment ensemble *e* ouvert, *e* venant de *ai* et de *i* entravé (1061 *ades* : *apres* ; 1777 *ades* : *pes* etc.).

Un *a* s'est intercalé entre *e* et *l* dans les rimes suivantes : *cevals* : *beaus* 7289 ; *leax* : *beax* 6539 (G.).

i Fréquentes sont les formes analogiques comme *contralient* : *dient* 5489 (cf 5949, 6659).

o Notre poème présente les deux formes connues de *foris*. Ainsi *cors* : *fors* 1231 (2711, 5157, 7454), *fuer* : *cuer* 4533 (6069, 6303, 8525). La forme diphtonguée de *homo* n'est pas représentée dans notre poème.

Demort a *o* fermé (: *cort* 6301, : *retort* 613), *ajort* : *amort* 1258. *mot* a *o* ouvert (: *sot* 187, : *ot* 8089). Il en est de même de *escole* : *parole* : *escole* 476 (H. Stock dans *Rom. Stud.* 1878, p 455).

Les noms propres en — *or* ont *o* ouvert : *Hector* : *or* 1501, *Melior* : *tresor* 1763, etc. ; exception apparente *Anfors* (: *ors* 7359)[1].

ai *ai* s'est réduit à *e* ouvert : *mestre* : *estre* 929, 6673 ; *Palestre* : *honestre* 7217 ; — *terme* : *lerme* 1723 ; *presse* : *leisse* 2249 ; — *ver* : *iver* 835 ; *pes* : *apres* 919 ; *pes* : *ades* 1061 (*pais* : *palais* 885) ; *fraites* : *legieretes* 2955.

[1] Anfors < Alphonsum.

ei *ei* ne rime jamais avec *oi*. Au vers 143 A lit *Troie : voie*, G *Troie* : *Troie*, c'est P qui semble donner la bonne leçon *Troie* : *ioie*. Il y a quelques passages où *ei* rime avec *e* ouvert : *palois* : *dois* 1685, *palois* : *manois* 1887, *palois* : *cois* 5093 ; *Albiges* : *apres* 1379, *Albigeois* : *mais* 5661. Difficile à expliquer est la rime *voie* : *argroie* 7395 (*agroie* G P).

oi *Paucum* donne *poi*. Ainsi *poi* : *oi* 9275.

ui *o* ouvert + *y* donne *ui*. Ainsi *lui* : *anui* 381.
totti se trouve sous ses deux formes : *tuit* : *anuit* 9155 ; *tout* : *mout* 1053.

Consonnes.

l *l* s'est vocalisé devant *s*, comme le montrent les rimes suivantes : *Menelaus* : *loiaus* 201 ; *Partonopeus* : *teus* 3169, *ostex* : *Partonopex* 5349 (G), *piez* : *mielz* 5795 (P : *iriez*), *carneus* : *Partonopeus* 6133 ; *vos* : *sols* 6411, *Hernos* : *vos* 6619.

r *r* ne compte pas dans les passages suivants : *estorse* : *rescouse* 8733, *envie* : *ocire* 8953, *Anfors* : *ors* 7359.

z *z* semble s'être assimilé à *s* : *fis* : *recoillis* 2041, *fis* : *dis* 3919, *convers* : *desers* 501, *sens* : *ens*. Pourtant les exemples sont rares.

m *m* final précédé d'une voyelle rime avec *n* final : *sornom* : *baron* 439, *traisson* : *nom* 6009.

Pour la flexion il y a peu de remarques à faire. La rime *sire* ; *dire* 1391 prouve que l'*s* analogique ne s'est pas encore ajouté à des mots comme *sire*. Le vers 5843 *homs* : *lions* qui peut être dû au copiste ne prouve pas le contraire. Pourtant le poète semble déjà osciller entre les deux usages : au vers 1007 nous avons la rime *assises* : *servises*, rime qui appuie peut-être celle du vers 1337 *empires* : *sires*.

Verbe.

haïr a *has* à la première pers. sing. de l'ind. : *has* : *solas* 57.
le *t* de la 3e pers. est tombé sans laisser de traces : *lundi* :

s'espani 1361, *trahi* : *issi* 6391 ; *ça* : *manda* 2803, *la* : *amena* 2953, etc.

La 3e pers. sing. d'*aller* est toujours *vait*. Ainsi au vers 297 *vait* : *atrait* (V. 1977, 3949, 4093 4665, 4839, 6279).

Au vers 4849 on lit : *Apres cel poi l'esgardent plus, Molt par est beaus se il lies fus*. La forme *fus* ne peut pas être la vraie leçon ; aussi faut-il accepter celle de G :... *mielz, Molt par fust beaus s'il fust haitiez*, qui écarte en même temps la mauvaise leçon *est*.

Il ne se trouve dans cette partie-ci de notre poème aucun exemple des imparfaits rimant avec *ot, sot, pot*, mais cela peut être un pur hasard, car les imparfaits de la 1re conj. sont rigoureusement séparés de ceux des autres conjugaisons : *envoisoit ; sejournoit, cremoit* : *avoit* 2131-2134. Au vers 415 svv. nous avons les rimes *doutoit* : *muçoit, cremoit* : *donoit*, mais ces vers semblent être corrompus : G a *cremoit* : *avoit*, P lit ce passage tout à fait différemment.

Suite de α

La fin de notre roman, telle que nous la trouvons dans le ms. A, présente en général les mêmes phénomènes que la première partie. Je ne signalerai donc ici que quelques passages qui méritent l'attention.

Au vers 10271 nous trouvons la rime *cuides* : *aves*.

Talent rime avec les mots en — *ant* et avec ceux en — *ent*. Ainsi *grant* : *talent* 9373, *talent* : *ament* 10685 (V. Suchier, *Reimpredigt*, p. 69 sv.).

Au vers 10403 la rime connue *feme* : *regne*.

Comme dans la 1re partie les imparfaits de la 1re conj. sont séparés de ceux des autres conjugaisons. Il n'y a qu'une seule exception *refusoit* : *avoit* 9339. Par contre au vers 9805 *vengot* : *pot*. Mais pour bien juger de ces divergences il ne faut pas oublier que nous n'avons qu'un seul ms. pour cette partie de notre poème ; la comparaison avec d'autres mss. nous manque complètement, de sorte qu'il est souvent difficile de distinguer la main du copiste de celle de l'auteur lui-même.

Voici pourtant deux rimes qui s'appuient l'une l'autre et qu'on ne trouve pas dans la 1re partie : *place* : *sace* 9169, *France* : *mance* 10781.

Suite de β.

Quoique la suite de β soit beaucoup plus longue que celle de α, elle n'offre que peu de différences avec la 1re partie.

A la page CVI r T, comme GP, lit : *cuider : amer ;* CXXVIII v, où T est le seul ms. à consulter, *humiliés* et *prisiés* riment avec des mots finissant en—*és*.

p. CI r nous remarquons la rime *serans : frans*.

p. CII r *Albiges : mes*, rime que nous avons déjà trouvée dans la 1re partie.

T CXLII r *sai : voi*, rime qu'on peut comparer à celle que nous avons trouvée dans la 1re partie : *palois : dois*, etc.

G 166 r *nees : mauves*, mais les vers sont corrompus [1].

T CXL VI r *rose : enclose* (V. H. Stock, *Rom. Stud.* 1878, p. 455).

Pour la diphtongue *iu* voyez la rime *lieus* : *eschis* T CVII v. *Duo* donne *dous* (: *vous* CXXXV r).

Les imparfaits de la 1re conj. sont rigoureusement séparés de ceux des autres conj. On ne trouve que deux exceptions : *tenoit* : *donnoit*, T CIII r [2], mais G renverse l'ordre des mots et fait rimer *vis* et *amis*, et G 166 r *atendoit : menoit*, passage qui ne se trouve ni en P ni en T.

Cet examen nous montre que la langue des différentes parties est essentiellement la même ; pourtant nous avons relevé plusieurs divergences dans le petit nombre de vers que contient la suite de α : *refusoit : avoit* 9339 ; *place : sace* 9169 ; *France : mance* 10781. Il faut y ajouter la forme du pronom possessif *vo* et *no*, formes que nous ne trouvons pas dans la première partie : *Qu'en j'en fesisce vo voloir* 9308, *Mais n'ai soing de vo guerroier* 9378, *Tost nos aront no loi guerpir* 9020. Remarquons aussi la rime *Urracle : miracle* 1028, 10376 ; dans la première partie le nom de la sœur de Mélior revient, pour ainsi dire, à chaque page, sans jamais se trouver à la rime : dans l'intérieur du vers le nom s'écrit *Urrake*. Ces divergences

[1] *Tel ne faisoit que il nees N'estoit de gaires plus mauves.*

[2] *Les gentiex hommes viex tenoit* *A ses parens grans fies donnoit*
G : *Il tenoit gentix homes vis* *Et fiez donoit a ses amis.*

ensemble avec l'indice d'ordre littéraire mentionné plus haut, rendent invraisemblable que la suite de α soit de la même main que le début. Quant à la suite de β, il est fâcheux que le manque d'une édition critique rende le contrôle difficile ; cependant il était nécessaire dans une étude comme celle-ci de rechercher si la langue ne présentait pas de phénomènes phonétiques s'opposant à l'hypothèse émise ci dessus. Cela n'étant pas le cas, je peux maintenir ma conclusion, à savoir que la suite de β est la suite naturelle de notre roman.

K. Sneyders de Vogel.

DÉBAT DU CORPS ET DE L'AME EN PROVENÇAL

Le poème qui suit, inédit jusqu'à présent, est conservé dans une copie unique et fort mauvaise du ms. 14973 (fols. 1-26) de la Bibliothèque Nationale. Ce même ms. contient en outre une version du *Chant de la Sibylle* (fol. 26), bien connue, et aussi la *Vie de Saint-George* (fols. 27 v°-44 v°), publiée ici même (R. d. l. r. 3e série, t. xv, p. 246 et 4e série, t. I, p. 129), il y a déjà bien des années, par M. Camille Chabaneau. Le savant provençaliste avait annoncé à cette occasion le projet qu'il avait de publier sous peu le *Débat* dont il est question ici, en y ajoutant une étude sur la graphie et la langue du ms. 14973, qui sont identiques pour les trois compositions; mais ce projet, pour une raison ou une autre, ne s'est pas réalisé. Comme cet ouvrage, qui du reste ne manque pas d'importance, est resté complètement inédit, j'ai pensé qu'on me saurait peut-être gré de le publier. Un coup d'œil suffit, il est vrai, pour se convaincre que la valeur littéraire de cette compilation est fort médiocre, cependant elle possède un intérêt tout particulier, comme étant la seule version provençale qui nous soit parvenue d'un thème fort répandu au moyen-âge, et dont il existe plusieurs rédactions en ancien français et autres langues. Ces différentes versions ont été étudiées par M. Kleinert (*Ueber den Streit zwischen Leib und Seele*, 1880), qui n'a pas connu le récit que nous publions, sauf par la mention très sommaire de Bartsch (*Grundriss d. prov. litt.*, § 51), ainsi que le regretté Gaston Paris l'avait déjà fait remarquer dans un long et intéressant compte rendu sur la thèse de M. Kleinert (*Romania*, ix, p. 31). Bartsch, et Gaston Paris après lui, se sont tous les deux demandé si notre poème n'était pas une reproduction de la *Visio Philiberti* en latin. A moins de me tromper fort, je ne crois pas qu'il y ait de connexion entre les deux. Notre poème donne bien l'impression générale d'une

traduction de quelque version latine, mais la source est encore à trouver.

Quant à la date de la copie du ms. 14973, M. Stimming l'attribue au XIV^e^ siècle (*Grundriss*, § 48), tandis que le Catalogue des mss. de la Bibliothèque Nationale lui assigne le XV^e^ siècle. Je crois qu'on peut partager la différence et opter pour la fin du XIV^e^ siècle ou le commencement du XV^e^. C'est ce que prouve du reste un examen des formes linguistiques et graphiques qui suivent. On peut également conclure de cet examen que le scribe était Catalan, mais la langue d'oc de cette époque présente en général tant de traits en commun avec le catalan de plus ancienne date qu'il est prudent de s'en tenir à cette observation. Bartsch a certainement eu tort de prétendre (op. cit.) que la *Vie de Saint-George*, dont la graphie et la langue sont identiques à celles du *Débat*, ainsi que nous l'avons dit, appartient plutôt au domaine catalan qu'au domaine provençal.

I. *Phonologie : Voyelles.* (1) La diphtongaison de l'*o* bref se fait généralement en *ue* : *hueymais* 29 ; *puesc* 48 ; *luenh* 85 ; *enuech* 136 ; *uell* 305 ; *nuech* 540. N. B. *niech*, rimant avec *deliech* 199. Suivi de *l*, il se conserve intact le plus souvent : *voll* 454, etc. Il peut aussi se réduire à *u* (notamment devant *l* ou *n* mouillée) : *vullyas* 3 ; *ulls* (oculos) 55 ; *ull* (voleo) 164 ; *ullya* 359 ; *pusc* 445 ; *lunhas* 560 ; *vull* 686 etc. Les mots *locum*, *focum*, sont traités d'une manière différente : on a constamment *fuoc* 101, 488, 1145, 1152, etc., et *luoc* également, sauf au v. 216 où le ms. porte *luac* qu'il faut corriger en *luec*, forme qui à partir du XIV^e^ siècle remplace *luoc*.

(2) *e* protonique est remplacé par *a* dans : *avangeli*, et dans *angres* (ingressus) 674. On sait que ce fait est caractéristique du catalan.

(3) L'*a* posttonique passe souvent à l'*e* après *i* surtout, particulièrement dans les terminaisons des verbes : *avieyn* 38; *avies* 209 ; *ausies* 210 ; *perdrien* 269 ; *prenien* 515 ; *sie* 669, 879, 977 ; *avien* 860 ; *folie* 1004. Ce phénomène est également très commun en catalan, mais il ne prouve rien dans ce cas, puisque de telles formes abondent, dès le XIV^e^ siècle, en Provence et en Languedoc.

(4) Un autre trait qui est, comme le précédent, un des plus

caractéristiques de notre texte, est l'absence de l'*e* prosthétique devant *s* suivie de consonne. Les exigences du vers montrent que bien que cet *e* ne fût pas écrit, il était prononcé. Il y a cependant plusieurs vers où on ne doit pas rétablir l'*e* initiale. C'est ce que Mussafia a constaté pour les *Sept Sages* (II, 67).

Consonnes. (1) *R* devant *s*, surtout à la terminaison, tombe : *cos* 195, 229, 388, etc. ; *flos* 484 ; *servidos* 497 ; *encolpados* 498 ; *renovyes* 645 ; *denyes* 646, 719 ; *volenties* 718 ; *senyos* 814 ; *guastados* 1034, etc. Cette chute de l'*r*, notée déjà par Jaufre de Foixa à la fin du XIII^e^ siècle, comme une des particularités du catalan, se répand sur toute la Provence au XIV^e^ siècle, et y est de règle, pour ainsi dire, à cette époque.

(2) Le *d* primaire entre deux voyelles se change en *s*, *z* : *guisardon* 284, 423, 428 ; *guasanyo* 656 ; *guasanyat* 659, comme il est général dans tout le centre de la langue d'oc ; ou bien la consonne s'affaiblit jusqu'à s'effacer complètement : *guiardon* 226 ; *creüt* (= *crezut*) 602 ; *fiels* 849 ; *auyam* 978 ; *escaec* (= *escazec*) 1116.

(3) Le *ty* intervocalique peut aboutir à *is* (*rayso*) ou à *y* : *rayon* 333, lequel *y* peut tomber : *raon* 506, 600 ; *raonar* 769, à côté desquels on trouve le plus souvent *raso* (*n*), *rasonar*. L'effacement de *ty* entre deux voyelles est caractéristique du catalan (Mussafia, *Sept Sages*, II, 50).

(4) Il en est de même de la chute de la sibilante *c* entre voyelles, dont on rencontre quelques exemples dans notre texte : *plaera* 952 ; *coensa* 1154.

(5) Le *v* dans la même position se vocalise en *u* dans *aul* (passim) ; ou bien il peut disparaître entièrement : *paor*, 528, 870.

(6) L'*l* mouillée est représentée par les graphies *ly*, *yll*, *yl*, *ll*, est aussi *l*, comme en catalan : *filly* 753 ; *feyllz* 736 : *baylia* 158 ; *treball* 385 ; *melor* 320 ; *mol* (cf. *Flamenca*, 4684) 391.

(7) L'*n* mouillée est représentée par les graphies *yn* : *segynor* 374, et plus souvent *ny*, qui elles aussi sont caractéristiques de l'écriture catalane : *luonya* 91 ; *vergonya* 92 ; *frany* 547 ; *soffany* 548 ; *tany* 686. L'*n* mouillée est parfois rendue par *nh*, comme il est usuel en Provençal : *vergonha* 82.

(8) L'*l* mouillée ne représente pas seulement *lj*, mais aussi

ll parfois : *afrevollyant* 410, *nulya* 608 (cf. *Sept Sages* II, 21).

(9) *V* tombe souvent devant *u* dans *ull* (voleo) 163, etc.; *ullya* 359 ; *ullyas* 974. M. Paul Meyer a relevé quelques exemples de ce fait dans *Daurel et Beton* (vv. 57, 82). Il n'est pas inconnu au catalan (cf. *Documentos literarios en antigua lengua catalana*, 111, 114, 132, etc.).

(10) L'*s* étymologique est fréquemment remplacée par *c* : *cera* 23, 325, 360 ; *ceray* 185 ; *acedar* 202 ; *ciguiam* 333 : *passacem* 395 ; *centiron* 512 ; *ecer* 533. L'inverse a lieu également : *sert* 7 : *serta* 358 ; *sertans* 188 ; *sec* (cæcus) 502 ; *mersse* 549, etc.

(11) Une autre particularité du copiste est le redoublement de l'*s* initiale : *sson* 674 ; *ssa* 722 ; *ssera* 754 ; *ssi* 810, etc.

(12) L'*h* est placé au commencement de certains mots sans raison apparente : *hi* 326 ; *hanc* 621, etc.

II. *Flexion.* — Sous ce chef, je me contenterai de quelques indications sommaires.

(1) On remarque d'abord, ce qui du reste n'a rien d'extraordinaire à cette époque, que les lois de la déclinaison n'ont guère plus de valeur.

(2) Au présent de l'indicatif, la première personne du singulier prend assez souvent un *i* de flexion, même quand une voyelle d'appui n'est pas nécessaire : *trobi* 83, 908 ; *valli* 451 ; *emporti* 644 ; *voly* 666 ; *ausi* 744 ; *laysi* 787 ; *demandi* 883 ; *teni* 950 ; *mori* 1140.

(3) La seconde personne du singulier dans ce même temps se termine presque invariablement en *es* au lieu de *s* dans les verbes suivants : *sabes* 129, 133, 139, etc.; *podes* 150, 331, 366 ; *deves* 300 ; *metes* 330 ; *queres* 564, 579 ; *voles* 585, etc.

(4) Un *i* vient s'ajouter devant les terminaisons *ei* (*y*), *est*, *i* du parfait des différentes conjugaisons, particulièrement devant *est* de la première et de la troisième conjugaison faible. A la seconde personne de ces deux conjugaisons, il y a diphtongaison de l'*e*, mais ailleurs il semble bien qu'on ait à faire à des formes analogiques : *ausiy* 1 ; *boleguiey* 121 ; *nasquiey* 122 ; *guardiey* 172 ; *abeliy* 204 ; *prestiest* 70, 73 ; *bayliest* 74 ; *vendiest* 75 ; *gardiest* 138, 195, 197, etc.

(5) Au présent du subjonctif de la première conjugaison faible, on remarque l'emploi fréquent de formes en *es*, *e*, à la seconde et à la troisième personne du singulier : *tire* 528 ;

pegue 616 ; *anes* 637 ; *cuyes* 638 ; *emporte* 755 ; *toques* 773 ; *juye* 875.

(6) A l'imparfait du subjonctif, la terminaison est le plus souvent en *a* au lieu de *e* : *fosas* 128 ; *poyuesas* 200 ; *ausissas* 206 ; *tastesas* 382 ; *volguessas* 749 ; *gitesan* 925.

(7) Il y a hésitation entre deux conjugaisons pour *remaner ;* à côté de la forme régulière (591, 601), on trouve *romanir* 533 ou *remanyir* 537. On peut aussi noter *vendre* au lieu de *venir* au v. 337.

III. *Versification.*— Outre ce qui a été dit de l'*e* prosthétique, la versification de notre poème ne donne lieu qu'à très peu d'observations.

(1) L'*e* et l'*i* de *que* et de *si* peuvent être élidés ou non, comme d'habitude, même devant *yeu*. La voyelle élidée n'est pas supprimée ordinairement.

(2) Plus exceptionnel est l'apocope de *no* aux vers 666 et 682.

(3) Dans *que y* 146, 782, il y a fusion des deux voyelles en une seule syllabe (crase). Il en est de même de *y an* 146, *valli yeu* 450, *y an* 604.

(4) Ainsi qu'on s'y attend dans une composition de date aussi récente que la nôtre, les cas de synérèse, particulièrement entre *i* et *a* (*e*), ne sont pas rares : *avieyn* 38 ; *diable* 46, 696 ; *plasia* 220 ; *laysaria* 248 ; *savisia* 440 ; *daria* 651 ; *raubaria* 658, 663 ; *sie* 666 ; *folie* 1004 ; *querias*, à moins de faire *possecio* de trois syllabes au lieu de quatre ; *fiels* 849.

[Fol. *i*]

L'autrier ausiy una tenson.
Say vos dire en quall rason,
An que vullyas estar en pas,
E entendes es escoytas.
Car a my non plas que yheu semen
Sela terra que fruc non rent,
Car avangeli dis per sert
Qe om sas marguaridas per
Quant las pausa als porcs davant ;
El maystre per son enhant
Que cant a las folas gens,
E per que quar nulz non l'entent,
Que si el es guarnit de bon sens,
De bon saber, el o despent.

Senyors, e yhu quon o faray ?
Que tu sabes e yhu o say
Quel sens el saber es perdut,
Con argent cant es escondut,
Per que my plas cant es enant,
Mon saber dic vos an aytant,
Que cascun y poyres apendre,
An que vulyas lo mot entendre,
(E) cant cera ma rason complida
E aures la tenson auzida,
Si mi sabes yugar per drech,
Cal [en] a tort ni cal a drech,
Ja non vos rendray per tan van
C'ayas manyat en fol lo pan.
Hueymais escoytas la tenson
E entendes en cal [yeu] son,
E non prenas entorn los ors,
Car de l'arma es e del cors.
L'arma dis al cors : mot m'es grieu
Car tantost partem tu e yheu ;
Lo temps es vengut [que] partam,
Que ben vey que romp le liam,
Ses departir vivem ensepms,
Que nos avieyn tengut lonc temps ;
Aras vey que non an poder
Que plus nos puyscan retener,
Don suy dolenta e marrida,
Quar es vengut a la partida ;
Mot m'es mall lo departiment,
Car tant es gran mon espavent,
[F° 2] Que cor ni boca non po dir,
Car yehu vey un diable venir
Que a l'iysir mi cuya pendre,
Es yheu non li mi puesc defendre,
E dis que ya non s'en part(i)ra
Davant mi, entro que m'aura,
Ni yehu non cre que may en parta,
Que en sa ma porta una carta

18. Le mot *cant* est répété dans le ms. — 19. Ms. *azenant*, avec la syllabe *az* en interligne. — 25. Ms. *dyech*. — 29. Ms. *huey mās escoctas*. — 37. Ce vers est ajouté en marge, ainsi que le v. 42.

On son [e]scriych tut li pecas
En que tu as tan percassas.
Escris i son tieus fals ausirs
De que non volguist penedir ;
Escris i sson tieus falls erguells
Els falls semblans que an fagt tieus ulls ;
Escrich y es ton odorar,
Que anc(t) non vollguist pendensa far
En totas tas paraulas vanas
Escrizas per yorns e (per) semanas ;
Escrich y es to foll tener,
Ton fals pensar, ton fals poder ;
Escrichas tas falsas merses,
Que anc (en) nullz ome en tant no si mes
Que liall fe y artrobes,
En lo falls anar de tos pes ;
Tieus deliech e (tieus) adulteris
Son (e)scrich en aquest sauteri.
Es anc non prestiest per ren uou
Catre per V ni VIII per IX,
Ni anc nulla ren non prestiest
Per may cobrar que non bayliest,
Ni anc non vendiest neguny diya
Blat ni vin mays que non valia,
Ni anc falyiment no fesist
Parlant obrant nill consenstist,
Non sia en aquest [e]scrich.
E membra mi soven el liech
L'enemic don ay gran pavor
E gran vergonha e dolor
Que yeu non trobi negun amic
Quem defenda de l'enemic,
May un angel que m'es de luenh
Mot vergonchos e ten ell poenh
Una carta on son [e]scrich
Tut li tieus benfach el (tyeu) bendich,
May tant son mayors e plus grans
Li malls qu'ells bens, e tant pesans,

54. Ms. *perserat.* — 57. Les mots *tieus falls* sont en marge dans le ms. — 60. Ms. *pnedensa.* — 69. Ms. *deliche.* — 70. Ms. *scrihc.* — 84. Ms. *que mi.* — 85. Ms. *luch.* — 86. Ms. *poch.*

Per que l'angell de my si luonya,
[F° 3.] Don ay pavor e gran vergonya.
Que si m'emporta lo trefan
Motz es cuech es rot tot mon pan.
Ay, cors, e tu pecas m'en mall !
(Car) tant an apoderat (li) tyeus mall
Que si le ben apoderes
El cel m'en pugera ades,
Don fora de gyach coronada,
May aras seray turmentada
Enz enmyl fuoc perpetuall,
Car tot apoderan li mall.
Le cors dis a l'arma : gran tort
Ti conosc, car sus en la mort
Mi tenssonas ny mi trebalyas,
E dises quez (yeuch) ay fazt las falyas
Per que tu seras turmentada,
May non es paraula parada,
E pos tu mi vas tensonant,
E a mi mon drech rasonant,
E puy siam iuyas per drech,
Q'estiers ya non auray(s) mon drech.
Arma tu mi vas encolpant
De so de que tu as tort grant.
Ver es que el ventre de ma mayre,
Qu'estiers non si pogra fayre,
Fuy cosseput et engendrat,
E pueys quant fuy [e]smagenat,
E Dieus me [e]spiret de ti,
De mantenent que fust (de)dins mi,
E yeu fuy vyu e boleguiey ;
E cant fom temps am tu nasquiey ;
(E) avem vescut anduy ensemps
D'aquell yorn entro aquest temps.
E pos (tu) fust dedins mi venguda,
Ay yehu ren faz ses t'ayuda ?
Ni ieu proga far nullya ren
Enans quez fosas dedine me.
E non sabes tu que vers no es

94. Ce vers est écrit en marge dans le ms. — 110. Ms. *mays a mi mon drech rasonar.*

Que cors ses arma ren no es,
E n'es obs que tu mi desliure,
Que cos ses arma non pot viure.
Non sabes, que cant yeu partray
De tu, que mantenant morray ?
E ya puech non auray poder
Que fassa enuech ni plaser.
Don as tu tort, pos fust (de)dins mi,
Car miells non gardiest mi e ti.
[F° 4.] Tu sabes que l'arma es fren
Del cors e lay ont es le ben
Lo deu tot per forssa menar,
Si am grat non la vol amar.
Diguas, si anc yorn mi forssiest
Ni m'o mostriest ni m'o diyssist ?
Si yeu ay fallyit mi membres tut
Y an tort que y an acoregut,
E si yeu anc fis null falyment,
Trastut y son agut consent.
E tu que m'o degras vedar,
Per que (non) m'en podes encolpar ?
Arma, e no fas tu ausir ?
Arma, e no fas tu sentir ?
Arma, e no fas tu veser ?
Arma, e ses tu ay ieu poder ?
Arma, e no fas tu parlar ?
Arma, e no fas tu anar ?
Arma, fis anc ren negun dia
Ses tu, pus fuy en ta baylia ?
Arma, guarda de quem encolpas !
Tu sabes que osses ni polpas
Non podun far nullya falyida,
Pueys que l'arma s'en es [i]ssida.
Arma, sitot vols anc ren dir,
D'aquest contrast mi ull departir.
L'arma respondet amb aytant,
E a dich al cors sospirant :
Ay, cor, aul [e]scusacion !
A cel que la fa no ten pron.
Tal [e]scusacion as faza

165. *respondet* en interligne dans le ms.

Que non deuliura[s] ni empacha[s].
Tu vas tos membres encolpant
E mi, car non ti guardiey de dan,
E tut li tieus membres egrosses.
Non son formas de carn e d'oces ?
Si son e tu de lur natura.
(E) ensemps est una creatura,
El tieus membres grans e menus
(Non) son an tu creas e nascut.
Per que t'en podon leu respondre
E [t]a rason de leu confondre.
E yeu, si puec, ti respondray
La o n'as may, si yeu far o say,
De la colpa quez tu mi donas,
Que an ton tort mon drech tensonas.
Tant co (yeu) ceray dedins ton cos
Tu viuras, e cant seray for(a)s,
Tu morras, ayso es vers plans.
D'aytant es mon parlar sertans.
E pos per mi as tant vescut
[F° 5.] Quel pell n'as ferran e canut,
Diguas mi l'amor que m'as facha
Ni la onor quez m'as astracha!
Per mi causist ti anc null dia
D'erguell ni de far leuyaria ?
Gardiest ti anc de cobeytat
D'enveya ni d'autre pecat ?
Gardiest ti anc de trop manyar,
Ni de beure ses acedar ?
Causist ti anc yorn ni de niech
Que poguesas aver deliech ?
De lucsuria non ti causist
Qu'aytant la ffaza con poguist.
Anc ull yorn non laysiest per mi
De null pecat pos t'abeliy ;
Anc tant non 'styest a la gleyra
Que ausissas la messa entiera.
Que cant tu degras Dieus preguar
Tu pensavas de ton afar,

182. Ms. *la o n'ar*. — 202. Ms. *car aytant*, — 207. Le mot *dieus* est en marge dans le ms.

Et avies ton cor enic,
Cant tu ausies lonc presix ;
E en ton cor non ti plasia
Lo ben quell capelan disia,
Ni ne sabias moch retrayre,
Tant pessavas de ton afayre.
Mais en la plassa alls folls yuex
Era tot ton sens e tot ton luec,
On son dichas antas mot grans,
De Dieus e de tos los sieus sans.
Aquo ausias volentiers.
Mays ti plasia quez le mestiers
Qu'om en la glesa disiya(n),
An que fam ni set non ti destrenye,
Ni pensavas de ben a fayre.
Mos falymens ti puesc retrayre.
Hanc iorn per mi non ti causist.
Don resebras guiardon trist.
Cor, malla t'ai vist, (per que) mal m'en ven !
Per tu auray mall e non ben.
So dis lo cos a l'arma : que as ?
Mal m'es car no estas en pas.
Ben gran meravilyas mi don,
Quar tu cuyas aver rason.
Non sabes tu que ia li naus
Que es faya de post e de claus
Quant es de tot sos obx complida,
Si non es de nauchier garnida,
Que aquyll que volun pasar
En la terra de outra mar,
Non en volun donar loguier,
[F° 6.] Si non son segur de bon nauchier ?
Cuias ti per vent ni per vela,
Ni per clerdat ni per [e]stella,
Que la naus pusca mar passar,
Ni sapia son viage far,
Si lo nauchier non la governa,
E non cerca e non [e]sterna
La via per on deu anar ?

216. Ms. *luac*. — 221. Ms. *que las gens en la glesa disiyan*. — 229. On lit en marge *e* à côté de *so*. — 240. Vers trop long, ainsi que le v. 249.

Car cel que la laysaria 'star
A la merce del vent, si briaria,
E tota la gent perirya.
Donx per lo nauchier es salvada
La nau e tota la maynada.
La nau quells pelegrins porta
Non sabes tu que es cays morta.
La nau [n'] a sens on deu anar,
Ni sab lo port von deu intrar,
Ni sab on es la mehor via,
Ni vay mays la (non) om la guisa
Lo nauchier que l'a en poder.
Arma, entent si yeuh dic ver.
Tu sabes que li marinyes,
An lo bo consell del nauchier,
Fan venir a port de salut
La nau per que son sallvat tut,
Que si cascun non en avia
Cura, li naus leu si perdrya ;
Li pelegrins els marinies
Que son en poder del nauchyer
Si perdrien es els meseys,
Per qu'es semblant e apareys
Que tu (que) yest aida per lons ans
De mi quez suy navy naveguant,
E per ton tor sera vengut,
Si tant es ques siam perduts.
Arma, ques mal m'as governat,
Els membres que y an aï(u)dat,
Car si anc fesist ren contra Dyeu
Tu en pecas mall els membres mieus,
Tu els membres que degras guardar,
E mi que no pogues foleyar.
Li membres son myeus marinies,
E Dieu det ti a mi per nauchier,
E as tengut mall lo timon.
Dieus t'en rendra mal guisardon !
Els membres auran mall zusisi
[F° 7] Que m'an gualiat an lur visi.

270. Ms. *per quez semblant*. — 272. Vers trop long. On doit peut-être lire *nau* au lieu de *navy*. — 282. Ms. *e dieu det mi a ti*.

Mot foron li membres irat
Que son per lo cos [e]scolpat.
E responderon las aurelyas :
Cor, mot avem gran meravilyas
De so que (nos) avem ausit dire.
Si tu as gitat a martire
L'arma, e qui en peca mall ?
Nos non pas may (li) tieus fols yornals.
Per que fas mall quar nos tensonas
Ni del tieu tor nos ucaysonas.
(Tu) sabes quez per ausir em fachas
E pausadas en luoc de guachas ;
(E) mall e ben ti fasem ausir,
E (tu) deves lo miellye causir,
Que plus non avem de poder ;
May tu as lo sens el saber,
Per que degras laysar lo mall
E prendre lo ben que may vall.
L'uell responderon en apres,
Que de las aurellyas son pres,
E dison al cos en plorant :
Cor, de que nos vas encollpant ?
Si tu as an tos falymens
L'arma gitada a torment,
Per la cal rason em encolpas ?
Non t'avem nos lonc temps mostrat
So que es ben e so que es mall ?
E si tu es ves l'arma falls,
La falyda non es pas nostra.
E non fa pro sel que ti mostra
La via que ti pot damnar
E la via quet pot sallvar ?
Ben es malastruc qui non tria
E non causis la melor via,
E si tu as lo pies triat,
Dieus ti o rendra per son grat.
Las (na)naras parleron iradas :
Cor, per que nos as encolpadas ?
Si avem fatz tot quant ti tais,
Tor n'[av]em (hi) si (nos) demandas mays.
[F° 8]. Mal e ben nos ti fam sentir,
E tu degras lo mielle causir,
E si as mall causit ni lach,

Tu de que nos metes em plach
(Ni) de que nos podes encollpar,
Ya qui ti laysara parlar ?
E si ciguiam la tiua rayon
L'arma non y auria pron,
Don cera gran tort si sufre pena
Per tu, nil diable la emmena.
Miels deuria ar a tu vendre,
Car de mall non ti yest pogut defendre.
En apres y parlet li lengua :
Cor, de tu non say en que m'en prena.
Volgist mi anc poder donar
Maysscasadamens de parlar ?
Si yeu ay parlat so que volguist,
Garda del parlar que en fesist.
Motas vegadas ay parlat,
Qu'estera soau per bon grat,
Car lo parlar non era vens,
Si tot lo [mieus] poders fos mens,
Suau estera denfra ma boca,
Per que la gran colpa ti toca
Si [tu] m'as fag parlar en fol ;
Ni tu fas lo fach que ti toll
Que li colpa tiua non sia,
Que en ti as tant de senyoria
Que (si tu) ten[gues]es la boca clausa
Per forsa 'stac[ada] [e]s pausa.
E mantenent que l'as uberta
La boca, yeu suy tota serta
De parlar, ni m'en ullya o non,
E far so que ti cera bon ;
E si l'arma [e]s turmentada
Per ta colpa ni mallmenada,
Seguon mon sens, tu n'as tor gran.
Es illy fasa t'en demant.
[Ar] las mans preron a parlar :
Cor, de que nos podes encolpar ?
Non a[vem] pres so que volguist
E laysat so ques tu diysist ?
E si [nos] as faych lo mall pendre

338. Vers trop long, ainsi que le v. 340. — 346. Ms. *bon gran.*

El ben laysar, quit pot defendre,
Ni call yuye dira per drech
Que non ayas [lo] mall ellech ?
[F° 9]. Volentieras t'avem servit,
Con a segynor obesit,
Mas tu non o conoses guayre,
Seguon que nos ar es veyayre.
Que no es l'arma sens rason
Tensonas de ta ucayson ?
E si l'arma n'esta marida,
Tu en pecas mall, mia partida,
E si trobas yuye liall,
Non cuch anc (tu) tastesas d'aytall.
Li pe parleron en apres :
Cor, con y es tu tan engres,
Cant tots tas membres aysi treball !
Ben sembla que ton sens ti fall,
Que tu as els membres poder,
E si aquill fan ton plaser,
De que les podes encolpar ?
Motas ves nos a[s] fach anar,
Per mol, per giladas, (e) per fanc,
E tu sabes si deysem anc :
A nos non plas quez l[a] anem.
Mas tot cant anc volguist fezem.
Si passacem tos (co)mandamens,
Nos non foram fallys fortment.
Tu [sa]bes quant as 'stat [e]strech
De gran callors e de grans frechs,
De fam, de set e de dessayse,
Quelh membres non donavan ayse.
Cant tu avias malautia
Cascun dels membres [o] sentia(n) ;
Andos las aurelyas bondian,
E las naras petit sentian ;
Li uell eran cay[s] adormit ;
E de la lengua non oblit
Que tan gran marimen avia
Que an penas parlar podia ;
Las mas anavan tremolant,

399. Ms. *dessayre*. — 400. Ms. *canct li membres*.

E nos tant fort afrevollyant,
Que de tot eram relinquis,
Tant eran li membres maris
Per lo mall que ti destrenyie
Que negun conort non fasia ;
E si nos em per drech yuyas,
Tu nos as a tort encollpat,
[F° 10]. E si l'arma n'es turmentada,
Per los tieus fags ni mallmenada,
(Que) en tu sun totas las fallyas
De que nos e l'arma treballyas.
Cor, auyas que le savi a dich
En son bon dechat e [e]scrich :
De bon servisi bon guisardon quer.
E a tu non deu esser fer.
E cell que [lo] servisi pren
Si cant la pres puey non lo rent,
Aul es ssegon liall yuzisi,
Sil guisardon an lo servisi
Non conpara, cant luoc en es,
Garda qui yest ni con t'es pres
Ves nos ni ves l'arma que as fach,
Car (tu) rendes de benfach coll frach.
Li membres an lo cor comes,
El cor respon mot fermanes :
Vos autri membres aves fach
Aquo que li foll fan ell plach :
Li foll ell plach dison lor dan,
E li savi lur pron y fan.
(E) vos autri e nos mall guardas.
De savisia manes foldat.
Aures renyat mot longuamens,
Es aras cuyas aver sens.
Non a sens cell que son mayor
Non lausa e non li fay onor.
Per que pusc (a) dire verament
Que vos autri non aves sens.
An vos dic que es folls naturalls,
Car non onras sell que may vall.
Cascun dises que tus est mieus,

428. Ms. *si le guisardon.*

Donx si yeu suy senyer, may valli yeu.
Yeu vali mays que vos non fas.
Folls est, car onor nom portas,
Car null savy non quer onor
Ni la voll sobre son mayor.
Tres manyeras son d'orguell.
Foll es qui las manten ni (las) ull.
E diray las vos totas tres
En aysi quon venon da res :
Le premier es de aull natura,
[F° 11.] Qui plus fort[men] si desmesura ;
Le segon es de gran folia,
De nonsens e de leuyaria,
Qui desmesura son eguall,
O cell contrasta que mays vall ;
Le te[r]s es de trascuyament
Qui desmesuralh plus valent,
E plus fort defi qui may vall
Si tot l'en pren ben e lo sal.
Donx es vos autres tos fallys,
Que sabes que yeu vos ay noyrit.
Lo conduch ques yeu ay manyat
Vos ay ben partit e donat,
Que en ver non vos (en) podes clamar.
Es pos yeu puasc vos, o ben par,
Cant yeu era plen de conduch,
E vos eratz alegres tuch,
E si yeu un yorn deyunes
Que non begues o non manyes,
Tant flac e tan aul en eras
Que null consell non vos avias.
Cascun de vos autres sabes
Que cant l'arbre esta em pes
De sa viguor muon las brancas,
(A)donx porta fualas e flos blancas.
E si l'arbre [e]sta talyat,
Tant que lo suc sia secat,
Non an las brancas autre luoc

456. Vers ajouté en marge dans le ms. — 468. Ms. *si tos l'en pren ben e lli fallch.* — 476. Ms. *e vos sias a. t.* — 479. Ms. *tant flac e tan aul sias.*

May que om las ieta ell fuoc.
Gardas con est mors e vencus
E vos mesesmes deysepus,
Que yeu suy albre e vos es brancas,
Que anc nesuna non est francas,
Que tant con (yeu) viuray) (e) vos viures,
E cant morray, e vos morres.
Non es pas meravillyas grans
Si, per pasar los vostres dans,
Vos tuch mi sias servidos.
May aras m'est encolpados,
Car veses que poder mi fall,
E si l'arma a null treball,
Vos dises tut que yeu mall en pec.
E con tuch [est] agus tan sec,
Quel ora que mall si fazia,
Per que cascun non m'o disia ?
Que si yeu adonx non m'en layses,
Raon fora que yeu o compres.
May vos tut membres volentier
Es tot agut pa[r]sonyiers,
E per vos autres es tot fach
Lo mal de que me tenes plach.
Las aurelhas lo mall ausiron,
[F° 12.] E la[s] narras lo mall centiron,
E quascun dells uells l'esguardava,
Li lengua de grat lo parlava,
Las mas lo prenien soven,
Li pes y anavan corrent,
L'arma o consentia tot,
Car li nostre liam(es) son rros.
Cascun vos cuyas [e]scusar,
Ell vostre tort a mi donar,
Per que yeuh non dey aver yusizi.
E parra en qui son li vizi.
Cascun dels membres pres a dir :
E nos en volem drech ausir.
L'arma respondet mot irada :
Cor, tant suy [fort] espavantada
C'am penas puesc ma rason dire ;

521. Vers trop long.

Tall paor ay que non m'en tire
L'ennemic al partir de te,
Que yeuh ssay que si ar m'en mene
Que cambiat tot m'es mon afar.
Per que mi plagra may l'estar
Ell remanir si ecer pogues.
May yeuh vey ben que ren non es,
Que yssir m'en coven, vullyia o non,
E laysar ostall per mason.
Non puesc romanyr ni yssir,
Que yeu vey que ades voll m'assalyr
L'enemic que mi vay entorn,
E non si part de mi nuech ni yorn.
Per mi pendre para sas mans.
E say que ell es tan trefan
Que si yeu li dic ben (ell) m'es enic ;
Sil clam(i) merce (el) m'es enemic.
El pot en enfern es mon lyech,
Von non a(n) on degun delyech,
On plor ni mariment non frany,
Ni dol ni cris non la sofrany.
Plorant, sospirant, clam mersse
A Dieu, que li membre de me :
Bell senyer Dieus, vostra merces,
E li bontat ques en vos es,
Ell vostre poder que es tan gran,
De gran tort vos fas ieu demans.
[F° 13.] E con vos pla ni vos sap bon,
De pauc redes gran guisardon.
Senyer, font de vera mersse,
Dells fallymens que son en my
Vos quier merse, sus en la fy ;
E lunhas l'enemic de mi
Que tant es sallvage es fer.
Anb aytan l'angell dis : ques quer[s] ?
E l'enemic dis : que foll fas
Que quer(e)s ayssi conort e yuas.
L'enemic dis : (an) emporteray

531. Ms. *que cambiat tot m'es amor afar.* — 535. Vers trop long. — 538. Ms. *ades mi voll salyr.* — 544. Ms. *si li clami.* — 550. Ms. *de mi.* — 554. Ms. *de gran tort fach pas demans.* — 565. Ms. *a l'enemic dis.*

Est' arma quant m'en tornaray,
E fa mi trop aysi [e]star,
E me y fai trop best[ensar],
E si ades no yey[s] dell cor,
Mantenent que sera defors,
Hyeu la faray [e]star irada,
Can(c) l'auray en enfern gitada,
En fuoc, en flama, en pudor,
Aqui von la sabray mayor.
Li daray torment cascun dia,
Que aytall es ma senyoria.
L'angell respont a l'enemic
E dis : que mot mallvays abric
L'arma que (tu) queres trobaria
En ton ostall, quant la ceria,
Ja non sera en ton poder,
Que tu sabes ben, e es ver,
Ja n'auria pena e dolor,
Si avia tu per senyor.
Tu la voles (en poder), e non l'auras,
E ja pusc tu non la tendras.
E per que la cuyas (tu) aver
Aquesta arma en ton poder ?
Pus (que ella) conoys per senyor Dieus,
Ny ren non a ni ten dell tieu,
Ni el cor non voll romanyer,
Ni [e]star plus en ton poder,
Ten ta via e mou d'ayssi,
Que ella s'en anara an mi ;
E si tu as allrre a far
Fay o e laysa la [e]star.
Vay t'en e ten ades ta via,
Que yeuh ni tu non avem paria.
L'enemic respont mot irat :
Angell, en tu no es pausat
Mon anar ni mon remaner,
Ni non es creüt ton voler
[F° 14] De l'arma que vas contrastant.
E yeu y ay drech e tu tort gran.

568. Ms. *e m'y fai*, etc. Ce vers est en marge. — 574. Ms. *aqui non.* — 586. Ms. *e ieu pusc.* — 589. Les mots *per senyor* sont en marge.

Tu sabes que gran raon ay
En arma que en pecat [e]stay,
Que si yeu la trobi morent
Nulya rason non la defent.
Aquesta est en pecat morta,
Per que es rason que ella sia nostra,
E metrem la en tenebror,
Von en aura pena e dollor.
Dis l'angell an paraula plana :
Enemic, ta rason es vana.
El mont non es anc creatura
Que non pegue seguon natura ;
E si poder a de pecar
Poder li es donat d'esmendar.
Hanc null hom tant fort no pe[ca]t,
Si a penedensa tornat,
Et an los uells et an lo cor
Lo plora, aquell pecat mor ;
Et an que penedensa prena
E que la fassa e que la tengua,
Aquel pecat es penedit.
En foll as fag lo tieu [e]scrich.
Aytant guastiest de parguamin.
Per que podes tenir ton camin,
Am aquil estrig en papier.
Dic ti que non vall i denyer.
Donx es l'eni[m]yc irascut
E dis : angell, per que yest agut
D'aquesta arma tant contrastant ?
Ton parlar non li es may dan.
Ades li dobla son torment.
Per tu n'aura may e non mens.
Ja non la m'anes constrastant,
Ni cuyes que yeu m'en vagua anc
S[en]es ella en cuy ay cura,
Per una ley que a nom usura.
Trenta ans o plus y a'stat,

616. La syllabe *gue* est en interligne dans le mot *pegue*. — 620. Ms. *tornet*. — 623. Ms. *e au penedensa que prena*. — 628. Vers trop long d'une syllabe. On pourrait facilement le ramener à la mesure en lisant *potz* ou *pods*, mais *podes* est la forme que notre copiste emploie constamment.

Et en nostras obras obrat,
Don yeuh per longua teneson
L'emporti, e car n'ay rason.
Tu sabes que li renovyes,
Per (so) que lur abaston (li) denyes,
Prenon mi e laysan [en] Dieu.
Per que tut (li) renovyes son mieus.
L'angell dis : demoni, ben par
Que cor aurias d'emportar
L'arma, qui t'en daria poder.
[F° 15] May alors t'en coven querer.
Si per aquesta arma ti p(l)ens,
Tu vas querent gran defens,
Et auras la enyaz trobada
Que aquesta arma guasanya(da).
Tu sabes que yeu non ay cura
De raubaria ni de usura,
E (pero) si l'avers es guasanyat
An ton sens ni an ton dechat,
En aquell non ti fas contrast,
Que yeu say ben qui ssa mason bast
De raubaria ni de [u]sura
Que tot vay a malla [a]ventura.
Tu prens l'aver aqui von es,
E tieu sie que yeu no en voly ges.
L'arma intret nusa ell cos,
E nusa issira defors;
Aver ni argent non emporta,
Que tot o laysa (de) tras la porta ;
E pos non porta ren del tieu,
Hieu la rasonaray à Dieu.
L'anemic dis : [angel], que quers ?
Tieus dichs sson angres e trop fers,
Que per forssa de contrastar
My cuyas [e]sta arma panar.
Ar conosc que si aguessas drech
Ben mo meneras trop [e]strech,
Pos playdezant mi vas lo myeu,
So es l'arma on non as fieu
Ni auras ja qui non la forssa,

645. Ms. *li abaston.* — 665. Ms. *tu preny.*

Car drech non periy ni non amorssa.
E si yeu en suy yuyat per drech,
Auray en so que aver en dech ;
Lonc temps a [e]stat en erguell,
Per que aquesta arma vull,
D'aulltery, de leuyaria,
Per que tany que en enfern sia ;
Lonc temps a [e]stat en pecat,
E lonc temps y a soyornat,
Per que la faray [e]star trista,
Lonc temps a que yeu l'ay conquista,
En lo poder de Ssatanas,
Que ya tu pron non l'en tendras.
L'angell respondet [en] rient :
Diable, petit as de ssens,
Ni ti cuyas (que) per (ton) encollpar
Que yeu t'en layssi l'arma portar.
[F° 16]. Fort vas son pecat remembrant,
E non cug que li tenguan dan ;
E diray ti rason per que :
Ver(i)tat es, e sabes o be(n),
Que negun pecat non a forssa,
Per que quar l'armorna l'amorssa.
Auyas que dis Dieus el sanct luoc :
Ayssi con aygua [e]stench fuoc.
L'armorna [e]stench lo pecat.
Per que tu as pauc [e]spleguat.
Doas causas son naturalls.
E si tu mi vols dire calls ?
L'una es aygua que defors
Lava e neteya lo cors ;
L'autra es allmorna que monda.
Ve ti que a l'arma aonda ;
Per aygua es lo cor lavat,
E per almorna esmondat.
Aquest(i) resseup lo nom de Crist
En aygua, per que tu yest trist,
(E) puays fes allmorna volenties,
De pan, de vin e de denies.
Ben say que pauc a fach de ben,

700. Ms. *cuyi*.

May aquell pauc li es granren,
Can om o fay de ssa drechura.
Auyas que retra l'escriptura :
Que aquell fay almorna bona
Que de sa drechura la dona,
E aquel fay honor a Dieu
Que dona almorna del sieu,
E qui de usura ni de tort
La dona, aquell fay sa mort.
Aygua, almorna, penedensa,
Trop en aquesta sens falyenssa,
Per que tu as fach pauc de plaech,
E uell n'esser yuyat per drech.
L'enemic dis : a my plas fort.
E qui dira lo drech nill tort ?
L'angell respont : lo feyllz de Dieu,
Que tut tu es (em) el poder sieu,
E tut poder li es donat,
E per el es lo mont salvat.
L'enemic gieta i sospir :
Angell, si yeu ausessa dir,
Mot amera mays lo yusizi
De cell a cui yeu fac servisi.
[F° 17]. Hyeu non ausi sonar lo yuge,
Nill contradic ni lo refugy,
May pendray l'arma, es anem,
Es auzirerem on (que) serrem.
L'angell dis : enemic, ben par
Que mi volguessas gualliar,
Que as dich que yeu l'arma ti lays.
Si ren y as yeu y ay mays,
Per que rason o voll que yeu
La port(i) davant lo filly de Dieu ;
E pueys quant yuiada ssera,
La enporte ssell que drech y aura.
L'enemic dis : so no es fach.
Ar mi comenssas novell plach.
L'arma que yeu ay guasanyada
Sabra zo quant sera yuyada.
(Aras) dises que yeu la ti layss portar.

722. Ms. *car om o fay*.

Ades t'ausy (plus) en foll parlar.
Ben es foll e plen de fadesa
Qui so que es sieu met en comunalesa,
Ni so que yeu ay conquist.
Angell, an ren miells non fallist.
L'angell dis : ben parlas en foll
Que l'arma, pos drech la ti toll,
Per que l'en cuyas tu portar ?
May yeu l'ay a raonar.
La enportaray davant Iesus.
E [ar] tu non demandes plus.
L'enemic dis : Ja ne entendas
Que tu l'arma toques ni prenas,
Ni ya ren de ma senyoria
Non sera ya en ta baylia.
Heu que l'arma ay guasanyada
Ela en degra aver portada.
Metray ti jeu en teneson !
Non jeu, mays sallva ta rason,
La enportaray tro que ella sia
Yuyada, puayes tengua sa via,
Amb aquell que y aura rason.
Or partam aquesta tenson.
L'angell dis [en apres] : ben grieu
Nos acordarem tu e yeu,
Que l'arma non mi vols laysar,
[F° 18]. Ni yeu la t'en laysi portar,
E si enaysi la arma reman,
Ben nos em temsonas en van.
Diy l'enemic : angel, yamays
Non creas que yeu l'arma ti lays.
An ti dic que no m'en iray,
Ses ela, que rason y ay.
L'angel dis : tu fas lonc atent.
Queram yuie que lialment
Nos yuie aquesta tenson,
E meta en posecion
Aquel que plus aura de drech.
L'enemic dis : (e) yeu [o] autrech.
Senyors, la tensson ay retracha

763. Ms. *cuennalesa*. Le vers est trop long.

Tot enaysi con ar l'an facha
L'arma e li membres [tras]tut.
Non say si aves entendut
En la tensson que l'angel fes
Am l'enemic, e ssi tant es
Que sapias lo drech triar
A mi non [anc] calra parlarr,
E aures mi gitat d'afan,
Pero non dic que yeu o say
Lo treball ssi non sabes dir
Lo drech que ieu faray ausir.
Senyors, pos voles que yeu vos digua
Del iusizi, sitot vos trigua,
Senyos, vos prec per Dieu auyas
Lo yuzisi e l'entendas,
Que le yuzisi est de pahor,
De mariment e de dolor.
L'arma non pot plus remaner,
Ell cos non a plus de poder
Que en l'arma [e]stia plus.
Ab (ay)tant lo fily de Dieu Iesus
Venc [tot] clavelat en la cros,
Tot enayssi quom fom per nos,
Tot drech lo yorn de vendres sans
Don parlet Lucas e Ioan,
Es en apres Marc e Matieu,
Dell torment que fom fer e grieu
Que Dieus sus en la cros ssufriy,
[F° 19.] Cant a mort liuret es ufriy
Son cos, per nos tos a sallvar.
L'arma lo pres a reguardar,
Ell cos atressis l'esguardet.
En la cros clavelat [e]stet ;
Per las mans ly corec le ssanc,
Per los pes e per mi dells flancs,
Blau per ventre e per [e]squinas,
Coronat lo viron d'espinas,
Dels cops que feron li felon,
Can(c)[e]stet liat al peyron.

801. Ms. *l'ay facha.* — 808. Il manque ici deux vers. — 811. Ms. *quieu fasan.* — 835. Ms. *flacns.*

Ihesus lur diy : en (aqu)esta cros
Fuy enaysi levat per vos,
Per so moriy que vos trayces
D'enfern e vida aguesses ;
Per vos fuy aunit a gran tort ;
Per vos ufriy mon cos a mort,
(E) vos trayssiy dell fuoc enfernall,
E vos dyey vida eternall,
An los angel lay sus ell cell.
Per que mi degras eser fiels.
A mi diguas, cal guisardon
Ay resseuput per tan ric don?
Diguas, que aves fach per mi?
Cascun d'andos en paleziy ;
Verguonya agron e pavor,
Ira penedenssa la mayor
Que yamais fos ni ymais sia.
Ira agron car anc i dia
Feron folia ni pecat.
Pentenssa agron car obrat
Non avien y tos temps en ben.
Verguonyos foron d'una ren
Ço es de la sancta passion
Que Dieus sufriy en cros on fom,
Abeurat de vin aygre en fell,
On era agut plus cruell.
Veuos los delies que on agut,
Car amdos non o an rendut
Sivall calacom guisardon
De la passion e dell don.
Paor agron car l'enemic
Que es mal e fer e ynic
[F° 20.] (Que non) es assesmatz de dar gran pena
A l'arma si am si la mena.
L'enemic dis : angels, huymas
Es luoc quez si yuye le plags,
Pos vostre yuye es vengut.
L'angel non fom ges [e]sperdut
E dis : enemic, ben mi plas

856. Ms. *que anc fos.* — 862. Ms. *car de la.* — 872. Les mots *nō es* sont en interligne dans le ms.

Qel yuyament ssie donat.
L'enemic dis : senyer, un play
Mi mou l'angel, e es li lay,
Car mi vay playdeyant lo mieu,
Pos non demandi ren del cieu.
Est' arma que yeu ay guasanyada
M'a per gran erguell contrastada,
Et ancars la mi contrasta.
Pos drech e rason me abasta,
Volria que ell seu reste ques,
Que plus non la mi contrastes.
Jesus dis : angel, vol(s)ren dir?
Hieu suy aparelyat d'ausir.
Senyers, a dis l'angell, ben say
Qui pren l'autruy erguell y fay,
Per que yeu del sieu non vull,
May a sell mon de gran erguell
Car la demant ni (la) pens(a) [l']aver,
E sap que ia sieua no er.
L'enemic dis : senyer, gran tort
Mi sera fach, si yeu non la emport,
Que en l'arma ay rason e drech,
E vos sabes que aver o dech.
Motz pecas e motz falliment,
Que cascun mi es [tot] guarent,
A dich e fach en lo mont nostre.
E ve ti l'estrich que yeu ti mostre.
Jesus dis : vist ay ton [e]scrich,
E say tot can es ell plach dich,
E trobi que tu as vanat
Yusizi, e l'as demandat,
Es yeu may non t'en ausiria,
May de so que rason seria.
Jesus dis : angell, voll(s) plus dire ?
L'angell dis, an semblant de rire :
Senyer, rason es que yeu responda
Per l'arma, pos drech mi aonda.
Senyer, auyas que ti diray,

881. Ms. *mi movy*. — 887. Ms. *m'abasta*. — 888. Ms. *resta*. — 896. Ms. *car la demanda*. — 897. Ms. *no es*. — 903. Ce vers est ajouté, au haut du feuillet. — 905. Ms. *mostry*. — 915. Ms. *aunda*.

E veyas l'escrich que fach ay,
[F°21]. E pueys diguas so que (dire) volras,
Car say quelh tieus dich son (tan) certa(n)s.
Lo dia do l'acencion,
Can t'en volguist puyar el tron,
A tos dissipols comandiest
Ta paraula e lur donyest
Quels enemix que eran els cors
Dels homes gitesan defors,
E pueys l'enemix an perdut
Lur poder, es ay conssegut
En l'arma so que yeu i demant,
Per que es rason c' ab mi s'en an.
Per lo sant dich que tu diyssist,
(I.')ay (e)n' aquesta arma conquist.
(Tu)diyssist qui cera batezat
Ni creyra, aquell ssera sallvat.
Puays diyssist de null pecador
Non ull sa mort, mas ull s'amor,
An ques covertisca breumens,
En fatz e en dics mantenent.
Aquest, per la tieu gran vertut,
Senyer, si es a tu rendut,
Et en la fin t'a quist merce.
Non voll d'autre senyor mas te.
Tu diyssist aqui iuyaray
L'arma en que la trobaray.
Ve ti l'arma penedensada,
E de ses pecas confessada.
E t'a resepput per senyor,
E reneguat aquel trachor
Que la fes pecar e fallir.
E non vull plus en l'arma dir.
Mas l'enémic teni tot per foll
Car d'aquesta arma non si toll.
Senyer, coras ti plaera,
Aquest contrast si iuyara,
Pueys mays es en lo tieu albir,
Pos negun non voll plus ren dir.
Iehus respont : d'aquest [contrast]

936. Ms. *an que si.* — 955. Le mot *ren* est ajouté en marge.

De que cascun son plach en bast,
De l'arma que voles saber
Cals de vos dos la deu aver.
A my plas que yeu en digua drech,
E tot cant dire [yeu] en deh.
L'arma diys : Senyer Dieus que es
Non faz blasmar, sitot m'es fer[s],
Que tant gran contrast a(y) agut
L'angel per mi an lo cor nut,
E del cor no i es parlat
[F°22]. Que en degra aver la mitat,
E plus si plus li cazegues,
C'a mi es semblant que en el es
Li colpa que a mi es donada.
E ull n'esser per drech yuyada.
Le cors respont : Senyer, si yeu ay
Tort d'aquest fah, yeu en penray
Tot yuzisi ques tu ullyas,
En que los membres y acullyas.
Dison li membres : Senyer Dieus,
A nos plas ben que sie tieu
Le yuzisi e que l'auyam,
Que de cascun sabes lo clam.
Iesus Christ que tot cant es
El cos formet e l'arma fes,
A entendudas las tenson
E los contrastz e las rason
Que le cor e l'arma an dichas,
E en apres las cartas 'strichas
De l'angel e de l'enemic.
E non li play que plus o tric
Del yusizi que deu donar,
E vol premieramens parlar
Del cors e dells membres lo plach
Que an tot lo mall el ben fach ;
E en apres auran lur rason
L'arma el cors de lur tenson ;
Es en apres cera juyat
Le contrast que tant es menat
Per l'angel e per l'enemic,

963. Ms. *non faz*. — 970. Ms. *li colpa quez a mi*.

Que anc yorn non foron amix.
Iesus diys al cos : ar m'entient.
Ieu t'ay format de drech nient,
Tu el tieus membres (tot) en un temps
Fost formas e creas ensepms,
(E) ensemps en una creatura,
E car fas dels membres rancura
Folie fas gran, car tu encolpas
Los tieus osses e las tieus polpas.
E vos membres est tut fallit,
Quel cos vos a ensemps noyrit,
E l'un ses l'autre non val guayre ;
Si mor lo cor tut y est frayres
De la mort, que negun non viu
Pos la mort fa el cos son briu ;
Per que le cos non pot pecar
Ses vos autres ni (anc) ren far ;
E ensemps aves lo ben ell mall
[F° 23.] Fay[t], si que [tot] per enguall
Tut ensepms comprares lo tort,
En lo gran poder de la mort.
Cors, auyas de tu que sera,
Tantost con la mor ti prendra :
Tieus parens seran mot cochos
Que sias dedins el vas rescos ;
Ta molyer e (tut) li tieus parens
Ti segran tro al vas plorant,
E tieus parens e tieus amix ;
Non y aura paure ni ryc
Que ins el vas ti fasa companya ;
An lur es la mort tan estranya,
Non ti volran may encontrar,
Ni en la via atrobar ;
Ta molyer anara pensant
Con aya marit a cap d'an ;
Tieus enfans serans yuguador[s]
E de ton aver guastados ;
On de tos parens seran guasiers
E preveyre de tos denies ;
E li autry seran tuador[s]

1007. Ms. *que le cos.* — 1020. Ce vers est ajouté en marge.

Dells enfans e de las onos;
E so que tu as endurat
Ill o guastaran, mall ton grat;
Ancuay t'en intraras el vas
An ii canas de canabas,
E tota l'autra manentia
Remandra en lur senyoria
De cell que non y an mall trach;
E tornarian t'en en plach,
Si a cap d'un an o de dos,
Lur querias tas possecios.
Cors, ar eguarda con t'es pres!
[F° 24] L'aver reman, mall quez ti pes.
De l'aver que as en bailia agut
Aras n'es autre elegut,
E menera t'o tan [e]scas
Que ia null ben non i auras.
Vol[s] ausir que t'es remasut
De tot l'aver que as agut?
Aquo podes contar per tieu
Que as donas per amor de Dieu,
E so que as dat ni valgut
A tos amix as retengut;
E so que as a Dieu donat
De ton iust aco ressobras.
Plus non as ni plus non auras.
L'aver reman e tu t'en vas.
L'aver reman non sab(e)s a cuy.
Tieu fom e aras es d'autruy.
Tieus osses anaran poyrent,
Petit en petit decasent;
De lay on yssist tornaras.
Tera fust en tera tornaras.
Tre[s] sun cant hom y a (afar) partit.
Diray ti con l'an devesit:
Tieus parens auran ton aver.
La carn auran verm(e)s en poder.

1043. On lit *valentia* en marge, à la suite de *manentia*. — 1051. Ms. *de l'aver yest bayles agut*. — 1059. Ms. *ad dat*. — 1068. A la suite de ce vers on lit en marge le vers isolé : *ta carn cera many[a]da de vérms e deg[a]stada*.

L'enemic l'arma si mal fes.
Ve ti con an partit tut tres !
Esguarda aqui as acampat
L'aver ni ton cos engraysat,
Ni l'arma aqui l'as donada !
Mal t'es pres, car mal l'as guardada !
A l'arma dis : e tu auras
Aytal iuzisi con t'escas.
Tu as lo cors fort encollpat,
May fort petit as [e]spleguat ;
Si tu as lo cos mall regit,
Qui n'a tort si le cos a faliyt ?
Tu, que non t'en podes 'scusar.
Per que tany que o compres car.
Tot om[e]s a petit de ssens,
Cant de son tort autre repren,
E gens per aytall non s'en 'scusa
De son tort si autre n'acuza.
Arma, tu sabes una rem :
Que cos non pot far mal ni ben,
Pos que l'arma s'en est iysida.
Donx as tu part en la falyda.
Sil cos fes mall tu cosentist.
Car tu lo creëst mal feïst.
Es andui conprares o car.
Mas tu quel cos degras guardar,
En sufreras mayor trument.
Es ayso dic per iuyament.
Angel (tot) so que m'as apausat,
En ton [e]scrizt que m'as donat,
Say ben que es tot de rason,
E yeu iuyaray la tenson
Que tu as ab l'enemic facha.
Ben as [tu] la rason retracha
Que deyliura ome de mort,
Per que yehu non ti conosc gran tort,
(E) si aquesta arma, deizent ver,
Contrastas ni la vols aver.
[F° 25]. E si aquesta arma pecet,
Pueys del pecat si penedet

1097. Ms. *si le cos*. — 1098. Ms. *creist*.

E fes n'aquo que far en dec,
Ben say que a tu [e]scaec
Que la poguesas demandar,
Es al diable contrastar,
Que iysida es de son destrech.
Per que l'enemic non y a drech.
Cant lo pecador es fallyt,
An tres causas es penedit :
L'una es que son pecat plor,
L'autra que o digua a son pastor,
L'autra es que fasa de grat
So que le pastre a comandat.
E cant aquo aura complit,
E aural pecat penedit
Anb aquestos iii [e]scalons,
L'arma s'en puya sus el tron.
Iehus dis : arma, tu auras
Aytal iusizi con t'escas,
Es aytall iusizi ti don,
Car [yeu] say ben que es rason.
Tu as agut temps de pecar,
E non t'en vollguist esmendar,
Entro que fust sus en la fin.
All partir que faras d'aysi,
Tu intraras en porquatori,
On tu diras : las ! con mori !
Per que non mori a una man !
May aytant parlaras en van,
Que en fuoc e en flama (ben) ardent
Sufreras pena e torment.
Can seras del fuoc tormentada,
Vendras en una aygua gilada,
Es aqui tu t'en intraras,
Que es plus frega que [lo] glas.
Plus freya es segun freyor
Que le fuoc caut segun calor.
E cant yssiras d'aquel luoc,
E tu t'en intraras ell fuoc.
E en aysi (tu) faras penedensa.
Ira n'auras e gran coensa,

1 lou pecat.

Car vivent ell cos non l'as facha.
1155. [E]stranya pena auras tracha,
Enans que tu la as conplida,
L'esmenda de ta gran fallyda.
Cant ins ell fuoc seras paguada,
E en l'aygua freya (ben) lavada,
[F° 26]. 1160. Adoncas l'angel, ses tensson,
T'en porte, e que ti rason
La on auras vida vivent.
Per secula seculorum. Amen.
Finito libro.
Sit laus et gloria Christo.
Explicit liber.

Aberystwyth, nov. 1904. L.-E. KASTNER.

E fes n'aquo que far en dec,
Ben say que a tu [e]scaec
Que la poguesas demandar,
Es al diable contrastar,
Que iysida es de son destrech.
Per que l'enemic non y a drech.
Cant lo pecador es fallyt,
An tres causas es penedit :
L'una es que son pecat plor,
L'autra que o digua a son pastor,
L'autra es que fasa de grat
So que le pastre a comandat.
E cant aquo aura complit,
E aural pecat penedit
Anb aquestos iii [e]scalons,
L'arma s'en puya sus el tron.
Iehus dis : arma, tu auras
Aytal iusizi con t'escas,
Es aytall iusizi ti don,
Car [yeu] say ben que es rason.
Tu as agut temps de pecar,
E non t'en vollguist esmendar,
Entro que fust sus en la fin.
All partir que faras d'aysi,
Tu intraras en porquatori,
On tu diras : las ! con mori !
Per que non mori a una man !
May aytant parlaras en van,
Que en fuoc e en flama (ben) ardent
Sufreras pena e torment.
Can seras del fuoc tormentada,
Vendras en una aygua gilada,
Es aqui tu t'en intraras,
Que es plus frega que [lo] glas.
Plus freya es segun freyor
Que le fuoc caut segun calor.
E cant yssiras d'aquel luoc,
E tu t'en intraras ell fuoc.
E en aysi (tu) faras penedensa.
Ira n'auras e gran coensa,

son pecat.

quicon se remenà ras d'el, creseguèt un crestian e, bounamen, lou saludèt d'un :

— Adissiàs, l'amic.

Un grand cacalàs de sa fenna lou faguèt davalà dau nivou ounte vougava soun esprit.

— Oi,tron ! ie diguèt ela, moun paure ome,couma siès vengut ounèste !... Saludes lous ases, ara, tamben ?...

— Aco t'estouna ? Prunac ie rebequèt : m'es arrivat, pamens, quau sap quant d'autres cops !...

8. — Una bona Renda

Parlavoun de la vendémia, sus lou plan de l'Oulivié, dins un roudelet ounte moussu Lança-Cracas teniè lou let. Se capitava per aqui un marchand de taps, tranchetas, e patin e coufin, estrangè au païs, que, tout en plegant soun basacle, escoutava sans n'avedre l'er e que finiguèt per dire :

qui remuait tout près de lui. Il crut avoir affaire à quelque chrétien et bonnement, le salua d'un :

— Bonsoir, l'ami.

Un grand éclat de rire de sa femme le fit redescendre des nues où voguait sa pensée.

— Ah ! mon Dieu, lui dit-elle, mon pauvre mari, comme tu pousses loin la politesse !... Tu salues les ânes, maintenant ?

— Comment ? cela t'étonne, lui répondit Prunac : la chose m'es, arrivée, pourtant, bien d'autres fois !...

8. — Une bonne Récolte

On parlait vendanges, sur le plan de l'Olivier, dans un petit cercle de vignerons. M. Lance-Craques tenait le crachoir.

Il se trouvait là un marchand de bouchons, robinets, serpettes et autres engins de semblable farine, un ambulant qui, tout en repliant son étalage, écoutait sans en avoir l'air et qui finit par prendre part à la conversation.

— Aub'aco n'aurés una renda espectaclousa, aqueste an. Sabe pas, per mòia ! ounte cabirés vostre vi.

— Amai digués ! faguèt moussu Lança-Cracas. Per iéu aurai pas prou de boutas : mas soucas soun cargadas à s'espalancà. E quand se dis de las annadas !... Imaginàs-vous que, l'an passat, avièi mes quaucas fagotas de gavèls darriès moun grand foudre. Quand si vougut lous tirà d'aqui, aquestes jours, me sieì avisat qu'èroun clafits de rasins : i'aurà, per lou mens, una semau de vi.

— Aco m'estouna pas, rebequèt lou marchand. Iéu que vous parle, l'an passat, en venguent de faire ma tournada, me devignère un vèspre qu'avièi prou set. Intrère dins una vigna e, couma aime fossa lous rasins, n'en mangère ben una soucada. Me travalhèroun un pauc ; talamen qu'en arrivant à l'oustau me cauguèt lèu, — e vitamen, — sourti dins la cour per... me soulajà. Eh ! be, aqueste an, au mème recantou, contra la muralha, i'es vengut una trelha qu'a fach de rasins e de rasins !... à n'en vos aqui-n'as !... Sèn pas que la fenna e iéu, e, soulide, i'auren nostra prouvesioun de vi, amai dau bon vous assegure !...

— Eh ! bien, vous l'aurez, cette année, la récolte miraculeuse ? dit-il. Je ne sais pas, par ma foi, comment vous logerez votre vin.

— Ah ! vous pouvez bien le dire, fit M. Lance-Craques. Moi, il me manquera des tonneaux : mes ceps sont chargés à se rompre. Et quand on parle des années !... Imaginez-vous que, l'an passé, j'avais serré quelques fagots de sarments derrière mon grand foudre. Quand j'ai voulu les tirer de là, ces jours-ci, je les ai trouvés couverts de raisins. Il y aura, pour le moins, une comporte de vin.

— Ça ne m'étonne point, réplique le marchand. Moi qui vous parle, l'an passé, un soir que je rentrais de ma tournée, je fus pris d'une grande soif. J'entrai dans une vigne. J'aime beaucoup les raisins. J'en mangeai toute une cépée. Ils me... tracassèrent un peu. A tel point qu'en arrivant à la maison, je dus me hâter de sortir dans la cour pour... me soulager. Eh ! bien, cette année-ci, dans le même coin, au ras du mur, il est venu une treille qui a fait des raisins, et des raisins !... c'est inimaginable !... Nous ne sommes que la femme et moi : nous aurons notre provision de vin ; et du fameux, je vous assure !...

9. — Lou Brètou

Aco fasiè pa'n plec : chaca fes qu'estrelhava una miola ou touta autra bèstia un pauc reguinnaira, lou Brètou re... e... enegava, re... e... enegava couma un varlet d'estable qu'èra.

— Viè... èl-ba... astard-d'aiço ! Tro... on-de... e-sort-dau-rèsta !... N'en vos-aqui-n'as. S'un cop l'aviàs ausit, tres jours après las aurelhas vou'n siblavoun encara.

— Malurous ! ounte anarà toun ama?... ie diguèt un jour moussu lou Curat.

— Mi... i... ila-miliards-de... e-noum-de noum-de ..e-Dieu!... Se... egués tranqui... qui... quille, bou... outàs. Sa.. sa... sa... sa... saique, s'e... es pas u... una sauma, se... e... e... guiguirà be la... la.. la-las autras ?...

10. — Quanta Póu !...

Es mai de Niqueta que s'agis. Aici lou fèt.

Velhavoun, el embé Nichoula, lou Panard de Sabatou, de

9. — Le Bègue

Ça ne faisait pas un pli : toutes les fois qu'il étrillait une mule ou toute autre bête un peu difficile et rueuse, le Bègue ju...u...rait, sa...a...crait, comme un valet d'écurie qu'il était.

— Bâ...â...âtard de ceci ! To...o....onnerre de cela ! En veux-tu ? en voilà. Si vous aviez eu le malheur de l'entendre une fois, trois jours après les oreilles vous en cuisaient encore.

— Mais, malheureux ! où donc ira ton âme ? lui dit un jour M. le Curé !

— Mi...i...ille mi...i. .illiards de...e nom de...e nom du Diable ! Soy...a...yez sa...ans crainte, a...allez ! sa...ans dou...oute, si è...elle n'est pa...as u...une anè...nè...nesse, è...elle sui...ivra bien les...les,.. les au...autres !...

10. — Quelle Peur !

C'est encore de Niquette qu'il s'agit. Voici l'histoire.

Ils veillaient à deux, Niquette et Nicolas, le Boiteux de Sabatier,

la Counfrariè das Penitents-blancs couma eles, qu'èra mort dins la journada sabe pas trop de dequé.

Era au tems das prumiès rasins, e fasiè una d'aquelas niochs d'agoust que la calou vous amaluga.

— Que se fourre ! diguèt Nichoula de-vers las mièja-nioch, diran ce que voudran : ai vist dins lou jardi una trelha clafida de muscats ; cau que n'ane querre quauques uns, quand lou diable ie seriè !...

Couma-de-fèt i'anèt. E dins lou tems que i'èra, Niqueta, — hou creirés ou hou creirés pas, — agèt lou cor de levà lou mort, de l'assetà à sa plaça sieuna, sus la cadièira, e de se metre, el, sus lou lièch per lou ramplaçà.

Cau vous dire, s'hou sabès pas, que, quand mourissiè un Penitent, tant lou mort couma lous dous que lou velhavoun pourtavoun soun abilhage blanc. De manièra que, quand Nichoula revenguèt embé las mans plenas de rasins :

— Tè ! diguèt, mèstre Niqueta s'es laissat toumbà per lou Pichot-Ome. Hòu ! coullèga, te derevelhes que manjaràs un muscat ?

de la Confrérie des Pénitents-Blancs comme eux, décédé dans la journée de je ne sais plus trop quelle maladie.

On était au temps des premiers raisins. Il faisait une de ces nuits d'août où la chaleur est accablante.

— Ma foi, tant pis ! fit Nicolas vers l'heure de minuit, l'on dira ce que l'on voudra : j'ai vu dans le jardin une treille toute chargée de muscats ; il faut que j'aille en cueillir quelques-uns, quand le diable y serait !...

Il y alla, en effet. Et pendant qu'il y était, Niquette, — vous le croirez ou vous ne le croirez pas, — eut le courage de lever le mort, de l'asseoir à sa propre place, sur la chaise, et de se mettre lui-même sur le lit pour le remplacer.

Il faut vous dire, si vous ne le savez pas, que, lorsqu'il mourait un Pénitent, tant le mort que les deux qui le veillaient étaient revêtus de leur robe et de leur cagoule blanches.

Or donc, Nicolas s'en revint du jardin les mains pleines de raisins.

— Tiens ! dit-il, maître Niquette s'est laissé tomber par le Petit Homme [1]. Ouste ! camarade, réveille-toi que tu mangeras un muscat ?

[1] Morphée.

Pas res.

— An! bota, fagues pas l'ase. N'en vos ou n'en vos pas?

Pas mai.

— Oi ! tron-de-noum d'un goi ! te ficariès pas de iéu per asard, saique ?... Te lous empegue sus lou nas se te derevelhes pas lèu.

Es aladounc que, dau lièch, una vouès bassa e raufelousa ie dis :

— Se quitaves lou mounde tranquille, que? Veses pas que n'en vóu pas ges ?...

Ah! secous! misericòrdia!... auriàs vist Nichoula sautà lous escaliès!... Amai belèu couris encara.

11. — Davans lou Juge

Lou Juge.—Aladounc, Mos de Guirauda, reclamàs à mèstre Francés cinquanta francs per de terralha que soun ase vous auriè coupat?

Guirauda. — Ni mai, ni mens, oui, Moussu.

Rien.

— Allons ! allons ! ne fais pas la bête. En veux-tu ou n'en veux-tu pas ?

Pas davantage.

— Tonnerre d'un Boiteux ! tu ne te ficherais pas du monde, par hasard ?... Je te les colle sur le nez, si tu ne te réveilles pas bientôt.

Alors, du lit, une voix basse et rauque s'éleva.

— Si tu laissais les gens tranquilles, à la fin? Ne vois-tu pas qu'il n'en veut point?

Ah ! miséricorde, mes amis !... vous eussiez vu Nicolas franchir les marches quatre à quatre ! Peut-être même court-il encore.

11. — Par devant le Juge

Le Juge. — Donc, dame Guiraude, vous réclamez à maître François 50 francs pour de la vaisselle que son âne vous aurait brisée?

Guiraude. — Ni plus, ni moins, oui, Monsieur.

Lou Juge. — Eh ! be, mèstre Francés, dequ'avès à dire ?

Francès. — Ai à dire, Moussu lou Juge, que ie demandés, sieuplèt, quoura moun ase i'a ges coupat de terralha.

Guirauda. — La terralha, Moussu, es ma sauma que la pourtava, ben tranquilleta couma à l'acoustuma, quand l'ase de mèstre Francés la faguèt reguinnà e sautà. Vous demande un pauc se lous plats, las siètas e lous toupis agèroun la broda !

Lou Juge. — Mès l'ase de mèstre Francés n'es pas l'encausa se vostra sauma sauta e reguinna ?

Guirauda. — Aco, presemple, si-fèt.

Lou Juge. — Outre ! E coussi, diànsis, el n'es l'encausa ?

Guirauda. — Tenès, Moussu, una supausicioun : que iéu seguèsse la sauma e que vous seguessiàs... l'ase. Cresès que se veniàs... sentinejà mous coutilhouns, la coupèssen pas la terralha ?...

... Sabe pas dequé lou Juge n'en diguèt.

Le Juge. — Eh bien ! maître François, qu'avez-vous à dire ?

François. — J'ai à dire, Monsieur le Juge, que vous lui demandiez, quand et comment mon âne lui a brisé de la vaisselle.

Guiraude. — La vaisselle, Monsieur, c'est mon ânesse qui la portait, bien tranquillement, comme à l'accoutumée, quand l'âne de maître François la fit ruer et sauter. Je vous demande un peu si les plats, les assiettes et les pots la dansèrent, la sarabande ?

Le Juge. — Mais l'âne de maître François n'en peut mais, si votre ânesse saute et rue.

Guiraude. — Ça, par exemple, si fait.

Le Juge. — Oui-da ?... Et comment, diable, y peut-il quelque chose ?

Guiraude. — Tenez, Monsieur le Juge, une supposition: que moi, je sois l'ânesse, et que vous, vous soyez... l'âne. Si vous veniez fourrer votre nez dans mes cotillons, croyez-vous que nous ne la briserions pas la vaisselle ?

... Je ne sais pas ce que le Juge répondit.

12. — S'aco's pas dau malur!...

— Eh! be, Longa-Dent, as soupat?

— Ne vène.

— Boudieu! tant lèu?... Dequé tron siès estat tant pressat, ioi, un jour de festenau? Avèn un foutrassau de guindard que vira à l'aste, nous auriès bailat un cop de man per l'esfatà...

— Oh! sacre-noum-de-sort! roundinèt entre el Longa-Dent, quanta una que ne manque!... se me ie pescoun mai à dire qu'ai soupat, vole que la tèsta me saute!

Aviè pas belèu fach quatre passes que soun camarada Ris-Quand-Beu, lou rescountrant, ie dis :

— As soupat, coullèga?

— Pancara.

— Pancara? Chaval de Dieu! e dequ'espères?... T'aurièi pagat lou cafè, mès s'as pas soupat... Bona apetis!... iéu lou tène.

12. — La Malechance

— Eh bien, Longuedent, as-tu dîné?

— J'en viens.

— Bon Dieu! sitôt? Que diable as-tu été si pressé, aujourd'hui, un jour de fête? Nous avons un superbe dindon qui tourne, à la broche, tu nous aurais prêté la main pour l'achever...

— Oh! sacré-nom d'un sort! marmotta à part soi Longuedent, quelle occasion je manque! Si l'on m'y repince encore à dire que j'ai dîné, je veux que le crique me croque!...

A peine eut-il fait quatre pas que son camarade Rit-Quand-Boit, l'apercevant, lui dit :

— As-tu dîné, collègue?

— Pas encore.

— Pas encore? Et tonnerre de Dieu! qu'attends-tu donc?... Je t'aurais offert un café, mais si tu n'as pas dîné... Bon appétit... moi, je le tiens.

13. — A la Cassa

Anfin, per acabà aquel pougnat de galejadas, — un bon pougnat, — n'en vejaici una de mai que la dougena. Es lou camarada Amat que me la prèsta. Parlen pas se ie la rendrai.

Blagaben e Parlantin, dous cassaires de m'as couiounat quand t'ai vist, partissoun un dimenche de bon mati per la cassa. E, s'on lous escouta, paure gibiè gara de davans !

Arrivoun à Balaruc. Introun dins una vigna. Sus una figuièira, Blagaben devista un passerou. L'afusta, quicha, pan !...

— *Cou-ic* ! fai lou passerou que s'envoula.

— Presemple ! dis Parlantin, a parlat !...

— Oi ?... e dequ'a dich ?

— A dich : « Es pas fort. »

Caminoun un pauquet mai. Sus un ouliviè, Parlantin, à soun tour, devista un passerou. L'afusta, quicha, pan !...

— *Pi-ouit* ! fai lou passerou que se sauva.

13. — A la Chasse

Enfin, pour compléter cette poignée de bonnes histoires, — une bonne poignée, — en voici une en sus de la douzaine. C'est le camarade Amat qui me la prête. Ne parlons pas si je la lui rendrai.

Blaguebien et Parletoujours, deux chasseurs de « tu m'as badiné quand je t'ai vu », partent pour la chasse un dimanche de bon matin. Et, à les entendre, pauvre gibier ! gare de devant.

Ils arrivent à Balaruc. Ils entrent dans une vigne. Sur un figuier, Blaguebien aperçoit un moineau. Il vise, il presse, pan !...

— *Cou-ic* ! fait le moineau qui s'envole.

— Par exemple ! dit Parletoujours, il a parlé !...

— Oui ?... et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit : « Il n'est pas fort ! »

Ils cheminent encore un peu. Sur un olivier, Parletoujours, à son tour, aperçoit un moineau. Il vise, il presse, pan !...

— *Pi-ouit !* fait le moineau qui tire de long.

— Ma mia ! crida Blagaben, a parlat !
— Mai ?... e dequ'a dich ?
— A dich : « Es lou même qu'a tirat. »

Gustàvi THEROUND.

— Miracle ! s'écrie Blaguebien, il a parlé !...
— Encore ?... et qu'a-t-il dit ?
— Il a dit : « C'est le même qui a tiré ! »

Gustave THÉROND.

Fin de la 1re série des *Contes Languedociens*.

L'APOCALYPSE EN HAUT-ENGADINOIS

Cap. I

(1) La palantêda da Iesu Christi, quæla che deus ho dô agli, par chel fascha appalais â ses famalgs aquellas chiôses chi stouuan duantêr bôd : et ho laschô â sauair, cura chel tramtét l'g cumandamaint â ses famalg Iohoanni, (2) quæl chi ho dô testimuniaunza alg plêd da dieu, et de la testimuniaunza da Iesu, et da tuot aquellas chiôses chel ho uis. (3) Biô es aquel chi lijgia et ôda la uerua de la profetia et salua aquellas chiôses chi sun scrittas in aquella par che l'g tijmp es ardaint. (4) Iohannes â las set baselgias quælas chi sun in Asia. La gracia â uus et la pæsth da quel chi es et da quel chi era et da quel chi uain â gnir, et dals set spierts, quæls chi sun in la uezüda da sieu siz, (5) et da Iesu Christo, quæl chi es fidela pardütta, l'g prüm genuieu (ed. genuien) dals muorts et princip dels araigs de la terra, ad aquegli chi ho amô nus : et ho lauô nus da pchiôs três sieu saung, (6) et ho fat nus araigs [819] et sacerdots â dieu et â sieu bab aquegli saia glœrgia et imperi et saimper mæ Amen. (7) Uhe el uain cun las nüflas, et scodün œilg uain alg uair, et aquels chi haun püt in el. Et tuottas las generaciuns de la terra uignen â plaunscher. Schi, Amen. (8) Eau sun alpha et omega, l'g principi et la fin, disth l'g signer : aquel chi es, et aquel chi era, et aquel chi uain â gnir omniputaint. (9) Eau Iohannes uos frêr et personæuel îlg astijnt, et îlg ariginam, et in la pacijncia in Christo Iesu, sun stô in l'isla, quæla chi uain anumnêda Patmos, parmur dalg plêd da dieu, et de la testimuniaunza da Iesu Christi. (10) Et sun stô îlg spiert ilg di d'dumengia, et hæ udieu dauous me üna granda uusth sco dad'üna tüba, (11) dschant : eau sun alpha et omega, l'g prüm et l'g plü dauous. Aqué che tü uais schi scriua îlg cudesth, et trametta â las set baselgias quælas chi

sun in Asia, Epheso et Smyrnæ, et Pergamo et Thyatiræ, et Sardis, et Philadalphiæ, et Laodiceæ. (12) Et eau sun uuot inauous par uair la uusth chi faflêua cun me, et siand uuot inauous schi hæ eau uis set chiandalijrs d'or, (13) et in meza l's chiandalijrs d'ôr ün sumgiaunt alg filg delg hum, uestieu cun üna arassa lungia infina giu als pes, et schintô sü â las tettas cun üna schinta d'or. (14) Et sieu chiô et ses chiauels eran alfs sco la launa [820] alua et sco la naif. Et ses œilgs sco la flamma delg fœ, (15) et ses pes sumgiaunts alg fin bruons chi uain culô îlg fuorn, et la sia uusth sco la uusth da bgierras ouuas. (16) Et hauaiua in sieu dret maun set stailas. Et da sia buochia gniua oura üna spêda taglainta dad ammanduos mauns. Et la sia fatscha liüschaiua sco l'g sullailg in sia uirtüd. (17) Et sco eau l'g hæ uis, schi sun eau tumô giu als ses pes sco muort. Et el mattét l'g sieu dretmaun sur me, dschant â me : Nu tmair, eau sun l'g prüm et l'g plü dauous, (18) et uif et sun stô muort, et uhé, eau uif saimper et saimpermæ : Et hæ las clêfs dalg infiern et da la mort. (19) Scriua dimê aquellas chiôses che tü hæs uis, et aquellas chi sun, et aquellas chi stouuan duantêr dsieua aquaistas. (20) L'g segret da las set stailas, quælas che tü hæs uis in mieu maun et l's set chiandalijrs d'ôr. Las set stailas sun l's set aungels de las baselgias : et l's set chiandalijrs che tü hæs uis, sun las set baselgias.

Annotatiuns

Apocalypsis] reuelaciun. appalantêda. *Alpha* et *omega*] l'g principi et la fin.

Cap. II

(1) Scriua alg aungel de la baselgia da Epheso : aquaistas chiôses disth aquel chi [821] tain las set stailas in sieu dretmaun, aquel chi chiamina in miz l's set chiandalijrs d'ôr. (2) Eau sæ las tias houres, et tia lauur, et tia pacijntia, et che tü nu pous indürêr l's mêls : et hæst appruô aquels chi dian che saien apostels, et nu sun, et l's hæst achiattô mansnêrs, (3) et hæst cumpurtô. Et hæst pacijncia, et hæst cumpurtô parmur

da mieu num, et nun ist gnida alg main. (4) Mu eau hæ incunterte, che tü hæs abandunô la tia prümma chiaritæd. (5) T'algorda dimê, innuonder che tü ist tummô, et hêgiast arüflijnscha, et fo las tias prümmas houres. Schi nun, schi uœlg eau gnir bôd, et uœlg amuantêr tieu chiandalijr our d'sieu lœ, upœia che tü imgiuras. (6) Mu aquaist hæst tü, che tü nous mêl als fats dals Nicolaiters, ad aquæls er eau uœlg mêl. (7) Chi ho uraglia ôda, che l'g spiert disth â las baselgias. A chi uainscha, uœlg eau dêr da mangiêr delg lain de la uitta, quæl chi es in meza l'g paruis da dieu. (8) Et alg aungel de la baselgia da Smyrna scriua: aquaistas chiôses disth l'g prüm et l'g plü dauous, quæl chi es stô muort et uiua. (9) Eau sæ tias houres et tieu astijnt, et tia puertæd, mu tü ist arick: et la blastemma da quels chi dian che saien Iüdeaus et nu sun, mu é sun la synagoga dalg satanæ. (10) Nu tmair üngnotta da quellas chiôses che tü uainst ad indürêr. Uhé l'g diauel uain â met [822] ter qualchiüns d'uus in praschun, par che uus uignas appruôs, et gnis ad hauair paschun par dijsth dijs. Saiast fidel infina â la mort, et eau uœlg dêr â ti la curuna de la uitta. (11) Chi ho uraglia ôda che l'g spiert disth â las baselgias. Aquel chi la uainscha, nu uain ufais da la seguonda muort. (12) Et alg aungel de la baselgia Pergamo scriua: aquaistas chiôses disth aquel chi ho la spêda tagliainta da amanduos mauns. (13) Eau sæ las tias houres, et innua che tü stês, et innua che es l'g siz dalg Satanæ, et tü tains mieu num et nun hæs schnaiô mia fe. Et in ls mes dijs Antipas mia fidela pardütta, quel chi es amazô tiers uus, innua chi habitta Satanas. (14) Mu eau hæ incunter te pouchias chiôses. Perche che tü hæs alló aquels chi tignan la ductrina da Balaam, quæl chi amussêua in Balac da trametter sckiandel auaunt l's filgs da Israel, che mangiassen da quellas chiôses chi gniuan hufertas als Idols, et da ruffianêr. (15) Uschia hæst er tü aquel[s], chi tignan la ductrina dals Nicolaiters, ad aqué ch'eau uœlg mêl. (16) T'imgiura, uschigliœ uœlg eau gnir bôd, et uœlg cumbatter cun la spêda de la mia buocchia. (17) Chi ho uraglia, ôda che l'g spiert disth â las baselgias. Ad aquel chi uainscha, uœlg eau dêr de la manna azuppêda, et uœlg dêr agli ü [823]-na balotta alua, et in la balotta ün num nuof scrit ch'üngiün nu so ôter co quel chi arschaiua. (18) Et alg aungel da la

baselgia da Tyatira scriua : Aquaistas chiôsas disth l'g filg da dieu, quæl chi ho l's œilgs sco la flamma dalg fœ, et l's pes sumgiaunts alg bruons chi uain culô îlg fuorn. (19) Eau sæ tias houres, et tia chiaritæd, et tieu seruezzen, et tia fe, et tia pacijncia, et tias houres, e las plü dauous sun plü bgierras co las prümmas. (20) Mu eau hæ pouchias chioses incunter te : per che che tü laschas la duonna Hiezabel, quela chi disth chella saia üna profeta, amussêr et surmnêr mes famalgs, ruffianêr et mangiêr da quellas chiôses chi sun hufertas als Idols. (21) Et hæ dô agli tijmp che la s'possa imgiurêr da sieu pittancœng, né es imgiurêda. (22) Uhé eau la met ella in lijt, et aquels chi s'maistden cun adulteri cun ella, in granda tribulaciun, upœia chels hêgian arüflijnscha da las lur houres. (23) Et uœlg amazêr ses filgs cun la mort : et tuottas baselgias uignen â sauair, ch'eau sun aquel, chi examna l's gnirunchiels et l's cours : et uœlg dêr â scodüni d'uus suainter sias houres. (24) Mu eau dich â uus et als ôters chi isches â Tyatiræ : tuots quæls chi nun haun aquaista ductrina, et chi nu cugniouschen la basezza [824] dalg satang (sco aquaists dian) schi nu uœlg eau metter sur uus ôter pais, (25) imperscho aquel che uus hauais tgné infina ch'eau uing. (26) Et aquel chi la uainscha, et salua infina â la fin las houres, schi uœlg eau dêr agli pusaunza sur l's paiauns, (27) et uain ad arischer aquels cun una perchia d'fier, et uignen â s'arumper sco la uaschella d'terra cuotta. (28) Daco ch'eau hg er eau arfschieu da mes bab et uœlg dêr ad els la staila diauna. (29) Chi ho uragl a, ôda che l'g spiert disth â las baselgias.

Cap. III

(1) Et alg aungel de la baselgia quæla chi es â Sardis scriua aquaistas chiôses : disth aquel chi ho set spierts da dieu et set stailas : Eau sæ tias houres, per che che tü hæs num che tü uiuas et ist muort. (2) Saias uiglaunt et cuferma las ôtras chiôses chi sun par murir. Per che eau nun hæ acchiattô las tias houres plainas auaunt dieu. (3) Hêgias dimê îlg sen, in che guisa che tü hgs udieu, et [t'] salua et t'imgiura. Schi tü nu (ua) uaglias dimê, schi uing eau tiers te sco ün lêdar, et tü nu

uainst â sauair l'hura ch'eau uing â gnir tiers te. (4) Tũ hæs pouchias persunas in Sardis quæls chi nun hêgian impalô lur uesckimainta : et els nu uignen â chiaminêr cun me cun alua, per che els nu [825] sun dengs. (5) Aquel chi uainscha, daia in aquella guisa gnir uestieu in uesckimainta alua : et eau nu uing â chiassêr sieu num our delg cudesth de la uitta, et uing â cufesser sieu num auaunt mes bab, et auaunt ses aungels (6) Chi ha uraglia, ôda che l'g spiert disth â las baselgias. (7) Et â l'aungel de la baselgia da Philadelfo scriua : Aquaistes chiôses disth l'g sænc et l'g uræst, quæl chi ho la clêf da Dauid : quel chi êura, et üngiün nu serra chi serra, et üngiün nu êura. (8) Eau sę las tias houres. Uhé eau hæ dô auaunt te l'g hüsth, et üngiün nu po sarêr aquel : per che tü hęs pouchia fuorza. Et hæst saluô mieu plêd et nun hæst sthneiô mieu num. (9) Uhé, eau dun aquels de la synagoga da Satanæ, quæls chi dian che saien Iüdeaus, et nu sun, dimperse els mainten. Uhé eau uœlg strainscher els, che uignen et aduran auaunt tes pes, et sappian ch'eau uœlg bain â ti, (10) per che tũ hæs saluô l'g plêd de la mia pacijncia, et eau t'uœlg saluêr da l'hura dalg attantamaint, quæla chi uain â gnir in l'g uniuers muond, par chel approuua aquels chi staun in terra. (11) Uhé eau uing bôd. Tain aqué che tü hæst, ch'üngiün nu prenda tia curuna. (12) Aquel chi uainscha, uœlg eau fêr el üna culuonna ilg taimpel da mieu dieu, et nu uain ad ir oura plü. Et eau uœlg scriuer sur el l'g num da mieu dieu, et l'g num da cîttæd [826] nuoua Ierusalem da mieu dieu, quæla chi es gnida giu da schi da mieu dieu, et mieu nuof num. (13) Chi ho uraglia, ôda che l'g spiert disth â las baselgias. (14) Et alg aungel de la baselgia da Laodicea scriua : aquaistas chiôses disth Amen la pardütta fidela et uaira, principi de la creatüra da dieu : (15) Eau sæ tias houres, che tü ist né fraid né bugliand : füst gieuar fraid u bugliant. (16) Mu per che che tü ist tijui, et né fraid né bugliaint, schi uœlg cumanzêr â d' bittêr our d' mia buocchia, (17) per che che tü disth : eau sun arick, et sun arichieu, et nun hæ bęüng d'üngiün : et tü nu sæs, che tü ist miser, et da gnir pchiô d' te, et pouuer, et orf et nüd. (18) Eau cuselg â ti che tü cumpras our da me ôr afuô our delg fœ, par che tü duaintas arick : et che tü uignas trat aint cun uesckimainta alua, che nu pera la tuorp da tia

nüdezza: et unscha tes œilgs cun l'g hüt dad œilgs, par che tü uezas. (19) Eau tuot aquels, ch' eau am, schi arprend eau et chiastich. T'inischa dime et imgiura. (20) Uhé eau stuh auaunt hüsth et pick. Sch' alchiün ôda la mia uusth, et êura l'g hüsth, schi uœilg eau ir aint tiers el, et uœilg schnêr cun el, et el cun me. (21) Aquel chi uainscha uœlg eau dêr agli da ser cun me in mieu siz, daco ch'er eau hæ uit, et sun aschantô cun mes bab in sieu siz. (22) Aquel chi ho uraglia, ôda che l'g spiert disth â las baselgias.

Cap. IIII

(1) Dsieua aquellas chiôses hæ eau uis, et uhé ün hüsth auert in schil, et la prümma ch' eau hæ udieu, sco üna tüba chi faflas cun me, dschant: Vij aqui sü, et eau uœlg amussêr â ti quellas chiôses chi stouuan duantêr dsieua aquaistas. (2) Et impestiaunt sun eau stô îlg spiert. Et uhé ün thrun era mis in schil, et sur l'g thrun ün chi sezaiua. (3) Et aquel chi sezaiua era sumgiant cun la uaisa â la pedra Iaspidi et Sardio, et l'g arch celestiêl era intuorn l'g thrun sumgiaunt da uair ad ün Smaragdino. (4) Et eran intuorn l'g thrun uainc e quater sizs, et sur l's sizs uainc e quater seniours, chi sezaiuen, chi eran trats aint cun uesckimainta alua, et hauaiuen sün lur chiôs curunas d'ôr. (5) Et dalg thrun gniuan liüschernas, et thuns, et uusths, et set aumplas d' fœ chi ardaiuen auaunt l'g thrun, quælas chi sun l's set spierts da dieu. (6) Et in la uezüda dalg thrun sco ün mêr d'uaider sumgiaunt alg Christalg, et in meza l'g thrun et dintuorn l'g thrun quater alimeris plains d'œilgs dauaunt et dauous. (7) Et l'g prüm alimeri era sumgiaunt ad ün liun, et l'g seguond alimeri sumgiaunt ad üni uidilg, et l'g ters alimeri hauaiua üna fatscha sco ün hum, et l'g quart alimeri era sumgiaunt ad üni eaula chi sthuola. (8) Et l's quater alimeris scodün hauaiua sijs glas dintuorn, et [828] aint dadains eran plainas d'œilgs. Et nun haun pôs né d' di né d' not, dschant: Sænc, sænc, sænc signer deus omniputaint, quæl chi tü eras, quæl chi tü ist, et quæl chi uain â gnir. (9) Et cura che quels alimeris daun glœrgia et hunur et bendischun ad aquel chi seza sur l'g thrun, aquel chi uiua

saimper mæ, (10) schi croudan giu l's uainc e quater seniours auaunt aquel chi seza îlg thrun, et aduran el, chi uiua saimper mæ : et bittan lur curunas auaunt l'g thrun, dschant : (11) Signer, tü ist deng dad arschaiuer glœrgia et hunur et pusaunza : per che tü hæs creô tuottas chiôses, et parmur da tia uœglia sun é et sun stêdas creêdas.

Annotatiuns.

Trun] siz u suppia da grand signuors, u chiadrica.

Cap. V

(1) Et hæ uis îlg dret maun da quel chi sezaiua sülg thrun ün cudesth scrit dadains et dadoura, isaglô cun set sagels. (2) Et hæ uis ün aungel pussaunt, chi dschaiua cun hôta uusth : Chi es deng dad aurir l'g cudesth, et dad arumper sü l's ses segels? (3) Et üngiün nu pudaiua, né in schil né in terra né suot terra, aurir l'g cudesth, né l'g guardêr. (4) Et eau cridêua fick ch'üngiün nu füs acchiattô deng dad aurir et da lijr l'g cudesth né dalg guardêr. (5) Et ün dals seniours [829] dis â mi : Nu cridêr : Uhé l'g liun chi es da la sclatta du Iuda, la risch da Dauid ho uit chel êura l'g cudesth, et arumpa sü l's set segels da quel. (6) Et he uis, et uhé in miz l'g thrun et l's quater alimeris, et in miz l's seniours, ün agnilg chi stêua sco amazô, chi hauaiua set cornas, et set œilgs : quæls chi sun l's set spierts da dieu, tramis par tuotta la terra. (7) Et uen et prandét l'g cudesth qui dalg dret maun da quel chi sezaiua îlg thrun. (8) Et cura chel hauét prais l'g cudesth, schi sun crudôs giu auaunt l'g agnilg l's quater alimeris et l's uainc e quater seniours, hauiand scodün citras et tazas d'ôr plainas d'chiôses sauuridas, quælas chi sun las uraciuns dals sæncs, (9) et chiauntan üna chianzun nuoua, dschant : Tü ist deng dad arschaiuer l'g cudesth et dad aurir sü ses segels : per che che tü ist amazô, et hæst spendrô nus três tieu saung, da scodüna sclatta, et da scodüna leaungia et da scodün pœuel, et da scodüna naciun. (10) et hæst fat nus araigs â nos dieu, et sacerdots, et gnins â regnêr sur terra. (11) Et hæ uis et ha udieu la uusth da bgier

aungels, dintuorn l'g thrun et l's alimeris, et l's seniours, et migliera da migliera. (12) dschant cun granda uusth : l'g agnilg quæl chi es amazô es deng dad arschaiuer la pusaunza, et l'arichiezza, la sabbijnscha, et la furtezza, et la glœrgia, et la bendischun. (13) Et scodüna creatüra, [830] quæla chi es in schil, et quæla chi es sur terra, et quæla chi es suot terra et îlg mêr, et quæla chi es in aquellas chiôses, tuottes chiôses : hæ eau udieu dschant : ad aquegli chi seza îlg thrun, et agl agnilg : la bendischun et l'hunur, et la glœrgia, et la pusaunza saimper et saimper mæ. (14) Et l's quater alimeris dschaiuen : Amen. Et l's uainc e quater seniours sun tumôs sü lur fatschas et haun aduró aquel chi uiua saimpermæ.

Cap. VI

(1) Et hæ uis cura che l'g agnilg ho auiert sü ün dels segels, et hæ udieu ün dals quater alimeris, dschant sco üna uusth d'ün thun : Vitten et uaia. (2) Et eau hæ uis. Et uhé ün chiaualg alf, et ün chi sezaiua sün el, et hauaiua ün balaist et es agli dô üna curuna, es ieu oura uanschand, et par chel uanschés. (3) Et cura chel hauét auiert l'g seguond sagilg, schi hæ eau udieu l'g seguond alimeri, dschant : Vitten et uaia. (4) Et es ieu oura ün ôter chiaualg cuotschen, et aquel chi sezaiua sur el et es agli dô, chel aluás uia la pæsth de la terra, et che s'amazassen traunter pêr, et es agli dô üna spêda. (5) Et cura chel aurit l'g ters sagil, schi hæ eau udieu l'g ters alimeri dschant : uitten et uaia. Et eau hæ uis, et uhé ün chiaualg nair, et hauaiua üna stadaira in sieu maun, (6) et hæ udieu üna uusth in miz l's quater alimeris, dschant : üna imzüra d' furmaint par ün danêr, et trais imzüras d'hœrdi par ün danêr, et nu fêr dan ilg uin et ilg [831] œli. (7) Et cura chel hauét auiert sü l'g quart sagilg schi hæ eau udieu la uusth dalg quart alimeri dschant : Vitten et uaia. (8) Et eau hæ uis. Et uhæ ün chiaualg falck, et ün chi sezaiua sün el, et sieu num era Mort, et l'g ifiern ua dsieua el, et es agli dô pusaunza da mazêr la quarta part sur terra, cun la spêda, et cun la fam et cun la mort da las bestchias da la terra. (9) Et cura chel hauét auiert sü l'g quint sagilg, schi hæ eau uis suot l'g hutêr las hormas da quels chi

eran amazôs parmur delg uierf da dieu, et parmur de la testimuniaunza chels hauaiuen. (10) Et clamêuan cun granda uusth, dschant : Signer infina cura, quæl chi ist sænc et urest, nu giüdichias tü et fæst uandetta da nos saung, da quels chi habittan sur la terra ? (11) Et es dô â s^odün dels uesckimainta aiua, et es stô dit ad els, che pusassen aunchia ün po d'ün tijmp infina che füssen cumplieu lur cumpagniuns famalgs ; et lur frars quæls chi eran aunchia dad amazêr sco er els. (12) Et hæ uis cura chel aurit sü l'g sijsæuel sagilg, et uhé elg es duantô üna granda terra trimbla, et l'g sullailg es gnieu nair sco ün sack d' peaus nairs, et tuotta la liüna es gnida sco saung, (13) et las stailas sun tummêdas giu da schil in terra, sco l'g boestc da figs bitta giu ses figs uscherfs cura chel uain amuantô che treia fick d' l'ora, (14) l'g schil dsthsó inauous sco ün cudesth chi s' uuolua intuorn et tuots l's [832] muns et tuottas islas sun amuantôs our d' lur lous. (15) Et l's araigs de la terra, et l's princips, et l's aricks, et l's chiapitaunis, et l's pusauns, et scodün famalg et liber s' azuppaun in las spelunchias et in la crappa dals muns. (16) Et dian als muns et â la crappa : tummó sur nus, et azuppó nus de la fatscha da quel chi seza sur l'g thrun, et da l'ira dalg agnilg : (17) per che che l'g es gnieu aquel grand di da la sia ira. Et chi pó stêr ferm ?

Cap. VII

(1) Dsieua aqué hæ eau uis quater aungels stand sur quater chiantuns de la terra, tgniand quater ôras de la terra : par che l'ora nu suflás in terra nè ilg mêr, nè in üngiün bœstc. (2) Et hæ uis ün ôter aungel giand sü dalg aluêr dalg sullailg chi hauaiua l'g sagilg dalg uif dieu : et ho clammô cun granda uusth als quater aungels, ad aquæls chi es stô dô-da nuosther â la terra et agli mêr, (3) dschant : Nu nusthê â la terra né agli mêr né â la buosttchia, infina che nus nun hauain nudô l's famalgs da nos dieu in lur fruns. (4) Et hæ udieu l'g innumber da quels chi sun nudôs schient quaranta quater milli, nudôs da scodüna sclatta dals filgs da Israel. (5) Da la sclatta da Iuda dudesth milli nudôs. Da la sclatta da Ruben dudesth milli nudôs. Da la sclatta da Gad dudesth milli nudôs. (6) Da la

sclatta da Aser [833] dudesth milli nudôs. Da [la] sclatta da Neptalin dudest[h] milli nudôs. Da la sclatta Manasse dudest[h] milli nudôs. (7) Da la sclatta da Symeon dudesth milli nudôs (ed. mudôs). Da la sclatta da (ed. ad) Leui dudesth milli nudôs Da la sclatta da Isachar dudesth milli nudôs. (8) Da la sclatta da Zabulon dudesth milli nudôs. Da la sclatta da Ioseph dudesth milli nudôs. Da la sclatta Benianim dudesth milli nudôs. (9) Dsieua aqué hæ eau uis, et uhé ün grand pœuel, quæl ch' üngiün nu pudaiua innumbrêr, da tuot paiauns, et da tuot pouuels, et da (tuot) tuottas leaungias, chi stêua auaunt l'g thrun, et in la uezü la dalg agnilg, uestieus cun uesckimainta alua, et uliuas in lur mauns, (10) et clamêuan cun granda uusth, dschant : Salüd ad aquegli chi seza sur l'g thrun da nos dieu, et alg agnilg. (11) Et tuot aungels stêuan dintuorn l'g thrun, et als seniours, et als quater alimeris : et s'haun mis giu sü lur fatschas in la uezü la dalg thrun : et haun adurô dieu, (12) dschant : Amen Bendi (n)schun, et glœrgia et sabbijnscha, et ingrazchiamaint, et hunur et uirtüd, et furtezza â nos dieu saimpermæ. Amen. (13) Et ün dals seniors arespundét et dis â mi : Aquels chi sun uestieus cun uesckimainta alua, chi sun é, innuonder sun é gnieus ? (14) Et eau hæ dit agli : Signer, tü sæs. Et el(s) dis â mi : aquaist sun aquels chi sun gnieus [334] dalg grand astijnt, et haun sthlargiô oura lur uesckimainta, et l' haun sthblaunchida ilg saung de l'agnilg. (15) Três aquè sun els aus[unt] l'g thrun da dieu, et seruan agli d' di et d' not in sieu taimpel, et aquel chi seza îlg thrun æfda sur els. (16) Et nun haueraun plü fam né sait, né l'g sullailg dó sur els, né üngiüna skialmauna : (17) per che l'agnilg quæl chi es in meza l'g thrun aritscha aquels, et l's cundüia â las uiuas funtaunas da l'ouua, et deus uain â terschar giu da lur œilgs scodüna larma.

Cap. VIII

(1) Et cura chel aurit sü l'g setteuel sagilg, schi es é duantô ün taschair quaid in schil bunamang meza üna hura. (2) Et hæ uis duos aungels stant auaunt dieu, et sun dêdas ad els set tübas. (3) Et es gnieu ün ôter aungel, et es stô auaunt l'g hut-

têr, quæl chi hauaiua ün thurribel d'ôr et agli es dô bgier inschais, chel mettés â las uraciuns dals sænes sur l'g huttêr d'ôr, quæl chi es auaunt l'g thrun. (4) Et es ieu l'g füm dals inschais da las uraciuns dals sænes our da maun dalg aungel auaunt dieu. (5) Et l'g aungel ho prais l'g thuribel, et l'g ho implieu da qué fœ delg hutêr, et l'g ho tramis in terra, et sun duantô thuns et uusths et liüschernas et terra trimbla. (6) Et l's set aun[835]gels, quæls chi hauaiuen las set tübas, s'haun parderts par sunêr cun las tübas. (7) Et l'g prüm aungel ho sunô cun la tüba, et es fat tempesta, et fœ mastdô cun saung, et sun tramis in terra, et la terza part da la buostchia es arsa, et tuot fain uerd es abrüschô. (8) Et l'g seguond aungel ho sunô la tüba et es bittô sco ün grand munt d'fœ chi ardaiua îlg mêr. Et la terza part dalg mêr es duantêda saung, (9) et es muort la terza part de las creatüras quælas chi eran îlg mêr, quælas chi hauaiuen uitta et la terza part (ed. pars) de las nêfs es prida. (10) Et l'g ters aungel ho sunô cun la tüba, et es tumô giu da schil üna granda staila, chi ardaiua sco üna faccla, et es tummêda in la terza part dals flüms et da las funtaunas, (11) et l'g num de la staila uain anumnô asijut. Et la terza part es müdêda in asijut, et bgierra lieud es muorta da las ouuas, par che che malagiêuan. (12) Et l'g quart aungel ho sunô cun la tüba, et es battieu la terza part dalg sullailg, et la terza part de la liüna, et la terza part de las stailas : da sort che la terza part da quels s'insckiüriua, et l'g di nun era clêr la terza part, sumgiauntamang er da la not. (13) Et hæ uis et he udieu ün aungel sthuuland par meza l'g schil, dschant cun granda uusth : Væ, uæ ad aquels chi staun in terra, par las uusths de la tüba dals [836] ôters trais aungels, quæls chi uignen â sunêr cun la tüba.

Cap. IX

(1) Et l'g quint aungel ho sunô cun la tüba, et eau hæ uis üna staila, chi es tummêda giu da schil in terra, et agli dô la clêf delg puoz delg abijss. (2) Et el ho auiert l'g puoz delg abijss, et es gnieu sü delg puoz füm, sco l'g füm d'ün grand fuorn : et l'g sulailg es isckiürieu et er l'g lær, dalg füm delg

puoz. (3) Et delg füm sun ieu oura saglìouz in terra, et es dô ad els pusaunza, da co che l's scorpiuns haun in terra. (4) Et es cumandô ad els, che nu guasten l'g fain de la terra, né ad üngiüna chiôsa uerda, né üngiün bœsth : dick sullamang la lieud, quæls chi nun haun l'g signêl in lur fruns. (5) Et es dô ad els, chels nun l's amazen, dimperse che schinc mais che l's apaschiunan. Et lur martoiri es sco l'g martoiri delg scorpiun, cura ched haun punschieu ün hum. (6) Et in aquells dis scherchian la lieud la mort, et nun l'acchiatten, et agragien da murir, et la mort fügia our dad els. (7) Et las sumaglies dals saglìouz sun sumgiauntas als chiauals chi sun parderts in la battaglia, et sur lur testas sun sco curunas, sumgiauntas alg ôr, et lur fatscha sco fatschas d'lieud, (8) et hauaiuen chiauels sco chiauels de las duna[837]uns, et lur dains sco dains d' liun. (9) Et hauaien curaschinas, sco curaschinas d' fier, et la uusth da lur êlas era sco la uusth dals chiars da bgier chiauals chi cuorren â la guerra. (10) Et haun cuas chi sumaglien â aquellas dals scorpiuns, et l's aguegls eran in lur cuas. Et lur pusaunza era da nuoscher â la lieud schinc mais. (11) Et haun sur els ün araig, l'g aungel delg abijss, ad aqueli es num in Hebreiast abaddon et in Græc Apollion aqué es ün chi metta â perdar. (12) Ün uæ es tirô uia et uhé dsieua aquaistas chiôsas uignen aunchia duos uæ. (13) Et l'g sijsæuel aungel ho sunô (ed. suna) cun la tüba, et eau hæ udieu üna uusth dals quater corns dalg huttær d'ôr, quæl chi es auaunt l's œilgs da dieu, (14) dschant agli sijsæuel aungel, quæl chi hauaiua la tüba : dsthlia l's quater aungels, quæls chi sun liôs îlg grand flüm Euphrate (15) Et l's quater aungels sun dsthliôs quæls chi eran parderts in l'hura et îlg di et îlg mais et îlg an, par amazêr la terza part de la lieud. (16) Et l'g inumber dalg exercit da chiauals era uainc uuotes milli dijsth milli. Et eau hæ udieu lur innumber. (17) Et uschia hæ eau uis l's chiauals in la uisiun : et aquels chi sezaiuen sur els hauaiuen guargimaintas d'fœ, et melnas, et d'suolper : et las testas dals chiauals eran sco las testas dals liuns, et our da lur buochia gniua fœ, füm et suol[838]per. (18) Da quellas trais plêias füt amazô la terza part da la lieud delg fœ et delg füm, et delg suolper, quælas chiôses gniuan our da lur buochia. (19) Per che lur pusaunza era in lur buochia et in lur cuas. Per che lur cuas eran sum-

giauntas ad aquellas dels serpains, chi hauaiuen testas, et três (ed. tret) aquellas nuschaiuen é. (20) Et l'ôtra lieud, quæla chi nun es amazêda cun aquellas plêias, né s' ho imgiurô da las houres da lur mauns, che nun adurassen l's dimunis, et las imeginas d'or et d'argient, e d'luttun et d'pedra, d'lainam, quælas chi nu paun né uair né udir né chiaminêr, (21) et nun hagieu arüflijnscha da lur humicidis, et da lur zœbers, et da lur pittanœng, et da lur iuœls.

[839] *Annotaciuns*

Sco lg martoiri dalg scorpiun] chi uain pitzchiô d'un scorpiun indüra grandisthem turmaint, par che elg es ün dal pijrs uinins. *Scorpiun*] es ŭn alimeri plain d'ün mêl uinin chi sumaglia ün arugnun in grandezza d'üna chiastagna quæl chi sto in Lumbardia, mu brichia in Almagna.

(*A suivre.*) J. Ulrich.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

La Tradition, novembre 1904. — *A. Perbosc* : Mimologismes populaires d'Occitanie (fin), p. 303.

Bulletin du parler français au Canada, III, 3 et 4. — *A. Rivard* : Le superlatif dans notre parler populaire, p. 71 ; — Lexique canadien-français (suite), p. 80 et 125.

Giornale storico della letteratura italiana, XLIV, 3. — *A. Foresti* : Per la storia di una lauda, p. 351.

Romania, n° 132, oct. 1904. — *A.-G. van Hamel* : « Cligès » et « Tristan », p. 465 ; — *L. Constans* : « Le songe vert », p. 490 ; — *A. Thomas* : Notes et documents inédits pour servir à la biographie de Pierre de Nesson, p. 540 ; — *A. Delboulle* : Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française (suite), p. 556 ; — *A. Jeanroy* : a. fr. « frengier », — a. fr. « aengier, onger », fr. mod. « enger », p. 601 ; — *A. Thomas* : a. fr. « chalemine », it. « giallamina », p. 605.

Romanische forschungen, XVI, 3. — *P.-M. Huber* : Visio Monachi de Eynsham. Zum ersten Male kritisch herausgegeben, p. 641 ; — *P. Marchot* : Etymologies, p. 734 ; — *L. Jordan* : Peros von Neele's gereimte Inhaltsangabe zu einem Sammelcodex. Mit Einleitung und Glossar zum ersten Male herausgegeben, p. 735 ; — *J. Luzi* : Die sutselvischen Dialekte (Lautlehre), p. 757 ; — *A. Reiff* : Historische Formenlehre der Dialekte von Bournois-Besançon, p. 847.

Zeitschrift für romanische philologie, XXVIII, 6. — *C. Nigra* : Note etimologiche e lessicali, p. 641 ; — *R. Ortiz* : Il «Reggimento» del Barberino ne' suoi rapporti colla letteratura didattico-morale degli « ensenhamens », p. 649 ; — *S. Puşcariu* : Rumänische etymologien II, p. 676 ; — *H. Tiktin* : Die bildung des rumänischen konditionalis, p. 691 ; — *H. Vaganay* : Le vocabulaire français du seizième siècle, p. 705 ; — *H. Schuchardt* : Zu lat. « fala, favilla, pompholyx » im Romanischen, p. 737.

Revue hispanique, VI, 4. — *J. Jungfer* : Noms de lieux hispaniques d'origine romaine, p. 269.

Revista lusitana, VIII, 2. — *J. Leite de Vasconcellos* : Notas philologicas, p. 63 ; — *J.-A. Tavares* : Romanceiro trasmontano, p. 71 ; — *P.-A. d'Azevedo* : Testamento, em português, de D. Alfonso II, p. 80 ; — *J. Leite de Vasconcellos* : Adagiario manuscrito, p. 84 ; — *A.-Th. Pires* : Vocabulario Alemtejano, p. 92 ; — *J. Leite de Vasconcellos* : Fabulario português, p. 99.

Revue du Béarn et du pays basque, I, 12. — *E. Bourciez* : Navarrot et ses chansons béarnaises, p. 529.

Revue de Gascogne, janvier 1905. — *J. de Sardac* : Dépenses pour une exécution à Lectoure en 1518, p. 39.

Archiv für das studium der neueren sprachen und literaturen, CXIII, 3 et 4. — *C. Haag* : Antoine de la Sale und die ihm zugeschriebenen werke, p. 315 ; — *H. Dübi* : Cyrano de Bergerac, sein leben und seine werke, p. 352.

Revue de philologie française et de littérature, XVIII, 3 et 4. — *L.-E. Kastner* : L'infinitif historique au XVI^e^ siècle, p. 161 ; — *R. Harmand* : Observations critiques sur le Tournoi de Chauvency, p. 168 ; — *J. Désormaux* : Mélanges savoisiens, IV : contribution à la phonétique des consonnes, p. 189 ; — *E. Casse et E. Chaminade* : Vieilles chansons patoises du Périgord (suite), p. 195 ; — *L. Vignon* : Patois de la région lyonnaise : pronom de la 3^e^ personne, régime direct féminin pluriel, p. 212, — *L. Clédat* : Essais de sémantique, III : la famille du verbe « dire », p. 259 ; — *L. C.* : « Aspect » et « égard », p. 301 ; — *L. C.* : « Ne pas laisser que de », p. 304.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Louis-P. Betz. — *La littérature comparée*, essai bibliographique, introduction par Joseph Texte. Deuxième édition, augmentée, publiée, avec un index méthodique, par F. Baldensperger ; Strasbourg, Trübner, 1904 ; in-8° [XXVIII — 410 p.], prix, 6 mark.

Aucun de ceux qui s'intéressent aux études de littérature comparée n'ouvrira ce volume sans émotion. La première édition venait à peine de paraître quand une mort prématurée emporta Joseph Texte, qui avait écrit l'introduction, et au moment où paraît la deuxième édition, l'auteur lui-même, Louis Betz, n'est plus là pour la présenter au public. Une mort déconcertante nous l'a enlevé à son tour avant que le volume fût imprimé, et c'est M. Baldensperger, successeur de Texte à Lyon, ami de Betz, qui sert de tuteur à ce livre doublement orphelin.

La rapidité avec laquelle la première édition a été épuisée est la meilleure preuve du besoin qu'on avait d'une bibliographie de ce genre et des services qu'elle a rendus. La deuxième édition ne sera pas moins bien reçue, car elle marque sur la précédente un progrès considérable. Des subdivisions toutes nouvelles ont été créées, par exemple des chapitres indépendants pour la Hongrie et les Etats-Unis. Le nombre des études citées a été *plus que doublé*.

Cette bibliographie aurait-elle pu être plus riche encore? Oui, si Betz avait reçu de ses lecteurs tous les renseignements qu'il était en droit d'attendre. Au reste, certaines parties sont bien près d'être complètes. En disant ceci, je songe surtout aux chapitres sur l'Italie, pour lesquels j'ai plus de compétence que pour d'autres. Betz ne s'était pourtant pas occupé spécialement de l'Italie; mais il avait trouvé, pour les choses d'Italie, un très précieux auxiliaire dans M. Farinelli, professeur à l'Université d'Innsbruck.

Dans la section *l'Espagne et la France* j'ai vainement cherché l'*Alexandre Hardy* de M. Rigal (1889). Il entrait, sans doute, dans le plan de Betz de ne citer les ouvrages qui n'avaient pas la littérature comparée comme objet principal qu'autant qu'ils contiendraient des pages intéressant à un haut degré la littérature comparée. Mais c'est bien le cas du livre de M. Rigal : car, en démontrant qu'aucune pièce de Hardy n'a été empruntée au théâtre espagnol, il a modifié profondément ce qu'on enseignait jusque-là sur les rapports du théâtre espagnol et du théâtre français ; tout le monde enseignait que l'influence du théâtre espagnol sur le nôtre datait de Hardy lui-même, et rien n'était plus faux.

Dans la même section, mon nom figure sous le numéro 3466. Il n'y a aucun droit, car la brochure indiquée ici, *Deux sources inconnues de Rotrou*, est celle-là même qui figure — et cette fois à sa place — sous le numéro 2788 dans le chapitre de *l'Italie;* il n'y est question que d'imitations italiennes.

L'ouvrage de Betz doit à M. Baldensperger deux excellentes innovations. Au chapitre sur *le Christianisme dans la littérature* que Betz avait préparé et qui rentrait assez mal dans le cadre du livre a été substitué un chapitre sur les *Motifs, Types et Thèmes littéraires*. A l'index des noms d'auteurs a été substitué un index méthodique, qui rendra beaucoup plus de services et qui sera d'autant plus utile qu'une étoile placée devant certains numéros signale immédiatement à l'attention les ouvrages généraux sur la matière. Ces signes seront particulièrement commodes à ceux qui ne font de la littérature comparée qu'occasionnellement. Ceux-là sont nombreux, et je tiens à dire, en terminant, que la bibliographie de Betz a sa place marquée non seulement dans la bibliothèque de tous les spécialistes de la littérature

comparée, mais aussi dans celle de tous les travailleurs qui étudient d'un point de vue quelconque les littératures modernes.

JOSEPH VIANEY.

L'abbé L.-Cl. Delfour. — *Catholicisme et Romantisme.* — Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-12, 3 fr. 50.

Peut-être M. l'abbé Delfour me déniera-t-il le droit, puisque je suis universitaire, de parler ici de son livre *Catholicisme et Romantisme*. A plusieurs reprises, en effet, il déclare s'adresser aux « revues catholiques, aux Collèges libres et aux petits séminaires », qu'il s'agit de préserver du virus romantique, et, à plusieurs reprises aussi, il s'en prend à «Messieurs les Universitaires », coupables de déserter la cause classique pour propager l'étude de la détestable littérature romantique.

Cependant, « Messieurs les Universitaires » sont gens moins mal intentionnés que ne le croit M. l'abbé Delfour. S'il sont résolus à ne pas fermer les yeux sur tout ce qui s'est écrit et pensé depuis un siècle — depuis deux siècles, devrais-je dire, car le XVIII[e] n'est pas non plus pour plaire à M. Delfour, — la plupart aiment les lettres classiques et voient avec plaisir le retour partiel et raisonné au classicisme, qui paraît s'annoncer de divers côtés. Du romantisme, ils n'admirent pas tout, et tant s'en faut Ils sont prêts à applaudir aux critiques justes qui en seront présentées. Ils admettent fort bien qu'on veuille, comme M. Delfour, se poser au sujet du romantisme quelques questions importantes, et par exemple les suivantes :

— Quelle est, chez les romantiques qui se disent catholiques, la part du catholicisme vrai, celle d'un catholicisme frelaté, celle même d'une sorte d'anticatholicisme ?

— Quels sont les défauts et les dangers littéraires du romantisme?

— Quels en sont les défauts et les dangers moraux ?

— Quelles précautions y a-t-il lieu de prendre en étudiant dans nos établissements d'instruction la littérature romantique?

Mais ce que « Messieurs les Universitaires » ne sauraient approuver, c'est la méthode critique de M. Delfour : elle est trop tranchante, trop partiale et trop commode.

De principe d'autorité employé hors de propos, des affirmations hautaines, des généralisations hâtives, M. Delfour fait partout un étrange usage. Le romantisme, sans cesse opposé au catholicisme, devient dans son livre une sorte de bête de l'apocalypse, qui, en son monstrueux ensemble, comprend le renanisme, le matérialisme, le dreyfusisme, le « bloc »..., le protestantisme surtout : pour M. Delfour tout ce qui est romantique ou protestant est haïssable, mais tout ce

qui est haïssable est romantique et protestant. On comprend quels jugements sommaires doivent résulter d'une pareille conception.

Si les romantiques n'ont eu — presque par définition — ni sensibilité vraie, ni sincérité, ni foi littéraire, ni patriotisme, les classiques, au contraire, ont eu toutes les qualités et ne font courir aucun danger. Corneille ne risque point d'exalter l'orgueil et la volonté désordonnée. Racine n'est point troublant, même dans *Bajazet*, et Iphigénie (qu'une citation de la p. 71 nous montre cependant plus capable de renoncer à la vie qu'à l'amour d'Achille) « est une jeune religieuse qui ne recule pas un seul instant devant l'immolation ». Molière n'a sans doute composé ni *George Dandin* ni *Amphitryon*. La Fontaine est sans doute innocent des *Contes*. Horace et Virgile ne célèbrent point d'étranges amours[1]... Est-il nécessaire de poursuivre? Pour donner un exemple de l'impartiale critique de M. Delfour, citons une comparaison entre la Phèdre de Racine et l'Infante de Victor Hugo (p. 95).

« Collectionneurs, les écrivains du XIX^e^ siècle se révèlent encore costumiers, et toujours en vertu du même principe. Ils ne voient pas la vie de l'âme, parce qu'ils portent toute leur attention sur la beauté des choses. Victor Hugo dit de la jeune Infante :

> Sa basquine est un point de Gênes ; sur sa jupe
> Une arabesque, errant dans les plis du satin,
> Suit les mille détours d'un lit d'or florentin...

» Un homme qui n'est pas un tailleur ou un reporter ne fait pas de ces remarques, il les laisse d'ordinaire aux femmes. Encore les femmes les plus distinguées trouveront-elles le moyen de faire comprendre qu'elles n'attachent à la beauté de leur toilette qu'une importance relative. Que ces vains ornements, s'écrie Phèdre, que ces voiles me pèsent! Tout à l'heure elle réclamait pour sa parure les soins de toutes ses servantes ; maintenant elle ne songe ni aux rubans, ni aux chiffons, elle analyse son état d'âme, elle se regarde souffrir. Phèdre est humaine, avec distinction et intensité. L'Infante de Victor Hugo ne pense à rien, elle ne regarde rien, elle remplit avantageusement l'office d'une poupée décorative magnifiquement vêtue, à laquelle le fabricant-artiste n'aurait pas su donner une expression de physionomie intelligente. »

Voilà qui est jugé, au moins! et, s'il existe un lecteur de M. Delfour

[1] Il serait bon de ne pas dire que, pour Virgile, « les choses avaient des larmes » (p. 92), — bon aussi d'éviter les vers estropiés ou dénaturés (p. 84, 115, 266, 271...) ».

qui ignore complètement le magnifique et profond poème *la Rose de l'Infante*, celui-là pourra croire que l'Infante, « qui ne pense à rien », jouant un rôle analogue à celui de Phèdre, « qui se regarde souffrir », Victor Hugo, ridiculement, a voulu singer les psychologues et n'a abouti qu'à être un « collectionneur » et un « costumier ».

Ailleurs, un chiffre, qu'on examine superficiellement, un jeu de mots, qu'on lance à tout hasard, déterminent un jugement littéraire ou moral. Ainsi, veut-on dire que Lamartine copie Chateaubriand : « Il a lutté deux fois avec Milton sur le terrain épique (*Jocelyn* et *la Chute d'un ange*), deux fois exactement, comme l'auteur des *Martyrs* et des *Natchez* ». — M. Delfour ne sait-il pas que *la Chute d'un ange* et *Jocelyn* sont des épisodes d'une grande épopée qui en devait comprendre un beaucoup plus grand nombre ? — Veut-on caractériser ensemble Voltaire et Rousseau : « Voltaire est une franche canaille, au lieu que Rousseau est une canaille qui n'est pas franche » ; — M. Delfour avait-il l'intention de proclamer la franchise de Voltaire ? ce n'est pas probable ; il l'a fait cependant. O pointes, voilà de vos coups !

C'est dommage, en vérité. Car le sujet, ou les sujets traités par M. Delfour étaient intéressants ; et M. Delfour lui-même (il le montre çà et là) ne manque ni d'érudition, ni de verve, ni de talent. On ne perdra pas son temps à lire *Catholicisme et Romantisme* : seulement, les réflexions qu'on fera chemin faisant ne seront pas toujours celles qu'aura voulu suggérer l'auteur.

Eugène Rigal.

OUVRAGES ANNONCÉS SOMMAIREMENT

Henri d'Alméras. — *Les Romans de l'histoire; Emilie de Sainte-Amaranthe (Les chemins rouges. Le demi-monde sous la Terreur).* — Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1904, in-12, 3 fr. 50.

Le deuxième des *Romans de l'histoire* que nous conte M. d'Alméras est beaucoup moins étrange que le premier, et la vie d'Emilie de Sainte-Amaranthe est moins faite pour piquer la curiosité que celle de Cagliostro. Les alentours du sujet sont aussi moins riches : au lieu de « l'occultisme et de la franc-maçonnerie à la fin du XVIII[e] siècle », l'auteur — non sans encourir çà et là le reproche de se livrer à des digressions — étudie rapidement les théâtres, les tripots, le rôle politique du Palais-Royal et le demi-monde sous la Révolution.

C'est au demi-monde, en effet, qu'appartenait Mme de Sainte-Amaranthe, qui fut l'ornement et, en quelque façon, la directrice d'une des

maisons de jeu les plus achalandées du Palais-Royal ; sa fille, la belle Emilie, beaucoup plus réservée qu'elle, n'en fut pas moins l'*amie*, d'abord d'un don Juan assez vulgaire, le comte de Tilly, puis (quoique mariée à M. de Sartine) de l'illustre chanteur de l'Opéra, Elleviou. Compromises, on ne sait trop pourquoi, dans la disgrace de Danton, les deux femmes furent enfermées à Sainte-Pélagie le 12 germinal an II (1er avril 1794). Impliquées, contre toute raison, dans la prétendue « Conspiration des Etrangers » avec Admiral, qui avait attenté à la vie de Collot-d'Herbois, et Cécile Renault, accusée d'avoir attenté à celle de Robespierre, elles moururent sur l'échafaud, affublées de la chemise rouge des parricides, le 29 prairial an II (17 juin 1794).

Le roman de la belle Emilie et d'Elleviou est intéressant. Peut-être seulement ne voit-on pas assez dans le récit de M. d'Alméras ce qu'il a de certain et ce qu'il a d'hypothétique[1].

Eugène Rigal.

Albert Soubies. — *Almanach des spectacles, année 1903*. — Paris, Flammarion, pet. in-12, 5 fr.

Nous avons dit à plusieurs reprises combien est riche en renseignements de toutes sortes l'*Almanach des spectacles* de M. Soubies. Le volume qui vient de paraître et qui est orné d'une eau-forte de Lalauze, est le trente-troisième de cette charmante collection. Il y a trente ans que M. Soubies l'a entreprise ; il y en a quarante qu'il exerce les fonctions de critique musical. On ne saurait désirer plus de garanties de zèle et d'expérience. E. R.

C. Salvioni. — Gli statuti volgari della confraternita dei disciplinati di S. Marta di Daro (Estratto dal Boll. Stor. d. Svizzera italiana, XXVI, p. 81 sqq), *Bellinzona*, 1904.

L'exposition d'Art sacré qui a eu lieu l'an dernier dans l'église Saint-Jean à Bellinzona, a eu, entre autres avantages, celui de faire connaître un vieux manuscrit sur parchemin contenant, en langue vulgaire, les statuts de la confrérie de Sainte-Marte de la commune de Daro (vicariat de Bellinzona). M Salvioni publie ce texte et en examine la langue au point de vue du dialecte, de la fonétique, de la morfologie et du glossaire. M. G.

[1] P. 153, milieu, lire *Mme* et non *Mlle de Sainte-Amaranthe*. — P. 161, milieu, lire *Sucy*, non *Sacy*. — Ne manque-t-il pas quelques lignes, p. 131, avant les alinéas sur M. de Maupeou et M. de Sartine?

RAPPORT SUR LE CONCOURS POUR LE PRIX BOUCHERIE

Deux mémoires seulement ont été envoyés cette année au concours pour le prix Boucherie, l'un imprimé, l'autre manuscrit.

Le mémoire imprimé est intitulé : *Etudes sur la langue populaire du Gapençais* et signé *F.-N. Nicollet*. C'est une série d'articles parus antérieurement dans le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, et que l'auteur a réunis en une brochure de 90 pages in-8°. Chaque question traitée contient trois parties : les formes et leur emploi, leur histoire, leur origine. Les formes sont classées et leur emploi exposé avec la méthode des vieilles grammaires dont on a sans profit fatigué notre enfance ; c'est dire en même temps qu'elles sont à peu près inutilisables. L'historique, qui a la prétention de nous donner l'état ancien du patois, ou du moins celui du XVI^e^ siècle, est dépourvu de critique. La partie consacrée aux origines nous montre que l'auteur est un érudit : le gaulois, l'irlandais, l'anglo-saxon, l'islandais, l'ombrien, le sanskrit viennent sans effort sous sa plume. Malheureusement M. Nicollet ignore totalement la valeur des formes qu'il cite, et lorsqu'il croit établir qu'une bonne partie du patois de Gap est de l'anglo-saxon ou du gaulois, son étalage de fausse érudition ne fait qu'accentuer la faiblesse de ses hypothèses.

Le mémoire manuscrit est un vocabulaire, celui du canton de Luchon, réuni par M. Sarrieu. Il y a lieu de distinguer dans ce vocabulaire deux parlers principaux : le *luchonnais* proprement dit et le *larboustois*, et dans chacun de ces deux parlers il y a lieu encore d'introduire des subdivisions, puisque, comme on sait, les patois varient dans une certaine mesure d'un village à l'autre. Aussi l'auteur s'est-il efforcé d'indiquer autant que possible, pour chaque vocable ou pour chaque forme, la provenance exacte.

L'alphabet employé est rigoureusement phonétique et aussi précis qu'on peut le désirer. La valeur de chaque signe est d'ailleurs nettement définie au début.

Cet ouvrage ne se borne pas à relater les bizarreries et les particularités du parler Luchonnais ; l'auteur a fait tout ce qu'il a pu pour être complet, c'est-à-dire qu'on trouve dans son travail non seulement les mots du vieux fonds, mais encore les mots empruntés, soit qu'ils viennent du français, de l'espagnol, de quelque patois voisin, ou aient été tirés artificiellement du latin. Il n'y a à cela aucun inconvénient, puisque l'auteur indique la provenance de chaque vocable, et il y a au contraire des avantages trop nombreux et trop évidents pour qu'il soit utile de les énumérer.

En outre l'auteur nous a donné dans la mesure où il l'a pu, c'est-à-dire dans une très large mesure, l'étymologie de chaque mot. Ces étymologies sont présentées d'une manière très simple et très pratique, soit par l'indication de la forme du latin vulgaire ou de quelque autre langue qui a servi de point de départ au vocable luchonnais, soit, quand l'étymologie est très claire, pour ne pas répéter ce qui est connu de tous, par la simple indication de l'équivalence du mot luchonnais avec le mot français qui lui correspond et qui, dans ce cas-là, lui sert presque toujours en même temps de traduction. Comme M. Sarrieu est au courant des méthodes scientifiques de travail, il est rare que ses étymologies ou ses autres indications soient contestables.

La sémantique n'a pas été négligée non plus. Lorsqu'un mot a plusieurs acceptions l'auteur essaie d'en établir la filiation ; lorsque son acception actuelle diffère de sa valeur originaire, il cherche à en reconstituer l'évolution. De plus il nous fournit de nombreux renseignements sur les usages locaux, jeux, construction, agriculture, outils, instruments et ustensiles,et les accompagne de figures lorsqu'il le juge utile.

Les particularités de morphologie et de syntaxe, formations plus ou moins irrégulières, mouvement vocalique des verbes, emploi de l'article, des pronoms, conjonctions, etc., sont indiquées en quelques mots.

Enfin le vocabulaire proprement dit est suivi de deux appendices. Dans le premier sont groupés quelques refrains et quelques dictons, intéressants par les formes insolites ou curieuses qu'ils présentent, et qui peuvent être utiles pour la lexicologie. Le second comprend la liste des suffixes et des pseudo-suffixes avec leur origine.

M. Sarrieu se propose, dit-il, d'ajouter d'autres appendices à ceux-là et en particulier une liste des noms propres de personnes ou de lieux, en en donnant autant que possible l'étymologie et en y recherchant les noms communs disparus de la langue actuelle ; mais, pressé par le temps, il n'a pas pu les achever pour le concours.

Ce résumé succinct de ce que contient l'envoi de M. Sarrieu suffit pour faire comprendre quelle en est l'importance : c'est un monument digne d'admiration que l'auteur a élevé au patois de son pays natal, et l'on peut dire qu'aucun patois jusqu'à présent n'a fait l'objet d'un travail de cette étendue et de cette valeur.

Nous proposons donc que le prix Boucherie soit décerné à ce mémoire et que la *Société* le publie dans la *Revue des langues romanes*.

[Ce rapport, lu devant l'« assemblée » de la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier, a été approuvé à l'unanimité].

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

ETUDE SUR LA LANGUE DE FOURÈS[1]

Qu'avec une langue populaire — et par là nous entendons une langue (tels nos « patois » méridionaux) qui n'est guère plus parlée que par le peuple, — qu'avec les faibles ressources qu'offre une telle langue, des auteurs, épris pour elle d'un pieux amour filial, puissent aspirer et réussir à faire mieux que conter avec esprit quelque grosse farce ou avec agrément quelque légende naïve et touchante, qu'ils puissent enrichir, relever, ennoblir un tel idiome au point d'en faire un instrument suffisamment riche, souple et délicat pour leur permettre de manier avec aisance les idées abstraites et de suivre jusque dans le détail le plus fouillé les finesses de sentiment et de pensée dont vit la littérature, personne, j'imagine, ne songe plus à le contester depuis qu'ont paru les poèmes de Mistral et de ses amis, d'une grâce et d'une perfection si achevées qu'ils font songer aux plus purs chefs-d'œuvre de la Grèce, aux beautés inégalées d'un Homère, d'un Anacréon, d'un Théocrite.

On reste véritablement émerveillé lorsque, au sortir d'une conversation avec des gens du peuple, on ouvre *Mirèio*, pour ne citer que la plus connue de ces œuvres, la plus fraîche de ces fleurs qu'ont fait éclore à force d'art et de soins jaloux les sept félibres de Fontsegugne et qui semblent garder du ciel qui les a vu naître comme un reflet de grâce sereine et de lumineuse beauté. Et l'on est à se demander par quel miracle, d'un idiome sonore, vibrant et pittoresque certes, mais aussi incapable d'exprimer les abstractions ou de suivre les raccourcis et les détours du raisonnement que l'esprit des paysans qui le parlent, Mistral est arrivé à faire un outil merveilleux de finesse, de grâce et de délicatesse, par quel art tenant de la

[1] Le présent travail a été couronné par l'Académie des Jeux Floraux (concours de 1900).

magie il a réussi à changer en or pur le plomb vil dont se contentaient les âmes et les intelligences populaires.

Une étude minutieuse et approfondie de sa langue pourrait aider à expliquer ce tour de force. On verrait, en regardant de très près, en examinant comme à la loupe la trame de son style, comment la langue mère et les langues sœurs, comment la langue des ancêtres et celle des dialectes voisins ont été appelées tour à tour à l'enrichissement de la langue maternelle du poète et aussi à l'aide de quels habiles procédés de dérivation et de composition, Mistral a su comme infuser un sang généreux, une sève nouvelle à un idiome qui allait s'appauvrissant, s'anémiant et, sous la lente infiltration du français, s'altérant de jour en jour davantage. Et l'on aurait l'occasion de constater une fois de plus que les poètes qui,

Propter egestatem linguae et rerum novitatem,

éprouvent le besoin de perfectionner leur langue, d'enrichir leur vocabulaire, ont recours à des procédés toujours les mêmes, que Mistral et ses amis n'en ont pas usé d'autre façon que n'ont fait, à leur époque, Lucrèce ou Ronsard.

Mais une étude de ce genre pour être menée au degré de précision scientifique exigée dans un pareil travail, devrait être faite par l'auteur lui-même. Ces mots rares, ces expressions peu habituelles, ces locutions quasi inusitées, quel autre que celui qui les a si habilement remis en honneur et fait rentrer dans le courant de la langue, en les enchâssant avec tant d'adresse et d'à propos dans son style, quel autre pourrait dire avec certitude où le poète les a entendus, s'ils sont encore en usage, et, s'ils sont tombés en désuétude, de quels ouvrages il a rapporté ce butin linguistique, ou, s'ils n'ont jamais été employés, de quelles analogies il s'est autorisé pour se hasarder à les créer et à s'en servir ? Mais, outre qu'ils auront toujours mieux à faire qu'à dresser l'état civil de chacun des mots qu'ils emploient, les poètes seraient sur ce point, j'imagine, d'assez mauvais philologues. Je m'assure que, soit pour éviter le reproche d'archaïsme, soit — et ceci serait plus excusable — pour laisser croire leur langue maternelle plus riche qu'elle ne l'est en réalité, ils succomberaient... mettons souvent — à la tentation de donner comme vivants des voca-

bles aujourd'hui disparus ou même que leur dialecte ne connut jamais.

Cette étude assez terre à terre que les poètes ne font pas ni qu'ils n'aideraient peut-être pas très volontiers les autres à faire en leur fournissant toutes les indications utiles, c'est aux érudits à l'entreprendre à l'aide des ressources assez précaires encore dont ils disposent ou, au défaut d'érudits, aux simples amateurs des parlers méridionaux. C'est à ce titre que nous avons cru pouvoir nous hasarder à faire vaille que vaille et à soumettre à la critique le présent travail.

*
* *

Nous nous proposons d'étudier ici les procédés d'enrichissement de la langue populaire dont s'est servi le poète du Lauraguais, Auguste Fourès, l'auteur des *Grilhs*, des *Cants del Soulelh*, et de la *Muso Silbestro* [1].

Notre choix pourra paraître singulier à qui songera que de bien plus grands noms s'offraient à nous et que l'œuvre d'un Mistral par exemple, dont nous proclamions tout à l'heure les réelles beautés, semblait un champ d'études autrement intéressant et peut-être aussi autrement fécond. Mais, d'une part, notre origine toulousaine et, de l'autre, notre connaissance exclusive ou à peu près du seul dialecte « *moundi* » nous ont dissuadé d'aller chercher si loin de chez nous le sujet de notre travail. Il nous a paru impossible d'étudier avec quelque compétence un dialecte aussi différent du nôtre que l'est celui que l'on parle à Maillane et pour lequel, en cas de doute sur la forme ou sur le sens, nous n'aurions pu recourir aux sources. Et nous n'avons certes pas à regretter d'avoir eu cette défiance de nos forces. Le «lauraguais» est déjà bien assez différent du toulousain et, au souvenir des difficultés qui nous ont si souvent arrêté au cours de notre étude, à la vue des imperfections de toute nature que nous apercevons dans notre travail, nous nous félicitons de n'avoir pas eu la témérité d'aller chercher notre auteur sur les bords du Rhône.

[1] On a cru devoir conserver l'orthographe de Fourès, en se bornant à rétablir la lettre *b* partout où le poète l'a arbitrairement remplacée par *v*.

Pas plus en effet que la faiblesse de nos connaissances en patois, nous ne nous dissimulons le vice fondamental de la méthode que nous avons suivie. Nos recherches n'ont pas eu toute l'ampleur, toute la variété que nous aurions désiré pouvoir leur donner. Notre travail eût dû être précédé d'une large enquête faite dans tout le Lauraguais auprès des paysans, des ouvriers, de tous ceux qui parlent le dialecte que Fourès illustra. Il nous paraît qu'une consultation de ce genre, outre qu'elle eût facilité notre tâche, nous eût permis d'arriver à des conclusions sinon inattaquables, du moins plus précises et plus solides que celles que nous présentons.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien négligé pour suppléer, dans la mesure du possible, à l'enquête sur les lieux à laquelle nous n'avons pu nous livrer. Il serait déplacé de citer ici les noms des personnes à la bienveillance desquelles nous devons d'avoir pu mettre sur pied notre travail[1]. Qu'il nous suffise de dire que la plupart de celles que nous avons consultées sont de Toulouse ou du Languedoc. Nous avons ajouté à ce système de contrôle celui des dictionnaires : les ouvrages de l'abbé Gary, de Boucoiran, de Visner et le petit lexique que M. Mâzuc a annexé à sa récente grammaire du dialecte de Pézenas, ont été fouillés avec le plus grand soin. Nous n'avons consulté le *Trésor dóu félibrige* que pour les mots que nous n'avions pas trouvés dans les dictionnaires précédents. Cet ouvrage est en effet si complet qu'il n'y a presque aucun des mots employés par Fourès qui n'y soit mentionné.

Malgré tous les efforts que nous avons tentés pour aboutir à des conclusions fermes et décisives, nous avons, malgré tout, l'impression que bon nombre de mots signalés par nous comme inusités,

[1] Il y aurait toutefois injustice et ingratitude à ne pas dire ici que nous devons à notre ancien maître, M. le professeur Jeanroy, non seulement quelques utiles indications de détail, mais l'idée même de cette étude. Nous n'aurions garde non plus d'oublier quel précieux concours nous avons trouvé auprès de notre mère, pour le toulousain, pour le rouergat, de Mlle Chauzy (de Salles-Curan), pour le gascon, de M. Adher (Jean), enfin de nos collègues MM. Balasc (de St-Paul) (Ariège), Roumieu (de Carcassonne) et Gayraud (de Fanjeaux, Aude), pour l'ensemble de notre travail.

sinon incompris, doivent être connus et employés dans certaines parties du Lauraguais par des personnes sachant mieux que les autres leur langue maternelle. Nous avons estimé préférable de laisser figurer ces mots dans notre travail, nous réservant de confesser et de réparer notre erreur, dès que l'on en aurait fait la preuve. Mais si nous ne citons pas uniquement des mots inconnus aux compatriotes de Fourès, du moins pouvons-nous assurer que, à l'exception des mots calqués sur le français, (qu'il eût été fastidieux et sans intérêt de relever tous), nous n'avons exclu de nos listes que des mots bien connus de tous ceux qui parlent le patois entre Toulouse et Carcassonne.

I

Mots repris a l'ancienne langue

A l'exception de quelques mots qui sont manifestement archaïques, tels par exemple que *autiu*, *-ibo* (altier), *troubairis* (poètesse), *verges* (vierge), nous ne pouvons pas affirmer avec certitude qu'aucun des mots cités ci-dessous n'est plus connu dans le Lauraguais. Plusieurs, en effet, nous ne l'ignorons pas, sont encore en usage dans certains pays (Rouergue ou Haute-Ariège), où l'influence du français s'est moins exercée que chez nous, et il se pourrait que ces mots se fussent conservés dans certains coins de notre région. Il nous semble cependant que presque tous sont inconnus de nos compatriotes. On remarquera que la plupart ont été employés par les écrivains languedociens ou gascons des XVII[e] et XVIII[e] siècles et c'est chez eux, vraisemblablement, que Fourès est allé les reprendre[1].

[1] Abréviations. G. = *les Grilhs*; — C. S. = *les Cants del Soulelh*; — M.S. = *Muso Silbestro*. (Le chiffre qui suit renvoie à la page.)

M. = Trésor du Félibrige de Mistral.

B.= Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux, par L. Boucoiran. Nimes. 5 fascicules (1875-1886).

P. = Dialecte de Pézenas (d'après la gr[re] languedocienne de M. Mâzuc. Toulouse, 1899).

V. = Ditciounari moundi de Jean Doujat empeutat per G. Visner. Toulouse, 1897.

Abeluc = ardeur au travail. B.
Abet = sapin. V. B.
Abouquieu (cami) = rapide, très incliné. V. B.
Agati = amadouer, allécher. V. B.
Agradiboul = agréable. V.
Alamelo et *alumelo* = lame.
Alupaire = convoiteur V. B.
Apostoul = apôtre. V. B.
Arbóut = voûte. V. B.
Archibanc = haut fauteuil de bois. B.
Armaduro = armure.
Armo = âme. V. B.
Assoulant = consolant. M.
Astrat = prédestiné. B (v. l.).
Audous = odorant. V.
Aule, o = méchant, sauvage. V. B.
Auleso = méchanceté, barbarie. V. B.
Aus = toison. V.
Autisme = très haut personnage. B (v. l.).
Autourous = insolent, orgueilleux. V.
Auzent = calme (en parlant du temps). M.
Azalbra (*s'*) = monter, s'élever, apparaître. V. B.
Azir = haine. V.
Bandièro = bannière. V. B.
Bandissomen = bannissement. B.
Bel = voile (parure). V.
Beziaduro = délicatesse. V. B.
Biro = broche. V.
Blous = pur. V. B.
Boubbouso (*à la*) = en folâtrant. M.
Bourrèlo = bourrelle. V.
Bragard, ardo = aimable. V. B.
Brustio = boîte. V. B.
Caramel = chalumeau. B.
Cazenso = chute. B.
Clamatiè = crieur public. M.
Clatissa = crisser. V.
Cossoul = consul. V.
Coubezenso = convoitise. V.B.

Counil = lapin. V. B. P.
Counquista = conquérir. P.
Cousselh = assemblée, conseil.
Coutelhèro = fourreau d'épée.
Custodio = squelette. V.
Dalfi = fils chéri (Goudelin : *lou dalfi del cèl* = J. Ch.)
Deminja = diminuer. B. (v. l.)
Dibo et *dibesso* = déesse. V.
Dono = dame. V. B.
Ègo = jument. V. B.
Emaugut = ému. V.
Embalme. = éboulement. V.
Encoulerit = irrité. V. B.
Emperi = empire. V. B.
Engauzit = réjoui. B. (v. l.)
Escadafal = échafaud.
Escapoula = façonner à la hache. B. V.
Escardenc = d'un rouge ardent. M.
Escoundre (*s'*) = se coucher (soleil). V.
Escumenjat = excommunié. V. B.
Espefort = effort. V.
Espér = espoir. V. B.
Espleit = exploit V. B.
Esquèrro (l') = la main gauche.
Faidit = proscrit. V. B.
Famo = renommée. V.
Feramio = bête fauve. B.
Flume = fleuve. B. (v. l.)
Fourreduro = fourrure. B.
Fraudi = faner. M.
Fust = bois. M. (Goudelin = *fusto*).
Futo = fuite. B. (fa lhours futos = les mettre en fuite (M. S. 158).
Gaito = sentinelle. B.
Gauch = joie V. (pluriel, *gauches*).
Gaudina (*se*) = se réjouir. B.
Glabi = glaive.
Grèu, grèbo = grave, pénible. V. B.
Grima = gémir, grincer. B. (v. l.)

Iscariot = traître, déloyal. V.
Iro = colère. V. B.; *irat* = irrité. V. B.
Lauza = louer (*laudare*). B.
Lièro = Loire.
Mamois = violette. V. B.
Matrassino = flèche. V. B.
Mau (*se*) = il se meut; *maubent* = mouvant, (de *se maure*. V. B).
Mouti (*sens*) = (sans) mot dire V. B.
Mousti = mâtin. V.
Ops (*prene sous*) = (prendre ses) ébats. V.
Orb, *o* = aveugle. V. B.
Palpugo = tentacule (Goudelin = *palpuga*).
Pamparrugo = perruque. V. B.
Parti (*se*) = se séparer, se diviser. B. M.
Poudestat = pouvoir. V. B.
Pouls = poussière. B. (*poulset* = même sens [abbé Gary]).
Pourpouro = pourpre. V. B.
Pugnal = poignard. V.
Pugnido = piqûre. V. B.
Quatren = quatrième.
Regino = reine. V. M. (Gondelin).
Riquesso = richesse, *ric* = riche. B.
Roire = manger. V. B.
Sagel = sceau. V. B.
Sageto = flèche. V. B.
Sartre = tailleur. V. P.
Segnouro M. et *segnouresso* B. = seigneuresse.
Secle = siècle. V.
Senet (*tene*) = (tenir) conseil. V.
Somi = songe.
Soubiran, *ano* = souverain. B.
Staire = faire halte, rester debout. B.
Trahidourici = traîtresse. V. (Goudelin = trahison).
Traire = attirer. V.
Trinfla = triompher. V.
Us = huis. (B. *ussa* = fermer, *usset* = bonde).
Verges = vierge (Raynouard).

Nous avons retrouvé : à Toulouse, l'expression *crida coumo uno clamatièro*, sans doute une « crieuse publique »; — dans

le Tarn (abbé Gary) *courre à futo* = courir en toute hâte; dans l'Aveyron (à Salles-Curan) les mots : *armo* (*las armos del Precatori* = les âmes du Purgatoire) ; *aus* = toison ; *coutelhèro* = gaîne de la *cout* (pierre à aiguiser la faulx) ; *escumenjat* = excommunié ; *gauch* (dans les locutions *fa gauch* = faire envie et *gran gauch* = c'est un grand bonheur que...) ; — *pugnal* au sens de hachoir, couperet ; — à Carcassonne : *apóstou* (apôtre) ; dans le Gers : *mamois* = violette.

II.

Mots présentant une forme irrégulière

Avant d'aborder l'étude des mots actuellement en usage dans le Lauraguais, signalons en quelques-uns qui présentent chez notre auteur une forme peu habituelle ou irrégulière.

Citons d'abord un pluriel irrégulier : *camises* (M. S. 108) = chemins, créé par analogie avec les pluriels des subtantifs terminés au singulier par un *s*. Cf. chez Fourès même : *les diuses* (C. S. 204) = les dieux.

L'adjectif *mascle* semble bien n'avoir pas de féminin. Fourès a dit, conformément à l'analogie des autres adjectifs dont la finale est un *e* au masculin et un *o* au féminin : *masclo bèutat*.

Par contre, il a dit *bierje auribo* (vierge sauvage) [C. S. 272], au lieu de *bierjo*, sans doute pour se rapprocher de la forme étymologique.

Il a tiré de *auberjo* (pêche) l'adjectif masculin *auberje* [C.S.92], (couleur de fleur de pêcher), qui nous semble une création et pour la forme et pour le sens.

Quelques autres mots ont une forme rare ou peu explicable. Citons :

Auzelhé (auditeur) [C. S. 192]. Ce mot, peu explicable phonétiquement, se présente dans un passage de sens douteux. *Auzelhé*, dérivé *d'auzi* (écouter), ne peut signifier qu'«auditeur». Or, on ne peut, dans notre passage, lui conserver ce sens qu'en donnant à *brico*, qui le précède, le sens de « un peu », sens que l'étymologie, sinon l'usage, ne s'oppose pas à ce qu'on

lui donne, mais qui n'est guère ici appelé par la suite des idées.

Arderecio (hardiesse) [C. S. 186]. M. et V. donnent *ardelecio*, à côté de *ardelous* (ardent). Faut-il corriger l'*r* en *l*? ou admettre que Fourès a tiré *arderecio* de *arderous*, qui existe (V. B. M.)? Nous préférerions cette deuxième explication. *Arderecio* serait à *arderous* ce que *ardelecio* est à *ardelous*.

Allegrarzit (*bisatge*) = (visage) plein d'allégresse (C. S. 118.) offre un *r* inexplicable. Il faut peut-être corriger en *allegrazit* (*allegrezit* existe en Limousin. B. M.); peut-être (et nous préférerions cette correction) en *allegranzit* du substantif *allegranso*.

III.

Mots du langage courant employés dans un sens peu habituel

Un procédé, très légitime, dont s'est servi Fourès pour enrichir sa langue a été de prendre les mots du langage usuel dans un sens légèrement différent de celui qu'ils ont d'ordinaire, tantôt en remontant au sens primitif par delà le sens dérivé, quand celui-ci a survécu à son aîné, tantôt en employant au sens figuré des mots qui n'ont que le sens propre. Nous ne relèverons que les exemples les plus intéressants.

Mais, au préalable, nous voudrions citer ici — faute d'un endroit plus convenable — un certain nombre de mots dont Fourès n'a certainement pas altéré le sens habituel, mais qui ont chez lui un sens assez curieux pour mériter d'être signalés. On remarquera que certains ont un sens directement opposé à celui qu'ils ont dans les dialectes voisins.

Acoura = donner du cœur. — Sens habituel : = ôter la force B. (A St-Paul (Ariège), *s'acoura* = perdre tout son sang).

Assoula = raffermir, consolider. — Sens habituel : = préparer une aire. B[1].

Aiguièro = aiguière. — Sens habituel : = ruisseau.

[1] Dans certains endroits *s'assoula* signifie tomber par terre.

Balandran = glas, sonnerie funèbre. — Sens habituel : = balancement. V.

Barbo-blanc = sorte de gros nuage. — Sens habituel : = 1°) barbon ; — 2°) jeune caille. M.

Baira = avoir des couleurs changeantes. — Sens habituel : = commencer de mûrir (en parlant de fruits).

Campanal = carillon. — Sens habituel : = 1°) porche d'église ; — 2°) clocher.

Canaulo = clarine des vaches. — Sens habituel : = 1°) sorte d'échaudé. V. B ; — 2°) sorte de collier. M.

Canilhat = perce-bois (chenille). — Sens habituel : = les chenilles en général. M.

Canouna = mettre la tige (blé, etc.). — Sens habituel : = faire des canons à une coiffe. V.

Cantarèlo = appeau. — Sens habituel : = 1°) qui fait profession de chanter, qui aime à chanter. B ; — 2°) qui est agréable, facile à chanter. V. (adjectif).

Coto = queue de gouvernail. — Sens habituel : = cale pour arrêter les roues.

Desafouat = qui a perdu le morfil (lame). — Sens habituel : = 1°) dont le feu est éteint; — 2°) qui a perdu son entrain.

Desasourgat = désaltéré. — Sens habituel : = privé d'eau, séché, tari. B.

Escourro = rouleau portant la meule. — Sens habituel : = 1°) rigole, — 2°) courant d'eau entre deux bancs de sable[1]. M.

Estriba = se serrer contre le timon de la charrue. — Sens habituel : = 1°) soutenir. B ; — 2°) mettre ou avoir le pied à l'étrier. M.

Fachal = batitures, éclats de fer sous le marteau. — Sens habituel : = 1°) torchon ; — 2°) importun. M.

Fibla = fouetter. (C. S. 210). — Sens habituel : = 1°) courber (transitif), ou 2°) se courber, fléchir (intr.).

Grumilhou = goutte de sueur. — Sens habituel : = larme. B.

Merilho = merveille. — Sens habituel : = sorte de raisin (Jasmin). A Toulouse, *merilhou* = lentille.

Naissent = surgeon. — Sens habituel : = source naissante. B.

[1] Rapprochons cependant le verbe *escourra*, soutenir (Jasmin).

Pugneire = épinoche. — Sens habituel : = celui ou celle qui pique (adjectif). M.

Rampoino = convalescence. — Sens habituel : = 1°) rechute (dans une maladie) ; 2°) discussion. P.

Reume = râle. — Sens habituel : = 1°) rhume ; 2°) chassie des yeux. M.

Sounsi = user. — Sens habituel : = 1°) fouler, tasser ; 2°) combler. P. ; 3°) battre. P. ; 4°) gémir. B.

Teroun = essor. — Sens habituel : = source jaillissante.

Trelima = peiner, travailler. — Sens habituel : = s'impatienter, sens que donne aussi Fourès.

Trelus = vif éclat (*la luno es al trelus*). — Sens habituel : = faible clarté, jour vu par transparence.

Trescamba = vaciller comme un homme ivre. — Sens habituel : = courir très vite. (*Pot pas trescamba* = il ne peut pas mettre un pied devant l'autre, en parlant d'un homme ivre).

Avant de donner la liste des mots dont Fourès a renouvelé le sens en le modifiant légèrement, nous tenons à signaler ceux qu'il a empruntés à l'argot et auxquels il n'a pas craint de donner droit de cité dans ses pièces, dans celles mêmes qui sont loin d'être du ton familier. Nous passons condamnation sur le mot *brama* (pleurer) [M. S. 100], que le poète emploie au sens transitif. Ce verbe qui signifie proprement « braire », ne s'applique aux personnes que lorsqu'on veut leur faire injure. Mais il est trop expressif et trop bien amené au surplus pour que nous songions à élever la moindre critique. Nous ne pouvons pas avoir la même indulgence pour les mots : *coujo* (citrouille) au sens de « crâne », *desclusca* (écosser des fèves etc.) au sens de « frapper à la tête », *quèr* (cuir, peau) au sens de « vie », *rusco* (écorce) au sens de « peau », enfin *lugres* et *toucho*, mots des plus trivials qui signifient « yeux » et « mine ». Nous ne pouvons non plus, pour le dire en passant, nous empêcher de trouver peu heureuse l'expression de *pouesio grandasso* au sens de « poésie épique ». Le suffixe augmentatif *as* a un sens péjoratif si nettement accentué qu'il déprécie, bien loin de le relever, le sens des mots auxquels on l'ajoute.

Donnons maintenant la liste des mots à sens détourné : les remarques précédentes nous ont permis de l'alléger un peu.

Abia = mettre en fuite, disperser [C. S. 100] au lieu de mettre en train, lancer (une roue, par ex.).

Abranda (*s'*) = devenir rouge comme la braise, en parlant d'un fruit qui mûrit (M. S. 204) au lieu de s'embraser.

Abrasa = embraser [G. 142] au lieu de souder.

Agit (*binot*) = facile (à boire) [G. 136] en parlant du vin. Cet adjectif a deux sens : 1) un sens actif : adroit, agile; 2) un sens passif : commode, aisé. C'est dans le sens passif que Fourès le prend ici, avec une nuance *prégnante* qui n'est pas habituelle, mais que l'esprit saisit sans peine toutefois, et qui est peut-être en usage dans le Lauraguais. Cf. *esclots agits* = sabots faciles, aisés (à porter).

Anaira (*s'*) = s'élever dans les airs. Sens habituel = se secouer, réagir contre le mal (en parlant d'un malade).

Aram = airain (C. S. 330). Le sens habituel est fil d'archal ou de laiton, et quelquefois fil de fer. B.

Aterrat = tombé à terre. Ce verbe n'a plus que le sens figuré comme en français.

Airissa (*s'*) = se dresser sur ses pieds, se mettre debout (sens dérivé de celui de se hérisser). Le sens actuel le plus fréquent est celui de « se disputer violemment ».

Barrat = rayé (en parlant d'une étoffe) au lieu de : fermé avec des barres, enfermé.

Belet = rayon (de soleil) au lieu de : éclair.

Boulatum = volée d'oiseaux. Sens habituel : les volatiles en général, l'ensemble des volatiles, (d'une ferme par ex.).

Bourdou = vers (poésie) au lieu de : chant d'église, refrain liturgique.

Cap = chef, guide au lieu de « tête ».

Cansado (*amo*) = (âme) triste au lieu de : fatiguée, harassée.

Caro = visage (G. 46), sans nuance péjorative au lieu de : mine renfrognée (*fa la caro*).

Couberto = pont de vaisseau au lieu de : couverture de lit.

Cramezit = brûlé au lieu de : cramoisi (cf. *cremezino* = poire d'été d'un rouge vif. B.)

Croutou = fiente, guano (collectif) au lieu de : petite crotte.

Doulent = triste, dolent, qui se plaint. C'est un retour au sens archaïque (*se dole* = se plaindre).

L'adjectif *doulent* n'a plus dans nos régions que le sens de douloureux (au physique) ou de espiègle, vicieux, mauvais.

Degoulhat = séparé en plusieurs tronçons (en parlant d'un peuple au lieu de luxé (articulation);chez Goudelin = dévorer.

Se desasupi = sortir (par ex. *se desasupi de soun oustal*) au lieu de : s'éveiller.

Descabelhat = échevelé (en parlant du vent) au lieu de : écimé (en parlant des arbres).

Desfardo = dépouille mortelle au lieu de : vêtements enlevés du corps.

Enfiala = prendre dans un filet (ou attendrait *enfialata*) au lieu de : enfiler (une aiguille par ex.).

Embejant = digne d'envie, alléchant au lieu de : envieux, qui envie.

Embrimat = venimeux, plein de venin (en parlant d'un serpent) au lieu de : qui a reçu du venin à la suite d'une morsure.

Endegnat = meurtri (en parlant du cœur) au lieu de : envenimé (en parlant d'un mal qui suppure).

Englanda (*s'*)=s'engloutir, s'effondrer au lieu de : se meurtrir, s'assommer. (Ex.: *s'englanda les dits.*)

Enlugra = aveugler (par suite d'interposition d'un objet opaque entre l'œil et la lumière). (Ex.: cette épaisse voilette t'aveugle) au lieu d'aveugler au sens d'éblouir. V. Paraît forgé.

Enrouza (*s'*)=se teindre en rose au lieu de s'habiller de rose. sens rare du reste. (Le sens habituel est : se couvrir de rosée).

Escalpra = sculpter au lieu de entailler le bois avec l'escalpre (bédane des charpentiers).

Escapoul = ébauche au lieu de : billot, tronc brut.

Escarrabilha (*s'*)=s'ouvrir (en parlant des fleurs) au lieu de : s'évertuer, se démener (personnes).

Esperta (*s'*) = se dresser au lieu de : se réveiller.

Esquèr = mal fait, de travers au lieu de : effrayant, peu sûr (en parlant d'un lieu). Le sens archaïque de ce mot est : gauche.

Estirat = grandi (par ex. grandi dans la débauche). Le réfléchi seul a le sens de grandir. Le passif dans ce sens est un peu forcé.

Fadet = feu follet substantif au lieu du sens adjectif = léger, frivole (diminutif de *fat*).

Falqueta = prendre, saisir (comme un faucon) au lieu de chasser au faucon.

Graitat = griffé (G. 46) au lieu de : labouré.

Gourg = gorge (de montagne) (C. S. 12) au lieu de grand trou plein d'eau.

Gandi (se) = sortir (du bain) au lieu de : se préserver, échapper à (avec l'idée de danger évité).

Ibersenc (l') = le Nord au lieu de : la chose d'hiver, qui naît, pousse ou se montre en hiver.

Jas = race, souche, au lieu de : gîte.

Mage, majo = grand, grande au lieu de : plus grand, plus grande (comparatif).

Mama = recevoir un fleuve (en parlant d'un autre fleuve) au lieu de : boire involontairement (à la baignade par ex.).

Oumbrenc (l') = le Nord au lieu de : la chose sombre, ombragée.

Pacan = citoyen libre au lieu de : paysan, rustre, vaurien.

Palet = dolmen au lieu de : galet plat et rond (pour jouer au bouchon par ex.).

Pairolo = chaudière de machine à vapeur au lieu de : gros chaudron.

Peirado = chaussée, chemin au lieu de : tas de pierres. Les deux sens sont du reste très voisins.

Rameja = faire remuer le feuillage au lieu de : cueillir les jeunes pousses.

Rai = rayon de soleil, au lieu de : rayon de roue.

Raia = rayonner, étinceler au lieu de : rayer, faire des raies.

Rega = faire des raies sur une étoffe (*raya*) au lieu de : faire des raies (en creux) sur un corps dur.

Siètì = siège, assiègement au lieu de : siège, chaise. Extension de sens légitime et peut-être ancienne.

Tièro = famille au lieu de : rangée, enfilade (de vignes notamment).

IV.

Mots formés a l'aide de suffixes ou de préfixes.

Fourès, qui connaissait toutes les ressources de sa langue maternelle, en connaissait tous les procédés d'enrichissement. Il avait remarqué avec quelle facilité, à l'aide de certains suf-

fixes ou préfixes, le peuple crée des mots nouveaux : il sut profiter de cet avantage. Le détail seul est ici intéressant. Etudions donc l'un après l'autre les suffixes de dérivation.

I. Substantifs dérivés

Suffixe — *at.* — *Eissamat* = un essaim tout entier, (cf. *un teulat* (une toiture), *un bentrat* (une ventrée) *un pugnat* (une poignée).

Suffixe — *ado.* — Dérivé de substantif : *à batalhados* = à toute volée (de *batalh* = battant de cloche).

Dérivés de verbes : *Brassejado* = grand geste des bras (de *brasseja*);
Ensannado = ensanglantement (de *ensanna*);
Fendasclado = crevasse (*se fendascla* = se crevasser);
Lougado = maison (de *louga* = louer).

Suffixe — *adis.* — *Baralhadis* = tapage (de *baralha* = faire du tapage);
Estenalhadis = tenaillement (de *estenalha* = tenailler);
Mourmouladis = murmure (de *mourmoula* = murmurer).

Suffixe — *adisso.* — *Sounadisso* = sonnerie (de *souna* = sonner).

Suffixe — *al.* — *Bascalal* = éclat de rire (de *bascala* = rire aux éclats);
Carbenal = roselière (de *carbeno* = roseau);
Endebinal = énigme (de *endebina* = deviner);
Sarral = serrement (de *sarra* = serrer).

Suffixe — *anso.* — *Allegranso* = allégresse (de *allegra*) cf. *remembranso* (de *remembra*).

Suffixe — *ard.* — *Auzelard* = gros oiseau (de *auzèl*).

Citons ici le diminutif *talpari* = petite taupe (de *talpard* = grosse taupe).

Suffixe — *arèlo.* — *Barcarèlo* = petite barque (de *barco*);
Micarèlo = miette (de *mico* = mie);

Sounarèlo = sommeil (de *son* = sommeil);
Toumbarèlo = disposition à tomber (de *toumba*)

Suffixe — *as.* — *Aclas* = gros aigle (de *aclo*, aigle);
Bentalhas = gros éventail (de *bentalh* = éventail);
Capas = grosse tête (de *cap* = tête);
Fauras = forgeron sans idée péjorative (de *faure* = forgeron);
Liounas = grand lion (de *lioun* = lion);
Marras = bélier (de *marre* = bélier);
Mourras = gros museau (de *mour* = museau);
Trouncas = gros tronc (de *trounc* = tronc);

Suffixe — *asso.* — *Fournasso* = fournaise;
Cintasso (de *cinto* = ceinture);
Ancrasso (de *ancro* = ancre);
Balhadasso = grosse fosse (de *balhat* = fossé, où *lh* est peu explicable phonétiquement);
Couquilhassos = coquillages.

Suffixe — *aire.* — *Absintaire* = buveur d'absinthe (M. S. 134);
Agranaire = preneur de grains, ivrogne [1];
Assoustaire = protecteur (de *assousta* = assister);
Aimaire = aimeur (de *aima* = aimer);
Bermenaire = chercheur de vers (cf. se *bermena* = se remplir de vers);
Counquistaire = conquérant (de *counquista* = conquérir);
Crentaire = qui craint (de *crenta* = craindre);
Goubernaire = gouverneur (de *gouberna* = gouverner);
Emperaire = empereur (C. S. 332) par substitution du suffixe patois – *aire* au suffixe français — *eur*.

Suffixe — *dou.*

[1] Remarquer le sens opposé du verbe *agrana* = jeter des grains, etc..., ou des vers, pour attirer le poisson.

A)Suffixe—*adou.*—Dérivés de verbes de la 1re conjugaison :

Troutadou = trottoir (de *trouta* = trotter), l'endroit où l'on trotte;

Tustadou = heurtoir (de *tusta* = heurter), ce qui sert à heurter.

Penchenadou = peignoir (de *penchena* = peigner). D'après les deux exemples précédents, on voit que ce mot peut aussi bien signifier l'endroit où l'on se peigne, que la chose dont on se sert quand on se peigne. C'est dans ce dernier sens que le poète l'emploie.

Poulsadou = respiration (G. 70) ne peut signifier que l'organe de la respiration (de *poulsa* = respirer). Ce dernier sens est du reste le seul que donne Visner.

B)Suffixe—*idou.*—Dérivés de verbes de la 2e conjugaison :

Proubezidou = proviseur (de *proubezi* = pourvoir);

Bincendou = vainqueur.

Fourès a-t-il formé ce mot d'après l'analogie du nom propre *Bincens* (Vincent)? ou d'après celle du participe latin : *vincendus*? mais ce dernier a le sens passif.

Ajoutons *baledou* (de *bale* = valoir) qui est employé par Fourès comme adjectif (valeureux).

Suffixe — *enso.*— *Agidenso* = aisance (de *agit*, *ido* = aisé, ée).

Regaudissenso = réjouissance (de *se regaudi* = se réjouir);

Memourenso = souvenir. On attendrait soit *membranso* (forme populaire de *membra*), soit *memouranso* (formation savante), puisque le verbe est de la 1re conjugaison. Le suffixe — *enso* est dû sans doute à l'analogie de *soubenenso*, qui est régulier.

Suffixe — *esso.*— *Ardidesso* = hardiesse (de *ardit*, *ido* = hardi);

Embriaiguesso = ivresse (de *embriaic*, *aigo* = ivre);

Efantesso = enfance (de *efant* = enfant);

Lingesso = sveltesse (de *linge* = mince);

Liounesso = lionne; outre qu'il paraît bizarre à côté de la forme si connue de *liouno*, ce mot est irrégulièrement tiré du substantif *lioun*; Fourès s'est autorisé pour le créer de l'analogie de *tigresso*.

Suffixe — *et*. — *Bizadjet* = petit visage;
Bourdounet = petit vers (de *bourdou*).
Diuset = petit dieu (*diuet*, chez Goudelin);
Filhoulet = petit-filleul (de *filhol* = filleul);
Mountet = petit mont;
Rayet = petit rayon.

Suffixe — *eto*. — *Ameto* = petite âme.
Caloureto — faible chaleur, tiédeur;
Merilheto = petite merveille;
Oubreto = petite œuvre;
Pamparugueto = petite perruque;
Tampeto = petite porte (de *tampo* = porte, volet);
Trembleto = petit tremblement (de *trembla*), par l'intermédiaire d'un mot *tremblo*, qui a existé ou existe peut-être au sens de tremblement.

Suffixe — *ido*. — *Bruzido* = bourdonnement (de *bruzi* = bourdonner).
Ausidos (*las*) (G. 166) = les ouïes (??).

Suffixe — *iè*. — A). Noms d'êtres animés (agents) :
Chabaliè = chevalier (de *chabal*);
Carrassiè = charrieur (de *carras*, grand char);
Pabouniè = gardeur de paons (de *pabou* = paon);
Malfaitiè = malfaiteur. Très régulièrement reformé. (Cf. *s'en ana à la malofaito*).
B). Noms de choses (lieu) :
Baguiè = coffret à bagues;
Paloumbiè = colombier (de *paloumbo*);
Poumariè = verger. Paraît bien être savant et tiré du latin : *pomarium*.

uffixe — *ièro*. — *Bessièro* = champ de vesces (de *besso* = vesce);

Iranjièro = bois d'orangers (de *iranje* = orange);

Minièro = mine. Est-ce parce qu'il y a plusieurs mines dans une exploitation minière que Fourès a employé ce collectif?

Les mots *bermenièro* (verminière), *beyrièro* (verrière), *lagremièro* (larmier du cerf), sont les mots français habillés à la lauraguaise. Nous étudierons plus loin cette reformation de mots.

Suffixe — *ilh*. — *Bestilh* (*le*) = l'infiniment petit (M. S. 160);

Saumilh = petit ânon. Cf. en toulousain : *bourril* (de *bourro*); — *courdil* (de *cordo*), et les noms propres *Annil*, *Françounil*, etc.

Suffixe — *ino*. — *Escurino* = obscurité (de *escur* = obscur). On trouve aussi la forme *escurezino*;

Oumbrino = ombre (de *oumbro*).

Suffixe — *iso*. — *Beliso* = embellissement, parure (de *bel* = beau);

Salbatjiso = sauvagerie (de *salbatje* = sauvage).

Suffixe — *men*. — A). Dérivés de verbes de la 1re conjugaison :

Airissomen = hérissement (de *airissa* = hérisser);

Baisomen = baiser (de *baisa* = baiser);

Castiomen = châtiment (de *castia* = châtier);

Esparrabissomen = éparpillement (de *esparrabissa* = éparpiller);

Estelomen = étoilement (de *estela* = étoiler);

Fusomen = essor (de *fusa* = partir comme une fusée);

Lizomen = glissement (de *liza* = glisser);

Oundromen = ornement (de *oundra* = orner);

Raugnomen = grognement (de *raugna* = grogner);

Remoulinomen = tournoiement (de *remoulina* = tournoyer);

Regrilhomen = renouveau, renaissance (de *regrilha* = reverdir);

Uflomen = gonflement (de *ufla* — enfler).

B). Dérivés de verbes de la 2e conjugaison :

Abalimen = effondrement (de s'*abali* = s'effondrer);

Aplaudimen = applaudissement (de *aplaudi* = applaudir);

Enluzimen = clarté (de *enluzi* = faire briller);

Esplandimen = épanouissement (de *esplandi* = étaler);

Fugimen = fuite (de *fugi* = fuir);

Frezimen = frisson (de *frezi* = frémir);

Nouirimen = nourriture (de *nouiri* = nourrir);

Trefouzimen = tressaillement (de *trefouzi* = tressaillir).

Suffixe — *ou*. — (latin — *onem*) *Aclou* et *Aglou* = petit aigle (de *acle* et aussi *aglo*).

Loubatou = louveteau (de *loubat* = gros loup).

Mascou = petit masque (de *masco* = masque);

Merilhou = petite merveille (de *merilho* = merveille);

Pendoun = pennon (drapeau), (G. 142) (de *pendre*);

Bourdicou = petite *bordo* (métairie). Le suffixe — *icou* a dû être emprunté à des diminutifs de mots en — *ico*, tels par exemple que *bourricou* (de *bourrico* = bourrique).

Suffixe — *ou*. — (latin — orem) *Rouzentou* = chaleur brûlante (de *rouzent* = incandescent).

Suffixe — *um*. — *L'albrum* = les arbres en général (B. donne *albrun* = aubier) (de *albre*);

Le balum = la force, l'ardeur (de *bale* = valoir);

Le letrum = les lettres en général (de *letro* = lettre).

Suffixe — *uro*. — *Bestiduro* = vêtements (de *besti* = vêtir);

Emboucaduro = embouchure (de *embouca* = emboucher);
Parladuro = parler, façon de parler (de *parla* = parler);
Tenduro = tenture, a été reforgée d'après le français [1].

Il nous faut citer ici, la liste des substantifs formés à l'aide de suffixes étant épuisée, un certain nombre de noms qui ne sont que le radical verbal pur, sans l'addition d'aucun suffixe. Cette formation est bien connue du français : cf. départ, retard, écart, renfort, port (et ses composés apport, etc.).

L'œuvre de Fourès présente les mots suivants :

I. Masculins. — *Buf* = souffle (de *bufa* = souffler);
Chapot = bourbier (de *chapouta* = barboter);
Clous = plainte (de *cloussi* = gémir);
Desbord = débordement (de *desbourda* = déborder);
Flambe = incendie (de *flamba* = flamber);
Pertrat = portrait (de *pertraire* (v. l.) = faire le portrait);
Record = souvenir (de *se recourda* (v. l.) = se souvenir);
Respir = souffle (de *respira* = respirer);
Truch = travail (de *trucha* = faire un travail pénible);
Uscle = hâle (de *uscla* = 1° éblouir ; — 2° hâler).

II. Féminins. — *Engano* = tromperie (de *engana* = tromper, duper);
Perturbo = perturbation (de *perturba* (mot savant) = troubler);
Tanco = barrière (de *tanca* = fermer);

[1] Citons à part le substantif *groumandèu* (G. 90), gourmand. Ce mot présente sans doute le suffixe — *èu*, qu'on retrouve dans *barbèu*, *carrèu*, *drapèu*, etc., et autres mots calqués sur le français. Nous n'osons affirmer toutefois que Fourès l'a forgé.

Trobo = imagination (de *trouba* = imaginer).

Les deux mots *aissejo* (envie) et *manejo* (manie, folie) [M. S. 186] nous paraissent se rattacher à la catégorie précédente. Ils doivent vraisemblablement remonter, l'un à *aisseja* (haïr), tiré du vieux mot *ais* ou *aisse* (ennui, tristesse); l'autre à *maneja* (manier, remuer). Mais si le sens du premier ne répugne pas à cette dérivation, celui du second, en revanche, s'y oppose absolument. Il n'y a aucun rapport pour le sens entre : *manie* (folie) et *manier* (remuer avec la main). Fourès leur aurait-il, par inadvertance, trouvé un lien de parenté ?

II. Adjectifs dérivés

Suffixe — *able*. — *Desagradable*=désagréable (de *desagrada* = déplaire);
Espantable = épouvantable (de *espanta* = épouvanter);
Estounable=surprenant (de *estouna* =étonner);
Mirable = admirable (de *mira* = admirer);

Suffixe — *adis*. — *Boulegadis*=remuant (de *boulega*=remuer).

Suffixe — *al* — *Gigantal* = gigantesque (de *gigant* = géant);
Moundial = du monde (de *mounde* = monde);
Patrial = de la patrie (de *patrio* = patrie);
Pourpoural = couleur de pourpre (de *pourpouro* = pourpre);
Umanal = humain (de *uman*, mot français à suffixe retouché qu'on trouve aussi chez Fourès);

Suffixe—*èl, èlo*. — 1°) Dérivés de verbes :
Bressarèlo = berceuse (de *bressa* = bercer);
Tindarèl = tintant (de *tinda* = sonner);
Encantarèlo = enchanteresse (de *encanta*= charmer).
2°) Dérivés d'adjectifs :
Rougel, èlo = rouge (cf. *roussel, èlo*, de roux, 550);

Clarinel, èlo = clair (de *clar*, par l'intermédiaire du diminutif *clari, ino*).

Suffixe *-enc, enco* — *Auzelenc* = frétillant comme l'oiseau (de *auzèl*);
Azurenc = azuré (de *azur*);
Bestialenc = bestial (de *bestial* = bétail);
Bimounenc = souple comme l'osier (de *bimou* = osier);
Divenc = divin (du thème *div* —) par substitution de suffixe (— *enc* au lieu de *i, ino*);
Ibersenc (*l'*) = le Nord (de *ibèr* = hiver);
Niboulenc = nuageux (de *niboul* = nuage).

Ce suffixe a paru si vivant à Fourès qu'il a cru pouvoir l'ajouter à des noms propres. Il dit par exemple : *cicloupenc* (cyclopéen), *courbiérenc* (des Corbières), *fouissenc* (fuxéen), *iounenc* (ionien), *piranenc* (pyrénéen), *sisyfenc* (de sisyphe). Il nous semble à nous plutôt archaïque : les mots où il s'est conservé sont assez rares.

Suffixe — *et.* — *Bermelhet* = vermeillet;
Cabifoulet = fou (de *cabifol.* V. B.);
Embriaiguet = un peu ivre (de *embriaic* = ivre);
Maurelet = brun (de *maurèl* = brun comme un maure);

Pour *frescoulet* (frais), c'est le suffixe — *oulet* qui a été ajouté. L'analogie a dû partir d'un adjectif en — *ol* (cf. *pirol* et *piroulet*, *cabifol* et *cabifoulet*.

Suffixe — *iè.* — *Grouliè* (le *pè gr.*) = (le pied) en savate (de *groulo* = savate);
Largassiè = généreux (de *largas*, augmentatif de *large*);
Paziè = favorable à la paix (de *pats* = paix);
Poutouniè = qui donne et reçoit des baisers (de *poutou* = baiser).

Suffixe — *ieu.* — *L'oumbrieu* = la chose ombragée, l'ombre (de *oumbro* = ombre);
Planhieu = plaintif (de *planh* (archaïque) = plainte).

Suffixe — *in.* — *Iborin* = d'ivoire (de *ibori* (ivoire) reforgé

d'après l'analogie des mots comme *Purgatori*);

Diamantin = de diamant. On eût désiré un suffixe en — *i*, — *ino*. cf. *bezi*, *couqui*, etc.

On sait que Ronsard et son école avaient essayé de redonner à ce suffixe en français une nouvelle vie.

Suffixe — *ous*. — *Aissejous* = envieux (de *aissejo* = envie).

Azirous = haïssable (de *azir* = haine);

Baudous = hardi (de *baud* (vieux mot) = vif, hardi, enjoué);

Espetaclous = superbe (de *espetacle* = spectacle);

Garbous = galbeux (de *garbe* = adresse, gentillesse. M. (marseillais);

Merilhous = merveilleux (de *merilho* = merveille);

Roucous = rocheux (de *roc*);

Souloumbrous = ombreux (de *souloumbra* = ombrager, mot provençal).

Ajoutons les mots savants : *merabilhous* (merveilleux) qui paraît avoir été créé d'après l'analogie de l'espagnol maravilla, et *balerous*, qui semble un calque du français « valeureux ».

Nous n'avons pu nous expliquer d'une façon satisfaisante la formation des mots : *artilhous* (artificieux), *gradalous* (alléchant, qui plaît), et *moulinous* (mou, mollasse).

Suffixe — *ut*. — *Alut* = ailé (de *alo*);

Boumbut = bombé (de *boumbo* = bombe);

Courbut (de *courbe*, *o* = courbe).

Gnarrut = renfrogné (de *gnarro* = mine renfrognée);

Nerbiut = nerveux (de *nèrbi* = nerf).

Ajoutons un dérivé d'adjectif : *coumoulut* = plein (de *coumoul* = même sens).

III. Verbes dérivés

1°) Dérivés directs, c'est-à-dire sans addition de préfixes ni de suffixe.

A. Dérivés de substantifs :

Alerta = tenir en alerte ; — *albrat* = couvert d'arbres ; — *belat* = voilé ; — *baudufat* = qui a la forme de la toupie (*baudufo*); — *boutioula* = former des boutons (*boutiolo*) ; — *courat* = évasé en forme de cœur; — *crambat* = divisé en chambres (*crambo*); — *ilmouina* = faire l'aumône (de *ilmouino*); — *frutat* = plein de fruit (d'après l'analogie de *flourat* = couvert de fleurs).

Marsa = pousser, croître en mars (de *mars*) [M. S., 86];

Mounarca = régner (de *mounarco*, mot calqué sur le français);

Perpelha = faire aller les cils (de *perpelh* = paupière). On attendrait le fréquentatif *perpelheja*.

Sartra = repriser (une étoffe) (de *sartre* = tailleur);

Uelhat = couvert d'yeux, ocellé (de *uelh* = œil).

Citons enfin *bato-cuga* (de *bato-cugo*=bergeronnette)=faire aller la queue comme la bergeronnette.

B. Dérivé d'adjectifs :

Gayant = réjouissant (de *gay* = gai, réjoui);

C. Dérivé d'onomatopées :

Chichita = faire chi-chi-chi (en parlant des oiseaux);

Chieuta = piauler (G. 120).

2°) Dérivés à l'aide de préfixes :

Préfixe *a* — A. Dérivés de substantifs :

Assoura (*s'*) = se faire la sœur de (de *sor*) (*s'afraira* (de *fraire* = frère) existe);

Acoura = donner du cœur (de *cor*);

Apressa = serrer, tasser (de *presso*=presse);

Agruna (*s'*) = se réunir (de *gru* = grain). Le contraire est *degruna*.

Acela = recevoir d'en haut (de *cel* = ciel) (M.S., 260);

Ateulit = devenu dur comme une tuile (de *teulo* = tuile);

Atroupela (*s'*) = s'attrouper (de *troupel* = troupeau);

Afoundi (*s'*)=aller au fond (de *founs* =fond);

B). Dérivés d'adjectifs ou de participes :

Abalenta = rendre vaillant (de *balent* = vaillant);

Arrizenta (*s'*) = devenir riant (de *rizent* = riant) ;

Alanguienti (*s'*) = s'alanguir (de *languient* (forme archaïque pour *languissent*) = languissant.

Préfixe *de* — *Demezoulha* = ôter la moelle (*mezoulh* = moelle);

Descarrassa = émotter (*carras* = motte de terre);

Desselba = déboiser (*selbo* = forêt).

Deseltela (*se*) = perdre ses étoiles (C.S.,208);

Desempantena = ôter du filet (*panteno* = filet à poche. B.—Cf. *uno panto de rire* = une ventrée de rire).

Préfixe *em* — 1°) Dérivés de substantifs :

Embelugat = enveloppé d'étincelles, de bluettes (de *belugo* = étincelle);

Emmitenat = ganté de mitaines (de *mitèno* calqué sur le français);

Embabarilha = éblouir, mettre dans l'état d'une personne à qui les yeux « *fan babarilhos* »;

Empantena = mettre dans un filet (de *panteno* = sorte de filet);

Empalanquit = porté sur le pavois (de *palanco* = planche à passer un ruisseau);

Emparadisanto (*albo*) = (aube) céleste, rayonnante (de *paradis*);

Empapierat = couvert de papier (de *papiè*);

Empourpoura (*s'*) = s'empourprer (de *pourpouro*, mot savant);

Encatela = mettre en écheveau (de *catel* = écheveau);

Engaina mettre dans la gaîne (de *gaino* = gaîne);

Ennebat = couvert de neige (de *nebo* = neige);

Entahinat = ennuyé (de *tahino* = souci, profond ennui).

2°) Dérivés d'adjectifs :

Enjoubenit = rajeuni (de *joube* = jeune);
Emmudi = rendre muet (de *mut* = muet);
Enrouzentit = devenu incandescent (de *rouzent* = incandescent).

Préfixe *es* — *Espelsat* = échevelé (de *pelses* = cheveux).

Préfixe *in* — *Indoundat* = indompté (et *indoundable*) de *dounda* = dompter.

Préfixe *re* — *Rejiscla* = retentir (de *jiscla* = pousser des cris aigus et perçants);
Recounquista = reconquérir (de *counquista* = conquérir);
Regaudi (*se*) = se réjouir (de *se gaudi*. B. (béarnais) = se réjouir);
Regaudina (*se*) = se réjouir (de *se gaudina*. B. V. = se réjouir);
Respeli (*se*) = éclore de nouveau (de *s'espeli* = éclore).

3°) Dérivés à l'aide de suffixes :

Suffixe — *eja*. — C'est le seul que nous ayons rencontré :

A). Dérivés de substantifs :

Classeja = sonner le glas (*les classes* = le glas);
Cugeja = faire aller la queue (*cugo*);
Foulzeja = foudroyer, frapper de la foudre (*foulze*);
Fuilheja = feuilleter (*fulh* = feuille);
Mourmouleja = murmurer (de *mourmoul* = murmure M.);
Mourreja = fouir du museau (de *mour* = museau);
Pifreja = jouer du fifre (de *pifre* = fifre).

B). Dérivés d'adjectifs :

Bluejant, *o* = bleuissant (de *blu*);
Dureja = durcir (de *dur*).

Les deux suivants sont plutôt irréguliers :

Fousqueja = rendre trouble, violer, a un sens transitif peu correct : on s'attendrait au sens « de devenir trouble » (*fousc* = trouble);

Rauqueja = dire d'une façon rauque, (que le poète emploie d'ailleurs au sens transitif), n'était guère une création nécessaire. *Rauquilheja* existe, en effet, et a pour lui les formes très usitées de *rauquilh* (enrouement) et *rauquilhous* (enroué).

C). Dérivés de verbes :

Miralheja = miroiter (de *miralha* = mirer, refléter);

Parlateja = parler beaucoup (de *parla*, avec l'addition d'un *t* euphonique comme dans *chichita*);

Tindourleja = sonner (de *tindourla*, venu lui-même de *tinda*, plus le suffixe légèrement péjoratif — *ourla*, cf. *penjourla* de *penja*) ;

Tindineja = sonner (de *tindina* = tinter (tintinnare);

Enfin, *vibreja*, qui n'est autre que le français « vibrer », augmenté de la terminaison des verbes fréquentatifs patois.

D). Dérivés d'onomatopées :

De même qu'il avait forgé des verbes en donnant à des onomatopées les terminaisons verbales, Fourès en a créé en ajoutant à des onomatopées le suffixe *eja*. Citons *balinbaleja* = brimbaler (de *balin-balan*), et *pat-pabateja* = chanter [en parlant de la caille] (de *patpabat*, cri de la caille).

IV. Adverbes dérivés

Africomen = ardemment (de *afric* = ardent);

Doulentomen = en se plaignant (de *doulent* = plaintif (sens archaïque);

Espantablomen = épouvantablement (de *espantable* = épouvantable);

Fadomen = follement (de *fat, fado* = fou);

Paribomen = pareillement (de *pariu, ibo* (pareil), qui semble un vieux mot);

Pouderousomen = puissamment (de *pouderous* = puissant. V. B.);

Tempestousomen = tempêtueusement (de *tempestous*. B. = tempêtueux).

V. Mots composés

Le patois connaît les mots composés, tout comme le français, et semble même à cet égard plus hardi que lui. Fourès en a fait son profit.

1°) Substantifs :

A. Substantif et substantif. — Ceux que nous avons relevés chez notre poète sont calqués sur le français, et du reste très savants. Ce sont : *ort-pouesìo* = jardin-poésie, et *lauzeto-pouesìo* = alouette-poésie. Ce genre de composés, on le sait, fut cher à Victor Hugo, surtout vers la fin de sa carrière. Peut-être faut-il ranger ici le mot *nouzèl courredou* (nœud coulant), où le second terme semble bien être le substantif *courredou* (couloir, corridor).

B. Adjectif et substantif.— Nous n'avons trouvé chez notre auteur que le mot *mièch-abalimen* = presque disparition (traduction de Fourès) (cf. *mièjo-litro* = demi-litre), et *l'autr'ièr* (avant-hier), calqué sur la locution archaïque *l'autr'an* (l'an passé).

C. Verbe et substantif. — Cette sorte de composés est aussi fréquente qu'en français. Fourès a créé *espandis-tramo* = étale-trame, *gardo-erbos* = herbier. Quant aux expressions : *rodo-cantous* (rôdeur) et *tourmento-coumunos* (brouillon), elles doivent être du langage courant, bien que nous ne les ayons trouvées nulle part.

2°) Adjectifs. — Plaçons ici *palle-mort* = pâle comme un mort (C. S., 148), qui est peut-être composé d'adjectif plus participe, peut-être d'adjectif plus substantif. Nous n'avons relevé que deux adjectifs composés de deux adjectifs : ils sont calqués sur le français, le langage du peuple ne connaissant pas ces raffinements de nuances. Ce sont : *bert-negras* = vert-

noirâtre, et (*mar*) *berdo-bluo* = (mer) verte-bleue. Nous ne parlons pas de *hispano-mauresc*, qui est, entre tous, un mot savant.

3°) Verbes :

A. Substantif et verbe. — *Se graifoundre* (se fondre, sentir sa graisse se fondre) est de formation très régulière. Rapprochons les expressions bien connues de *corfendre* = fendre le cœur, *calleba* = lever la tête, ou encore *captira* = s'éloigner du timon de la charrue (nous citons ce dernier à cause du sens spécial qu'il a chez Fourès).

B. Adverbe et verbe. — Nous avons rencontré la forme *plafazent*, — *o*. C'est le seul exemple que nous connaissions de composé avec *pla*. Il en existe cependant avec *bel* (*per belesta* = pour la montre, pour la parade (mot à mot pour bien être) et avec *mal* (*malcourat* = qui a le cœur triste).

VI. Autres créations de mots

Autant et plus que le français, le patois connaît l'emploi de l'infinitif comme substantif. Fourès s'en est autorisé pour hasarder quelques substantifs nouveaux. Relevons : *le boula* = le vol ; — *moun desira* = mon désir ; — *soun jaupa* = son aboiement ; — *moun pensa* = ma pensée ; — *le retrouni* = le grondement ; — *le rugi* = le rugissement, etc...

Enfin, signalons l'emploi comme substantifs d'onomatopées ou d'interjections : *le richieuchieu* = le richichi (des oiseaux); — *un ai* = un hélas ! — *le mè-è-è* = le bêlement ; — *les gui-guit* = les gui guits (des hochequeues); — *un zi-zim* (de bigart) = un bourdonnement (de moustique).

VII. Mots étrangers au dialecte

Nous classons sous ce titre une assez grande quantité de mots que nous croyons inconnus des habitants du Lauraguais. Nombre d'entre eux appartiennent à cette langue littéraire, aux frontières très larges et à l'âge très douteux, où viennent puiser à pleines mains nos auteurs méridionaux lorsque leur dialecte ne possède pas le mot dont ils ont besoin. Dans cette

langue, dont on pourra un jour, nous l'espérons, démontrer la bigarrure, des mots des siècles passés et depuis longtemps hors d'usage sont rappelés à la vie active et trouvent le meilleur accueil auprès de leurs cadets du XIX[e] siècle ; des mots du Limousin voisinent familièrement avec des mots de la Provence, et des expressions marseillaises y coudoient fraternellement des locutions gasconnes ou béarnaises.

Nous aurions voulu pouvoir faire le départ entre les mots qui appartiennent à cette langue si artificielle et si déconcertante, surtout pour le lecteur qui n'en a pas l'habitude, et ceux qui sont vraiment en usage chez le peuple, en indiquant pour ceux-ci leur origine exacte. Nous avons dû y renoncer : ce travail, nous semble-t-il, ne pourra être fait de longtemps encore et la carte dialectale des parlers méridionaux n'est pas près d'être dressée. On peut toutefois avancer que c'est dans l'œuvre de Mistral que Fourès est allé surtout puiser.

Abadesso = abesse. B.
Abela (*s'*) = s'embellir. B.
Abelh = essaim. M.
Abelhan = essaim. M.
Abida = nourrir de. R.
Acara (*s'*) = s'affronter. B.
Aclenca (*s'*) = s'incliner. B. R.
Agouta (*s'*) = tarir. B.
Alado = air de feu, un peu de chaleur. B. R.
Alaga = abattre, coucher. B.
Alussa = battre brutalement. B.
Amagestra = instruire. B.
Amaira = nourrir, réconforter. (St-Paul (Ariège)=allaiter).
Ancessous = ancêtres. B.
Aplanta (*s'*) = s'arrêter. B.
Arìè = sorte de crible. R.
Arleri = fanfaron, extravagant. B.
Arrounta = lancer une pierre avec force. M. (Pyrénées).
Astre (*de tal*) = d'aventure (M. *per tal astre*). L'expression a été mal comprise par Fourès : *d'astre* suffisait.
Aufega (*s'*) = se pâmer à force de crier. B. R.
Auzidou = oreille. B. R.

Badalhol = bâillon. B.
Baragno = haie. B. (A Toulouse : *barralho*)
Bataga = palpiter. B.
Bais = baiser. B.
Belholo = veilleuse. B.
Bezourdo = buccarde (coquille). M.
Binga = sauter. M.
Biscountour = détour. M.
Bitalho = victuailles. B.
Bouche = bouge (de tonneau). M. (Hérault).
Boulhou = boulet, (M. contre-poids d'une romaine).
Bourdeja = côtoyer, border. B.
Brezilh = gazouillis. B.
Bribent = courant. M.
Brouit = brouet. B.
Bruelh = taillis. B.
Cabeladuro = chevelure. B.
Cabrol = chevreau. B.
Cacio = acacia. B.
Cafourno = trou. M. (marseillais).
Calpre = charme (arbre). B.
Cals = chas d'aiguille. B.
Calumel = chalumeau. B.
Capelh et *capelho* = cime d'arbre. M.
Cascalha = gazouiller. B. R.
Cairou = morceau. R.
Cezelho = Cécile. M. (Castres).
Chif = sable. M. (Tarn).
Clapardo = sonnaille. B.
Clarou = clarté. B.
Clina = baisser, abaisser. B.
Colo = troupe. B. P. La forme habituelle est *colho*.
Cordouan = de Cordoue. B.
Coumpeirè = amas de rocs. M.
Coundreit = en bon ordre. M. (catalan).
Counquista = conquérir. P.
Counsumit = passé écou'é (temps). B.
Coup = chapeau haut de forme. R.
Coural = cordial. V.

Cousteja = côtoyer. B. R. (Existe en gascon).

Cros = trou. B. (Existe (gasc.) avec le sens de cachette, silo, souterrain).

Crudèl = cruel. B.

Dagueja = poignarder. V. B.

Dejousterra = déterrer (P. = *dessoustarra*).

Delenc = fièvre, dépérissement. M. (Tarn).

Dogoul = dogue. B.

Doublenc = agneau qui prend deux dents. B.

Doumege = plus âpre, moins doux. M. R.

Drago = fée. (P. drac).

Empensa = rendre songeur. V. B.

Encaleilha = illuminer. V

Encarrat = attelé. B.

Encoura = donner du cœur. B.

Engoulidou = gouffre. B. P.

Ennegrezi (*s'*) = se noircir. B.

Enniboula (*s'*) = se couvrir de nuages. B. R.

Enrabiat = enragé. B.

Erme = terrain inculte, lande. B.

Escabot = groupe. B.

Escalabra (*s'*) = se dresser, se cabrer. B. R

Escarpina = galoper. V. B.

Escourcoulh = perquisition. M. (Tarn).

Espansa = éventrer. B.

Espeti = éclater. B. R.

Espeut = épieu. B.

Estrado = rue, chaussée. B.

Fado = fée. P.

Farcejaire = farceur. V. B.

Febrous = fièvreux. B.

Fèr, fèro = sauvage. B.

Ferromentos = ferrures. P. R.

Flamina = flageller. M.

Flaquiso = faiblesse. B. (P. = *flaquiche*).

Flar (*à*) = en grande quantité. M.

Fogo = fougue. B.

Fougagno = plaque de fonte (des cheminées). M. (marseillais).

Founs = profond. B.
Fountanèlo = creux de l'estomac. R.
Frust, o = fruste. B.
Gabian = goeland, mouette. B.
Garagnoun = étalon. B. M. (rhodanien).
Gent = gentil. B.
Gieulo = geôle. M.
Grandesso = grandeur. B.
Graniboul = fécond en grains. P.
Graniu, ibo = fécond en grains. B.
Gras = grès (pierre) (B. *graso*).
Grepitat = misère. M. (Tarn).
Grequeja = saccager. V. B.
Grussanotos = coquilles de Gruissan. M.
Imo = brise. M.
Jaurèl, èlo = rieur. M.
Jouvent = jeune homme. B.
Lamp = éclair. B.
Leste = terminé. M.
Lux = lumière. V. B.
Magestral, alo = magistral. B.
Majour, ouro = grand. B.
Malancounic = mélancolique. M.
Mande = délégué. R.
Manifaciè = adroit. M.
Marineja = vaciller. B.
Marrela (*se*) = se serrer (en parlant des brebis). B.
Massolo = massette. R. M.
Mege = médecin. B. P.
Mejan = moyen. B.
Meissouniè = moissonneur. B. R.
Nizoulo = île. M. (Tarn).
Naula = voguer. M. (béarnais).
Ouferto = offrande (V. *uferto*).
Oumbrenc = sombre, ombrageux. B.
Ourfanèu, èlo = orphelin, ine. B.
Payan = païen. B.
Se palaissa = se prélasser. M.
Paratge = côte, abri. B.

Pasturga = paître P.
Pabo = paonne B.
Pertus = trou, fente. B.
Pichoulino = olive de conserve. P.
Pindourla = pendiller. B. R.
Plo = plateau (B. billot de boucher).
Plounchoun = pichet. B.
Pounent (*le*) = le couchant. B.
Poutouno = baiser. B.
Preguièro = prière. B.
Pual = dent (de râteau, de peigne, etc.). M.
Rabiat = enragé. B.
Recouïre = tournant B.
Relieu = relief. B.
Retipa = ressembler à. M.
Retraire = rendre par la peinture (R. ressembler à).
Ribal = rivage. B.
Ribeja = être ou marcher au bord de l'eau, côtoyer. B.
Sautenbanc = saltimbanque. M.
Signoco = bâlafre. M. (Tarn).
Soulenco = fête des moissons. B. R.
Sourdens = sortant de terre. B.
Sourgo = source. B.
Subrejoun = milieu du jour. B.
Succi = ambre. B.
Talholo = ceinture. M.
Tapios = torchis. B.
Tebes, *ezo* = tiède. B. R.
Teleto = toilette, parure. B.
Temegut = redouté. B.
Terraire = champ, domaine. B.
Tourre = tour. B.
Tourtouro = tourterelle. B.
Trantalha (*se*) = se mouvoir avec peine. B.
Tre = dès. M. (dès la mort = *tre la mort*).
Treboulino = piquette, petit vin (B. fond, lie).
Treboulum = trouble, confusion, B. R.
Trèn = trace. M. (Hérault).
Tuadou = abattoir. B.

Ufanous = orgueilleux. B.
Utriè = homogène. M. (Tarn).
Vergiè = verger.
Vetat = barré, rayé. B.
Voulastreja = folâtrer. B. (abbé Gary = *boulateja*).
Zinzoulin, ino = violet rougeâtre. B.

VIII. Mots calqués sur le latin ou sur les langues sœurs

1°) Latin. — Fourès a eu le tact de n'emprunter au latin qu'un très petit nombre de mots : il eût mieux fait, toutefois, de s'en abstenir complètement, car plus encore qu'au français ces mots donnent au patois un vernis savant et une couleur artificielle.

Citons les substantifs : *bacco* (*frut en*) = fruit bacciforme ; — *espir* = spirale ; — *capso* = calice (des fleurs) ; — *gent* = nation ; — *joubentut* = jeunesse ; — *lar* = lare ; — *Oustrio* = Autriche ; — *pagino* = page ; — *poutencio* = puissance ; — *poutestat* = pouvoir ;

les adjectifs : *almo* = bienfaisante ; *arcano* = secrète ; — *eterne* = éternel ; — *soulemne* = solennel ;

les verbes : *s'apta* = s'adapter ; — *bibifica* = vivifier ; — *magnifica* = magnifier ; — *jugula* = soumettre ; — *perturba* = troubler ; — *resurgi* = faire revivre, ressusciter.

Relevons ici un mot grec : *melisso* (abeille) [M. S., 152] ; deux mots espagnols : *amir* (émir) et *atalayo* (tour d'observation, château) ; enfin un verbe : *rengraciar* (remercier), qui paraît calqué sur l'italien, *ringraziare*.

2°) Français. — Les emprunts au français sont beaucoup plus nombreux. En général, avant de nous les présenter, le poète a tenu à leur donner une livrée languedocienne, mais pour la plupart le travestissement est insuffisant ; pour quelques-uns, il tourne à la mascarade. Nous faisons allusion ici à des mots comme *envincut* (invaincu), à quelques autres qui, appartenant au langage purement scientifique, ont je ne sais quel air gauche sous leur habit patois (tels *oucello* (ocelle), *lanceoulat* (lancéolé), *martiroulouge* (martyrologe), *nouctiluco*

(noctiluque), et surtout à ce néologisme que Fourès, plus hardi que nos savants, n'a pas hésité à forger, à ce monstre de la lexicologie patoise : *abelhoufage* = mangeur d'abeilles.

Quand le peuple va chercher dans le français les mots qui lui manquent, il calque purement et simplement, se bornant à suivre quelques règles empiriques des plus simples. Etudions-les et comparons-les à la pratique suivie par notre auteur.

Le peuple change le son — *e* muet des finales françaises en — *o* muet si le mot est féminin (*lampo* = lampe), en *e* muet (ou demi-muet si l'on veut) si le mot est masculin (*espace* = espace). Fourès se conforme à la première de ces règles : il dit *ancro* (encre), *cathedralo* (cathédrale), etc., mais il supprime très souvent l'*e* semi-muet des finales du masculin. Par suite, les adjectifs français en — *ique* se terminent chez lui en — *ic* (*antic*, *crounic*, *metallic*, *pacific*), traitement conforme du reste à l'étymologie; ceux en — *esque* finissent en — *esc* (*gigantesc*, *elefantesc*) et d'autres mots tels que *fidel* (fidèle), *celt* (celte), *golf* (golfe), etc., perdent leur finale (alors que le peuple la leur maintient), ou en changent (*espaci* = espace) pour se rapprocher de la dérivation régulière.

Le peuple change en *ou* les *o* protoniques du français (Ex. *bouta* = voter). Fourès suit exactement cette règle et dit : *bourealo* (boréale), *lanceoulat* (lancéolé), *oucello* (ocelle). Il va même plus loin dans cette voie, et même trop loin, quand il dit *martyroulouge* (cf. pour l'analogie seulement : *elotge* (éloge), *relotge* (horloge).

Le peuple change l'*x* du français en *ts* (Ex. *fitsomen* = fixement). Fourès le change en — *ss*, non d'après l'analogie des mots qu'on calque actuellement sur le français, mais d'après celle des mots de création populaire, tels que *eissam*, *fraisse*, etc., qui ont été régulièrement dérivés du latin. Il dit, par suite, *essil*, *essecuta*, *filoussera*, *fissomen*, *sassoufone*.

Le peuple ajoute un *e* prosthétique devant tous les mots français commençant par le groupe *sc*, *sp*, *st* : il dit par exemple *escultur* (sculpteur), *espahi* (spahis), *estatuo* (statue). Fourès dit comme lui *esfinx* (sphinx), *esplendou* (splendeur), *estroubiles* (strobiles), etc. De plus, ayant remarqué que le préfixe latin *ex* ou *deex* s'était réduit à *é* ou *dé* en français, tandis qu'il

était resté *es* ou *des* dans le patois (comparer : ému et *esmaugut*, déterrer et *desterra*), Fourès restitue par analogie cet *s* aux mots *escrin*, *esmalh*. Il tire ainsi très régulièrement *esquist* de *exquisitus*, mais il ajoute, contre toute analogie et contre toute logique, un *s* au mot *descurioun* (décurion), qui n'en eut jamais en latin.

Ce souci de se rapprocher le plus possible de la dérivation populaire, se trouve dans le traitement de certains suffixes. Le peuple dit *ancièn*, *tolousèn*, *Santo-Germèno* ; il dit aussi *calkèro* (calcaire), *bittouèro* (victoire), *ciboùèro* (ciboire), ne modifiant guère que les deux finales françaises — *eur* (ou *teur*) (comme dans *bounur*, *emperur*) et — *on* (comme dans *citroun*, *baloun*). Fourès, remontant à l'étymologie, les modifie presque toutes. C'est ainsi qu'il change la finale française — *ence* en — *encio* (*essistencio*, *innoucencio*, *proubencio*, *independencio* etc.) la finale — *en* (ou *ain*) (du latin *anus*) en *an* et dit : *ancian*, *foucean*, *judean*, *marroucan*, *oustrasian*, *piranéan*, *prussian*, *toulousan* et *uman*. Il dit : *calcári* comme *bicári* ; — *bitório* comme *glório* ; — *cibóri*, *labouratòri*, *territòri*, comme *Purgatòri* ; — *fácio* (face) comme *grácio* ; — *cerveso* (cervoise), *galeso* (gauloise) comme *albigeso* (albigeoise), — *lasqualos* (lesquelles) comme *escalos* (échelles) ; — *bouiatjou*, *escultou*, *emperatou*, comme *ritou* (curé). Remarquons toutefois que pour le mot *equatour*, il n'a pas osé appliquer sa règle jusqu'au bout, et craignant sans doute que le mot ne fût méconnaissable sous la forme *equatou*, il a conservé l'*r*, contrairement à la phonétique de son dialecte.

Mais il a fait plus encore que reforger par analogie les suffixes ; il a opéré des permutations entre eux. Certains mots chez lui ont ainsi deux et trois formes ; outre la forme *allegresso*, par exemple, qui est calquée sur le français, on trouve tantôt *allegranso* (C. S., 290) et tantôt *allegretat* (C. S., 112 et 192) : nous avons déjà vu *emperaire* à côté de *emperatou*, *piranenc* à côté de *piranéan*. Tous les mots nés de cette reformation ne sont pas également heureux et l'on peut trouver inutile, à tout le moins, la création du mot *barbaritat* (M. S., 70).

Fourès n'a pas retouché que des suffixes : il s'est attaqué aux mots racines eux-mêmes. C'est ainsi que les mots suivants qui seraient dans la bouche du peuple : *ourfèbre* (orfèvre), *peirifiado* (pétrifiée), *roiyoutat* (royauté), *equèstro* (équestre)

ont dû mettre bas leur habit français et se déguiser en *orfaure*, *peirificado*, *reyetat*, *eguèstro*. Personne dès lors ne saurait plus s'étonner si *Pièrre* est devenu *Peyre* et *Roubespièrre* *Roubespeïre*, ni même si auréoler, oriflamme, concitoyen et terraqué se présentent à nous sous les traits un peu étranges de *auriouleja* (cf. *auriol* = loriot), *auriflambo*, *councieutadin* et *terraigat*.

Enfin notre auteur, tirant de l'analogie tout ce qu'elle peut donner, est allé jusqu'à créer le substantif *boyo* (voie) [C. S., 240], s'appuyant soit sur le mot *proyo* (proie) qui existe, soit sur une forme comme *emboyo* (il envoie) qui existe également.

IX. Mots inconnus

Notre étude ne serait pas complète si nous ne donnions en terminant les mots sur lesquels nous n'avons pu recueillir aucun renseignement précis. Tout au plus nous a-t-il été possible, pour quelques-uns, de rapprocher certains mots de l'ancienne langue ou des dialectes voisins. On comprend que nous ayons dû renoncer à les faire rentrer dans une des classes précédentes.

Aial = aquilon (C. S., 210).

Arguelh = coin à encoche pour soulever les meules. M. (C. S., 86).

Adraisa (*s'*) = se réunir. (C. S., 290).

Antes = corde d'une cloche (C. S., 328)

Babarilhos (*les èls fan*) [C. S., 108] = avoir des éblouissements (de *varius*?) Cf. *ba*barot, *ca*carot, *ta*taroto, *pa*paraugno.

Brezelh (G., 104) et *Brezelho* (C. S., 324) = réseau, nasse. Cf. *bretz* (anc. langue) = piège à oiseaux.

Brezilh = proyer, sorte d'oiseau. M. (C. S., 224).

Bessairou = fossé au pied des coteaux (C. S., 176) (M. *besalièro* = rigole d'arrosage).

Brenguièro = bourdalou, vase de nuit. (C. S., 286).

Bermo = berge. M. (C. S., 324).

Barricaudo = petit ravin. (M. S., 112) (M. *barricau* = voirie, lieu où l'on enfouit les animaux morts).

Caprous = étraves d'un vaisseau. M. (C. S., 44).

était resté *es* ou *des* dans le patois (comparer : ému et es*maugut*, déterrer et des*terra*), Fourès restitue par analogie cet *s* aux mots *escrin*, *esmalh*. Il tire ainsi très régulièrement *esquist* de *exquisitus*, mais il ajoute, contre toute analogie et contre toute logique, un *s* au mot *descurioun* (décurion), qui n'en eut jamais en latin.

Ce souci de se rapprocher le plus possible de la dérivation populaire, se trouve dans le traitement de certains suffixes. Le peuple dit *ancièn*, *tolousèn*, *Santo-Germèno* ; il dit aussi *calkèro* (calcaire), *bittouèro* (victoire), *cibouèro* (ciboire), ne modifiant guère que les deux finales françaises — *eur* (ou *teur*) (comme dans *bounur*, *emperur*) et — *on* (comme dans *citroun*, *baloun*). Fourès, remontant à l'étymologie, les modifie presque toutes. C'est ainsi qu'il change la finale française — *ence* en — *encio* (*essistencio*, *innoucencio*, *proubencio*, *independencio* etc.) la finale — *en* (ou *ain*) (du latin *anus*) en *an* et dit : *ancian*, *foucean*, *judean*, *marroucan*, *oustrasian*, *piranéan*, *prussian*, *toulousan* et *uman*. Il dit : *calcári* comme *bicári* ; — *bitório* comme *glório* ; — *cibóri*, *labouratòri*, *territòri*, comme *Purgatòri* ; — *fácio* (face) comme *grácio* ; — *cerveso* (cervoise), *galeso* (gauloise) comme *albigeso* (albigeoise), — *lasqualos* (lesquelles) comme *escalos* (échelles) ; — *bouiatjou*, *escultou*, *emperatou*, comme *ritou* (curé). Remarquons toutefois que pour le mot *equatour*, il n'a pas osé appliquer sa règle jusqu'au bout, et craignant sans doute que le mot ne fût méconnaissable sous la forme *equatou*, il a conservé l'*r*, contrairement à la phonétique de son dialecte.

Mais il a fait plus encore que reforger par analogie les suffixes ; il a opéré des permutations entre eux. Certains mots chez lui ont ainsi deux et trois formes ; outre la forme *allegresso*, par exemple, qui est calquée sur le français, on trouve tantôt *allegranso* (C. S., 290) et tantôt *allegretat* (C. S., 112 et 192) : nous avons déjà vu *emperaire* à côté de *emperatou*, *piranenc* à côté de *piranéan*. Tous les mots nés de cette reformation ne sont pas également heureux et l'on peut trouver inutile, à tout le moins, la création du mot *barbaritat* (M. S., 70).

Fourès n'a pas retouché que des suffixes : il s'est attaqué aux mots racines eux-mêmes. C'est ainsi que les mots suivants qui seraient dans la bouche du peuple : *ourfèbre* (orfèvre), rifiée), *roiyoutat* (royauté), *equèstro* (équestre)

Rau (*à*) = à sec, à vide (C. S., 218). M., qui écrit *raus* et rapproche de *raus* (roseau) en bordelais.

Riffado (*de*) = de champ. M. (C. S., 254).

Sugros = saillie, nervure des ailes des grillons. M. [G., 8].

Sieuse[1] (*peiro*) = (pierre) dure, *roc-sieure*[1] = quartz. (C. S. 218). M., qui donne comme étymologie : *silicea*.

Samoustaire = fouleur de vendanges. (M. S., 238).

*
* *

CONCLUSION

Il nous reste à dire quelles conclusions nous semblent se dégager de cette étude. Nous craignons, en effet, qu'elles n'apparaissent au lecteur, non seulement un peu confuses, mais encore peu favorables à notre poète. Que dire au sortir d'une telle avalanche de mots et de mots rares ou parfois étranges, sinon que Fourès semble s'être forgé une langue quasi incompréhensible? Le jugement serait par trop sommaire. Quelque longues que soient les listes citées, gardons-nous d'oublier que bien plus dense et plus longue serait celle qu'on ferait avec les mots que nous n'avons pas relevés, parce qu'ils sont du langage courant. Une première remarque s'impose donc à nous : la richesse du vocabulaire chez notre poète.

Hâtons-nous d'ajouter que la plupart des mots qui figurent sur nos listes sous les titres : mots à sens détourné ou mots formés par dérivation et composition, seraient sans doute compris dans la patrie de Fourès, même par les illettrés. Il y a là, en effet, tout un système d'enrichissement de la langue qui est rigoureusement conforme aux règles que suit inconsciemment le peuple, lorsqu'il crée pour ses besoins des mots nouveaux. Nous aurions pu, à la rigueur, nous dispenser de relever et les diminutifs en — *et* (*eto*) ou en — *ou* (*ouno*), et

[1] Ces deux mots doivent être une double forme d'un seul et même mot : la permutation de *s* et de *r* est assez fréquente.

ns le patois (comparer : **ému** et **esmau-**
erra), Fourès restitue par analogie cet *s*
nalh. Il tire ainsi très régulièrement
mais il ajoute, contre toute analogie et
un *s* au mot *descurioun* (décurion), qui
tin.

procher le plus possible de la dérivation
dans le traitement de certains suffixes.
n, *toulousèn*, *Santo-Germèno* ; il dit aussi
ouèro (victoire), *cibouèro* (ciboire), ne modi-
deux finales françaises — *eur* (ou *teur*)
, *emperur*) et — *on* (comme dans *citroun*,
montant à l'étymologie, les modifie pres-
si qu'il change la finale française — *ence*
, *innoucencio*, *proubencio*, *independencio* etc.)
ain) (du latin *anus*) en *an* et dit : *ancian*,
rroucan, *oustrasian*, *piranéan*, *prussian*, *tou-*
t : *calcári* comme *bicári* ; — *bitório* comme
uratòri, *territòri*, comme *Purgatòri* ; — *fácio*
) ; — *cerveso* (cervoise), *galeso* (gauloise)
oigeoise), — *lasqualos* (lesquelles) comme
bouiatjou, *escultou*, *emperatou*, comme *ritou*
s toutefois que pour le mot *equatour*, il n'a
a règle jusqu'au bout, et craignant sans
fût méconnaissable sous la forme *equatou*,
atrairement à la phonétique de son dialecte.
s encore que reforger par analogie les suf-
les permutations entre eux. Certains mots
si deux et trois formes ; outre la forme
ple, qui est calquée sur le français, on trouve
.S., 290) et tantôt *allegretat* (C. S., 112 et 192) :
emperaire à côté de *emperatou*, *piranenc* à
Tous les mots nés de cette reformation ne
t heureux et l'on peut trouver inutile, à
éation du mot *barbaritat* (M. S., 70).
etouché que des suffixes : il s'est attaqué
ux-mêmes. C'est ainsi que les mots suivants
la bouche du peuple : *ourfèbre* (orfèvre),
), *roiyoutat* (royauté), *equèstro* (équestre)

trop des ressources de son patois, sinon de ses forces, ne craint pas d'aborder des sujets moins populaires et s'essaie à manier les grandes idées générales, ce n'est que dans ces morceaux que sa langue, rebelle à ses efforts et comme réfractaire à d'aussi hauts desseins, perd,avec sa belle simplicité, ses réelles qualités de naturel et de pittoresque. Lorsque, par exemple, — et c'est ainsi que finissent bon nombre de ses pièces, — il entonne son hymne à la sainte Liberté, à la Paix, à la Fraternité humaine ou qu'il poursuit de ses imprécations les tyrans et les ennemis, quels qu'ils soient, du Progrès et de la Justice, quand il chante les géniales découvertes d'un Pasteur ou qu'il dit son admiration pour l'œuvre de Hugo ou celle de Balzac, quand il envoie un salut fraternel aux Canadiens, aux Jersiais, aux trouvères de Belgique, à la ville de Mulhouse, il nous semble que sa langue change d'aspect, devient trouble, confuse et comme un peu fangeuse, semblable à un ruisseau qui, enflant son cours et devenant torrent, emportant dans ses eaux des alluvions de toute provenance et de toute nature, n'a plus la grâce calme et la limpidité cristalline qui faisaient son charme et son originalité.

Gabriel CLAVELIER.

SUR LE DÉBAT PROVENÇAL DU CORPS ET DE L'AME

La récente publication dans cette Revue[1] de la version provençale du *Débat du corps et de l'âme* n'a pas résolu le double problème littéraire et linguistique que ce texte posait à notre curiosité.

Il y avait en effet une question littéraire, et l'on peut s'étonner que l'éditeur, M. Kastner, n'y ait même pas fait allusion. Sans doute, s'il s'agissait uniquement d'apprécier le mérite et la valeur propres du poème, on pourrait se contenter du jugement qu'il porte. C'est une œuvre médiocre qui ne se distingue en rien de tant d'autres poèmes moraux ou didactiques que nous a légués le Moyen-Age. L'auteur a mis en vers des idées et des croyances dont la naïveté touche parfois à la puérilité et qui étaient celles de ses contemporains. Il ne relève nullement par la forme qu'il leur donne la banalité de ces idées, ni celle du thème lui-même qu'après bien d'autres il s'est proposé de traiter. Mais, à d'autres égards, le poème provençal se distingue de toutes les versions qui nous sont restées du *Débat*, et c'est ce qui en fait l'intérêt. Non seulement il est la seule version provençale, mais il est le seul à nous présenter ce débat sous la forme particulière qui est la sienne. C'est ce qui ressort avec évidence de la comparaison faite par Batiouchkoff des différentes versions. Malheureusement M. Kastner n'a pas connu cette étude[2] plus récente que le travail de Kleinert[3] auquel il nous renvoie et qui en dépasse de beaucoup la portée. Elle nous montre que le poème provençal occupe une place à part dans la tradition du *Débat du Corps et de l'Ame*. Non seulement il s'oppose aux versions où la légende est présentée sous la forme d'une vision, mais il se distingue de toutes par le plan et les développements que seul il donne au débat. En

[1] Cf. Numéro de Janvier-Février 1905, pp. 30-64.
[2] Cf. Romania, XX, pp. 1 sq. et 513 sq.
[3] Kleinert. *Ueber den Streit zwischen Leib und Seele*. 1880.

réalité il nous rapporte non pas un mais trois débats. La *tenso* proprement dite du corps et de l'âme est suivie d'un débat entre les membres et le corps, suivi lui-même d'une dispute entre l'ange et le diable. Le tout se termine par le jugement que prononce le fils de Dieu. La complication de ce plan et divers autres indices avaient amené Batiouchkoff à concevoir l'hypothèse d'un *Débat* antérieur et plus simple dont celui-ci ne serait qu'un remaniement développé. La question se posait donc de savoir si avec le poème actuel nous avons affaire à une œuvre vraiment une, ou s'il faut y distinguer deux parties, un premier fonds analogue à telle ou telle version étrangère et une suite qui aurait été ajoutée plus tard.

A cette question se rattachait également celle de savoir si notre *Débat* provençal a un rapport quelconque avec ce *Contract del Cors et de l'Arma* dont parle Jean de Nostre-Dame [1] et qui, commencé d'après lui par Peire d'Alvernhe, aurait été achevé par un troubadour moins connu qu'il nomme Ricard Arquier de Lambesc. Quelque défiance que l'on doive toujours avoir à l'égard de cet historien fantaisiste de la poésie provençale, il eût été intéressant de rapprocher ce renseignement de l'hypothèse émise par Batiouchkoff. Il se pourrait, en effet, que suivant un de ses procédés habituels, il eût sur ce point altéré en partie un fait du reste exact. Peut-être dans ses affirmations n'y a-t-il d'arbitraire et d'erroné que l'attribution à Peire d'Alvernhe et à ce Ricard Arquier des deux parties du texte auquel il fait allusion. Peut-être a-t-il en effet connu un *Contract del Cors et de l'Arma*, et peut-être ce *Contract* n'est-il autre que notre *Débat*. Il pourrait l'avoir connu comme le remaniement d'un poème antérieur moins développé. Et ainsi l'hypothèse de Batiouchkoff pourrait trouver sa confirmation dans le témoignage de Nostre-Dame. La question en tout cas méritait d'être examinée, et pour toutes ces raisons, plus encore que ne le pensait M. Kastner, l'étude de ce *Débat* intéressait l'histoire de la littérature provençale.

Elle intéressait également celle de la langue et c'est ce qu'a compris l'éditeur quand il a fait précéder son texte d'une introduction grammaticale. L'étude linguistique devait en effet

[1] Cf. *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux*, p. 162.

mettre hors de doute que nous avions bien affaire à un poème primitivement écrit en provençal et non en catalan. Le manuscrit seul qui nous l'a conservé est l'œuvre d'un Catalan et il eût été intéressant d'examiner la langue des deux autres poèmes qu'il contient, la *Vie de Saint Georges* et le *Chant de la Sibylle*. Cette étude comparative, dont M. Chabaneau avait jadis compris la nécessité, s'imposait à l'éditeur du *Débat*. Elle eût mis en évidence que les catalanismes de ces trois poèmes n'y ont été introduits que par le copiste. Même elle nous eût amenés à cette constatation curieuse que les trois textes paraissent inégalement *catalanisés* et que d'eux tous c'est le *Chant de la Sibylle* qui l'est le plus. Cette différence ne tiendrait-elle pas à ceci, que ce poème a été transcrit de mémoire par le scribe catalan [1], sans qu'il eût sous les yeux le modèle provençal, qui pour les deux autres a empêché une introduction plus complète des formes dialectales ?

Il eut également fallu contrôler les catalanismes de notre *Débat* par la comparaison avec des textes purement catalans et contemporains, notamment avec ces *Nouvelles catalanes* de la fin du XIV^e^ ou du commencement du XV^e^ siècle qu'a publiées M. Paul Meyer [2] et qui ont été écrites sensiblement à la même époque.

Enfin, si l'on ne devait pas chercher à rétablir dans sa pureté la langue de l'original, on ne devait par contre conserver des formes catalanes introduites par le scribe que celles qui n'altéraient ni la rime ni la mesure du vers. Or, à parcourir le manuscrit, on s'aperçoit bien vite que ce scribe, non seulement semble ignorer ce qu'est un vers, mais encore ne comprend pas parfois ce qu'il écrit. Le sens, qui, en raison de la simplicité et de la banalité des idées, devrait toujours être facile à saisir, est en réalité très souvent obscurci et dénaturé par l'ignorance du copiste. La première tâche qui s'imposait avant tout à l'éditeur était donc d'établir un texte intelligible et correct au double point de vue de la grammaire et de la métrique. Seul un tel texte pouvait servir d'une base solide à l'étude linguistique.

[1] Cf. Suchier, *Denkmaeler der provenz. Literatur*, p. 568 sq.
[2] Romania, XX.

Le plus grave défaut de l'étude grammaticale de M. Kastner, c'est en effet de porter sur un texte mal établi. Son édition ne semble pas avoir été conduite avec une méthode suffisante[1]. Ce n'est pas une édition diplomatique puisqu'elle corrige parfois le manuscrit. Ce n'est pas non plus une édition critique puisqu'elle ne reproduit pas toutes ses variantes et qu'elle laisse subsister ses fautes les plus manifestes. Dans le texte publié, ni les vers faux ne manquent, ni les passages inintelligibles. Sans doute, quelquefois, M. Kastner nous signale-t-il les vers faux comme tels. Il eut mieux valu chercher à rétablir partout la rime, la mesure et le sens. Les corrections, en effet, étaient le plus souvent aisées à trouver et parfois même la bonne leçon ou la forme véritable étaient dans le manuscrit qu'il eût suffi de mieux lire.

C'est à ce meilleur établissement du texte que nous nous proposons de contribuer. N'ayant pas en ce moment le loisir d'entreprendre la double étude qu'attend encore le débat provençal du Corps et de l'Ame, nous croyons utile de publier les remarques suivantes au texte qu'en a donné M. Kastner. Nous avons utilisé une copie que nous avions du manuscrit et des notes que nous avions rassemblées en vue d'une édition jadis projetée.

* * *

2. Msc. : *Say vos dir en quall rason*. L'altération provient, sans doute, d'une erreur du copiste qui a pris *say* pour la 1re p. s. Ind. pr. de *Saber*, au lieu que nous avons sans doute affaire à l'adverbe *say* = *ici*. Dès lors, on préférera corriger *Say vos dirai*, qui du reste s'accorde mieux avec le reste de la phrase.

4. *Entendes* et *escoytas* ne pouvant être des subjonctifs ne peuvent par conséquent se construire avec *an que*. Le manuscrit donne du reste : *E s'entendes et escoytas*.

6. Msc. : *frus*, forme curieuse pour *frucs* et qu'il fallait conserver comme attestant la chute de *c* devant *s* flexionnelle. — Corriger : *ren*.

8. Corriger *pert*.

[1] Même au point de vue matériel on y relèvera certaines inconséquences. Les élisions certaines n'y sont pas toujours résolues. L'inconvénient réel de ces hésitations est de rendre peu sûre la lecture du texte.

11. Rétablir la rime, la mesure du vers et la correction grammaticale en corrigeant : *Que canta a la fola gent.*

12-14. Il faut faire de cette phrase une question et mettre après le vers 14 un point d'interrogation. — Au v. 13 on lira : *Si el es guarnit de bon sen* et au v. 14 on corrigera : *despen.*

16. *Tu sabes* est impossible. Le poète s'adresse à tous ses auditeurs. Le manuscrit donne du reste : *tut sabes* et *sabes* est la 2e p. pl. de l'Ind. pr. de *saber*. Cf. v. 25 *si mi sabes.*

18. Msc.: *Con argent e aur con es rescondut.* Lire : *Con argent cant es rescondut* et arrêter la phrase avec le vers.

19. Msc. : *Per que mi plas cant es azenant.* Lire : *Per que'm plas cant es azenant* et entendre : « C'est parce que je le veux bien que je chante, et maintenant je vous dis.... . ». On relèverait cette forme *azenant* = *adenant.*

22. Mettre un point après *entendre.*

26. Au lieu de rétablir le vers en introduisant *en,* je serais d'avis de rétablir *i* qui dans le manuscrit se trouve au vers suivant où il n'a que faire.

27. Msc. : *Ja i non vos tendray.* Le mot *i* fausse le vers et doit être supprimé, mais *tendray* est de beaucoup préférable à *rendray* qu'a cru lire M. Kastner.

30. La conjecture faite pour rétablir le vers est bien peu satisfaisante surtout pour le sens. Lire plus probablement : *E entendes ben en cal son.*

31. La forme *prenas* pourrait bien n'être qu'un barbarisme pour la forme et une absurdité pour le sens. Le manuscrit a du reste *fernas* qu'on corrige aisément en *fermas.*

34. J'ai lu dans le manuscrit : *car ja tost.*

37-38. Les deux vers sont intervertis sans raison par M. Kastner. De plus, le vers 38 est fautif et introduit une incorrection grammaticale qui n'était certainement pas dans l'original. *Le liam* sujet de *romp* étant un singulier, son relatif ne peut être le sujet d'un verbe au pluriel. On lira donc :

Que ben vey que romp le liam
Que nos a mantegut lonc temps
Ses departir vivent ensemps.

39. Corriger : *non a poder.*

40. Msc.: *puyscam.*

42. Msc.: *em vengut.*

49. On peut également conjecturer: *E dis que ja no·s partira.*

53. Corriger : *pecat.*

54. Msc.: *En que tu as perserat.* La correction *En que tu as tan percassas* est purement arbitraire et n'offre aucun sens. Il suffisait de compléter *perserat* en *perseverat.*

55. Corriger : *tieu fals ausir.*

57. Corriger : *ergulls.*

60. On peut conjecturer aussi bien: *qu'anc no·n volguist pendensa far.*

61. Corriger évidemment *en* en *e.*

66. Msc.: *Que sieu nullz ome entant non si mes* que je serais d'avis de corriger en : *Que nullz om en tant non s'i mes.*

67. Msc.: *atrobes.* — Mettre un point à la fin du vers.

68. Corriger *e* au lieu de *en* et remplacer le point et virgule par une simple virgule.

69. Corriger :

Tieu deliech e tieu adulteri
Son escrich en aquest psauteri.

71. Corriger évidemment : *per renou* = par usure.

79. La rime n'exige-t-elle pas *escriech?*

80. *E membra mi soven el liech* peut difficilement donner avec ce qui suit un sens satisfaisant. Le manuscrit porte *En ombra* qui est la bonne leçon. Il n'y avait qu'à relever l'emploi de *sovenir* avec son sens propre de *se présenter à, s'offrir,* etc.

83. Msc : *degun.*

85. Corriger : *que vei de.* — A la fin du vers, le manuscrit donne *luch* qui ne rime pas avec *poch* du vers suivant. L'éditeur corrige, mais *luenh* et *poenh* ne riment pas davantage. Ne doit-on pas lire *lunh* et *punh?*

94. Msc.: *Mortz es cuech es tot mon pan* qu'on pourrait lire : *Mori e cuech es tot mon pan.*

96. Corriger : *Tant apoderan li tyeu mall.*

101. Lire avec le manuscrit : *Enz en un fuoc.*

102. Msc.: *Car o poderan li mall* qu'on corrigera en : *C'ara apoderan li mall.*

106. Corriger : *E dises qu'yeuch ay faszt las fallyas.*

108. Msc.: *paraula pada* qu'il faut lire *paraula proada.*

109-110. Corriger comme suit les deux vers :

E pos tu mi vos tensonar
Laysa mi mon drech rasonar

116. Corriger : *Que estiers.*

125. Lire : *E pos tu fust dins mi venguda.*

126. Corriger : *Non ay yehu ren faz ses t'ayuda* et supprimer le point d'interrogation.

127. Msc.: *pogra* à corriger en *poc ja.* On corrigera également *re.*

128. Corriger : *dedins.*

129. Corriger : *E non sabes tu que vers es.*

131. La leçon *E n'es obs que tu mi desliure* n'est pas dans le manuscrit. Elle n'est acceptable ni pour le sens ni au point de vue de la grammaire. J'ai lu dans le manuscrit : *E ay no ses desliure* que je proposerais de corriger en :

E ays no l'es si n'es desliure

134. Corriger : *mantenent.*

142 Msc.: *la vol anar* qu'on pourrait corriger en *lai vol anar.*

144. Corriger : *diyssiest.*

146. Msc.: *Nan tort.*

148. Supprimer la virgule après *consent.*

150. Corriger : *no'm podes.* Supprimer le point d'interrogation après *encolpar.*

154. Supprimer *ieu* qui n'est pas dans le manuscrit et qui fausse le vers.

163-164. Pour le premier de ces vers j'avais lu dans le manuscrit : *Arma si tu ren dir.* On corrigera :

Arma si tu no vols ren dir
Aquest contrast vull departir.

167. Supprimer le point d'exclamation.

169. Corriger : *facha.*

171. Ici et partout ailleurs le manuscrit donne *nembres* au lieu de *membres.* C'était une forme à respecter.

172. Corriger : *E mi car no't guardiey de dan.*

173. Msc. : *E tut li tieus nembres primps e grosses*, à corriger par la simple suppression de *tut.*

178. Corriger : *nascus.*

180. Msc. : *E aras son de leu cofondre*. La leçon très satisfaisante devait être respectée.

182. Msc. : *Raonar m'ay*. Maintenir cette leçon et relever cette forme décomposée du futur dont il y a plus d'un exemple en ancien provençal.

185. Corriger : *Tant co yu ceray dins ton cors*.

202. Msc. : *l'as faza*.

205. Corriger : *estyest*.

210. Corriger : *presic*.

213. Msc. : *ni non* à lire : *ni no·n*.

216. *Luec* ne donnant pas grand sens, ne faut-il pas corriger *fuecs* et l'entendre au sens de *ardeur*, *désir*, etc. ?

220. Corriger : *Mays ti plasia que·ls mestiers*.

221. Msc. : *Que las gens en la glesa disiyan* qu'on corrigera en : *Que la gens el gleisa disie*.

222. Corriger : *An que ren no ti destrenye*.

223. Corriger : *No pensavas*.

225. Supprimer le point après *causist*.

226. Msc. : *Cor malla ta vist per que mal m'en ven*. A la correction de l'éditeur on préférera : *Cor mall t'ai vist que mal m'en ven*.

229. Vers faux à rétablir, sans doute, par la suppression de *so*. — Le manuscrit donne *cor*.

231. Corriger : *grans* et de même au v. 290.

234. Msc. : *postz*.

235. Corriger : *Non es*.

240. Rétablir le vers en corrigeant : *Si non son segur del nauchier*.

248-249. Corriger ces deux vers et lire :

Car, qui la laysari 'estar
Al merce del vent, briaria.

253. Rétablir le vers en corrigeant : *que los*.

254. Mettre un point d'interrogation après *morta*.

257. Msc. : *melyor*.

258. Corriger : *on ben la guia*.

261. Corriger : *marinyer* et de même aux vers 267 et 281.

269. Corriger : *es el*.

271. Msc. : *que tu que y est aguda per loncs ans*, qu'on corrigera en : *que tu yest aguda loncs ans*.

271. Corriger : *En mi quez suy naus naveguans.*

274. Corriger : *perdut.*

276. Msc. : *Els nembres que y an ajudat.*

277-280. Nous proposons de lire comme suit ce passage qui dans le manuscrit est manifestement altéré :

Car si anc fi ren contra Dieus
En pecas mall e·ls nembres mieus.
Tu e·ls nembres degras guardar
Mi que no pogues foleyar.

282. Malgré la correction de M. Kastner le vers reste faux. Corriger : *E Dieus mi det tu per nauchier.*

290. Corriger : *grans meravelyas.*

294. Msc. : *Nos non podon mays li tieus fols yornals.* — Corriger : *Nos? Non, mays li tieu fol yornal.*

300. Il nous paraît préférable de corriger : *E tu deves lo miels causir.*

310. Corriger : *tormens.*

311. Le vers est faux et doit être lu comme suit : *Per cal rason em encolpat.*

313. Corriger : *mals.*

314. Msc. : *yest.*

322. Msc. : *Dieus to rendra per ton gran.* On peut conjecturer : *Dieus ar t'o rendra per son grat.*

325. De *tot quant ti tais* il est impossible de tirer un sens acceptable. Il faut sans doute lire *t'irais.* — Comme le vers se rattache au précédent on supprimera le point d'interrogation du v. 324 et on mettra un point après *irais.*

326. *Nos* est à maintenir au moins sous sa forme appuyée. Lire : *Si ·ns.*

327. Msc. : *Mal e ben ti fan sentir.* Il suffit de corriger *fan* en *fasem.* Cf. v. 299. *Mall e ben ti fasem ausir.*

328. Rétablir le vers en corrigeant *miels.*

329. Msc. : *fach.*

331. *Ni* doit rester dans le texte et, de préférence, l'on corrigera *podes* en *potz.* La phrase doit se terminer avec le vers. C'est après *encollpar* que doit se placer le point d'interrogation.

332. Msc. : *Ja qui* — Corriger : *laysava* et remplacer le point d'interrogation par une simple virgule.

333. Rétablir le vers en supprimant *E*.

335. Rétablir le vers en supprimant *gran*.

337. Il nous paraît difficile d'admettre une forme *vendre* = *venir*. Nous serions d'avis de corriger : *Miels deuria ara ti pendre*. Cf. v. 47. *Que a l'iysir mi cuya pendre*.

338. Corriger : *Car de mal no·t poguist defendre*.

340. Corriger : *en que·m prengua*.

342. Ecrire : *Mays scasadamens*.

347. Msc. : *non era beus*.

348. Msc. : *E si tot lo poder fos meus*.

353. Corriger : *Ni si tu no l'as fach ti toll*.

354. Msc. : *qu'en mi*.

355. Corriger : *Que si tenes la boca clausa*.

356. Corriger : *Per forsa s'estanca e·s pausa*.

357. Maintenir la leçon du manuscrit : *C'a parlar mi ven, ullya o non*.

364. Corriger : *Que silh fasia ton deman*.

365. Corriger : *Las mans prezeron a parlar*.

366. Corriger : *Cor de que·ns podes encolpar?*

374. Corriger avec le manuscrit : *E con a segnyor obesit*.

377. Corriger : *Que nos e l'arma sens rason*. — Le vers se rattache au précédent qui ne doit pas se terminer par un point.

380. Rétablir le vers en supprimant *en*.

382. Corriger : *l'absterzas*.

384. Corriger : *Cor, e con yes tu tan engres*.

385. Msc. : *cant tost tos nembres ayas treball*. Corriger : *c'an tos nembres ayas treball*.

389. Msc. : *los*.

393. Il nous semble préférable de corriger : *quez i anem*.

395. Corriger : *passecem*.

396. Msc. : *nos i foram*.

397. Corriger : *estrechs*.

400. Msc. : *Canc li nembres non donavan ayse*. Corriger : *C'anc li nembres no·s davan ayse*.

414. Corriger : *fasie*.

415. Corriger : *yuyat*.

419. La correction qui consiste à supprimer *que* a pour effet de rendre le vers faux.

423. Corriger : *Bon servisi guisardon quer*.

429. Msc. : *non si* qu'il faut écrire *no·s*. — La phrase doit se terminer avec le vers.

431. Corriger : *ves nos ni l'arma*.

434. Corriger : *fer manes*.

439–441. Ce passage est certainement altéré dans le manuscrit, et, tel que le donne M. Kastner, ne peut offrir un sens acceptable. Nous serions d'avis de corriger et de ponctuer comme suit :

Vos autri vos es mal guardat,
De savisia moven foldat
Aures renyat mot longuamens.

447. Msc. : *est* — Corriger : *naturall*.

449. Corriger : *tut* et *mieu*.

451. Corriger : *E s'ieu vall mays que vos non fas*. — Supprimer le point à la fin du vers.

455. Corriger : *de ergull*.

456. Corriger : *ni·ls*.

458. Corriger : *darres*.

459. Corriger : *d'aull*.

464. Rétablir la leçon du manuscrit : *O cell c'atrestant pot e vall*.

468. Corriger : *l'enpren*.

473. Lire : *qu'en ver no·us en podes clamar*.

474. Msc. : *E syn puasc vos o ben par*. Corriger : *Es yu ne puasc vos, o ben par*. — La phrase doit se terminer avec le vers.

476. Msc. : *E vos sias*. — Corriger : *Vos estavas alegres tuch*.

479-480. Msc. : *Tan flax e tan aul sias*

Que null consell non vos davas.

La leçon donnée pour le second vers par le manuscrit est assurément la bonne, mais *davas* oblige à corriger *sias* du vers précédent. On conjecturera avec vraisemblance :

Tan flax e aul estavas.

483. Msc. : *vivon*.

484. On peut maintenir *adonx* et corriger *fuolhs*.

488. Msc. : *meta*.

491. Msc.: *est.*

492. Corriger : *que anc enves mi non est francas.*

503. Lire : *qu'el.*

508. Msc. : *En est agut pasonyers.* Corriger : *En est* et *parsonyers.*

510. Msc. : *mi.*

512. Msc.: *Elanarras lo centiron.* Corriger: *Esi las narras lo centiron.*

518. Corriger : *E car* et *rot.*

528-531. Ces vers doivent être rétablis comme suit :

Tall paor ay que no m'en tir
L'enemic de tu al partir,
Que yeuh ssay, si m'enmena ar,
Que cambiat sera mon afar.

533. Corriger : *S'ecer.*

537. Msc. : *puasc.*

540. Corriger : *no's part.*

541. Msc. : *An per pendre*

544. Corriger : *E, si·l clam merce, enemic.* — Le vers fait suite au précédent dont on supprimera le point et virgule.

554. Msc. : *De grand tort fach petis demans.*

556. Corriger : *rendes.*

560. Corriger : *Elunhas.*

561. Corriger : *fers.*

564. Corriger : *conort el vas.*

568. Corriger : *E mi fai mot trop bestensar.*

579. Corriger : *que tu quers.*

583. Msc. : *Ili nauria = Ilh n'auria.*

587. Corriger : *que cuyas tu.*

589. Corriger : *pus ilh* et *Dieu.*

591. Corriger : *romaner.*

610. Corriger : *que sia.*

616. Msc. : *peque.*

618. Corriger : *dat.*

619. Corriger *pecet* pour rimer avec *tornet* du vers suivant qui est la leçon du manuscrit.

623. Msc. : *E an penedensa que prena.* On corrigera simplement *prengua.*

628. Corriger : *tenir camin*. Cf. l'expression synonyme *tener via* = *s'en aller*.

629. Msc. : *Assi strig en papier*. Corriger *que assel escrig en papier*.

639. Corriger : *ant*.

641. Corriger : *y ai estat*.

651. Le vers est faux, alors que le manuscrit donnait très correctement : *l'arma qui t'en dava poder*.

654. On peut conjecturer pour rétablir le vers : *mot gran*.

655-656. Corriger comme suit ces deux vers :

Et auras lanya anz trobada
Que aquest' arma guazanyada.

661. Msc. : *fas*.

666. Corriger : *qu'yeu no ·n voly ges*.

667. Corriger : *cors*.

670. Corriger : *que tot laysa detras*.

674. Msc. : *Aygres*.

682. Corriger : *ni n'amorssa*.

685. Corriger : *ergulh*.

686. Supprimer la virgule après *vull*.

691-692. Les deux vers doivent être intervertis comme ils le sont en effet dans le manuscrit.

697. Corriger : *Si cuyas per ton encolpar*.

700. Corriger : *tengua ·n dan*.

707. Msc. : *almorna*.

713. Supprimer le point après *monda*.

714. Corriger : *vici*.

721. Msc. : *guanren*.

723. Msc. : *retras*.

732. Supprimer *tu*.

737. Msc. : *que tut tres em el poder sieu*.

740. Corriger : *L'enemic gieta un sospir*.

747. *Auzirerem* ne peut être qu'un barbarisme. Corriger : *Es auzirem on que*.

755. Corriger : *L'enport ssell*.

759. Corriger : *Sabras o quant sera yuyada*.

760. Corriger : *Ar dises qu' yeu la·t layss portar*.

761. Corriger : *t'aus plus qu'en foll*.

763. Corriger : *que·l sieu met en comunalesa.*

764. Corriger : *Ni so qu'el avia conquist.*

765. Msc. : *en ren.*

767. Corriger : *De l'arma.*

769. Rétablir avec le manuscrit *que l'ay* et supprimer le point après *raonar*.

770. Corriger : *L'enportaray* et de même au vers 780.

771. Rétablir avec le manuscrit : *E tu non i demandes plus.*

773. Corriger : *prendas.*

777. Corriger : *E l'en degra.*

781. Corriger : *puays.*

787. Lire avec le manuscrit : *Ni yeu no la t'en lays portar.*

788. Corriger : *E s'enaysi l'arma reman.*

799. Corriger : *E yeu l'autrech.*

801. Corriger : *coma l'an.*

802. Corriger : *l'arm' e·l cors e li nembres tut.*

806. Corriger : *que vos sapjas.*

807. On corrigera plutôt : *A mi pus non calra parlar.*

809. Il est inutile de supposer ici, comme le fait M. Kastner, l'existence d'une lacune dans le manuscrit. On peut assez aisément rétablir dans ce passage le sens et la rime qui, en effet, sont altérés dans le manuscrit. Il suffit de corriger le vers 909 et de le lire : *Pero non dic que mi afan.* « Pourtant je ne veux pas dire que ce travail (que je voudrais éviter) doive me fatiguer à l'excès. » On peut supposer qu'après le substantif *afan* du vers 808 le poète se sert à dessein du verbe *afanar*. C'est ce qui expliquerait la singularité de la rime.

811. Msc. : *Lo drech qu' ieu vos faray ausir.*

822. On corrigera avec plus de vraisemblance : *Venc clavelat sus en la cros.*

848. Corriger : *angels.*

849. Corriger : *que'm.*

855. Corriger : *pentenssa.*

856. Msc. : *Que anc fos ni ya mais sia*, à corriger : *Que anc ya jos ni ya mais sia.*

857. Corriger : *un dia.*

858. Corriger : *No feron foli' e pecat.*

860. Msc. : *Non avieyn tos.*

864. Msc. : *an fell.*

866. Msc. : *an agut.*

874-875. Corriger : *hueymais* et *plays.*

886. Msc. : *ancaras.*

894. Msc. : *ren del sieu.*

895. Corriger : *asell mou de.*

896. Corriger : *Car la demand' e pens' aver.*

902-903. Ces deux vers doivent être intervertis. — Corriger : *a mĩ m'est guarent.*

920. Msc.: *de.*

931. L'accord du participe exigerait *conquista.* Aussi préférera-t-on corriger *Ay en aquest' arma conquist.*

941. Msc.: *voll autre.*

945. Msc.: *sos.*

954. Msc.: *Hueymais.*

961. Corriger : *dech.*

963. Corriger : *fer m'es.*

980. Msc.: *que sab tot cant es.*

982-983. Corriger : *tensons : rasons.*

985. Corriger : *E a pres las cartas escrichas.*

995. Msc.: *s'es menat.*

1004. Corriger : *Folia fas gran car encolpas.*

1005. Corriger : *e· ls tieuas polpas.*

1014. Supprimer *E.*

1015. Corriger : *Fayt, si que aras per enguall.*

1021. Corriger : *sias dins.*

1022. Corriger : *e li tieu enfant.*

1032. Corriger : *yuguados.*

1034. Corriger : *L'un dels parens.*

1035. Corriger : *preneyre.*

1036. Corriger : *tuados.*

1041. Lire : *an dos.*

1048. Corriger : *areguarda.*

1050. Maintenir la leçon du manuscrit : *De l'aver yest bayles agut.*

1052. Msc.: *menara.*

1057. Corriger : *qu'as donat.*

1068. Insérer ici les deux vers altérés qui sont en marge dans le manuscrit. On peut conjecturer :

La tieua carn sera manyada
De verms e tota deguastada.

1069. Corriger : *en ter' anaras.*
1070. Corriger : *Tres sun qu'an ton afar partit.*
1076. Corriger : *a qui as.*
1078. Corriger : *a qui l'as.*
1085. Corriger : *si ·l cos.*
1086. Corriger : *potz escusar.*
1088. Corriger : *tot oms a mot petit de sen.*
1090. Corriger : *no s'escuza.*
1139. Corriger : *las, con len mori.*
1142. Corriger : *qu'en fuoc e flama ben ardent.*
1152. Corriger : *E enaysi faras pendensa.*
1156. Corriger : *tu l'ajas.*
1158. Corriger avec le manuscrit : *purguada.*
1161. Corriger : *e que tires on.*

Jules COULET.

DOCUMENTS SUR LES RELATIONS

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET DE LUDOVIC SFORZA

EN L'ANNÉE 1499

(Suite)

36

Ludovic Sforza à Agostino Somenza [1]

(Milan, juin à août 1499)

(7 juin)

Augustino, el desiderio nostro de veder la Maestà Cesarea, siccome è grandissimo, cossi l'effecto non porria se non piacere; ma essendo le cose presente in li suspecti che se vedono, maxime de Francesi, el partir nostro da qui saria fora de proposito, e pero, rispondendo a quello ne scrive essere per te dicto alla Cesarea Maestà circa lo abbocamento nostro, te diremo che non essendotene altramente parlato da la Maestà sua, tu anchora te ne debii passare senza farne parole.

(Milan 19 juin 1499 [2])

Augustino, dal cancellero di Lorenzo Mozanica (quale se trova de presente in Ast per la praticha chel ha manezato del accordo de Astesani cum Genoesi), havemo havuto lettere continente li capituli vederai per l'incluso exemplo : ce lo mandamo acio lo monstri alla Cesarea Maestà, perche possi melio cognoscere l'animo de Messer Jo. Jacomo, quanto el sii iniquo e perverso. Ma speramo in Dio et in la Cesarea Maestà Sua, che questi designi che se hano facto cossi alti e depincto a suo modo, presto debiano cognoscersi senza quello

[1] Milan. *Ibid. Id.* Minute Orig. : « Augustino Somenzio ».
[2] Milan. *Ibid.* Minute originale (au même).

fundamento che si jacta... In epso exemplo vederai etiam quello è dicto per non havere voluto concedere el transito per il dominio nostro alle victualie voleva mandare M. Jo. Ja. Triultio a Grisani, como non havemo anche permesso ad altri che gli ne volevano condure, e ne sono state tolte ad alcuni gli ne conducevano senza permissione.

Haverai insiema summario de lettere del cancellario nostro mandato al duca di Savoia, quale similmente participarai alla Cesarea Maestà, perche la veda chel predicto duca non porria demonstrare mazor reverentia et affectione verso lei e constantia con tante offerte del re di Franza per tirarlo alla volta sua, e pero essere tanto più a proposito che la Maesta sua li mandi uno per tenerlo ben fermo in questo, como la sollicitarai ad fare.

(Milan 24 juin 1499[1])

... Quanto al duca di Savoia, epso ha mandato duy oratori a nuy a farne intendere che dal Re de Franza l'è stato ricercato de passo e victualie per le sue gente per lo dominio suo, e chel voglia tuore da lui pensione e conducta, perchè lo tractara bene; e che quando el recusasse, se passaria cum la forza; e che a questo è parso respondere ch'el sara contento de acceptare la pensione e conducta cum Sua Maesta cum darli passi e victualie; salvando pero l'honore e debito suo, per el quale se non vole inferire, che dependendo dal imperio, el non sia ancora per mancare a quello che dal serenissimo Re li fosse commandato.

Riferiscono esser per la Cesarea Maestà parlato a li oratori suoi favorevolmente de nuy et de le cose nostre, quale non intende abandonare; laquale cosa mha portato piacere, e de questo haray ringratiare la predicta Maestà.

M. Ludovico Bruno m'ha, sotto una lettera credentiale, parlato in nome de la Cesarea Maestà raccomandando le cose de D. Gaspare di Sanseverino. Volemo per questo che tu preghi la predicta Maesta ad esser contenta de non farne più parlare de luy, perche li deportamenti soi cum nuy ricercano che più non se impazamo de facti soi, non havendo mai voluto cognoscere el bon grado haveva con nuy, anzi volendo convertire a maleficio contra nui se non li havessimo provisto.

(3 juillet[2])

Desyderamo che, quanto più presto sii possibile, se mandi il prevosto de Brissina, como è dissignato, al duca de Savoya et in Monferrato, e però, quando non fusse expedito, solliciteray chel sia presto expedito.

[1] Milan. *Ibid*, Minute originale, fragment.
[2] Milan. *Ibid*. Minutes originales, fragments.

Essendo avvisati che quelli, quali la Cesarea Maestà ha mandato a levar le dinari de M. Baldassar, non hanno levato se non 13500 fioreni et hano lassato el resto per non essere la valuta como loro volevano, dicendo che li ducati se perderia troppo, e lo portare inante sia troppo incommodo ; tu farai intendere alla Cesarea Maestà che questo resto sara mandato a Ispruch in mani de Jo. Colla; dal quale loco la Maestà sua lo potera mandare a tore con più sicurezza chel non se poteria dal canto di qua.

Nuy siamo pur da loco (*sic*) certificati chel Re di Franza è omnino disposto fare de presente la impresa contra nuy, ed, oltra le gentedarme quale manda de qua, expedira ancora molti fanti ; el che harai fare intendere a la Cesarea Maestà. Siamo ancora avvisati chel duca de Lorena é partito mal contento da la corte di Franza, ed essere andato a casa ; laquale cosa poria servire a qualche proposito de la Cesarea Maestà e nostro, cercando de havere qualche intelligentia cum epso; e però glilo ricordamo, acio le possa fare qualche bon pensiero.

(8 juillet)

Havemo ricevuto le lettere tue de 27, 28, et 29 et, inteso tutto quello ne scrivi, comendamo nel tutto l'officio tuo e respondendo alle parte necessarie, te dicemo che : quanto alle victualie che sono in Valtellina, non se movera cosa altra, ma se segua l'ordine de Sua Maestà; quanto a le cose de Firentini, epsi ce hano sempre facto pregare che essendoli periculoso el declararsi de presente, vogliamo essere contenti de soprasedere, finche habino Pisa, e stare alla fede loro; e per questo se è parso de consentirli e dimonstrare de rimanere de lor ben contenti, perche cossi ricercano le occorrentie presente. Circa el particolare del pontefice, ne piacera che la Cesarea Maestà eseguisce quanto ha dicto de fare per licentiare el legato, ma vorassimo chel proposito de Brissina designato a venire in Monferrato et in Savoia venisse più presto fosse possibile, perche cosi ricercano li presenti bisogni, e pero tu solicitarai l'effecto.

A Angelo de Fiorenza et Agostino Somenza

(Milan 25 juillet) [1]

Cum gran piacere havemo inteso la grata recolienza che la Cesarea Maestà ha facto a vuy M. Angelo, e la liberale resposta quale ha facto alla expositione de la commissione vestra ; laquale, se ben non è stata

[1] Milan. *Ibid.* Minute originale. Les mots en italique sont des additions interlinéaires, d'une main différente et hâtive.

aliena da la expectatione nostra, ne porta però tanto mazore conforto quanto chel bisogno se appressa, havendone Francesi rotto la guerra, como havrete inteso per altre nostre ; e per questo, toccando el particulare de li fanti, non vedemo che li Boemi possino essere a tempo del bisogno nostro, quale è presente. Pero pregareti la predicta Maestà a volere trovare modo de farne havere fin a quattro mila Todeschi, perche, oltra che siino valenti nel ministero de le arme, a noi importa molto el nome de li Todeschi contra Francesi; e quando non possa mandarne quattro mila ne manda tante quante po, e de qual sorte se volia, purche siino Todeschi, *importando ancora a nuy e dandone reputatione che se intenda che la Maestà sua ne manda fanti.*

De li homini darme burgognoni, attenderemo la resolutione che l'havera facto sopra quello che l'ha nominato, e che la daghi ordine che o de luy o de altri se possiamo valere, ne se habii a tardare ad inviarsi *de qua, perche da nuy se accepta quello ha nominato o altro, purche se facia mettere presto a viaggio.*

Quanto alli bombarderi, desideramo e pregamo che anche s'usi presteza in far venire quelli de lo illustrissimo archiduca suo fiolo como ha dicto de fare *o qualcuni altri.*

A Agostino Somenza[1]

(Milan 31 juillet 1449)

Dux Mediolani. — Augustino, se ha da M. Galeaz Vesconte como Suiceri sono benissimo dispositi alla pace cum la Cesarea Maestà ne sono per discostarse de le cose honeste e che in la dieta facta a Zurico hanno facto libera resolutione, *nemine contradicente*, de venire a questa pace. E questo, per quello ne scrivesti li di passati de la doglianza che la fece in concilio de non essere aiutata. Quello che ad noy occorre seria che quando la Maestà sua se vedesse si munita e galiarda de gente che la potesse in tuto debelare li soi inimici, che la seguisse l'impresa; ma quando la cognoscesse anchora che li fosse difficile, per non havere da quello canto tutti quelli adiuti seriano necessarii, como noy dubitano, a noi andaria per animo chel fosse bene che epsa Maestà applicasse l'animo alla pace *aut saltem* ad una honorevole tregua al manco de uno anno, ne la quale noi fossimo inclusi, e che la Maestà Sua tolesse depsi Todeschi e Suiceri per fare l'impresa contra Venetiani; e noy anchora ne havessimo per usarli contra Francesi ; e cosi epsa Maesta se voltasse contra Venetiani, li quali se vedeno che, per satisfare

[1] Milan. *Ibid. Carteg. Generale.* Minute originale. En marge, cette indication de la chancellerie milanaise : *Zifra tutta.*

al Re di Franza e per la insatiabile cupidità loro, ne moveno guerra; et a fare guerra contra Venetiani, credemo la Maestà sua havera li soi più disposti che non ha a questa guerra ; e noy acciò possa intrarli honorevolmente, saremo contenti donarli venticinque milia ducati; e cosi facendo, se trovara a loco de reportare più honore ed utile, e dara ad noy in tanta oppressione grandissimo sublevamento e se conservara questo stato, del quale sa che in mane nostra ne po disponere como li piace.

E perchè la Maestà Cesarea porria pensare che in questo ne movesse più el particulare nostro cha quello de Sua Maestà, tu li hara a dire che, como servitore che li siamo, ne proponemo sopra ogni altra cosa lhonore suo. e che quando la se trovasse in quella impresa in termine de potere reportare victoria de li inimici soy, la confortaressimo a seguire la impresa; et a questo noy li meteressimo ogni nostro potere, ma quando la sii in termine che la non veda potere fare quelli effecti che la desidera, ma sii necessitate starsene in difesa cum fare poco fructo, in questo caso judicamo sii più honorevole a Sua Maestà el fare la pace o tregua honorevole, cum questo obgecto de voltarsi alla impresa contra Venetiani; perche parira che como prudente che la è, lhabia saputo honorevolmente cavarsi da quella guerra per voltarsi ad una altra, dove venera la castigatione de chi adversa continuamente a Sua Maestà, ed ultra l'honore, gli ne reuscira ancora grandissima utilitate.

Appresso accadendo che la Cesarea Maestà venga o ad pace o ad tregua cum Svizzeri ne la quale anchora non siamo inclusi, crederiamo chel non fosse in proposito el concludere de presente la lega che si è praticata. Però tu dirai che in caso se facesse tregua, seria bene facto se tenesse sospesa dicta pratica, perche stando ne li termini che stiamo, non saria a proposito nostro se scoprissemo, e che essendo Suiceri bene dispositi verso noy, se le provocassimo contra. E perche la Maestà sua non se credesse che in questo ne movessimo per non pagare li trentatre mila fiorini, essendo noi contenti donarli li venticinque mila ducati per fare guerra a Venetiani, pò da questo cognoscere che non lo facemo per questo; e poy quando in altro tempo li pare che questa liga sia a proposito nostro e se facia, sempre la obediremo, tutavolta siamo fora de Francesi; che adesso trovandone in mezo de Francesi e Venetiani, e se tirassimo anchora Sviceri contra noy, non credemo fosse a proposito nostro.

Te scripsemo per altre nostre del venire per mare del Reverendissimo ed Illustrissimo Monsignore vicecancellaro nostro fratello; hogi havemo havuto lettere como è dismontato a salvamento alla Speza cum tuti li soi.

Mediolani, die ultimo Julii 1499.

(Milan 17 août)[1]

Anchora che da M. Vesconte habiamo havuto prima tutto quello che ne hai significato per la tua de 5 del presente, nondimeno ne è stato gratissimo che anchora tu ne habii avvisato del tuto, e poi più oltra la expedicione de le lettere al re di Franza et instrumento per Venetiani et el tutto ne ha portato grandissimo conforto, et in tempo che ne troviamo molto afflicti et travaliati per la perdita de la Rocha de Arazo, et hora de Anono, como vederay per l'extracto de le lettere de Messer Galeazzo. E però, ringraciando la Cesarea Maestà de la bona resolucione facta, l'officio tuo sara de demonstrarli el grandissimo periculo nel quale ne troviamo, e la necessita che havemo de esser soccorso cum presti effecti; e cossi la sollicitarai ad mandare de le gente de pede e de cavallo più che la po; che nuy, perche lhabia modo per potere inviare de li fanti, atteso el ricordo che tu ne fasesti de mandare mille sin in due milia fiorini, havemo expedito Paulo Bilia, quale vene in diligentia e porta quella summa; ed a Tirano se dara ordine de potere dare la paga a quelli trecento, quali ne scrive che se mandeno per la predicta Maestà per liquali hai impinudato li cento fiorini dal conte Philippo; li quali cento fiorini mandamo per questo cavallaro per potergli restituire et ad epso conte scrivemo una bona lettera juxta el ricordo tuo, quale te mandamo a parte accioche prima la vedi.

Quanto alli mille fanti, quali la presente Maestà ha dicto volere expedire e mandare per la via de Savoia, el che ne è de grandissimo conforto, tu li ricorderai chel è necessario che, volendoli mandare per Savoya, epsa sia quella che ricerchi el transito sicuro al dicto duca, perche a nuy non saria più prestato audientia per esserse in tutto facto Francese e col stato et colla persona.

De li fanti Boemi e del duca de Brosvich, il caso nostro è in termine chel ricerca de li adiuti presentanei e non che vadino alla lunga como sariano questi; e po poy intendere quello che sia l'officio tuo de fare.

Et ne dole e rincresce più a noy che ad altri che li due mila fiorini, quali restino de li 6.500, non sieno pagati, perche non è cosa al mundo che faciamo più volunteri cha quelli dove se concerne el beneficio e piacere de la Cesarea Maestà; ma la grande premura che ne è sopragiunta de essere guerezato da due cossi gran potencie ne ha posto in une abisso de spesa chel ne convene impegnare quanto habiamo e da gran tempo causato che non si sono possuti pagare cosi presto, ma non se mancara però de trovarli modo e de pagarli più presto che sara possibile.

[1] Milan. *Ibid.* Minute originale.

Ne sara grato che faci opera che la serenissima regina ne ricomanda alla predicta Maestà, perche hora è tempo di recognoscere l'amore che la me porta.

Del cavallaro regio preso da Venetiani ne havemo anchora nuy havuto noticia como haverai inteso per altra nostra; ne de questo se ha molto a meravigliare, ma se ha bene a presupponere che sieno per fare tutto quello male che poterano contra Sua Maestà e contra noi.

Da M.Vesconte havemo havuto como lè poi stato li ed esser in bona speranza de la pace, laquale concludendo ce da opinione che saremo aiutati de la Cesarea Maestà de la guardia de Burgogna e de altri adiuti li quali tu haverai a sollicitare.

La lettera scripta al re de Franza con la instructione per Venetiani a nuy sono piaciute; è vero che haveremo desiderato che dove se li ricerca risposta fusse dicto che non cessando loro da le offese nostre, Sua Maestà cum sacro imperio faria contra loro; e questo poteria esser causa de farli andare più ritenuti; però quando accadesse replicare non se vole omettere quella parte e monezarli a la predicta de fare tale effecto, perche el ricevere risposta non è altro che darli materia de respondere parole e fra tanto fare el facto loro contra nuy; pero el bisogno nostra sia se li replicasse o mandasse Ambr.o como è dicto.

(28 août)

Milano, 28 augusti 1499. — *Augustino Somencio.* — Augustino, Nuy credemo facilissimamente che la Cesarea Maestà senta affano grande de la perdita de li lochi nostri, ma magiore lo sentiria se La vedesse cum l'ochio lo periculo grandissimo nel quale hora siamo, essendo dopo la perdita d'Annona seguita la perdita de Valenza e poi de Tortona e de tuti li lochi del Tortonese fino a Voghera, che è ancora ley perduta, per modo che l'exercito nostro se trova serrato in Alexandria, essendoli Francesi adosso a campo.

[Che si la disgracia nostra volesse che Alexandria si perdesse cum quella nostra gente, poriano Francesi venire de longo fin qui a Milano, como po la sua Maestà andare per Alamania, in modo che le cose nostre stano a mal loco, ne sia più reparo a la totale ruina nostra] [1].

Et havendo Venitiani rotto e già occupato Aliojamon (?) et alcuni altri lochi, per non poterli tenere alcuno contrasto, per attendere cum la gente haveriamo al opportuno loco, [2] ..... per modo che si po dire che tutta Geradadda

[1] Le paragraphe entre crochets est effacé sur la minute originale, et remplacé par le dernier paragraphe de la dépêche, *Ponatur*, etc.

[2] Quelques mots barrés et illisibles.

habia in tracto de otto di pervenire in mani de Venetiani, e però si po cognoscere il malo stato nel quale siamo e como a la salute nostra niuna cosa sia più necessaria che la celerita de la venuta de S. M. cum la gente ; tu adunche te trovarai tosto cum epsa, e cum lo discorso predicto li dirai che nuy siamo firmi a li primi capitoli ; e per la instantia facta de pagare li 16.500 fiorini e cosi le due milia havere inteso che tosto li facessino pagare, e Dio volesse che li fanti fussino cosi presto, como nuy havemo pagato li dinari ; perche el rompere adosso in Franza non sia el bisogno nostro, al quale non vedemo altro rimedio che la venuta de S. M. como è dicto. E cosi la pregarai e supplicarai cum ogni instantia che la voglia venire, senza metterli più tempo, perchè de quello ha ricercato per li primi capitoli, non se li ha mancato d'uno iota, e non solo se li dara Bormio e Tirano como ricerca per pegno, ma tuta Valtellina e Como in le mane; ne (*illisible*) de havere a quello ne ad alcuna altra cosa contradicione, pur che la venga cum el numero de la gente che ha dicto de venire, e che nel venire usa celerita, perche soli non possemo resistere a la forza de Francesi e de Venetiani. Se la observantia e devotione nostra verso lei non basta a moverla, lo mova lo interesse suo de non lassare andare in man de Francesi uno tanto stato che tuto ordiria a diminutione e forse ruina de la dignità imperiale, che tanto ne doleria per la jactura di S. M. et de l'imperio como per la nostra.

E perche questa benedetta pace cum Svizeri non habia tardare la venuta sua, la pregarai possendo concludere sia contenta la se concluda presto ; quando ancora non si possa o vero si havesse ancora andare a qualche giorni a concludersi, voglia lassare qualche capitolo a l'opposito loro e non mancare ley de venire cum celerita et presto presto, tanto che ce resta ancora qualche lume, perche, per quanto saremo adiutati, non dubitamo che non se reduranno ancora presto in bono termino e cum grande contenteza e gloria de Sua Maestà.

L'andata sua ad Argentina, se la sara stata per beneficio nostro, come ogni rasone vole che pensiamo, ben sara, ma lo dilongarsi da nuy non si porta gia favore, alongandosi ancora pur lo venire. Pero l'haverai a pregare ad adattarse presto e voltare la persona sua in qua, perche si como la fama del venir suo ce portara favor grande, molto più pare lo portara lo effecto ; far fare qualche mossa da quelli di Carinthia e Carniola verso Venetiani, che hora hanno rotto come è dicto, sia a gran proposito, e cosi desideramo facia ; ponatur pero che per cosa ch'epsa facesse fare da quello canto, non se implicasse e tardasse lo venire, perche el principale è che lei venga. [....].

Haverai ringratiare la serenissima regina de la bona opera fa cum la Maestà Cesarea acio siamo adiutati. Tu li farai intendere che hora è tempo La ne demonstra l'amore ne porta, e che La ne ricomanda a

la predicta Maestà ; altramente questo stato se perdera e andara fora de la casa nostra, che dovera cosi dolere a lei como a nuy.

[*Ponatur hoc intus ubi sig* θ]: Che fa che non se possiamo adiutare de quello exercito, se ben non siamo mancati de levare il conte de Caiacio dal opposito da Venetiani per dare faldo a M. Galeaz, ma per non potersi conjungere senza periculo de fare facto d'armi che hora sia periculoso, non sia cosi se Sua Maestà venera, perche a la gente sue se conjungerano le nostre, e se potra molto bene farsi incontro ali inimici e liberare Messer Galeazzo ; e poi uniti tuti se poteriano molte bene cazare per tuto ne li sara loco dove possino expectare, per la galiardeza ne la quale sera la Maestà sua cum le gente sue e nostre ; che hauto el poter necessario, che epsa venga presto, perche quando non venessi o tardasse tropo, poterano revoltarsi verso nui, e perche li nostri stati de la non si poteressino defendere.

37

Ludovic Sforza à l'empereur Maximilien

(Milan, 19 juillet 1499)[1]

Dilatum est in hodiernum diem, ab astronomo meo electum ut auspicato res fieret, Maximiliano filio meo Majestatis Vestræ litteras et principatus Pavie privilegium reddere, et quamquam ipse ei per litteras gratias agat, et ego, reverso proximis diebus ad me Marchesino, Majestati Vestrae scripserim, et ab Augustino Somencio significari jusserim quæ intellexisse ipsam arbitror ad testandum quantopere me devinxisset, nihilominus quod hodie perlectis Majestatis Vestræ litteris et privilegio coram omnibus apud me agentibus et aulae meae primatibus, R. D. Petrum Bonohomum rogavi Majestati Vestræ scriberet, denuo ei, quum tanta benignitate quottidie sua in nos immortalia beneficia magis augeat, gratias ago, non quas debeo, sed quas possum, e cum jamdiù ego cum liberis et fortunis omnibus Majestati Vestræ deditus sim quod amplius ei spondere possim non video, nisi me nihil magis optare quam pro Majestatis Vestræ amplitudine et gloria grati animi officium præstare posse, nullum unquam status nec mei ipsius discrimen recusaturum, sicuti et Maximilianum et reliquos liberos meos, patris vestigia et mandata sequentes, facturos confido. Commendo mea ac eos Majestati Vestræ.

[1] Milan. *Ibid.* Minute orig. : « D. regi Romanorum. »

38

Maximilien à Louis de Rippol, résident napolitain à Gênes [1]

(27 juillet 1499)

Maximilianus divina favente clementia Romanorum rex semper Augustus. Dilecte, scripsimus alias ad te ut illa quatuor millia ducatorum quæ serenissimus Federicus Siciliæ Rex, frater noster, carissimus, Genuæ pro redimendis argenteis nostris in manibus tuis deposuit nostro et imperii sacri fideli dilecto Marchesino Stangæ, illustris Mediolani ducis secretario, respondere velles ; quod etsi non dubitemus te secundum scripta et commissionem nostram plene fecisse, nichilominus te et denuo hortamur seriose requirentes, ut si ipsa quatuor millia ducatorum nondum ipsi Marchesino per te exhibita essent de continenti exhibeantur. Quoniam vero nuper intelleximus ipsum Siciliæ regem alia sex milia ducatorum Genuam ad manus tuas misisse propter supradictam causam, ex te cupimus magnopere ut illa sex millia et aliam omnen pecuniam quam ipse Rex ad te nobis exhibendam transmiserit prefato Marchesino respondeas, vel cuicumque quem pro ea miserit cum quitantiis nostris. Misimus enim ad ipsum Marchisinum omnes quitantias et commissionem nostram quid de predicta pecunia facturus sit : facies in illo nobis rem gratam, erga te gratia et benevolentia nostra recognoscendam. Datum in oppido nostro imperiali die 27 Julii anno Domini 1499, Regni nostri Romani quarto decimo.

Ad mandatum domini regis.

39

Ludovic Sforza à Baldassare Pusterla

Commissaire général de l'armée Milanaise [2]

(Milan, 30 juillet 1499)

M. Baldesar, quello che cum boni effecti de continuo ce havete demonstrato in le imprese quale ve havemo date, ne ha inducto ad elegervi de presente commissario generale nostro del felicissimo exercito nostro, quale preparamo ad l'opposito de Franzesi; essendo certi

[1] Milan. *Ibid.* Original, suscription : « Dilecto Aloysio Rapole ser^mi regis Sicilie oratori Genue. »

[2] Milan. *Ibid.* Minute originale.

che per la fede e devotione portate ad noi e stato nostro, le cose che ve occorrerano le exeguireti cum tale sincerita e fede che non ce lassareti loco alcuno de desiderio, como de continuo havete facto in l'altre imprese quale ve havemo date.

E perche la impresa, ultra che la sia de importantia, è ancora laboriosa e grande, adcio più expeditamente possiate dare expeditione a le cose ve accaderano, in compagnia vestra havemo deputato D. Petro Martiro Stampa quale ve havera ad adiutare, e de l'opera sua ve havereti ad valere in le occurrentie de l'impresa.

Ed ultra le cose che ve accaderano pertinente allo stato, haverete ancora ad havere principale cura ad provedere che victualie non manchino in campo ; e per essere l'impresa grave e grande, adcio che più expeditamente la possiate exeguire, havemo facto electione delle infrascripte persone, quale de continuo haverano ad assistere presso voi et obedirne in tutto quello per voi gli sara imposto ; e gli havemo a tutti facto scrivere se retrovano da voy a l'impresa ; siche voi li deputarete separatamente ciaschuno de loro ad quello servitio e proposito de l'impresa che ve parira ; cun tenerli poy a la giornata solicitati, adcio non manchino del effecto ad el quale li havereti deputati.

Perche potria accadere qualche piogie quale sariano de qualita che li mercadanti se renderiano difficili ad condure le victualie in campo, accio non occorresse qualche desordine, ve havemo facto provvedere de denari da li deputati nostri. Quali denari havereti ad usare ad questo bisogno quando accadesse, cum provedere che essi denari non vadino in sinistro. Ma havereti ad fare limitare el pretio de le victualie, tanto più quanto sara la spexa de la conducta che li sara sopragionta, e dicti denari farli retrare, in modo che noy non ne habiamo ad portare senon el scorto et aspecto del tempo dessi denari.

E perche è necessario stabillire qualchi fornari, quali de continuo faciano lavorare li forni per el bisogno de una bona parte de le gente se retroverano a l'impresa, ad questo havereti ad usare la solita diligentia e prudentia vostra in firmarne e stabilirne qualchuno, adcio non se habia a stare in tutto a ventura e descriptione *(sic)* de mercadanti superadventii, e bisognandoli scorto ne de grano ne de altro, el tutto praticarete ; e secondo el besogno ne darete aviso alli deputati nostri, adcio che li possiamo far consideratione e dare modo al tutto. Ma questo non lo potrete considerare e praticare finche non siate sopra el loco e che habiate notitia de la qualita e numero de le persone sarano in campo e condictione de li paesi ; perho gionti sareti ad l'impresa, sollicitareti de havere noticia del tutto e ben considerato che haverete la cosa, ne dareti del tutto aviso cum el parere vestro alli deputati *ut supra*.

Per omne caso che potesse occorrere, ne pareria che con effecto ope-

rassero che in li loci e terre più accommodate ad l'impresa, se li tenesse per quelle persone che ve paresseno juxta la descriptione de le victualie che haverano doa mille moza de frumenti e quattro millia somme de biade da cavalli; facendo commandare ad li sollari piu grossi che sotto pena de la confiscatione de li loro beni non moveno le victualie che li ordinarete senza vostra licentia ; facendo questa ordinatione e provisione ed in Alexandria e Lumellina ed in Novarese cum farne tenere bonoconto del tutto, adcio accadendo el bisogno ve ne possiate valere.

Ultra la impresa de le victualie, volemo ancora asistate de continuo ad le expedictione pertinente al stato predicto che per el sopradicto Messer Galeazio sarano ordinate. Facendole exeguire per le infrascripte persone, lequale havemo ordinato stiano de continuo ad la obedientia vestra per fare questi effecti, et ad tutti se li fara dare li denari de la cavalcata :

Thomasino Torniello.
Paulo da Lode.
Jo. Baptista Gusperto.
Bartholomeo da la Croce.
Conradino de Vimercato.
Baldesar da Caserate.
Filippo Guascono.
Francisco da Cremona.
Danesio Crivello.
Benedicto de Gallarate
Paulo Imperiale } cancellieri al officio de lo biade.
Francesco da Regio

E perche la impresa ha in se cellerità, volemo che ve mettiate ad ordine, ita che mercoldi proximo ve possiate partire per andare ad l'impresa ; e cosi havemo advertito tutte le predicte persone, quale hanno asistere de continuo ad l'obedientia vestra, farano el medesmo.

Havemo ancora advertito tutte quelle persone, quale sono mandate per fare le descriptione delli vini e biade da cavalli, che se expediscano presto e mandano le note del tutto in mane vostre ; adcio, inteso havereti el tutto, possiate provedere e dare modo de farne condure dove cognoscerete sia el bisogno.

E perchè non potemo ancora sapere dove el predicto felicissimo campo nostro se habii ad firmare, e decernere el loco dove se habii ad stabilire la fabrica de la monitione del pane, volemo che faciate provedere che li forni de Abbiate e Viglevano, quali solevano lavorare ad altri tempi, maxime al tempo del exercito de Novaria, che siano missi ad ordine, in modo che bisognando se possano operare; e per non essere forni commodi ad simili besogni in la cita nostra de Novaria, volemo

che subito faciate provedere che siano fabbricate quattro boche de forni in el loco più accommodato de quella cita ad l'impresa ; ita che occorrendo el bisogno se possino fare lavorare et ad questo non li perderete tempo alcuno per farne l'effecto.

Havereti ancora ad provedere che in le terre e loci dove sono facti redure li frumenti e che sono fortificati per conservarsi al bisogno de le occurrentie del stato nostro, sia macinato tanto gran che sia abastanza per el vivere de li habitanti per sei mesi, et *ulterius* per omne sollaro grosso che se ritrovera in cadauna terra, ultra el bisogno del vivere de le persone habitante. Ne farete ancora macinare quella quantita che ad voy parira ricercare el bisogno, quale ordinarete se conservi et se tenghi in monitione per omne bisogno che occorrera per provedere al campo de victualie, cum fare fare le descriptione delli frumenti in cadauna terra e loci predicti, e provedere non ne sia cavato fora alcuna quantita senza licentia vostra, facendo punire ognuno che contrafacia secondo che ad voy parira.

E perche ad dovere tenire il campo abondante de victualie la principale cosa è ad intendere quanto numero de gente li serano, cossi da pede como da cavallo ; ad questo haverete ad usare la debita diligentia, cum fare limitare el pretio de le biade e victualie, havendo respecto e consideratione che li conductori gli ne possino condure voluntieri e li soldati se ne habiano anche loro ad contentare, ne possano dolersi che le siano vendute troppo caro.

40

Giovani Colla à Ludovic Sforza[1]

(Du 3 au 13 août 1499)

(3 août 1499)

Illustrissimo et excellentissimo Signor mio observandissimo, M. Anz Kungsegh è giunto hogi in questa terra ; al quale havendo domandato de le nove, mi ha affirmato che pace o tregua si fara cum Sviceri col mezo de M. Vesconte, e che la Maestà Cesarea se li inclina per potere aiutare la Excellentia Vostra, e che li oratori francesi si sono partiti da Constantia senza licentia ne saputa de la Maestà Cesarea, e sono andati a Lindo, el che è stato molestissimo alla Maestà Cesarea, e se pensa siano andati per interrompere la praticha de la pace : questo medesimo m'hanno dicto questi regenti.

[1] Milan. *Ibid.* Dépêches originales, fragments.

Esso Messer Anz m'a dato la alligata de la quale expectara la risposta quale desidera che la E. V. mandi in mani mie, e me ha parlato assai del desiderio de venire a servire la E. V. e spera scrivendo quello alla Maestà Cesarea ed a luy di proponere a Sua Maestà tali partiti per fantarie che lo lassara venire. In bona gratia de la E. V. humilmente mi ricomando. Ispruch, 3 augusti 1499.

Fidelissimus servitor, Joannes Colla.

(Inspruch, 7 août 1499)

L'ambassatore spagnolo, quale vene de la Maestà Cesarea licentiato per ritornare a li Catolici Re soi, è giunto qui hogi, ed havendolo visitato, medesimamente me ha affirmato la speranza se ha de la peca ch'abbia succedere col mezo de la Excellentia Vostra, e che la dispositione de la Maestà Cesarea verso la E. V. non porria esser meliore, e che per poterla adiùtare fara la pace cum Suiceri, e che la Maestà Sua non lo voleva licentiarlo *(sic)*, desiderando retenerlo questa invernata: ma havuto haviso de la roptura de Francesi in Alexandria, mandi per lui e li dissi che adesso era necessario per beneficio de la E. V. che l'andasse, e cosi l'ha expedito; e partira da qui lunedi ed andara prima a Venetia, dove demonstra esser per parlare galiardo a Venetiani; dopoi venera a la E. V. ed expectara qui alcune instructioni de la Maestà Cesarea de quello havera a far cum la E. V. Me dice ancora la Maestà Cesarea propria haverli dicto che rompendo Venetiani contra la E. V. ha deliberato farli rompere a loro dal canto de Austria, e per questo manda uno suo capitano ch'è venuto in compagnia sua in Austria per condure duemila fanti Boemi e cinquecento cavalli legeri. Ma M. Ans me dice che questo capitano doveva venire in Italia per servire la E. V. se chiama M. Enrigo Weispach, ch'è venuto novamente ambasciatore de Hungaria; cum il quale parlando me questa sera insiema cum l'oratore spagnolo, dove erano ancora alcuni altri capitanei e consiliarii vecchii e de auctorita, feceno uno discorso che la Maestà Cesarea e la E. V. habiano al presente più comodita che mai havessino de fare contra Venetiani, essendosi securo, como loro affirmano, de ' Turchi ed Unghari e promettendosi havere cum loro Suiceri; che mettino per certo, succedendo pace cum Suiceri e M. Anz, che la E. V. scia la praticha ha cum Sviceri, dice che sarano cum Sua Maestà e la E. V. havendo exhosi Francesi. Questi regenti, cum li quali particularmente nho parlato, concorrano in medesima sententia, e me pare comprehendere in loro gran desiderio de pace cum Suiceri e rompere cum Venetiani; e se ne rasona assai qui, cum modo che pare dir la cosa si habia mettere al presente, e

volendomi [.....] tal impresa, facile dicono che haverano contra Venetiani le fanterie senza pagamento perche anderano spontaneamente sperando a guadagnare el che [.....] che olim siano feroci, non hanno che perdere se non la lance, e gia dicono qui che voleno andare a Venetia a mensurare quelli drapi de seda cum le lance. In bona gratia de la E. V. humilmente mi ricomando. Ispruch, 7 augusti 1499.

Fidelissimus servitor, Joannes Colla [1].

(10 août 1499)

Essendosi stato sei giorni in continua expectatione de l'aviso che la tregua fosse conclusa, ch'era grandemente desiderata da questi regenti, hogi hanno havuto aviso, non da la Maestà Cesarea, ma da altri, come in tuto la praticha è dissolta, e che la Maestà Cesarea non vole più ce ne parla, deliberando continuare la guerra. La quale deve essere partita da Constantia per andare al loco dove fo morto el conte de Furstembergha. De laquale nova se ne sta qui di mala voglia, et expectino M. Polo Liettestanaro et M. Mancoaldo, da chi intendarano quanto se havera a fare e le difficultate che haveriano impedita la tregua; li quali andarono poi a Marrano a una dieta, che se ha a fare venere proximo a li 16; ne laquale principalmente se trattara de remandare la gente in campo da questo canto, e l'ordine se havera servare. Nondimeno da alcuni di questi primi consiglieri m'è dicto che non sono ancora senza speranza di pace o di tregua, che se tracta secretamente, e per qual mezo non posso intendere.

Li oratori del papa, hispano e napolitano, sono ancora qui; quello del papa per ordine de la Maestà Cesarea, che l'ha rimesso ad expectare qui; Napoli, per non havere modo di dinari da levarse. Lo Hispano expecta le instructione e cinquanta marchi d'argento in dono che li debe dare li Fochari *(sic)*; havuto questo argento se partira.

In bona gratia, &c. Ispruch, 10 augusti 1499.

(12 août 1499)

Questa nocte è venuto el spazo al oratore Hispano de le scripture expectava da la Maestà Cesarea, e qui li sono stati dati li cinquanta marchi d'argento. Domane se inviara per venire al drito a la Excellentia Vostra, havendo mutato proposito del camino de Venetia per andare più presto a li Catholici Re soi, dove demonstri essere per operare ad

[1] *Suscription*: Illmo principi et ex^mo D^no meo oss^mo Domino D. Mediolani.

gran profito de la E. V., como da lui a bocha intendera; a laquale ho più volte dicto chel è affectionato servitore; e cosi al presente gli ne facio ricordo, acio la possi accarezarlo che certo lo merita. Prega la E. V. ad fare scrivere a Genoa per provederli de qualche bono passazo, et essendone alcuno preparato, potendosi, farlo soprasedere fin a la venuta sua quale accelerara.

In bona gratia, &c. Ispruch, 12 augusti 1499.

(13 août 1499)

Doi di questi consiglieri sono andati alla dieta di Marrano dove sara ancora el conte Joanne Suniber, capitano del campo, e M. Marcoaldo. Io era per andarli, ma essendo giunto qui M. Raimondo de Inghilterra questa matina, che andava per il camino de Marrano, ho preso ordine cum lui chel satisfara, perche la dieta, como intendo, non durara se non uno giorno.

El capitano che andava in Austria per condure li cavalli e fanti Boemi è revocato da la Maestà Cesarea, dicendo non esser più bisoguo : el che da alcuno se tole per segno di speranza di pace o tregua.

In bona gratia, ec. Ispruch, 13 augusti 1499.

(13 août 1499)

La Cesarea Maestà ha scripto a questi regenti vadino al Legato e li dicano da parte de Sua Maestà, che, per quanto lui li parlò li giorni passati de la pace cum Suyceri a nome del Papa, l'ha deliberata mandare soi ambassatori al Papa per risponderli, e però che lui fra questo mezo se voglia transferire a Roma et andare in compagnia cum l'oratore Hispano in Italia ; e cosi li sono andato hogi a farli l'ambassata ; la quale l'ha bevuta amaramente e ha risposto che obedira, excusandosi non potere partire cum l'oratore Hispano, ch'è partito hogi, per havere le robe sue a Olma, quale mandara a tore; poi se inviara in Italia, e non poria esser più male visto da costoro, che dicono che è spiono del Papa, del quale non potriano havere pegiore opinione.

In bona gratia, etc. Ispruch, 13 augusti 1499.

41

Ludovic Sforza à Giovani Colla [1]

(Vigevano, 5 août 1499)

Con le lettere tue de 26 et 27 havemo ricevuto quelle di Augustino et essendo arrivato il cavallaro in lo termino datoli, se satisfara de quello li hai promisso.

El spazamento facto al proposito de Brixina ce è piaciuto laudando che tu lo soliciti al accelerare, e se fusse stato più presto, come tante volte havemo instato, saria stato più al proposito.

[Se de la deliberatione facta de li populi di Austria de succorrer la Cesarea Maestà de 1.000 cavalli sara poi havuto altra certeza, ce ne avisarai, e cosi sel thesoro sara stato conducto ad ley][2].

A M. Andrea Lietestanar dirai che in l'amorevole offerta facta ricognesemo quello che sempre ha dimonstrato, una grande affectione verso noi, e che non solo acceptamo l'offerta, ma ne sera summamente grato quando vengi e ne conducha 2.000 boni fanti Per facilitare questo affecto scrivemo ad Augustino Somenzo che operi con la Maestà Cesarea chel concedi licentia de posserli levare e condurli, e te mandamo una lettera qui alligata simile a quella havemo mandata noy per cavalleri ad epso Augustino. Gli la darai accio possi sollicitare questo affecto cum la Cesarea Maestà.

De quello intervenuto alle gente Cesarea verso Basylea ne havemo havuto prima aviso, et in el male ne piace chel sii stato pocho.

Havemo commisso alli deputati che per ogni modo provedano al bisogno tuo con effecto.

Ringratiarai quelli signori regenti de quello hano scripto alla Maestà Cesarea in ricomendatione nostra [e li pregarai ad volere continuare et in particularità acio la Maestà sua ne proveda de fanti per li nostri dinari como havemo ricerchati].

De le nove di qua non havemo altro che possemo significare se non che Francesi attendano ad ingrossare de gente d'armi da cavalo e da pe. Perfin qui non è facto altro. Noi etiam attendemo continuamente a provvedersi al meglio che possemo.

El signor vicecancellaro nostro fratello è gionto a Borgo Santo Donnino e credemo intrara zobia proximo in Milano.

[1] Milan. *Ibid.* Minute originale. La date a été modifiée : d'abord *Mediolani* 2, puis *Vigevani* 5 *Augusti*.

[2] Les § entre [ ] sont en chiffre dans l'original.

L.-G. Pélissier.

LA CHRONIQUE FRANÇAISE DE MAITRE GUILLAUME CRETIN

(*Suite*)

B. N. fr. 2818.

Les premiers feuillets contiennent d'abord « la table et recollection de tous les sommaires de ce present et second volume », ensuite un prologue sans intérêt, où l'écrivain résume les événements qu'il se propose de relater. Après avoir invité sa plume (1 r°) à n'être ni médisante ni flatteuse, il se décide à entrer en matière.

2 r°. I. Clotaire demande à l'Eglise des subsides, mais comme l'archevêque de Tours lui montre l'inconvenance de ses prétentions, il se résigne à respecter la richesse des serviteurs de Dieu.

..... Et fit bien. Oncques homme
2 v° Chargeant l'Eglise (assez le puys prouver)
A tard sceut il du cas bien se trouver.
Je ne dy pas pour cause raisonnable,
Qu'a debeller la perverse et dampnable
Paganerie, on n'eust raison et droit
Lever argent par ung chascun endroit :
Mais employer le sacré patrimoyne
Du crucifix, levant sus prestre et moyne
Exaction, pour faire sang crestien
Espendre ainsi, — certes, je croy et tien
Que si ung prince argent d'Eglise(s) touille
Avecq le sien, enfin ceste despouille
Fera verser son affaire a nyent,
Et trouvera tel inconvenient

3 r°- 7r°. Guerre entre Clotaire et Cran. Après diverses péripéties, celui-ci est vaincu, pris et tué. Sa famille subit le même sort, et c'est là un excellent exemple pour les enfants qui n'obéissent pas à leur père. Cette affaire terminée à sa satisfaction, le roi se rend à Tours, et remercie le bon saint Martin qui l'a assisté dans cette circonstance. De Tours il se dirige vers Soissons, afin d'y goûter le repos qu'il a si bien gagné.

8 r°. II. Sa femme Ingonde le prie de chercher pour Ragonde, sa sœur, un riche et noble mari. Clotaire, qui n'a rien à refuser à son épouse, va voir Ragonde, la trouve belle... et la prend pour lui. Il annonce lui-même à Ingonde cet arrangement.

(Comme fortune a gentz nuyre s'avance)
Qu'il y perdra vie, honneur et chevance.
« ... Ma mye, il ne fault t'esbahir
De ce qu'ay fait. Te voulant obeyr,
En maintes partz ay je tourné ma veue
Affin de veoir la tienne seur pourveue
Bien a son gré et selon ton desir ;
Mais je n'ay sceu duc ny comte choysir
A beaucoup près m'approuchant en noblesse,
8 v° Honneurs et biens. Par ainsi je ne blesse
Le renom d'elle, et non fais je le tien,
Et si tu fais de ce cas bonne enqueste,
Bien trouveras qu'en suyvant ta requeste
Je l'ay pourveue avecq le plus puissant
De mon royaulme. » Or, cela congnoissant,
S'en fut troublée et eut tristesse d'ame,
Non sans raison : mais ceste bonne dame
Paciemment le porta sans monstrer
Semblant du deuil, dont pourroit femme oultrer
De fier despit, en voyant qu'on la laisse
Contre la loy d'honneur et gentillesse.

Ragonde se retire dans un cloître, et mène une sainte vie.

9 r° et v°. Vers cette époque, il y avait à la cour un prud'homme nommé Gautier d'Yvetot : il jouissait d'une rare faveur, mais les jaloux firent si bien qu'ils le rendirent suspect au prince, et qu'il fut contraint de s'éloigner.

O faulse envie, est ce la fois premiere
Qu'as fait de maulx sourdre feu et fumiere ?
Non ! En Genese exemple y en a bel :
Par toy Caym occist son frere Abel,
Par toy Joseph fut vendu en Egipte,
Par toy receut Absalon maulvais giste,
Par toy Saül perdit sens et raison,
. . . . . .
Par toy le filz de la Vierge Marie
Pendit en croix, et par toy mal varie
La mauvaistié des envieux en court.
Quant verrons nous, a prendre un terme court,

Envie a fin ? Quant nous pourrons congnoistre
Religieux n'avoir murmure en cloistre,
Quant on verra loyaulté aux mouniers,
Quant uzuriers seront grandz aulmonniers,
Quant les chartiers n'auront fierté si haulte
Et ne vouldront jurer que par « Sans faulte ! »
Quant advocatz serviront povres gentz
Plus par pitié que riches pour argentz,
Quant on verra clorre et fermer la bonde
Des detracteurs dont tant de mal habonde.
Il sera doncq bien tard quant ce sera.
Ce sera lors que desir cessera
10 r° Toucher les cueurs pour amasser finance,
Ou aurons potz de terre a si fine ance
Que, pour tumber, ne seront ja cassez.
C'est trop resvé ! Nous n'en parlons qu'assez,
Mais, a propos, ne pensons point qu'envie,
Tant que le monde aura son cours, desvie
Ou preigne fin. Envie, a ung mot rond,
Ja ne mourra, — mais envieux mourront.

Pendant dix ans, Gautier lutte, pour la foi catholique, contre les Turcs, « car il estoit ung bien gaillard gendarme ». — 10 v°-12 v°. Puis il songe au retour, et passe par Rome, où il obtient du pape une lettre qui le recommande à l'indulgence du roi de France. Cette lettre fut présentée à Clotaire un vendredi (jour de pardon) et dans une église, mais Gautier n'en fut pas moins égorgé. Il est vrai que le meurtrier témoigna beaucoup de repentir, et qu'il accorda au pays d'Yvetot quantité de privilèges.

13 r°. III. Clotaire veut, un jour, prendre le plaisir de la chasse. Il rassemble ses veneurs, et voilà le cerf lancé.

13 v° C'est ung plaisir ouyr les belles voix
Des chiens courans retentir en ces bois ;
C'est ung deduyt, quant cors et trompes sonnent,
Du plaisant son que forestz en resonnent ;
C'est passetemps d'ouyr aux chiens parler :
« Va cy, Clabault ! Va, vé le cy aller !
La, la, ira, Rigault, Bruyant, Fricaude,
Marteau, Grongnard, Brifault ! Par cy, va, Baude !
La, cher amy ; va, vé le cy fuyant ! »

La bête, qui finit cependant par être forcée, avait déployé de telles ruses et fait de si longs détours, que le roi, d'ailleurs âgé, sentit une extrême lassitude (14 r°) : il lui fallut s'aliter ; ni les drogues ni les sirops ne le purent rétablir, et bientôt s'approcha du malade Celle qui loge « a moins que dire *picq !* Povres humains a la pelle et au picq ». — 14 v°-15 r°. Clotaire prononça un acte de foi (des plus longs), et trépassa.

15 v°-17 r°. IV. Partage du royaume entre les quatre fils de Clotaire. — 17 v°-18 r°. Mauvaises mœurs d'Aribert et de Gontran. — 19 r°. Sigebert épouse la fille du roi d'Espagne, Brunechilde. Elle abjure l'arianisme. — 19 v°-21 r°. Récit de son premier crime.

21 v°. V. Chilpérich se marie avec Galsonde [Galeswinthe], et son peuple espère que cette union le retirera enfin des amours illicites.

22 r° Mais ja pourtant n'en laissa le mesnaige,
Car il fut tant emburelucocqué,
Coeffé, bridé, affublé et tocqué
Des doulx attraictz et façons affettées
De cinq ou six vilaines afettées,
Qu'honneur foulant de son lict nupcial,
Autres souilla, et, par especial,
(Ainsi qu'amour desordonnée enchante
Folz amoureux) tant fut d'une meschante,
Qui Fredegonde avoit nom, fort espris
Qu'il eut sa femme en merveilleux despris.
Or Fredegonde estoit belle au possible,
D'œil attrayant, de caquet invincible,
Et de maintien si saffre et advenant
Que nul trouvoit, fust allant ou venant,
Qui tost n'entrast en la flamme et fournaise
D'ardant desir.....

22 v°-23 r°. A l'instigation de Frédegonde, le roi ordonne que sa femme soit étranglée, puis (23 v°), après avoir apaisé les colères que cette noire action soulève, il a, « mectant playes sur bosses », l'audace de prendre une nouvelle épouse, nommée Audouaire [Audowère]. — 24 r° et v°. Il en eut trois fils, et elle était sur le point de devenir mère encore, lorsqu'il fut contraint d'aller en guerre. — 25 r°-26 v°. VI. Une fille lui naquit pendant qu'il était absent, et Frédegonde conseilla à la reine de tenir elle-même son enfant sur les fonts. Lorsque Chilpérich apprit, à son retour, que sa femme était mère et marraine

de sa propre fille, chose très défendue par l'Eglise, il « eut tel despit qu'il en cuyda crever ». Il répudia Audouaire, chassa de sa cour l'évêque qui avait fait le baptême, « puys espousa la mauvaise truande », Frédegonde.

27 r°-28 r°. VII. Lutte de Sigebert contre les Huns. Chilpérich profite de l'embarras de son frère pour lui ôter la ville de Reims. Sigebert rend « chou pour chou » et s'empare de Soissons Un arrangement intervient, mais qui ne sera pas durable. — 29 r°-30 v°. VIII. La guerre recommence ; plusieurs provinces sont dévastées. Si grande est la misère publique qu'une nouvelle trêve est enfin conclue.

31 r°-32 r°. IX. Alliance de Chilpérich et de Sigebert contre Gontran. Les trois frères ennemis se décident à parlementer, et ils échangent des serments pacifiques qu'ils n'ont pas l'intention d'observer. — Et la preuve, c'est que Sigebert attaque Chilpérich, l'enferme dans les murs de Tournai, et le réduit à une telle détresse qu'il ne songe plus qu'à mourir. Heureusement pour lui, Frédegonde va entrer en scène.

A deux paillardz truans afetardiz,
Promptz a mal faire et a beau faict tardifz,
Secretement les tirant de coste elle,
Tant blasonna par subtile cautelle,
Et tant y eut par elle avant marché,
Que ces pendardz conclurent le marché
D'aller meurdrir Sigebert en sa tente ;
En quoy faisant, esperans grosse actente
De biens mondains, leur jura et promist
Foy de princesse, ou cas que Dieu permist
Qu'ils fussent la occis par malencontre,
Faire pour eulx tant de biens a l'encontre
De ce beau faict, tant de fondations,
Tant d'oraisons et tant d'oblations,
Que vray pardon de l'utille homicide
Leur seroit faict. Moyennant tel subside,
Les malheureux, follement abusez
Par affaitez langaiges si rusez
32 v° De ceste faulse et male creature,
S'allerent mectre ainsi a l'adventure.
Tant sceurent ilz tournoyer, topier
Et l'ost du roy Sigebert espier,
Q'entour mynuict, au droict point que le somme

De plain repoz l'homme abat et assomme,
Comme aucteurs faulx du criminel delit,
Soudainement l'occirent en son lict :
Mais les meurdriers, en presse et grosses tourbes
Cuydans fouyr, coups y receurent ourbes,
Et feurent la detranchez, a pas telz,
Aussi menu comme chair a pastez.
C'est la raison : qui fiert de glayve, certes,
Requiert que glayve en paye les dessertes.

33 r° et v°. Les soldats de Sigebert éprouvent un amer chagrin. Mais que faire ? Ils finissent par demander la paix à Chilpérich.

34 v°-36 r°. X. Après la mort de son mari, Brunechilde est exilée à Rouen. Chilpérich ordonne à Mérovée, son fils, d'aller visiter les peuples qui habitent les bords de la Loire. Le jeune homme profite de ce voyage pour se rendre chez sa mère, Audouaire. Pathétique entrevue. L'adolescent prononce à son départ les pieuses paroles que voici :

« Madame, il fault tousjours vous monstrer saige :
Qui souffre il vainct et n'est jamais vaincu.
Je vous supply, armez vous de l'escu
De vertueuse et bonne pacience ;
Prenez en gré. Je ne croy pas, si en ce
Perseverez, que Dieu, en regardant
Vostre bon droit, ne le vous soit gardant.
Luy mesme a dit que par peines diverses,
Douleurs, travaulx et penibles traverses,
Convient entrer au royaulme des cieulx ;
De ses amys est tousjours soucieux,
Et se le corps pour luy souffre, il merite
Le bien parfaict dont enfin l'ame herite. »

36 v°. Guidé par son mauvais génie, Mérovée se dirige vers Rouen, où il tombe dans les filets de sa tante Brunechilde.

Or, Merovée estoit gaillard, plaisant,
Beau, gracieux, bien disant et faisant
Ce que peult faire ung jeune gentilhomme
De telle sorte et taille, que l'on nomme

Ung verd galand, sus le point d'enraiger,
Qui plus ne peult ses appetitz renger.
Ja sentoit il les amoureuses mouscheſ
Sus luy donner sauvaiges escarmouches ;
Feu le touchoit qui de bien près semont
37 r° Filz de telle aage, assault et presse monlt
Quant l'aiguillon de la chair se rebelle.
Et luy voyant sa tante entiere, belle,
Fresche de tainct et en aussi bon point
Qu'est jeune fille a qui le tetin poingt,
Toute gaillarde, honneste, fort friande,
Gentile, gaye et saffre a la viande,
Yeulx esveillez, guilleretz, soubrianz,
Promptz a gecter leurs traictz et dardz frians
Pour tenir rencz d'amoureuse castille,
(Comme l'on dist les dosnes de Castille)
Estre d'accueil et gracieux attraict ; —
Et tout ainsi que, pour boyre ung grand traict,
On verse vin cleret de gourde pie
En verre ou tasse, et qu'il tourne, touppie,
Saulte et fretille, appelant son buveur :
Ainsi advient que, pour donner saveur
Et goust friant aux viandes secrettes,
Sçavent dresser ung tas de vinaigrettes
Dames de cueur et couraige legier
Qui du bancquet d'amours veullent mengier ; —
La, Brunechilde avecques Merovée
Ayant chascun forme a son pied trouvée,
Furent soudain leurs cueurs liez ou laz
Dont longz ennuyz passent legiers soulas.
37 v° Lors de l'affaire ensemble disposerent
Par tel marché que l'un l'autre espouserent
Sans garder loy n'ordre de parenté.
Pensez se luy, fut bien apparenté
D'ardantz desirs pour servir a la jouste ;
Elle, en façon qu'affection adjouxte
Frais appetit au vouloir lors qu'on bat,
Delibera d'actendre le combat,
Disant : « S'il pense avoir bonne victoire,

J'auray confort. » Par ainsi est notoire
Que chascun fut le bon droit soustenant,
Tant de la part du venant qu'au tenant.
Si au tournoy se firent grandes armes,
Cela demeure a ceulx qui les vacarmes
Du pas friant ont a force exploictez,
Car ramener par escript exploictz telz
N'est bien mon cas ; ce me sont lectres closes.
A texte rond n'est besoing mectre gloses.

Chilpérich est instruit de ce mariage, et il accourt à Rouen, fort irrité contre son fils. — 38 r°-39 v°. XI. Ils ont, les deux amoureux, mangé « leur pain blanc le premier ». A l'arrivée du roi, ils cherchent asile dans un monastère : on les en tire par de belles promesses, puis on conduit de force Mérovée à Paris. Il s'échappe, se réfugie à Saint-Martin de Tours, en sort bientôt pour son malheur, et passe dans la province de Champagne. Ses ennemis parviennent à le cerner, et il commande à l'un de ses serviteurs de lui donner la mort.

40 r° et v°. XII. Siège et prise de Soissons par Chilpérich. — Son fils Clovis porte la guerre sur le territoire de Gontran. — 41 r°-42 r°. Celui-ci confie son armée à l'habile général Mommolin [Mummolus] qui, après une bataille où l'on ouït *les canons tonner*, repousse l'envahisseur. — 42 v°-43 r°. Chilpérich cherche querelle au duc de Bretagne Varracon [Waroch], mais ses troupes sont surprises, et il lui faut accepter un traité désavantageux.

44 r° et v°. XIII. Frédégonde excite son mari contre l'évêque de Rouen, Prétexte. Il est cité devant une assemblée ecclésiastique, comme ayant consacré le mariage incestueux de Mérovée. On produit en outre de faux témoins qui l'accusent d'avoir distribué de l'argent pour pousser à la révolte les sujets du roi. — 45 r°. Prétexte répond aux faux témoins ainsi qu'il suit :

« ..... Pervers sedicieux,
Langues d'aspic, venimeuses viperes,
Presentz le roy et *ces** reverendz peres,
Ozez vous bien soustenir rapportz telz ?
Quant au regard du point ou rapportez
Qu'ay fait des dons, vostre dire conferme,
Car maint povre homme et souffreteux enferme

Ms : *ses*.

Ay je nourry et substanté de dons,
Que puys je mieulx fors, de mesmes guerdons
Receuz de Dieu par très amples largesses,
Faire a autruy presentz de mes richesses ?
J'ay plusieurs biens de l'Eglise donnez,
Distribuez, livrez et aulmosnez,
L'ordre tenant qu'a Dieu, ce pense, agrée :
Mais de toucher la majesté sacrée,
S'ay entrepris, par dict, pensée ou faict,
Luy nuyre en riens, pugny soye et deffaict ;
Et si aucun homme vivant sur terre
Veult maintenir qu'onc de moy receust erre,
Don ou present pour toucher vie, honneur
Et biens du roy mon souverain seigneur,
Icy le die et publie a voix haulte !
45 v° Et si en moy se treuve quelque faulte,
Je me soubmectz a la discretion
De ceulx auxquels gist ma correction. »

Chilpérich s'engage à ne pas se montrer rigoureux envers l'accusé pourvu qu'il confesse ses torts. — 46 r°-48 r°. Hésitations de l'évêque : il se résout à feindre d'avoir été coupable. Grégoire de Tours plaide inutilement sa cause. Le parti du roi triomphe, et Prétexte est exilé.

XIV. Gontran adopte son neveu Childebert. — 48 v°. Discours qu'il lui tient en cette circonstance. — 49 r°. Réponse de l'enfant par la bouche de l'un de ses gouverneurs. — Démêlés de Gontran et de Chilpérich. — 49 v°-51 r°. Indigne conduite de celui-ci : ses pilleries en Bretagne ; assassinats ; exactions.

52 r°. XV. Signes et prodiges advenus, en ce temps, au pays de France.

Aquarius, grand ministre des eaux,
Ouvrant du ciel les conduitz et tuyaux,
En France fist, celluy an, tel deluge
Que, puys le temps du bon Noé, ne leu je
Sur le climat françoys avoir esté
Ung si divers et merveilleux esté.
Pluye en septembre a tres grosse habondance
Survint, par quoy sonna piteuse dance :

Car Eolus fist Auster tant soufler
Qu'il contraignit les gros fluves enfler,
Et tellement partout se desborderent
Que bestiaux et maisons emporterent.
Par ce deluge et soudain apport d'eaux
En divers lieux, a Lion et Bordeaux,
Tumberent grandz et puissans ediffices.
Nature adoncq n'usa de ses offices
Quant a germer semences, dont poureux
Devindrent tous les povres laboureux,
Car la saison n'eurent bien opportune
De povoir mectre et semer graine aulcune.
Lors peuple fut plus que jamais troublé
Voyant si grande enchere mectre ou blé.
Puys quant les eaux peu a peu s'escoullerent
Et qu'au droit cours de leurs places coullerent,
On veit assez arbres couvers de fleurs,
52 v° La terre aussi de diverses couleurs
Moult enrichie et fort belle pour veue
Rassasier, — mais de fruictz non pourveue.
Les Tourangeaulx, par admirations
De grandz esclairs et fulgurations,
Furent esmeuz de frissons redoubtables.
Cris merveilleux, très fort espoventables,
En divers lieux menerent tel sabat
Comme quant vent arbres froisse et abat.
A Bordeaux cheut du ciel horrible fouldre
Qui grandz manoirs fist consommer en pouldre.
Tel tremblement de terre y eut que tous
Les citoyens, humiliez et doulx,
Tindrent les champs pour lors maintes journées.
Ces mouvementz, vers les montz Pyrenées,
En cet instant s'allerent presenter,
Sans les plus haultz en permectre exempter,
Car grandz rochiers, par terribles tempestes,
En trebuchant meurdrirent gentz et bestes.
Ceulx d'Orleans, Berruyers et Chartrains,
En lieux profondz et bas feurent contrainctz
Faire sejour ; par l'espesseur des gresles,

Tonnerre, esclair et fouldres très cruelles,
Trouverent fort leurs biens endommaigez.
. . . . . .
53 r° Longtemps n'avoit esté ouy ne veu
Le ciel donner si mauvaise influence,
Dont procedast une telle affluence
D'estranges maulx et accidens divers
Pour faire humains tant gesir a l'envers ;
Car fiebvre et flux tindrent comme en souffrance
La plus grand part du royaulme de France,
Mal d'estommach, esvanouyssemens,
Douleurs de cueur, soudains vomissemens ;
Testes et reins souffrirent peines telles
Que font porter afflictions mortelles.
C'estoit pitié d'ouyr plaindre et gemir
Les pacientz, par force de vomyr
L'infection a pleine gorge ouverte,
53 v° Comme poyson de couleur jaulne et verte.
Par tous endroictz ceste mortalité
Rendit alors maint corps mort alitté,
Dont peu de ceulx qui venins telz receurent,
Hors du dangier, marcher par terre sceurent.

Le fléau atteint Chilpérich et son lignage. Frédegonde est prise de remords, et (54 r°) elle se rend chez son mari pour l'engager à se repentir. — 54 v°-56 r°. XVI. Discours de la reine. — Chilpérich est ému : il s'efforce de soulager son peuple, multiplie (56 v°) les bonnes œuvres. Par malheur, la crainte seule le faisait agir, et l'on ne pouvait pas compter sur cette conversion intéressée.

57 r° et v°. XVII. La femme de Gontran, Austrigilde, qui n'avait pas échappé, elle non plus, à la maladie régnante, demande à son mari d'égorger, une fois qu'elle aura passé *le dur pas*, les médecins qui l'ont soignée. Son vœu est respecté pieusement. Guillaume Cretin blâme cette reine féroce et (58 r°) ce roi trop complaisant.

XVIII. Guerre contre les Lombards. — 58 v°-59 v°. Les Français entrent en Italie, mais ils se lassent vite de chercher un ennemi qui se dérobe, et, grassement payés pour cela, ils consentent à se retirer.

60 v°-62 v°. XIX. Histoire d'Ingonde et d'Hermehilde [Herméneghild]. — Projet d'une nouvelle expédition en Italie. — 63 r°. Elle n'a pas lieu.

64 r° et v°. XX. Chilpérich travaille à répandre, en ce qui concerne la Trinité, une opinion hérétique. Protestations de Grégoire de Tours et (65 r°) de Salvius d'Albi.

65 v°-68 r°. XXI. Frédegonde, qui veut perdre Clovis, commence par livrer aux bourreaux la concubine de ce prince et la mère de ladite concubine. Chilpérich abandonne, sans témoigner le moindre regret, son fils à la fureur de la reine. Mort de Clovis. Le chroniqueur réprouve l'indifférence du père.

68 v° O cueur cruel, trop plus dur qu'aymant,
Est il belistre ou monde et caymant
Qui de son sang, selon deu de nature,
Ne prist pitié ? Mais est il creature
De bon advis, voyant meurdrir sa chair,
Qui ne se fist l'ame du corps sacher
Ains qu'endurer faictz si abhominables ?
Ne voyons nous bestes irraisonnables
Leurs faons garder par naturel instinct ?
En congnoist on qui fort près ne se tint
Pour sa portée a son povoir deffendre ?
Je croy que non. — Humain cueur devroit fendre
Quant il congnoist son sang propre asservy
A souffrir mal qu'il n'a pas desservy.
Celluy est doncq pire que beste brutte,
Et plus cruel, qui d'amour se rebutte
Jusqu'a laisser son enfant au dangier
De cueur si chault a se vouloir vengier,
Ainsi que fist ceste faulse deablesse
Contraire a loy et ordre de noblesse.

(*A suivre*). HENRY GUY.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

Romanische forschungen, XIX, 1. — *G. Wenderoth* : Estienne Pasquiers poetische Theorien und seine Tätigkeit als Literaturhistoriker, p. 1 ; — *R. Reis* : Die Sprache im « Libvre du bon Jehan, Duc de Bretagne» des Guillaume de Saint-André (14 Jahr.), p. 76 ; — *P.-C. Juret* : Etude grammaticale sur le latin de s. Filastrius, p. 130.

Annales du Midi, n° 65. — *Dejeanne* : Le troubadour Cercamon, p. 27 ; — *G. Steffens* : Fragment d'un chansonnier provençal aux Archives royales de Sienne, p. 63 ; — *V. de Bartholomaeis* : Une nouvelle rédaction d'une poésie de Guilhem Montanhagol, p. 71 ; — *A. Jeanroy* : Gascon « lampournè », p. 75.

Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn, sept.-déc., 1904. — *A. Vidal* : A travers les lausimes de Saint-Salvi, XIV-XV^e^ siècles, p. 257 et 353.

Revue du Béarn et du pays basque, II, 1. — *E. Bourciez* : Navarrot et ses chansons béarnaises, p. 6.

Bulletin du parler français au Canada, III, 5, 6 et 7. — Lexique canadien-français (suite), p. 153, 181, 221.

Studi medievali, I, 2. — *A. Sepulcri* : Le alterazioni fonetiche e morfologiche nel latino di Gregorio Magno e del suo tempo, p. 171 ; — *G. Bertoni* : Un rimaneggiamento toscano del « Libro » di Uguçon da Laodho, p. 235 ; — *R. Sabbadini* : Frammento di grammatica latino-bergamasca, p. 281.

Zeitschrift für französische sprache und litteratur, XXVIII, 1 et 3. — *E. Brugger* : Beiträge zur erklärung der arthurischen geographie II, p. 1 ; — *E. Stengel* : Die refrains der Oxforder ballettes, p. 72 ; — *G. Baist* : Wortgeschichtliches : Cerneau, p. 79 ; — *D. Behrens* : Wortgeschichtliches : afrz. crinque, wall. ringuèle, p. 81.

Romania, XXXIV, n° 133. — *G. Huet* : La version néerlandaise des « Lorrains ». Nouvelles études, p. 1 ; — *P. Meyer* : Notice du

ms. 9225 de la bibliothèque royale de Belgique (légendier français), p. 24; — *V. de Bartholomaeis* : « De Rambaut e de Coine », p. 44; — *A. Thomas* : Le roman de Goufier de Lastours, p. 55; — *J.-T. Clark* : L'influence de l'accent sur les consonnes médiales en italien, p. 66; — *P. Meyer* : De quelques manuscrits français conservés dans les bibliothèques des Etats-Unis, p. 87; — *Id.* : La chanson des « clowechons », p. 93; — *Id.* : L'inscription en vers de l'épée de Gauvain, p. 98; — *J.-L. Weston* : Wauchier de Denain and Bleheris, p. 100; — *A. Thomas* : Pour un « dictié » de la Vierge Marie, p. 105; — *Id.* : Anc. franç. « loirre, loitre, — rousseruel, roseruel, — rovent », p. 108; — *J. Desormaux* : Savoyard « viorba, viorbes », p. 113.

Revue de philologie française et de littérature, XIX, 1, — *P. Meyer* : La simplification orthographique, p. 1; — *H. Yvon* : L'idée de l'usage en matière de langue et d'orthographe, p. 27; — *E. Casse et E. Chaminade* : Vieilles chansons patoises du Périgord (suite), p. 48; — *F. Baldensperger* : Notes lexicologiques, p. 63; — *P. Horluc* : « Faire la fête », — « Epaille », p. 69; — Chronique sur la réforme de l'orthographe, p. 75.

COMPTES RENDUS

Emile Faguet, de l'Académie française. — Propos de théâtre, deuxième série —*Paris, Société française d'imprimerie et de librairie*, 1905, in-12, 3 fr. 50.

« Lorsque le critique a excité, pour sa petite part, le public à discuter, à réfléchir, et surtout à venir au théâtre pour juger par lui-même, il me semble qu'il n'est pas loin d'avoir rempli son petit office. » Ainsi se termine l'*Examen de conscience du critique* placé en tête des *Propos de théâtre, deuxième série*.

La conscience de M. Faguet peut être tranquille, car il a fait et il fait tous les lundis beaucoup plus que son « petit office » ne comporte. Il excite le public à penser, en lui proposant lui-même des idées nombreuses et piquantes; il lui permet de discuter, en lui indiquant tous les éléments des questions à résoudre; il l'amène à réfléchir utilement, en fournissant à ses réflexions la base solide d'une histoire dramatique approfondie. A ceux qui ne peuvent aller au théâtre pour juger par eux-mêmes, il donne jusqu'aux moyens de s'en consoler.

Réunis en volumes, il arrive que ses articles se ressentent un peu trop de leur origine — et nous avons dit comment, à propos d'un

volume antérieur —, mais ils restent charmants et utiles, et leur rapprochement même leur donne une valeur nouvelle.

La deuxième série des *Propos de théâtre* nous entretient de l'*Iphigénie* d'Euripide traduite par M. Moréas, puis aborde le théâtre français classique avec l'examen du livre de M. Joannidès sur la Comédie Française. Parmi les principaux chapitres qui suivent, citons : *L'Abbé d'Aubignac ; — La mise en scène du théâtre classique et le théâtre classique populaire ; — Rodogune ; — La Chaussée et la Comédie larmoyante ; — Le centenaire d'Alfred de Vigny au théâtre ; — Casimir Bonjour ; — La comédie et les mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet*.

Dans l'article sur *l'Abbé d'Aubignac* se trouve une erreur que l'autorité de M Faguet pourrait accréditer et qu'il importe de relever. Remarquant avec raison que les *Discours sur le poème dramatique* et les *Examens* de Pierre Corneille sont une réplique à la *Pratique du Théâtre* de l'abbé d'Aubignac, et que certaines assertions hasardées du grand poète doivent être considérées comme de simples exagérations de polémique, M. Faguet ajoute :

« Par exemple, on connaît cette idée de Corneille que le poème dramatique doit être invraisemblable, et n'est vraiment digne de ce nom que quand il s'écarte de la vraisemblance, et est d'autant plus une vraie tragédie qu'il s'en écarte davantage. Voilà qui inquiète. On sent très bien qu'il y a là une vive lumière jetée par Corneille sur Corneille lui-même, et qu'en effet il y a chez Corneille un goût de l'extraordinaire qui tend évidemment vers l'invraisemblable et dont, tout compte fait, il se fait à lui-même un mérite plutôt qu'une erreur. Mais la forme manifestement paradoxale de cette doctrine, d'où vient-elle ?

» De ce que cette doctrine est une réplique, ce qui fait qu'elle prend naturellement un air de défi... » (p. 56-57.)

Cette ingénieuse explication est infirmée par la chronologie. C'est en 1647 — dix ans avant la *Pratique du Théâtre* — que Corneille écrit, dans l'avis *Au lecteur* d'*Héraclius*, la phrase fameuse : « J'irai plus outre ; et quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai pas d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable.» Trois ans après la *Pratique*, en 1660, Corneille est beaucoup plus réservé dans son *Discours de la tragédie et des moyens de la traiter selon le vraisemblable et le nécessaire*. Il se fait donner par Aristote — qui n'est pas là pour protester contre les interprétations abusives de sa *Poétique* et contre les contre-sens — l'autorisation de remplacer la vraisemblance par le vrai historique et par «le nécessaire» ; au fond, il défend la même doctrine que dans l'avant-propos de 1647 ; mais il ne dit nulle part que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. Sur ce

point, le désir de répondre à d'Aubignac ne l'a pas amené, tant s'en faut, à « renchérir » et à « forcer la voix »[1].

Eugène Rigal.

Un idéaliste, Emile Trolliet (1856-1903). Œuvres choisies. — *Paris, Plon*, 1905, p. in-8°.

Ce volume, préparé par un Comité qu'a d'abord présidé M. Octave Gréard, est un hommage rendu à un poète délicat, à un doux assoiffé d'idéal, à une âme noble et haute.

Avec une pénétrante mélancolie, Trolliet avait commencé par chanter ses *tendresses* et ses *cultes*. Puis, devenant moins personnel, plus réfléchi, plus largement humain, il avait célébré en vers *la vie silencieuse*; il avait dit en prose, dans *l'Ame d'un résigné*, les tristesses, les rêves, les aspirations généreuses d'un idéaliste qui lui ressemblait comme un frère : et M. Faguet l'avait appelé « un demi-apôtre ». Enfin, il avait — comme poète, montré aux hommes de bonne volonté *la route fraternelle* où ils devaient s'engager, — comme critique, ciselé des *médaillons de poètes*, d'où sortaient des leçons de morale et d'humanité non moins que des leçons d'art,—comme publiciste, prêché éloquemment *la paix dans la Nation et la paix entre les Nations*. Il préparait un volume de vers auquel il projetait de donner un de ces titres significatifs : *la Jérusalem nouvelle*, *l'Humanité*, *le Matin du siècle*. En lui l'écrivain acquérait plus de sûreté, le poète devenait plus original, le demi-apôtre faisait place à l'apôtre. Et c'est alors qu'il est mort le 25 janvier 1903, laissant une œuvre remarquable et un souvenir infiniment doux.

Ses amis ont tenu à lui élever deux monuments; et l'un deux, le plus précieux sans doute, est constitué par le livre que nous recommandons. En tête, M. Olivier Billaz, avec une piété affectueuse qui n'a fait perdre aucun de ses droits à la critique, a conté la vie, analysé l'âme, étudié les œuvres de Trolliet. Un choix de poèmes et de pages

[1] La phrase suivante de la p. 118 forme un contre-sens : « Et voilà la raison pourquoi Monime dans *Mithridate* n'est que la fiancée de Mithridate et pourquoi *Mithridate* est plutôt une tragédie qu'une comédie. » Il faut lire : « est plutôt une tragi-comédie qu'une tragédie », ainsi que portait le *Journal des Débats* du 5 janvier 1903 (et non : 1904). — P. 153, l. 22, la phrase est incompréhensible si l'on ne met une virgule après *étant*. — P. 156, l. 1 et 2, lire *Fut-ce* (et non : *Fût-ce*). — P. 174, l. 11, et p. 178, milieu, lire *dix-septième* (et non : *dix-huitième*) *siècle*. — P. 194, l. 11, lire *théorie du quiproquo*.— P. 231 et 232, l'article sur Vigny appelle toujours Richard le Picard de *la Maréchale d'Ancre*.

en prose vient ensuite, qui apprendra beaucoup même à ceux qui ont lu les volumes de Trolliet, car il contient des pièces qui n'avaient paru que dans *la Revue des poètes* ou dans *la Revue idéaliste* et qui ne sont point parmi les moins remarquables.

Eugène Rigal.

Artur L. Stiefel. — Die Nachahmung italienischer Dramen bei einigen Vorläufern Molières. I. D'Ouville. — *Berlin, Gronau*, 1904, in-8°.

M. Stiefel est un vaillant travailleur et un chercheur heureux qui a déjà rendu à la littérature comparée et à l'histoire du théâtre français de signalés services. Rotrou l'a beaucoup occupé : dès 1891, il découvrait et exposait les rapports de *la Pèlerine amoureuse*, de *Célie* et de *la Sœur* avec leurs sources italiennes ; en 1901 il donnait une longue notice sur le *Cosroès*, ses sources et ses imitations ; et dans l'intervalle, en 1893, s'étaient placées de précieuses recherches sur la chronologie des œuvres du même dramaturge. Mais M. Stiefel ne s'en est pas tenu à l'étude de Rotrou, et nous lui devons de connaître mieux les procédés de composition de Tristan l'Hermite, de Scarron, de nos nouvellistes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Pour le moment, conteurs et dramaturges paraissent, d'une façon égale, attirer son attention; et d'Ouville, qui est à la fois l'auteur de *l'Elite des Contes* et d'un assez bon nombre de comédies ou de tragi-comédies, avait tous les titres à une minutieuse étude. Aussi la plus récente brochure de M. Stiefel (extraite de la *Zeitschrift für französische sprache und Litteratur*) comprend-elle une notice sur Antoine le Métel, sieur d'Ouville, et une comparaison entre *Aimer sans savoir qui* et *les Morts vivants*, comédies de notre auteur, d'une part, *Hortensio* d'Alessandro Piccolomini et *I Morti vivi* de Sforza d'Oddi, d'autre part, sans compter maints renseignements de toute sorte épars dans le texte et dans les notes. Cette étude sur d'Ouville n'est que la première d'une série consacrée à quelques prédécesseurs de Molière.

Eugène Rigal.

A. Joannidès. — La Comédie-Française, 1904. Avec une préface de Coquelin cadet, *Paris, Plon-Nourrit*, 1905, gr. in-8°.

Le beau répertoire de M. Joannidès se fait de plus en plus méthodique, de plus en plus commode et de plus en plus complet. A signaler, comme parties nouvelles, dans le fascicule de 1904 : la liste de tous les rôles joués parMesdames les Sociétaires actuelles, et les listes (d'abord

par dates, ensuite par noms d'auteurs) des rôles joués par les Sociétaires retraités. M. Joannidès corrige en outre quelques menues erreurs qui s'étaient glissées dans le fascicule de 1901.

E. R.

H. Chatelain.— Le vers libre de Molière dans «Amphitryon», *Paris*, 1904 [15 p.].

M. Chatelain reprend après M. Comte l'étude du vers libre de Molière dans *Amphitryon*. Il montre que la téorie de son devancier est trop simple et trop absolue et il rend mieux compte de la complexité des faits.

M. G.

Era bouts dera mountanho, I, 1, *Sen Gaudéns*, 1905.

C'est une nouvelle revue régionale qui voit le jour dans le Midi. Elle s'annonce comme essentiellement félibréenne; mais la science et la linguistique n'en seront pas exclues, les noms de ses fondateurs nous en sont garants. La région où elle se publie est la partie montagneuse de la Gascogne, dont les patois sont si intéressants et encore si mal connus. Nous espérons qu'elle nous les livrera aussi complètement que possible et avec toute l'exactitude et la précision désirables ; c'est dans cette attente que nous lui souaitons cordialement la bienvenue.

M. G.

C. Salvioni. — Quisquiglie di toponomastica lombarda (Estratto dall *Archivio storico lombardo*, XXXI, 2), *Milano*, 1904 [16 p.].

Nous avons plusieurs fois signalé dans cette *Revue* les articles de M. Salvioni sur l'étimologie des noms de lieux de Lombardie. Il s'est fait en quelque sorte une spécialité de ces questions et il i montre toujours la même précision et la même pénétration, appuyées sur une connaissance approfondie des parlers de la région. Nous espérons qu'un jour il réunira en un volume, avec une introduction sur les patois lombards, toutes les études qu'il a faites sur ce sujet et qu'il a disséminées dans diverses *Revues*. M. G.

J. Leite de Vasconcellos. — Summula das prelecções de philologia portuguesa feitas na bibliotheca nacional de Lisboa no anno lectivo de 1903-1904, *Porto*, 1904.

M. Leite de Vasconcellos a fait pendant l'année scolaire 1903-1904,

comme l'indique le titre, un cours de grammaire comparée portugaise. Il nous donne ici le sommaire de chaque leçon. M. G.

C. H. C. Wright. — Selections from Rabelais' Gargantua, *New-York, London, Macmillan*, 1904; in-18 [xxix-116 p.].

Choix bien fait. Notes précises. Bon livre classique, qui montre avec quelle autorité notre langue et notre littérature sont enseignées à l'Université Harvard. J. V.

Revue hispanique. — Tables des dix premières années, 1894-1903.

M Foulché-Delbosc a eu l'heureuse idée de faire suivre d'une table des dix premières années le dixième volume de la *Revue* qu'il dirige avec la compétence que l'on sait. Cette table rendra de grands services non seulement à ceux qui n'ont pas lu la Revue à mesure qu'elle paraissait et qui veulent y faire des recherches, mais aussi à ceux qui auront besoin de retrouver tel article qui les avait intéressés lors de sa publication. Elle est divisée en cinq parties : 1° table par numéros, 2° table par noms d'auteurs, 3° table des comptes rendus, 4° table méthodique, comprenant les articles de philologie avec la liste des mots étudiés, les articles de littérature et d'histoire rangés par siècles, les articles de folk-lore, de bibliographie, etc., 5° liste des planches hors texte.

H. Lacoche. — Traduction en vers français du *Roland Furieux*.

La nouvelle traduction complète en vers français du *Roland Furieux*, éditée par la librairie étrangère Boyveau et Chevillet, est l'interprétation la plus fidèle qui ait jamais été donnée de ce merveilleux poème, qui vaut à lui seul, d'après le sentiment de Voltaire, l'*Iliade*, l'*Odyssée* et *Don Quichotte*.

Cette nouvelle traduction du poème du « divin Arioste » a été faite par octave, de telle sorte que chaque vers français correspond à un vers du texte italien.

Le traducteur s'est attaché à reproduire non seulement le sens exact de la pensée, mais le style même de l'inimitable poète, si riche d'images et de coloris.

L'infinie variété des épisodes et des personnages dramatiques ou plaisants, créés par la prodigieuse imagination de l'auteur, le charme et la bonhomie du récit, rendent des plus attrayante la lecture du *Roland Furieux*.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

LE MOT *BAR*

COMME NOM DE POISSON EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS

On trouve dans le Dictionnaire Général l'article suivant :

1. BAR ou * BARS. [bār] s. m.

[Etym. Emprunté de l'allemand *bars*, perche. || XIII^e s^e En sa baniere ot un grand bar, dans BARBAZAN, Recueil de Fabliaux, IV, 90.].

|| Poisson voisin de la perche, dit aussi *loup de mer*.

| (Blason) Poisson figuré sur les armoiries. *La Couronne était ducale, mais fermée par quatre bars*. S^T SIM. ii. 141.

Pour ce seul article, Littré en a trois :

† 2. BAR (bar). s. m. Grand poisson, dit aussi maigre (*sciaena aquila*).

— Hist. XIII^e s. En sa baniere ot un grand bar, Fabliaux, edit. Barbaz.., t IV, p. 90.

† 3. BAR, s. m. Terme de blason. Barbeau, poisson fréquent en armoiries en pal et un peu courbé.

— Etym. Barbe nom du barbeau.

† BARS (bar ; l's ne se lie jamais), s. m. Poisson de mer dont la chair est très estimée, dit aussi loup de mer (labrax lupus. L.).

— Etym. Allem. Bars ou Barsch.

Je crois qu'il ne s'agit ni d'un seul et même mot ni de trois mots différents, mais plutôt de deux mots, l'un d'origine en effet germanique, l'autre d'origine toute latine.

L'allemand moderne *Barsch* au sens de *perche* (*perca fluviatilis*) remonte à une forme *bars-*. Il est clair que *bars-* emprunté en français a subi l'amuïssement de l's final et que la graphie, au lieu de rester stationnaire comme dans la plupart des cas (*épars*, etc.) a hésité entre *bars* qui représentait la

prononciation ancienne et *bar* qui exprimait plus exactement la nouvelle.

Pour la signification, il résulte de l'étude des sens que présente l'anglo-saxon *baers* et ses dérivés en anglais que le mot a servi pour indiquer non seulement la *perca fluviatilis*, mais un autre poisson de la même famille, le *labrax lupus*, très vorace et très commun sur les côtes de la Grande-Bretagne et de la France.

Pour affirmer l'équation *baers* = *lupus*, il suffit de lire les anciennes gloses anglo-saxonnes[1]. Elles montrent clairement que dès les plus anciens temps, *baers* a eu le sens de *loup de mer*, *lubin* (labrax lupus). *Baers* se présente plus tard sous trois formes dont les deux premières ne s'emploient plus guère que dialectalement. Ce sont *barse* d'une part, *base* (ou *bace*) de l'autre. Tout en gardant le sens attesté par les anciennes gloses, elles ont en même temps celui de *perca fluviatilis*[2]. La troisième forme, la forme actuelle du mot anglais, *bass* (quelquefois *basse*), a toujours les deux sens[3], s'appliquant

[1] Early English Text Society. The Oldest English Texts, ed. H. Sweet, Lond. 1885, pp. 74-5. — Les glossaires d'Epinal et d'Erfurt expliquent *lupus* par *baers*, celui de Corpus Christi (Cambridge) par *bre*[*r*]*s*. —

Dans Th. Wright, Anglo-Saxon and O. English vocab^{s}, 2nde edn. (ed. Wülcker). 2 vols. 8vo, London 1884 : —

(a) 180. Aelfric gloss. lupus vel scardo, *baers*

(b) 293. A. Sax. Vocab. lypus, *baers*.

[2] Pour l'emploi dialectal de *barse* = *perche*, Murray donne deux exemples :

1753 Chambers, Cycl. Supp. *barse*, in ichthyology, an English name for the common pearch ;

1860 H. Riley, Liber Custum, Gloss., *Barcius* a perch, which in Cumberland and Westmoreland is still known as *barse*. —

Pour *base* Murray donne un exemple de 1513 où l'on fait une différence entre *base* et *perch* :

1513 Bk Kerving in Babees Book (1878) 281 : base, molet, roche, perche.

Pour base = perche il donne l'exemple dialectal suivant :

1851 Cumbld. gloss. : *base*, a perch.

[3] Pour *bass* = *perch*

1801 Gouvr. Morris in Sparks, Life et Writ. (1832) iii, 140 : Trout and perch, called. by the Dutch name of barsch or bass.

Pour *bass* distingué de *perch*, (Murray se trompe en donnant cet exemple sous la rubrique bass = perche) : —

1866 Intell. Observ. N° 56. 101 : Sticklebacks, perches, basses.

tantôt à un poisson de rivière (*perca fluviatilis*) tantôt à un poisson de mer (*labrax lupus*) [1].

Il semble donc bien établi que ce mot a eu les deux sens. Or il serait curieux que le mot français emprunté au germanique n'ait jamais eu la signification *perca fluviatilis* qui est commune à l'allemand et à l'anglais.

Il est naturellement difficile de démêler le sens exact qui se présente dans un texte particulier [2]. Dans une série de noms de poissons, par exemple, comme on en trouve dans les vers d'Hélinand sur la Mort :

mules, salmons, esturjons, bars (v. XLVI),

comment démontrer qu'il s'agit de *perches*, de *loups de mer*, ou bien encore — car nous allons voir que *bars* peut très bien

Pour bass = sea wolf (labrax lupus) :

1880. Günther, Introd[n] to the study of fishes, 376-7 : The *bass* are fishes common on the coasts of Europe.... The best known European species is *Labrax Lupus*.

[1] Le nom de *bass* s'est étendu de nos jours à d'autres espèces rapprochées, mais sans jamais sortir de la famille des perches. Ainsi on appelle *black bass* un poisson du lac Huron (*Huro nigricans*) :

1840. Denny cycl. XVII. 432 : the black bass.... one of the best-flavoured fishes of that lake. —

On emploie aussi l'expression *sea-bass* pour indiquer d'autres poissons de mer que le *labrax lupus*.

Bass a-t-il jamais voulu dire autre chose, *le sciaena aquila*, par exemple? Je n'en trouve pas la plus légère indication. — Quand Murray à l'article *bar* (mot dont il reconnaît l'origine française), dit : *a large acanthopterygious European fish* (*sciaena aquila*) also known as the *maigre*, il ne fait que copier l'information donnée par Littré à son deuxième article *bar* (imprimé au commencement de notre article). Je n'ai pu trouver rien qui permit de confirmer l'équation *bar* = *sciaena aquila*, soit en français, soit en anglais. Le maigre est déjà fort éloigné des Perches puisqu'il appartient à la famille des Sciaenidae.

[2] Voici encore deux textes où l'on trouve *bar* comme nom de poisson : —

(a) Manquent les *bars*
Les saumons et les truites.

Dans La Curne de S[te] Palaye qui renvoie à Fabl. MSS. du R. N° 7615, T. ii, f° 141 R° col. 2 et qui ajoute que le mot est épelé *bart* au T. i, f° 104 v°, col. 2.

(b) Anguilles, carpes, *bars*, beches.

Ex de 1487 donné par Godefroy, ap. Louvrex. Edits et ord[ces] p[r] le pays de Liège, i. 427.

vouloir dire autre chose — de barbeaux? Si encore il y avait moyen de prouver qu'il était question soit d'une part de poissons de rivière, soit d'autre part de poissons marins, on pourrait serrer le sens de plus près; mais dans les quelques textes que nous fournissent les dictionnaires, cela n'est pas possible. Palsgrave, en 1530 nous dit : *bace, fysshe ung bar;* Cotgrave, en 1611, ajoute *bar, the fish called a base.* Cela prouve que pour eux *bar* a le sens de l'anglais *base (bace),* mais comme *base* veut dire *perche* et *loup de mer* à la fois, il est difficile d'en tirer quoi que ce soit.

Avant de quitter ce premier mot *bar*, je voudrais attirer l'attention du lecteur sur l'article *bar* (comme nom de poisson) qu'on trouve dans le Oxford Dictionary, de Murray. Celui-ci ne donne que deux exemples du mot. Le premier, de 1724, est tiré de De Foe, Tour G[1] Brit, iii. 41 : —

> (In *Jersey* is found) the *bar*, an exquisite
> fish, sometimes two feet in length. —

Le second, de 1863, se trouve dans un ouvrage dont le titre (Life in Normandy) trahit les origines françaises :

> I sold them all except one nice *bar*
> and a brill (i 166.), —

On le voit, c'est le mot français *bar* qui vient faire fonction de doublet littéraire des formes *barse, base, bass* dont nous avons traité. Quant à l'identification du *bar* avec le *sciaena aquila*, elle n'est pas du fait du dictionnaire de Murray qui se laisse guider ici par le premier des trois articles de Littré que j'ai imprimé au commencement de cet article [1]. —

Venons maintenant au second mot *bar* qui s'emploie comme terme de blason et qui est d'origine latine. Il dérive de *barbus* et veut dire, comme l'a déjà affirmé Littré [2], sans toutefois en indiquer clairement l'origine, tout simplement *barbeau*, ou, pour employer la nomenclature ichthyologique, le *Cyprinus barbus*, poisson de rivière appartenant à la famille des Cyprinoïdes et à l'ordre des Physostomiens.

[1] V. aussi ci-dessus, p. 195, note 1. —

[2] Bar = barbeau d[e] Dict. Hist. de l'Anc. Lang. Fr. de La Curne de S[te] Palaye, éd. 1876.

Ce mot *barbus* a été tiré de barba (cf les composés Ahenobarbus, Aenobarbus, cognomen gentis Domitiae Romanae; Myrobarbus d'Ausone, Epigr. XXX.) en raison des barbillons qui garnissent la mâchoire du barbeau. On n'en trouve pas d'exemples avant le quatrième siècle de notre ère, mais il est employé dans la dixième idylle d'Ausone (Mosella) dans le passage où cet auteur énumère les poissons dans les eaux de la Moselle [1].

Barbus est d'ailleurs représenté sous une forme régulière par *barbo* en italien, en espagnol et en portugais, et toujours avec la même signification, celle de *barbeau*. L'allemand *barbe* (*bartfisch*), bien que féminin remonte à une forme *barbo* du vieux haut-allemand qui était masculine et semble bien empruntée du latin, importée sans doute, comme le prétend le Dictionnaire de Moriz Heine [2], par les moines qui voyaient dans le barbeau la plus délicate des viandes de carême.

Enfin, pour le français, le développement *barbum* > *barbo* > **barp* > *bar* nous semble parfaitement régulier. Les seuls mots qu'on puisse mettre en regard de *barbus* pour le traitement phonétique de RB. final sont les adjectifs *ŏrbus* et **cŭrbus* (latin classique *cŭrvus*) et le substantif **cŏrbus*, forme secondaire de *cŏrvus*, car pour *sorbus*, *verbum*, *turbo* et autres ils n'ont pas eu de développements populaires dans notre langue [3].

[1] Le mot *barbus* revient deux fois :

(a) Tuque per obliqui fauces vexate Saravi,
Qua bis terna fremunt scopulosis ostia pilis,
Cum defluxisti famae majoris in amnem,
Liberior laxos exerces, *barbe*, natatus.
Tu melior pejore aevo : tibi contigit omni
Spirantum ex numero non illaudata senectus. (vv. 91-6).

(b) Tu quoque flumineas inter memorande cohortes,
Gobio, non major geminis sine pollice palmis,
Praepinguis, teres, ovipara congestior alvo,
Propexique jubas imitatus gobio *barbi*. (vv. 131-4). —

[2] Deutsches Wörterbuch, Liepzig, 1890, 3 vol.

[3] Voici la liste des mots en RB— final qui n'ont pas subi l'évolution phonétique dans la langue populaire pour ce qui concerne le français :

Les nominatifs : *cărbo*, *tŭrbo*.

Les accusatifs : *cŏrbem*, *mŏrbum*, *ŭrbem*, *ŏrbem*, *sŏrbum*, *zirbum*.

Les premières pers. du sg. du présent : *cŭrbo* (l. cl. cŭrvo), *tŭrbo*.

Godefroy donne quelques exemples de *orp* (< *ŏrbum* ou *ŏrbī*), remplacé comme masculin par le féminin orbe (< ŏrba) qui persiste toujours dans les expressions stéréotypées : *mur orbe*, *coup orbe*. **Cŏrbum* de même a donné *corp* à côté de *corf* qui représente phonétiquement *cŏrvum*. Le Lateinisch-Romanisches Wörterbuch de Körting donne le vieux français *corp* comme dérivé de **cŭrbum*. D'après ces trois exemples *barbum* deviendrait **barp*. Quant à l'évolution de *barbos*, on ne trouve pas, du moins dans le Dictionnaire de Godefroy, la graphie ors (< ŏrbus, ŏrbos), cors (< cŏrbus, cŏrbos), mais il ne peut y avoir aucun doute sur l'équivalent phonétique en vieux français de ŏrbos, cŏrbos quand on compare avec cŏrpus (> v. f. cors) et nervos (> v. f. ners). On doit donc avoir en vieux français bars (< barbos) et c'est bien la forme attestée par tous les textes.

Pour **barp* on n'en trouve pas d'exemples. Dès le XIII[e] siècle il y a toujours *bar*. Nous n'avons malheureusement pas de mots latins avec RP— final qui aient subi une évolution phonétique régulière[1], et les mots *orp*, *corp* qui représenteraient l'évolution parallèle de RB — final étant perdus[2] depuis longtemps, il se trouve que *bar* (= barbeau) reste le seul mot qui nous offre le développement continu et probablement tout à fait régulier de RP—, RB — finals.

Il ne peut y avoir aucun doute sur l'équation bar (terme héraldique) = barbeau. L'on sait que les armes parlantes qui figuraient symboliquement le nom d'une ville ou d'une famille ont eu une grande faveur au Moyen-Age. Eh ! bien, le barbeau se retrouve dans les armes d'un certain nombre de villes et de familles dont le nom contenait la syllabe *bar*. Il suffit d'indiquer les villes de *Bar-le-Duc*, *Bar-sur-Seine*, *Montbard*, *Bar-*

[1] Liste de mots avec RP— final qui n'ont pas de représentants populaires en français :

Les accusatifs : *carpum* (καρπός), **serpem* (pour serpentem) et *stĭrpem*.

L'adjectif : *tŭrpem*, *tŭrpe*.

Les premières pers. du sg. du présent : *carpo* (excarpo), *sarpo*, **tarpo*.

[2] On sait que *corp* persiste dans le mot *cormoran*.

fleur, les familles *Bartet*, *Barbarin*, *Bernières* (Barnières), et d'autres encore[1].

Enfin l'expression héraldique équivalente en anglais est *barbel* (c'est-à-dire barbeau). Il est possible que le mot *bar* lui-même ait passé en anglais avec le sens de *barbeau*. En effet, le dictionnaire de Chambaud[2] traduit *bar* [terme de blason — poisson ordinairement courbé et adossé] par : *bar or barble*. Cependant les ouvrages anglais qui traitent plus particulièrement du blason, dictionnaires et grammaires héraldiques, ne connaissent pas d'autre terme que *barbel* et *bar* (= *barbel*) n'existe dans aucun des grands dictionnaires récents de la langue anglaise.

Nous croyons en avoir dit assez pour établir que dans la nouvelle édition du Dictionnaire général il conviendrait de faire les deux articles suivants :

1. BAR ou *BARS [bār] s. m.
   [Etym. Emprunté du germanique *bars*—, perche.
   || 1530. Palsgrave 196 ſ : bace, fysshe, *ung bar*. — 1611 Cotgrave *bar*, the fish called base].
   || Loup de mer (labrax lupus).
2. BAR [bār], s. m.
   [Etym. Du latin *barbus* (Ausone) = barbeau.
   || XIII s^e^. En sa baniere ot un grand bar d^s^ Barbazan, Recueil de Fabliaux iv, 90]. —
   || (Blason). Barbeau (Cyprinus barbus). —

Il serait bon aussi d'ajouter dans la troisième édition du *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch* de Körting au n° 1231, parmi les dérivés du mot *barbus* le français *bar* (= barbeau) et d'intercaler entre les numéros 1248 et 1249 un nouvel article donnant les dérivés romans du germanique *bars* — et entre autres le français *bar* (= loup de mer).

Paul Barbier fils.

Leeds, février 1905.

[1] V. Le Dictionnaire héraldique de Grandmaison, Paris 1852, p. 75 à l'article *Bar* (poisson qui paraît dans l'écu en pal et de profil, mais un peu courbé).

[2] Ed. des Carrières, Lond. 1815, 4 vol.

« JANA DE MOURMEIROUN »

ESSAI DE RESTITUTION D'UN CHANT POPULAIRE MONTPELLIÉRAIN

à M. Antonin Glaize

L'histoire du soldat que la guerre retient loin de sa famille et qui, au retour, trouve sa femme infidèle ou remariée, eut d'assez nombreux exemples sous la République et le premier Empire. Elle en a trouvé encore en 1870-71 dans les hostilités franco-allemandes. A plus forte raison devait-elle se produire au cours des Croisades, des expéditions d'outre-mer, des colonisations de l'Amérique du Nord ou du Sud et généralement de toutes les circonstances qui conduisent un homme au delà des mers ou des frontières de son pays.

Le premier époux acceptait rarement d'être éconduit ; sa colère avait parfois des éclats tragiques ; l'épouse reprenait le lien momentanément rompu ; en d'autre cas, lorsqu'il y avait eu des enfants, et que la femme semblait heureuse d'avoir contracté le second mariage, lorsque ses fils du premier lit y avaient trouvé bonheur et sécurité, le *revenant* se sacrifiait et reprenait le cours des pérégrinations lointaines. On devine, qu'il n'y portait pas toujours le courage et l'entrain du début et qu'une fin quelquefois désespérée clôturait l'aventure en régularisant d'une façon définitive les liens qui lui avaient fait fuir le sol natal.

C'est le récit d'une histoire semblable que raconte une chanson depuis longtemps populaire dans l'ouest de la France, sous le titre du *Retour du marin* et sous celui de la *Belle Hôtesse* ; la Normandie, l'Aunis, la Saintonge et le Poitou, en possèdent des versions presque semblables. Bujeaud l'a comprise dans son recueil [1] ; Anatole Boucherie, qui eut au plus haut degré le

[1] *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest (Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois), avec les airs originaux recueillis et annotés* par Jérôme Bujeaud. Niort, L. Clouzot, 1886, 2 vol. gr. in-8°, 332-364 pages (p. 89-90 du tome 1).

sentiment des délicatesses de la poésie rustique, la préférait à toutes celles de son pays natal. Oscar Havard la cite élogieusement dans une chronique de la *Libre Parole*[1], mais ne remarque pas qu'elle s'apparente d'assez près à *l'Odyssée*, où après vingt ans de guerre et de courses sur les mers, le héros aborde l'île d'Ithaque, la veille du jour où Pénélope sera forcée de choisir un nouvel époux [2].

Quand le marin revient de guerre,
Tout doux...
Tout mal chaussé, tout mal vêtu :
— « Pauvre marin, d'où reviens-tu ?
Tout doux ! »

— « Madame, je reviens de guerre,
Tout doux...
Qu'on m'apporte ici du vin blanc,
Que le marin boive en passant,
Tout doux ! »

Brave marin se mit à boire,
Tout doux...

[1] Numéro du 28 février 1902, sous le pseudonyme de Gallus.

[2] Une famille cettoise qui s'est fait un nom fort honorable dans les fonctions électives et les lettres locales, celle des Doumet, en fournit un exemple à la fin du premier Empire. La femme remariée reprit sa place au foyer du premier époux.

Avant l'amendement voté par la Chambre des députés sur la proposition de M. l'abbé Lemire, la jurisprudence avait depuis longtemps prévu les cas où la femme pouvait se considérer comme veuve et contracter une seconde union, mais elle n'avait pas réalisé l'unité de législation : une divergence notable en était la cause. Les cours du Midi n'admettaient pas que la mort de l'époux pût être déduite de son absence prolongée. Les tribunaux du Nord étaient autrement faciles, et la raison en est simple. L'Océan, pour ainsi dire sans limites précises, était, par voie de conséquence, plus fertile en naufrages et en pertes de navires, alors que sur la mer Méditerranée, la piraterie barbaresque tendait moins à la mort qu'à l'esclavage de l'homme. La facilité relative des évasions et la rédemption des captifs, très fortement organisée en Languedoc, étaient encore un argument dans la bouche des juristes méridionaux.

Grâce à M. Lemire, la législation et la jurisprudence françaises sont d'accord aujourd'hui pour interpréter les cas où la femme sans nouvelles de son mari, a le droit de se considérer comme veuve et de convoler en secondes noces.

Se mit à boire et à chanter,
Et la belle hôtesse a pleuré,
Tout doux !

— « Ah ! qu'avez-vous, la belle hôtesse ?
Tout doux !...
Regrettez-vous votre vin blanc
Que le marin boit en passant ?
Tout doux !

— C'est point mon vin que je regrette,
Tout doux...
C'est la perte de mon mari...
Monsieur, vous ressemblez à lui...
Tout doux !

— Ah ! dites-moi, la belle hôtesse,
Tout doux...
Vous aviez de lui trois enfants,
Vous en avez six à présent,
Tout doux !

— On m'a écrit de ses nouvelles,
Tout doux...
Qu'il était mort et enterré
Et je me suis remariée,
Tout doux ! »

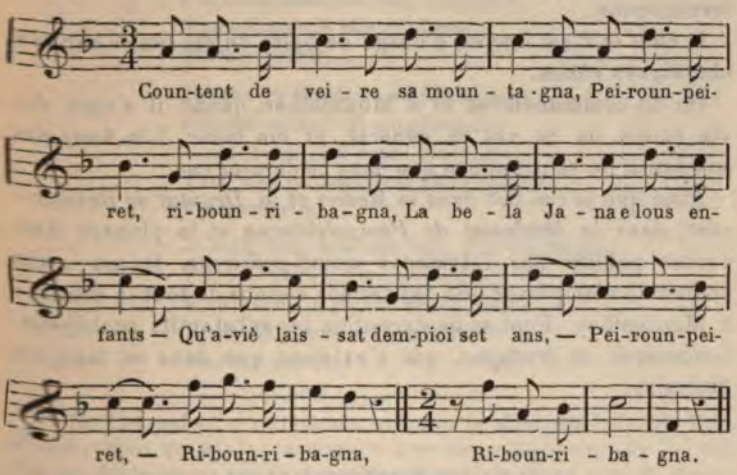
Brave marin vida son verre,
Tout doux...
Sans remercier, tout en pleurant,
S'en retourna au régiment,
Tout doux.

« Quelle discrétion ! quelle sobriété ! quelle douceur ! dit avec raison M. Havard. Tandis que le rythme des premiers vers, alerte et fringant, tressaille comme une ronde d'avril, le rythme des derniers chemine, douloureux et lent, et s'éteint mouillé de larmes dans le crépuscule des soirs. Voilà le lyrisme populaire !... Toute l'histoire d'une âme — des espoirs cueillis au matin et des sanglots qui se brisent au seuil de la nuit — se déroule dans cette chanson sans art, se déploie dans ce symbole, calme et pur, que ne pollue aucune description savante, que n'alourdit aucune rhétorique raisonneuse... »

Le Languedoc, pays maritime comme l'Aunis et la Nor-

mandie, doit avoir eu et peut-être a-t-il encore des exemples du thème qui nous occupe. Dans tous les cas, j'ai cru devoir en essayer la restitution montpelliéraine. Heureux si je donnais à mes couplets la poésie exquise, mais un peu trop condensée de l'original français ! J'ai imaginé, sur le rythme des berceuses, le refrain presque partout diminutivé qui les termine.

M. Gustave Michel-Quatrefages a bien voulu, avec sa science et sa compétence accoutumée, noter l'air complet de cet essai :



Les luttes qui ont existé entre les pays riverains de la chaîne des Pyrénées justifieront la plupart des mentions géographiques de l'imitation montpelliéraine.

La Cerdagne est le nom d'un ancien comté presque toujours uni au Roussillon.

Saint-Jean-Pla-de-Cors est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Céret (Pyrénées-Orientales). Le même département compte deux Caudiès, l'un dans l'arrondissement de Prades, l'autre dans celui de Perpignan.

Mormoiron est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Carpentras (Vaucluse). Sa population est d'environ trois mille âmes et le provençal qu'elle parle possède, si j'en crois

des renseignements qui m'ont été autrefois donnés par M. Fortunat Martelly, des finales féminines en *a*.

Le nom propre de *Guilhermenc*, *Guillermin*, *Guilhemin*, *Guillemin*, existe à Montpellier au même titre que celui de *Ramondenc* (Raymondin) à Toulouse et sur beaucoup d'autres points du Languedoc. On sait que tous les seigneurs de Montpellier ont porté le nom de *Guilhem* et que les comtes de Toulouse se sont presque tous nommés Raymond. J'ai cru pouvoir déduire de la première forme le nom de *Guilherme*, qui peut-être n'est pas tout à fait périmé dans la région méditerranéenne.

Il était et il est encore d'usage de boire du vin blanc sur les châtaignes rôties.

On dit communément *vi* à Montpellier, quand il s'agit de vin rouge ou de vin en général, et *vin blanc*. L'*n* final du substantif ne se prononce que dans ce dernier cas.

Ainsi que je l'ai fait dans le *Medeci* et le *Deputat de Balharguet*, dans le *Merlussat de Pampalibourna* et la plupart des contes publiés par l'*Armanac mount-pelieirenc*, je me suis efforcé de n'employer que des termes connus de tout le monde à Montpellier. Font seuls exception les substantifs *cantagna*, *malamagna* et *tristagna*, qui n'existent que dans sa langue littéraire.

JANA DE MOURMEIROUN [1]

En guerra quau perd e quau gagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna ;
Quau demora en presou long tems
Dins la pena e lou languiment,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Riboun, ribagna !

Countent de veire sa mountagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,

[1] Cette imitation a été composée à la demande d'un Montpelliérain, le jeune Campet, qui voulait pouvoir chanter du languedocien en réunion de camarades et d'amis. Le cas était trop rare pour n'être pas noté.

La bela Jana [1] e lous enfants
Qu'aviè quitat dempioi tres ans,
Peiroun-peiret,...

Guilherme partiguet d'Espagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Prenguet lou camì dau païs
E, passa, passa, que t'ai vist,
Peiroun-peiret,...

Sans capità de malamagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Per Narbouna, en Ate, Avignoun,
S'agandiguet à Mourmeiroun,
Peiroun-peiret,...

Drecha en travès de sa barragna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
— « D'ounte, dis Jana, tournàs-ti,
Tant mau caussat, tant pau vestit ? »
Peiroun-peiret,...

— « De lion, mai que lion, d'en Cerdagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Pourtàs-me 'n pichè [2] de vin blanc
E de castagnas sus lou banc. »
Peiroun-peiret,...

[1] En Languedoc, et surtout aux environs de Montpellier, *la bela Jana* n'est connue que par la comparaison populaire : *Parla mai que la bela Jana, Parla couma la bela Jana*, identifiée par la *Rèino Jano* de Mistral avec Jeanne 1re (1325-1382), reine de Naples, comtesse de Provence.

Au contraire de cette œuvre dramatique, le *Dictionnaire* (II, 153) du poète de Maillane ne donne à *parlo coume la bello Jano* que le sens de « babiller comme une vieille commère ».

[2] Le *piché* (*pechié* en Provence et *peccarium, picarium*, en bas latin) est une petite cruche à une ou deux anses contenant, selon Mistral, un peu plus d'un litre de vin blanc; deux litres en Béarn.

On dit communément *aneroun beure soun pichè de vi*, *Begueroun foulheta* (ils burent une feuillette de vin).

Se faire set pichès de michant sang, c'est avoir beaucoup de chagrins.

Le *Dictionnaire* montpelliérain, encore manuscrit, de Raymond Martin précise mieux la contenance de la *foulheta* et du *pichè* :

« Fouiéta ; ancienne mesure pour les liquides. C'était la moitié d'un *pichè*. Voy. ce mot ».

On trouve à *pichè* les mentions suivantes :

«*Pichè*, ancienne mesure pour les liquides. A Montpellier *un picnè d'oli*

Tout beguent faguet sa cantagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Emé fossa dichs e redichs,
La bela Jana ploura e ris,
Peiroun-peiret,...

— « De qu'es que vous mes tant en lagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Me planiriàs-ti lou vin blanc
E la castagna amai lou pan ? »
Peiroun-peiret,...

— « Planisse pas vi ni castagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Ploure moun paure ome e sa mort :
L'an tuat à Sent-Jan-Descort,
Peiroun-peiret,...

» D'aco d'aquì soui en tristagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Car ie semblàs que se pot pas,
De ma vida, ie mai semblà. »
Peiroun-peiret,...

« Rescoundès pas fuset, escagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Qu'aviès be d'el tres manidets !
D'ounte ven que soun pas pus tres ?
Peiroun-peiret,...

» D'ounte ven que vous fan coumpagna
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Tres autres qu'an lou pèu tant blound
Couma l'irange e lou limoun ? »
Peiroun-peiret,...

— « M'an un jour mandat de l'Espagna
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
Que moun ome, l'avien tuat,
Alor n'ai un autre espousat. »
Peiroun-peiret,...

une de ces mesures pleines d'huile pesait environ deux livres et un quart de Paris. »

La *foulheta* ne doit pas être confondue avec la *fulheta* ou feuillette « ancienne mesure pour le vin, qui équivalait à un demi-muid ou 144 pintes de Paris. »

Coupet un rounze à la barragna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
E diguet : — «Lou segound marit
Couma l'autre vous aima-ti ? »
Peiroun-peiret,...

— « Que tragoun sus ieu la Tourmagna [1],
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
E lou Ventour [2] e soun neviè,
Se moun dire era messouriè, [3] :
Peiroun-peiret,...

» Es sans pòu, michantun, ni cagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
E fai soun drech, sans jalousiè,
As manidets de moun premiè ! »
Peiroun-peiret,...

Despeloufet una castagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna,
De vi beguet un goubelet
E s'en anet plourant, soulet,
Peiroun-peiret,...

S'encaminet mai en Cerdagna,
Peiroun-peiret, riboun-ribagna.
E mouriguet, set jours après,
D'un cop de lança à Caudiès,
Peiroun-peiret,...

Alph. Roque-Ferrier.

[1] Monument romain qui domine la ville, la promenade et la fontaine de Nimes.

[2] Le mont Ventoux.

[3] Le *g* médian tombe souvent en montpelliérain. *Fourniguiè*, *Messourguiè*, *Agoust*, *Vauguieira* deviennent dans ce cas, *Fournihiè*, *Messouriè*, *Aoust*, *Vauhieira*.

I DODICI CANTI

COMPLÉMENTS A L'INTRODUCTION

1° Remarques sur le *Guerino il Meschino* d'après le manuscrit 491 de la Bibliothèque nationale ; — 2° Tullia d'Aragona, Beatrice Pia degli Obizzi et l'Alamanni, d'après Sperone Speroni ; — 3° de l'auteur des *Dodici Canti* ; — 4° Extraits du *Guerino il Meschino*.

I

Remarques sur le GUERINO IL MESCHINO, *d'après le manuscrit* 491 *de la Bibliothèque Nationale*

L'introduction placée en tête du texte des *Dodici Canti* contient un résumé du *Guerino il Meschino*, rédigé d'après les sommaires de Dunlop et de Ferrario, seules ressources que j'eusse alors à ma disposition [1]. Depuis, j'ai pu consulter le manuscrit italien 491 de la Bibliothèque Nationale. M. Mazzatinti le mentionne ainsi : *Libro chiamato il Mischino* [*Guerino*] *di Duracio*, et l'attribue au XV^e^ siècle. C'est un bel in-folio, relié aux armes de France, de 134 feuillets. Le texte est incomplet et s'arrête à l'endroit où Guérin, arrivé en Irlande où il doit descendre dans le Purgatoire de saint Patrice, rend visite à l'archevêque d'Hibernie : F° 134, verso A : *singhioreggia questo paese*

[1] Le sommaire que Gaspary donne du *Meschino* (*Geschichte der ital. Literatur*, II, p. 265) oublie trop des faits essentiels : l'amour dont Guerino est d'abord épris pour Eliséna, son amour pour la belle Antinisca, son voyage au pays du Prêtre-Jean, la mention précise qu'il a recours à la sibylle de Cumes (*le royaume enchanté d'Alcine* ne peut que tromper le lecteur). Si mutilée que fût son édition (V. sa note à cet endroit), il semble difficile que ces parties aient été omises. D'ailleurs, Dunlop et Ferrario pouvaient être consultés. Si je relève ces imperfections, c'est uniquement pour justifier le développement que j'ai donné à l'étude du *Meschino* à propos des *Dodici Canti*. Il m'était vraiment impossible de me borner à renvoyer à l'ouvrage de Gaspary, ouvrage dont, autant que personne, je reconnais le haut mérite.

lo archiepiscopo d'Ibernia, et anno cossi mullie li sacerdoti como li seculari, et e beato chi pote avere parentato collo sacerdote, et ad questa cicta d'Ibernia arrivai yo et andai allo archiepiscopo d'Ibernia...

Le reste de la page est en blanc.

Dans le cours du texte, trois colonnes de suite (F° 33, recto B, verso A B) sont restées en blanc, sauf les trois premières lignes du recto B : *et Turchi rade volte aspectano s'egli non si sentino forti et da multi cavallieri Grec.. ..* La suite reprend au F° 34, recto, où *il Meschino* est en train de tuer un lion. La partie absente comprend le combat de Guérin et de Pantifero, roi de Solta (Folta).

J'ai copié la plus grande partie de ce manuscrit. C'était le seul moyen de me faire quelque idée de ce que vaut le roman, car avec les altérations des noms propres, la diversité des formes dialectales ou barbares, les oublis et les répétitions de mots ou même de membres de phrase, les passages n'offrant aucun sens, avec les mille traces, en un mot, de l'ignorance et de l'inintelligence du copiste, la simple lecture ne me laissait qu'une impression vague.

Les chapitres, indiqués avec rubriques incorrectes pour les premiers folios, sont ensuite simplement séparés par un blanc. La place pour la lettre ornée reste vide. La division en livres n'est pas marquée, quoiqu'elle soit annoncée au titre. Je reproduis ce titre parce qu'il diffère de celui que j'avais donné d'après la première édition :

In nomme dell' autissimo dio e della vergine Maria : qui comencia il primo libro chiamato il Mischino di Duraio. Questo nome fu supranome, che suo proprio nome fue Gherino del sangue de' riali di Francia. ed e partito quisto volu [*met*]*to in octo parti e tracta tucti parte del mu*[*n*]*du, zo e Asia, Africa, Europia, e de multi grande facte de arme che fequi Mischino cercando che fu il suo patre, como la storia dimostra, e cummincia il primo de Terra de Lavore nello capitolo primo.*

J'ai averti de l'incorrection du texte pour n'en plus parler. On notera que le sujet vrai du roman, Guérin à la recherche de ses parents, est indiqué, tandis qu'il est omis dans le titre de l'édition. Mais ce qui suit immédiatement n'est pas le chapitre annoncé, c'est un exorde où l'auteur parle de son entreprise et de lui-même; le ton est d'un moraliste. Je résume ou traduis cette curieuse préface de l'auteur des *Reali.*

Il est naturel et ordinaire que les hommes écoutent avec plaisir le récit d'aventures et de choses anciennes dont ils n'avaient jusque-là aucune connaissance, et qui ainsi leur paraissent nouvelles : « Pour cette raison je me suis délecté à faire connaître nombre d'histoires nouvelles et plaisantes, et parmi beaucoup d'histoires, j'ai trouvé cette

légende qui me plut grandement[1]. Je ne veux donc pas être ingrat envers les bienfaits que j'ai reçus de Dieu et de la nature humaine, car ma nature a reçu des cieux au-delà de mon mérite, étant donnée la bassesse de ma condition. »

Si d'autres font plus mal que lui, bien que de naissance meilleure, Dieu en sait la raison, que ce soient leurs péchés ou les péchés de leurs pères : « J'en vois d'autres, de plus vile condition que moi, qui se sont élevés, se tiennent et vivent mieux que moi. Cela me réconforte, car si nous sommes tous nés de pères créés, un seul auteur nous distribue diversement ses grâces. » Chacun peut être vertueux et honnête en cette vie. Comme Adam, nous possédons le libre-arbitre, nous sommes des animaux raisonnables, et méritons d'être punis quand nous sommes en faute. Quant à la part de la fortune dans notre destinée, si elle brille plus dans un lieu que dans un autre, cela résulte de ce que la fortune distribue des instruments à tous et que chacun s'ingénie à apprendre à jouer de plusieurs ; sans doute la fortune entonnera une musique parfaite, mais craignez que les cordes ne soient fausses, car les consonnances ne se correspondraient point, et ce serait votre faute à vous qui voulez sans raison et non la faute de la fortune. « C'est pourquoi j'implore le nom du Dieu très-haut et de toutes les puissances ordonnées par lui dans les cieux afin qu'ils m'accordent, non pour aucune autre raison que leur grâce, de construire ce petit ouvrage de mes mains de la façon qui pourra me donner le plus de profit et de plaisir. »

Les premières lignes donnent à penser que le *Guerino* a été composé quand l'auteur avait déjà écrit plusieurs de ses romans et s'était fait une réputation. On pourrait le considérer comme une pure invention d'Andrea da Barberino, qui aurait voulu rivaliser enfin avec les œuvres qu'il s'était borné jusque-là à remanier, s'il ne disait qu'il a *trouvé cette légende*, ne la distinguant point de celles qu'il a empruntées. Mais que vaut cette affirmation, et n'y faut-il pas voir seulement la marque du désir de se concilier la confiance de lecteurs habitués à croire à la réalité historique des faits qui leur étaient contés ? Le chapitre premier seul rattache le *Guerino* à la tradition épique ; tout le reste semble dû à l'imagination de l'auteur, personnages et aventures.

Le succès de ce roman, son immense et durable popularité, demeurent

[1] *Naturalimente pare de consuetudine che li homini se delectano de udire novelle li aventuri et cose anticque fosseno non siano stati palisati alla volgare gente, perche cose anticque et non palesate parino nove alla mente di quelloro che no le anno piu udite, per questo me sono delectato declar[are] molte ystorie novelle avendo piacere, de molte ystorie trovai questa legenda che molto mi piacque....*

inexplicables, quand on se borne à la connaissance de sommaires où l'on n'a guère qu'une sèche énumération de noms propres et d'aventures dont se dégage une impression d'ennui. Il en est autrement quand on lit patiemment le vieux chroniqueur. On passe rapidement sur les endroits où il étale une science géographique de très mauvais aloi, et l'on s'attache aux récits, aux peintures de caractères, aux observations morales. L'histoire de Guérin est la biographie d'un personnage qui n'a de commun avec les vassaux de Charlemagne que sa parenté; c'est un pur roman, et si la nature des aventures et des exploits qui lui sont attribués est empreinte encore du goût du temps pour les narrations chevaleresques, un autre goût très nouveau d'ordre tout psychologique commence à s'y faire jour.

Guérin, à la recherche de sa famille, parcourt le monde. Dans ce cadre immense, plus encore que dans les *Reali*, l'auteur avait l'occasion de faire parade de ses connaissances ; mais le personnage de Guérin est toujours au premier plan, attirant sur lui les regards et l'intérêt. Souvent l'auteur lui cède la parole, et le chevalier raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait. A en juger par le texte dont j'ai dû me servir, Andrea ne s'inquiète guère de ménager la transition : brusquement du genre historique on passe à celui des Mémoires. Le caractère lui-même du héros est composé avec soin ; c'est un mélange de courage et de dévotion, de persévérance et de bon sens, de courtoisie et de finesse. S'il a pour devoir essentiel de ne rien épargner pour découvrir de qui il est né, il n'en a pas moins conscience de son rôle de chevalier chrétien, et il mettra partout son épée à la défense de la justice. Quand le traître Alfumet le questionne indiscrètement sur sa religion, il répond seulement : *Adoro la fortuna !* et un peu plus loin : *Alla guerra vado yo !* voulant se faire passer pour un mercenaire en quête d'un seigneur qui accepte son service. Mais quand il reproche aux Médiens de défendre mollement les droits de leur jeune reine Amidan, il se présente sous un autre aspect : « Vous voyez que je suis fils de l'Aventure, que je n'ai point de père et que je secours les peuples et les seigneurs dans le besoin. Je combats pour la justice, et pour cela je suis venu à votre aide et à la défense de cette dame abandonnée et trahie par ses sujets. »

C'est l'attitude du chevalier errant, mais les motifs qui le guident n'ont rien de commun avec l'étalage orgueilleux de la force : sa pensée est d'un âge moderne.

Dans toutes les guerres auxquelles il prend part, il est promptement choisi comme chef, et fait preuve de la connaissance de la stratégie du temps. Qu'il ait affaire à des géants, à des monstres ou à des Sarrasins, c'est à son adresse plutôt qu'à sa vigueur qu'il doit la victoire.

Il parle volontiers et prononce de vrais discours, tantôt militaires, tantôt dévots. Il est d'ailleurs d'une piété qui ne se dément jamais, et il professe le plus grand mépris pour la croyance et les mœurs des mahométans. Une des choses qui le choquent le plus en Orient est que l'on s'asseoit à terre sur des tapis et que l'on mange au même plat, *alla porcescha*. Il impute volontiers à ces peuples des penchants détestables, qu'il attribue à l'influence du signe du Scorpion qui excite les passions luxurieuses.

Quand Pantifero, roi de Solta, lui témoigne une admiration malhonnête, il répond d'abord qu'il est homme et non femme, puis interdit nettement au prince toute familiarité indiscrète. Ceci est bien. Mais pour sortir de la prison où Pantifero l'a jeté, il ne s'en résignera pas moins à écouter les conseils de ses compagnons, à épouser la fille du roi avec l'arrière-pensée de lui être infidèle. Il prêtera serment sur les livres sacrés de Mahomet, d'Apollon et de Bilis, en se touchant la dent [1], mais il comptait bien s'enfuir au plus tôt. Et l'auteur d'ajouter que ce serment ne valait pas mieux que les idoles invoquées, et que, dans la suite, le Prêtre-Jean consulté jugea qu'il ne pouvait lier un chrétien. La jeune abandonnée eut un fils, Peliones Lapares, qui fut de plus grande prouesse que son père [2].

C'est d'ailleurs le seul exemple de faiblesse que l'on puisse reprocher à Guérin, faiblesse bien excusable, puisque Pantifero le laissait mourir de faim et de soif dans son cachot : sa chasteté n'échoua sur aucun autre écueil. Il portait sur lui des reliques destinées à le protéger contre les tentations mauvaises. Quand il était parti de Constantinople, l'impératrice lui avait donné une petite croix d'or en ajoutant les plus sages recommandations : *una crocetta d'oro ch'egli l'avesse al collo. Nella croce era commesso dentro del sangue di Christo, e-lla..... de Nostra Dompna, e de lu ligno de la croce de Christo, e dixili : Omne volta che tu [l'] abbi adosso, nessuna fantasia non ti potra nocere; ma guardati de non peccare carnalimente cum essa adosso, et piu che tu poi riguarda de peccare in peccato mortale cum essa adosso.*

[1] *Maugis d'Aigremont*, v. 2949 :

Son doi fiert à sa dent por Maugis miex fier.

Cf. le combat d'Ogier et de Braihier, dans *Ogier de Dannemarche*.

[2] *Era la terra in grande dulore, ma sopra a tucti era adolorata la dimicella, la quale romasa gravida d'uno fanciullo masculo el quale ebbe nome Pelione Lapares, et foy di maiore prudeza che non foi il patre, et feci grandi bactalie [cum] multi franchi singnori, specialimente cum soi fratelli nati in Taranto, como la storia dice sequendo per ordine. Il Meschino cavalco.....*

Guérin, vivant au milieu d'infidèles, est obligé souvent de dissimuler sa qualité de chrétien ; il en prend son parti, mais se dédommage de cette contrainte, soit en protestant dans son for intérieur, soit en tournant en dérision les usages auxquels il feint de se conformer.

Lorsqu'il consulte les Arbres du Soleil et de la Lune et que le prêtre l'invite à prier Apollon et Diane, il les conjure au nom de la Sainte Trinité, et débite une profession de foi toute chrétienne, voulant ainsi atténuer son tort de recourir à des divinités païennes.

A la Mecque, il est admis dans la mosquée, où, d'après la légende, le cercueil de Mahomet demeurait suspendu en l'air par suite de l'attraction des pierres d'aimant dont la voûte aurait été formée [1]. Il se rit de la naïveté des infidèles qui ignorent la raison du prétendu miracle, et blâme surtout leur façon de se prosterner la face contre terre. Ainsi ils font à Mahomet tout l'honneur qu'il mérite, puisqu'au lieu de lui présenter la plus belle chose que Dieu ait faite, « ils lui montrent...., c'est-à-dire la partie malhonnête de la personne. » L'idée lui vient aussitôt de mettre à profit cet usage pour insulter Mahomet.

[1] D'après Guérin, la Mosquée consacrée à Mahomet est beaucoup plus petite que l'église de *Santa Maria Ritonda* qu'il a vue à Rome. L'almansor se déchausse avant d'y entrer. A l'intérieur se tenaient l'Archaliffe et ses prêtres. Jusqu'à mi-hauteur les murs étaient blancs et noirs au-dessus : il y avait deux fenêtres et deux portes, au levant et au couchant ; au milieu était un autel avec un cercle d'albâtre et une bordure d'or. Autour de l'autel des prêtres criaient, mais Guérin ne put comprendre ce qu'ils chantaient. Sous la coupole était une cassette de fer poli, longue d'une brasse et un peu moins large, qui demeurait suspendue et ne touchait à rien : Je connus alors la tromperie du faux Mahomet, car je sus que cette église à partir du milieu de la hauteur était toute en calamite, laquelle est une pierre marine d'une couleur entre le noir et le gris (*biagio*), qui a pour propriété d'attirer le fer par sa fraîcheur. Et cette calamite a encore une autre plus grande vertu qu'en touchant la pointe d'un fer léger..... si l'on met le fer en équilibre, la partie qui aura touché la calamite se tournera vers la Tramontane, *et pero li naviganti vanno securi per lo mare culla stella e col partire de la carta et de bossecta de la calamita. Et per questa raione l'arca di Magomecto ch' eni di ferro sta susspesa perche la calamita la tene.* » — Andréa connaissait donc l'usage de la boussole. Quant à l'église *Santa Maria Rotonda*, surnom dû à la forme du monument (dans les vieux textes français : Nostre Dame de la Ronde), c'est le Panthéon d'Agrippa que Boniface IV consacra en 610 à la Vierge et aux martyrs, d'où le vocable : *chiesa di S. Maria ad Martyres*. Raphaël, Balthazar Peruzzi (le peintre architecte, l'auteur de *la Farnesina* et du Palais Massimi), Jean d'Udine (par qui Raphaël fit exécuter la décoration des pilastres et des murs des *Loges*), Annibal Carrache, d'autres artistes y ont leur sépulture.

Il s'agenouille, levant les hanches aussi haut qu'il peut, mais tournant le dos au cercueil, et prononce l'oraison suivante : *O maldecto seminatore di [s]candoli, la divina iusticia dega ad te aviamento de li anime chi tu ai facto et fai perdere per la tua falsa operacione!*

Cette attitude parut étrange à l'Archaliffe, c'est-à-dire au Pape des Sarrasins, et Guérin eût payé cher la liberté qu'il avait prise, s'il ne se fût tiré habilement d'affaire. Il allégua que malheureux pécheur il était indigne de tourner ses regards vers le cercueil de Mahomet, et qu'il s'était comporté de même en présence des Arbres du Soleil et de la Lune. L'explication parut suffisante et dès lors on le considéra comme un saint homme et un vrai croyant : *fuy ghiamato santo di loro fede.*

Malgré tout le soin que l'auteur apporte à faire ressortir la dévotion de son héros, et bien qu'il lui fasse réciter son *credo* ou les psaumes de la pénitence, toute la partie des voyages qui précède le départ pour le Purgatoire de saint Patrice, est entachée d'irrégularités graves au point de vue chrétien. Le voyage aux Arbres du Soleil et de la Lune a été conseillé par les devins de l'empereur, et c'est en fait un pèlerinage païen que Guérin entreprend. C'est tellement vrai que lorsqu'il arrive au sommet de la montagne d'où son regard plonge sur la mer des Indes, il nous dit que par cette mer on se rend au pardon aux Arbres du Soleil comme on le fait pour le pardon à Rome, et que l'on y va avec un plus grand espoir de se sauver que ne font les chrétiens quand il s'agit d'aller au sépulcre de Jérusalem. Il repart, mécontent de la réponse qu'il a reçue, et se venge en raillant les Arbres du Soleil qui ne sont que des cyprès moins beaux que ceux de Grèce; mais arrivé au rivage il reconnaît qu'il y trouve des navires chargés de pèlerins arabes et persans qui se rendaient aux Arbres du Soleil « par la dévotion qu'avaient les chiens de Sarrasins. » Le mot injurieux n'excuse point sa démarche : il a fait ce qu'il reproche aux païens, et il partira pour l'Occident, comme il lui a été ordonné par l'oracle.

En Occident, un devin de Tunisie complète le renseignement qu'il avait reçu, et lui apprend qu'il doit consulter la Sibylle de Cumes [1]. Il

[1] *Avendo udito Guerino che in sullo monte era uno indivino el quale avea nome Galgibat, si mose da Tunisi cum certe guide et ando ad quello monte et trovo quello vecchione, et illo lu adimando si li sappesse insinghiare chi fosse stato suo patre e-lla sua madve. Respose che no. E-llo Mischino lu adimando si in Africa piu verso Ponente si trovaria che li lo saperia a dire.* [*Respose*] : *Andando ad monte Adtalente elli altri canoscuno certi corsi di stelle et quelli de la natura secundo il curso de li cieli debia alcuna volta producere, ma che illi ti possano a dire el*

s'engagera donc dans une entreprise tout aussi répréhensible que la première. Mais il n'a pas la conscience tranquille, et de même qu'au seuil du pays consacré à Apollon et à Diane il s'était confessé au prêtre chrétien qu'il emmenait avec lui, de même il se confessera aux moines qui gardent le chemin conduisant au séjour de la Sibylle. A toutes les objections qui lui sont faites, il répond qu'il n'agit point dans des vues intéressées, qu'il a le devoir de retrouver sa famille, mais il ne sera pleinement rassuré que lorsque le Pape l'aura béni et lui aura imposé comme pénitence d'aller à St-Jacques-de-Compostelle purger le pays des voleurs qui l'infestent, et en Irlande où il devra descendre dans le Purgatoire de saint Patrice d'où il rapportera au Saint-Père l'exacte relation de ce qu'il aura vu.

L'équilibre est ainsi rétabli, ces pèlerinages chrétiens effacent la faute commise, à la grande joie des âmes naïves qui depuis des siècles s'intéressent aux aventures de Guérin.

Parmi les faits qu'il observe dans ses voyages, les plus curieux sont peut-être les exemples de tolérance religieuse qu'il rencontre en Orient et qu'il rapporte sans se risquer à aucune appréciation.

Le royaume de Tigliaffa, situé à dix jours de marche avant le pays des Arbres du Soleil, est peuplé d'hommes noirs, de haute taille, s'entendant très bien au commerce et tous chrétiens. Guérin y avait été fort bien accueilli parce qu'il était chrétien et qu'homme de guerre il pouvait être très utile à un moment où certains Sarrasins se révoltaient contre l'autorité de Tigliaffa. Grâce à l'emploi du feu suggéré par Guérin, les éléphants de l'ennemi sont mis en fuite, les Sarrasins perdent 24,000 hommes, tandis que les chrétiens n'en perdent que 1000. Pendant dix jours on poursuit la conquête; toutes les villes remettaient leurs clefs aux vainqueurs. « Je demandai pourquoi on ne les faisait pas baptiser. Cariscopo répondit : Parce que ce n'est point l'usage; chacun peut garder la foi qu'il veut, pourvu qu'il obéisse à son seigneur. » Quand il revient par la mer des Indes de son pèlerinage aux Arbres du Soleil, il a la curiosité de visiter l'île de Parlobania où

tale fu tuo padre, questo non sanno; *ma perche vuy* [*siete*] *gentile et da bene, yo vi mettero in bona via. Nui trovamo per scriptura che la Sibilla Umana non e ancora morta et non deve morire dacqui* ad in finem mundi, *et questo trovamo ca ella ey in Ytalia nelle montanghie de Penino le quale vengono per lo mezo de Ytalia, e sentiamo ca ella eni in nel mezo de Italia. Se vuy andate allei, ella vi sapera directo adire perche ella sa tucte le cose passate e-lli presenti, et si tu non vai allei yo non saperia insinghiare dove tu possi sapere nel mundo.* — Dans mon *Introduction* j'ai omis de dire comment Guérin apprend qu'il doit consulter la Sibylle de Cumes.

l'on compte dix villes et cent châteaux-forts. La capitale est Galabis. « Je leur demandai quelle est leur foi. On me dit qu'il y a des chrétiens, des sarrasins et des païens, et que la religion n'y est l'objet d'aucune dispute. Chacun garde la foi qu'il lui plaît, mais il est interdit sous peine du feu de renier sa religion dans l'île... Leur loi a pour but de permettre aux gens de toute croyance de faire le commerce chez eux. »

Rapporter ainsi les faits revient à les approuver. Dans nos Chansons de Geste, on sait comment les choses se passent. A la fin du *Maugis d'Aigremont* (v. 9489 sq.), Vivien l'Amachour, frère de Maugis, se convertit et abandonne Mahon, Jupitel

Et la mauvaise foi que fist Luciabel.

Il revient à Monbranc, emmenant avec lui deux évêques; ses sujets sont baptisés d'office,

Et qui ne le volt fere, si ot le chief copé.

A propos de la confusion des musulmans et des païens et de l'association du nom de Mahomet à ceux de Jupiter, Trivigante, Belfagor, Ranke cite un document qui prouve que cette confusion était dans tous les esprits : « On se souvient que le duc Conrad de Masovie, lorsqu'il chargea les chevaliers Teutoniques de combattre les païens prussiens, leur accorda tout ce qu'ils pourraient conquérir sur ces Sarrasins : *quidquid de personis vel bonis omnium Sarracenorum adipisci potuerint* [1].»

Ranke constate que dans les *Reali* les conversions sont faites par les armes, qu'elles ne sont jamais obtenues par la mission ou la prédication. Mais si Andrea se conforme à la tradition des Chansons de Geste, nous voyons par les traits que nous avons relevés dans le *Guérin*, que la conception d'un régime de tolérance lui paraissait justifiable.

Le chapitre qui suit l'exorde du *Guerino* est un court résumé de l'*Aspromonte* et ne sert qu'à placer dans la descendance de Girard de Fratta Milon de Tarente, père de Guérin. Cette descendance est d'ailleurs conforme à la généalogie constituée par l'auteur des *Reali*. Ce fait confirme dans la pensée que le *Guerino* a été une des dernières œuvres, sinon la dernière, d'Andrea da Barberino.

Le courage de Guérin se soutient parmi les mille épreuves qu'il traverse. Une seule fois il est sur le point de renoncer à sa tâche. En

[1] L. Ranke, *Zu der italienischen Poesie*, mémoire lu à l'Académie royale des Sciences. Berlin, 1837, pag. 3, note.

se rendant au pays du Prêtre-Jean, il avait eu à combattre un terrible dragon dont le souffle l'avait laissé à demi-empoisonné. Il est obligé de prendre huit jours de repos. En commémoration de sa victoire, on cloue la tête du dragon à la porte de l'église du lieu avec cette inscription : *Guerino, vocato Mischino, cercando per la* [*mia*] *sanguinita, nell' anni del nostro signore Ihesu Cristo* c viii xxx^ta *arrivo in questo paese, yo uccisi questo dragone.*

On avait dû le frotter d'onctions diverses, et ainsi l'on découvrit la petite croix, don de l'impératrice auquel il devait sans doute sa victoire sur le monstre. Mais une fois guéri, quand il dut reprendre son voyage, il ressentit un profond découragement.

« Quand je voulus partir de ce village, j'étais pensif, et sans grand effort j'en serais demeuré là de mon entreprise, me plaignant de ma mauvaise fortune. Un prêtre, qui était attaché au temple de ce lieu, me prit par la main, me mena à l'église et commença à me parler en grec. Il raisonna avec moi et me demanda pourquoi j'étais ainsi pensif. Je le priai de me confesser, ce qu'il fit. Je lui racontai toutes mes actions depuis le commencement jusqu'à la fin, toutes les choses que j'avais promises ou faites. Et il me réconforta de cette manière : O noble homme, celui qui commence une chose noble, et qui d'un bon principe la conduit jusqu'à mi-chemin, et puis l'abandonne, n'acquiert point de gloire de son entreprise ; mais s'il agit bien au commencement, au milieu et à la fin, sa fatigue ne lui est pas un dommage. Et il me demanda : Sais-tu ce qu'est la foi ? Le Mischino dit : La foi est une parfaite et ferme croyance en Dieu qui est la souveraine Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, sans aucun doute ; elle consiste à croire aux dix commandements de la loi et à y obéir, à croire aux douze articles de la foi et aux sept du Saint-Esprit, à suivre et à accomplir les sept œuvres de miséricorde. C'est ainsi que je crois. Il me demanda : Qu'est-ce que la charité ? Je lui répondis : Aimer Dieu et son prochain. Alors le prêtre : Si la charité est ce que tu dis, et si ton père et ta mère sont plus que ton prochain, car tu sais que c'est le premier des sept commandements qui ont été faits à nous pour nous, dis-moi, fils : qu'as-tu fait jusqu'ici pour ton père en ne suivant pas l'œuvre commencée ? Si tu voulais dire que la fatigue en est grande, je te le concède ; mais tu as cherché en Asie et dans l'Inde Majeure, qui sont les parties les plus redoutables et les plus sauvages de tout le cercle de la terre, car non seulement il y a des animaux sauvages, mais la nature même des hommes y est sauvage. En Afrique et en Europe, les hommes sont raisonnables, et s'il y a aussi beaucoup d'animaux féroces, la nature en est autre qu'en Inde et en Turquie. Que l'espérance te gouverne, va jusqu'à bonne fin, aie confiance en Dieu, aime ton père

et ta mère : l'espérance en Dieu t'aidera. Poursuis ton entreprise avec toute ta force en la modérant par la prudence. — Je me jetai, dit Guérin, à ses pieds, je lui baisai les pieds et les mains ; il me fixa une pénitence, me donna sa bénédiction, et je lui dis : O mon père, vous m'avez remis dans mes premières forces, que Dieu vous le rende pour moi ! Je pris congé de lui et de tous ceux qui étaient là, et nous primes notre chemin vers la cité dite Dragonda où j'avais appris que le Prêtre-Jean se trouvait. »

Tout en chevauchant, le chevalier commente longuement et théologiquement ce que le prêtre lui a dit des devoirs des fils envers leurs parents, et il conclut en promettant à Dieu de ne jamais se reposer tant qu'il n'aura pas retrouvé sa famille.

Guérin, à vrai dire, s'attarde volontiers en route, soit qu'il accepte toutes les occasions de montrer sa valeur, soit qu'il examine curieusement les lieux qu'il traverse : c'est un chevalier errant, c'est un condottiere, c'est dans quelque mesure un explorateur. Au pays du Prêtre-Jean, parmi les choses qui provoquent son admiration, deux surtout sont à noter : les sources de la richesse du roi-pontife, et la raison pour laquelle cette contrée est dite la Terre de Vérité.

A Dragonda, Guérin se rend au palais du Prêtre-Jean : « Les chevaux une fois attachés, nous entrons dans l'escalier pour monter au palais. Cet escalier était pour la plus grande partie d'albâtre, et les rampes où l'on pose les mains, étaient toutes dorées avec beaucoup de pierres précieuses qui y étaient incrustées, et le mur était tout d'une mosaïque historiée. Au-dessus c'était également une mosaïque couleur d'air, semée d'étoiles d'or. Je demandai comment il pouvait y avoir une telle richesse dans ce pays, et les guides m'enseignèrent quatre raisons. La première est que l'on n'a point de guerre ni de soldats à payer ; la seconde est le grand tribut que lui versent les Sarrasins pour qu'il ne perde pas l'eau du Nil ; la troisième est le grand péage qui se paie au détroit de la Mer Rouge où le Prêtre-Jean possède trois cités avec des ports très beaux et sûrs ; la quatrième est que toutes les marchandises de ce royaume paient un certain droit au Prêtre-Jean. Pensez la grande recette et la petite dépense durant tant de centaines d'années, dites-vous s'il doit posséder de grandes richesses ! Et ce pays est appelé la Terre de Vérité. »

L'auteur du *Guerino* transforme la légende du Prêtre-Jean en la rendant plus vraisemblable, en y diminuant la part du merveilleux et en augmentant celle des raisons naturelles. Cette tendance a été notée déjà dans les *Reali*. Mais à propos du tribut payé par les Egyptiens, il paraît avoir inventé.

A plusieurs reprises, pendant qu'il est au pays du Prêtre-Jean, Guérin parle de Portes-de-Fer établies sur le Nil et séparant ce

royaume de celui des Egyptiens. Quand il reprend son voyage et se rend en Egypte, il rencontre d'abord ces Portes et en explique l'usage en se trompant sur la valeur des termes.

« Ici sont les Portes-de-Fer. Je passai le fleuve du Nil : entre ces montagnes (les monts Camerat) sont les Portes-de-Fer. Ces Portes, je les voulus voir, et jamais je ne vis rien de plus fort. Il y avait là un mur fait de très grandes pierres en travers du Nil, à l'endroit où le fleuve passe entre ces montagnes et par le milieu arrive en Egypte. Ce mur est large de trois cents brasses, et à côté du mur, sur une montagne, de toutes parts, est une forteresse si terrible et si forte que je m'en émerveillai. Au-dessus du mur du côté de l'Inde, c'est un mur très fort avec vingt tours, c'est-à-dire vingt en haut et vingt du côté de l'Egypte ; le grand mur qui est fondé dans le lit du fleuve, est long de mille brasses et il a trois ouvertures très grandes où passe l'eau du Nil, et à ces ouvertures il y a des sarracinesques très grandes que l'on peut faire descendre de sorte que l'eau ne puisse pas venir en Egypte. Je demandai où se répandrait l'eau du Nil si ces herses (*cateracte*) étaient fermées. On me répondit qu'une partie s'écoulerait le long des montagnes de la Mer Rouge, que l'autre irait vers le couchant dans la mer de Lybie, et que toute l'Egypte, qui forme un seul royaume, périrait faute d'eau parce qu'il n'y pleut jamais et que deux fois l'an le fleuve baigne leurs terres; par suite de cette frayeur, ils paient un grand tribut au Prêtre-Jean. »

De là Guérin se rend à Syène (*Senesi*) où était une garnison du Soudan d'Egypte.

On voit que j'ai traduit *cateracte* par *herses*, sens justifié par ce qui précède et ce qui suit. Le mot a eu ce sens dans notre langue elle-même : « Herse sarrasine ou cataracte est une contreporte suspendue, faite de grosses membrures de bois à quarreaux pour empescher l'effort du pétard, ou bien pour arrester une surprise par sa cheute. » *Traité des Fortifications ou Architecture militaire*, par le P. Georges Fournier, 2e éd., Paris, Jean Henault, 1654, p. 38. Mais dans le texte lui-même du *Guerino*, l'on a un autre exemple du mot pris dans ce sens. La porte par laquelle la fille du roi Pantifero passe pour aller s'entretenir avec Guérin dans la tour où il est tenu prisonnier, est munie d'une *cataracte*.

J'imagine que notre chroniqueur, ayant entendu parler de Portes de fer et de cataractes du Nil, a cru qu'il s'agissait de vraies portes et de herses. La forteresse qu'il décrit complaisamment, aurait pour base de simples contre-sens.

L'on ne peut éviter deux remarques. L'idée que l'Abyssinie pourrait détourner en partie les eaux du Nil au détriment de l'Egypte paraît ancienne, et naguère en Orient elle prit une consistance nouvelle.

D'autre part, l'administration anglaise, pour assurer la régularité de l'irrigation de l'Egypte, a réalisé ce que le moyen âge avait rêvé : un barrage immense emmagasine les eaux du Nil à l'endroit dont parle Guérin. Mais les clefs du barrage ne sont point aux mains des successeurs du Prêtre-Jean. Les archéologues se sont émus de cette mesure si utile en elle-même : ils craignent que le joli temple de Philæ ne soit submergé.

Parmi les mérites que Guérin reconnaît aux sujets du Prêtre Jean, la véracité est celui sur lequel il insiste le plus[1]. Il en parle longuement dans sa description de la ville d'Antona, séjour habituel du Prêtre-Jean : « Bien que j'aie vu les terres, les cités, les palais et les logements des pays de Grèce, de Syrie, d'Italie et de toutes les parties du monde, non, lecteur, je n'ai trouvé nulle part tant de beaux édifices ni dans une cité tant d'hommes riches de toute richesse mondaine et temporelle; je n'ai point trouvé au monde de peuple qui gardât sa foi comme eux, je n'ai point trouvé de peuple plus véridique, où il y eût moins de mensonge. Chez eux les menteurs sont plus méprisés que les usuriers en Grèce ; ils ignorent ce que c'est que l'usure, et l'on fait chez eux justice sévère des malfaiteurs et en particulier de ceux qui sont contraires à la foi du Christ. »

Il semble que l'auteur ait eu une antipathie particulière pour les menteurs et les usuriers et qu'il ait ainsi jugé bon de donner en exemple à ses concitoyens un pays d'Utopie où règneraient la vérité et le désintéressement. Mais lorsque Guérin a triomphé des Cinnamoniens, ennemis du Prêtre-Jean, et que celui-ci consulte sa cour sur la récompense qu'il convient d'attribuer au vaillant étranger, il se produit des désaccords qui prouvent bien que l'exacte Justice n'est pas plus de ce monde au Pays-de-Vérité qu'ailleurs. L'envie, dit Guérin, se donna libre carrière. L'un disait : c'est un étranger; une petite récompense lui suffira : des armes et des chevaux le contenteront, car c'est un homme qui ne pense que batailles. Un autre proposait qu'on lui donnât un ou deux des châteaux conquis et une petite pension. D'autres dirent qu'il ne fallait pas lui donner de châteaux, parce que si le pouvoir lui plaisait, il était si vaillant homme qu'il lui serait aisé de se

[1] L'expression Pays-de-Vérité, employée plus haut, semble de l'invention de notre auteur. Pour le fond, il s'inspire de la lettre fameuse attribuée au Roi-Pontife : 51. *Inter nos nullus mentitur, nec aliquis potest mentiri. Et si quis ibi mentiri coeperit, statim moritur i. quasi mortuus inter nos reputatur, nec eius mentio fit apud nos i. nec honorem ulterius apud nos consequitur*, 52. *Omnes sequimur veritatem et diligimus nos invicem. Adulter non est inter nos. Nullum vicium apud nos regnat.* Friedrich Zarncke, *der Priester Iohannes, erste Abhandlung*, p. 90.

faire seigneur du pays. Qu'on lui donne un navire chargé de richesses et qu'on l'adresse au Soudan de Babylone [1], à Alexandrie. D'autres conseillaient qu'on lui donnât des chameaux sans navire et qu'on lui fît avoir du Soudan la paie d'un mercenaire. Ceux-là enfin, par jalousie, voulaient le renvoyer sans plus. Un dit néanmoins : Nous avons besoin d'un capitaine. D'autres étaient d'avis de lui accorder un logement avec des terres et du bétail.

L'équité et la reconnaissance étaient négligées à peu près par tous dans cette délibération qui rappelle les entretiens du roi Yon et de ses conseillers au sujet de Renaud fils d'Aymon. Mais le Prêtre-Jean est sourd à ces invitations dictées par l'ingratitude et la jalousie : il demande à Guérin d'accepter la moitié de son empire. Le chevalier refuse, car il doit repartir à la recherche de ses parents

L'auteur, pour accroître l'intérêt du récit et pour faire valoir le côté affectueux du caractère de Guérin, lui donne souvent un compagnon de route et d'aventure. C'est d'abord Brandis. Ce chevalier gascon et un autre chevalier, l'Ameri de Oriensis (*sic*), s'étaient vantés à Paris, devant la cour du roi de France et pour répondre aux vanteries d'autres chevaliers, de faire le tour du monde par terre et par mer, s'engageant à ne point s'abandonner jusqu'à la mort. Ils avaient parcouru tous les pays d'Europe, étaient venus de Constantinople en Colchide et de là en Arménie, où le géant sauvage tua le compagnon de Brandis et enferma celui-ci dans la caverne d'où il fut tiré par Guérin. Dès lors les deux chevaliers vivent dans une étroite amitié, et se séparent seulement quand Brandis épouse Amidan, la jeune reine de Médie dont Guérin a restauré l'autorité. Elle s'était d'abord éprise de Guérin, mais il ne songeait point à s'arrêter et lui donna Brandis pour mari. Il exigea seulement que l'on prît des sièges au repas, que l'on mangeât à la façon des Grecs et qu'Amidan reçût le baptême.

Dans son voyage aux Arbres du Soleil et de la Lune, Guérin a pour compagnon, à partir de Tigliaffa, un capitaine, Cariscopo, né à Saba dans l'Arabie Heureuse, mais qui s'était converti au christianisme et avait servi en Grèce.

Quand il quitte Alexandrie et entre dans le désert de Lybie, il sauve des mains d'une bande de malandrins un chevalier anglais, Diamone, né dans la cité de Norgalles et descendant de Joseph d'Arimathie [2].

[1] Dans le *Guerino*, comme dans Joinville et dans la carte catalane de 1375, par Babylone il faut entendre le Vieux-Caire.

[2] *Norgalles*, dans le cycle d'Artus, est un pays limitrophe des royaumes de Logres et de Sorelois. — *Arimathie* : le texte donne *di Brama*, mais *Arimathie* s'était déjà transformé en *Baramachie*. Löseth, *Le roman en prose de Tristan*, etc., p. 498, l. 39. L'on a *Joseph di Barimattia* dans le

Les deux chevaliers vivent fraternellement ensemble jusqu'au moment où, arrivés en Sicile, Guérin doit se diriger vers l'Italie pour y consulter la Sibylle, et Diamone s'embarque et reprend son pèlerinage au Saint-Sépulcre. Leurs adieux sont touchants. Diamone dit : « Frère chéri, je t'aime plus que si nous étions nés d'un même père et d'une même mère... Si vous arrivez en Angleterre à ma cité appelée Norgalesse, réclamez-vous de moi, car il vous sera fait honneur et je veux que vous la considériez comme vôtre. Portez de mes nouvelles à ma dame et à mes parents. » Puis ils s'embrassèrent, se baisèrent et allèrent au vaisseau; quand leur pleur eut pris fin, ils payèrent le patron.

Ce dernier détail est tout à fait dans le ton général d'un récit où l'auteur s'applique à ne rien dire que de vraisemblable. Quand l'hôtelier demande au héros de Cervantès s'il a de l'argent sur lui : « De l'argent! répond Don Quichotte tout surpris de l'indiscrétion de ce langage, je n'y ai pas même songé. Je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier errant s'en soit muni pour aller aux aventures ». Mais Guérin a un sentiment plus précis des réalités pratiques de la vie, et s'il refuse de partager le pouvoir d'Amidan et du Prêtre-Jean, il ne part jamais en voyage sans prévoir qu'il lui faudra payer son écot aux hôtelleries où il s'arrêtera [1]. Quand le pape lui a donné des instructions qui impliquent un voyage à Saint-Jacques et un autre en Irlande, le bon chevalier ne peut s'empêcher de s'écrier : « O Saint Père, je ferai tout cela si je vis assez pour arriver là-bas ; une seule chose m'embarrasse et me sera d'un grand ennui. Il me demanda quelle était cette chose qui m'embarrassait. Je lui répondis : La pauvreté. Et il me fit donner trois cents deniers d'or. » Cette simplicité plaisait d'autant plus qu'elle était une nouveauté.

En Afrique, Guérin se lie d'amitié avec le roi Artilaffo. En Calabre, l'hôtelier chez lequel il descend, s'éprend également pour lui d'une vive affection. Ce n'est pas seulement un chevalier avide d'aventures ou un voyageur curieux, ce n'est pas seulement un homme de guerre

Volgarizzamento toscano des Voyages de Mandeville, éd. Zambrini, I, p. 98. — Dans son voyage en Angleterre et en Irlande, Guérin, après avoir vu *Antona* et *Londras*, se rend à la hâte à Norgalles où il trouve son ami Dinamon (et non plus Diamon). Celui-ci voudrait lui faire accepter en mariage sa sœur âgée de quinze ans; mais Guérin refuse et reste fidèle à la belle Antinisca. Dinamon s'offre à lui pour l'accompagner en Irlande.

[1] Quand Guérin prend congé de l'empereur, celui-ci voulait lui donner une escorte; il la refusa et n'accepta qu'une somme d'argent : *egli nolla vole, ma certi danari indi porto.*

habile et courageux : il a le don de se concilier l'estime et le dévouement de tous ceux qui ont l'occasion d'apprécier sa droiture et sa bonté.

Dès le commencement du roman, l'amitié de Guérin et d'Alexandre, fils de l'empereur de Constantinople, est un puissant élément d'intérêt, sans lequel le long récit de tournois et de combats serait d'une fatigante monotonie.

La susceptibilité qui lui fait refuser la main d'Eliséna, malgré les prières de son ami Alexandre et de toute la famille impériale, est le trait le plus heureux : par la dignité de son attitude plus encore que par les services qu'il leur a rendus, il se place au niveau de ses protecteurs.

Sa fidélité à sa fiancée Antinisca ne subit point d'éclipse. Un moment, il est près de succomber aux provocations sensuelles de la Sibylle, mais il a recours à la prière et triomphe.

Partout où il paraît, il se place au premier rang par son intelligence et sa générosité autant que par sa valeur.

Ce n'est pas la reproduction banale d'un type ancien et usé, c'est un personnage vraiment original et nouveau.

La lourdeur et la prolixité du récit, le caractère historique et dévot auquel l'auteur a visé, s'ajoutent au pédantisme des descriptions pour rendre difficile la lecture d'un tel ouvrage [1]. Mais ceux pour qui il a été composé étaient séduits par cela même qui nous fatigue. L'auteur s'est inspiré de la méthode du Pseudo-Turpin qui, de nos légendes héroïques fit un amalgame à prétentions historiques et à leçons pieuses. Il a placé son héros dans la Geste des *Reali*, lui a donné les vertus que Turpin attribue à Roland, et, suivant l'exemple de l'*Entrée de Spagne*, l'a mené, comme Roland, en Orient. Dans une certaine mesure, comme le Roland du poème franco-italien et de la *Spagna* en vers, Guérin est donc un chevalier errant, mais il est aussi un voyageur possédant ce bagage de connaissances pseudo-scientifiques dont Andrea est fier, et décrivant les pays et les peuples. Les Grecs, grands navigateurs, admiraient surtout dans Ulysse celui qui « avait vu les villes et connaissait les mœurs de beaucoup d'hommes ».

Le merveilleux des voyages d'Ulysse est en bien des points de même famille que les histoires étranges qui passionnaient la curiosité

[1] M. Rajna, dans son étude sur les *Reali*, analyse avec une précision parfaite les procédés de l'auteur et juge la valeur littéraire de son œuvre. Je ne puis que renvoyer à ces pages magistrales. V. surtout p. 289-309. Je solliciterai néanmoins quelque indulgence pour le *Guerino*, où le désaccord est bien moindre entre la nature du sujet et la manière de l'auteur que dans les *Reali*, où c'est la *matière de France* qui est en cause.

naïve de nos pères, et l'on reconnaît volontiers une parenté entre Polyphème et le géant qui avait mis en réserve dans une sorte de silo le chevalier gascon et le prêtre arménien afin de les manger à loisir. Guérin rencontrera tous les animaux légendaires et tous les hommes monstrueux dont depuis Hérodote l'Orient et l'Afrique sont peuplés. L'érudition de l'auteur n'omettra ni la licorne, ni l'extraordinaire récolte du poivre, ni les mœurs de l'éléphant, ni les pygmées, ni rien en un mot de ce qu'il a pu recueillir d'étonnant et d'incroyable. Mais il allie à ce respect de la tradition légendaire des préoccupations nouvelles; quand il entre sur le territoire d'un peuple, il donne la stature, la couleur, la chevelure des gens, leur beauté ou leur laideur, leurs mœurs, leur religion, parfois leurs institutions, leurs relations commerciales. En tout cela, il met une précision minutieuse, comme il l'a fait dans les *Reali*, où M. Pio Rajna l'a remarqué. Ainsi il suppose que la crédulité du lecteur sera satisfaite et rassurée. Les énumérations géographiques, souvent d'une sécheresse de manuel, plus encore que les itinéraires des *Reali*, tendent au même but, et sont mieux justifiées puisque le *Guerino* est essentiellement un récit de voyages, un véritable *tour du monde*,

L'Italien du XIV^e^ siècle s'intéressait à tout ce qu'on lui contait des pays lointains, où l'on n'allait plus seulement dans l'espoir de reconquérir Jérusalem, mais avec lesquels on nouait des relations de plus en plus fréquentes.

La conception d'Andrea vaut surtout par la décision avec laquelle elle est traitée et conduite. Elle n'est pas restée sans attirer l'attention de poètes infiniment supérieurs comme science et comme génie à l'auteur des *Reali*, et elle a exercé une réelle influence sur l'évolution de l'épopée romanesque en Italie. La belle Antinisca est le prototype d'Angélique, princesse du Cathay; le séjour enchanté de la Sibylle, les moyens de séduction qu'elle emploie, ont ouvert la voie où l'on rencontrera Falérine, Morgane, Alcine, Armide; mais ces parties de l'œuvre n'en font pas toute l'importance : elle résulte de l'ensemble des éléments dont j'essaie de donner quelque idée.

La première partie est bien composée. L'enfance de Guérin, sa liaison avec Alexandre, les sympathies qu'il inspire à tous, sa légitime ambition, les difficultés qu'il rencontre pour être admis à prouver sa vaillance, ses premiers exploits dont d'abord il ne peut réclamer la récompense, sa douleur quand Eliséna lui reproche la bassesse de son origine et l'accuse de lâcheté, la défaite finale des Turcs due à lui seul, forment une introduction où l'intérêt va croissant. Elle motive en outre fort heureusement la décision de Guérin, il ne peut se résigner à rester sans nom et sans famille; son amour-propre blessé par Eliséna et par un des champions turcs qu'il a vaincus, le rend sourd

à toutes les caresses et à toutes les prières : il est nécessaire qu'il parte, qu'il tienne la parole qu'il a donnée à Brunor, le Sarrasin. Celui-ci, fils d'Astilladoro, s'était écrié, quand la paix avait été conclue : « O maudite fortune, comment peux-tu souffrir qu'un esclave revendu ait vaincu le sang Troyen, lui qui ignore de qui il est fils et ce qu'est son père ! Le Meschino l'entendit, s'avança et dit : O Brunoro, fils d'Astilladoro, tu as dit ces paroles pour me déprécier, mais je te jure par ce Dieu qui fit le ciel et la terre, que je ne me reposerai jamais et ne cesserai point de chercher jusqu'à ce que j'aie trouvé mon lignage, et je te jure que s'il est noble, pour ces paroles tu mourras de mes mains. »

Quand l'empereur sut que Guérin avait pris un tel engagement, il fit chercher partout les corsaires qui avaient vendu l'enfant à Epidonio, mais toutes les recherches furent vaines, et l'on dut recourir à l'art des nécromants : « On ne put rien découvrir, si ce n'est qu'un enchanteur d'Egypte ayant évoqué un esprit et l'ayant questionné sans rien en obtenir, lui demanda finalement de quel côté il devait aller pour retrouver son père et sa famille. L'esprit dit à haute voix : Aux Arbres du Soleil et de la Lune où Alexandre de Macédoine alla, et dont il sut où il devait mourir [1] : là il saura de son père et de sa parenté, mais pour s'y rendre il supportera de grandes fatigues, de grands travaux, s'il peut survivre à ces épreuves. Le Meschino se réjouit fort de cette réponse et demanda de quel côté se trouvaient les Arbres du Soleil. Il lui fut répondu : A la fin de la terre, vers l'Orient d'où se lèvent le Soleil et la Lune. »

Ainsi renseigné, Guérin n'a plus qu'à partir. Il ira par le monde, du Levant au Couchant, de l'étoile du Midi à la Tramontane [2], jusqu'à ce qu'il soit éclairé sur son origine.

Il peut sembler futile de déterminer les analogies que présentent les introductions du *Roland Amoureux* et du *Guerino*. Et cependant le plus beau diamant n'est d'abord qu'une pierre sans éclat, enveloppée

[1] La légende de ces arbres prophétiques est plus vieille que le *Guérin*. Mandeville décrivait l'*Arbre du Souleil et l'Arbre de la Lune qui parlèrent à Alexandre et li annoncèrent trépas* (Denis, *Monde Enchanté*, p. 114); texte du *volgarizzamento antico toscano* : *Da questa riviera, a XV. giornate dilungi, si va pe deserti, e sonvi gli alberi del sole e della luna, e quali parlarono ad Alessandro Re e predicerono a lui la morte sua.* Ed. Zambrini, II, 188.

[2] D'après le *Guerino*, les montagnes qui s'étendent vers l'Inde finissent par cacher la Tramontane (l'étoile polaire), et sur la mer des Indes on navigue en se guidant d'après la *stella Ostra*, l'étoile australe ou du midi. Andrea savait que l'Hindoustan est borné au Nord par les plus hautes montagnes du Monde.

d'une gangue grossière. L'essentiel, dans ces rapprochements d'œuvres de valeur si différente, est qu'ils soient fondés sur une étude attentive des textes.

L'empereur de Constantinople, dans le *Guerino*, donne un tournoi auquel prennent part chrétiens et sarrasins : son intention est de marier Eliséna, bien qu'il s'engage seulement à décerner au vainqueur le prix ordinaire de ces luttes courtoises. Plus tard, lorsque les Turcs assiègent Constantinople, et que le sort de la guerre est confié à cinquante champions pour chacun des deux partis, l'empereur jure que si sa *bataille* a le dessous, il livrera à Astilladoro sa ville et toutes ses terres, partira avec une seule galère chargée de ce qu'il lui plaira d'enlever et emmènera sa dame et sa fille. Prince chrétien, il ne pouvait faire d'Eliséna le prix d'un tournoi ou d'une bataille. Mais les deux éléments de ce tournoi et du mariage de la princesse n'en étaient pas moins associés à un moment : Boiardo n'hésite point, et Angélique s'offrira comme prix au vainqueur de son frère.

La lance d'or finit par tomber aux mains d'Astolphe, et c'est ce chevalier sur lequel personne ne comptait, qui triomphe de Grandoine et rend à la liberté tous les plus vaillants champions chrétiens. De même c'est grâce aux succès inespérés de Guérin qu'Alexandre est échangé contre les prisonniers sarrasins.

Tel détail, tout au commencement du *Roland Amoureux*, procède directement de la lecture du *Guerino*. Quand les princes mahométans, répondant à l'invitation de Charlemagne, prennent place à sa table :

> A la sua fronte furno i Saracini
> Che non volsero usar banco nè sponda :
> Anzi sterno a giacer come mastini
> Sopra a tapeti, come è lor usanza,
> Spregiando seco il costume di Franza.

L'on a vu plus haut avec quelle sévérité Guérin condamne l'habitude qu'ont les Orientaux de s'asseoir sur des tapis. Boiardo n'eût pas songé de lui-même à relever si durement cet usage.

Dans les tournois qui ont lieu à Constantinople et dans les combats proprements dits qui mettent fin à la guerre, Andrea s'est plu à convoquer en quelque sorte les représentants de tous les peuples sarrasins qu'il connaissait par le roman et par l'histoire. Que fait Boiardo sinon d'imiter cet exemple ? J'en dirai autant de la fécondité avec laquelle il multiplie dans la suite du poème les princes mahométans. Le procédé est le même, mais il est employé avec une habileté, une aisance et un agrément dont le vieux roman est par trop dépourvu [1].

[1] Le mont de Carène, situé au-delà du désert de sable, grand outre mesure, dont la cîme atteint au ciel et sur lequel s'étend une plaine de

Dans son dessein de transformer les légendes françaises en romans historiques et de donner à sa narration le caractère de la vraisemblance, Andrea da Barberino, substitue volontiers des raisons naturelles au merveilleux des récits qu'il utilise.

La Dame du Lac dérobe Lancelot à sa mère. La scène est poétique, l'on est en plein pays de Féerie. Le *Maugis d'Aigremont*, œuvre mixte, où est tentée une fusion du roman breton et de la Chanson de geste, était connu d'Andrea qui s'en est servi dans son *Rinaldo* [1]. L'on y trouve une première adaptation des *Enfances* de Lancelot. Les Sarrasins surprennent le duc Beuves d'Aigremont en rase campagne, au moment où la duchesse mettait au monde deux fils qui devaient être

cent milles (*Orl. Inn.* II. 16, ott. 15, 16), est-il emprunté à la géographie du *Guerino* ? Notre chevalier, dans son voyage aux Arbres du Soleil et de la Lune, rencontre des montagnes appelées *Coronas* ou *Corone*, les plus hautes montagnes du monde, qui s'étendent de l'Arménie aux Indes. A un endroit, le guide dit : *Ora siamo nuy in Persia in uno reame chi a nome Parthioma Mauriticha.* Cette étrange qualification de la Parthiène a pu créer une confusion dans l'esprit de Boiardo qui place en effet sa montagne de Carène en Tingitane (II, 16, ott. 14). D'autre part l'on a vu que le vieux Galgibat apprend à Guérin qu'il y a en Afrique sur une montagne qui paraît située entre le Couchant et le Midi, des astrologues savants. Le protecteur de Roger ne serait-il pas du nombre? — Guérin en descendant des montagnes traverse l'Arachosie qui, dans les cartes de géographie ancienne, confine à la Chaarène. Peut-être a-t-on là l'origine du nom des montagnes *Corone*, puis *Carène*.

[1] Dans mes *Recherches sur les rapports des Chansons de Geste et de l'Épopée chevaleresque italienne*, entre autres choses, j'ai tâché de démontrer : 1° que dans le *Maugis d'Aigremont* l'on a le trait d'union entre le récit épique de nos trouvères et les romans du cycle breton ; 2° que le *Rinaldo da Montalbano*, si important dans la formation de l'épopée italienne, utilise les données essentielles du *Maugis*. L'épisode lui-même de l'enchanteur déguisé en cardinal que M. Rajna jugeait *invenzione italiana senz' altro*, est emprunté pour le fond au *Maugis* français (V. P. Rajna, *Rinaldo da Montalbano*, p. 21 ; mes *Recherches*, p. 201, 215, et *Maugis d'Aigremont*, v. 4452-4627). Cette Chanson de Geste me paraît donner déjà en France l'orientation que la légende des Fils Aymon prendra définitivement en Italie. Dans une œuvre médiocre se cachait un germe qui fut d'une fécondité merveilleuse. Je me permets d'insister sur cette position du *Maugis* dans l'histoire littéraire, parce que Renaud de Montauban, comme M. Rajna l'a si bien montré, est le protagoniste du roman chevaleresque en Italie et que par suite c'est dans les récits dont il est l'objet, que l'on doit et l'on peut étudier les transformations de la matière épique transmise à l'Italie par les Jongleurs français. *Rinaldo*, p. 97. Or, c'est dans le *Maugis* que l'histoire des fils Aymon prend les allures du roman.

Vivien et Maugis. Vivien est enlevé par un espion et porté au roi Aquilant de Majorque. Maugis, dérobé par une esclave que des animaux féroces dévorent, est recueilli par la fée Oriande qui en fera un magicien. Plus tard, la fée lui révèle son origine, et il est aussitôt

en friçon
De son père veoir le riche duc Beuvon
Et la gentil duchoise à la clère facon :
Ne sera mès aèse, si verra Aigremont.

Le chroniqueur paraît s'inspirer du commencement du *Maugis*, car c'est à la suite d'une victoire des Sarrasins que le fils de Milon est emporté loin de son pays par Sefferra; celle-ci et sa compagne disparaissent comme l'esclave de la duchesse d'Aigremont, et l'enfant n'a plus auprès de lui personne qui sache de qui il est né. Mais il ne sera point recueilli par une fée : des corsaires le vendent à Epidonio. Oriande, dès la première heure, a su à quelle famiile il appartenait : son neveu Espiet avait assisté au combat, il reconnaît la tête de l'esclave qui jadis lui avait rendu service, et conclut immédiatement que l'enfant est un des deux fils de Beuves. En tout ceci il n'y a rien de merveilleux que le séjour où Oriande élève Maugis après l'avoir fait baptiser. Son frère Baudri qui avait appris les Sept Arts à Tolède et qui avait plus de cent ans, est chargé d'instruire l'enfant :

Oriande la fée o la viaire cler
Entendi moult forment à Maugis alever,
A mestre le fesoit jor et nuit doctriner.
Puis que vint en eage et que il sot parler
E que il sot cheval et poindre et galoper,
Des eschez et des tables li fist assez mostrer
E trestoz estrumenz li aprist a soner,
Et par ordre de game sot trestoz chanz chanter.
Et quant il fu d'aage que pot armes porter,
La fée l'adoba et li çaint le brant cler,
Si en fist son ami que moult le pot amer;
Son cors li abandone besier et acoler,
Desoz son covretor ensemble o li joer;
Rien ne li contredit que voeille demander,
Mès dont il ert venus li fist moult bien celer
Que ne se puist de li partir ne dessevrer.

Guérin, devenu le fils adoptif d'Epidonio, reçoit également l'éducation la plus soignée. Outre le grec et le latin, il apprend plusieurs langues, l'arabe, le turc, qui pourraient lui être utiles pour faire le commerce et naviguer. Ce programme répondait à la condition de Guérin; l'auteur ajoute qu'il était bien de sa personne, robuste et

adroit. De là à l'emporter sur tous les chevaliers de la cour dans les exercices du corps les plus difficiles, il y a loin, et Maugis, en ceci, recevait une éducation mieux calculée. Et cependant, une fois introduit à la cour, Guérin est le plus vigoureux et le plus habile des jouteurs : sans y penser, Andrea donne ainsi dans l'invraisemblable.

Maugis et Guérin sont tous les deux munis d'un talisman contre les sortilèges. Celui de Guérin était la petite croix dont il a été parlé plus haut Maugis était protégé par un anneau d'or que sa mère lui avait mis à l'oreille; c'est grâce à lui qu'il triomphe dans la conquête de Bayard, le cheval faé qu'un diable, un serpent et un dragon gardaient dans l'île de Bocan. Ce détail est d'ailleurs emprunté de l'endroit où la Dame du Lac donne à Lancelot, quand elle se sépare de lui, un anneau qui conjure tous les sortilèges et qui sera utile au chevalier dans l'aventure du *Val sans retour*.

Maugis, pour tromper le diable de Bocan, se déguise lui-même en diable, revêt une peau d'ours, se garnit de queues de renard et de quatre cornes. Ainsi « enharnaché », muni de son anneau, sachant

..... de la clergie assez plus qu'Ypocraz,
Le deable conjure tot bellement en bøz
De Damedex de gloire et de S. Nicolas.

Roenarz s'endort sur une pierre. Maugis

III. des noms Damedeu a sor le perron paint
Qu'il ne se puet movoir, ainz se dolose et plaint :
La grant force de Dieu einsi le tient et vaint.

Mais le serpent ne peut être vaincu comme l'a été le démon, par des enchantements. Maugis, en le conjurant « de Dieu le glorieux », obtient seulement qu'il s'étende un instant sur le sol. Après un long combat, le serpent est tué, mais son corps enferme le chevalier dans un creux de roche où il avait dû se réfugier.

Quant l'a veü Maugis, moult se va esmaiant,
Forment reclaime Deu le père tot poissant
Qui de la sainte Virge nasqui em — Beliant,
Que d'ileques le gete par son digne comant.

Ainsi bloqué, entouré de serpents, de scorpions, de lézards, de vers félons

Qui ont les escharbocles enmi les eulz devant,

Maugis passe la nuit dans une grande frayeur, implorant Dieu, priant

..... docement la vertu soveraine
Qu'à sauveté le mete et jete de cel paine.

Le jour paraît, Maugis en loue Jésus-Christ; il dépèce le corps du serpent et sort ainsi de la grotte. Mais il rencontre alors le dragon qui gardait Bayard :

> Jamès plus fière beste hom mortiex ne vera,
> Et est chose faée.

Maugis prononce doucement le nom de Jésus-Christ, puis il a recours à son art magique :

> Il sot moult d'ingromance, le dragon conjura
> Que il de lui mal fere nule poeste n'a :
> Tost et isnellement sus en l'air s'envola.

Maugis dès lors se rendra maître, sans peine aucune, de l'illustre cheval que plus tard il donnera à son cousin Renaud:

> N'avoit un tel destrier jusqu'en Ynde major
> Ne jusqu'à l'Arbre Sec en l'ille Tenebror.

Déjà dans le *Maugis*, à l'emploi de la magie ou « nécromancie », est associé l'appel fréquent à la protection de Dieu. Des trois éléments de merveilleux de la Chanson de Geste, féerique, magique et chrétien, les deux derniers subsisteraient seuls dans le *Guérin*, si à certains égards la Sibylle ne tenait de la nature des Fées. Dans le *Maugis*, la conjuration purement chrétienne est si fréquemment employée que l'usage qu'en fait Guérin aux Arbres du Soleil, chez la Sibylle ou ailleurs, ne peut être considéré comme une nouveauté.

Je ne sais si l'Arbre Sec du *Maugis* n'a point rappelé à Andrea les Arbres du Soleil, qu'il connaissait d'ailleurs. Quant à l'expression *Inde Majeure*, désignant l'Inde proprement dite, elle est de la géographie du Moyen Age, et Andrea l'emploie couramment.

C'est à sa conjuration que Maugis doit d'être débarrassé du dragon *faé;* de même Guérin, se rendant à Dragonda, triomphe du dragon, grâce à la croix-reliquaire qu'il porte sur lui.

La part du merveilleux romanesque se réduit (en laissant de côté le Purgatoire de saint Patrice, dont je n'ai point à m'occuper ici) aux incidents de la visite de Guérin à la Sibylle de Cumes ; mais, pour l'auteur, la Sibylle est un personnage historique, consacré non seulement par l'autorité de Virgile, mais par la légende chrétienne elle-même. L'inspiration ici serait de nature purement classique, si la Sibylle n'avait les dons magiques et n'était tenue de se métamorphoser régulièrement en serpent. Et cependant quand Guérin, la croyant une fée ou un démon, essaie de l'exorciser, elle se rit de son erreur et lui affirme qu'elle est de chair et d'os comme lui. L'imitation de Dante est notable à plusieurs endroits de ce curieux épisode, mais le soin

avec lequel Guérin se munit de tout ce qui lui sera nécessaire pour voyager la nuit en cette région dangereuse, le briquet, les allumettes soufrées et les flambeaux, n'ont rien de commun avec la poésie.

Le *Guerino* marque le terme de l'évolution de l'épopée française transplantée en Italie. Le genre, en tant que représentation d'un idéal sérieux, est désormais épuisé. Des essais franco-italiens aux *Reali*, il n'avait pu s'élever au-dessus d'une médiocrité qui satisfaisait et satisfait encore aujourd'hui les goûts populaires, mais qui ne pouvait intéresser ni la société cultivée de Florence, ni les cours brillantes de Ferrare ou de Milan. Quand Pulci, pour amuser les bourgeois Toscans, et Boiardo, pour égayer les seigneurs du temps, reprirent les thèmes archaïques, la grande refonte à l'italienne que les éléments français avaient subie dans les *Reali* et l'exemple de création indépendante donné dans le *Guerino* servirent de point de départ à leurs inventions où la matière de France, associée dans Boiardo à la galanterie et à la courtoisie de la cour d'Artus, atteignit à la beauté d'un genre vraiment littéraire, mais en perdant de sa grandeur primitive au profit de la variété et du charme. Dans Arioste enfin, l'épopée romanesque n'est souvent qu'un jeu d'esprit, mais c'est l'œuvre d'art la plus exquise.

L'auteur des *Dodici Canti* a fait une bien petite place à Guérin. Au chant I, oct. 13, il l'annonce comme l'ancêtre des *Della Rovere*. Peut-être l'idée de le choisir pour cet emploi lui a-t-elle été suggérée par le passage suivant. Guérin est arrivé sur la place où s'élève le temple d'Apollon : *era 'nchi una grande rovora, zo e una grande quercia, et inturno alla piazza et alla moscheu, zo e al tempio, avea uno grande bosco folto d'aloro. Allora mi tornarono a mente le antique storie de nobili homini valenti et virtuosi incoronati d'aloro, perche Apollo foy chiamato idio de la sapiencia, el quale albero dissino i poeti essere istraformato della bella vergine Penisa filliola di Pinea*[1], *per la carita di Febo, zo e del sole chiamato Apollo.*

Ce grand rouvre, placé là sans autre explication, dans le voisinage du bois sacré d'Apollon et tout près des Arbres du Soleil et de la Lune, a pu retenir l'attention du lecteur. Trouver en lieu si romanesque les armes parlantes des Della Rovere n était pas chose ordinaire et il était aisé, avec quelque adresse, d'en tirer parti dans son poème. Il ne nous a donné que des parcelles de la vie de Guérin et ne revient à lui qu'au chant VIII (oct. 121-150), où, après la mort de la reine des Amazones, Guérin commence avec Renaud un long duel dont nous n'avons

[1] *Peneia nympha* ou *Peneis*, fille du fleuve *Peneus*, plus ordinairement Daphné (laurier). Ov. *Metamorph.* I, 452 sq.

pas la fin, bien qu'il soit repris chant IX, oct. 1-14, 104-128; chant X, oct. 1-82; chant XI, oct. 65-127; chant XII, oct. 1-76.

Il est à noter que, de parti-pris, l'auteur arrête les aventures de Guérin au moment où il revient de son voyage aux Arbres du Soleil. Il suppose que le chevalier a été fait prisonnier par les Amazones et qu'il a dû suivre leur reine en Espagne. Il raconte l'enfance de Guérin, en ayant la malencontreuse idée de transformer Sefferra en une magicienne qui le plonge dans les eaux du Styx et lui fournit des armes enchantées que seul il pourra porter. Il est à présumer qu'il avait dans la pensée d'intercaler dans son récit la reconnaissance de Guérin et de ses parents et, par conséquent, une partie du roman, tandis que Sylvana aurait eu pour mission de renseigner Guérin [1].

Ce personnage, aimable et gracieux, est heureusement substitué à la Sibylle de Cumes, mais il n'était point nécessaire de lui imposer la dure obligation de la métamorphose en serpent.

Mieux eût valu que l'auteur des *Dodici Canti* eût posé dès le commencement, d'une manière définitive, le personnage de Guérin et que tout en le mêlant, puisque c'était la règle, aux héros ordinaires de l'épopée, il l'eût montré, sans autre délai, *en quête* de son père et de sa geste. Mais l'exemple et l'autorité de Boiardo, où Roger n'apparaît que tard dans le récit, l'ont sans doute détourné du plan qui était le plus naturel et le plus conforme à son désir de flatter l'amour-propre de la famille della Rovere.

II

Tullia d'Aragona, Beatrice Pia degli Obizzi et l'Alamanni, d'ap Sperone Speroni.

Dans les quelques pages où Gaspary traite de Tullia (II, p. 509-513), il ne pouvait que mentionner brièvement le dialogue de Speroni *sur l'Amour* qui est consacré tout entier à célébrer la beauté et les mérites de Tullia [2]. Les interlocuteurs sont Niccolo Grazia, Tullia et

[1] Il fallait pour cela que Guérin vînt à son tour aux Jardins de Sylvana où est le chêne d'émeraudes chargé de glands d'or, etc. (ch. IV, oct. 38, sq.). Sylvana eût alors révélé à Guérin l'avenir de sa race (*ibid.*, oct. 41-42). Pour les armoiries et le chêne symbolique, cf. I, oct. 6; VI, oct. 36; XI, oct. 90; XII, oct. 37, 86-89, 96-97.

[2] Tous ceux qui dans ces derniers temps se sont occupés de Tullia d'Aragona, ont traité du dialogue de l'amour. L'édition des dialogues de Sperone Speroni dont je me suis servi, est celle des fils d'Alde : *Dialogi di M. S. Speroni novamente ristampati et con molta diligenza riveduti et*

son amant, Bernardo Tasso, le père de Torquato. Il est parlé d'abord de la jalousie, parce que Bernardo est sur le point de quitter sa maîtresse pour répondre à l'appel du prince de Salerne[1], puis, par une suite naturelle, l'éloge de Tullia et de Bernardo, la définition platonicienne de l'amour fournissent matière aux discussions et aux distinctions les plus délicates. Les opinions de Molza et de Pétrarque, et celle de Broccardo, véritable et folle apothéose de la courtisane en général, sont présentées incidemment. L'attitude de Tullia est discrète et modeste. On ne saurait traduire ces subtilités raffinées. Pour ceux qui n'ont pas sous la main le volume de Sperone Speroni, je citerai le passage qui suit l'éloge de la courtisane que fait Grazzia d'après le Broccardo : TULLIA. *Questa vostra ragione è simile molto alle dipinture, le quali noi vulgarmente appelliamo lontani : ove sono paesi, per li quali si vedono caminare alcune piccole figurette, che*

correcti, Vinegia, 1543. M. Angelo Solerti, entre autres renseignements qu'il avait eu l'obligeance de me communiquer, m'indiquait l'ouvrage de M. Bottari : *Dei dialoghi morali di Sperone Speroni*, Cesena, 1878, mais je n'ai pu me le procurer à temps.

[1] Les poésies de Bernardo Tasso, publiées en 1531 à Venise, lui valurent la faveur de Ferrante Sanseverino, prince de Salerne, qui l'appela à sa cour et lui constitua un revenu de 900 ducats. Il suivit son patron dans diverses expéditions, en Afrique, en Flandres, en Allemagne. Le prince l'autorisa à se retirer à Sorrente pour s'y livrer plus librement à l'étude. En 1547 Sanseverino accepta d'aller avec d'autres députés solliciter de la cour impériale que l'inquisition ne fût pas établie à Naples : Bernardo l'y avait encouragé. A la suite de cette démarche, le prince dut chercher un asile à la cour de France où le fidèle Bernardo l'accompagna. Bernardo recevait de Sanseverino une pension annuelle et le roi Henri II se montra d'abord libéral envers lui. On se refroidit néanmoins bientôt, et la gêne à laquelle il fut réduit et la mort de sa femme Porzia de' Rossi, l'amenèrent à prendre congé. Guidubaldo II, duc d'Urbin, l'accueillit généreusement et je vois dans les notes de Dionigi Atanagio qu'en 1557, celui-ci fut invité par le duc et sur la prière de Bernardo, à venir revoir l'*Amadis*. L'Atanagio vint à Pesaro, *ove desideroso con la diligentia, et con la prestezza di sodisfare al Principe padrone e al gentilhuomo amico, facendo piu fatica, che le sue deboli forze sostener non potevano, fu costretto da tre volte in su a giacere gravemente*. Tiraboschi, VII, p. 1228-1230, Dionigi Atanagio, *de le Rime di diversi nobili poeti Toscani*, t. I, note au f. 199, a — M. Hauvette ne paraît point connaître ou admettre le voyage de B. Tasso, en France vers 1548 ; il dit en effet : « Giovanni Rucellai en 1520, Bernardo Tasso en 1528 et en 1544, ne faisaient en France que de fugitives apparitions pour s'acquitter de missions spéciales. » Henri Hauvette, *Luigi Alamanni*. Paris, Hachette, 1903, p. XVI. Peut-être M. Hauvette en cet endroit ne pensait-il qu'au règne de François Ier.

paiono huomini : ma sottilmente considerate, non hanno parte alcuna, che à membro d'huomo si rassomigli. Però io vorrei, che poste da canto le Poesie, la servitù, la villà, la bassezza, et la inconstantia di questa vita, si contemplasse da voi : biasimando chi l'ha per buona, et colei (s'alcuna ven' ha) iscusando, la qual, giovane, et sciocca, in questo errore sospinta, cerca d'uscirne, quando che sia : a coloro accostandosi, che ammonendo, et aiutando, son possenti à levarla da cotal miseria. Ma il Brocardo, per l'amore ch' egli portava à qualch' una, ò per meglio mostrare il fiore del suo ingegno, non per giustitia, tolse à favorir causa si dishonesta. Grazzia. *Ne vile ne bassa, non direbbe egli la cortigiana, serva, et inconstante si bene. Per la qual cosa, molto piu, che per niun' altra cagione, sommamente loda, et honora la vita sua, agguagliandola al Sole : il quale, perch' egli sia Dio, non sdegna mai di farne parte del suo splendore, noi à guisa di balia servendo, che l'adoriamo, il quale mai non stà fermo, ne sempre luce in un luogo, ma di continovo movendosi, et hora al tauro, et hora al leone, et hora ad un' altro segno aggiungendosi, l'hore et le stagioni distinguendo, con una invariabil varietà conserva lo stato dell'universo : tale fu Sapho, tale colei, onde Socrate sapientissimo, et ottimo huomo, d'havere, che cosa Amor fusse, imparato si gloriava. Degnate adunque d'essere la terza in numero, fra cotanto valore; et di tai nostri ragionamenti, pregate Amore che ne componga una novellata : ove il vostro nome si scriva : non altramente, che ne dialoghi di Platone, si faccia quello di Diotima. La qual cosa, acciò si faccia con vostra gloria, insegnateci in che maniera l'amante amando la cosa amata, muova lei ad amare, et come esser possa, che alcuna volta la cosa amata, amando, odii et voglia male all' amante; perciò che cotali sententie sono grandemente diverse tra se medesime, et dalla comune opinione de gli huomini, et appunto hanno bisogno del vostro ingegno, ch' essere le dimostri, à chi l'ode, (se non vero) almeno verissimili.* Tullia. *Io non credo ch' egli sia donna nata, che piu ami di me; et meno s'intenda de secreti d'Amore.*

Malgré cette déclaration modeste, Tullia tente de résoudre le problème, et s'en tire par d'ingénieuses comparaisons : l'amant finit par refléter à un tel degré la beauté dont il est épris et qu'il ne cesse de contempler, que celle-ci en retour s'éprend de ce qui en somme est son image.

Le dialogue d'*Amore* est la première, la plus riche pour le fond, la plus variée, et, pour la forme, la plus achevée des compositions réunies dans le petit volume qui, mieux que son théâtre, défend le nom de Sperone Speroni contre l'oubli. La dignité soutenue du ton en un sujet où la moindre dissonance eût détruit l'effet de l'ensemble, la vérité de la passion, l'habileté dans la conduite de l'expression d'idées dont la

finesse va parfois presque jusqu'à l'imperceptible ténuité, la diversité des nuances, l'enjouement le plus naturel et le plus agréable placent cette imitation de la grande manière des dialogues de Platon au nombre de ces bijoux merveilleux que la Renaissance, dans son admiration tout athénienne pour la beauté, ciselait avec une ferveur que le moraliste moderne, se préoccupant du contenu de l'amphore plus que de la pureté de son galbe et de l'élégance de ses peintures, est souvent disposé à trouver excessive. Mais l'Art n'a-t-il pas souvent raison contre la raison ?

Le Grazzia promet à Tullia qu'elle vivra toujours. « De quelle façon? » demande-t-elle. Grazzia : « Dans les vers de Tasso, où comme reliques dans un tabernacle, votre nom, vos louanges, vos vertus seront dévotement adorés par les fidèles d'Amour ». Ces beaux esprits jugeaient tout naturel d'élever un monument à la gloire d'une courtisane, et il faut avouer que leur entreprise a été sanctionnée par le succès : à lui seul le dialogue d'*Amore* assurait l'immortalité au nom et à la beauté de Tullia d'Aragona.

Dans la préface où Barbaro dédie à Ferdinand Sanseverino, prince de Salerne, l'édition des dialogues de son ami, il lui rappelle le dialogue d'*Amore* comme savant, agréable, élégant : *dotto, piacevole, elegante, s'altro si truova*. On ne peut mieux le juger.

Sperone Speroni ne s'est pas borné à célébrer les charmes de la maîtresse de Bernardo Tasso. Parmi les personnes que Barbaro, dans sa préface, mentionne comme ayant approuvé les dialogues, l'on rencontre « l'illustre Beatrice Pia ». Il s'agit de Beatrice degli Obizzi, qui figure parmi les dames auxquelles Luigi Alamanni a offert l'encens de ses vers et d'un amour, tantôt réel, tantôt de pure convention. Dans trois des dialogues, il est question de Beatrice Pia. Le second, *della Dignità delle Donne*, lui est tout entier consacré. Les interlocuteurs sont Michele Barozzi et Daniel Barbaro. Celui-ci rapporte à son ami une conversation à laquelle l'Obizza a pris part et où elle a soutenu que la dignité de la femme consiste dans la soumission à son époux.

L'entretien avait eu lieu à un moment où le seigneur degli Obizzi devait quitter Padoue pour Ferrare où l'appelait la nécessité de surveiller ses biens. En acceptant ce déplacement, Beatrice faisait un sacrifice, car sa santé se trouvait beaucoup mieux de l'air de Padoue que de celui de Ferrare : « Mais le désir de son mari et son amour pour lui pouvaient en elle plus que le souci de sa personne. Pour cette raison, comme une dame sage, ainsi placée entre le plaisir et l'ennui de son départ pour Ferrare, elle n'est ni affligée ni contente. » — Barozzi : « Cela lui advient parce qu'elle est épouse, c'est-à-dire esclave de son mari.... » La remarque fut faite par Brevio un soir devant Beatrice elle-même, et ainsi s'engagea la discussion.

Dans le dialogue *delle Laudi del Cathaio villa della S. Beatrice Pia de gli Obici*, les deux interlocuteurs sont Morosini et Portia. Pendant que Beatrice, Alamanni et Varchi se promènent ensemble, Morosini emploie un tour ingénieux pour célébrer les mérites de Beatrice, tout en faisant la cour à la jeune Portia, qui de son côté paraît disposée à bien accueillir, à l'occasion, les hommages de Varchi. « Votre nom, dit Morosini, a été choisi par moi comme un tabernacle dans lequel, sur l'autel d'Amour, serait placé mon Dieu ; pour cette raison si parfois je m'incline et vous honore, je fais (et je fais bien) ce que nous faisons dans nos temples, où ne pouvant à toute heure toucher ou voir les reliques des saints, nous embrassons dévotement les ferrures et les marbres de leurs châsses. Donc, désormais, acceptant mon sacrifice, qu'il ne vous pèse point que dans le son de votre nom, pendant que je le prononce et l'honore, mon âme considère son paradis et puisse adorer la divinité de Beatrice. » Ces compliments ne satisfont qu'à demi la jeune fille qui aimerait mieux être aimée pour elle-même, et il doit vers la fin les reprendre en décrivant de façon flatteuse les charmes du tabernacle auquel il l'assimile.

La villa elle-même n'est point décrite. Il est question du cours de Bacchillone uniquement pour y trouver un prétexte à l'éloge de Beatrice. Les passages qui intéressent aujourd'hui sont ceux où dans quelque mesure Alamanni est en cause. A un moment Morosini prie Portia de parler bas pour ne point attirer sur eux l'attention de Varchi. Elle répond : « Varchi n'est pas tellement dépourvu de sens que son attention, lorsqu'il parle avec la Signora et l'Alamanni, se porte à autre chose qu'à les regarder et à les écouter. »

En parlant de ceux qui sans être beaux peuvent inspirer l'amour par leur mérite de poètes, Portia cite Varchi et ajoute : « J'en dirais tout autant de l'Alamanni qui, à mon jugement, est un des plus nobles génies que j'aie jamais rencontrés. » Mais Morosini trouve l'éloge insuffisant : « L'Alamanni n'est pas seulement poète, mais il est beau et délicat outre mesure. Il est tel que bien qu'il mérite tout votre amour, néanmoins, comme il est dangereux de lui vouloir du bien et qu'en l'aimant vous éprouveriez probablement ces feux, ces glaçons, et ces autres déplaisirs que je ressens, je vous conseille, dans votre intérêt, de ne point l'aimer. — Portia : J'aimerais mieux un sonnet fait à ma louange par l'Alamanni et le Varchi que d'un prince un présent de mille écus. »

Vers la fin Morosini essaie encore de conter fleurette à Portia, mais celle-ci détourne la conversation et nous avons ainsi quelques détails sur les inconvénients de la villa et l'hospitalité que Varchi et Alamanni y recevaient : « Il vaudrait mieux me parler des serpents et des cousins qui rendent le Cathaio inhabitable en été,et m'expliquer pour-

quoi des bêtes aussi nuisibles et viles ont pour partage la compagnie de Madame Beatrice. — Morosini : Qui sait si les cousins et les serpents ne sont pas les colères et les soupirs amoureux du Bacchillone et de la montagne, car je ne crois point que leur amour soit plus heureux que le mien. — Portia : S'il en était ainsi, les soupirs du Bacchillone le vengeraient fort bien de qui le fait soupirer, parce que les cousins nous piquent d'âpre manière et ne nous laissent point reposer, et que les serpents, parfois, sont venus jusque dans nos chambres : oui, avant-hier, sous le lit de l'Alamanni et du Varchi, on en a trouvé un grand et horrible, et on a eu beaucoup de peine à le tuer. Morosini : Peut-être ce serpent signifiait-il la jalousie et l'envie que le fleuve porte aux rivaux que vous recevez ici ; peut-être vaincu par la douceur des vers des deux poètes divins, entra-t-il dans la maison pour les écouter, et ce fut péché que de le tuer. »

Le dernier dialogue a pour titre : *Dialogo intitolato Panico et Bichi.* Panico, jouant aux tables avec une très noble dame, a gagné la partie, mais ne sachant quel prix lui demander de sa victoire, il n'ose même plus la revoir. Bichi maintient que, pour lui, s'il jouait une *discrétion* avec sa dame, il n'hésiterait point à lui réclamer quelque grande faveur. Les amants modestes aiment souvent de telle sorte qu'une dame ne s'en doute pas. Panico résiste : il ne peut que s'incliner avec vénération devant les vertus de cette dame comme devant les choses divines. Ainsi la discussion se continue, les deux amis soutenant chacun sa thèse jusqu'à la fin. La dame n'est pas nommée, mais les lignes suivantes désignent assez une Beatrice : Panico : *Al parlare, voi mostrate sapere chi è la donna della quale noi ragioniamo.* Bichi : *Per certo qualche cosa mi fo à creder di saperne, risguardando alle lode, che voi le date ; le quali sono proprie d'una signora, il cui nome, non che altro, ha vertù di far beato chi le è fedele.*

Il semble évident que la seule Beatrice dont il puisse être question ici est Beatrice Pia, l'Obizza célébrée dans les deux autres dialogues.

La part faite à Alamanni dans mon *introduction* à propos du manuscrit où j'ai puisé les *Dodici Canti*, m'a paru autoriser ce rapide examen des dialogues de Sperone Speroni où il est parlé de Beatrice Pia et d'Alamanni qui l'a chantée. La grande dame si respectée que Sperone lui consacre le dialogue *sur la Dignité des Femmes* et que partout son nom n'est prononcé qu'avec une vénération pieuse, accueille dans sa villa du Cathaio les poètes qui, en retour de sa protection, célèbrent sa beauté et ses vertus, et Alamanni est du nombre. Si l'on se reporte à ce que le dernier biographe d'Alamanni dit des relations du poète et de Béatrice, on trouve seulement : « Alamanni la vit à Ferrare lors de son voyage de 1539-1540 ; peut-être la rencontra-t-il encore en 1541 lorsqu'il se rendit à Venise. Nous ne savons rien de

plus sur les relations du poète et de la belle Ferraraise ; c'est à ses vers qu'il faut demander le reste, et ce reste se réduit à fort peu de chose[1]. » Je ne sais si je me fais illusion, mais la présence de l'Alamanni au Cathaio, ces promenades, où avec Varchi il accompagne Beatrice, ces entretiens dans les jardins de la villa, cette hospitalité qui dure plusieurs jours, jusqu'à cette aventure comique des deux poètes trouvant sous leur lit l'horrible serpent que l'on occit à grand'peine, me paraissent nous introduire dans l'intimité du poète et de celle qu'il honorait de ses vers. Dans ces conditions, je ne pouvais négliger d'indiquer une source où l'on puiserait encore avec profit, et d'apporter une modeste contribution à l'histoire des belles dames du XVI[e] siècle et de leurs adorateurs ou de leurs protégés.

M. Hauvette a emprunté à Benvenuto Cellini un court portrait d'Alamanni : *era bello d'aspetto e di proportion di corpo e con suave voce*[2]. Sperone permet d'ajouter à ces traits, d'ailleurs si bien choisis par le grand artiste : « il est non seulement poète, mais il est beau et délicat outre mesure ». L'excès de beauté dont la délicatesse est un des caractères, paraît un trait tout féminin, et le dessin de la physionomie de l'aimable poète gagne sûrement en vérité à être ainsi achevé.

Le portrait que M. Hauvette reproduit en tête de son livre, d'après l'édition de l'*Avarchide* (1570), date évidemment de la vieillesse

[1] Op. l. p. 166. Dans les lignes qui précèdent, M. Hauvette dit : « Beatrice Pia, seconde fille de Lodovico Pio, était issue d'une famille princière qui, dans une résidence de troisième ordre, Carpi, avait donné à la Renaissance quelques-uns de ses Mécènes les plus distingués. »

Cette tradition se continuait dans la famille, car je vois que l'Atanagio, dans le commentaire de l'un de ses sonnets adressés à Ridolfo Pio, cardinal de Carpi, dit de lui qu'il était un des plus anciens et plus aimables seigneurs et bienfaiteurs qu'il avait eus à Rome.

Telle que Beatrice nous apparaît dans les dialogues de Speroni, son attitude tient en effet du Mécène, de même qu'il y a une nuance particulière dans les louanges qui lui sont offertes. Le sonnet de Varchi que M. H. cite page 168, après avoir énuméré en un quatrain les autres femmes aimées par Alamanni, finit par une image grandiose en l'honneur de Beatrice : De même qu'une source abondante, après avoir embelli tour à tour ses deux rives (ici les noms des simples mortelles),

Poscia raccolte in un sue forze al fine
Per dar suo dritto a Teti, con dorate
Arene entra nel mar carco di prede ;
E voi raccolto ogni sapere e fede,
Nell' ampio e cupo mar delle divine
Lode di Beatrice entrate.

[1] Op. l. p 113.

d'Alamanni [1] : les traits sont nobles ; les yeux, très beaux, grands et doux, atténuent le caractère de sévérité qu'imprime à cette figure d'une régularité classique le nez droit et fort qui s'était sans doute accentué avec les années. Le charme d'une beauté délicate s'était effacé avec la jeunesse, ce charme qui rendait, comme le dit Morosini à Portia, si dangereux de l'aimer : *cosa pericolosa il volerli bene.*

Ferdinand CASTETS.

(*A suivre*).

[1] Op. l. p. 95. M. Hauvette a essayé de peindre, non seulement, la physionomie morale du poète républicain et patriote, mais sa physionomie proprement dite : « Si son visage réflétait exactement son âme, ses traits devaient avoir une expression grave et douce, d'une gravité qu'avaient accentuée les mécomptes et les tristesses d'une vie agitée, d'une douceur qui était innée.... Causeur aimable dont le regard devait souvent se voiler de mélancolie... ». Ce n'est pas le portrait complet d'un de ces poètes de la Renaissance qui consacraient à l'amour une bonne part de leur temps et de leur talent. Alamanni a aimé beaucoup et a su se faire aimer : il plaisait aux dames parce qu'il était *bello et delicato oltra misura*. Et ses amours pour Flora, Cynthia, la Ligura pianta, la Vermiglia Rosa, Beatrice Pia lui ont dicté tout un *Canzoniere*. L'expression mélancolique me paraît très contestable.

LES DÉLIBÉRATIONS

DU

CONSEIL COMMUNAL D'ALBI

DE 1372 A 1388

(*Suite*)

L'an MCCCLXXXI, a IIII de dezembre...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que Ivan de Bearn, bastart, filh que es del comte de Foyss [1], ha tramezes dos escudiers e moss. Bertran Frotier am letras de cresensa a lor ; laqual crezensa es aital que los digs escudiers han dig als senhors cossols que lo dig Ivan los saluda e fa lor asaber que, [en la venguda que feiro las gens d'armas que preiro, davan Rabastenxs, Benezech e d'autras gens] [2], el e sos companhos so mal a caval, quar per las guerras, seguen la deffensa del pays, ho aviau perdut ; e que el lor pregava que lhi volguesso donar et ajudar de que pogues ajudar a si et a sos companhos ; e que fazesso en manieira que fos lor honor e el que ne agues profieg. E dissero may los senhors cossols que

[1] L'*Hist. de Lang.* le nomme Ivain. Gaston Phébus l'aimait tellement qu'il voulait lui laisser, à sa mort, le comté de Foix, IX. p. 961.

[2] Les mots compris entre les crochets sont cancellés. C'est sur ce membre de phrase que M. Cabié s'appuie pour établir l'authenticité du combat de Rabastens. Cf. *L'Albig. pend. la quer. du comte de Foix et du duc de Berry*. M. Cabié, dans *Notes et documents sur les différends des comtes de Foix et d'Armagnac en 1381*, publiés dans les *Annales du Midi* (1901 pp. 500-29) est revenu sur cette question qu'il élucide de façon définitive.

Le Benezech dont il s'agit, plus connu sous les noms de Benezat Chipparel, était un chef de routiers, florentin d'origine. Cf. *Hist. de Lang.* IX pp. 803, 871, 878, 891, 897.

los digs escudiers lor aviau may dig e preguat que els volguesso ajudar e donar al dig Ivan en manieira que lor agues que grazir, quar el los ho podia be servir. It. dissero may los senhors cossols que lo dig Ivan a tramezas letras semblans a moss. d'Albi e que els ero anatz parlar am moss. d'Albi sus aquestas causas, et aviau sus aquo agudas motas de paraulas. Per que los senhors cossols demandero cosselh als singulars que fariau sus aisso. Et auzidas per los sobreescrigs las causas desus dichas, totz tengro que se mossenher hi vol contribuir e pagar la meitat que entra la vila e moss. d'Albi lhi dono L franxs, autramen no.

Et en apres fo saubuda la voluntat de moss. d'Albi que el ne paguera la meitat dels digs L franxs ; e fo aponchat per los senhors cossols, atendut [lo] cosselh desus dig, que la vila pague l'autra meitat.

L'an dessus, a XVI de dezembre..,

Sobre aisso que dissero que Huc de Laval, estan bada per la vila, sus lo pueg de Caslucet [1], era estat et encaras es pres per los Engles de las Plancas; loqual no podia issir ses finanssa, e que, segon so que aviau entendut per alscunas gens, lhi covenia paguar mager finanssa, quar era bada, que no feira ; et aviau sopleguat, alsculs amicxs del dig Huc, que, per amor de Dieu, hom lhi vuelha ajudar a paguar sa finansa. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars que deviau far sus aquo. Et auzidas per totz los cossols e singulars las causas sobredichas, totz tengro que, atendut que, estan bada el avia pres aquel dampnatge, et que creziau que lhi calgues far major finansa que no feira, tengro totz et acosselhero que la vila lhi ajudes del ters de sa finansa.

L'an MCCCLXXXI, a XIX de dezembre...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que Bertran de Baretge [2] capitani de alscunas gens d'armas dels Foissenxs,

[1] Caslucet, qu'on écrit encore Caylucet, aujourd'hui Carlucet, est aux portes d'Albi. Ce détail montre l'audace des Anglais.

[2] L'*Hist.* de *Lang.* est muette sur ce capitaine fuxéen. Nous verrons (délibér. du 12 févr. 1382 nouv. sty.) qu'il tenait garnison à Paulin, dans le voisinage même de St-Jean-de-Janes.

lor ha trameza una letra en laqual lor escriu que el es en lo pays, am sas gens d'armas, per gardar lo pays de las gens d'armas, las[quals] so Engles segon que ditz, que au pres lo loc de Jenas [1], e que els hau mestiers de vieures, e que lhin vuelho donar afi que non ajo razo de far autres dampnatges per lors vieures. Per que demandero cosselh quen fariau. Sus aisso totz tengro que hom lhi done una pipa de vi e XXV lbr. de candelas de seu.

L'an MCCCLXXXI, a V de jenoier...

Sobre aisso que aissi fon dig que Mondi Gasc avia bailat en paga al filh del senher de Lescura lo loc de la Raynaudia [2], e que lo filh del dig senher de Lescura hi volia metre alscunas gens d'armas ; et era estat mogut que, entre las gens del comtat de Lamarcha [3] e de esta vila paguesso lo pretz per que lo dig loc era estat bailat al filh del [senher de] Lescura, e que esta vila pagues lo ters, e que en apres lo dig loc se deroques e que de la terssa part e de la materia esta vila se pagues de so que hi auria paguat ni prestat. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars que s'en deuria far. Sobre [aquo] totz tengro que non hi mezes hom denier, quar pro avia la vila d'autras bezonhas.

L'an dessus, a VI de jenoier...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que, coma lo loc de la Raynaudia fos estat bailat en pagua ad Escura per la soma de IIIc francxs, et lo dig Escura lo volgues bailar ad alscunas gens d'armas, segon que era estat reportat ; e las gens del comtat de Lamarcha ne aguesso aguda sentida ; e vezen per las dichas gens del comtat que, se en lo dig loc se metiau gens d'armas, pogra esser gran dampnatge del pays, aviau fag dire als senhors cossols que els volguesso prestar

[1] Aujourd'hui St-Jean-de-Janes, comm. de Paulinet, cant. d'Alban, arr. d'Albi. La prise de ce fort doit donc remonter à la première quinzaine de décembre.

[2] Il existe aux environs d'Albi deux lieux dits de ce nom. Le fils du seigneur de Lescure Sicard III était Jean.

[3] C-à-d. le comté de Castres. Bouchard VII était comte de Castres et de Lamarche.

los digs C franxs, que la terra de Lamarcha paguera lo demoran entro la soma dels digs IIIc franxs, per laqual soma lo dig Escura volia donar e bailar a las gens del dig comtat lo dig loc de la Raynaudia [1]. E per so los senhors cossols demandero cosselh als singulars quen fariau. Et auzidas per totz los sobredigs las causas dessus dichas, totz dissero e tengro que lo loc d'esta vila es tant afazendat que non poiria prestar I d.; per que hom no lor preste ponh.

L'an MCCCLXXXI, a VII de jenoier...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que lo vescomte de Paulinh lor avia tramez unas letras clausas per lasquals lor fazia saber que el avia mestiers de balestiers e de artilharia ; per que lor pregava que lhin volguesso prestar IIII balestiers XV jorns, e may una caissa d'artilharia. Per que demandero cosselh los senhors cossols que fariau sus aisso. Et auzidas per los sobredigs las causas dessus dichas, totz tengro que, atendut que los balestiers e l'artilharia fa be mestiers per la deffenssa de la presen ciutat, (que) hom no lhin baile pong.

L'an MCCCLXXXI, a XVIII de jenoier...

Sobre aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que a lor era estat mogut per alscus se fora expedien que hom anes a Carcassona sus aquo que los senhors de Carcassona aviau escrig per letras que los capitols de Tholosa et els ero prestz de anar al rey, aissi coma era estat aponchat al cosselh darieiramen tengut a Mazeras per los comus, per explicar al rey los dampnatges que suferta lo pays, e se los senhors cossols d'esta vila hi voliau anar ni trametre, que s'en aparelhesso e que la anesso ; e quant hom seria a Carcassona hom ubris se seria expedien que moss. d'Albi la anes per los comus coma aquel que auzaria miels dire totas causas al rey et a moss. d'Anjo que I autre. Per que los senhors cossols demandero cosselh als singulars que seria sus aisso expedien de far. Sus aisso

[1] Il est utile de savoir que St-Juéry, dont le lieu de la Raynaudié est voisin, faisait partie du comté de Castres. C'est ce qui explique l'importance des sacrifices consentis par le comté.

totz tengro, atendut que la vila d'Albi es vesina e propdana dels comtes d'Armanhac e de Foyss, e que tals causas se poyriau explicar al rey, que se la presen ciutat era en causa de trametre ne poiria aver gran malvolensa, e per consequen sufertar grans dampnatges, e que aitant be se fara ses nos que am nos, totz tengro que hom non hi ane ni hi trameta. It. dissero may los senhors cossols que els aviau a segre, e nom de la presen universitat, e far motas de bezonhas coma a la litigi dessus [d'el dig G^m^ Colobres] e d'autres, et a la reparacio de la muralha et a pagar badas e motz d'autres despens que covenia far per lo profieg e garda de la dicha universitat e que els non au denier de que ho fasso ; per que dissero de que ho fariau. Sus aquo totz tengro que se levo e se empauso, per segre e far las causas desus dichas, XXX comus, losquals aqui meteiss los senhors cossols, am cosselh e voluntat dels singulars, (aqui meteiss) empausero.

L'an dessus, a XII de febrier...

Sobre aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que Bertran de Baretge, capitani de las gens d'armas que so a Paulinh, avia trameza una letra clausa als senhors cossols en laqual lor escriva que el avia estat en lo dig loc, am sos companhos per gardar que los enemicxs del rey nostre senhor no coreguesso ni raubesso lo pays, e que, de aitant coma hi avia estat, negus non avia donat dampnatge en esta vila ; e que el ni sas gens no podiau pas estar aqui per gardar lo pays ses qualsque cortezias que lo pays lhi fassa de que vius ; per que lor pregava que els lhi volguesso donar e far qualque plazer, afi que poguesso miels deffendre lo pays. E sus aquo los senhors cossols demandero cosselh que fariau sus aquo. Et auzit per los cossols e singulars las causas desus dichas, totz tengro que hom lhi done doas pipas de vi e I cartairo de candelas de seu.

Aissi es la letra que fo autriada a Johan Dommainil, al[ias] lo Moyne, juponier.

Sapian totz que l'an MCCCLXXXI, a XIIII del mes de febrier, fo acordat entre los honorables senhors m^e^ Bernat

Lonc, Ar. del Port, Frances Donat, Isarn Redon, R. Vidal, P. Soelh, P. Isarn, Johan del Pueg, cossols de la ciutat d'Albi, per lor coma cossols e per los autres senhors cossols lors companhos, e per tota la universitat de la present ciutat, d'una part, e Johan Donmainil, juponier, d'autra; que lo dig Johan Donmainil fos e sia per totz temps may d'aissi avan, tant que viura, veray habitan e ciutada de la dicha ciutat, am aital condicio que los senhors cossols del dig loc devo tener quiti lo dig Johan de totz comus e talhs que so estatz empausatz saentras, ni se empausariau d'aissi avan per l'espazi de dos ans propda venens, comensans lo premier dia del mes de mars propda venen, per los senhors cossols del dig loc, de la testa de si e de sa molher e de totz sos bes mobles, seno que conquistes possessori penden lo dig terme, per loqual possessori fos tengut de paguar, coma I autre talhiable per lo dig temps que lo tenria, a totz los comus e talhs que se empausariau per tot lo dig temps. E non re mens sia tengut lo dig Johan de gardar e gachar, de nuegs e de dias, d'aissi avan, en la presen ciutat coma I autre veray habitan e talhiable de la dicha ciutat. E se cas era que lo dig Johan s'en anes, penden lo dig terme o aprep, per mudar son habitacio en autre loc foras de la presen ciutat, que en aquel cas fos tengut de pagar, per sa persona e per sos bes mobles e no mobles, totz los comus que seriau empausatz del dia presen tro lo jorn que s'en anaria. Et en aissi ho promes lo dig Johan, juran sus los S. de Dieu Evangelis de ssa propria ma drecha corporalmen tocatz. Et en testimoni de las causas dessus dichas, los sobrenompnatz senhors cossols, e nom que dessus, autriero aquestas presens letras, del sagel del dig cossolat sageladas, escrichas ad Albi, de la ma de mi G^m^ Prunet, notari del dig loc, de voluntat de las partidas desus dichas, l'an el dia dessus, en testimoni d'en Galhart Golfier e d'en Peire Clergue d'Albi [1].

[1] Il est intéressant de comparer cette charte de bourgeoisie avec celle dont M. Ch. Portal donne une reproduction phototypique dans son *Histoire de la ville de Cordes*. Les consuls de cette localité s'engagent seulement à assurer le plein usage de leurs coutumes et à prendre fait et cause pour le sollicitant. La charte de bourgeoisie d'Albi est, comme on le voit, beaucoup plus large.

L'an dessus, a XXI de febrier...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que, en aquesta sepmana, lo senher de Venes[1] avia tramezas tres lettras, una als senhors cossols, autra a m^e d'Albi, autra al capitol de S^ta Cezelia, en lasquals en effieg se contenia que el avia pessada una via per la qual lhi semblava que, se los comus de la vigaria e del comtat e las gens de la glieia hi voliau socorre, los enemicxs del pays que teno occupat lo loc de Jenas s'en anariau ; e que els volguesso anar o tremestre, dimergue propda venen, a Rialmon, en loqual loc foro los cossolatz del comtat e las gens del comte de Lamarcha e del avesque de Castras[2], per penre provisio e donar cosselh sus la dicha bezonha ; e que sus aquo era estat aponchat que los senhors cossols hi tramezesso I o dos bos homes. Per que disseró que els no trobavo negus que hi volgues anar seno al perilh e despens de la vila ; per que ordenesso qual volriau que hi anaria ni se aquel ho aquels que hi anariau hi anariau al despens e peril de la vila. Sus aquo tots tengro que razo era e que ad els plazia que los senhors cossols hi trameto aquel ho aquels que lor plazera al perilh e despens de la vila.

L'an MCCCLXXXI, a II de mars[3]...

Sobre aisso que, coma moss. d'Albi agues azempratz los senhors cossols, coma cossols, que els lhi prestesso II^e franxs, el lor assignaria de bos deutes de que los cobrariau. Per que dissero los senhors cossols als singulars e demandero cosselh quen fariau e, se lhin diziau d'oc, d'on los auriau, quar els non aviau I d. Sobre aisso totz dissero et acosselhero que hom lhin disses d'oc, atendut que hom trobava hom que los

[1] Philippe. Ce seigneur joua un certain rôle dans la querelle du comte de Foix et du duc de Berry. Son alliance avec le premier valut à Gaston Phébus la soumission de toute la partie de l'Albigeois située au sud du Tarn (Hist. de Lang., *Hist. des Lang.* IX. p. 894, note). Philippe était fils d'Isarn et de Jeanne de Laroche. Il était mineur en 1355 ; en 1364, il épousa Marquise de Lomagne et mourut en 1402. Cf. *Le Château de Venés*, dans *Rev. du T. II* p. 134.

[2] Le siège était alors occuppé par Elie N. de Donzenac (1380-1383).

[3] En marge on lit : *Aquest cosselh fo escrig a relacio d'en P. Clergue, thesaurier.* Cette délibération fut prise dans la salle capitulaire du chapitre de S^t Salvi.

prestera e preira en paga los deutes que moss d'Albi volia bailar ; mas que hom lhi dones per sos trebalhs II s. per lbr., que so XX lbr ; loqual home era G^m^ Condat.

L'an dessus, a III de mars...

Sobre aisso que dissero que lo senhor de Venes era vengut en esta vila et avia dig a moss. d'Albi, al capitol et als senhors cossols que, vezen que los Engles que teno lo loc de Jenas dono grand dampnatge al pays, el avia agut tractamen am las gens del comtat e d'autras de la vigaria d'Albi que hom fezes certas gens d'armas am que hom vis se los ne pogra gitar ; lasquals gens lhi aviau repost que els hi contribuiriau voluntiers se lo loc d'Albi e la vigaria hi volia[u] contribuir; per que avia pregat, lo senher de Venes, als senhors cossols d'esta vila que hi volguesso contribuir. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars se hi contribuiriau ; losquals respondero que no voliau que hom hi ajudes de I d., seno que hom agues licencia del rey o de son loctenen.

L'an dessus, a XV de mars...

Sobre aisso que lo senher de Venes demandava als senhors cossols d'Albi IX gros per fuoc que dizia que devia hom donar e pagar a las gens d'armas que ero estadas ordenadas per metre lo seti a Jenas; quar, segon que dizia, los autres locxs del comtat de Castras e de la vigaria los aviau pagatz. E sobre una demanda que fazia I home d'armas de Jenas de VI franxs que dizia que lhi devia G^m^ Gautbert per fermanssa que avia facha per Peire de Causac ; losquals dizia que hom lhi fezes paguar, ho autramen el no donera dampnatge a la vila. Fo aponchat per totz los sobre escrigs que hom no dones re al senher de Venes per razo del digs IX gros per fuoc, quar moss. de Berri avia mandatz los comus per metre provisio al regimen del pays; e que G^m^ Gautbert trameta, a son despens, a Jenas per acordar sus la demanda dels digs VI franxs, en tal manieira que la vila non puesca penre dampnatge.

L'an dessus, a XVIII de mars [1]...

Sobre aisso que aissi fon dig que moss. d'Armanhac deman-

[1] En marge on lit : *Aquest cosselh fo escrig a relacio d'en P. Clergue, thesaurier.*

dava que la vila lhi pagues IIᶜXLVIII franxs per I franc per fuoc per una assignacio a luy facha per moss. de Berri. Fo aponchat per totz los sobreescrigs que hom trameta una letra de escuza al dig moss. d'Armanhac en que lhi fassa hom saber que d'aco may non ausim parlar ni jamay non hi cossentim ; e que en esta vila non ha mas VIIˣˣ fuocxs; et otra aquo que hom trameta a Carcassona per saber la vertat, e que escriva hom a mʳᵉ Arnaut Paya que nos escuze al dig moss. d'Armanhac, e que hom escriva a mᵉ Gᵐ Chatbert que era a Bezers que hi meta lo melhor cosselh que poira, e que hom sapia am Rialmon et am Castras cossi s'en regisco.

L'an dessus, a XXIIII de mars...

Sobre la demanda que faziau las gens d'armas que teniau lo loc de Tersac [1] per lo comte de Cumenge desquals ero capitanis Johan Guiot e Johan de Vilanova [2], que demandavo que la vila d'Albi lor dones viures. Fo aponchat per totz los sobreescrigs que hom lor dones aitant coma la vila avia presentat a Bertran de Baretge, capitani de la establida de Paulinh, so es asaber doas pipas de vi e I cartairo de candelas de seu.

L'an MCCCLXXXII, a II d'abril...

Sobre aisso que dissero que moss. Bertran Frotier [3] era vengut en esta vila parlar am los senhors cossols alsquals avia dig, per manieira de cosselh, que el se duptava que la presen ciutat els habitans d'aquela presesso dampnatge gran per razo quar hom reculhia en la dicha ciutat las gens d'armas que estan al loc de Tersac, que ero enemicxs de moss. de Foiss; e que el avia entendut que se hom los reculhia plus que lo loc d'esta vila fora coregut per los Foissenxs e dampnegat ; mas que acoselhava que, ad evitar aquel dampnage, (que) hom no permezes que negun home d'armas ni de companhas d'aquels de Terssas ni d'autra part, sian Foissenxs ho Armanhagues, intres dins esta vila, mas que se voliau neguna

[1] Cant. d'Albi, à 5 kilom. de cette ville sur le Tarn.
[2] Du parti des d'Armagnac.
[3] C'était le sénéchal du comte de Foix à Lautrec.

autra causa d'esta vila, que hom lor ne fezes aver per lor argen, e que lor ho bailes foras la vila e que no sa intresso pong. It. dissero may que Persona, que demora al loc de Florentinh [1], volia dampnejar esta vila e las gens que hi so per merca que demanda per so fraire, que ditz que fo pres per los Armanhagues et aprionat e menat en esta vila, e lo aviau fag finar, estan en la presen ciutat e que so que enten a demandar, el se era ufert de far so que moss. Bertran Frotier ne ordenaria. It fo may dig que alscunas gens aviau reportat que moss. d'Armanhac volia venir en esta vila e, se venia, se hom lo laissara intrar. It. fo may dig que fraire Amaniau, governador [de] l'avescat per moss. d'Albi, avia dig que G^m^ Colobres se era rancurat a luy, dizen que los senhors cossols lhi passo los covienhs que lhi aviau de tener quiti dels comus entro lo jorn que fo acordat que revendes la renda que avia sus la vila; e que lo dig fraire Amaniau acosselhavo que dreg lhi fos fag e que se mezes en via d'acordi. It. avia may dig lo dig fraire Amaniau que lo debat que es entre moss. d'Albi e la vila per las taulas del mazel novelamen fachas, (que) se acordes afi que la vila non agues questio ni plag am moss. d'Albi. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars que feiro sus las causas dessus dichas. E sus aquo fo aponchat et acosselhat que expedien era que hom seguis lo cosselh del dig moss. Bertran Frotier sus aquo que ditz que no sa intro ne Foissenx ni Armanhagues, mas que so que lor fara mestiers de la vila, lor fassa hom aver per lor argen deforas la vila. Quant a'n aco de Persona, tengro que, pueys que el ho vol metre en moss. Bertran Frotier, que aitant be ho hi meta la vila e que se acorde, quar miels seria que, se covenia a far, (que) la vila lhi dones qualque causa, al mens que hom poiria, que se las gens ne prendiau dampnatge, quar I home ho poiria tot pagar e may. It. sus aquo de la intrada de moss. d'Armanhac, totz tengro que se moss. d'Armanhac ho de Foiss voliau venir en esta vila amiablamen, ses armas e ses autras gens d'armas, que hom lor fezes tot lo plazer que hom lor poiria far; mas se far se podia, per neguna via, teniau may aprofechable que no sa intresso, quar perilh

[1] Cant. de Cadalen, arrond. de Gaillac.

era que, per aitals intradas, lo loc presen s'en perda. It. sus aquo d'en Colobres e de las taulas tengro que se acorde al miels que acordar se poira.

L'an dessus, a VIII de abril, G^m^ Blanc e P. Albert, juratz de la ciutat d'Albi, feiro relacio que els ero anatz vezer, de mandamen dels senhors cossols del dig loc, I debat que es entre R. Sivalh, de una part, e B. Rata, d'autra, de una paret que es entre II airals que so sobre S. Antoni, losquals so, la I del dig R. Sivalh, e l'autre del dig B. Rata, que steno, so es asaber aquel del dig B. Rata am l'ort de Jacme Miquel et am lo cami cominal; e aquel de R. Sivalh te se am la vouta que va vas la Greba del lop et am la carieira cominal : en laqual paret lo dig R. Sivalh, afferman que era sua, diss que lo dig B. Rata donava gran dampnatge. E sus aquo los digs juratz, segon que dissero, ero anatz, a requesta del dig R. Sivalh e de mandamen que dessus, sus lo dig debat e reconogro que tota la dicha paret era del dig R. Sivalh, e que lo dig B. Rata avia fossa e curada la dicha paret al pe, per l'espazi de II canas o may, davas la paret del airal del dig B. Per que ordenero e dissero que lo dig B. lhi causse e lhi fassa caussar la dicha paret descaussada, de terra e de peira, en tal manieira que esta en segur, et aquo al propri des(pes)pens del dig Bernat, e que d'aissi avan lo dig B. no deia cavar lo pe de la dicha paret.

L'an dessus, lo mecres a XXIII d'abril...

Sobre aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que las gens d'armas Foissenxs aviau ademprat(z) lo loc d'esta vila que hom lor fezes aver viures per lor argen. It. dissero may los senhors cossols que a lor era estat reportat per alscunas gens que Persona se volia perfossar a donar dampnatge al loc et a las gens d'esta vila e levar merca per alscunas querelhas que fa per so fraire, contengudas en lo cosselh tengut a II dias d'aquest presen mes. It. que hom dones e fezes qualsque servizis a las gens que teno lo loc de Tersac [1]. It. dissero may

[1] Terssac venait d'être pris par les gens d'armes du comte de Foix; il faut sans doute placer au 20 ou au 21 la prise de cette localité. Le

que a lor era estat reportat que los Foissenxs voliau requerre lo loc d'esta vila que hom gites de la vila B. de Bordas e G^m Guitbert, quar so Armanhaguezes, dizens que els lors procuro dampnatge. It. dissero may que a lor era estat reportat que Isarn Ebral se perforssava de metre en coratge a las gens d'armas dels Foissenxs de corre sobre esta vila, quar la vila no paga los VIII^c franxs que so degutz a so fraire per la renda que avia en esta vila. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars cossi s'en regiriau. Totz tengro que hom lor fassa aver viures per lor argen. Quant a'n aco de Persona, tengro totz que, atendut que es home desrazonable e poiria donar e far subdamen gran dampnatge, non obstan que la vila nolh aja negun tort, (que) veja hom se se poira tractar am Persona, que hom lhi done qualque causa, no fazen mencio d'aquela merca ni de sso que demanda, mas afi que demore amic de la vila e non hi fassa ni hi procure negun dampnatge, e que lhi sia donat so que los senhors cossols conoisseran ; e se causa era que lo dig Persona demandes causa trop excessiva que en aquel cas hom trameta a moss. de Foiss, soplegan que, en aquo et en las autras causas, nos done remedi que sas gens no nos dampnejo, e lhi diga hom ho lhi fassa saber que se lo dig Persona ho autres se rancuravo de la vila d'Albi, que la vila ne estara a sa conoissensa. It. sus aquo de donar a las gens que teno de presen lo loc de Tersac, tengro que hom no lor done encaras neguna causa. It. sus aquo de Isarn Ebral, totz dissero que no creziau que lo dig Isarn sia tan nessi que fezes ni procures aquo ; e sus aquo no fo fag autre aponchamen. It. sus aquo de gitar foras de la vila B. de Bordas e G^m Guitbert, totz tengro que non es fazedor, ni d'aquo no los deu hom auzir, quar en cas semblan, poiriau far las gens d'armas dels Armanhagues d'autres homes que demoro en esta vila que se dizo esser Foissenxs, e se aquo se fazia, la vila se poiria despopular de gens ; per que no se deu far.

L'an MCCCLXXXII, a XXVII d'abril...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que lo senher del

22 avril, en effet, la ville paya du vin donné à Bertrand Frotier qui venait du siège de Terssac. *Comptes consulaires de 1382*, CC. 156.

Castelar de la garniso de Tersac, avia mandat als senhors cossols d'esta vila que la vila lor dones viures per las gens que aviau pres lo dig loc de Tersac. Sus aquo fo aponchat que, quant a presen, no lo fo res donat.

L'an dessus, a I de may...

Sobre la cavalgada que aviau facha las gens d'armas de la garniso de Tersac quant preiro P. Olier, mazelier d'Albi, e d'autras gens d'esta vila. E fo aponchat que hom escriva a fraire Amaniau que era anat al comte de Foiss per expliquar ganre de greugz que las dichas gens d'armas faziau et entendiau a far contra la vila d'Albi, e que hom lhi mande la dicha cavalgada el dampnatge que aviau donat e que ho diga al dig comte de Foiss ; et issamens que hom ne escriva al dig moss. de Foiss que hi vuelha remediar, e que lo gardia de fraires menors ane a Tersac per parlar am las dichas gens d'armas et aver siguranssa de lor a II bos homes que puesco anar e tornar per tractar am lor sus las causas que entendiau demandar a la presen ciutat ; losquals dos homes foro Frances Picart e Miquel Hugat.

L'an dessus, a II de may....

Sobre aisso que, coma P. Olier e d'autres homes e bestials d'esta vila fosso estatz preses et aprionatz per las gens d'armas de moss. de Foiss que estau a Tersac, fo aponchat que hom lo seguis e lor tractes lors finanssas ; lasquals finanssas se paguesso de lors propris bes, e que Frances Picart e Miquel Hugat ho seguisso.

L'an dessus, a III de may...

Sobre aisso que P. Olier dizia que el era estat aprionat per las gens d'armas que ero en establida en lo loc de Tersac per moss. de Foiss, per la merca que demandava Persona a la vila d'Albi, am loqual avia finat lo dig P. Olier a VI^{xx} franxs et una quantitat de viures, losquals dizia que la vila lhi devia setisfar. Fo aponchat que lo dig P. Olier pague sa finanssa de sos propris bes ; et en cas que la vila fos tenguda al dig Persona de so que demandava a la vila, que en aquel cas la vila ne sia tenguda al dig P. Olier. It. fo may aponchat per totz

los sobreescrigs que dels viures que lo dig P. Olier els autres prioniers que ero estatz aprionatz per las dichas gens d'armas, que la vila lor hi ajude de doas pipas de vi e de detz sestiers de sivada [1].

L'an dessus, a XIIII de julh... [2]

Sobre aisso que aissi fon dig que lo Pauco de Lantar, que demora capitani per moss. de Foyss en lo loc de Tersac, avia mandat als senhors cossols que lhi pretesso una bombarda garnida de polveras. Per que demandero cosselh los senhors cossolhs als singulars quen fariau. Sus aquo totz tengro et acosselhero que hom no lhi tramezes pong la dicha bombarda ni las polveras, quar en esta vila era grandamen necessaria.

L'an dessus, a XIII de may...

Sobre una letra que avia trameza lo senher de Venes que hom lhi pagues IX gros per fuoc que dizia que ero estatz ordenatz per pagar a las gens que deviau metre lo seti a Jenas; e coma d'aisso agues d'autras vetz escrig et hom lhi agues facha resposta que hom no lhi avia re promes, per sso lhin pagaria denier; e coma G^m del Olier e d'autres d'esta vila passes a Venes am bestias carguadas de mercadarias, e lo dig senher de Venes las agues presas de fag per la demanda que fazia dels digs IX gros per fuoc, fo aponchat que hom lhi escriusses que el redes aquo que avia pres de las dichas gens, atendut que lo loc d'esta vila no lhi avia re promes, e que hom requeregues la cort del rey quen fezes enformacio.

L'an dessus, a XXX de may...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que P. de Sas Ribieiras, que esta en establida a Paulinh [3]; lor avia escrig

[1] Le 10 mai, le Conseil vota 20 francs pour participation à la finance d'Olier et de ses compagnons.

[2] La délibération qui précède et celle qui suit sont du mois de mai. Il y a donc erreur, non de date, mais de transcription. Le secrétaire de la maison commune rédigeait les délibérations sur feuille volante, puis les transcrivait sur le registre.

[3] Capitaine inconnu. Nous allons voir qu'il était sous le commandement de Pauco de Lantar. Il était donc Fuxéen.

que lhi volguesso donar certas prove
carn salada et d'autras cauzas, o n
letras que sus aquo lor avia trameza
tener que no se avitalhesso dels best
It. aviau may receubut autras letra
que lor escrivia que Bernat de Bord
el lhi avia donada la fe, e sus aquo
cia; per que demandava que lhi fos r
hom escriva al Pauco que, atendut
luy et a sos companhos, estans en lo
men, dels viures, els promeiro tene
las gens d'aquela; que el aja a mand
ras que no nos done negun dampnat
Quant d'aco de Saliers [1], que hom lh
d'esta vila non au neguna juridiccio
home.

L'an dessus, a IX de jun...

Sobre aisso que lo Pauco avia m
que els fezesso paguar I escudier
francxs que lhi devia I macip que er
autramen el ne levera merca sus la
lo dig massip era foras de la dicha c
ciutat, mas may era expedien que la
francxs que se ne era correguda ni
fo aponchat que la vila lors pagues
hom los poiria cobrar del dig masip.

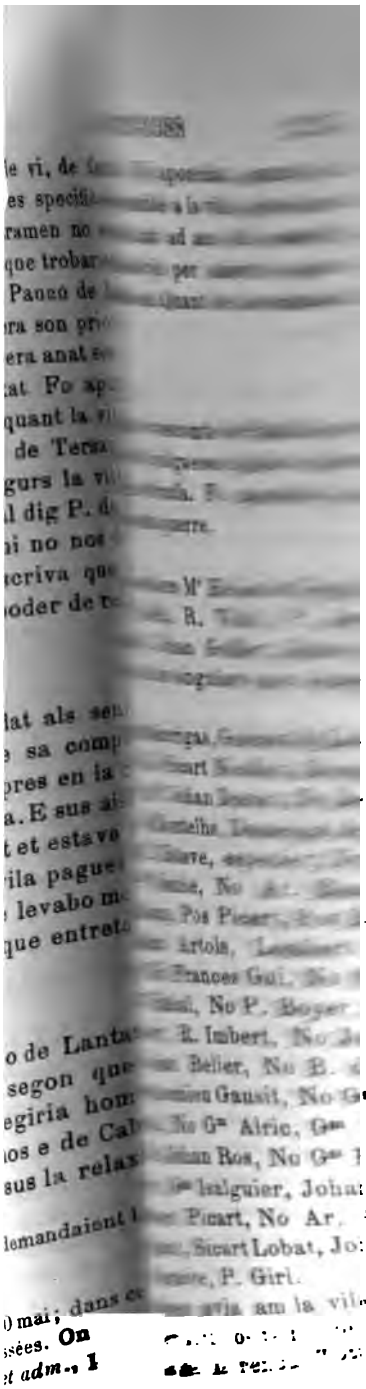
L'an dessus, a XVIII de jun...

Sobre aisso que fo dig que lo Pau
tot jorn de far guerra en esta vila,
gens era estat reportat. It. cossi
cauzas aponchadas al cosselh de Lim
per los comus [3]. It. cossi se regirau

[1] C'est le personnage dont les Fuxéens d
Cf. délibération du 23 avril 1382.

[2] Surnom de Bernard de Bordes.

[3] Les communes étaient assemblées le 30
vint un accord entre les trois sénéchauss
pas envoyé de délégué. Cf. *Inst. polit. et*



ha **mandat** dels buous
que **mal** de luy, lo avia
s n'**en** **sa**bem re; quant
lhi **diga** que non avem n
ue **hom** lhi done; que lh
nesem, non auzaram, a
em **entre** nos quant ne p
ic **et** **el** a la vila, e q
vila **lhi** fara plazer e l
as **et** a Tersac.

lanc e P. Albert, jur
mayo cominal, que
r **fuoc** en una ca[na
en I terra del dig A
e am la terra de G
fuoc, segon que d
en la dicha terra
lig rastolh, lo dig
r loqual dampnatg
a mes lo fuoc en
anabieira, fassa a
nolhs e que sia te
manolhs de bor
la arssa e may la
que so que cos
ague mieg e m
ig Azemar; e qu
alari II s.

lbert, etc., que
bestial boy e
zelier, que es d
a de B. Giladieu
er lor salari II s.

e P. Albert, etc.
porcxs en una

que lhi volguesso donar certas provesios de vi, de farina, de carn salada et d'autras cauzas, o miels es specificat en las letras que sus aquo lor avia tramezas, autramen no se poirau tener que no se avitalhesso dels bestials qne trobariau d'Albi. It. aviau may receubut autras letras del Pauco de Lantar en que lor escrivia que Bernat de Bordas [1] era son prionier e que el lhi avia donada la fe, e sus aquo s'en era anat ses sa licencia; per que demandava que lhi fos relaxat Fo aponchat que hom escriva al Pauco que, atendut que quant la vila donec a luy et a sos companhos, estans en lo loc de Tersac, darieiramen, dels viures, els promeiro tener segurs la villa d'Albi e las gens d'aquela; que el aja a mandar al dig P. de Sas Ribieiras que no nos done negun dampnatge ni no nos demande re. Quant d'aco de Saliers [2], que hom lhi escriva que los cossols d'esta vila non au neguna juridiccio ni poder de relaxar negun home.

L'an dessus, a IX de jun...

Sobre aisso que lo Pauco avia mandat als senhors cossols que els fezesso paguar I escudier de sa companha de tres francxs que lhi devia I macip que era pres en la cort del rey, autramen el ne levera merca sus la vila. E sus aisso fo dig que lo dig massip era foras de la dicha cort et estava en la presen ciutat, mas may era expedien que la vila pagues los digs tres francxs que se ne era correguda ni ne levabo merca; per que fo aponchat que la vila lors pagues e que entretan hom vis se hom los poiria cobrar del dig masip.

L'an dessus, a XVIII de jun...

Sobre aisso que fo dig que lo Pauco de Lantar amenassava tot jorn de far guerra en esta vila, segon que per alscunas gens era estat reportat. It. cossi regiria hom de saber las cauzas aponchadas al cosselh de Limos e de Cabestang tengut per los comus [3]. It. cossi se regirau sus la relaxacio facha per

[1] C'est le personnage dont les Fuxéens demandaient l'expulsion d'Albi. Cf. délibération du 23 avril 1382.

[2] Surnom de Bernard de Bordes.

[3] Les communes étaient assemblées le 30 mai; dans cette réunion intervint un accord entre les trois sénéchaussées. On voit qu'Albi n'y avait pas envoyé de délégué. Cf. *Inst. polit. et adm.*, p. 676.

las gens de moss. d'Albi de Hobat. Fo aponchat, quant a'n aco del Pauco que, afi que sia may aimable a la vila, (que) hom lo servisca d'aucatz e de galinatz. Quant ad aco del cosselh, fo aponchat que hom trameta a Beze[r]s per saber lo aponchamen del cosselh tengut a Cabestanh. Quant de la relaxacio de Obat que hom s'en apele.

L'an dessus, a XXIX de jun...

Sobre aisso que aissi fon dig que lo vescomte de Paulinh avia escrig als senhors cossols que els lhi volguesso ajudar e donar doas pipas de vi e XII lbr. de cera obrada. Fo aponchat que la vila lho done, mas que ho trameta querre.

L'an dessus, a IX de julh, los senhors M^e^ Helias de Vesplau, M^e^ B. Lonc, Isarn Redon, P. Soelh, R. Vidal, P. Isard, M^e^ G^m^ Chatbert, Frances Donat, Johan Golfier, Johan del Pueg, cossols, tengro cosselh am los singulars que s'ensego, am :

en Galhart Golfier. No Bertran Garrigas, Guiraut de Labroa, P. del Noguier, Duran Daunis, No Sicart Nicolau, Brenguier de Varelhas, No Emeric Fabre, M^e^ Johan Duran, No Bertran Prunet, Johan Rofiac, No R. de Montelhs, Domenge de Monnac, G^m^ Montagut, P, Vinhas, B. Esteve, especier, No Felip Vaissieira, G^m^ Rofiac, No G^m^ Senhe, No Ar. Blanquier, M^e^ Azemar Grasset, No Pos Galaup, Pos Picart, Pos Renhas, B. Col, Ar. Azemar, No Johan Artols, Lombart Segui, M^e^ Johan Augier, P. Maestre, No Frances Gui, No M^e^ Isarn de Rius, Dorde Romanhac, R. Vinhal, No P. Boyer, No G^m^ Condat, B. Esteve, Hug Viguier, R. Imbert, No Johan Paraire, M^e^ Dorde Gaudetru, Johan Belier, No B. de Brinh, No P. Olier, P. del Solier, Berthomieu Gausit, No G^m^ Valeta, Johan Guilabert, No P. Costa, No G^m^ Alric, G^m^ Brandier, No R. Roquas, Johan Jorda, No Johan Ros, No G^m^ Fontanier, No R. Massabuou, P. Sabatier, G^m^ Isalguier, Johan Pradier, R. Robi, Guiraut Marti, Frances Picart, No Ar. Arufat, B. Andral. Johan Segui, M^e^ P. Rigaut, Sicart Lobat, Johan Mathiu, No Johan Cambares, No P. Paraire, P. Giri.

Sobre lo debat que G^m^ Colobres avia am la vila de sso que dizia que la vila lhi devia quitar totz los talhs que poiria dever tro lo dia que fe la reira venda de la renda. Totz los sobres-

crigs que no so ponchatz al cap : No, volgro que lo dig debat se acordes, els autres en que ha escrig al cap : No, dissero que hom lhi fassa razo et el a la vila. It. d'aquels que se teno greugatz del aliuramen del moble novelamen fag, fo aponchat que los senhors cossols, una essemps am los aliurados, ho reparo.

L'an dessus, a XXV de julh....

Sobre aisso que aissi fo dig per los senhors cossols que lo Pauco de Lantar lor avia trames, lo dia presen, I escudier, companh seu, am una letra de crezensa, laquel crezensa es aital, so es asaber que lo dig escudier diss que lo Pauco pregava als senhors cossols d'Albi que lhi volguesso donar lo rossi maurel del collector del Papa que es ad Albi. Per que demandero cosselh que fariau sus aquo. Et auzidas las paraulas dessus, totz tengro que atendut que el a soen preses ganre d'autres plazers e servizis de la vila, e que, qui lhol donava, poiria tornar en prejudissi de la vila, quar covenria per aventura que hom ne dones en autras partz, totz ho la majer partida tengro que hom nolh done re.

L'an dessus, a XXX de julh...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que non ha gayre que lo Pauco lor avia escrig una letra de cresensa. aissi coma es explicat al cosselh contengut en aquest libre, tengut a XXV d'aquest presen mes, de que encaras no lhi avia hom facha neguna resposta, et aras, lo dia presen, el avia trameza I[a] autra letra en que mandava que el se miravilhava que hom lo preses tant pauc que de so que el avia mandat no lhi (lhi) agues hom facha resposta, e que hom lolh fezes, lo dia presen. Dissero may los senhors que a lor semblava que, segon la tenor de las letras per lo Pauco, lo dia presen, tramezas, lasquals foro legidas en presencia dels sobrescrigs, (que) qui no fazia so que volia, que se perforsses de donar dampnatge; per que demandero cosselh que deviau far sus aisso. Sus aquo totz tengro que, atendut que moss. d'Armanhac, am ganre de gens d'armas, so davant Rosieiras assetiatz, no seria savieza que hom lhi dones re, quar perilh seria que, se ho sabia, ne portes mala voluntat a la vila, mas que hom lhi trameta Johan del Luc, ho I autre que ho sapia dire, que escuze la

vila, dizen que de so que ha mandat dels buous ni del rossi del collector que dizia que mal de luy, lo avian fag vendre; que diga que nul temps n'en sabem re; quant d'aco qu'avia mandat de Saliers, que lhi diga que non avem neguna juridiccio de so que demanda que hom lhi done; que lhi diga que, quant a presen e que poguesem, non auzaram, atendut lo temps qual es els vesis que avem entre nos quant ne parlam; e que la vila lhi es bona ad amic et el a la vila, e que ho vuelha esser, quar totz temps la vila lhi fara plazer e lhin ha fagz, estan a Padiers [1], a Rosieiras et a Tersac.

L'an dessus, a III de aost, G^m^ Blanc e P. Albert, juratz de la ciutat d'Albi, feiro relacio, en la mayo cominal, que els ero anatz vezer I dampnatge donat per fuoc en una ca[na]bieira que es de Azemar Calvet, laqual es en I terra del dig Azemar, assetiada a la Greba del lop, que ste am la terra de G^m^ Guitbert et am lo cami cominal; loqual fuoc, segon que dissero, era estat mes en la rastolha que era en la dicha terra del dig G^m^ Guitbert, e d'aqui, continuan lo dig rastolh, lo dig fuoc se era pres en la dicha canabieira; per loqual dampnatge, dissero los digs juratz, que aquel que ha mes lo fuoc en lo dig rastolh, del qual se es pres a la dicha canabieira, fassa amassar la dicha cambetz arssa e metre en manolhs e que sia tengut de setisfar al dig Azemar Calvet aitans de manolhs de bona cambetz, ben avenguda, coma n'i aura de la arssa e may la meitat de m. carto de grana de cambetz, e que so que costara de amassar la dicha cambetz arssa se pague mieg e mieg per aquel que ha mes lodig fuoc e per lo dig Azemar; e que aquel que ha mes lo dig fuoc pague per lor salari II s.

L'an el dia dessus, G^m^ Blanc e P. Albert, etc., que els ero anatz vezer, etc. una tala facha per bestial boy en l'erba johanenca de I prat de R. Bona, mazelier, que es dejotz lo cami de Fon morta, que ste am la terra de B. Giladieu; laqual tala estimero a IIII quintals de fe, e per lor salari II s.

L'an dessus, a IX d'aost, G^m^ Blanc e P. Albert, etc., que els ero anatz vezer, etc. una tala facha per porcxs en una milhieira

[1] Cant. de Valence, arrond. d'Albi.

que lhi volguesso donar certas provesios de
carn salada et d'autras cauzas, o miels es
letras que sus aquo lor avia tramezas, autra
tener que no se avitalhesso dels bestials qn
It. aviau may receubut autras letras del Pa
que lor escrivia que Bernat de Bordas [1] era
el lhi avia donada la fe, e sus aquo s'en era
cia; per que demandava que lhi fos relaxat
hom escriva al Pauco que, atendut que qua
luy et a sos companhos, estans en lo loc de
men, dels viures, els promeiro tener segur
las gens d'aquela; que el aja a mandar al di
ras que no nos done negun dampnatge ni n
Quant d'aco de Saliers [2], que hom lhi escriv
d'esta vila non au neguna juridiccio ni pode
home.

L'an dessus, a IX de jun...

Sobre aisso que lo Pauco avia mandat
que els fezesso paguar I escudier de sa
francxs que lhi devia I macip que era pre
autramen el ne levera merca sus la vila. E
lo dig massip era foras de la dicha cort et
ciutat, mas may era expedien que la vila
francxs que se ne era correguda ni ne l
fo aponchat que la vila lors pagues e qu
hom los poiria cobrar del dig masip.

L'an dessus, a XVIII de jun...

Sobre aisso que fo dig que lo Pauco
tot jorn de far guerra en esta vila,
gens era estat reportat. It. cossi re
cauzas aponchadas al cosselh de Lim
per los comus [3]. It. cossi se regirau

[1] C'est le personnage dont les Fuxéens
Cf. délibération du 23 avril 1382.

[2] Surnom de Bernard de Bordes.

[3] Les communes étaient assemblées le
vint un accord entre les trois sénéchau
pas envoyé de délégué. Cf. *Inst. polit.*

panhos aguesso mestiers de socors del pays, pregava que hom lhi volgues donar de que pogues sostener si e sos companhos per estar e gardar lo pays. Sus aquo totz tengro que hom nolh done re, quar aitant be los faria finar e pueiss los ne trameta [1].

Ici se termine le premier registre des délibérations du conseil de ville d'Albi, inventorié BB 16. Il reste quatre folios qui ont été utilisés pour des procès-verbaux de dégâts, des rapports de jurés sur des différends survenus entre voisins, etc. Nous reproduisons les parties les plus intéressantes. Notons que le registre a été renversé, le dernier folio devenant le premier.

Sec se lo eventari fag per los senhors cossols de l'an LXXIII, de las causas que ero en l'ostal de la mayo cominal; e fo fag a XVI de jun, l'an desus.

Premieyramen, a la sala, una taula de noguier clavelada et una cayssa granda en que estau los encartamens;

It. una autra taula e taulier;

It. VIII bancx;

It. al corredor del dig ostal, l[a] taula et una cayssa;

It. entre tot l'ostal, XXXV balestas e I albrier, que avols que bonas;

It. a la cambra de la sala, VII torns de balesta apelatz azes, ab dos que n'a al cortil;

It. IIII jaques e VI canos e IIII pavezes e IIII ginoezas que avols que bonas, las doas no valo;

It. IX cayssas en lasquals ha, en una partida, una quantitat de viratos am garetz;

It. II crocz de balesta e dos bancals e I torn, apelat caval, de plom que es d'aygueira;

It. II cavilhas de fer que so de la brida;

It. IIII frachissas de fer ad obs de banx;

It. III espazas.

Conoguda causa sia a totz homes presens et endevenidors que ieu, Duran Sobira, et ieu, Johan Belier, cossols de la

[1] Cette délibération est sur feuille volante.

ciutat d'Albi e coma espondiers de la malautia del Vigua d'Albi, e nom de la dicha malautia, donam e lausam a vos. P. Gasquet, affanaire d'Albi, et a totz homes als cals vos o volriatz, etc., una terra que es a Milhasola, que ste am la terra de Bertran Covert e am la terra que fo de Johan Arnaut, sirven, et am lo cami cominal, etc.; ab una emina de seguiel de ces que devetz donar cadans en la festa de S. Jolia, ses tot autre servisi, et am XII d. r[amondenx] de reiracapte; e tenem nos per paguatz, etc. Et ieu, P. Gasquet desus dig, de grat e de bona volunlat, prendi e reseubi de vos autres, senhors cossols, la sobredicha terra, al ces et al acapte sobredig, e prometi a paguar cadans lo ces el reirecapte, etc. Actum Albie, die IX mensis junii. anno Dni M°CCC°LXXIII.

It. foro en conviens entre los senhors el dig Peire Gasquet, que del terme de S. Jolia venen, no deu paguar re de ces, mas promes per adenan e per cadans.

L'an MCCCLXXIII, a XIII de setembre, Ar. Lumbart e'n Cabede, etc., ero anatz vezer e regardar, etc., una tala de II feniers de B. Malacosta, fabre de S. Ginieis [1], en I prat seu que es en la ribieira de Carofol ; local fe es estat talat per bestial boy; et estimero la dicha tala a VI quintals de fe e per lor maltrag a II s.

L'an M°CCC°LXXX, a XXI de setembre, en Bernat Bru, G^m Taurinas, fustier, G^m Engilbert e R. Engilbert, massoniers, juratz et prevezedors, dissero que els ero anatz. . vezer I debat que era entre en P. Molinier, d'una part, e'n Galhart del Faro, d'autra, sobre un toat que part de una dobla que es a la Costa en Gieissa [2] ; laqual dobla es mejeira entre lo dig Galhart el dig P. Molinier e Gairaut Viguier ; sobre aisso que lo dig P. Molinier dizia quel suffertava gran dampnatge per fauta dels autres dessus nompnatz, parceniers en la dicha dobla, quar no la teniau curada e neta, e per fauta quar la dicha dobla non estava neta e curada, las aygas que partissiau de la dicha dobla no podiau passar per lo dig toat la on

[1] Comm. de Puygouzon, cant. d'Albi.
[2] Aujourd'hui rue d'Engueysse.

devia, et que, per razo d'aquo, las aygas aviau pres autre cami, on tant que veniau donar en l'ostal en que lo dig P. Molinier esta de presen, et en l'ostal de moss. Bernat de Montet, capela: de laqual cauza suffertavo gran dampnatge, segon que lo dig P. Molinier dizia. E sus aquo los sobredigs prevezedors ero anats sus los digs debat[z], e reportero que la dicha dobla se deu curar o far curar la dicha dobla et adobar tot lo dig toat que puesca l'aigua passar dreg que no done negun dampnatge ; et aquo se deu far al despens dels sobredigs Galhart del Faro, del dig P. Molinier e del dig Guiraut Viguier, e que de tot so que costaria, lo dig Galhart del Faro, atendut que lo seu hostal se servis may de la dobla que ambidos los autres, e que lo compendi el orezier que era vengut ni cazeg en la dicha dobla era vengut, la major partida, del ostal del dig Galhart, pague la meitat, et entre lo dig P. Molinier e Guiraut Viguier, l'autra meitat per engals partz. It. dissero may [que] lo dig Guiraut avia caussada la paret del seu hostal, que es davas la boca del dig toat, de terra, que far non devia; que la dicha caussada de la terra se voste de dia en dia, e que la hi fassa de teula, al despens del dig Guiraut. It. dissero may que los digs Galhart P. e Guiraut meto may II fials de teula sobre lo dig toat e que lo fasso cubrir be e perfiechamen, que neguna bestia ni autra cauza non hi puesca penre dampnatge, et aquo sian tengutz de far encontenen. En apres, l'an dessus, a XXIIII de setembre, constituit[z] personalmen en la mayo cominal del cossolat d'Albi, los discrets senhors en Sicart Nicolau, m^e^ P. de Rieus, Bertomieu Prunet, Johan Segui, Huc Viguier, cossols de la ciutat d'Albi, auzida premieiramen la relacio per los sobredigs juratz e prevezedors dessus facha, ordenero que las cauzas contengudas desus en la dicha relacio se fasso e se complisco de pong en pong o miels dessus es contengut.

Testes : P. Goelh, Poncius Galaubi, Johannes Baldini.

Conoguda causa sia a totz homes presens et endevenidors que coma fos questio e debat entre Guiraut de Labroa, habitan d'Albi, de una part, e Johan Ros e sa molher, habitant del dig loc, d'autra part, sobre aisso que lo dig Guiraut de Labroa dizia e prepausava que lo dig Johan Ros e sa molher avia

I hostal en la ciutat d'Albi, en la carieira apelada de l'Ort de S. Salvi [1], que ste am l'ostal del dig Guiraut et am la carieira cominal et am sas autras cofrontacios; en loqual ostal del dig Johan e de sa molher ha, en la part en deforas, davas la carieira, I escalier que se aperte al dig hostal del dig Johan e de sa molher, e que dejotz lo dig escalier a una sot que ste am lo dig escalier, en laqual sot lo dig Johan e sa molher teno porcxs, losquals fau grans folhs, femps et aigas, lasquals lhi dono gran dampnatge al dig seu hostal que es en la dicha carieira, que ste am l'hostal del dig Johan e de sa molher, coma dessus es dig, et am l'ostal de moss. Bertran de Caussieras et am la carieira cominal et am sas autras cofrontacios; per que ditz lo dig Guiraut que la dicha sot es aqui facha en prejudici del dig seu hostal; per so ditz que la dicha sot se deu vostar. It. era may debat e questio, entre las dichas partidas, sobre aisso que lo dig Johan Ros e sa molher diziau que lo meja que es entre los digs hostals de las dichas partidas, en loqual meja, de presen, ha una porta per laqual lo dig Guiraut intra e ieyss en lo dig seu hostal, et issimen ha, de presen, en lo dig meja una fenestra, es mejanssier de las dichas partidas; e que en lo dig meja no deu aver neguna porta ni fenestra; per que requeriau lo dig Johan e sa molher que la dicha porta e la dicha fenestra fos vostat e sarrat [2], coma era anticamen, el tems que no hi avia porta ni fenestra. E sus aquo, segon que aissi fon dig, ad evitar plag e questio entre lor, aviau requeregutz los senhors cossols d'Albi que els, una essemps am B. Serras, P. Riquart, fustiers, et am G. Engilbert, massonnier, juratz de la ciutat d'Albi, anesso sus lo dig debat per vezer e declar[ar] lo dreg de cascuna de las partidas desus dichas. Per que, constituitz personalmen en la mayo cominal del cossolat del dig loc los sobrenompnatz B. Serras, P. Riquart, G^m^ Engibbert, juratz dessus digs, dissero e feiro relacio que els ero anatz, essemps am m^e^ Helias de Vesplau, P. Soelh, R. Vidal, P. Isarn, cossols de la ciutat d'Albi, vezer lo dig debat e lo loc ont era; e vista e regardada la causa del dig debat ad huelh, dissero e feiro relacio, e de presen dizo e

[1] Aujourd'hui l'Ort en Salvi.
[2] Correc : *fosso vostadas e sarradas*.

fau [relacio] que la sot sobredicha es facha en la propria posessio dels sobredigs Johan Ros e de sa molher e que la dicha sot no se deu vostar del loc ont esta, seno que lo dig Johan Ros e sa molher o sos successors lan volguesso de lor voluntat vostar, exceptat que, dissero los digs juratz, (que) los pals de la dicha sot se tiro en ins, en tal manieira que non hiesco mas aitant coma hieiss la branca del escalier on las digs pals de la dicha sot so clavelatz. It. dissero que lo dig Johan e sa molher fasso far I rec que partisca de dins la dicha sot en foras, vas la carrieira, per on l'aiga que se faria dins la dicha sot puesca issir e rajar vas la dicha carieira, e que los digs Johan e sa molher fasso adobar la passada cominal que es razen la dicha sot, en tal manieira que las gens que hi au passada puesco passar ses effangar, aissi coma se deu far per una carieira publica. It. sus lo debat del meja dessus dig en que era la dicha porta e fenestra, loqual los digs Johan e sa molher diziau que era mejanssier, dissero los digs juratz e feiro relacio, e de presen fau, que lo dig meja es mejanssier de las dichas partidas, e que la porta e la fenestra desus dichas, que so en lo dig meja, per lasquals lo dig Guiraut ha plechieu, non hi devo esser, ans se devo vostar, e sarrar lo loc en que so de tortis o de autra paret, al despens del dig Guiraut; e que d'aqui avan neguna de las dichas partidas no devo far neguna porta ni fenestra veirial en lo dig meja seno que lo dig Guiraut ho autra persona per lui pogues mostrar, per carta o per autras degudas proaussas [1], lo contrari; e se en lo dig meja, d'aissi avan, calia neguna causa reparar, que las dichas partidas lo ajo a reparar mejanssieiramen. Et aquesta relacio feiro los digs juratz, segon que dissero, e de presen fau, per regardamen dels locxs on lo dig debat era; e quar els ero enformatz, am mossen Johan Cantamerle, capela, del qual fo saentras lo dig hostal del dig Guiraut, loqual moss. Johan lor avia depausat e dig, segon que dissero, que, el temps que lo dig hostal del dig Guiraut era seu, el, am licencia de Riguel Doat, del qual lo dig hostal dels digs Johan Ros e de sa molher fo saentras, fe far la dicha porta que es en lo dig meja majanssier et am conviens de aquela vostar e sarrar e tornar en l'estamen d'avan, a la

[1] La vraie lecture est *paussas*, avec tilde d'usage au *p*.

requesta del dig Riguel o de sos successors ; e may quar vist et auzit legir I insturmen public, receubut, l'an MCCLXXII, el mes de septembre, per la ma de m^e^ Bernat Fabre, notari d'Albi saenreires, en local fa mencio, segon que dissero, que lo dig meja es mejanssier e no s'i deu far porta ni fenestra, ni trauc, ni autra vista. De quibus omnibus, etc., etc. Acta fuerunt hec Albic, die XIII mensis Julii anno Dni MCCCLXXX secundo, etc., etc.

G. Prunet notari.

Le registre contient encore quelques délibérations sur feuilles volantes qui ont été collées sur les quatre derniers folios, ainsi qu'un état des communs imposées de septembre 1373 à octobre 1383. Nous reproduisons les deux plus intéressantes de ces délibérations et le relevé des impositions.

Lo darrier dia de febrier, l'an LXXX...

Sobre aisso que fon dig que alcuns aviau ubertas paraulas que hom fezes servizi a moss. d'Armanhac afi que per las gens d'armas no fos hom dampnegat, e que hom prezes qualque patu am los Engles de Turia. Toz tengro que hom ne aja miels son cosselh, e que, de presen, no s'en aponche re, mas que los affanaires totz obro essemps vas una part del vinhier. It. que lo capitol avia requeregut que hom garnis la paret nova de S^ta^ Cezelia aissi quant hom avia promes. Sus aquo totz tengro que no se garnisca pong, seno que lo capitol e la clercia se obligues de gardar. It. de una letra de moss. lo senescalc, empetrada per moss. B. Bona, per laqual afermava que alcus cossols, en la dicha letra nompnatz, amagademen aviau fags intrar e vendre dins la vila d'Albi, amagadamen e contra la libertat de la vila, vis de la Ribieira, e que hom enebis a'n aquels que, en prejudici de las dichas libertatz e de las gens de la vila, no sa fezesso intrar negus vis dels locxs de la Ribieira, et otra aquo que fosso citatz, sobre fag enjurios, a Carcassona. Per que demandero cosselh se hom. sostenria que...[1]

[1] Délibération inachevée.

L'an LXXXI, a XVI d'abril....

Sobre aisso que fon dig que Johan Alaman e I autre escudier ero vengutz en esta vila, am letras de crezensa de moss. P. Arnaut de Bearn que se endressavo als senhors cossols d'esta vila ; laqual crezensa era que el era alotgat, am ganre de gens d'armas, a Buset e que el no podia viure am sas gens se[s] far dampnatge, seno que lo pays lhi ajudes, per razo quar els no prendriau negus gatges de moss. de Foyss, per que era aqui ; per que ne soplegava als senhors cossols que els lhi volguesso ajudar de viures, de que el e sas gens poguesso viure et estar ses far nagun dampnatge.

Fo demorat en cosselh que hom lhi escriusses que moss. de Foiss avia mandat los comus a certana jornada per tener cosselh sobre alscunas auzas que el lor volia dire e que los senhors cossols d'esta vila hi deviau anar, e que lhi plagues, atendut que encaras hom no sabia que volgra moss. de Foiss, que el(s) volgues agardar que lo cosselh fos tengut, quar vengutz que fosso aquels que anero al dig cosselh, hom lhi feira la melhor resposta que hom pogra.

Etat des communs imposés de 1373 a 1383

L'an MCCCLXXIII, en setembre foro empausatz, XVI comus.

L'an meteiss en dezembre, XII comus.

L'an LXXV, en jun, XX comus.

L'an meteiss, en febrier (*nouv. sty.* **1376**), XII comus.

L'an LXXVI, en jun, IIII comus e m.

L'an meteiss, en aost, XVI comus.

L'an meteis, en novembre, VI comus.

L'an meteiss, en febrier (*nouv. sty.* **1377**), XIX comus.

L'an LXXVII, IIII^{xx}VI comus.

L'an meteiss, XIIII comus.

L'an LXXVIII, XXVI comus.

L'an LXXX, a XIII d'abril, levatz per Vidal Guini e R. Conchart, IIII comus.

L'an meteiss, a XXIX de jun, levatz per Vidal Guini e R. Conchart, XII comus.

L'an meteisss, a IX de febrier (*nouv. sty. 1381*), levatz per R. Vinhal, IIII comus.

L'an LXXXI, a XVII de may, levatz per R. Vinhal, I comus.

L'an meteiss, a VII de julh, levatz per P. Borssa e per R. Vinhal, VIII comus.

L'an meteiss, en febrier (*nouv. sty. 1382*), levatz per P. Alric sartre, e per R. de Landas, IIII comus.

L'an LXXXII, en julh, levatz per Ar. Clapissa, VI comus.

L'an LXXXII, en julh, levatz per Isarn Redon, I comus.

L'an meteiss, a VIII d'octobre, levat[z] per Ar. Clapissa, IIII comus.

L'an meteiss, a XXVI de novembre, levat[z] per Ar. Clapissa, IIII comus.

L'an meteiss, a X de mars (*nouv. sty. 1383*), VIII comus.

L'an LXXXIII, en julh, levatz per Azemar de Brinh e per G^m^ Montagut, X comus.

L'an meteiss, en octobre, levatz per Vidal Guini e per P. Malhol [1], VI comus.

L'an LXXX, a XIII d'abril, IIII comus.

L'an meteiss, LXXX, a XIX de jun, XII comus.

L'an meteiss, LXXX, a X de febrier, IIII comus.

It. l'an LXXXI, a XVII de may, I comus.

It. l'an meteiss, LXXXI a VII de julh, VIII comus.

It. l'an meteiss, LXXXI, a (*blanc*) de febrier, IIII comus.

It. l'an LXXXII, a (*blanc*) de julh, VI comus.

It. l'an LXXXII, a (*blanc*) de julh, I comus.

It. l'an meteiss, a VIII d'octombre, IIII comus.

It. l'an meteiss, a XXVI de novembre, IIII comus.

It. l'an meteiss, a X de mars, VIII comus,

[1] L'état était incomplet. Le scribe laisse quelques lignes et poursuit, dans l'ordre chronologique, la liste des impositions.

It. l'an meteiss [1], a (*blanc*) de julh, X comus.

It. l'an meteiss, a (*blanc*), d'octombre, VI comus.

REGISTRE BB 17 [2]

L'an LXXXII de setembre...

Dissero los senhors cossols que (*2 mots effacés*) Castel Pugo [3] lor avia escrig de Florentinh en foras que el era vengut, de presen, de moss. de Foyss, et avia trobat son hostal ses pa e ses vi; per que lor pregava que lhin volguesso donar e far plazer de so que lor plazeria. E sus aquo, auzidas per totz los sobredigs las causas dessus dichas, totz tengro que, atendut que em sus las vendemias, e qui lhi dizia (*un mot effacé*) seria perilh de sufertar gran dampnatge, (que) hom lhi done de pa e de vi, al mens que hom poira e so que als senhors cossols sera vist.

L'an LXXXII, a XXIIII de setembre...

Dissero los senhors cossols que alscus ero vengutz a lor (*nombreux mots illisibles*) moss. lo vicari de moss. d'Albi e dire e mostrar lo dampnatge que (*mots illisibles*) los Engles de Thuria per las gens e per los bestials que au (*mots illisibles*) de presen, en la corssa que au facha en esta vila, e que lhi plagues (*mots illisibles*) a penre qualque remedi, o per manieira de escriure a'n aquels (*mots illisibles*) o en autra manieira que hom pogues cobrar las gens que au (*mots illisibles*) que ho fezes. It. dissero may que sus aquo els ero anatz parlar am moss. lo vicari, loqual lor respondec que el non avia neguna

[1] Il faut lire LXXXIII, ainsi qu'à l'art. suivant. Ces deux communs font double emploi avec ceux de juillet et octobre que nous avons déjà rencontrés.

[2] Le premier folio de ce registre a disparu; le second est à peu près illisible, l'humidité ayant fait disparaître un certain nombre de mots sur les bords extérieurs.

[3] Ce personnage est-il le fils du Castel Pugon qui, le 14 février 1338, livra au comte de Foix le château d'Aire, moyennant la somme capitale de 1000 liv. tour. et une rente viagère de 50 liv.? Cf Hist. de Lang. IX, p. 506, note 3.

conoissensa am los digs Engles de Thuria, mas tant solamen am I que apelo Amanieu Brengier e que el volontiers lhin escriura; totas vetz ad el semblava que se hom fazia quelque acordi am lor, a cert terme, que pogues hom aver vendemiat e cubert, que tot jorn nos farian aitals o majer[s] dampnatges, seno que hom fezes de manieira que hom agues X homes d'armas e que aquels, am los autres companhos de la vila que poirian esser I. o may, lor yssisso en cas que sa correguesso, e que hom vendemies per cartiers del vinhier, que enaissi hom se poiria salvar e reculhir los frugz, autramen no. It. dissero may los senhors cossols que non ha gayre, darrieiramen, mossenher lo senescalc de Carcassona mandec cosselh a Carcassona per metre provesio per [1] las gens d'armas de Jenas, e que en lo dig cosselh anec, per lo loc d'esta vila, B. Esteve, cossol, loqual reportec [que] lo cosselh se era tengut e lo aviau prolongat que hom hi tornes a S. Miquel propda venen, e que en lo dig cosselh era estat dig que als Bretos que ero vengutz al comte de Foiss era estat [2] per tal que totz s'en anesso e voguesso las tres senescalcias, VI milia franxs [3] se apertenia a la senescalcia de Carcassona II m. franxs, que montava per fuoc de la dicha senescalcia IIII gros. Per que demandero cosselh los senhors cossols [4] per esta vila tornaria al dig cosselh e se hom hi an...[5] la contribucio. Fo aponchat, quant a'n aco de la...[6] que may era expedien que hom agues aquels homes o may, coma sobre dig es, que qui fazia negun acordi am los Engles. Quant a la anada del dig cosselh de Carcassona, tengro que hom la ane e que lor explique los mals que sufertam per las garnissos que so entorn nos e que se els volo contribuir a gitar las gens d'armas que so entorn nos, que hom contribuisca als digs II m. franxs, autramen no.

[1] Déchirure. Il faut sans doute lire *gitar*.

[2] Déchirure; le mot disparu doit être *prepausat*; on voit un *p* avec le signe d'abréviation.

[3] Déchirure et mots effacés.

[4] Mots effacés : et si l'on y va si l'on accordera la contribution.

[5] d° d°

[6] d° d°

L'an MCCCLXXXII, a VII d'octombre...

Tengro cosselh sobre la correguda que avia facha e facha far, lo dia propda passat, lo Pauco de Lantar, sus esta vila, per la merca de IIII^{XX}X franxs que demanda a la universitat de la presen ciutat per Bernat de Bordas, loqual ditz que fo son prionier e s'en anec e lhi rompec la fe ; en laqual correguda ero estadas aprionadas diversas gens e ganre de bestial gros e menut d'esta vila. E sus aquo la era anat moss. lo vicari de moss. d'Albi, en Domenge de Monnac e'n G^{m} Condat, cossols, per vezer se hom se pogra acordar amb el ; losquals reportero aissi meteiss que el demandava los digs IIII^{XX}X franxs per lo dig B. de Bordas, e demandava may que la vila lhi dones, otra aquo, o en deniers o en viures, la valor de C franxs d'aur, et am aquo volia redre tot quant era estat pres en la dicha correguda, antramen lo dig Pauco dizia que el corregra sus esta vila e preira gens e bestial e hi donera tot lo dampnatge que pogra, e que no redra re que agues pres. E sus aquo fo de cosselh de la major partida que de tot aquo la vila se acorde am el e que se ne poc re aver de Bernat de Bordas dessus dig, que hom aja tot quant aver ne poira [1].

It. aqui meteiss volgro e cossentiro, una partida dels singulars, que, per pagar las causas davan dichas, que devo esser donadas e pagadas al dig Pauco, e per pagar so que ha costat per las gens d'armas, a pe et a caval, que au gardat en las presens vendemias las gens els bestials que vendemiavo, (que) los senhors cossols empauso tres o quatre comus, aquels que conoisserau que hi farau mestiers.

L'an dessus, a IX d'octombre....

Sobre aquo que Johan del Luc avia dig als senhors cossols que lo senher de Monferran, que era a Florentinh, los pregava que lhi volguesso donar e trametre dos lensols e I par de botas. E sus aquo totz tengro que no lhi done hom re.

L'an dessus, a XII d'octombre...

Tengro cosselh sobre aisso que aissi fo dig per los senhors

[1] Les consuls invitèrent de Bordes à payer ces 90 francs ; mais il s'y refusa, disant qu'il n'était tenu à rien. Cependant il consentit à payer 30 francs en cinq annuités. Délibér. du 8 octobre 1382.

cossols que lo Pauco de Lantar demanda a la universitat de la presen ciutat que lhi done I corssier de VI^{XX} franxs, autramen el dampnejara la presen ciutat els habitans d'aquela. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars se la vila lhi donaria aquels VI^{XX} franxs o no. E sus aquo la major partida tengro que lo Pauco ha agut, motas vetz, dos e servizis de la presen ciutat, et ha agut IIII^{XX}X franxs per merca, e de tot aquo no se te per paguat, e que per so non esta que las gens de sa garniso no dampnejo las gens de la presen ciutat, e prendo e raubo et aucizo las autras gens que so dels locxs entorn nos quant veno ni parto d'esta vila, tengro que hom no lor done re ni permeta que negus d'aquelas gens d'armas sa intro.

L'an MCCCLXXXII, a II de novembre, los senhors cossols loguero Pos Donarel per bada de dias e de nuegz, al cloquier de S. Salvi, del dia presen tro lo dia de la festa de Totz Sanghs propda venen, lo dia de la dicha festa enclus, per pretz de XXIII franxs ; e lo dig Pos jurec esser bo(s) e lial(s) en lo dig offici.

L'an dessus, a VII de novembre...

Tengro cosselh, en la mayo cominal, sobre unas letras que lor avia, lo dia presen, tramezas en Bernat Esteve, que era a Carcassona, al cosselh que s'i te am los autres comus [1], en lasquals avia escrig que los comus aviau aponchat que deviau anar en Fransa, a nostre senhor lo rey, per explicar e dire las causas que ero estedas aponchadas en lo dig cosselh ; e deviau partir lo jorn de S. Marti [2], e que, se era vist que de esta vila hi anes persona, (que) hom aparelhes e provesis qual hi anaria e de so que mestiers aura. E sus aisso totz o la major partida tengro que [d']esta vila non hi anes persona, et aco per motas razos que aissi foron dichas.

L'an dessus, XIII de novembre...

Tengro cosselh, en la mayo cominal, sobre una letra clauza que avia trameza lo comte d'Armanhac als senhors cossols,

[1] Outre la décision dont parle Estève, les communes octroyèrent au duc de Berry 2 francs par jour. Cf. *Inst. polit. et adm.* p. 616.

[2] 11 novembre.

en laqual escrivia e mandava que mossenher de Berri lhi avia assignat, sobre la universitat de la presen ciutat, IIc III franxs. It. mandava may, en las dichas letras, que el era en lo loc de Castelnou de Monmiralh [1] am ganre de gens que ero vengudas am luy; en loqual non avia vitalhas de quel [e] sas gens, que aqui ero, poguesso viure, e que el avia mestiers de viures e que hom lhi tramezes qualque home per acordar am luy de so que hom lhi poiria valer de viures, afi que las dichas sas gens non agueso razo de far mal ni desplazer a la presen ciutat. Sus totas las cauzas sobredichas totz tengro que hom aja una seguransa del dig moss. d'Armanhac per aquel o per aquels que hom lhi trametia per parlar am luy sus las cauzas sobredichas, et, aguda que hom la aja, que hom hi trameta qualque home que ho sapia far, loqual escuze la vila sus los IIc III franxs, dizen que nulh temps no fo promes a moss. de Berri neguna [soma] per que el deia aver facha aquela assignacio; e que dels viures lhin done hom, o en vitalhas o en argen, en tal manieira que hom ne demore acordan am luy, al miels que hom poira.

L'an MCCCLXXXII, a XXIII de novembre...

Tengro sobre aisso que los senhors cossols dissero que mossenher lo comte d'Armanhac lor avia mandat per sas letras que la vila d'Albi lhi pague IIc III franxs, e may que, quar lo loc de Castelnou de Monmiralh, que ha agut de novela conquesta, es mal provesit, (que) hom lhi tramezes calacom per acordar am luy dels viures de que hom lhi poiria valer ni socorre, afi que las gens d'armas que so aqui am luy non ajo razo de mal far. E sus aquo, vistas las dichas letras, fon de cosselh que hom la tramezes, am letra de crezensa, fraire Bernat Grimal, del orde [de] Presicadors, per explicar a luy e dire, sus la cauzas que avia mandadas, tropas cauzas, losquals hom lhi diss; et aras lo dig fraire Bernat era tornat et avia reportat que el era estat de part dela e que non ha pogut parlar am lo dig mossenher d'Armanhac, mas que lhi mandec que se porta[va] letras que las bailes; e fe ho; e bailadas que las

[1] Chef-lieu de cant. de l'arrond. de Gaillac. Nous allons voir que le comte venait d'acquérir cette place.

ac, apres tornec a luy son secretari, e dis lhi que el no podia pas parlar am lo dig moss. d'Armanhac que lhi mandava que el lhi mandes la crezensa que volia dire ; e non re mens may lhi diss se portava los IIc III franxs ; et el respondec que no ; et en apres, dicha que ac la crezensa al secretari, el lhi tornec resposta, dizen que lo covenia que la vila d'Albi pagues los digs IIc e III franxs e may gran quantitat de viures et al res no s'i faria ; e quant lhi demandec prolongui de la asseguransa, el lhi diss que non agra pong. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars que fariau sus aisso. E sus aquo, totz tengro que, atendut que el(s) nos podia donar mot gran dampnatge, (que) hom se acorde am luy de tot so que demandava als miels que hom poira.

L'an dessus, a XXI de novembre...

Sobre aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que, atendut que fraire B. Grimal que era [a]nat, non ha gaire, am letras de crezensa de la vila a moss. d'Armanhac, non avia pogut parlar am el, mas avia aguda avol resposta per son secretari, els hi aviau trames areire Gm Guitbert am letras de crezenssa ; loqual Gm Guitbert era vengut, lo dia presen, et avia portadas letras de mossenher d'Armanhac, en lasquals escrivia als senhors cossols d'Albi que, d'aissi a dimergue propda venen [1], els o un de lor siau estat a luy per acordar am luy dels IIe III franxs e dels viures que demanda a la vila, et ha donada seguransa tro alaras, autramen el non agarda plus que no fassa so quelh semblara. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars que fariau sus aquestas causas ni se la anariau los senhors cossols ni quans. Sus aquo la maior partida tenc que la ano II cossols e que se acordo am el als miels que poirau.

L'an dessus, a XXVI de novembre...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que alscus de lor, so es asaber sen Galhart Golfier e'n Duran Daunis, cossols, ero anatz a moss. d'Armanhac per parlar am luy et acor-

[1] Le délai accordé par le comte n'était que de deux jours : le 21 novembre était, en 1382, un vendredi.

dar sus las demandas que fa a la vila, coma es contengut als cosselhs tengutz a XVIII e XXI d'aquest presen mes de novembre; e dissero que aprop motas de paraulas, els acordero am moss. d'Armanhac que per la assignacio que lhi avia facha moss. de Berri sus esta vila, e per autras demandas que lo dig moss. d'Armanhac fazia a la vila de diversas causas, demorero en acort am luy que hom lhi dones, per totas demandas la soma de IIII^{c} franxs pagadors, II^{c} a la festa de S^{ta} Lucia, e C a la festa de Nostra Dona Candelieira, et C a la festa de Pascas propdamen venen. E per so los dessus nompuatz, essemps am los cossols, volgro e cossentiro que hom fezes et endisses IIII comus, losquals aqui meteiss feiro et endissero.

L'an MCCCLXXXII, a XXV de dezembre...

Sobre la ambaissada que era estada ordenada al cosselh tengut darieyramen a Carcassona per los comus de las IIII senes calcias, so es asaber que IIII^{xx} bos homes dels comus deviau anar en Franssa per far la reverencia a nostre senhor lo rey et a luy explicar e dire los mals e las tribulacios d'aquest pays e motas d'autras causas, losquals hi deviau anar al despens comu de las dichas senescalcias. E demandero los senhors cossols als singulars se d'esta vila hi trametia hom qualque bos hom ni qual. E sus aquo la major partida tengro que, atendut que aitant be pagariau hom sa part dels autres que hi anariau (que) d'esta vila hi anes hom, so es asaber aquel que als senhors seria vist fazador.

L'an dessus, a XII de jenier...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que per alscus era estat dig que expedien foro que hom notiffique a moss. d'Armanhac las corregudas e lo dampnage que an donat e dono de totjorn los Engles de Turia en esta vila, en las gens et en los bestials que an preses. Per que demandero cosselh qui hom hi trameira qualque home ni per qual forma. E sus aquo totz tengro que hom hi trameta qualque home am letra de cresensa, loqual home sapia parlar e sia tal que lhi diga los digs dampnatges, e lhi pregue, de part dels senhors cossols, que lhi plassa [que] vuelha far tan que las gens que so presas sian relaxadas, e que d'aissi avan no nos coresco.

L'an dessus, a XIIII de jenier...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que els aviau tengut cosse'h, am moss. lo vicari et am las autras gens de moss. d'Albi e de la Gleia, sur los dampnatges que sufferta la presen ciutat e las gens d'aquela que non ausa[n] issir de la vila ni far sas fazendas seguramen, ses perilhs de las personas e dels bes ; et era estat vist e dig, en lo dig cosselh, que, se hom volia far sas fazendas, covenia que hom apatues am totas las garnisos de Engles e de Frances que so en aquest pays, o que hom se aparelhes a far bona guerra a tota manieira de gen que nos dampneges; e fo may vist en lo dig cosselh que may era expedien que hom fezes guerra a 'n aquels que nos venriau dampnegar que qui se apatuava am lor, quar lo patu costaria trop e que seria causa de mal isample ; e fo dig, en lo dig cosselh, per lo dig moss. lo vicari que moss. d'Albi e las gens de la Glieya feiro certas gens d'armas, en cas la vila ne volgues far aitans e contribuir segon sa cota. Per que sus aisso demandero cosselh los senhors cossols als singulars que voliau que fezesso, afi [que] las gens fezesso las besonhas. E sus aisso totz tengro que se fassa provesio que hom fassa bona guerra a tot home que nos porte dampnatge, e que hom no fassa patu am neguna garniso, ni lor done pauc ni pro de vitalhas, ni am lor argen ni ses argen, ni ajo d'esta vila jupos, ni jaques, ni fers, ni clavels, ni neguna autra causa ; e se negus hi trametia re, que hom lor voste qui ho poc trobar ; e sus aquo que los senhors cossols provezisco aissi quant lor sera vist.

L'an dessus, a XXVI de jenier...

Sobre aisso que aissi fon dig que lo senher de Maria avia dig als senhors cossols que el era estat pres per los Engles de Jenas et era estat defardat e lhi costava trop, e lor avia preguat que lhi volguesso ajudar e donar de que se pogues metre, el e ses companhos, en arnes. Per que demandero cosselh los senhors cossels als singulars se lhi donariau ho neni. Sus aquo tot totz tengro que ad el ni a d'autres de aitals companhos no donesso re.

L'an dessus, lo premier dia de febrier...

Sobre aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que las

donas parentas de moss. d'Albi ero vengudas en esta vila, e semblava lor que, atendut que de novel ero vengudas, (que) per honor de moss. d'Albi, hom lor devia far qualque presen ; et aviau parlat entre lor que, se la vila lor donava IIII entorcas, cascuna de III lbr., e II lbr. de doblos e quatre lbr. de cofimens, (que) estaria be fag. Per que demandero cosselh als cosselhiers e singulars se els lor semblava ni voliau que fezesso aquel presen a las dichas donas ho no. Sus aquo totz tengro que lor fo donat lo dig presen.

L'an dessus, a XXI de febrier...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que mossenher lo senescalc de Carcassona lor avia dig que el era en tractat am Bertran de Monclar que te lo loc de la Raynaudia que el vogues lo loc am certa finanssa que hom lhi done, en laqual contribuyra tot lo comtat de Castras, se lo loc e la vigaria d'Albi hi vol contribuir. E sus aquo demandero cosselh als singulars se voliau que lo loc d'esta vila hi contribuisca. Sus aquo totz tengro que esta vila hi contribuisca, mas que lo loc de la Raynaudia se deruisca en manieira que plus gens que puesco donar dampnatge en lo pays[1].

L'an dessus, a XXV de febrier...

Sobre aisso que aissi fon dig que las gens d'armas que ero en establida en esta vila, als gatges comus de las senescalcias[2], aviau dig e preguat als senhors cossols d'esta vila que els lor volguesso prestar viures tro que fosso paguatz de lors gatges, quar autramen no poiriau demorar en la presen ciutat. Per que los senhors cossols demandero cosselh se hom lor ne prestaria o no. E sus aquo fon dig que, atendut que hom ha a far las

[1] La phrase est incorrecte ; il faut suppléer quelques mots comme : *non hi fasso lor establida*, ou bien construire ainsi la fin de la phrase ; *que plus gens no puesco donar*.

[2] Il est probable que cette garnison avait été établie à Albi à la suite des décisions prises par les communes convoquées par Arnaut d'Espagne, au mois de janvier, pour protéger le pays contre les Tuchins et les Anglais. Les délégués des communes avaient voté un subside au sénéchal pour l'entretien d'un certain nombre de gens d'armes. Cette délibération prouve qu'on négligeait de pourvoir à leurs besoins. Cf *Hist. de Lang.* IX, p. 913.

obras, e que, se gens d'armas correguesso en las pertenenssas d'esta vila, hom lor resestigra plus tost am las gens d'armas que demoravo en esta vila en establida que no faria se no sa ero, tengro totz e fon de cosselh que hom lor prestes viures tro que fosso e siau paguatz de lors gatges.

L'an dessus, a III de mars...

Sobre aisso que aissi fo dig que las gens d'armas que estavo, de mandamen de moss. lo senescalc, en establida en esta vila als gatges comus de las senescalcias, disiau que els no podiau viure ni tener lor estat en esta vila per los gatges que prendiau ; per que demandavo que hom lor fezes avantatge. Sus aquo fon de cosselh de la major partida qne hom no lor fassa negun avantatge ni lor dones re per avantatge ; mar que se s'en voliau anar d'esta vila que hom aja recors a moss. lo senescalc que nos provezisca d'els o d'autres [1],

L'an MCCCLXXXIII, a XXV de mars. .[2]

Dissero los senhors cossols que totz los comus de la senescalcia de Carcassona so mandats a Carcassona el dilus propda venen per aver cosselh sus lo tractat que se mena per moss. lo senescalc, que las gens d'armas de totas las garnisos d'Albeges hi esto foras dels locxs que teno, am finanssa, e que a lor semblava que, atendut que lo loc d'Albi suffertava mays de dampnatge que loc de tota la senescalcia, era expedien e necessari que, se moss. lo vicari de moss. d'Albi, que es savia persona et a la beson[h]a al cor e saubra miels far que autre que los autres comus de la dicha senescalcia contribuisso en la dicha finansa fazedoira, hi volia anar per la presen ciutat, (que) fo be fag e profleg a la vila d'Albi. Per que dissero e demandero cosselh als singulars que lor semblava sus aisso. Et aqui meteiss los cossols e singulars totz essemps tengro que se hom podia acordar am lo dig moss. lo vicari que, per certa causa, non pas que pogues montar lo despens que el ni

[1] La garnison ne se laisse pas rebuter par ce refus ; elle fait intervenir le vicaire général, qui n'est pas plus heureux. *Délib. du 25 mars.*

[2] La délibération précédente, 3 mars, est de 1382 ; celle-ci, 25 mars, est de 1383. C'est une nouvelle preuve que, dans l'Albigeois, l'année officielle commençait le 25 mars.

sas gens fariau, mas menre causa razonabla e sertana cauza, estia la pauc o pro, tengro que la ane e que es expedien de negun autre [1].

L'an dessus, a VI d'abril...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que los Fraires del Carme del coven d'Albi ero vengutz a lor e lor aviau dig que els teniau capitol general, e que, per amor de Dieu, lor volguesso donar e ajudar de que poguesso sostener lo despens que lor ne covenia de sufertar. Per que demandero cosselh als singulars quen deviau far. Sus aquo totz tengro, o la major partida, que hom lor done quatre franxs.

L'an dessus, a XXII d'abril...

Sus aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que moss. d'Armanhac avia mandat que, coma el agues assignat sus esta vila al Borc de Corn C. franxs per so que redes lo loc de Rosieiras al dig moss. d'Armanhac, e sus aquo el agues trames el dig loc de Rosieiras Barba per penre la possesio del dig loc que lo dig Borc lhi devia perbailar e nom de moss. d'Armanhac ; e lo dig Borc non agues volgut bailar lo dig loc al dig Barba tro fos paguat dels digs C francxs, e lo dig Barba agues setisfag la dig Borc del digs C franxs, e per la dicha setisfaccio lhi agues bailat I corssier que lhi avia costat VI^{XX} franxs per pretz de IIII^{XX} franxs, en que perdia XL franxs ; e lo dig Barba demandes que lo loc d'esta vila lhi setisfezes e lhi pagues los digs XL franxs que perdia en lo dig corssier, per fauta quar la vila non avia paguat avan los digs C franxs. Demandero cosselh les senhors cossols als singulars se los digs XL franxs pagariau al dig Barba, e que tumbe sobre aquels que non an paguat los comus empausatz per setisfar lo deute que era degut a moss. d'Armanhac, de que los digs C franxs dissendiau. It. fo may dig que lo dig Barba demanda que esta vila lhi dones

[1] *L'Hist. de Lang.* ne mentionne pas cette réunion des communes de la sénéchaussée de Carcassonne. Nous allons assister à l'exécution des décisions qui y furent prises, c'est-à dire l'évacuation du pays par les Anglais et les routiers

viures. Sus aquo fon de cosselh de la major partida que hom lhin done al mens que hom poyra.

L'an dessus, a XIII de may....

Tengro cosselh, en la mayo cominal, sobre aisso que moss. Bertran de Lantar, avia escrig als senhors cossols que el e sos companhos de Tersac ero mal provezitz de viures e pregava lor [que] lhin volguesso donar o de que ne aguesso. It. que sus las causas per que lo procuraire del rey ha litigadas e litiga am lo scindic de la vila et am m^e^ Isarn de Rius per so que dizo que hom a vexat los sirvens et autras gens am la cort del official per so que deviau dels comus, las gens de moss. d'Albi ne aviau parlat am los senhors cossols e lor aviau dig que se los senhors cossols ni los autres de la vila no podiau vexar qualsque gens que fosso per so que lor foro degut am la cort del official, que fora gran prejudici a la vila, e que se hom se volia adhunir am moss. d'Albi que prezesso la causa essemps e la menesso, els voluntiers fariau e'n pagariau la meitat de so que costaria. It. sus aisso que dissero los senhors cossols que Johan Talhafer, encantaire, era tals que no s'en podiau bè ajudar a lor plazer, ni los servia aissi quant degra, e que els lho aviau dig e lon aviau reptat, e per so re non aviau acabat, ans ero de voler, se era de cosselh, que lo gitesso de lor servizi el cassesso de gatges. E sus tot aisso tengro, la major partida, que, ad evitar majors dampnatges, sus aquo de moss. Bertran de Lantar, (que) hom lhi done viures aquels que als senhors cossols sera vist. E quant ad aco que hom puesca citar las gens en la cort del official, tengro que la vila se adhunisca am moss. d'Albi e que hom obtenga aquela libertat. E quant sus aquo de Johan Talhafer, tengro que el non era sufficien a tener lo offici, quar non ho sabia far, e que hom ne aja I autre que hi sia sufficien.

L'an dessus, a XXI de may...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que per alscus bos homes era estat mogut que expedien foro que hom trametzes qualque bos hom en Franssa per vezer se hom pogra aver del rey neguna gracia, e per far passar la reparacio en Cambra de Comptes, e per motas d'autras bezonhas que la vila ha. Per

que los senhors cossols demandero cosselh quen deviau far. Sus aquo totz tengro que hom hi tramezes qualque bos hom e savi que ho sapia far.

L'an dessus, a IX de jun...

Sobre lo tractat que se mena entre moss. d'Armanhac els comus de la vigaria d'Albi, de la jutjaria d'Albeges e del comtat de Castras sus la vueja dels locxs de Thuria, de Jenas, de las Plancas, de Rosieiras, de Gaycre[1], de la Bofia, de S. Sirguet[2] e de autres locxs, que moss. d'Armanhac ne vol gitar las garnisos de las gens d'armas que son en los digs locxs e vol prometre de gardar lo pays de tota pilharia per certa soma de pecunia que hom lhi done. Fo aponchat, en aquest cosselh, que los singulars tengro que se fassa, e remeiro als digs senhors cossols que ho fezesso al miels que poirian. It. sobre aquo que lo Pauco demanda C carradas de viures, tengro que los senhors cossols, am cosselh de moss. lo vicari de moss. d'Albi, ne fasso so que lor ne semblara.

Aug. VIDAL.

(*A suivre.*)

[1] Comm. de Cadix, cant. de Valence d'Albigeois.

[2] M. Ed. Cabié a définitivement identifié ces deux dernières localités. St-Sirguet ne serait autre que St-Cirq ou St-Cirguet, cant. de Caussade (Tarn-et-Garonne), et la Bofia, Labouffie ou St-Paul-de-Labouffie, cant. de Castelnau (Lot). Cf. *Campagne de Gaucher de Passac contre les routiers du Sud-Ouest de la France*, dans Rev. du Tarn, XVIII, p. 61 et suiv.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

Boletin de la Real Academia de la Historia, XLVI, 4. — *F. Fita* : El jubileo del año 1300. Su recuerdo monumental en el Rosellón. Observaciones sobre la métrica rimada de aquel tiempo, p. 301.

Butlletí del Centre excursionista de Catalunya, XV, nos 120 et 121. — *J. Pecanins* : Fum, fum, fum y L'Escolta, cançons populars catalanes, p. 21 ; — *V. Bosch* : La reina envejosa, cançó popular, p. 57.

Bulletin du parler français au Canada, III, 8. — *P. Potier* : Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc. des Canadiens au XVIIIe siècle, p. 252 ; — Lexique canadien-français (*suite*), p. 256.

Giornale storico della letteratura italiana, XLV, 2-3. — *V. Pirazzoli* : Sopra due frammenti poetici dell' Ariosto, p. 315 ; — *R. Bergadani* : Nota sulla questione delle « Filippiche », p. 332.

Archivio glottologico italiano, XVI, 3. — *Salvioni* : Appunti sull' antico e moderno lucchese, p. 395, — cremon. « scutumája », lomb. « rierát », p. 477, — « bugliólo, búgno », ven. « vanéza », friul. « puínte », p. 487, — « boulanger », p. 516, — « Santhià », p. 548, — Poesie in dialetto di Cavergno, p. 549 ; — *Santangelo* : Il vocalismo del dialetto d'Adernò, p. 479 ; — *Guarnerio* : Il sardo e il còrso in una nuova classificazione delle lingue romanze, p. 491 ; — *Toppino* : Il dialetto di Castellinaldo, p. 517.

Revue de l'Université de Bruxelles, X, 5-6. — *O. Grojean* : Notes sur quelques jurons français, p. 401.

COMPTES RENDUS

Œuvres complètes de Victor Hugo, édition de l'Imprimerie Nationale, *Paris, Paul Ollendorff*, grand in-8° à 10 francs le volume. — *Roman*, tome II ; *Théâtre*, tome III.

Exécuteur testamentaire de Victor Hugo, dont il avait été pendant

de très longues années l'ami intime et fidèle, le poète Paul Meurice a beaucoup fait — et ne croit pas avoir assez fait encore — pour la gloire du grand écrivain qui a été l'honneur des lettres françaises au XIX^e^ siècle. Après les œuvres posthumes, après les deux éditions dites définitives, voici qu'il publie une édition nouvelle, plus complète qu'aucune des précédentes et qui, le cédant en luxe typographique à la seule *édition nationale*, l'emportera de beaucoup sur toutes et par la correction de son texte et par l'abondance de sa documentation. Deux volumes ont paru, comprenant, l'un *Notre-Dame de Paris*, l'autre *Marie Tudor*, *Angelo*, *la Esmeralda*, *Ruy Blas* et *les Burgraves*. L'édition complète en contiendra quarante, et il en paraîtra chaque année de six à huit.

C'est l'Imprimerie Nationale qui s'est chargée du premier tirage, et elle a voulu se montrer digne de sa vieille réputation. L'impression a toute la beauté grave qui convient à un monument littéraire. Chaque œuvre est accompagnée d'une sorte d'album contenant : en fac-similés, la première page du manuscrit de Victor Hugo (quand ce manuscrit a été conservé), les dessins que le poète y a semés çà et là, et la couverture de la première édition ; — puis, des gravures empruntées aux diverses éditions illustrées ; — enfin des documents artistiques fournis par *la Maison de Victor Hugo*, les archives de la Comédie-Française, etc.

Nous avons ainsi sous les yeux, outre le beau portrait de Victor Hugo peint par Devéria en 1829, de curieuses illustrations signées Tony Johannot, Célestin Nanteuil, Louis Boulanger, Raffet, Meissonnier, Viollet-Leduc, Brion, Luc-Olivier Merson, Carolus Duran, Roybet, Rochegrosse. Les amis des beaux livres auront lieu d'être satisfaits.

Et les lettrés le seront davantage encore, car, si l'édition nouvelle n'est pas vraiment une édition critique, elle mettra du moins à la disposition des travailleurs plus de textes nouveaux, plus de variantes, plus de renseignements de toute sorte qu'ils ne se permettaient d'en espérer.

Les textes nouveaux formeront environ quatre gros volumes, et de quelle importance ! Lettres à Juliette, lettres à Louis Blanc, à M. Paul Meurice, à Vacquerie, à Noël Parfait, articles inédits pour *Littérature et philosophie mêlées*, etc., etc.... Mais contentons-nous d'examiner les deux volumes parus.

Sous le titre de *reliquats* (*reliquat* de *Ruy Blas*, *reliquat* des *Misérables*...) Victor Hugo a laissé des dossiers précieux contenant des notes préparatoires, des plans, des rédactions abandonnées, des témoins variés de son labeur acharné et si fécond. Rien de plus instructif que ces documents aujourd'hui mis à notre disposition par M. Meurice.

Pour *Notre-Dame*, on possède environ vingt-cinq feuilles, où Victor Hugo a noté des traits de mœurs, des détails sur le vieux Paris, les divers noms qu'il a successivement songé à donner au sonneur (Malenfant, Mardi-Gras, Babylas, Quatre-Vents, Quasimodo....) des bouts de phrases et des images, qui n'ont pas toujours été utilisés pour la rédaction définitive, et surtout deux canevas qui, écrits côte à côte à des dates différentes, constituent un inestimable témoin de la façon dont le livre a été conçu. Vers 1828, en effet, Victor Hugo écrit un premier scénario, où le beau gendarme Phœbus de Châteaupers n'existe pas encore, où la Esmeralda n'est aux prises qu'avec « l'amour de l'archidiacre et du sourd muet », où Claude Frollo fait intenter à l'Egyptienne un simple procès en sorcellerie. Vers 1830, le drame se corse dans un scénario complémentaire. Phœbus de Châteaupers entre en conquérant dans cette sombre histoire, et la scène de nuit où Phœbus est poignardé par l'archidiacre est conçue de toutes pièces. Mais la charpente de l'œuvre n'a pas encore pris sa dernière forme : Jehan Frollo n'est pas précipité du haut des tours de Notre-Dame, il est traîtreusement assassiné dans le bouge d'Isabeau la Thierrye.

Quelques remarques, qui ont plusieurs fois été faites, sont confirmées par l'étude de ces scénarios. D'abord, dès la constitution sommaire d'un de ses plans, Victor Hugo voit nettement tel ou tel menu détail de l'œuvre qu'il s'agit d'écrire, et il éprouve le besoin de noter tel ou tel trait qui sera plus tard mis en belle lumière : « Faut-il passer outre et pendre? — Je n'y vois pas d'inconvénients, dit le juge. — J'en vois beaucoup, dit Gringoire. » — « Quelqu'un à sa place. — Et qui? — Vous. — Tiens, dit Gringoire en se grattant la tête, cette idée ne me serait jamais venue. » Ensuite, quand Victor Hugo renonce pour une œuvre à l'une de ses inventions, il est rare qu'il la sacrifie complètement, il la réserve pour une œuvre postérieure. Ce prodigieux inventeur est aussi un *profiteur*, ce prodigue est économe. On lit dans le scénario de 1830 : « Isabeau la Thierrye. Phébus lui fait voir son poignard. — Jean livré mort à l'archidiacre au lieu de Phébus. La scène du bord de l'eau. — C'est mon frère » : on reconnaît la scène de *Le Roi s'amuse* où Isabeau, devenue Saltabadil, livrera à Claude, devenu Triboulet, au lieu de Phébus, devenu François Ier, son frère Jehan, devenu sa fille Blanche.

Pour *la Esmeralda* le reliquat nous gardait un scénario qui diffère beaucoup de la pièce représentée et deux versions du dernier acte.

Pour *Ruy Blas*, on nous fait connaître une longue variante du début de la pièce.

Pour *Marie Tudor*, Victor Hugo rédige, du 7 au 10 août 1833, un premier acte fort intéressant, mais qui n'est qu'une façon de prologue : Fabiano y commence à peine sa fortune, il n'est encore ni le favori de

la reine ni l'amant de Jane, l'action n'est pas engagée. Le 11, le dramaturge réfléchit et comprend que son premier acte n'amorce pas suffisamment l'action. Le 12, il laisse décidément de côté ce prologue, sauf à s'en inspirer plus tard quelque peu pour l'exposition de *Ruy Blas*, et, avec sa merveilleuse souplesse, il se met à écrire le premier acte définitif. — Le prologue abandonné nous est donné tout entier par M. Meurice.

Pour *les Burgraves*, on nous donne aussi un remarquable prologue, dont quelques vers sont passés dans la rédaction définitive du drame, dont quelques autres traces étaient visibles sur le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, mais que tous les lettrés auront grand plaisir à lire d'un bout à l'autre. Et ce n'est pas tout. Ce hardi chef-d'œuvre des *Burgraves* est un de ceux qui comportaient de la part du poète le plus de tâtonnements; à ces tâtonnements nous assistons maintenant avec une curiosité passionnée. Nous voyons les rôles de Régina, d'Otbert (primitivement George) et surtout de Guanhumara se transformer sous nos yeux; nous nous demandons même pourquoi Victor Hugo n'a pas conservé une mystérieuse et troublante scène entre le Mendiant-Donato et Guanhumara. Le *reliquat* des *Burgraves* est ainsi singulièrement riche : il ne forme pas moins de six cents vers inédits. Et quand il a achevé de nous le livrer, M. Meurice pose ces deux questions importantes (*Théâtre*, III, p. 615) :

« Ici se termine le manuscrit préparatoire, où le poète puisera, pour son travail définitif, des vers ou des groupes de vers, des récits, des scènes importantes ébauchées, d'autres entièrement achevées. On a pu observer cette façon supérieure de procéder : composer le plan, le corriger, le compléter, en écrivant le drame. L'action privée était ainsi déjà solidement établie. L'action héroïque, celle de Barberousse, dont il ne reste aucun brouillon, était-elle préparée de même?

» Autre question plus générale. Victor Hugo, avant de s'isoler pendant quelques jours, comme c'était sa coutume, pour écrire et parachever son manuscrit définitif, a-t-il fait pour ses autres drames, sans qu'il en soit resté trace, ce même travail de préparation? et le manuscrit-brouillon des *Burgraves* a-t-il été seul conservé parce qu'il contenait des morceaux non employés qui valaient trop pour être détruits? »

Après les dossiers conservés par M. Meurice, les manuscrits déposés à la Bibliothèque Nationale éclairent aussi d'une vive lumière les procédés de travail de Victor Hugo. Il est inutile que nous insistions sur ce point, puisque nous avons rendu compte, ici-même, des deux remarquables volumes de MM. Paul et Victor Glachant : *Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*. Si le plan de l'édition nouvelle ne comportait point les innombrables variantes relevées dans l'*Essai*

critique, M. Meurice pouvait cependant nous donner plus de spécimens choisis des corrections du poète que n'en contenaient les deux éditions *définitives*, et c'est ce qu'il a fait avec raison. D'ailleurs, ses lectures diffèrent parfois de celles de MM. Glachant, et les remarques dont il accompagne ses notes sont souvent précieuses. Signalons un simple détail, mais qui a bien son intérêt. Dans leur étude sur *Angelo*, t. II, p. 133, MM. Glachant avaient écrit : « D'après le Témoin de la vie de Victor Hugo (t. II), « le drame, dans son état primitif, avait cinq actes. La mort d'Homodei, au lieu d'être en récit, était en action. Rodolfo allait punir l'espion dans un bouge de bandits, où se mêlaient le vin et le sang. » L'on craignit que le bouge d'Homodei ne fît tomber *Angelo*, comme le bouge de Saltabadil avait fait siffler *Le Roi s'amuse*, et Victor Hugo se résigna à couper l'acte. — Qu'est devenu ce curieux morceau ? Il n'en existe pas trace dans le manuscrit de la Bibliothèque. Mais il serait bien étonnant que l'auteur l'eût détruit. » L'auteur ne l'a pas détruit, en effet, mais ce *curieux morceau* est tout au long dans le manuscrit comme dans les éditions. Il résulte des explications de M. Meurice (p. 252 et 257) que Mme Victor Hugo a visé la *troisième journée, première partie*[1] ; seulement elle a employé quelques expressions inexactes, et c'est ce qui a trompé MM. Glachant.

Je viens, sans m'en apercevoir, d'emprunter un renseignement — et combien en pourrais-je emprunter d'autres, des plus dignes d'intérêt? — à une section non encore signalée de l'édition nouvelle. Chaque œuvre est suivie : 1° d'un historique du livre ou de la pièce; 2° d'une revue de la critique; 3° d'une notice bibliographique; 4° d'une notice iconographique. Pour les drames, on nous donne en outre un tableau des distributions successives des rôles. De toutes ces indications les curieux sans doute seront friands et les travailleurs feront le plus grand profit. Mais ceux-ci prieront M. Meurice de leur être de plus en plus utile en donnant à ces renseignements une précision de plus en plus grande. « En 1832, dit M. Meurice, *Notre-Dame de Paris* fut publiée en trois volumes au prix de vingt-deux francs cinquante, augmentée de trois chapitres, dont le fameux chapitre *Ceci tuera cela* » (p. 450). Pourquoi ne pas ajouter les titres des deux autres : *Impopularité* et *Abbas beati Martini ?* — Plus loin, un article du *Journal des Débats* est signé N.: pourquoi ne pas dire qu'il est de Désiré Nisard et qu'il a été reproduit dans les *Essais sur l'Ecole romantique*, Calmann-Lévy, 1891, in-16? — Pour beaucoup d'articles, le nom de l'auteur et le titre du journal sont cités, mais la date manque; une étude de M. Filon sur *Marie Tudor* est même mentionnée sans autre détail,

[1] La *première journée*, la *deuxième journée* et les trois *parties* de la *troisième*, voilà qui fait bien les cinq actes.

p. 132 : il s'agit d'un article sur *les Drames de Victor Hugo et l'Histoire d'Angleterre* paru dans le *Journal des Débats* le 24 décembre 1902.

Oserai-je adresser à M. Meurice deux autres demandes? Victor Hugo est un classique et, dans les éditions, si belles soient-elles, des classiques les vers sont d'ordinaire numérotés. Pourquoi ne pas permettre aux historiens de la littérature, aux critiques, aux philologues de citer Victor Hugo avec la même facilité qu'Homère, Virgile ou Corneille? Il n'a été jusqu'ici publié que trois œuvres en vers : *la Esmeralda*, *Ruy Blas* et *les Burgraves*; la petite réforme que je propose est donc encore possible et facile. — A coup sûr, il serait moins aisé de faire suivre les textes de l'appareil complet des variantes; mais ce serait là un tel enrichissement de l'édition, et qui rendrait aux lettres un si grand service, que nous ne craignons pas d'appeler sur ce point l'attention du pieux éditeur de Victor Hugo.

Souhaitons la publication régulière de la très belle et très utile édition de l'Imprimerie Nationale; nous tiendrons d'ailleurs nos lecteurs au courant de ses progrès.

Eugène Rigal.

Paul Stapfer. — Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels. *Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie*, 1905, in-16.

Peut-être ce livre, qui est orné de nombreuses et curieuses photographies de Victor Hugo, de sa famille, de Hauteville-House, mais qui contient aussi des autographes de Victor Hugo élogieux pour M. Stapfer, des photographies des élèves et d'un volume de M. Stapfer, enfin celle du professeur de littérature française M. Stapfer lui-même, — peut-être ce livre devrait-il avoir pour titre : *M. Stapfer et Victor Hugo à Guernesey*. Mais ma remarque n'est pas un reproche, car, si le « moi » de M. Stapfer se montre volontiers, il n'est pas haïssable, et tant s'en faut, étant celui d'un homme d'esprit, auquel vont naturellement la curiosité et la sympathie de ses lecteurs. D'ailleurs, ce sont ici souvenirs personnels et, pour que l'auteur pût dire : Telle chose m'advint », force lui était bien de commencer par dire : « J'étais là. »

Ces souvenirs personnels nous étaient déjà connus en grande partie, car, parlant de Victor Hugo dans plusieurs de ses ouvrages, M. Stapfer n'avait pu se refuser le plaisir et l'avantage de rappeler des conversations du poète lui-même, de citer de lui des jugements et d'éclairer ses œuvres par ses déclarations à demi confidentielles. « J'avais souvent eu l'impression, dit-il p. 211, que l'exilé de Guernesey comptait un peu sur mon intermédiaire pour faire entendre ses paroles en France, et que, loin d'appréhender mes indiscrétions, il versait dans

ceaux cités n'ont pas toujours un accent bien personnel et prouvent que l'influence parisienne s'exerçait toujours; mais il est intéressant de voir ce que devenait le Romantisme en un tel milieu et quel était pour cette partie de la province le rôle d'un Lamartine, d'un Victor Hugo ou d'un Béranger. E. R.

R. Michalias. — Ers dè lous Suts, *Ambert, impr. J. Migeon*, 1904 (avec traduction française).

C'est un recueil de vers en langage d'Ambert qui présente un grand intérêt dialectologique et dénote un réel talent de poète sentant et comprenant la vie des choses (voir notamment la pièce de la page 61 sur la vie et la mort des arbres). Une analyse développant ces deux points de vue m'entraînerait trop loin : il me suffira de dire que ces *chants des montagnes*, reprenant une tradition littéraire perdue depuis l'*Ome content* de Pasturel, assurent à leur auteur, — son maître et ami Arsène Vermenouze appartenant à une autre famille dialectale —, la première place parmi les écrivains du parler d'Auvergne.

J. R.

P. Roman. — Lou Gai-Sabé. Antoulougio prouvençalo pèr l'an 1905. 1° annado. *Avignoun, Aubanel fraire*, 1905.

Cette anthologie contient une trentaine de morceaux choisis en vers ou en prose, groupés sous quatre titres : lei troubadour, lei troubaire, lou flourege, lei felibre. La plupart des pièces, sauf celles des félibres, sont accompagnées d'une notice biographique et bibliographique sur leur auteur. C'est une petite chrestomathie, commode et élégamment publiée, qui permettra aux amateurs de parcourir à grandes enjambées et sans fatigue la littérature provençale en commençant par Bertran de Born pour finir par Marius Pelabon.

J. Anglade. — Deux troubadours narbonnais : Guillem Fabre, Bernard Alanhan. *Narbonne, F. Caillard*, 1905, in-8°, 35 p.

Cette brochure de notre collaborateur est une étude consacrée à deux compatriotes — et deux contemporains — de Guiraut Riquier. Les documents sont assez abondants sur le premier ; il n'en est pas de même du second, dont le nom n'apparaît pas dans les documents narbonnais de l'époque. Les textes des poésies sont publiés avec traduction et commentaire. A propos d'*avaissa*, qui se trouve dans B. d'Alanhan, M. A. propose de le rattacher au latin *uascus, a, um*.

Le Gérant responsable: P. Hamelin.

CONTENANCES DE TABLE EN VERS PROVENÇAUX [1]

A M. Frédéric BRAUN

14. II. 1905

Il y a longtemps que j'avais copié à Florence le petit poème didactique [2] qui suit et que j'en avais promis la reproduction à la *Revue des langues romanes*. L'édition de M. *L. Biadene* [3] (ainsi que le compte

[1] Je préfère ce terme français à l'« Ensenhamen » provençal, qui s'appliquait, à ce qu'il paraît, à des compositions didactiques d'un caractère spécial. V. *J. Bathe*. Der Begriff des provenzalischen « Ensenhamen », dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, vol. 113 (1904), p. 394 ss.; cf. *W. Bohs*, l'introduction à son édition du poème de Raimon Vidal, *Abrils issi'e mays intrava*, dans les *Romanische Forschungen*, XV, 1, p. 204 ss. Sur la littérature des « Ensenhamen » v. aussi l'article de *Ramiro Ortiz*, Il « Reggimento » del Barberino ne' suoi rapporti colla letteratura didattico-morale degli Ensenhamen, *Zeitschr. für roman. Philol.*, vol XXVIII (1904), p. 550 ss. et 679 ss. — Nos Contenances ont reçu de M. *Biadene* (v. ci-dessous) le titre suivant : Com hom se deu tener a taula. — Les questions de ce genre ont été traitées souvent dans la littérature du moyen-âge. Toute une série des « Contenances » en prose et en vers nous a été signalée par *K. Weinhold*, Die Deutschen Frauen im Mittelalter², I (1882), p. 160 ss.; ajouter le texte latin publié par M. *Biadene* (ms. Ambrosianus 95 Sup. c. 33r-v) qui n'est qu'un remaniement du poème publ. par M. *Novati* (Carmina medii aevi p. 49), le texte italien imprimé dans la *Rivista di filol. rom.* II, 45 ss., un autre signalé dans la *ZsfrPh*, III, 126, *Chastiement des dames* de *Robert de Blois* (v. *Méon*, Fabliaux et contes, Paris 1808, II, p. 184 ss.); v. aussi *Montaiglon*, Recueil de poésies franç., I, p. 186; *Domostroï* (Ménager) russe du XVI s. (Etudes critiques sur le D. de *J. Nekrasov*, Tchteniya Obchtchestva istorii i drevnostei ross., 1872, II, p 1 ss.. *A. Mikhaïlov*, Journal du Ministère de l'Instruction publ., 1889, II, p. 294 ss., III, p. 125 ss.; *ibd.*, 1889, VI, p. 372 et 1890, VIII, p. 332 ss. Sur les « Contenances » suédoises v. *H. Schück*, Svensk literaturhistoria, (Stockh. 1890) I, p. 352 ss.

[2] Il a été signalé pour la première fois par M. *P. Meyer*, qui en a imprimé de petits fragments, v. *Romania* XIV (1885), p. 519.

[3] Cortesie da tavola in latino e in provenzale. Nozze Cassin-D'Ancona. Pisa XXI gennajo MDCCCXCIII.

rendu qu'en a donné M. *Tobler*[1]) m'avait échappé alors. Je n'ai eu connaissance de ce travail qu'après avoir mis la dernière main à mon texte[2]. J'espère qu'on voudra bien excuser cette inadvertance en pensant qu'il est difficile de se tenir au courant des publications de ce genre.

Si je me permets de remplir la promesse faite à la *Revue des Langues Romanes*, en publiant un texte déjà mis au jour, c'est que je pense que la nouvelle reproduction de ce petit document littéraire pourra être utile, les « Cortesie » de M. *Biadene* étant peu accessibles et, par conséquent, peu connus.[3]

V. CHICHMAREV

fol. 16 v°.

1. Quan tu a la taula seras,
la vianda tu senharas.
Avan que manges pensaras
dels paoures e los serviras,
5. que a Dieu deu donar la flor
de son condug, da la milhor,
c' aysel servir Dieus vol en grat

2. *ms.* senhasras. — 4. M. *P. Meyer* imprime: paures ; je garde la graphie du ms., où l'*ou* représente l'*u* de la diphtongue *au*, conformément à l'usage du temps ; v. *P. Meyer*, *Mémoires de la Société de linguistique*, I, p. 157, et *W. Mushacke*, Geschichtliche Entwickelung der Mundart von Montpellier, Heilbronn, 1884, p. 42. — 5. Corr.: que a Dieu deu [hon] donar la flor.... ou : que a Dieu deu[s].... de ton condug ? M. *Biadene* intercale *hon* et traduit les vv. 5 et ss. : chè a Dio si deve dare la parte più scelta del proprio cibo, la migliore, chè quel servire Dio ha a grado più che non il rilievo, gli avanzi, della mensa. — 7. Corr. avec M. *P. Meyer* : col en grat ?

[1] *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, vol. 90 (1893), p. 326 ss.

[2] J'exprime ici ma plus vive reconnaissance à M. *Pio Rajna*, qui a bien voulu me communiquer son exemplaire des « Cortesie ».

[3] Sur les détails techniques des Contenances v. *A. Schultz*, Das höfische Leben im Mittelalter; *M. Bartsch*, Die Formen des geselligen Lebens im Mittelalter, dans ses Gesammelte Vorträge und Aufsätze, Freiburg i. B. Tübingen, 1883, p. 272 ss.; *Müller*, Die täglichen Lebensgewohnheiten in den altfranzösischen Artusromanen, Marburg, 1889; *A. Franklin*, La vie privée d'autrefois — Les repas, Paris, 1889; *Laura Torretta*, Il « Wäscher Gast » di Tommasino di Celclaria e la poesia didattica del secolo XIII, dans les *Studi medievali*, vol. I (1904), fasc. 1, p. 35 ss.

plus que non fay del relevat.
E quant a taula maniaras,
de trop rieyre ti gardaras,
car tost homs si fay escarnir
en tot luoc hon el vol trop rir.
Non comens premier a maniar,
tro autre veias comensar.
Non vulhas a sobre parlar
sobre taula a ton maniar,
quar fay si hom tenir per fol
e cuia hom que vin l'afol.
Bon guardar fay am qui maniaras
e con captenir ti deuras,
car sil honras el t' onrara[n]
de so que davan lur tenran.
Ni non vulhas trop enconb[r]ar
sobre taula a ton maniar,
que semblarie fosas glot

8. relevat — n'est pas dans Raynouard (*Lexique*); le mot doit avoir ici le sens de l'it. rilievi, fr. reliefs, prov. releu, cf. la note de M. *P. Meyer*. — 10. rieyre, v. *Mistral*, Lou tresor, s. v. rire : reire, en rouerg. moderne ; reire, rieire. — 12. *ms.* trupirl. M. *P. Meyer* imprime : crupir, en marquant le mot d'un point d'interrogation. M. *Biadene* garde : crupir, leçon du ms., et l'explique par « avvilirsi » (marqué d'un ?). Mais cet « avvilirsi » est loin de donner au passage un sens satisfaisant. Du reste, l'explication paraît ne pas satisfaire M. *Biadene* lui-même. J'accepte la correction (trop rir) proposée par M. *Tobler*, qui est très simple et donne un sens bien meilleur. — 17. *ms.* quan. M. *P. Meyer* préfèrerait : qu'anz. — 19. Sur la locution : fay bon, fr. fait bon, v. *Tobler*, Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik, Leipzig, 1886, p. 179 ss. — 21. *ms.* tonrara ou tenrara ? — 23. *ms.* enconbar. — 25. semblarie. Notre texte nous offre plusieurs exemples de l'affaiblissement de *ia* en *ie* : v. tenrie 30, poyrie 51, Normandie 61. *La Vie de Ste Marguerite* et *Lo Gardacors* que contient le même ms florentin, offrent toute une série de formes analogues : crezie à côté de benezia, sie — sia, vie — via, Marie — Maria, Lucia, etc., nous rencontrons aussi sien à côté de sian, tenrien, etc.

e d'ayso esser escarnit tantost.
Ni digas (ges) : « D'ayso vuel maniar »,
mas d'aquo que ti volran dar.
Ni (non) digas ges : « D'ayso [non] vuelh »,
que tenriet o hom as erguelh,
mas cubri gent si not sap bon, *fol.* 17 *r°*
digas que tot es bel e bon.
Ni [non] digas : « Ay per engal »,
qui que partisca ben ho mal.
E garda sobre ton maniar,
non vulhas en l'autruy badar.
Ni non ti vuelhas escaudar
ta boca, (per) cochos de maniar,
que vergonha es de retrayre
mosels que veia hom atrayre.
Jamays non vulhas comensar
de vin beure ans el maniar.
Laysa comensar lo milhor
e aysi tu auras lauzor.
Tos vestimens vuelhas gardar
que non calha de maniar,
que cant tos vestimens en layses,

26. *ms.* escarnit ou escarnir? Corr. : d'ayso ers esc.t.? ou, comme le propose M. *Biadene* : e d'ayso escarnir t'an tost il y a beaucoup d'exemples de cette forme décomposée du futur en ancien provençal. — 29. *ms.* Ni non digas ges d'ayso vuelh. — 31. *ms.* non. — 33. *ms.* per golut. Per engal — est la correction proposée par M. *Pio Rajna.* La copie de Pierre de Serras donne : Ni digas non ay etc., mais le manuscrit original portait, probablement, — « Ni non digas » etc., qui aura contribué, en ce cas-là, à l'altération du v. 29-40. mosels, cf. mocel 50 et tesor 72, où le groupe *rs* protonique s'est réduit à *s*. — 42. *ms.* en sel maniar. M. *Biadene* met une virgule après maniar. — 44. *ms.* E aysi. M. *Biadene* lit : c'aysi et corrige : que aysi. — 46. Corr. : y calha del maniar? Du reste, le vers n'est pas très clair. M. *Tobler* propose de corriger — no i caia. Sur *calhar* (coagulare) v. *K. Stichel,* Beiträge zur Lexicographie des altprovenz. Verbums, Marburg 1890 = Ausgab. & Abhandl. hrsgb. von E. Stengel, LXXXVI, p. 24 ; *Stimming,* Bertran de Born, 2, 30 note ; *Chabaneau, Revue des langues romanes,* IX, p. 203. — 47. *ms.* Que canc.

ben es senhal que lag te payces.
Ni ia non vulhas per ton grat
beure, trol mocel aias pasat,
car mal ten poyrie avenir
d'est[r]anguolhar e de morir.
Ni ia non vulhas convidar
ni de beure ni de maniar
[s]els que a la taula seran,
car be leu a mal so tenran,
si donc de costa non ti se.
Ni non tencgas enap pel pe,
car non pot hom tan gen pauzar
. . . . . .
Ni non vulhas beure nulha via
a costuma de Normandie,
car ellos beuran a una taula
sinquanta ves ses tota faulha. *fol* 17 *v°*.
Suau beuras, auzaut e gent,
non a signe de motas gens
que beven am gola badada,
la goria par que aion trencada.
A l' enap non vulhas toccar,
quant seras plens de bon vin clar,

50. Le copiste a mis au commencement des vv. 50-61 des paroles qui se trouvent au commencement des vv. 52-62, et qu'il a biffées ensuite. Au v. 60, qui manque dans notre texte, correspondent les paroles *Si donc*. Appartenaient-elles vraiment à ce vers? Il est bien plus probable que ce *Si donc* ait été mis tout simplement par erreur, puisqu'il se trouve au v. 55 à côté de *Ni non* au vers suivant, de même qu'au v. 58 à côté de *Ni non* au v. 59. — 50. Le vers est trop long. M. *Tobler*, en s'appuyant sur le vfr., propose de lire: mors, au lieu de mocel. — 55. *ms.* els, sels est en marge. — 57. Le sens n'est pas bien clair : « N'invite pas....., excepté ceux qui seront assis à côté de toi »? — 58. *ms.* tencgas en appelpe. — 59. Corr. : nol pot? — 61. *ms.* penre. M. *Biadene* garde la leçon du ms. — 65. auzaut, cf. le v. 84. La diphthongne *au* de la première syllabe s'est développée sous l'influence de celle de la seconde. — 67. *ms.* : verien am gola ; — 69. *ms.* A leuar. M. *Tobler* corrige : A l'enap. M. *Biadene* imprime : A levar.

am tos det grases ni honglas,
tro al tesor los aias torcat;
ni am la man que sie orezada
non bevas, tro l'aias torcada.
E quant lo vin volras levar,
non vulhas las honglas ficar,
que si la hongla es ficoza,
ela sera enverinosza.
De cals ti vuelh ieu castiar
que non los vulhas lag maniar,
an[z] los prenguas cortesamens
an los tres det tan solamens.
De sopas quant maniaras,
auzaut e gent ti payseras,
e sien ben amezuradas,
que non las mordas dos vegadas.
Ni ia no(n) t(i) fasas escarnir
nulh temps per masal cays implir,
ni non i metas per mon grat,
tro l'autra n[on] aias passat.
E beuras ton vin ben temprat
que non fasas parlar de fat :
la colpa non es ges del vin,
mas de tu quel beves (en)aysi. *fol.* 18 *r°*.
Motas vegadas li ven dol
qui vol beure a tot son vol.

71. honglas (: torcat) = honglatz — onglé. M. *Tobler* propose de lire : onchas = onchatz. — 77. *ms.* sicoza. — 78. *ms.* enverinoszo. — 79. cals — n'est pas dans le *Lexique roman*. C'est le lat. coagulum (cf. it. caglio, qualio, gaglio, etc.). *E. Levy*, Provenzalisches Supplement-Wörterbuch: calh = saure Milch, Quarkkaese, v. *Mistral*, calh, cai = matière coagulée, partie caséeuse du lait, lait caillé ; matière qui sert à faire cailler le lait, présure. — 81. *ms.* an los. — 83. *ms.* sopar. Sopa — soupe, sont des tranches de pain destinées à être trempées dans le bouillon (V. *G. Paris, Ro.* x, p. 60 ; *Littré*, Dictionnaire), cf. esp. ptg. sopa, l'it. zuppa = pane intinto nel vino ou pane intinto in qualsivoglia altro liquore, minestra fatta dì pane messo nel brodo *(Fanfani)*. — 88. *ms.* masas cays. — 92. *ms.* denfans. Corr. : de fat ou en fat ?

Ia non vulhas nulh temps parlar
am lo cay plen de to maniar,
e garda que non t(i) esca vent
de nulha part ton eysient.
Ia non vulhas ton nas torquar
am la man nuza ni mocar.
En aital luoc tu ti ceyras
que ia vergonha non auras
que diga hom : « d'aqui levas ! »
e (ti) i seyras quan (que) plus onrat.
Mezura es bona per tot
e a taula sobre que tot,
car sel que masa maniara
lo cors e l'arma nafrara :
lo cors per so quar se fendra,
l'arma per so car peccara.
Non ti oblides per ton gran ben,
si as amor de Dieu ni fe.
A Dieus lauzor deias donar
can de taula volras levar.
Tot homs eysemple penra en te
de laysar mal e faran ben.

Amen.

100. *mis*. eysient, M. *Biadene* : ensient. — 105. levas = levatz, M. *Biadene* corrige : levat. — 111. *ms*. fordra ou fondra ? J'accepte la conjecture de M. *Pio Rajna* proposée à M. *Biadene*. — 115. *ms*. en tu, cf. le v. 94.

UNE VARIANTE ALLEMANDE

DE

« APRÈS LA BATAILLE »

Victor Hugo, passé au rang des classiques, subira de plus en plus leur sort commun : son œuvre s'augmentera de commentaires et d'appendices, et un jour viendra où les écrits de ses interprètes formeront une bibliothèque, comme il est arrivé pour Dante, Shakespeare et Gœthe. On recherchera les sources de son inspiration, on établira des rapprochements : on le fait déjà, et en vérité cette érudition est le meilleur hommage rendu au génie. Tout ce travail m'encourage à reproduire un récit que j'ai rencontré dans le *Livre allemand de lecture pour les écoles bourgeoises et populaires* du Dr Karl Wagner : *La bouteille à demi-pleine.*

« Dans une guerre entre la Suède et le Danemark, un Allemand de Flensburg, ville qui appartenait alors aux Danois, avait pris part comme simple soldat à une bataille où les Danois avaient eu la victoire. Après le combat, placé en sentinelle, il avait obtenu, non sans peine, une bouteille de bière pour étancher sa soif brûlante. Comme il la portait à sa bouche pour se restaurer, tout près de lui retentit l'appel suppliant d'un Suédois qui, privé de ses deux jambes, demandait avidement à boire. Cédant à la compassion, notre guerrier se penche vers celui qui l'implorait, et, oublieux de sa propre souffrance, lui tend la pleine bouteille. Au même instant, le perfide Suédois, pour assouvir une dernière fois sa haine nationale contre les Danois, dirige un pistolet sur son doux bienfaiteur. Mais celui-ci a le Seigneur Dieu pour bouclier : l'arme rate. L'Allemand saisit tranquillement la bouteille, boit

la moitié du contenu, et la tend au mourant désarmé, en disant : Maintenant tu n'auras que la moitié. Pour cette raison, les descendants du brave homme portent dans leurs armes une bouteille à demi-pleine » [1].

En Allemagne, il serait possible de retrouver la source et de déterminer l'authenticité historique de cette anecdote qui paraît tout d'abord une variante d'*Après la Bataille*, le morceau si connu de la *Légende des Siècles ;* mais la priorité de la forme allemande ne prouverait point que Victor Hugo l'ait imitée. Dans toutes les armées européennes, des exemples analogues de compassion pour les blessés sont nombreux, et l'un ne fait point de tort à l'autre. L'idée de punir le traître en réduisant sa part est un mouvement d'humeur naturel chez un simple soldat. Mais nulle part comme à la guerre ne se dessine avec vérité le tempérament de chaque peuple : la bonhomie elle-même des races du nord s'y nuance très diversement. Le soir de Vitoria, le caporal anglais Lawrence rencontre un blessé français auquel, comme au Danois de Flensburg, un boulet avait enlevé les jambes. Le malheureux, craignant d'être tourmenté par les Espagnols, supplie le caporal de ne pas l'abandonner. Lawrence consent à lui tenir compagnie « mais aussi longtemps qu'il le juge bon », et aussitôt pense à bien employer son temps. Il fouille le sac du mourant, y trouve un morceau de porc cuit et trois ou quatre livres de pain. Il découpe un peu de pain et de viande qu'il laisse au Français et prend le reste. Sur les sept dollars espagnols et les sept shillings que le blessé avait dans sa poche, il lui rend un shilling et repart rejoindre sa compagnie. Lawrence est un excellent homme, mais il n'oublie jamais son intérêt, qu'il s'agisse de sa bourse ou de son estomac [2].

[1] *Deutsches Lesebuch für Bürger und Volkschulen*, v. Dr. Karl Wagner, 23e éd., Stuttgart, 1873, p. 89. — P. 105-107, l'on a une narration assez longue portant sur les privations que les soldats prussiens s'imposaient pour désaltérer les blessés autrichiens, le soir de la bataille de Nachod (27 juin 1866).

[2] Les *Mémoires d'un grenadier anglais* (1791-1867), traduits par Henry Gauthier-Villars, ont paru dans la *Revue hebdomadaire*, année 1897.

Le ton du récit allemand n'a rien de l'allure épique et valeresque de la *Légende :* c'est celui d'une Morale en a Mais procéder à une comparaison terme à terme de pages d'un caractère si différent, serait imposer à soi lecteur un labeur stérile.

Ferdinand CASTETS.

DISCOURS

PROUNOUNCIA AU FESTENAU DE SANTO-ESTELLO

lou 12 de jun 1905

EN ARLE

GÈNTI DONO E CAR FELIBRE,

Eici sian dins la noblo ciéuta d'Arle, au mitan d'aquelo planuro superbo qu'es lou caire-fourc soubeiran di pople latin, lou nous ilustre d'aquéli grand camin de meraviho qu'espandiguèron, autre-tèms, la civilisacioun et lou renoum dis àvi.

Arle ! *Gallula Roma Arelas !* Vilo de Coustantin, capitalo de la Pas Roumano ! Es la leiçoun de ti rouino passado e de toun nouvelun presènt que venèn teta vuei coume lou la de nosto raço.

Certo, Midamo, lis ensignamen d'Arle mancon pas, e lou proumié de tòuti es aquéu de la Bèuta. Despièi lis antiqui Vènus e li dansairis de pèiro que fan l'amiracioun dóu mounde, enjusqu'i chato inmourtalisado pèr *Mirèio*, la tiero est ramudo e flourido, di rèino de belesso qu'enlusiguèron aqueste païs prestigious. Arle, « ove'l Rodano stagna », coume dis lou grand Dante; Arle, ounte lou Rose s'espalargo, pèr veni, dins soun amplitudo, « embrassa l'isclo inmènso de Camargo », Arle es la terro d'elèi de tòuti li pantai d'alegranço e de malancounié, e lou mai agradiéu di pres-fa sarié seguramen de segre emé vautre un d'aquéli draiòu de delice esperitau que van dóu Teatre antique esbarlugant de lumiero à la prefoundo douçour d'un calabrun is Aliscamp.

Mai, vuei, vous n'en demande escuso, es uno leiçoun un pau sevèro bessai, mai necito à nòstis amo, uno leiçoun d'enavans e de fe que venèn cerca dins l'istòri d'Arle.

La grand planuro roudanenco que, de Nimes à-z-Ais e

d'Aurenjo à Marsiho, servo li soubro li mai estounanto di tèms passa, aquéu cèntre geoulougi dóu « Bacin prouvençau que li serriero ceveneso e lis Aup dóufinenco e niçardo enclau son coume un nis de perfum e de joio, aquéu mesouioun d la naciounalita prouvençalo a jouga dins l'istòri di Gaulo u role capitau.

Emé lou Bacin de Toulouso e lou Bacin de Paris, lou Baci d'Arle es l'un di tres grand cèntre pouliti que se disputon courrènt di siècle la prepoutènci en Gaulo, es l'un di tr grand pole d'atracioun di pople, l'un di tres grand foug ounte s'atubon à-de-rèng li reneissènço e s'ourganison li for vivo di civilisacioun.

La Naturo ansin l'a marca, e l'Istòri ansin lou counfiermo.

De tout segur, lou passat de tóuti li terraire nostre s'amerito l'estùdi e l'afecioun, car tóuti an vist se debana de triounfle e de mau-parado, et tóuti aboundon en ensignamen souciau fruchié. Mai l'on pòu dire que lis evenimen essenciau, aquéli qu'an muda prefoundamen lou destin di pople de la Gaulo, de-longo an agu pèr fougau aquéli tres cèntre pouliti majour : lou païs d'Arle, Toulouso, Paris.

Es pas besoun de faire d'alòngui pèr rapela l'empèri de Toulouso au tèms di Vesigot, e, plus tard, emé la dinastio naciounalo di poupulàri Comte Ramoun, que segnourejavon sus quasimen tout lou Miejour. L'impourtanço istourico de la planuro roudanenco es encaro mai esclatanto : capitalo au tèms di Rouman, Arle demoro pièi long-tèms la capitalo ideiouso de l'ideious Reiaume d'Arle. Lou Bacin d'Arle vèi flouri li pouderóusi republico d'Avignoun, de Marsiho e d'Arle que tènon tèsto loungamen is assaut di prince fourestié d'Uba. Es d'Avignoun, dins lou Bacin d'Arle, que, setanto an à-de-rèng, la Papauta vèn dita si lèi au mounde crestian. Enfin, pèr moustra l'impourtanço majouro d'aquéli pole d'atracioun, d'aquéli pivèu geoulougi, estrategi, coumerciau, d'aquéli cèntre soubeiranamen istouri de Toulouso e d'Arle, basto proun de marca que dins la guerro naciounalo dóu siècle tregen, quand la barbario triounflo de la civilisacioun et que la prepoutènci poulitico vai passa definitivamen à Paris, es encaro dins li plano de Toulouso e d'Arle que se debanon lis evenimen majour, aquéli que decidon di resulto finalo. Es à Muret, es à

Toulouso, es à Bèu-Caire, e, finalamen, souto li bàrri d'Avignoun, que lou nous de la guerro se trenco e que l'Astrado de la patrio miejournalo se derruno de façoun decisivo.

Li plano de Toulouso e d'Arle, vaqui dounc, pèr nàutri Miejournau, lou teatre di respelido e di casudo, la terro di rouino e di flourido, vaqui li cros emai li brès de nosto naciounalita.

E, aro, aquéli causo estènt seguro e bèn entendudo, vole, pèr la pensado, me repourta 'mé vous au mitan dóu siècle dès-e-nouven, en 1850, alor que la boulegadisso felibrenco èro pancaro amoudado, e, à supausa qu'à-n-aquelo epoco la counsciènci di naciounalita fugue estado poussiblo emai assabentado coume l'es vuei, vole me demanda quétis idèio, quéti desiranço apassiounado aurien alor coumpli la courado d'un lèime enfant de nosto terro d'O poussedissènt aquelo counsciènci.

Vaqui, me sèmblo, ço que se sarié di :

Se lou Miejour dèu respeli, lou fougau de sa respelido s'atubara seguramen dins li païs de Toulouso o d'Arle, car l'Istòri a toustèms counfierma la Naturo. Mai,se l'on counsidèro pausadamen li causo, es de souveta vuei que lou Destin elegigue de preferènci lou païs d'Arle : la situacioun de noste Miejour au mitan dis àutri nacioun lou destino en efèt, coumo au tèms de Roumo, à servi de liame i pople latin. Or, la planuro d'Arle es la grand crousiero d'aquéli pople, en meme tèms qu'un di caire-fourc majourau dóu mounde entié pèr lou trafé e lis escàmbi de touto meno. Aquéu grand caire-fourc di pople poussedis sus la mar nostro un port soubeiran qu'es lou jouièu lou mai requist di nacioun marino, aquelo « porto dóu Levant », aquelo flour dis age, Marsiho, que resisto despièi dous milo an, gaiardo e que mai pouderouso, is assaut de tóuti li pèsto, que vèngon de l'adré vo de l'uba ..

E, pèr marca li rode ounte s'atubon fourçadamen li reneissènço, dequé i'a mai? I'a lou lustre de l'istòri e di tradicioun... Or, vous lou demande, queto istòri e quéti tradicioun podon se coumpara en lustre à-n-aquéli di vilo dóu relarg d'Arle, d'Avignoun, de Marsiho, de Nimes, di Baus, d'Aurenjo?... Ounte soun lis espandidou capable de coungreia mai de fierta naciounalo qu'aquéli de la Roco de Dom, di palais d'Arle, dóu Lacidoun marsihés?...

E, aro, quente es lou pres-fa majour de tóuti li pople qu'aparon soun èime, que defèndon sa persounalita? Tout lou mounde lou saup: es, en subre de tout, de garda jalousamen sa lengo, de l'enlusi, de la metre à l'ounour dóu mounde. Car la lengo, acò's l'amo memo d'un pople, sa tradicioun vivènto, la cadeno aubenco e trignoulejanto que ligo li vivènt i mort, li felen is aujòu, l'ome à la raço... Aqui-dessus, poudès interrouga lou passat emai lou presènt, vous respoundran d'uno souleto voues que la lengo es lou *substratum* meme d'uno raço. Tant que la lengo viéu, la raço viéu, e se la lengo trelusis, la raço mounto.

Or, s'en-liò mai jamai s'es prouvado une lengo mai vivènto que nosto lengo d'O, dins tóuti si manifestacioun dialeitalo; s'en-liò mai jamai s'es escampihado une flourido de parla naturau mai fougous, mai entimamen fraire que li nostre, enliò mai, tambèn, se rescontro, dins touto la terro d'O ,un dialèite mai evidentamen elegi de l'Astrado qu'aquéu de la planuro d'Arle.

E pode n'en parla libramen, à cor dubert, car siéu pas, iéu, d'Arle nimai d'Avignoun. Davale di mountagno aupenco ounte ai teta un parla viéi, rufe e sanitous. Enfant, ai gaubeja li parla de Toulouso; jouvènt, ai pantaia dins aquéli dóu Lengadò e dóu Niçard. E s'ai ansin pouscu prepara dins iéu, pèr l'esperiènci dirèito, la counsciènci, vuei pousitivamen counquistado, de l'unita de nosto lengo, es dounc pas un sentimen de particularisme estré que me buto, mai bèn la forço de l'esclatanto verita que m'emparaulo irresistiblamen quand dise la vertu soubeirano dóu parla d'Arle.

Certo, li caratère essenciau di dialèite astra pèr douna lou vanc i respelido literàri di lengo soun proun clar e proun couneigu pèr que sufigue de li rapela : aquéli dialèite soun parla pèr de poupulacioun noumbrouso de pacan soulidamen enracina dins lou terraire, vivènt dins un relarg vaste e drud, facilamen dubert is escàmbi, semena de vilo abourgalido e richo... Or, aquéli coundicioun se rescontron meravihousamen dins la grand planuro roudanenco, ounte, di Sànti-Marlo à Mountelimar e de Nimes à Seloun, tout un pople de meinagié gaubejo vigourousamen, e quàsi sènso nuanço dialeitalo, la lengo agusto de nòsti rèire.

Enfin, pèr li coundicioun memo de soun sejour, de soun estage, lou parla d'Arle poussedis la fourtuno unenco d'èstre l'un di mai evoluï, valènt-à-dire l'un di mai mouderne di parla d'O; e acò's tambèn — l'Istòri nous l'ensigno — uno di coundicioun essencialo di parla que l'Astrado elegis pèr cap-d'oustau dins li famiho lenguistico que se destressounon vers la glòri dóu Verbe.

Mai es pas lou tout qu'uno lengo fugue vivènto e vigourouso dins tóuti si parla, nimai qu'elo poussedigue un dialèite gaiard e mouderne coume lou parla d'Arle. La voues de l'Istôri es unenco aqui-dessus tambèn : pèr qu'un pople reprengue, dins sa lengo, counsciènci d'éu-meme, fau de touto necessita qu'un pouèto naciounau s'auboure. Tóuti li raço matrassado lou cridon loungamen dins si doulènci : « Ço que nous fauto, cridon, es un pouèto naciounau... Ah! nasque enfin un grand pouèto pèr noste sauvamen, qu'acò nous vaudra miés que cènt bataio gagnado !... »

Es pèr acò, Midamo e car Felibre, que lou pensaire de 1850, counsciènt dòu deveni di naciounalita, aurié seguramen claus sa dicho coume seguis :

Pèr qu'uno respelido miejournalo ague l'astrado la meiouro, es de souveta qu'elo chausigue pèr fougau la terro d'Arle, ilustre caire-fourc di pople e mesouioun de la naciounalita prouvençalo; es de souveta que lou sentimen de la lengo vèngue ressuscita l'enavans de la raço; es de souveta, pèr compli tau pres-fa, que lou dialèite d'Arle fugue elegi dóu Verbe e qu'un grand pouèto s'auboure pèr l'ilustra magnificamen...

Quento joio, o Felibre! quento fe, quento esperanço indestrutiblo dèvon-ti pas enarta nòstis amo, quand vesèn que lou pantai naciounau de 1850 s'es coumpli pan pèr pan... quand vesèn que l'asard i'es pèr rèn, e que, segound soun èime persounau, se d'ùni dison qu'èro uno causo escricho, d'àutri podon facilamen cerca li resoun pousitivo e determinanto d'aquéu miracle esmouvènt, d'aquéu miracle unen que marco la respelido miejournalo pèr la mai glouriouso dis astrado !... Es toujour que, dóu terraire d'Arle, en 1859, un cop de campano a restounti sus l'univers entié, sounant i quatre vènt la neissènço de *Mirèio*. Es toujour qu'uno lengo secutado cinq siècle à-de-rèng, e mespresado de si fiéu éli-meme, a, tout

d'un vanc, remounta vers li cimo de la glòri. Es toujour que, pèr la vertu de l'engèni, vounge milioun d'ome esparpaia, desnatura, isoula mouralamen, an représ, en cinquanto an, counsciènci de sa lengo et de sa raço, e que, vuei, li pensaire dóu mounde entié regardon vers Maiano coume de-vers la Mèco di Tèms avenidou.

Gènti dono e car Felibre, uno raço que, dóu prefound de si fruchaio, coungreio au soulèu de Diéu un miracle tau que *Mirèio*, acò's uno raço que se sauvo e que s'ilustro pèr l'eternita.

Es pèr acò que, de tout caire e cantoun de nosto terro d'O, tóuti li mascle d'aquelo raço, tóuti lis ome de bon voulé, d'enavans e de fe, qu'an l'estrambord de la patrio, de la grando patrio, — car la patrio es toujour grando, — es pèr acò que, tóuti, nous sian vuei acamina vers Arle, de cors e d'amo, pèr veni rèndre óumage au pouèto soubran que nous a tira dóu sourne, car tóuti coumprenèn e sabèn que la coumunioun dins *Mirèio* es la coundicioun essencialo de tout ome se disènt leimamen Felibre.

Mai, se tóuti couneissèn dins nosto amo lou camin glourious de Maiano, ounte lou grand mistèri de la raço s'es coumpli, se tóuti coumprenèn la pourtado avenidouiro d'aquéu nouvelun literàri que, desfourrelant coume un glàsi la lengo mistralenco, a fa flouri dins cinquanto an mai de cap-d'obro que ges d'autro lengo d'Europo, se tóuti nourrissèn pèr aquelo lengo mistralenco la mai fihalo amiracioun, es-ti, pèr acò, de dire que lou Mistralisme de nosto amo nous coumande d'abandouna li parla luro terrenalo qu'an bresiha sus nòsti brès!.... Ah! fiéu despietadous e desnatura, aquéu que lou pretendrié!

Liogo de coundana coume de patoues abastardi e mespresable li parladuro terradourenco que soun lou racinun vivènt e lou fuiun fougous de nosto lengo d'O, lou Mistralisme, tout au contro, a justamen destressouna pertout l'amour, lou respèt e lou culte d'aquéli parladuro. Es éu qu'a pertout prouclama lou dre à la vido de tóuti li manifestacioun de l'amo peirenalo. Es éu que dis au pastre, au pacan, à l'oubrié, au bourgés, es éu que dis en tóuti : « Parlo la lengo de ta maire, ilustro-la pèr toun obro, pèr toun acioun, pèr l'eisèmple de touto ta vido, à touto ouro, en tout liò ». Es éu que, pèr la voues dóu

Tresor mistralen, nous ensigno li règlo et lou bon biais de tóuti nòsti parla. Es éu qua saludo de-longo, coume un bon fraire einat, la flourido di pouèto de touto la lengo d'O. Es éu que vai cerca li Vermenouzo, lis Arnavielle, li Mir, li Castela, li Roubert Benoit, lis Isidor Salles, li Camelat, li Lacoarret, li Michalias, li Fedières, e tóuti, e tóuti lis autre, autant bèn li Biarnés que li Perigourdin e li Limousin, autant bèn li Toulousen que lis Auvergnas et li Cevenòu, es éu que li recampo tóuti dins uno memo coumunioun calendalo e que ié dis : « Salut à vautre, lèimis enfant de la Terro-Maire, que revihas l'enavans naturau, que descadenas lou libre èime de la Patrio ! Beven ensèmble lou vin de nòsti plant ! O, touquen lou got coume de fraire que se retrobon, car rebastissèn tóuti lou vièi casau de la famiho, à passa tèms rouina pèr l'enemi coumun ! »

Vaqui, Midamo e car Felibre, l'essènci memo de la dóutrino felibrenco. Vaqui lou Mistralisme éu-meme. Aquelo dóutrino a pèr elo de s'apieja sus li fa vivènt, sus lis èime naturau vivènt, sus l'engèni espountaniéu vivènt, e noun pas sus li farfantello vuejo di principe *a priori*, e noun pas sus li literaturo d'imitacioun e de coumando.

E, aro, en esperant l'obro dóu tèms, dins l'asseguranço qu'avèn de nosto respelido e di lèi de soun endeveni ; en esperant lis escasènço fatalo que, belèu à la subito, nous fourçaran d'intra dins li bataio decisivo, nous unissèn tóuti eici dins la ciéuta mistralenco pèr eicelènci, à coustat dóu Museon mistralen, dins l'esmeravihamen de la bèuta de Mirèio.

E tóuti, couneissènt que sian dóu Felibrige vertadié, couneissènt qu'éu soulet destressouno lis èime e li parla terrenau de tout lou Miejour, qu'éu soulet nous adraio e nous enauro vers l'unita prefoundo de nosto lengo, couneissènt enfin qu'un tau Felibrige es aquéu di Primadié, aquéu de Font-Segugno e de Maiano, iéu vous demande d'apoundre vòsti voues à la miéuno pèr crida d'un soulet alen : « Vivo lou Felibrige que viéu et qu'a de viéure ! Vivo lou Felibrige mistralen ! »

PÈIRE DEVOLUY.

L'APOCALYPSE EN HAUT-ENGADINOIS

(Suite et fin)

Cap. X

(1) Et eau hæ uis ün ôter aungel pusaunt gniand giu da schil, uestieu cun üna nüfla, et ün arch celestiêl sü sieu chiô ; et sia fatscha era sco l'g sulailg, et hauaiua pes sco culuonnas d'fœ : (2) et hauaiua in sieu maun ün cudeschét auert : et matét sieu pe dret sülg mêr, et snister sü la terra. (3) Et clamó cun granda uusth, sco cura ch'ün liun brügia. Et cura chel hauét clamô, schi faflaun set thuns lur uusths. (4) Et cura l's set thuns hauessen [840] faflô lur uusths, schi er'eau par scriuer. Et hæ udieu üna uusth da schil dschant â mi : Isigla las chiôsas chi haun faflô l's set thuns, et nu scriuer aquellas. (5) Et l'g aungel quæl ch'eau hæ uis stand sur l'g mêr et sur terra, ho aluô sieu maun â schil, (6) et ho giürô très aquel chi uiua saimper mę, quęl chi ho creô l'g schil et aquellas chiôses chi sun in aquel, et la terra et aquellas chiôses chi sun in aquêl : che nu uigna ad esser plü tijmp. (7) Mu îls dis de la uusth dailg setteuel aungel, cura chel cumainza ê sunêr cun la tüba, alhura uain â s' cumplijr l'g segret da dieu : daco chel ho predgiô très ses famalgs profets. (8) Et hæ udieu üna uusth da schil darchiô faflant cun me, et dschant : Vo et prain l'g cudesthét, chi es auert in maun delg aungel, chi sto sülg mêr et sü la terra. (9) Et eau sun ieu tiers l'g aungel dschant agli chel dés â mi l'g cudesthét. Et el dis â mi : Prain l'g cudesthét et l'g trauuonda, et el uain â fêr malagiêr tieu uainter, mu in tia buochia uain el ad esser dutsth sco ün mel. (10) Et eau hæ prais l'g cudesthét giu delg maun delg aungel et l'g hæ trauun-dieu, schi malagiêua mes uainter. (11) Et el dis â mi : Tü stouuas aunchia profetizêr ils paiauns, et in las [841] leaungias et ils pouuels et bgier araigs.

Cap. XI

(1) Et es â mi stô dô üna chianna sumgiaunta ad üna perchia et es stô dit â mi : Sto sü et imzüra l'g taimpel da dieu, et l'g huttêr, et aquels chi aduran in aquel. (2) Et la cuort chi es traunter l'g taimpel, bitta our dadoura, et nun imzürêr aquella, par che ch'ella es dêda als paiauns, et la cittêd sænta uignen els â zappignêr quaraunta duos mais : (3) et eau uœlg dêr â duos mias pardüttas : che profetizan, uestieus cun sacks, milli et duaschient sasaunta dijs. (4) Aquels sun las duos uliuas et l's duos chiandalijrs stand in terra in la uezüda da dieu. (5) Et sch' ünqualchiün uuol nuoscher ad els, schi uo our da lur bouchia fœ, et trauuonda lur inimichs, et sch' ünqualchiün l's uol uffender, schi stouua el gnir amazô in aquella guisa. (6) Et aquels haun pusaunza da clogier l'g schil che nu ploua ils dis da lur profetia : et haun pusaunza sur las ouuas da las müdêr in saung, et da batter la terra cun inmünchia plêia et inmünchia uuota che uœglian. (7) Et cura l'g haun glijfrô lur testimuniaunza, la bestchia quæla chi uain sü delg abijss uain â fêr incunter els guerra, et uain â l's uainscher et â l's amazêr. (8) Et lur corps uignen â giaschair par las plazzas da la cittêd granda, quæla chi spirituelmang uain anumnêda [842] Sodom et Aegyptus, innua ch' er nos signer es crucifichiô. (9) Et aquels da las sclattas et dals pœuels et da las leaungias et dals paiauns uignen â uair lur corps par trais dijs e miz, et nu uignen â l's laschêr metter lur corps îls mulimains. (10) Et aquels chi æfdan in terra uignen â s'allegrêr sur els et ad esser leeds et â s' trametter duns liün liôter, per che aquels duos profets apasc[h]iunêuan aquels chi habitêuan sur terra. (11) Et dsieua trais dijs et miz l'g spiert de la uitta da dieu es ieu in aquels. Et sun stôs sü lur pes, et es gnieu üna granda temma sur aquels chi l's haun uis. (12) Et haun udieu üna granda uusth da schil dschaut ad els : Gni sü aqui. Et els sun ieus sün schil in üna nüfla et lur inimichs l's haun uis. (13) Et in aquella hura es gnieu üna granda terra trimbla, et la dijsthma part de la cittêd es crudêda : et sun amazô in aquella terra trimbla set milli persunas : et l's ôters sun astramantôs

et haun dô glœrgia â dieu da schil. (14) L'g seguond uæ es tirô uia. Et uhé l'g ters uæ uain â gnir bôd. (15) Et l'g setiæuel aungel ho sunô cun la tüba, et sun duantêdas grandas uusths in schil, dschant : L'[s] ariginams da quaist muond sun fats ses da nos signer et da sieu Christ, et uain â regnêr saimper et saimpermæ. Amen. (16) Et l's uainc e quater seniours quæls chi sezan auaunt dieu in lur sizs sun tummôs sü lur fatschas, et haun a[843]durô dieu, (17) dschant : Nus dschain gracias â ti, signer deus omniputaint, quæl che tü ist et che tü eras et che tü uainst â gnir : per che che tü hæs arfschieu la tia granda pusaunza et hæst aregnô. (18) Et l's paiauns sun irôs, et es gnieu la tia ira, et l'g tijmp dals morts che uignen giüdgiôs : et che tü dettas la mersché â tes famalgs profets et â tes sencs et ad aquels chi temman tieu num als pitsthens et als grands, et che tü mettas â gippiri aquels chi mettan â perdar la terra. (19) Et l'g taimpel da dieu in schil es auert, et es stêda uisa l'archia da sieu testamaint aint in sieu taimpel : et sun duantô liüschernas et uusths et thuns et terras trimblas et granda tempesta.

Cap. XII

(1) Et es parieu in schil üna granda isaina. Una duonna uestida cun l'g sullaìlg et la liüna suot ses pes et in sieu chiô üna curuna da dudesth stailas. (2) Et siand purtaunta, schi bragiu' ella par parturir, et ho dœglias par parturir. Et es uaisa ün' ôtra isaina in schil. (3) Et uhé ün grand drauun cuotsthen, chi ho set testas et dijsth corns, et sü sias testas set curunas, (4) et la sa cua treia la terza part de las stailas dalg schil, et ho tramis aquella in terra. Et l'g drauun es stô auaunt la duonna, quæla chi era par parturir, che cura chella haués parturieu sieu filg, chel l'g trauundés. (5) Et ella parturít ün masckièl, quæl chi gniua ad arischer tuot pouuels cun üna perchia d'fier. [844] Et l'g ses filgs es stô dô d'maun tiers dieu et tiers sieu siz. (6) Et la duonna es fügida in ün deserd, innua che l'g era agli appinnô ün lœ da dieu, innua chella uain nudriêda milli duaschient sasaunta dis. (7) Et es duantô üna granda battaglia in schil. Michael et ses aungels cumbattaiuen

cun l'g drauun, et l'g drauun er cun ses aungels cunbattaiuen, (8) et nun haun pudieu stêr scunter né haun pudieu acchiatêr plü lœ in schil. (9) Et es dsthchiatschô oura aquel grand drauun la uyglià zerp, quæla chi ho num l'g diauel et satanas, quæl chi surmaina tuotelg muond, et es bittô in terra, et cun el sun bittôs oura ses aungels. (10) Et eau hæ udieu üna granda uusth. dschant: Huossa es duantô l'g salüd et la uirtüd, et l'g ariginam da nos dieu et la pusaunza da sieu Christ : per che elg es chiatschô oura l'g acchiüsêdar da nos frars, quælchi acchiüsêua els auaunt dieu d'di et d' not : (11) et els l'g haun uit três l'g saung de l'g agnilg, et parmur dalg plêd de la sia testimuniaunza, et nun haun amô lur uitta infina â la mort. (12) Par aquê's allegrô uus schils et uus chi stæs in els. Væ â uus chi stæs in terra et îlg mêr, par che l'g diauel aquel es gnieu giu tiers uus, quæl chi ho üna grand'ira, sauiand chel ho aunchia poick tijmp. (13) Et dsieua che l'g drauun ho uis chel es stô bittô in terra, schi ho el perseguittô la duonna quela chi hauaiua parturieu l'g masckiel [845]. (14) Et â la duonna sun stêdas dêdas duos êlas d'üna granda eaula, chella sthuulàs îlg desert, in sieu lœ, innua chella uain nudriêda par tijmp, et par tijmps, et par meza l'g tijmp our da la fatstha da la zerp. (15) Et la zerp ho bittô our de la sia buochia dsieua la duonna ün'ouua co ün flüm, par chella gnis pigliêda dalg flüm. (16) Et la terra ho agiüdô la duonna, et la terra ho auiert sia buochia et ho asuruieu l'g flüm, quel che l'g draun hauaiua bittô our da sia buocchia. (17) Et l'g drauun es stô irô incunter la duonna : et es tirô uia par fêr battaglia cun l's ôters. L'g sem da quella, quæls chi saluan l's cumandamains da dieu, et haun la testimuniaunza da Iesu Christi. Et stet sü l'g sablun delg mêr.

Cap. XIII

(1) Et hæ uis gniand sü delg mêr üna bestchia quæla chi hauaiua set testas et dijsth corns, et sur ses corns dijsth curunas, et sur sias testas l'g num de la blastemma. (2) Et la bestchia quæla ch'eau hæ uis sumgiêua ün Liunpard, et ses pes eran sco l's pes d'ün huors, et la sia buochia sco la buochia

d'ün liun. Et l'g drauun ho dô agli sia uirtüd et sieu siz et sia granda pusaunza (ed. pusaunaa). (3) Et hæ uis ün da ses chiôs amazô sco da mort, et la sia plêia da mort es guarida. Et es stô üna müraueglia par l'uniuersa terra [846] dsieua la bestchia. (4) Et haun adurô l'g drauun quæl chi ho dô pusaunza â la bestchia, dschant : chi sumaglia â quaista bestchia et chi po cumbatter cun ella? (5) Et es agli dô üna buocchia da faflêr grandas chiôses et blastemas. Et es agli dô pusaunza da fêr [guerra] mais quaraunta duos. (6) Et ho auiert sia buocchia in blastemmas incunter dieu, par blastmêr sieu num et sieu tabernacquel et aquels chi staun in schil. (7) Et es agli dô da fêr guerra incunter l's sænes et da l's uainscher. Et es agli dô pusaunza in scodüna sclatta, in scodün pœuel, in scodüna leaungia, in scodüna lieud, (8) et uignen à l'adurêr tuots aquels chi habitten sur la terra : da quæls lur num nun es scrit îlg cudesh de la uitta delg agnilg, quæ chi es amazô dalg prüm cumanzamaint delg muond. (9) Schi qualchiün ho uraglia, schi ôda. (10) Chi maina in praschun, uo in praschun : et chi amaza cun la spêda stouua er murir cun la spêda. Aqui es la pacijncia et la fe dals sænes. (11) Et hæ uis ün' ôtra bestchia gniand sü de la terra, quæla hauaiua duos corns, quæls chi sumgiêuan aquels delg agnilg, et faflêua sco l'g drauun. (12) Et fo tuotta la pusaunza de la prümma bestchia in sia uezüda, et fo che la terra et aquels chi staun in ella aduran la prümma bestchia, da quæla füt guarieu la plêia da mort. (13) Et fo grandas isainas, chella fo er gnir l'g fœ giu da schil in la uezüda da la lieud. (14) Et surmaina aquels chi staun in terra très las isainas chi sun dêdas da fêr agli, in la uezüda de la bestchia, dschant ad aquels chi staun in terra, che faschen l'inmêgina de la bestchia, quæla chi ho la plêia de la spêda, et es uiuida. (15) Et es agli dô chella dés l'g spiert â l'imêgina della bestchia, et che l'imêgina della bestchia fauella, et fascha che tuots aquels chi nun aduran l'imêgina della bestchia che uignen amazôs. (16) Et fo che tuots pitschens et grands et aricks et pouuers, libers et famalgs prendan l'g signêl sü lur maun dret, â sü lur fruns. (17) Et ch'ün nu possa né cumprêr ne uender upœia chel hêgia l'g signêl u l'g num de la bestchia u l'g inn[u]mber da sieu num. (18) Aqui es la sabijnscha, chi ho intellét fo araschun [548] delg innumber de la

bestchia, perche elg es l'g innumber delg hum, et l'g sieu innumber es sijsschient et sasaunta sijs.

Cap. XIIII

(1) Et hę uis, et uhé ün agnilg chi sto sülg munt da Sion, et cun el schient quaraunta quater milli chi haun l'g num dalg ses bab scrit in lur fruns. (2) Et hæ udieu üna uusth da schil sco la uusth da bgierras ouuas, et sco la uusth dad ün grand thun, et hæ udieu la uusth dals chiantaduors chi sunêuan cun lur citras. (3) Et chiauntan sco üna nuoua chianzun auaunt l'g thrun, et auaunt l's quater alimeris et l's seniours : et üngiün nu pudaiua imprender quella chianzun ôter co aquella schient quaraunta quater milli, quæls chi sun cumprôs de la terra. (4) Aquaists sun aquels, chi nu s'haun brudgiôs cun las dunauns : per che che sun vergins. Aquæls uaun partuot sieua l'g agnilg innua chel mæ uo. Aquels sun cumprôs de la lieud l'g prüm früt â dieu et agli agnilg (5) et in lur buocchia nun es acchiattô ingian. Per che els sun sainza macla auaunt l'g thrun da dieu. (6) Et hæ uis ün ôter aungel schuuland par meza l'g schil, chi hauaiua l'g perpetuæl euangeli, par predgiêr ad aquels chi staun sü la terra, â tuotta la lieud, â scodüna sclatta, et â scodüna leaungia, et â scodüni [849] pœuel, (7) dschant cun granda uusth : Tmé dieu et dêd agli hunur, per che elg es gnieu l'hura da sieu giüdici : ei aduró aquel chi ho fat l'g schil et la terra et l'g mêr, et las funtaunas da l'ouua. (8) Et ün ôter aungel es gnieu sieua, dschant : Ella es tumêda, Babylon, aquella granda cittêd : per che ch'ella ho dô da baiuer dalg uin da l'ira da sieu ruffianæng â tuotta la lieud. (9) Et l'g ters aungel es gnieu dsieua aquels, dschant cun granda uusth : Sch' ünqualchiün adura la bestchia et la sia imêgina et prain l'g signêl in sieu frunt u in sieu maun, (10), er aquel uain â baiuer delg uin da l'ira da dieu, quel chi es mastdô cun l'g spür uin in l'g bacchiêr de la sia ira. Et uain â gnir apaschiunô cun fœ et cun suolper in la uezüda da ses saincs aungels, et auaunt la uezüda dalg agnilg. (11) Et l'g füm da lur turmaint uain ad ir sü saimper et saimpermæ. Né haun pôs né d' di né d' not aquels chi aduran la bestchia et la sia immêgina, et

sch' ünqualchiün arschaiua la nuoda dalg sieu num. (12). Aqui es la pacijncia dals sænes. Aqui aquels chi saluan l's cumandamains et la fe da Iesu. (13) Et hæ udieu üna uusth da schil dschant â mi : Scriua : Biôs l's morts chi muoren îlg signer da quinder inuia. (14) Schi schert l'g spiert disth : par chels hêgian pôs da lur fadias, mu lur houres uaun dsieua els. (14) Et hæ uis, et uhé [850] üna nüfla alua, et sur la nüfla ün chi sezaiua, chi era sumgiaunt alg filg del hum, chi hauaiua sü sieu chiô üna curuna d'ôr et in sieu maun üna fôtsth agiüzêda. (15) Et ün ôter aungel es ieu our delg taimpel clamand cun granda uusth ad aquel chi sezaiua sü la nüfla : metta la tia fôtsth et seia : per che elg es gnieu (ed. gnien) l'hura â ti, che tü seias, per che che la mes de la terra es gnida secchia. (16) Et aquel chi sezaiua sü la nüfla ho mis sia fôtsth in terra et la terra es sgiêda. (18) Et ün ôter aungel es gnieu our delg huttêr, quæl chi hauaiua pusaunza sur l'g fœ, et ho clamô cun granda uusth ad aquel chi hauaiua la fôtsth agiüzêda, dschant: metta tia fôtsth agiüzêda et uindemgia l's punchiêrs de la terra, per che las sias hüias sun madüras. (19) Et l'g aungel ho mis sia fôtsth agiüzêda in terra et ho uindemgiô : la uigna de la terra, et ho mis aint îlg grand tuorchiel da l'ira da dieu. (20) Et l'g tuorchiel es chialchiô our dadour la cittêd, et es ieu saung our delg tuorchiel, infina sü als frains dels chiauals da lung infina milli et sijs schient stêdis.

Cap. XV

(1) Et hæ uis üna ôtra granda et mürafgliusa isaina in schil, set aungels, quels chi [851] hauaiuen set las plü dauous plêias, per che in els es glifrô l'ira da dieu. (2) Et hæ uis sco ün mêr d'uaider mastdô cun fœ, et aquels chi mnêuan la uictoria de la bestchia, et de la sia immêgina, et dalg innumber da sieu num, stand sü l'g mêr d'uaider, et hauaiuen las citras da dieu, (3) et chiantêuan üna chianzun da Moysi famalg da dieu, et la chianzun dalg agnilg, dschant : Grandas et mürafgliusas las tias houres, signer deus omniputaint, giüstas et uairas sun las tias uias, ô araig dels sænes. (4) Chi nu daia tmair, signer, et nu daia glurifichiêr tieu num ? Per che tü

sul ist bun. Per che tuots pouuels uignen â gnir et adurêr te in tia uezüda, per che che tes giüdicis sum manifestôs. (5) Et dsieua aqué hæ eau uis, et uhé elg es auert l'g taimpel dalg tabernaquel da la testimuniaunza in schil, (6) et sun ieu oura set aungels, chi hauaiuen set plêias, dalg taimpel, uestieus cun linzœl net et alf, et schintôs intuorn lur bruosths cun schintas d'ôr. (7) Et ün dals quater alimeris det als set aungels set tazzas d'ôr, plainas da l'ira dalg uiuaint dieu saimper et saimper mæ. (8) Et l'g taimpel es implieu d' füm de la maiestêd da dieu, et da la sia uirtüd, et üngiün nu pudaiua antrêr îlg taimpel, infina che nu füssen glifrêdas las set plêias dals set aungels.

[852] CAP. XVI

(1) Et eau hæ udieu üna granda uusth delg taimpel, dschant als set aungels : Izen et spandé oura in terra las set tazzas da l'ira da dieu. (2) Et es tirô uia l'g prüm aungel, et ho spauns la sia tazza in terra, et es fat üna mêla plêia et nuschaifla â la lieud, quels chi hauaiuen la nuoda de la bestchia, et in aquels chi adurêuan la sia immêgina. (3) Et l'g seguond aungel ho spauns la sia tazza îlg mêr, et es duantô saung sco da ün muort, et scodüna huorma chi uiuaiua îlg mêr es muorta. (4) Et l'g ters aungel ho spauns la sia tazza îls flüms, et in las funtaunas da l'ouua, et sun duantêdas saung. (5) Et hæ udieu ün aungel dschant : Signer, tü ist quel chi ist et chi eras, et sænc, per che che tü hæst giudichiô aquaistas chiôses, (6) per che els haun spauns l'g saung da tes sæncs et da tes profets, et tu hæs dô ad els saung da baiuer. Per che els sun vengiauns. (7) Et hæ udieu ün ôter schant : Schi, signer deus omniputaint, l's tes giüdicis sun uairs et giüsts. (8) Et l'g quart aungel ho spauns sia tazza îlg sullailg et es dô agli da apaschiunêr la lieud cun la sckialmauna três l'g fœ. (9) Et la lieud haun hagieu chiôd cun granda sckialmauna, et haun blastmô l'g num da dieu, quæl chi ho la pusaunza sur aquaistas plêias, nè haun hagieu arüflijnscha da lur putrœgnas, par dêr agli [853] glœrgia. (10) Et l'g quint aungel ho spauns la sia tazza sü l'g siz da la bestchia, et sieu ariginam es gnieu sckiür, et haun

murdieu lur leaungias par gramezchia, (11) et haun blastmô l'g dieu da schil par lur duluors et par lur bignuns, né sun imgiurôs da las lur houres. (12) Et l'g sijsæuel aungel ho spauns la sia tazza in aqué grand flüm Euphratem, et l'ouua es sütta, par che gnis appinô la uia dels araigs da leuant. (13) Et eau hę uis gniand our da la buochia dalg drauun et our da la buochia de la bestchia et our de la buochia dalg fuos profet trais mêlnets spierts in mœd da raunas. (14) Per che é sun spierts dals dimunis chi faun isainas par che giessen tiers l's araigs da tuotta la terra als araspêr à la battaglia da quel grand di delg omniputaint dieu. (15) Uhé eau uing sco ün lêdar. Biô es aquel chi uaglia et chiüra sia uesckimainta, chel nu uigna ad ir nüd et che uezan sia tuorp. (16) Et ho araspô aquels îlg lœ chi uain anumnô in hebreasth Armaggedon. (17) Et l'g setteuel aungel ho spauns sia tazza îlg lær. Et es ieu oura üna granda uusth da schil dalg thrun, dschant : Elg es fat. (18) Et sun gnieu liüschernas et uusths, et thuns et üna granda (éd. grauda) terra trimbla, talla chi mæ nun es stêda, dapœia che la lieud es stêda sur terra ün talla taunt granda terra trimbla. (19) Et la granda cittêd es fatta in trais pars [854] et las cittêds dals paiauns sun aruinêdas. Et la granda Babijlon es gnida in memœrgia auaunt dieu, per dêr agli l'g bacchiêr dalg uin dalg desthdeng de la sia ira. (20) Scodüna isla es fügida et l's munts nu sun acdiattôs. (21) Et es gnieu üna granda tempesta giu da schil sco ün talent in la lieud, et la lieud haun blastmô dieu par la plêia de la tempesta, par che la sia plêia es stêda fatta fick granda.

Cap. XVII

(1) Et uen ün dals set aungels, quæls chi hauaiuen set tazzas et ho faflô cun me dschant â mi : Vitten ch'eau vœlg amussêr â ti la cundannaschun de la granda pittauna, quæla chi seza sur bgierras ouuas, (2) cun aquæla haun aruffianô l's araigs de la terra, et sun inauriôs aquels chi staun sur terra cun l'g uin da sieu pittancœng. (3) Et l'g spiert m'ho purtô îlg deserd. Et hæ uis üna duouna seziand sün üna bestchia cuotsthna plaina d'nums de la blastemma, chi ho set testas et dijsth(s)

corns. (4) Et la duonna era uestida d' purpur et d' sckiarlatta, et era sardurêda (sic) cun our, et cun pedra preciusa, et cun perlas, et hauaiua in sieu maun ün bachiêr d'ôr, plain d'huribles chiôses e d' spurchijnscha de la sia luxürgia. (5) Et in sieu fiunt era scrit l'g num : L'g Secret, Babijlon granda mamma delg pittanœng, et da las horiblas chiôses de la terra. (6) Et hæ uis üna [855] duonna aiura dalg saung dals sæncs, et dalg saung dals marters da Iesu. Et eau m'hæ stmürafgliô cura ch' eau hæ uais aquella cun üna granda müraueglia. (7) Et l'g aungel dis â mi: per che hæst müraueglia? Eau uœlg dir â ti l'g segret de la duonna, et da la bestchia chi port' aquella, quæla chi ho(t) set testas et dijsth corns. (8) La bestchia, quæla che tü hæs uis, es stêda et nun es, et uain â gnir sü delg abijs, et uain ad ir in perdizun, et uignen â s'astmürafgliêr tuot aquels chi staun in terra : da quæls lur nums nu sun scrits îlg cudesth de la uitta, dalg mund creô innò, ueziand la bestchia, quæla chi era et nun es. (9) Et aqui es l'g inclijt, quæl chi ho sabbijnscha. Las set testas sun set munts, sur quæls chi seza la duonna, et sun set araigs. (10) Schinc sun tumôs, et ün es aunchia, et liôter nun es aunchia gnieu. Et cura chel uain, schi stouua el stêr poick tijmp. (11) Et la bestchia quæla chi era et nun es, et aquel es l'g uttæuel, et dals set, et uain ad ir â gippiri. (12) Et l's dijsth corns quæls che tü hæs uis sun dijsth araigs quæls chi nun haun aunchia arfschieu l'g ariginam. Mu els uignen ad arschaiuer la pusaunza sco araigs in ün' hura cun la bestchia. (13) Aquels haun tuot ün cuselg et daun lur uirtüd et pusaunza â la bestchia. (14) Aquels uignen â cumbatter cun l'g agnilg. Et l'g agnilg uain â l's uainscher : per che el es l'g signer dals signuors, et araigs dels araigs. [856] Et aquels chi sun clamôs cun el, et elets, et fidels, (15) Et el dis â mi : Las ouuas, quælas che tü hæs uis, innua chi seza la pittauna, sun l's pouuels et la lieud, et l's paiauns et las leaungias. (16) Et l's dijsth corns, quæls che tü hæs uis in la bestchia, aquels chi uignen ad hauair in œdi la pittauna, et uignen à fêr ella deserta et nüda, et uignen â magliêr sia chiarn, et uignen â la brüschêr cun fœ. (17) Per che deus ho dô in lur cours, che faschen aqué chi plêscha agli, et che faschen üna uœglia et che detten lur ariginam â la bestchia, infina che uain cumplieu la uerua da dieu.

(18). Et la duonna che tü hæs uis es la cittêd granda, quæla chi ho l'g ariginam sur l's araigs de la terra.

Cap. XVIII.

(1) Et dsieua aqué hæ eau uis ün ôter aungel gniand giu da schil, chi hauaiua granda pusaunza, et la terra es gnida clêra de la sia splendur. (2) Et ho clamô cun forza ad huôta uusth, dschant : ella es tumêda, la granda Babijlon, et es fatta üna habitaunza dals dimunis, et ün salf da scodün mêl spiert, et ün salf da scodün brudi et mêluuglieu utschilg : (3) per che che delg uin da l'ira da sieu pittanæng haun bauieu tuot pouuels. Et l's araigs de la terra haun aruffianô cun ella, et l's merchiadauns da la terra sun gnieus aricks de la pusaunza da lur delets. [857] (4) [Et] hæ udieu üna ôtra uusth da schil dschant : Izen our da quella, mieu pœuel, che uus nu saias personêuels da lur pchiôs et che uus nun arschaiuas da lur plêias. (5) Per che lur pchiôs sun arriuôs infina sün schil, et deus s'ho algurdô da lur nusthdæts. (6) Arendé agli suainter chella ho fat â uus, et indublô agli l'g dubel suainter sias houres. Maté aint agli l'g dubel in aqué bacchiêr chella ho mis aint â uus. (7) Quaunt sco ella s'ho hundrô se suessa et es stêda iu delets, taunt matté aint agli turmaint et plaunt; per che ella disth in sieu cour : Eau sez aregina, et nu sun uaidgua et nu uing â uair plaunt. (8) Très aqué in ün di uignen â gnir sias pleias, la mort, l'g plaunt et la fam, et uignen abrüschôs cun fœ : per che che l'g signer deus es pusaunt, quæl chi uain â giüdichiêr aquella. (9) Et l's araigs de la terra uignen â cridêr aquella, et fêr mel uiers par aquella, quæls chi haun aruffianô, et sun uiuieus in delets cun ella, cura che uignen â uair l'g füm da sieu arder, (10) stand dalænsth parmur de la temma da sieu turmaint, dschant : Væ, uæ ad aquella granda cittêd Babijlon, aquella pusaunta cittêd, per che in ün' hura es gnieu l'g tieu giudici. (11) E l's merchiadouns da la terra cridan et plaunschan sur ella, par che chella nu cumpra plü la lur merchantia (12) d'ôr, d'argient, d'pedra preciusa, né d'per [858] las né d'bucchiaschin, né d'sckiarlatta né d'saida né d'üngiün lain sauurieu né d'üngiün uaschilg d'aucœri, né

d'ünginm uaschilg d' lain precius né d'lutun, né d'fier né d'marmel (13) né cinamonum, né d'chiôia sauurida, né d'hüt, né inschais né uin né œli né da la flur d'farina né furmaint né giumains né nuorsas né chiauals né chiarettas né d'sckiefs né da las hormas da la lieud. (14) Et l's pums delg ariginam de la tia horma sun partieu our da te. Et tuotta grascha et tuottas bellas chiôsas sun passêdas uia â ti, et nu uainst huossa plü â las acchiatêr. (15). L's merchiadauns da quaistas chiôses, quæls chi sun fats aricks, uignen â stêr da lœnsth dad ella, par temma da sieu turmaint, cridant, planschant, (16) et dschant: Væ, uæ ad aquella granda cittêd, qugla chi era uestida cun buchiaschin, cum sckiarlatta et era cun saida, et era sardurêda cun or et cun pedra preciusa et cun perlas. (17) Per che in ün' hura sun é abandunêdas tauntas arichezzas. Et scodün guuernadur da nêfs, et la cumpagnia tuotta da las nêfs, et nautijrs, et chi lauuran îlg mêr, sun stôs da lœnsth: (18) et haun clamô ueziand l'g l'g füm da sieu arder dschant: Qugla era sumgiaunta ad aquella granda cittêd? (19) Et haun mis puolura sü lur chiôs et haun clamó cridant et planschant: Væ uæ, aquella granda cittêd, in aqugla che sun gnieus aricks, tuot aquels chi [859] hauaiuen nêfs îlg mêr da lur pritsths, per che in ün' hura es ella abandunêda (éd. abundunêda. (20) 'S'allegró sur aquella, l'g schil, et saincs apostels et profets, per che deus ho giüdichiô uos giüdici dad ella. (21) Et ün ferm aungel prandét sü üna pedra sco üna granda muola et la bittó îlg mêr dschant: cun aquaista früza uain â gnir bittêda aquella granda cittêd Babylon, et nu uain plü mæ â s'acchiatêr. (22) Et la uusth da quels chi sunan las cytras et dals chiantaduors et da quels chi sunan tiuels, et la tüba, nu uain â gnir udida plü in te, et scodün artischaun, da quæl art chi saia, nu uain â s'acchiatêr plü in te. Et la uusth dalg mulin nu uain â gnir udida plü in te. (23) et la liüsth da la glimijra nu uain â dêr plü clêr in te, et la uusth dalg spus et de la spusa nu uain aqui dsieua â gnir udida in te: par che tes merchiadauns eran princips de la terra: par che tuots pouuels sun sur[u]ieus in tes zœbers, (24) et in ella es acchiattô l'g saung dals profets et dals sænes et da tuots aquels chi sun stôs amazôs sur terra.

Cap. XIX

(1) Dsieua aquellas chiôses hg eau udieu üna granda uusth da bgierra lieud in schil, chi dschaiua : Alleluia l'g salüd et l'hunur et la glœrgia et pusaunza â dieu nos signer (2) per che ses giüdicis sun uairs et giüsts, per che el ho giüdichiô da la granda pittauna, quæla chi ho cun sieu pittanœng guastô la terra, et ho fat uandetta [860] dalg saung da ses famalgs our dalg maun da quella. (3) Et darchiô dissen é : Alleluia. Et l'g füm giet sü saimper et saimpermæ. Et s'bittaun giu l's uainc e quater seniours et l's quater alimeris, et aduran dieu chi sezaiua sülg trun, dschant : amen, alleluia. (5) Et es ieu üna uusth our delg thrun dschant : dsché lôd â nos dieu, tuots sæncs, et aquels chi tmais dieu, pitschens et grands. (6) Et hæ udieu la uusth dad ün grand pœuel, sco la uusth da bgierras ouuas, et sco la uusth da grand thuns, dschant : Alleluia, per che nos signer deus omniputaint ho regnô. (7) N's allegrain et stain lêds et dain glœrgia â dieu, per che é sun gnieu las nuozzas dalg agnilg et la sia mugliêr s'ho parderschida. (8) Et es agli dô, chella s'uijsta cun buchiaschin l'g plü net et l'g plü fin, per che l'g buchiaschin sun las giüstificatiuns dals sæncs.(9) Et dis â mi : scriua : biôs sun aqueis chi sun clamôs â la[s] nuozzas dalg agnilg. Et dis â mi : Aquaista uerua da dieu sun uaira.(10) Et eau sun tumô giu auaunt ses pes per l'g adurêr. Et el dis â mi : guarda che tü nu faschas. Eau sun famalg cun te et cun tes frars, quels chi baun la testimuniaunza da Iesu. Adura dieu. Per che la testimuniaunza da Iesu es l'g spiert de la profeciæ.(11) Et eau hæ uis l'g schil auert, et uhé ün chiaualg alf : et ün chi sezaiua sün el : chi hauaiua num fidel et uræst, et cun iusticia giüdichia et cumbatta. (12) Et ses œilgs er-[861]-ran sco flamma delg fœ, et in sieu chiô eran bgierras curunas, et hauaiua ün num scrit d'ingiün nu so ôter co el, (13) et era uestieu cun üna uesckimainta titta cun saung. Et l'g num uain anumnô l'g plêd da dieu. (14) Et l's exercits chi sun in schil giaauen dsieua el cun chiauals alfs, uestieus cun bucchiaschin alf et net : (15) et our da sia buocchia gniua üna spêda tagliainta dad amanduos mauns, par chel

batta cun aquella l's paiauns. Et uain ad arischer aquels cun úna perchia d'fier, et el sues uain â chialchiêr l'g tuorchiel da la fürgia et da l'ira delg omniputaint dieu.(16) Et ho in sia uesckimainta et in sia cuossa scrit ün num : Araig dels araigs et signer dals signuors. (17) Et hæ uis ün aungel stand îlg sullailg, et clamand cun granda uusth dschant â tuot utschels quæls chi sthuolan par meza l'g schil : Gni et 's araspó â la schaina da dieu, (18) che uus maglias las chiarns dels araigs e las chiarns dels chiapitaunis e las chiarns dels pusauns, et las chiarns dels chiauals et da quels chi seza[n] sün els, et las chiarns da tuot libers et famalgs, et d'pitschens et grands. (19) Et hæ uis la bestchia et l's araigs de la terra, et lur exercits araspôs par fêr battaglia cun aquel chi sezaiua sülg chiaualg et cun sieu exercit. (20) Et la bestchia es appiglièda et cun ella l'g pseudoprofet quæl chi hauauia fat isainas auaunt ella, [862] cun aquælas chel hauaiua surmnô aquels chi hauaiuen arfschieu l'g signêl de la bestchia, et aquels chi haun adurô sia immêgina. Et aquels duos sun bittôs uifs îlg leich del fœ, chi arda cun suolper, (21) et l's ôters sun amazôs cun la spêda da quel chi seza sü l'g chiaualg, quæla chi uain our da sia buocchia, et tuot uschels sun as adu'ôs da lur chiarns.

Cap. XX

(1) Et hæ uis ün aungel gniand giu da schil chi hauaiua la clêf delg Abys, et üna granda chiadaina in sieu maun. (2) Et appiglió l'g drauun l'g uijlg serpaint, quælchi es l'g diauel, et satanas, et l'g lió par milli ans, (3) et l'g bittó îlg abys, et l'g sarró alaint, et isagló sur el, chel nu surmaina plü la lieud, infina che gnissen cumplieus l's milli ans. Et dsieua aqué stouua el gnir ün po d'ün tijmp dsthliô, (4) et eau hę uis l's sizs et sun sazieus sur aquels, et es ad els dô giüdici, et las hormas da quels chi sun sckiauazôs parmur de la testimuniaunza da Iesu, et parmur dalg plêd da dieu, et aquels chi nun haun adurô la bestchia né la sia imêgina né arfschieu la sia nuoda in lur fruns u in lur mauns, et sun uiuieus et haun aregnô cun Christo milli ans. (5) Aquaista es la prümma aresüstaunza. (6) Biô et sænc es a-[863]-quel chi ho part in la

prümma aresüstaunza. Et in aquels la seguonda mort nun ho pusaunza, dimperse els uignen ad esser sacerdots da dieu et da Christi, et uignen ad aregnêr cun el milli ans. (7) Et cura che sun cumplieus l's milli ans, schi uain satanas alargiô da sia praschun, (8) et uain ad ir oura par chel surmaina la lieud, quæla chi es sü l's quater chiantuns de la terra. Gog et Magog et chel araspa aquels in battaglia, da quels lur inumber es sco l'g sablun delg mêr, (9) et sun ieus sü l'g læd de la terra, et incrasaun aint l'g chiamp dals sænes et la cittêd chiêra. Et es gnieu giu l'g fœ da dieu da schil, et ho traundieu aquels. (10) et l'g diauel quæl chi surmnêua aquels, es bittô îlg leich delg fœ et delg suolper, innua che la bestchia et l's fôs profets uignen appaschiunôs d'di et d'not saimper et saimpermæ. (11) Et hæ uis ün grand thrun et alf, et ün chi seza sün el, da la uezüda da quæl chi fügia la terra et l'g schil, et nun es acchiattô ad els lœ. (12) Et hæ uis grand morts et pischens stant in la uezüda da dieu et l's cudesths sun auerts, et ün ôter cudesth de la uitta es auert, et l's morts sun giüdichiós our da quellas chiôses chi eran scrittas îls audesths suainter lur houres : (13) l'g mêr ho dô (do) l's muorts, quels chi eran in el, et la muort et l'g infiern haun dô aquels chi eran in els, et [864] es da scodün da quels giüdichiô suainter lur houres. Et l'g ifiern et la mort sun bittôs îlg leich delg fœ. Aquaist es la mort seguonda, (15) et aquel chi nun es acchiattô scrit îlg cudesth de la uitta, aquel es bittô îlg leich delg fœ.

Cap. XXI

(1) Et hæ uis l'g schil nuof et la terra nuoua. Per che l'g prüm schil et la prümma terra era sinida et l'g mêr nun era huossa. (2) Et eau Iohannes hæ uis la sænchia cittêd nuoua Hierusalem gniand giu da schil parderta da dieu sco üna spusa affiteda â sieu marid. (3) Et hæ udieu dalg thrun üna gran la uusth, dschant : Uhé l'g tabernacquel da dieu cun la lieud, et uain ad habitêr cun els. Et els pouuels uignen ad esser ses. (4) Et deus uain â terscher scodüna larma giu da lur œlgs. Et la mort nu uain ad esser plü né plaunt né bragizzi, né plü dulur, per che las prümmas sun tirêdas uia. (5) Et aquel chi sezaiua

îlg thrun dis : Uhé eau fatsth tuottes chiô-as nuouas. Et dis â mi : Scriua, per che aquaista uerua es fidela et uaira. (6) Elg es fat. Eau sun alpha et omega, l'g cumainzamaint et la fin. Eau uœlg dêr par amur ad üni chi ho sait da la funtauna de l'ouua uiua. (7) Aquel chi la uainscha uain â possidair tuot, et eau uœlg esser ses deus et [865] el uain ad esser â mi filg. (8) Mu als tmuos et als mel crettaiuels et als horribels et als humicidiers et als pittanijrs et als zoebers et idolaters et â tuots mansnêrs, lur part uain ad esser îlg leich chi arda cun fœ et suolper, quæl chi es la mort seguonda. (9) Et uen tiers me ün dals set aungels, da quels chi bauaiuen las set tazzas plainas da las set las plü dauous plêias, et ho faflô cun me, dschant. uitten et ea[u] uœlg amussêr â ti la spusa muglier delg agnilg: (10) Et l'g spiert m'purtó sün ün grand munt et hôt, et mussó â mi la granda citêd Hierusalem sænta, gniand da dieu giu da schil, (11) chi hauaiua la claritæd da dieu. Et la sia liüsth era sumgiaunta â ha pedra la plü preciusa sco â Iaspidi chi trêia â christalg : (12) et hauaiua ün grand mür et hôt, et hauaiua dudesth aungels : et l's nums scrit[s] sü sura, quæls chi sun l's nums da las sclattas dals filgs da Israel, (13) da damaun uard trais portas, dad' üngiün' hura trais portas, da mezdi trais portas, da saira uard trais portas : (14) et l'g mür de la cittêd, chi ho dudesth fundamains, et in aquels fundamains dudesth nums dals apostels delg agnilg. (15) Et aquel chi faflêua cun me hauaiua üna imzüra, üna chianna d'or, par imzurêr la cittêd et las sias portas et sieu mür. (16) Et la cittêd es [866] missa in quẽdar, et la sia lungeza es inguæl taunt sco la ledezza : et el ho imzürô la cittêd cun la chianna d'ôr par dudesth milli stêdis, et la sia lungezza et hutezza et ledezza eran inguêlas. (17) Et ho imzurô l'g mür da quella, schient quaraunta quater bratsths muots, l'imzüra e[r]a d'ün hum, quæla chi es dalg aungel. (18) Et la mürêda delg mür era d'Iaspide. Mu ella cittêd era d'ôr net, sumgiaunt ad ün net uaider, (19) et l's fundamains delg mür de la cittêd eran hürnôs sü cun imünchia pedra preciusa. L'g prüm fundamaint (éd.—ains) era Iaspis : l'g seguond Saphir : l'g ters Calcedonius : l'g quart Smaragdus : (20) l'g quint Sardonyx : l'g sijsæuel Sardius : l'g settæuel Chrysolitus : l'g uttæuel Berillus : l'g nuêuel Topazius : l'g dijsthæuel Chrysoprasus : l'g

ündaschguel Hyacintus : l'g dudastheuel Ametystus. (21) Et dudesth portas sun dudesth perlas, in imunchia porta era üna perla. Et la plazza de la citêd era ôr net, sco ün uaider liüschaint. (22) Et eau nu hæ uis taimpel in aquella : per che l'g signer deus omniputaint et l'g agnilg es l'g taimpel da quella (23) Et la cittêd nun ho bsüng né d' sullailg né d' liüna par fêr dêr in aquella : per che la claritæd da dieu fo liüsth in ella et la sia glimijra es l'g agnilg. (24) Et l's pouuels chi sun saluôs uignen â chiaminêr in aquella cun la sia liüsth, et l's araigs de la [867] terra uignen â mnêr aint in ella la lur glœrgia. (25) Et làs sias portas nu uignen â gnir sarrêdas traunter di. Per che alló nu uain ad esser not. (27) (1)Et nu uain ad ir aint in aquella ünqualchiôsa chi la brudgia u chi fatscha sthgrischur, et manzœgnia : mu sulettamang aquels chi sun scrits îlg cudesth de la uitta delg agnilg.

Cap. XXII

(1) Et amussó â mi ün flüm pür d'ouua uiua chi liüschiua sco ün crystalg, quæl chi gniua oura dalg agnilg. (2) In miz la sia plazza, et dad amanduos uards dalg flüm l'g lain de la uitta, chi purtêua dudesth früts, dant sieu früt inmünchia mais, et la fœglia delg lain â la sandæd della lieud. (3) Et üngiüna chiôsa maledida nu uain ad esser plü : mu l'g thrun da dieu et del agnilg uignen ad esser in quella et ses seruiains uignen â seruir agli. (4) Et uignen â uair la sia fatscha, et sieu num in lur fruns. (5) et nu uain ad esser plü not. Et las glimijras nun haun bsüng d' liüsth né da la liüsth del sullailg : par che l'g signer deus fo liüsth ad els, et uignen ad aregnêr saimper et saimpermæ. (6) Et dis â mi : Aquaista es uerua fidela et uaira. Et l'g signer deus dals sæncs et dals prophets ho tramis sieu aungel ad amussêr â ses famalgs aquellas chiôses chi stouuan duantêr bôd. [868] (7) Et uhé eau uing praist. Biô es aquel chi salua la uerua de la profetia da quaist cudesth. (8) Et eau Ioannes quæl chi hæ udieu et uis aquaistas chiôses. Et dsieua ch' eau hæ udieu et hæ uis, schi m' hæ eau bittô giu

[1] Le verset (26) manque.

par adurêr auaunt l's pes delg aungel, quel chi amussêua â mi aquaistas chiôses. (9) Et dis â mi : Guarda che tü nu fatschas, per che er eau sun famalg cun te et cun tes frars profets et cum aquels chi saluan la uerua de la profetiæ da quaist cudesth. Adura dieu. (10) Et dis â mi : Nun isaglêr la uerua de la profetiæ da quaist cudesth. Per che l'g tijmp es ardaint. (11) Aquel chi nuostha, nuosth' aunchia : e aquel chi es brudi, brudgi' aunchia : et chi es giüst, uigna aunchia giüstischô : et l'g sænc uigna aunchio santifichiô : (12) et uhé eau uing bôd, et mia paiaglia es cun me, par ch' eau detta â scodüni, suainter che uain ad esser la sia houra (ed. huora). (13) Eau sun (sun) alpha et omega, l'g prüm et l'g plü dauous, l'g principi et la fin. (14) Biôs aquels chi saluan ses cumandamains, che lur pusaunza saia îlg lain de la uitta, et che giaien aint in la cittêd três las portas. (15) Mu our dadoura l's chiauns et l's zæbers, et l's spourgs et l's homicidiers, et chi seruan als idols, et scodün chi amma et fo la manzœgna. (16) Eau Iesus hæ tramis mieu aungel, chel detta â uns testimuniaunza in las baselgias da [869] quaistes chiôses. Eau sun la risth et la sclatta da Dauid, la staila starliüschainta et diauna. (17) Et l'g spiert et la spusa dian : uitten. Et aquæl chi ôda, dia : el uain. Et chi ho sait, uigna : et chi uuol, d' prend' ouua de la uitta par dun. (18) Per che eau protest â scodüni chi ôda la uerua de la profetia da quaist cudesth. Sch' ünqualchiün metta tiers ad aquaistas chiôsas, che deus uain â metter sur el las plêias scrittas in aquaist cudesth. (19) Et sch' ünqualchiün inminuescha de la uerua da quaista profetia, deus uain ad aluêr uia la sia part our delg cudesth de la uitta, et de la cittêd sænta, et our da quella[s] chiôses chi sun scrittas in aquaist cudesth. (20) Disth aquel chi do testimuniaunza da questes chiôses : Schert eau uing bôd. Amen. Schi, uitten, signer Iesu. (21) La gracia da nos signer Iesu Christi saia cun uus tuots. Amen.

ET EAV STEVAN ZORSCH

CHIATAUNI DA CHIAMUASTHCH HÆ AGIUDO

STHQUISCHER DELG

AN. 1560

J. Ulrich.

LA CHRONIQUE FRANÇAISE DE MAITRE GUILLAUME CRETIN

(Suite)

---

69 r°-71 r°. XXII. Childebert se brouille avec Gontran, et demande l'alliance de Chilpérich. — Après une première bataille gagnée par Gontran, les armées se trouvent derechef en présence, et une affreuse mêlée semble inévitable. La paix est cependant conclue grâce à l'entremise de quelques hommes sensés. — 71 v°. Chilpérich déclare qu'il punira de mort ceux de ses gens qui enlèveront leurs biens aux campagnards. — 72 r°. Il tue de sa propre main un seigneur qui n'a pas tenu compte de cet ordre. Réflexions du poète à ce propos.

Si n'affiert pas qu'ung roy de noble cueur
Soit du meffait luy mesme executeur,
Mais quant il est question que gensdarmes
Sus peuple font si terribles vacarmes, —
Jusques a tout leur bien prendre et piller,
Batre, fouller aux piedz et houspiller,
Et beaucoup pis que mortelz adversaires, —
Je dis qu'on doibt ordonner commissaires,
Hommes feaulx et notables, pour veoir
Les grandz excès qu'on fait et y pourvoir,
A ce que bruyt de tel murmur s'efface...
On dit assez, mais querez qui le face !

73 r°. XXIII. De sinistres présages annoncent l'approche d'une épidémie. — 73 v°. Le fils de Chilpérich succombe, et le roi impute son infortune aux maléfices de Mommolin, qui avait, la chose est notoire, des rapports avec les sorcières.

Si m'esbahis qu'homme de tel credit
Tant forvoya, veu ce que l'escript dit,
Qu'il s'accointa de truandes sorcieres,
Et leur donna force rentes foncieres
Affin d'avoir le sang des innocens

Pour le servir, hors raison de bon sens,
A charmes, sortz, mixtions de bruvaiges,
Dont il usoit en façons moult saulvaiges.
Lors, pour le faict de ceste mesprison,
Fut detenu en estroicte prison.
Puys, veuz les cas si enormes, infames
Et excessifz de ces vilaines femmes,
Par le recit de leurs confessions,
On avança les executions,
Et entre mains des bourreaux delivrées
74 r° Furent par force a chevaulx desmembrées.
Sur ce, le roy Mommolin fist lier
Estroictement et batre a ung pillier,
L'interroguant de la faulte commise
Dont luy estoit fort grande coulpe mise,
Et, par exprès, luy enquist quelz prouffitz
Avoit receuz a la mort de son filz :
A quoy rendit response vaine et crue,
Disant qu'au faict de ceste mort mescreue
N'y entendoit aulcun mal ne sçavoit,
Mais, quelques fois, sortz et charmes avoit
Bien praticquez, affin d'avoir sa grace
Pour enrichir luy et toute sa race.
Sans autrement l'affaire discuter,
Voult Chilperich le faire executer,
Et si ne fust la priere humble et doulce
De Fredegonde, il avoit la secousse ;
Mais tant requist pour luy et supplia
Qu'en sa faveur le roi a ce plia,
Et le remist a pleine delivrance.
Si n'eut il pas pourtant la recouvrance
De sa santé, car ses membres cassez
Des maux receuz furent trop plus qu'assez ;
Par tant d'ennuyz, tristesses langoureuses,
Tourmentz et griefz de peines douloureuses
74 v° Qu'eut en prison, en trois ou quatre pas
Franchit le sault de l'extreme trespas.

XXIV. Frédegonde donne le jour à un autre fils. — 75 r°. Il reçoit

le nom de Clotaire. — Réjouissances publiques. — 75 v°-76 r°. La naissance de cet enfant n'empêche pas le roi d'être accablé de soucis. Il cherche de la distraction, et se rend à Chelles pour y goûter les plaisirs de la campagne... Malencontreuse inspiration !

77 r°. XXV. Advint un jour, comme desir pourchace
L'homme au plaisir et deduyt de la chace,
Ce roy voulut a l'assemblée aller
De grand matin, pour luy mesmes bailler
Le cerf aux chiens et le veoir courre a force.
Or de malheur (ainsi qu'on se parforce
Aulcunes fois quelque chose esprouver
Qu'on ne devroit vouloir jamais trouver)
Passant parmy une chambre seconde,
Il veit couchée en son lict Fredegonde
Qui devers luy le doz tourné avoit,
Mais estre la present ne le sçavoit.
En se jouant, sans mot dire, luy gecte
De sa houssine et legiere vergette
Ung petit coup seullement sur le doz,
Par quoy lascha de sa bouche ces motz:
« Laisse, Landry. Qui te donne, dist elle,
De me frapper la hardiesse telle ? »
Sur ce le roy passe oultre et aux tesmoings
Ne sonna mot, si n'en pensa pas moins,
Car il entra en une frenaisie
De grosse, lourde et forte jalousie,
Dont, pour passer tel ennuy, s'en alla
Courre le cerf.
Or, entendez cela
Que Chilperich, contre le loz et fame
77 v° De preudhommie, entretenoit la femme
De ce Landry du palais gouverneur,
Et luy aussi la royne par honneur,
Sans regarder au cas de griefve coulpe,
Faisoit au roy de mesme et tel pain souppe.
Lors Fredegonde, ayant en soy pensé
Avoir très fort son mary offensé,
Secretement par une damoyselle

Manda Landry soudain venir vers elle.
Luy arrivé, a regretz, plainctes, pleurs
Et grandz souspirs, descouvrit ses douleurs,
Disant: « Landry, si ores plaings et pleure,
C'est a bon droit. Bien doibz mauldire l'heure
Qu'oncques me veis. Le fier dard qui tout mord,
Par mon deffault, te rendra tantost mort ;
N'avise plus vivre au monde, mais pense
De ton sepulchre! O quelle recompense
As tu d'avoir accomply mon desir:
C'est dure mort qui ton cueur vient saisir,
Las, aujourd'huy! Je, povre malheureuse,
Ay dicte au roy parolle douloureuse ;
J'ay dict un mot, cuydant parler a toy,
Duquel congnoist la foy que je lui doy
Par mariaige avoir esté brisée,
Dont je seray a tousjours desprisée. »
78 r° En recitant ce qu'avoit dit au roy,
Tumba Landry en piteux desarroy ;
Triste, tremblant, pale, piteux en face
Et douloureux au cueur, ne scet qu'il face ;
Attainct de dueil, comme prest de pasmer,
Ne peult parolle ouvrir ny entamer,
Et bien long temps en la place demeure
N'actendant fors le coup dont fault qu'il meure ;
Hors de propos, perturbé en son sens,
Ses vertueux effors renduz absens,
Tout eslongné de sa force virile,
Et joincte a luy foiblesse puerile,
Ja sembloit mort et a demy transy.
Lors, le voyant ceste femme estre ainsi,
Luy entrouvrit son arriere bouticque
De criminelle et meurdriere praticque,
Et dit : « Amy, se voulons esviter
Peril de mort, force est gentz inviter
Et convier par presentz de pecune
A nous ayder: maniere n'y voy qu'une,
C'est que le roy, quant il va quelque part,
(Mesmes chasser) tousjours retourne tard

Pource te fault praticquer gentz de care
Qui coups mortelz donnent sans dire gare,
Ausquels feras ouffres, a plains bandons,
78 v° De grandz tresors, richesses et beaulx dons,
A ce qu'au soir leurs forces esvertuent
Et que celluy, a son arriver, tuent
Par qui nous sont telz dangiers presentez,
Desquelz serons, ce jour propre, exemptez.
Soit or qu'on parle ou qu'on s'en vueille taire,
Par le moyen de nostre filz Clotaire,
Nous deux pourrons du royaulme jouyr
Paisiblement et nos cueurs esjouyr. »
Le conseil pris de ceste desloyalle
Trop desrogante a majesté royalle,
Soudainement Landry trouva marchantz.
Mais quelz? Helas ! vains, lasches et meschants,
Gentz duitz a sang et acharnez pour telles
Effusions mener a fins mortelles.
Marché tranché, fut complot pris et fait
Rendre a ce soir le roy mort et deffait ;
Et tout ainsi que les paillardz promirent,
Luy arrivant, bien attistrez se mirent
Au propre lieu ou descendre debvoit.
La, congnoissantz que peu de gentz avoit
Auprès de luy pour l'emprise deffendre,
Et qu'estoit nuict, de glayves luy vont fendre
Et entamer les trippes et boyaulx.
Luy tombé mort, les traistres desloyaux
79 r° Et faulx meurdriers, affin qu'improperée
Ne leur fust faulte, a voix desesperée
Crierent tous en courant ça et la :
« Le roy est mort ! Son nepveu a cela
Le renge et mect ! » Par parolles semblables
Ne furent veuz estre du faict coulpables.
La court esmeue a ce bruit grand et fort,
Tout plain de gentz firent entier effort
D'aller après les aucteurs de ce crime,
Dont maintz d'entre eulx jusques lendemain prime
Coururent, mais, nonobstant leurs affustz,

Sans rien trouver retournerent confuz.
Si tost que fut la chose revelée
A Fredegonde, en sorte escervelée
Alla criant, gemissant, souspirant,
Tordant les braz et ses cheveulx tirant,
Comme a monstrer, par plaincte violente,
Estre très fort angoisseuse et dolente,
Mais de cela mentoit, voire a veue d'œil.
Quoy que la bouche en monstrast avoir dueil,
Si en rioit son cueur, pensant l'emprise
Avoir * sorty effect de bonne prise.
Aussi Landry, en faisant l'ignorant,
Mena grand dueil pour l'avoir a garand
Et luy donner convenable subside
79 v° Contre ce vil et horrible homicide.

Guillaume Cretin insiste sur la méchanceté des assassins, puis il confesse que la victime n'avait, somme toute, que trop mérité son sort. — 80 r°-81 r°. Vices de Chilpérich. Son épitaphe.

82 r° et v°. XXVI. Gontran accepte la tutelle de son neveu Clotaire, et il promet aux Parisiens de respecter leurs franchises. — 83 r°. Childebert lui envoie une ambassade pour réclamer des places qu'il prétend siennes. Violente réponse de Gontran. — 83 v°-84 v°. Suite et fin de la réponse. Les députés répliquent aigrement. — 85 r°. On les chasse. — Frédegonde, qui voit avec douleur la prospérité de Brunechilde, dépêche, mais inutilement (85 v°), un meurtrier à sa rivale. — 86 r°. L'un de ceux qui ont tué Chilpérich est puni.

87 r°-88 r°. XXVII. Gondouault [Gondowald], qui se prétendait fils légitime de Clotaire [1er], encore qu'il ne fût que bâtard, réclame à Gontran, par ambassade, une part de l'héritage paternel. Au mépris du droit des gens, Gontran maltraite les messagers, et recherche ensuite (88 v°-89 v°), pour repousser l'usurpateur, l'alliance de Childebert. Les deux rois s'engagent à agir ensemble. — 90 v°-92 r°. XXVIII. Ils assiègent Gondouault dans une forteresse réputée imprenable, mais ils le décident, au moyen d'une fausse lettre, à quitter cette citadelle, à partir pour Bordeaux. Là, il est pris et massacré. — Quelque temps plus tard, Gontran s'éteint, plein de gloire.

93 r°-94 v°. XXIX. Childebert déclare la guerre à Landry et à

* Ms: *Avoit.*

Frédegonde, qui habitaient alors Soissons. La reine lève des troupes, et les anime par une harangue. — Bataille.

La, Fredegonde entre ses braz porta
Le roy son filz, ou bien se comporta
Selon vertu de femme encouraigée,
Car, comme estans a bataille rengée
Gensdarmes prestz ungs sus autres charger,
Marcha devant pour les encouraiger.
Est il vivant a qui le sang ne mesle
Voyant son roy alaictant la mamelle
Ja au conflict de bataille estre mys,
Contre le choc de si fortz ennemys?
Homme ne sçay, sans porter quelque honte,
Qui lascheté luy fist.
Or, dit le conte,
95 r° Qu'après avoir maint souldart abatu
Et tout le jour vaillamment combatu
Jusqu'a soleil couchant, de plaine traicte,
Fist commander Landry sonner retraicte
En la forest qui assez près battoit
Du lieu ou l'ost de Childebert estoit.
La sejourna ceste nuict son armée,
Non pour debvoir estre en riens desarmée
Ny a long somme aulcun laisser flechir,
Mais pour ses gentz et chevaulx refreschir.
Lors Fredegonde, a heure non suspecte,
Fist desloger gensdarmes sans trompette
Et, sans ouyr d'aulcunes voix le son,
De main a main chanta ceste leçon
Que de tout l'ost n'y eust personne franche
Qui ne portast de ramée une branche,
Voulut aussi que tout homme l'aval
Une campane, au col de son cheval,
Pendist affin des ennemys surprendre
En desaroy, et tous vaincuz les rendre.
. . . . . .
Ainsi tout doulx approucherent du parc
95 v° Des ennemys, n'en restant qu'ung traict d'arc

Sans ce que ceulx du guect les apperceussent,
Rien ne doubtans comme si de vray sceussent
N'y avoir fors la forest et chevaulx
Prenans pasture. Or, pour les grandz travaulx
Qu'au jour devant ceulx du party contraire
Avoient portez, fort bien les sceut attraire
A longuement dormir le dieu Sumpnus ;
Et, ce matin, comme gentz qui sont nudz,
Non esperans avoir aulcuns alarmes,
Tous despouillez de leurs meilleures armes,
Si très soudain se trouverent surpris
Qu'au descharger, tant morts, navrez que pris,
De gentz y eut merveilleuse deffaicte.
L'invention de telle sorte faicte
Donne a congnoistre a quelle utilité
Tourne esperit plain de subtilité :
Subtilité (dit on) vault mieulx que force.
Qui n'a bon sens ses forces ja n'efforce
A guerroyer, s'il n'y va bien d'aguet.
Homme endormy jamais ne fist bon guect.
La, Fredegonde et Landry (dit l'histoire)
Par bonne astuce y obtiendrent victoire,
Et Childebert (non luy, mais mieulx ses gentz)
Par trop dormir comme sotz negligentz,
96 r° Ainsi deffaictz sans eulx povoir deffendre,
Se veirent lors membres et testes fendre.
Bien peu ou nulz du conflict eschappez,
En ung instant furent touchez, happez
Et butinez leurs tresors, biens et tentes,
Tout au plaisir et selon les ententes
De Fredegonde et du seigneur Landry,
Qui, pour ne veoir leur honneur amoindry,
Egallement a tous les departirent,
Dont fort contentz et joyeulx se partirent.

Childebert tourne ses armes contre la Lombardie, puis (96-v°) contre la Bourgogne. — La mort le frappe en chemin. — 97 r°. Toutes les chroniques ne lui donnent pas le nom de Childebert, mais Cretin s'est conformé à la tradition la plus générale.

98 r°-99 r°. XXX. Frédegonde s'empresse d'attaquer Théodebert et Théodorich, les deux fils de Childebert, et ils sont vaincus par le jeune Clotaire aidé de Landry. Mais ce fut le dernier triomphe de cette reine terrible. Elle ne tarda point à expirer, et on l'ensevelit auprès de son mari Chilpérich. Sont-ils, se demande notre auteur, en paradis l'un et l'autre ?

Se leurs corps sont falerez, diaprez
Et preservez de caducques molestes,
Et ames sont aux royaulmes celestes,
C'est un grand cas ! Dieu est misericors,
Mais, veuz les maulx par eulx mys en recordz,
Je suys d'avis qu'il est bien difficile
Qu'en leur salut nostre espoir ne vaxile.
De ceste femme on escript tant d'excès
Qu'ilz font doubter l'ame, après son decès,
Avoir souffert grand peine en purgatoire,...
Se pis n'y a. Peu d'œuvre meritoire
Et beaucoup vice en sa vie a commys ;
Son cueur cruel ne souffrit homme mys
Et loing gecté hors la saincte amour d'elle
Qu'il n'en receust playe afflicte et mortelle ;
Cruelle en ire, ireuse en cruaulté,
Traytresse en dol, double en desloyaulté,
Tant estoit qu'oncq ne fut rassasiée
D'espendre sang ; elle, fantaisiée,
Peuples et gentz innocens tourmentoit,
99 v° Et lourd travail sus leur mal augmentoit.
Ung cas commist que grandement deteste
Quant fist navrer l'archevesque Pretexte
Disant la messe au sainct temple de Dieu,
Lors que d'exil fut remys en son lieu :
Mort en receut, dont le tiens mys au roolle
Des sainctz martirs meritans l'aureolle.
Maintz autres maulx fist elle, et ne sçay pas
Si bien en fut contricte a son trespas. —
Celluy Seigneur qui de tous faictz dispose
Le vueille ainsi, affin qu'au ciel repose !

100 v°-103 r°. XXXI. Poussés par Brunechilde, Théodebert et

Théodorich déclarent la guerre à Clotaire, et lui imposent un traité onéreux. — Luttes de Landry et de Berthault [Berthoald]. Ce dernier finit par succomber, mais ses compagnons le vengent.

104 r°-106 r°. XXXII. Brouille entre Théodorich et son frère. On les réconcilie au moment où leurs armées étaient sur le point de se heurter. — Meurtre de Prothadius.

107 r°-112 r°. XXXIII. Théodorich épouse, puis répudie la fille du roi des Goths. Justement indigné, le père de cette princesse s'unit, pour punir son gendre, non seulement à Clotaire et à Théodebert, mais aussi au roi des Lombards. Après s'être résigné à un accord qui lui ôte deux provinces, Théodorich s'efforce d'obtenir la neutralité du roi Clotaire, puis, marchant contre Théodebert, il le défait, s'empare de lui, l'égorge ainsi que ses deux (*sic*) fils. — Le poète ne semble pas croire à cette vengeance atroce.

112 v° Si c'est mensonge ou pure tragedie
N'afferme pas. Quoy que redige et die,
Ce n'est qu'après autres plusieurs aucteurs :
Doncq si je mentz, qu'on les tienne menteurs.

Ibid. et 113 r°. Des dissentiments s'élèvent entre Brunechilde et Théodorich. — 113 v°. Celui-ci se prépare à de nouvelles conquêtes, lorsqu'une soudaine maladie l'emporte. Certains prétendent qu'il fut empoisonné ; d'autres qu'il succomba à un *flux du ventre*. Cretin ne se prononce pas, et il se borne à constater : « Fust par poison ou flux, il est notoire Qu'il deceda ». — Conclusion du second livre.

Or avons dit et teu, depuys Clotaire *,
Ce qu'a semblé bon estre a dire et taire,
Car il suffist, tant du bel que du let,
Cueillir sans plus la cresme sus le laict ;
Et pour autant que nostre present livre
A commencé sus l'un, l'offre se livre
Mectre icy fin, pour commencer le tiers
A l'autre aussi : ce que fais voluntiers,
111 r° Car mes espritz demandent reposée,
Par quoy la plume au sejour ay posée.
. . . . . .

* Entendez *depuis Clotaire I^er^*.

B. N. fr. 2819.

[Fos 1-6.] Table des matières. — [7 ro.] Frontispice. — [7 vo-8 ro.] Prologue : L'auteur avoue, une fois de plus, que la tâche qu'il a acceptée passe ses forces. Il est vieux, il est ignorant, et il ne possède aucun des mérites qui reluisent chez les grands écrivains. De là sa lenteur, ses faiblesses.

Se Cicero, ains du monde partir,
[8 vo] Par testament m'eust voulu departir
Quelque elegance et doulceur de sa muse,
L'œuvre fust faict ou la et deça muse ;
Se Juvenal, que mort vif a cité,
M'eust resigné une vivacité
De motz subtilz couchez en ses satyres,
Telle couleur couverte cessast yres
Aux cueurs de ceulx qu'on picque, sans couvrir,
Aucunesfoiz jusques au sang ouvrir [1] ;
Se Perse, Omere, Ovide avec Therence,
Ou mieulx Virgile, eussent loy ne taire en ce
Leurs doulx escriptz, et l'erre susciter (?),
En mon endroict, de les ressusciter,
On y trouvast tare fort differente,
Car en leurs champs n'ay povoir d'y faire ente
Qui porte fruict, veu qu'on treuve en moy sons
Mal resonantz ; par quoy (comme en moyssons
Vont simples gentz pas a pas, non grand erre,
Cueillir petitz espiz de grain en terre)
Suivre les fault de loing pour assembler
Ce qu'après eulx bon me pourra sembler.
A tout le moins se j'eusse en Poge prise
[9 ro] Quelque leçon, l'escript que pou je prise
Fust embelly de motz facecyeux.

[1] Le sens paraît être : *Si Juvénal m'avait transmis le secret des tournures subtiles qu'il employait dans ses Satires, j'éviterais, en mettant un voile sur mon style, d'irriter les esprits de mes lecteurs, tandis qu'il m'arrive, à moi qui ne sais pas habiller la vérité, de les piquer jusqu'au sang.*

Regrets stériles !... Lorsque l'on manque de talent, et que l'on doit néanmoins produire une œuvre, le seul remède est de s'adresser à Dieu, d'implorer son assistance. Guillaume Cretin demande, en conséquence, au ciel de rendre le 3e livre de la *Chronique* plus digne d'être lu que les précédents.

[9 v°] ....
Mais se deffault notoire y est prouvé,
Ainsi que l'or en fournaise esprouvé,
Offre je fays (sans que grace on me face)
De l'amender. Si ne craings d'homme face,
Fors de celuy qui peult bien mes deffaultz
Rompre et trencher de congnée ou de faulx.
Si luy supplye, avant que sermon œuvre
[10 r°] Pour en ses mains faire adresser mon œuvre,
Son plaisir soit accepter le caz tel
Comme s'il fust composé de Castel,
De Sainct Gelays, Molinet, du grand Georges
Ou Meschinot. J'ay mis en ma grange orges,
Non purs fromentz dont pain ont distillé
Doulx a gouster, et ne me dy stillé
En l'art comme eulx, mais ay plume apprestée
Selon que Dieu grace plus m'a prestée [1].

1 r°-5 v°. I. Après un vain essai de résistance, Brunechilde tombe entre les mains de Clotaire. — 6 v°-7 v°. II. Celui-ci, dans un ample réquisitoire, énumère à la captive tous les crimes commis par elle. — 8 r°. Elle est condamnée à mourir par l'assemblée des barons.

8 v° Adonc le roy, pour rendre humiliée
Sa grant fierté, voulut que fust lyée
Et garrottée a la queue au destryer,
Le plus mauvais et rude a mestryer
Qu'on sceust trouver. Lors, nue en sa chemise,
Braz et cheveulz liez, tout ainsi mise,
Fut le bourreau par contrainete monté
Sur ce cheval farouche et mal dompté.

[1] Ce prologue est l'une des rares parties du poème qui présentent une suite de rimes équivoquées.

Mais, au picquer, quand sentit a ses trousses
Pendre le fex, tant donna de secousses
Et tant rendit ce chetif corps escoux
De courses, saultz, grandz ruades et coupz,
Qu'adjoustant playe a navreure nouvelle,
Du chef rompu feyt voller la cervelle,
Et, traversant par buissons et sentiers
Fort espineux, nulz des membres entiers
Resterent sains, mais, trainnée et tyrée
La malheureuse en tel point martyrée,
Nerfz, veynes, oz, tous ensemble nombrez,
Piteusement luy furent desmembrez,
9 r° Sans y laisser sur son corps pel entiere.

La rigueur de ce supplice a dû rendre le ciel indulgent pour cette femme infortunée. — 9 v°. Elle eut, du reste, quelques vertus, et la tradition ne lui est pas unanimement hostile.

Aucuns autheurs, personnes venerables,
En leurs escriptz luy furent favorables,
Mesmes Bocace et Gregoire de Tours. —
Or, plaise a Dieu, après mondains destours
10 r° De mort receue et peyne temporelle,
Luy donner vie en la gloire eternelle !

10 v°-11 r°. III. Eloge de Clotaire. — 11 v°-12 v°. Intrigues et trahisons. — 13 r°. L'un des coupables est mis à mort. — Naissance de Dagobert.

13 v°-15 r°. IV. Pour l'intelligence des chapitres qui vont suivre, le poète revient en arrière et raconte la légende de saint Denys. — 15 v°. Cet homme de Dieu accomplit en France force miracles. — 16 r°-17 r°. Mais, par ordre de l'empereur de Rome, il est emprisonné, torturé, puis décapité à Montmartre avec deux de ses disciples. Denys ramasse sa tête coupée, et s'en va, la tenant à la main, chez une chrétienne nommée Catulle. — 17 v°. Cette dame éprouve une surprise que Guillaume Cretin ne trouve pas déplacée.

A dire vray, ce povoit transporter
Ung esperit, voyant homme porter
Sa teste ainsi. C'estoit chose admirable !

18 r° et v°. Catulle ensevelit l'apôtre des Gaules, et exhale des plaintes, hélas ! abondantes. — 19 r°-20 r°. Tandis qu'elle exprime sa douleur, passent des truands qui conduisent à la voirie les cadavres des disciples. La pieuse femme appelle ces vilaines gens, les enivre, et substitue les corps de deux porcs aux restes mortels des martyrs qu'elle enterre honorablement auprès de leur maître. — 20 v°. Depuis lors, le tombeau de ces trois saints fut le théâtre de nombreux prodiges.

21 v°-23 v°. V. Maintenant le chroniqueur nous ramène à l'époque de Dagobert. — Un jour que ce prince était en chasse, un cerf qu'il poursuivait chercha un asile dans la chapelle où se trouvait le sépulcre de Denys et de ses compagnons. Les veneurs tentèrent de franchir le seuil sacré, mais ils furent comme rivés au sol, car les bienheureux avaient pris sous leur protection la bête... A partir de cette heure, la chapelle parut singulièrement vénérable au fils de Clotaire.

24 v°-28 v°. VI. Il avait pour gouverneur un certain Sadregisille, qui ne le prisait « ung ongnon », et le traitait fort durement. Mais son élève, pour lui enseigner quelle révérence est due aux rois, le fit étriller des mieux, et lui coupa, en outre, la barbe. Dès que Clotaire connut la mésaventure du pédagogue, il montra un déplaisir si vif que le coupable jugea à propos de s'absenter, et qu'il courut au tombeau des trois martyrs. Aussitôt son père ordonna qu'il fût arraché à ce refuge. — 29 v°-31 v°. VII. Les saints apparaissent à Dagobert pendant son sommeil, et s'engagent, pourvu qu'il leur construise un beau temple, à terminer vite et bien cette affaire si fâcheuse. Là-dessus arrivent les gendarmes de Clotaire. Un mystérieux pouvoir les retient à l'entrée de la chapelle ; une nouvelle troupe est semblablement arrêtée. — 32 r°-33 v°. Le roi accourt en personne. Il était, en route, d'une humeur de loup, mais, en approchant du sanctuaire, il devint un « doulx aignel ». — Entrevue du père et de l'enfant ; réconciliation, attendrissement, joie partout.

34 v°. VIII. Mariage de Dagobert. — 35 r°-36 r°. Il obtient le royaume d'Austrasie, et lutte contre les Saxons. — 36 v°- 39 r°. Clotaire amène du renfort, et les ennemis sont vaincus.

39 v°-40 v°. IX. Ordonnances établies par Clotaire. — Il songe à abdiquer, puis, ému par la douleur de ses barons, il renonce à ce dessein. — 41 r°-43 v°. Réunion d'un concile. Vertus des prélats qui gouvernaient l'Eglise à cette époque. Arnoul [Arnulf], Eloy, Fiacre.— Portrait de Clotaire ; sa mort ; son tombeau.

44 v°-46 r°. X. Lorsqu'on lui apprend que son père n'est plus, Dagobert s'afflige en tant que fils, et se réjouit fort en qualité d'héritier. — Il est sacré à Reims. — Il cède, par bonté d'âme, une partie du royaume à son frère Aribert.

46 v°-52 r°. XI. Construction de l'église Saint-Denys ; elle est richement dotée et décorée avec soin. — Remarquables mérites de Dagobert. — Ses voyages en Bourgogne, en Austrasie. — Ses mariages successifs.

53 r°. XII. Dagobert lors très fort se desplaisoit
Que Genyus[1] a luy ne complaisoit,
Disant : « Par trop vers moy se desnature, —
Veu qu'on le tient ministre de nature
Pour labourer, semer et cultiver
Tant en printemps, autumpne, esté qu'yver,
Et, par liqueur d'amoureuse rozée,
Rendre la terre amplement arrozée —
Qu'ores ne m'a de tant favorizé,
Et mon labeur si bien autorizé,
Que, par regard de celeste influence,
Je n'ay produyct des fruictz en affluence. »
Après ces motz, se voyant demouré,
Qui jour et nuyct avoit tant labouré,
Et son labeur trouvant comme inutile,
Delibera terre avoir plus fertile :
Par ce moyen, Raguetrude a plaisir
Choisit pour faire a ses costez gesir.
Mais a sçavoir s'excuse legitime
Eut en ce cas ? Pour response j'extime
53 v° Qu'offensa Dieu, car on ne doibt jamais
Commettre ung mal pour bien quelconque, mais
Les princes ont aultre loy, ce leur semble,
Que simples gentz. Le tout meslé ensemble,
Entre eulx et nous ne gyst exception,
Car Dieu n'entend avoir acception
D'homme vivant, en tant que touche offense
Contrevenant a ce dont faict deffense.
Or passons oultre.
Advint, touchant cela,

[1] Personnage du *Roman de la Rose*. — Dans les vers qui suivent, Cretin expose, d'une manière pudiquement allégorique, les attributions de Génius.

Que ceste fleur son germe ne cela,
Car, sans doubter estre a ce mal menée,
Feyt ung beau filz en celle mesme année.
A Orleans elle acoucha et geut,
Le roy present, et si a point escheut
Que la survint Aribert. Lors grand feste
Pour la venue et de l'enffent fut faicte.
De frere a frere y eut tout tel reccueil
Qu'en pareil caz cueur doibt penser, et qu'œil
Peult adviser personne estre pourveue
D'ample soulaz, quant voit a pleine veue
Le sien amy, et prochain d'elle sent
Ce qui long temps avoit esté absent.
54 r° L'appareil faict qu'au baptesme on doibt faire,
Le bon preudhomme Amand, en ceste affaire,
Pour baptiser l'enffent fut depputé,
Car il estoit sainct homme repputé,
Et, a bon droict, l'Eglise tel l'approuve.
(C'est sainct Amand qu'au Cathalogue on trouve.)
L'enffent tenu sur fontz par Aribert,
Le denomma en son nom *Sygibert*.
Or, retenez qu'a ce divin oracle
Sur l'heure y eut un evident miracle,
A extimer plus sans comparaison
Que je ne dy : car, après l'oraison
Que sainct Amand disoit, n'eut personnaige
Qui mot sonnast, l'enffent (tenant en aaige
Quarante jours sans plus, comme examen
Fut sur ce faict) seul respondit : « Amen ! »
A pleine voix fort haulte et bien ouye,
Dont les deux roys et la tourbe esjouye
Se deurent fort, comme croyre se doibt,
Esmerveiller et dire que c'estoit,
Pour l'advenir, presaige et asseurance
De tel enffent avoir bonne esperance.
5 v° Les prestres la furent ce ver chantantz
Qui dit de bouche aux enffentz alaittantz :
« O tu, Seigneur, que sans cesse loue ange,
As huy parfaicte icy digne louange ! »

Je laisse a dire et au penser remetz
Quels appareils on feyt de divers metz,
Quels feux de joye et quelles rondes tables
Dresserent peuple et personnes notables
De toute France. Il ne fault pas doubter
Que tout compter sembleroit radotter.

55 r° et v°. Dagobert donne à son fils un gouverneur; il se propose ensuite de parcourir celles de ses provinces qu'il n'a pas encore visitées, mais un changement déplorable se produit en lui à ce moment.

56 r° et v°. XIII. Il éloigne de sa cour les gens de bien et lâche la bride à ses passions.

Pour lors estoit si fort exercité
A exploicter vaine lubricité
Que par pays tenoit concubinaige
De sept ou huyt putains en son mesnaige,
Sans le surplus qu'en reserve laissoit
En plusieurs lieux. Pensez combien let soit
A ung grand prince et chose mal honneste,
Quant l'aiguillon d'amours tant l'admonneste,
Et l'appetit sensuel le contrainct
De forvoyer, qu'au moins ne se restrainct
Jusques sa honte a raison rendre esgale,
Pour caultement esviter le scandale,
Comme en conseil l'apostre a bien cotté :
Si non caste, dit il, *tamen caute.*
57 r° Aux princes, grandz, prelatz et gentz d'Eglise
S'extend le mot; mais chascun scandalize
Fort son estat, par les traictz gracieux
De Cupido, qui tant bende les yeulx
Aux enyvrez de ceste mere goutte
Qu'advis leur est le monde ne veoir goutte.

Autres vices de Dagobert. — 57 v°. Il ravage la ville de Poitiers. — 58 r° et v°. Il chasse, puis rappelle saint Amand. — 59 r°. Bonheur des princes qui ont de sincères conseillers.

59 v°. XIV. Mort d'Aribert et de son fils. — 60 r°. Retour du roi de France à la sagesse. — 60 v°-61 v°. Il fait la guerre aux Esclavons et conclut avec les Saxons une alliance peu profitable. — 62 r°-63 r°.

Il cède l'Austrasie à Sygibert et réserve la Neustrie et la Bourgogne pour un autre enfant (Clovys ou Loys), qui lui était né depuis peu. Les deux fils s'engagent à vivre toujours d'accord. — 63 v°. Institution de la foire du lendit. Cretin remarque qu'on devrait l'appeler *foire de l'esdict*.

65 r° [1]. XV. Dagobert est vainqueur des Gascons. — 65 v°-66 v°. Il se prépare à envahir la Bretagne, mais le chef de ce pays, Nydicahil [Judicaël], vient à Clichy et obtient, par sa soumission, la paix.

67 v°-69 r°. XVI. Consécration de l'église Saint-Denys. Escorté « des deux benoistz apostres, Pierre et Paul », d'une multitude de dignes martyrs et d'une « belle tourbe d'anges », Jésus descend du ciel pour bénir le monument. Depuis lors, le 23 février de chaque année, les fidèles viennent en foule à ce sanctuaire pour obtenir le pardon de leurs péchés. Le chroniqueur regrette que ce pardon soit accordé (ou plutôt vendu) par des prêtres avides, ignorants, sans scrupules.

Bien est il vray que la se peult commettre
Maint grand abuz qu'on ne devroit permettre,
Et mesmement d'ung tas de confesseurs
Qui n'ont sçavoir pour rendre confèz seurs
De leurs pechez, car plusieurs n'ont ententes,
En confessant personnes penitentes,
69 v° Sinon de prendre argent a toutes mains :
Quant au salut des ames, c'est du mains.
Si grand abuz maint cueur d'homme en infeste,
Qui tourne a honte apperte et manifeste
A ceulx ayantz l'auctorité sur eulx,
Et deussent bien d'examen rigoureux
Les esprouver. Mais diray je? On leur gette,
Pour trois grans blancs, en main une vergette
Et le billet de papier par dessus,
Sans veoir s'ilz ont les sainctz ordres receuz.
C'est grand pitié comme avarice aveugle
Ainsi les gentz! Livrer a un aveugle
Ung aultre aveugle a conduyre et mener!
On entend bien, helas! qu'au cheminer,
Veuz les chemins pleins de trous ou s'embuschent,

[1] Le feuillet 64 est blanc au r°, et porte, au v°, une vignette.

(Qu')Au creux d'enfer tous deux vont et trebuschent.
Gentz aveuglez, pensez vous estre absoulz
Pour desbourser deux, trois ou quatre souldz?
Mais cuidez vous, simples bestes, soubz umbre
De telz pardons, qu'en portant la ung nombre
De gros pechez, soyez nectz et curez, —
Et les petits portez a vos curez?
70 r° Confession doibt estre pure, entiere
Et toute vraye. — Or, c'est une matiere
Ou ne me vueil fonder quant a present,
Car d'en toucher voy mon sens propre exempt.

70 v°-74 r°. XVII. Harangue solennelle de Dagobert à ses fils et aux trois états du royaume. Considérations politico-religieuses. Le prince sent sa fin prochaine : il prêche la concorde, récite son testament et demande des messes.

75 r°. XVIII. De fait, la mort, *cette furye fatale*, a résolu de l'enlever à la terre.

75 v° Il fut saisy d'excessif mal de flux,
Dissenterye appelé en praticque
De medecine. Et dit l'histoire antique
Qu'a Espyney, près de Paris, estoit
Lors que ce flux si fort le molestoit,
Dont, meu de crainte et pensée esbahye,
De la se feyt porter en l'abbaye
De Sainct Denys, pour son mal aleiger;
Mais congnoissant sa doulleur rengreger,
Et tous les artz d'abusifves praticques
Aux medecins (drogues de leurs bouthiques
Et restaurantz dont uzent en ce sours)
Ne luy porter effect de bon secours,
Plus n'espera faire longue demeure.

76 r°-77 v°. Il mande son chambellan et ses amis, déplore ses égarements, et fait une prière de deux pages.

Après ces motz si fort accès l'esprit
Que tost fut mys en l'agonie extresme.

Adonc Cloto, ourdissant chesne et tresme
Du fil de vie, endura sans propos
Tout detrencher par la fiere Attropos
Qui, gloutte a prendre en ce plat souppe grasse,
Clouyt le paz au bon roy, l'an de grace
Six centz quarante et cinq [1], moys de febvrier.

78 r°-79 v°. Le peuple est inconsolable ; on conduit le défunt à Saint-Denys. — Vision de Jean l'anachorète : les diables emportent en bateau l'âme du pauvre Dagobert ; elle appelle à son secours Denys, Maurice et Martin ; ils se présentent aussitôt, fendent « vagues et undes », arrachent aux démons leur proie, et remontent vers Dieu en chantant. Guillaume Cretin affirme que l'histoire est authentique, et la preuve, dit-il, c'est qu'elle a été racontée par Audoenus (saint Ouen), personnage grave, *notable preudhomme*, et qui n'avançait que les choses dont il était sûr.

80 r°-81 r°. XIX. Partage du royaume. — 81 v°-82 r°. Luttes entre Flocate, gouverneur de Bourgogne, et Vuyllebault [2] ; celui-ci est tué dans une rencontre. « L'histoire dit ce combat près Authun Avoir esté: du lieu ce m'est tout ung. » — 82 v°. Mort de la femme de Dagobert.

83 r° et v°. XX. Famine en France. — Clovys épouse Bathilde. — 84 r° et v°. Privilèges accordés au monastère de Saint-Denys. — Réflexions sur la vie des moines : elle est souvent peu édifiante. — Clovys ordonne que la châsse de saint Denys soit ouverte, et il vole l'un des bras du martyr. — 85 r°. Cette profanation excite le courroux céleste. Clovys perd l'usage de la raison ; il se décide à restituer le bras, « mais quoy qu'après sentist amendement, Si fut tousjours foible d'entendement ». — 85 v°-86 r°. Sa mort — Bathilde entre au couvent et y mène une existence exemplaire.

86 v°-87 v°. XXI. Histoire de Grimouauld [Grimoald] et de son fils Hildebert.

88 r°-90 r°. XXII. Règne stérile de Clotaire III. Ce prince, d'ailleurs, ne vit guère. « Laissons le la : ce n'est pas grand dommage ! »

90 v°-93 r°. XXIII. Autres rois fainéants : Théodorich et Childérich. Celui-ci est tué ; celui-là tondu, puis chassé, mais, après quelque temps, la couronne lui est rendue. — 93 v°-95 r°. XXIV. Il est vaincu et banni par Ebroin, qui accapare le pouvoir comme maire du palais, et accomplit (95 v°-96 v°) beaucoup d'actions indignes.

97 v°-98 r°. XXV. Il rétablit Théodorich sur le trône, et arrête, par

[1] La date est fausse. Dagobert mourut en 638.
[2] Flaokhat et Willibald.

une belle victoire, les entreprises des ducs Martin et Pépin [de Héristall]. Martin est occis; Pépin, plus heureux, se sauve. — 98 v°. Assassinat d'Ebroin. — 99 r°-101 r°. La mairie du palais échoit d'abord à Varracon [Waratte], qui a son fils pour rival, puis à Berquaire [Berther], personnage inepte et lâche, que ses propres soldats égorgent après une bataille gagnée par Pépin.

102 r°-103 r°. XXVI. Dagobert [III] n'a de la royauté que le titre. — La veuve de Pépin, Plectrude, aspire à gouverner les Français. — Un seigneur nommé Raganfrède [Raghenfrid] se distingue par quelques expéditions guerrières. — Mort de Dagobert; les enfants qu'il laisse sont en bas âge, et son sceptre est dévolu à Daniel [Chilpérich].

103 v°. C'est à ce moment qu'entre en scène Charles-Martel. — 104 r°-105 v°. Plectrude, sa marâtre, le retenait prisonnier à Cologne, mais il réussit à se sauver. — (Ici Guillaume Cretin s'interrompt, et raconte comment fut fondée l'abbaye du Mont-Saint-Michel.)

106 v°-108 v°. XXVII. Victoires remportées par Charles-Martel sur Chilpérich et Raganfrède. — 109 r° et v°. Défaite des Saxons et des Allemands. — Un accord est conclu avec Eudes, roi des Gascons. — 110 r°. Mort de Chilpérich.

111 r° et v°. XXVIII. Les *Turcs* envahissent la France méridionale; ils s'emparent de Bordeaux et saccagent cette ville, dont les habitants sont plongés dans la douleur et l'effroi.

On ne sçauroit d'ung jour avoir escrys
Les pleurs, clameurs, souspirs, plainctes et crys
Dont se plaingnit la cité douloureuse,
Au jour dolent et heure malheureuse.
112 r° Qui lors ouyst getter crys et sangloutz,
En la fureur de ces Turqz au sang gloutz
Des povres gentz, ce fust assez pour dire
Estre sur eulx allumé le feu d'yre.
Loupz affamez a travers grandz troppeaulx
D'aigneaulx petitz, pour griffes mettre aux peaulx
Et a leur col les emporter et pendre,
Ne sont point tant cruels a sang espendre.
Qui veyst adonq grandz et petitz crier,
A joinctes mains mercy a Dieu prier,
Voyantz sur eulx fondre telles tempestes,
Gorges coupper, abattre et coupper testes [1],...

[1] Anacoluthe. *Parmi ceux qui auraient pu entendre les supplications de ce peuple et assister à son égorgement, il ne se serait trouvé personne*

Trouveroit on au monde cueurs si durs
Qui, par pitié, n'eussent orreur veoir Turqz
D'austerité severe et incivile
Tyrannizer et traicter ainsi ville ?
Ainsi que feu ardant qui en four est,
Ou flamme esprise emmy une forest
Consomme et ard ce que peult encontrer,
Les chiens mastins, tous forcenez d'entrer,
A feu et sang ainsi la cité misrent,
Et nul vivant en eschapper permisrent.
112 v° Qui d'œil verroit telles occisions,
Faire des corps grandes incisions,
Membres trenchez, testes escervelées,
Femmes courir toutes deschevelées,
Les cueurs navrez, desja presque transsiz
Pour leurs marys auprès d'elles occiz,
Peres, enffentz, freres, seurs et parentes,...
Diroit on pas causes estre apparentes
Pour en mener, tant de cueur comme d'œil,
Fort, excessif, grand et extreme dueil?
Certes je tiens, a franchement respondre,
Cela devoir a raison correspondre,
Considéré le mal qui en deppend
Et qu'a nous tous autant a l'œil en pend.

Les Turcs se dirigent vers Poitiers.

Les cloches dont, lors, sonnerent matines
Furent canons, faulcons et serpentines;
Respons, versetz, hympnes, motetz et chantz
Porterent crys despiteux et trenchantz ;
113 r° Processions, de Mars sont avantgardes ;
Chappes aussi, harnoys cliquantz et bardes;
L'eau benyste est pleine de sang bouillant,
Et l'aspergès, glaive a mortel taillant ;
En lieu de croix, picques ; et pour banieres,

Qui eût l'âme assez dure pour ne pas prendre en pitié une ville ainsi traitée. — Le début du f° 112 v° offre une construction toute semblable.

Fiers estendardz de sauvaiges manieres ;
Quant a l'encens, il est certain qu'a nom
Souffre, salpestre et pouldre de canon [1].

Prise de Poitiers. — 113 v°-115 r°. Les infidèles s'approchent de Tours, mais Charles-Martel se porte à leur rencontre. Bataille. Les Français tuent 385,000 Turcs. Cretin célèbre cette magnifique victoire.

115 v°-117 v°. XXIX. Charles-Martel réprime une révolte en Bourgogne; il triomphe des Frisons; il enlève Avignon aux Arabes, et accomplit des exploits si nombreux (118 r°) que le chroniqueur renonce à les narrer tous par le menu. — 118 v°-119 r°. Malheureusement, ce héros adjuge à ses barons les biens ecclésiastiques, et l'on a le droit, en conséquence, de se demander s'il est présentement au Paradis. Cretin n'en est pas sûr, et il constate que, dans le tombeau de cet homme qui avait mis la main sur l'argent des prêtres, un serpent fut découvert. C'est là un signe inquiétant. — 119 v°-120 r°. Charles partage le royaume entre ses fils, puis il meurt.

121 r°-124-v°. XXXI. Griffon [Grippo] est vaincu et emprisonné par ses frères. — Après d'heureuses campagnes contre les Bavarois et les Germains, Carloman est touché de la grâce, et se fait moine. — Griffon recouvre la liberté; il attaque son frère Pépin le Bref, et finit par succomber.

125 v°-127 r°. XXX. Le pape Zacharie déclare que le titre de roi de France appartient légitimement à Pépin et non pas à Childérich. Celui-ci est déposé et tondu; la lignée de Pharamon est éteinte. — 127 v°. Guerre avec les Saxons. — Le pape Etienne vient en France. — 128 r°-129 v°. Pépin est sacré par le pape; il lui promet son aide contre les Lombards, et se prépare à passer les Alpes. — 130 r°-131 v°. Expédition victorieuse. Gratitude du saint-père: il accorde à son libérateur un privilège notable. — Mort du roi des Lombards.

132 r°-133 v°. XXXII. L'empereur de Constantinople envoie une ambassade à Pépin. — Les Saxons éprouvent de nouveaux revers. — Fondation du Parlement de Paris.

134 r° O, le grand bien que feyssent telles gentz [2],

[1] Cf. Molinet, *Le Temple de Mars*: « Le chant de ce temple est alarme, | Les cloches sont grosses bombardes, | L'eaue benoiste est sang et larme, | L'espergès ung bout de guisarme, | Les chappes sont harnas et bardes, | Les processions avantgardes, | Et l'encens pouldre de canon. »

[2] Les personnages chargés de rendre la justice.

Si quelque peu fussent plus diligentz
D'expedier les procez qu'on intente,
Car, sans mentir, trop longue en est l'attente!
C'est grand pitié d'ouyr les attendantz
Faisantz regretz dont il y a tant d'ans
Qu'ilz sont après. Souvent si longue suytte
Cause plusieurs mourir a la poursuytte.
Soliciteurs, en ce royal manoir,
Voyt on courir sur pavé blanc et noir,
Soirs et matins, pour presenter requestes
A presidentz et seigneurs des enquestes ;
Genoulx flechiz, de main, de bouche et d'yeulx,
Les vont ainsi adorant comme dieux.
Leur hault sçavoir, grand sens, langue hebrayque,
Grecque, latine, et vertu(z) heroyque
Au vif semblant des senateurs romains,
Font qu'après eulx courent et courront maintz.
134 v° Telz hommes sont droictz comme joncz ou cyerges,
Patrons d'honneur, de justice concierges,
Pilliers de paix, arches de verité,
Qui — sans faveur, heyne ou severité —
Font leur renom luyre comme en verriere
Luyt le soleil, et n'ont huys de derriere.
Le droit gardé par leurs fermes arrestz,
Jugent despendz, dommaiges, interestz,
Myses et coustz, a aulcuns bien propices,
Aux aultres mal : car trop y a d'espices!
C'est incident. Mais, tous propos hors mys,
Bien heureux est qui n'a plait n'ennemys!
Qui a repos d'esperit vie affecte
Achepte paix tousjours, et maison faicte.

135 v°-136 v°. XXXIII. Campagne de Pépin en Aquitaine. — Sa mort.

137 r°-138 r°. Histoire du saint homme Gengoul, le modèle des maris patients. Après l'avoir beaucoup trompé, sa femme l'expédie dans l'autre monde, mais, là, il prend bien sa revanche, et il afflige soudain son épouse d'une maladie étrange... et sonore. Le miracle est édifiant, quoique sale. L'enseignement qu'il renferme mérite d'être

retenu : les femmes risquent beaucoup en bafouant « Les bons marys que Dieu veult colloquer La sus au ciel... » — 138 v°. Gengoul ne fut pas, en son temps, le seul personnage digne de figurer au calendrier. Cretin en cite quelques autres. Et je pourrais, dit-il, faire une liste plus étendue :

Mais je m'en tays : assez ont exemplaire
Jeunes prelatz, si a Dieu veullent plaire,
Ediffier peuples du bon endroict.
Suffise a tant. Quant chacun yra droict,
Lors charité, qui zele aux cueurs alume,
Les esmouvra. — C'est fin du tiers volume.
Mieulx que pis.

B. N. fr. 2820.

[1 v°.] Frontispice.— [2 r°.] Prologue. Guillaume Cretin se regarde, tant qu'il n'aura pas achevé son ouvrage, comme le débiteur du roi. Par bonheur, c'est là un créancier de bonne composition et qui sait attendre. — [2 v°-4 r°.] L'auteur de la *Chronique* va aborder un sujet non moins difficile que magnifique, et il nous raconte un songe qu'il prétend avoir eu à ce propos. Un matin de mai (c'est le cadre du *Roman de la Rose*), le bon Guillaume, qui s'était endormi dans la campagne, crut voir un chevalier combattant, pour une très belle dame, contre une vieille personne fort désagréable. La belle dame s'appelait Foi Catholique ; la femme laide et revêche figurait l'hérésie des Sarrasins ; quant au chevalier, il était empereur et roi. A son réveil, Cretin devine que ce champion de l'orthodoxie n'est autre que Charlemagne, et il se propose de le célébrer dignement.— [4 v°.] Excellence de ce prince. — Le poète s'accuse, une fois encore, de travailler trop lentement.

Très humblement, Sire, je vous supplye,
Se plus tost n'ay ma promesse acomplye,
Excusez l'aaige et foible antiquité.
J'espere bien me trouver acquicté
[5 r°] A l'advenir, et mieulx vous satisffaire,
Si a Dieu plaist ceste grace me faire
La santé, vie et aviz me prester,

Et que veuillez œil et cueur apprester
Tendre vers moy votre main liberale,
En excusant ma parolle rurale.

1 r°-4 r°. I. Les deux fils de Pépin furent Charles et Carloman. — Le premier triomphe du roi d'Aquitaine Hunulphe (Hunald).

5 r°-7 r°. II. A la requête du pape Adrien, Charles va combattre les Lombards. — 7 v°-9 r°. Il remporte une victoire éclatante ; il met le siège devant Pavie, laisse une partie de ses gens autour de cette place et se dirige vers Rome. — 9 v°-10 v°. On l'accueille comme un libérateur; il reçoit du saint-père maints privilèges, puis il reprend la route de Pavie. — 11 v°-12 v°. III. Cette ville, qui est désolée par la famine, se décide à capituler. — 13 r°-14 v°. Campagne contre les Saxons ; les troupes françaises les dispersent, et regagnent leurs foyers.

15 v°-16 v° IV. Les douze pairs. — 17 r°-19 r°. Heureuse guerre en Espagne ; les Gascons trahissent et sont punis.

19 v°-24 v°. V. Le duc des Bavarois, Tassillon, se prépare à attaquer Charlemagne; la peur le pousse ensuite à demander humblement la paix ; il l'obtient, mais il continue à nouer de ténébreuses intrigues, dont il aura plus tard sujet de se repentir. — Révolte et châtiment des Bretons. — Louable activité du roi. — Il ordonne aux Normands de respecter ses frontières.

25 v°-27 r°. VI. Il passe en Italie, où il désarme le duc de Bénévent. — 27 v°. Ambassade de l'empereur Constantin.

28 r°-30 r°. Tassillon supplie le pape de le réconcilier avec Charles, mais lorsque le saint-père invite les députés du Bavarois à donner des garanties, ils répondent qu'on ne les a point chargés d'en fournir. Ils sont, en conséquence, éconduits, et les Français se disposent à marcher contre le duc. — 31 r°-33 v°. VII. Celui-ci, à l'approche de l'armée, fait une soumission entière et consent à être jugé par l'assemblée de la noblesse. Le tribunal le déclare coupable de trahison et le condamne à mourir. Le roi adoucit l'arrêt, et il acquiert une grande réputation de clémence en se bornant à ordonner que Tassillon soit tondu.

34 v°-37 v°. VIII. Préparatifs contre les Huns. Charles habitue ses troupes à la discipline, et Cretin constate avec mélancolie que l'on ne voit plus dans les armées l'ordre qui y régnait alors. — Les Huns éprouvent de graves échecs. — 38 r° et v°. La peste désole le camp des vainqueurs. — Digression : Pourquoi les princes français ne meurent-ils jamais ni de la peste, ni victimes de l'artillerie ? Discussion de ce problème. — 39 v°-40 r°. IX. Les Huns reprennent courage et

obtiennent même quelques succès. — 40 v°. Imprécations contre la guerre. — 41 r°. Fermeté du roi dans les revers. — 41 v°-42 r°. Les ennemis continuent à prospérer, et Cretin à maudire la guerre. — 42 v°-43 r°. A la fin, Charlemagne est vainqueur, et des richesses inouïes tombent entre ses mains.

43 v°-45 v°. Nouvelle agression des Normands ; le grand roi les repousse, puis retourne à Aix.

47 r° [1]-49 r°. X. Indignement violenté par quelques seigneurs romains, le pape Léon vient demander secours à Charles, qui le rétablit sur le trône pontifical. — 49 v°-51 r°. Par gratitude, Léon donne au roi de France le titre d'empereur.

52 r° et v°. XI. Guillaume Cretin, qui va tracer le portrait de Charlemagne, déclare qu'il se contentera de reproduire les renseignements que fournit la Chronique de Turpin [2]. Après avoir fait l'éloge de ce personnage pieux, il nous dépeint le grand Charles comme suit :

Or donq, ainsi que Tulpin nous informe
De la beaulté corporelle et la forme
Du magnanime empereur, ses recordz
Sont telz qu'il fut puissant homme de corps :
D'huyt piedz des siens fort longs portoit stature,
Et tant longueur contenoit la ceinture
53 r° Dont se ceygnit, oultre ce qui pendoit
Du reste a bas, lors que ceynct en estoit [3];
Ample de reins, le ventre convenable ;
Cuysses, braz, mains de grosseur raisonnable
Selon le corpz ; d'ung espan et demy
La face avoit [4], coulleur vifve parmy ;
Nez, yeulx, sourcilz bien longs ; le front très large,
Comme on diroit d'ung demy pied en marge ;
Barbe d'ung pied monstrant virilité

[1] Le ms. présente, à cet endroit, deux vignettes successives.

[2] Il est vrai qu'il emprunte beaucoup à Turpin, mais il ne doit guère moins à Eginhard. — Cf. *Turpini Historia Caroli Magni et Rotholandi*, XX, p. 39-40, (édition F. Castets, Montpellier et Paris, 1880); *Œuvres complètes* d'Eginhard, t. I, *Vita Caroli imperatoris*, XXII-XXVII, p. 72-87, (édition A. Teulet, Paris, 1840).

[3] « Cingulum namque, quo ipse cingebatur, octo palmis extensum habebatur, praeter illud quod dependebat. » Turpin, XX, p. 39.

[4] « Habebat in longitudine facies eius unum palmum et dimidium. » Id., *ibid.*

Portoit tousjours, et, a la verité,
Ce mot latin *vir* (qui est a dire homme)
Pris de *virtus*, dont vertu se denomme,
Denotte bien qu'homme est deffectueux
S'il ne se monstre en tous faictz vertueux.
Vertueux fut, lessant faictz puerilles
En jeunes ans, et, par actes virilles,
Obtint grandeur de magnanimité ;
Grand cueur eut il en la sublimité
Des faictz ardus, quant, d'aaige primeraine,
Tant exaulsa, par pitié souveraine,
La saincte loy qu'onq homme plus avant
Ne fut, ce croy, tel affaire suyvant.
53 v° Science ayma, et tant myct cueur en elle
Que, non content de langue maternelle
Dont usent gros entendementz ruraulx,
Se feyt instruire ès sept artz liberaulx,
Et (pour parler en saine conscience)
Tant se monstra jaloux de la science
Qu'aveq le nom de preux et belliqueur
Il savoura ceste doulce liqueur,
Et, pour avoir ses volluntez complectes,
Tant jour que nuyct eut quant et luy tablectes
Pour rediger par escript promptement
Ce qui s'offroit a son entendement,
Considerant qu'homme n'est si habile
Qui n'ayt memoire oublieuse et labile,
Et par cela ne voulut demourer
Qu'il n'eust de quoy le tout rememorer.
Hommes plusieurs estrangiers eut a gaiges
Pour l'introduyre a differentz langaiges.
A ce propos deubt il pas s'esjouyr
D'ambassadeurs en tout passaige ouyr ?
Je dy cela devoir bien correspondre
A prince grand d'escouter et respondre
54 r° Sans truchement ; raison a ce consent
Qu'ung mot de luy, sans doubter, en vault cent.
En langue grecque, hebrayque et latine
Fut bien instruict, mais, entre sa doctrine,

Grec entendit mieulx qu'il ne sceut parler.
Pierre de Pize, au bruit vollant par l'aer,
Son precepteur fut premier en gramaire,
Et Alcuyn, pour directeur sommaire,
Lors pere abbé de Sainct Martin a Tours,
Des aultres artz les argumentz et tours
Luy sceut monstrer, si très bien le conduyre
Dresser, mener, fonder et introduyre
Qu'entre les clercz fut dit la grace avoir
D'homme extimé en bon et grand sçavoir [1].
En ses repaz avoit souvent lecture
D'histoire honneste; en la Saincte Escripture
Se delectoit, et y prenoit plaisir.
Par temps de paix, qu'il estoit a loysir,
Il ayma fort, entre aultres, le volume
Jadiz passé par la volante plume
Sainct Augustin, pour lire en temps et lieu,
Intitulé *de la Cité de Dieu* [2].
54 v° Fervent estoit au sainct divin office,
Journellement assistant au service
Lorsqu'on chantoit, toutes heures du jour,
Et finnamment luy estant a sejour [3].
Aulmosnier fut, piteux et debonnaire.
Quant au manger, pour repaz ordinaire,
Aux jours de chair (se ne faulx en mon ton)
Souvent mangeoit ung quartier de mouton,

[1] « Nec patrio tantum sermone cotentus, etiam peregrinis linguis ediscendis operam impendit; in quibus latinum ita didicit, ut aeque illa ac patria lingua orare sit solitus; graecam vero melius intelligere quam pronuntiare poterat... In discenda grammatica Petrum Pisanum, diaconum, senem audivit. in caeteris disciplinis Albinum, cognomento Alcoinum, item diaconum,... praeceptorem habuit. » Eginhard, *vita Car. imp.*, XXV, p. 80.

[2] « Inter coenandum aut aliquod acroama, aut lectorem audiebat. Legebantur ei historiae et antiquorum res gestae. Delectabatur et libris sancti Augustini, praecipueque his qui de Civitate Dei praetitulati sunt.» *Ibid.*, XXIV, p. 78.

[3] « Ecclesiam et mane et vespere, item nocturnis horis et sacrificii tempore, quoad eum valetudo permiserat, impigre frequentabat.., » *Ibid.*, XXVI, p. 82.

D'ung porc l'espaulle ; aussi avoit de crue
Lyevre, oyson gras, ung paon ou une grue,
Sans le gybier, pour redoubler en tiers,
Et venoysons dont mangea volluntiers.
Nul doibt pourtant esbahy par trop estre
Du compte ouyr : s'il sçavoit bien repaistre,
Sobre fut il en boyre toutesfoys,
Car au repaz ne buvoit que deux foys
Ou troys au plus ; bien mangeoit pomme ou poyre
L'après disnée, et peu vin a son boyre.
Une heure après, tout nu prenoit delit
A reposer quelque temps en son lict.
Cela faisoit, car, ainsi qu'on traveille,
La nuyct mectoit son esperit a veille :
55 r° Souvent trois foys ou quatre se levoit,
Devocion vers la mynuyct avoit
Faire envers Dieu oraisons acceptables,
A une aultre heure escripvoit a ses tables
Ce qui venoit en memoire au resveil.
Ainsi mesloit aveq repoz traveil,
Sachant nature avoir mys en ouvraige
L'oysel au vol et l'homme au labouraige.

Et voilà l'exemple que Cretin propose aux princes de son temps. — 55 v°-56 v°. Il critique les gentilshommes qui penseraient déroger en s'instruisant, et plaide avec quelque vigueur la cause de la science. — Il revient ensuite à Charlemagne, et déclare que sa force physique égalait son énergie morale.

Si grande force eut celuy empereur
Qu'en guerre, estant aux combatz, de fureur,
Par le povoir de sa dextre bruyante,
Joyeuse en main, l'espée flamboyante,
Ung homme armé de cuyrace et armet
Tout pourfendoit en deux, puis le sommet
Jusqu'a donner sur l'arçon de la selle
De son dextrier. L'escript aussi ne celle
57 r° Qu'ensemble joinctz quatre fers de cheval
Facillement (comme l'eau court a val)

A ses deux mains les sçavoit tous extendre
Ainsi qu'eust faict eclysses de boys tendre.
Force de braz si grande et telle avoit
Qu'ung homme fort et puissant enlevoit,
Ayant les piedz posez sur sa main dextre,
De terre en hault. C'estoit ung tour de maistre !

58 r° et v°. XII. A cette époque, les chants liturgiques n'étaient pas les mêmes dans toutes les églises. Le pape, à la prière de l'empereur, décide que cette diversité doit prendre fin, mais il ne sait à quel genre de musique il convient d'accorder la préférence. Son choix est fixé par un prodige.

Advint ung soir, la journée acomplye,
Que luy estant en l'eglise, a complye,
Feyt apporter le livre sur l'aultier
Ou contenu estoit l'office entier
Dont sainct Gregoire avoit, en consonance,
Faict lectre et chant de doulce resonance ;
Celuy aussi fut la mesmes posé
Par sainct Ambroise escript et composé.
Les livres cloz et portes bien fermées
Pour rendre au vray les doubtes affermées,
Le jour pongnant venu du lendemain
(Sans ce qu'on eust myse aux livres la main),
Signes fort grandz donnerent bien a croire
Que Dieu voulloit l'office sainct Gregoire
Estre a jamais celebre toutes partz :
Car les feuilletz en divers lieux espars
59 r° Furent trouvez, demonstrantz devoir celle
Forme tenir l'Eglise universelle.
Celuy de sainct Ambroise, la trouvé
En son entier et ouvert, fut prouvé
Devoir tenir la cité mylannoyse :
Et par ainsi a bout se myct la noyse.

Pour enrichir le martyrologe, Charles fait rechercher les noms des saintes personnes qui ne figurent pas encore sur la liste officielle des bienheureux. — 59 v°. Institution de la leçon lue à prime en l'honneur des saints connus et inconnus.

60 r°-62 v°. Deux religieux très doctes arrivent d'Ecosse. Ce sont Rabanus et Clément, que parfois l'on nomme Claude. Ils annoncent qu'ils communiqueront la science à qui voudra, et ils passent d'abord, à cause de cette promesse, pour « esventez du cerveau ». Jugement fort téméraire ! Clément [le Scott] professe avec beaucoup de succès à Pavie. Quant à son compagnon, il resta en France, assista de ses lumières Alcuin, et fut, en somme, l'un des fondateurs de l'Université parisienne. — Cretin la célèbre sur le mode dithyrambique.

63 r° O quel grand bien, quel plaisir de bon heur
Receut Paris, quel prouffit et honneur
Lorsqu'ainsi fut l'estude translatée,
Dont science est en tous lieux dilatée!
Ce fut un bien, encore est ce [1] et sera,
Qui, Dieu aydant, jamais ne cessera,
Et par lequel l'Eglise militante
Se maintiendra en foy ferme et constante.
Pour decider toutes difficultez,
Dedans Paris, en maintes facultez,
Se produyt fleur d'excellente clergie,
Et, mesmement, (la) saincte theologie
Tant y flourit qu'en plusieurs regions
Gentz seculiers et de religions
Portent le fruict de vertueux merite,
Qui aux sainctz cieulx des justes l'ame herite.
La, rudes sens, par l'estude adextrez,
Sont tost renduz fort sçavantz et lectrez;
Les esperitz tardifz d'apprendre et rares
Deviennent promptz; ceulx de langues barbares,
63 v° Par très expers regentz leurs directeurs,
Se font a temps eloquentz orateurs.
C'est a Paris ung chef d'œuvre admirable,
Comme extimé tresor innumerable,
Veuz tant de biens qu'en sa diversité
Porte et contient celle université;
C'est une mer qui va, flue et redonde
En tant de lieux, et court par si royde onde

[1] Ms. : *esse.*

Que les ruysseaulx, fluantz en toutes partz,
Sont aujourd'huy parmy le monde espars ;
C'est ung soleil de divine lumiere,
Prenant clarté de la cause premiere,
Dont clairs engins, en vertuz reluysantz,
Sont envers Dieu et les hommes plaisantz ;
C'est de tout bien ung si profond abisme
Qu'a peine puis en escrire la dixme, —
Par quoy vueil bien a tant m'en deporter.

64 v°-65 v°. XIII. L'empereur donne des noms aux douze vents et aux douze mois [1] ; il édifie plusieurs temples, élève, à Aix-la-Chapelle, une cathédrale somptueuse, et veille à la restauration des églises déjà existantes...—66 r° et v°. Ici le chroniqueur s'interrompt pour reprocher aux abbés et aux prêtres de son siècle leur incurie, leur égoïsme. — 67 r°. Charlemagne, au contraire, réunit cinq conciles afin de réformer le clergé. — 67 v°. Et, de nouveau, notre auteur prend à partie les ecclésiastiques, ses contemporains.

J'en vueil a vous, bestes bruttes, peccores,
Gentz ignorantz, pervers et dissoluz !
J'en vueil a vous, ce sont motz absoluz !
Et si on dit, veu que je suis d'Eglise,
Qu'en ce caz trop mon estat scandalise,
A ce respondz : Vice qui notoire est,
L'honneur de Dieu touchant, et l'interest
Du bien commun et la chose publique,
Se doibt blasmer a replique et duplique.
68 r° Est il vivant qui n'ayt doubte et orreur
Voyant l'Eglise aveuglée en l'erreur
De telz suppostz et si pervers ministres,
Tenantz les partz obliques et sinistres?
Ou songez vous, nos reverends prelatz ?
Le caz va mal. C'est chose impropre, helas !
Ordres donner a hommes inutilles
Qui n'ont sçavoir, maintien, façons ne stilles
D'honnestetez. Prenez la chose a cueur,
Et commandez tenir forte rigueur
A l'examen. Ce n'est pas conscience

[1] Eginhard, *Vita Car. imp.*, XXIX, p. 91-3.

De les passer, s'ilz n'ont bonne science,
Tiltre vallable et suffisant pour eulx
Entretenir.
O chetifs, malheureux,
Prestres vollantz, qui donnez exemplaire
Si scandaleux, comment pensez vous plaire
Au Createur ? Bien monstrent vos semblantz
Que celebrez pour l'ame de six blans,
Car, plusieurs jours, ne dictes messe aulcune
Si de quelcun ne recevez pecune,
D'amour de Dieu est tout homme indigent,
S'il n'a le cueur a luy plus qu'a l'argent.
68 v° On ne deust mectre aux divins sacrifices
Fort ceulx qui sont pourveuz de benefices.
Tant on en fait ! C'est trop de la moictié !
Et n'est ce pas une grosse pitié
Que gentz d'Eglise exercent de la sorte
Ce digne estat, dont fault que rumeur sorte ?
Pour le bruit tel que d'ung et aultre avez
Qu'ilz sont si folz, legiers et despravez [1],
On ne leur porte honneur ne reverence.
Je ne voy point qu'il y ait difference
Entre l'habit des gentz lays et le leur :
C'est caz estrange, et qui cause doulleur
Aux cueurs des bons personnaiges et graves !
Mais le parler n'y proffite deux raves,
Car non, sans plus, les moyens et petitz
Suivent leurs vains sensuelz appetitz :
Les cardinaulx, prelatz et grosses testes
Causent mouvoir merveilleuses tempestes [2],
Et, par ce, sont simples prestres engrandz
Vices ensuyvre, ainsi que font les grandz.
De cela vient que peuple, en tout affaire,
Fait hardiement ainsi qu'il leur voit faire.

[1] Ms. : *destravez*.

[2] Comprenez : *Ce ne sont pas seulement les moyens et les petits qui suivent leurs appétits sensuels,* MAIS *les cardinaux et les prélats causent de merveilleuses tempêtes....*

69 r° Mais qui en parle, on dit qu'il est resveur ;
Pour ce m'en tays. Plaise au benoist Saulveur
Ordre y donner, tellement que le monde
Vertu eslise, esvitant vice immunde !

L'empereur comble de ses grâces les cités de Florence et de Gênes. — 69 v°-70 r°. Sa renommée pénètre jusque chez les infidèles.

71 r°-72 v°. XIV. Il comptait achever son existence en repos, mais saint Jacques de Galice lui apparaît une nuit, et lui ordonne d'aller guerroyer contre les Turcs [1]. — 73 r°-77 v°. Départ pour l'Espagne. — Siège de Pampelune : les murailles de la ville tombent d'elles-mêmes [2]. — Pèlerinage à Compostelle. — Les Turcs sont baptisés en masse. — Charles regagne ses états.

78 v°-79 r° [3]. XV. A peine de retour, il apprend que le roi païen Aygoland [4] est sorti de l'Afrique pour envahir l'Espagne. Il s'agit de réduire ce nouvel adversaire, et les Français accourent, infatigables. (Laissons-les, dit le poète, passer les Pyrénées à leur aise, et, pendant qu'ils passeront, je vous conterai, moi, une histoire. — 79 v°-81 v°. Il y avait une fois un gendarme qui n'était pas riche, puisqu'il ne possédait rien au monde que son cheval. En mourant, il recommanda à un sien parent de vendre la bête en question et de distribuer aux pauvres l'argent qu'il se procurerait de la sorte. Le cheval fut vendu cent sous, mais le parent du charitable gendarme garda la somme pour lui. Aussi qu'arriva-t-il ? — Des diables !... Ils emportèrent cet homme indélicat. Morale : Si vous ne respectez pas les testaments, vous vous en trouverez mal [5].) — 82 r°. Maintenant nos troupes ont franchi les monts; Aygoland et Charles sont en présence. — 82 v°-85 r°. L'un consulte les sorts, et ils lui promettent la victoire; l'autre voit les lances de ses soldats se couvrir d'une jeune verdure. — Terrible mêlée ! — Charles triomphe, et son ennemi quitte l'Espagne.

86 v° [6]-89 r°. XVI. Oui, mais il ne reste guère en Afrique, et il revient même d'un tel élan qu'il ne s'arrête que devant Agen. — Prise

[1] Turpin; I, p. 2-4.
[2] Id., II, p. 4-5.
[3] Le ms. porte 78 par erreur.
[4] Turpin, VI-XIV, p. 10-25. — Par la suite, Aygoland est devenu l'un des personnages épiques du moyen âge. Cf. E. Langlois, *Table des noms propres de toute nature compris dans les Chansons de geste imprimées*. Paris, 1904.
[5] Turpin, VII, p. 10-11.
[6] Les f°s 85 v° et 86 r° sont occupés par une peinture compliquée, et qui tient toute la largeur du volume.

de cette ville ; les Sarrasins s'y établissent, mais Charlemagne y entre sous un déguisement, étudie à son aise les ressources de la place, et la recouvre peu de temps après. — Fuite du roi païen ; il se dirige vers Saintes, et l'empereur chevauche derrière lui. — 89 v°-90 v°. Bataille. Aygoland est vaincu, et il se retire à Pampelune. — 91 r° et v°. Charles veut l'y aller chercher ; il rassemble des forces imposantes : 124,000 hommes, « sans les pietons, aventuriers et aultres ». — 92 v°-96 r°. XVII. Les infidèles se préparent de leur côté, et voici les deux armées front contre front. — Après plusieurs escarmouches qui se terminent toutes à la confusion des Turcs, Aygoland vient trouver l'empereur, se déclare prêt à recevoir le baptême, puis renonce brusquement à ce dessein. — 96 v°-97 r°. Dès lors, il faut combattre. — Défaite et (enfin !) mort d'Aygoland.

97 v°-98 v°. Massacre de mille chrétiens qui pillaient sans vergogne durant la nuit [1]. — Le duc de Navarre attaque les Français : il est repoussé, puis occis. — Récit d'un notable miracle et réflexions du chroniqueur sur les jugements de Dieu.

99 v°. XVIII. (Cretin s'excuse des erreurs qu'il a pu commettre.) — 100 r°-101 r°. L'amiral de Babylone arrive en face de l'empereur avec une nuée de païens, parmi lesquels on remarque le formidable géant Ferracut. Il défie les barons de Charlemagne, et déconfit en champ clos Ogier le Danois, Arnoul de L'Aubespine et quelques autres. — 101 v°-103 r°. Alors se présente Roland. Il assène à Ferracut, qui l'a soulevé bien haut, un coup de poing sur le menton. Les deux champions roulent à terre, et se gourment si longtemps qu'à la fin « le grand riflard » est contraint de demander une trêve. — 104 r°-106 r°. Le lendemain, Roland se hâte vers le lieu du combat. Arrive le colosse, « ... faisant plus grand bruit en sa marche Qu'une grosse eau passante en estroicte arche ». Le duel recommence, et telles sont l'adresse et la vaillance du paladin que son adversaire se sent las et dit : Reposons-nous. — 106 v°-108 v°. Il se couche sur l'herbe et s'endort. Toujours courtois, Roland lui place, en guise de coussin, une grosse pierre sous la tête. — Ferracut se réveille, et il se met à causer très gentiment. Son corps, déclare-t-il, est invulnérable : seul le nombril ne repousse pas le fer. Cette naïve confidence ne tombe point, écrit le poète, « en oreille de veau », et Roland note le renseignement. Ensuite le Turc et le chrétien vantent leur religion respective ; chacun affirme que la sienne est la bonne, et, comme ils ne se persuadent pas l'un l'autre par la parole, ils conviennent, en saisissant leurs armes, que la meilleure religion sera celle du vainqueur.

[1] Turpin, XV, p. 25-6.

— 109 r°-110 v°. Le géant succombe après une ardente résistance, et la foule des infidèles est dispersée ou massacrée [1].

111 v°-113 v°. XIX. Mais il reste à vaincre deux princes païens. Charlemagne leur présente la bataille sous les murs de Cordube. Les Sarrasins placent à l'avant-garde des gens déguisés en diables et qui agitent des campanes. Ce spectacle, ce carillon effarouchent les destriers des Français, mais on reprend l'avantage après avoir bouché les yeux des chevaux et leurs oreilles. Les ennemis reculent, se débandent [2]. — 114 r°-115 r°. Prise de Cordube. — Partage des terres conquises. — Pèlerinage à Compostelle.

116 r°-117 v°. XX [3]. Le catholicisme commence à s'établir en Espagne. — L'église de Compostelle est splendidement dotée, en sorte qu'elle s'élève au rang de Rome et d'Ephèse, qui sont les plus vénérables sièges du monde chrétien.

118 v°. XXI. L'auteur revient et insiste sur ce qui précède, et il continue ensuite son récit. — 119 r° et v°. Au moment de rentrer en France, Charlemagne envoie un messager aux deux rois de Saragosse (Béligand et Marsire) pour leur enjoindre de se convertir. Le messager, c'est Ganelon. Il trahit. — 120 r° et v°. Invectives du poète. — 121 r°-122 v°. Apportant de mensongères promesses, Ganelon regagne le camp. Afin que l'empereur ne conçoive aucun soupçon, les Sarrasins lui offrent des présents infinis. Il consent à repasser les monts, et confie l'arrière-garde à Roland. — Ganelon engage Béligand et Marsire à attaquer le paladin dans les défilés de Roncevaux. On écoute ce conseil, et l'on dresse une embuscade à cet endroit. — 123 r° et v°. L'arrière-garde est presque anéantie. Les quelques chevaliers qui survivent cherchent un refuge parmi les bois.

124 v° XXII. Si en ce jour, veu l'excez violent,
Rolland sentit son cueur triste, dollent
Et desplaisant, ce ne fut de merveille.
Tant plus homme a grand cueur, et plus traveille
Quant il se voyt en perilleux danger, 5

[1] Cet épisode est emprunté entièrement à Turpin (XVII, p. 27-34.) Le géant Ferracut est cité ou joue même un rôle dans quelques chansons de geste, mais, d'ordinaire, on le nomme *Fernagu*.

[2] Turpin, XVIII, p. 34-6.

[3] Dans le titre de ce chapitre, Cretin invoque, pour tout ce qui va suivre, l'autorité de « Vincent l'historial ». Néanmoins, en ce qui concerne la bataille de Roncevaux et la mort de Roland, notre chroniqueur continue à s'inspirer de Turpin (XXI-XXIII, p. 41-49.)

Dont n'a moyen qui le puisse aleiger.
Ainsi perplex, triste en pensée et face,
Loing du moyen dont son ennuy efface,
En la forest, comme errant chevallier,
Fut regardant s'il sçauroit ralyer
Aulcuns des siens, affin qu'a l'eschappée
Eulx quant et luy, au trenchent de l'espée,
Sceussent vanger le sang de leurs amys :
Car mieulx aimoit en honneur estre mys
A dure mort que voulloir vivre en honte.
Lors en tel soing, comme nous dit le conte,
Ung payan seul trouva qu'humilya
Et a quelque arbre estroictement lya ;
Puis, desirant sçavoir d'heure abregée
Ou la payanne armée estoit rengée,
125 r° En certain mont, sur ung arbre assez hault
Alla monter, ou son œil, de plein sault,
Sceut explorer une fort grande plaine,
De Sarrazins terre [1] couverte et pleine.
Lors le sien cor, en reprenant son vent,
Sonna longz motz, les redoublant(z) souvent,
Et a tel son, comme si ce fust prise,
Vindrent a luy cent chevalliers d'emprise.
De ce joyeux et eulx d'amour espriz
Reprindrent cueur et forces d'esperitz,
Deliberez, sans plus longue demeure
Sur le peril que chacun d'eulx y meure,
Faire l'essay d'eschapper les destroitz,
En priant Dieu leur donner telz octroys
Que, se contre eulx Sarrazin qui vive entre,
Force leur doint luy passer sur le ventre.
Rolland, après la bende ralyer,
Alla celuy Sarrazin deslyer,
Puis l'advertit que, s'il avoit envye
Avoir de luy beneffice de vie
Et recouvrer liberté à son vueil,
Se delivrast, a vue et plein gect d'œil,

[1] *Toute ?*

125 v° Luy demonstrer le roy Marsire en place.
« Sinon, dit il, ains que d'icy desplace,
Je te feray sortir l'ame du corps. »
L'espée au poing, faisant ces durs recordz,
Luy presenta en barbe toute nue,
Dont eut l'accès de fievre continue,
Doubtant venir jusques au chef trencher :
A tant promict Marsire remercher.
Sur ce les francz champions se serrerent
Et, en partant de celle place, errerent
Tant et si fort qu'ilz furent près du lieu
Ou triumphoit Marsire au beau meillieu
De grosse trouppe en bataille rengée,
Signe monstrant de chiennaille enraigée.
Ce Sarrazin, l'ordre contreroulant
De la bataille, alla dire a Rolland
Si son regard au roy Marsire gecte
Estre celuy portant ronde targette,
Sur roux bayard monté, le bon cheval
Acomparé au coursier Bucifal
Ou aux destriers Montaigne et Galatée [1].
Après ouyr l'enseigne relatée,
126 r° Les chevalliers, des armes revestuz
De nostre foy, reprinses les vertus
Force et prouesse, en sorte que leur semble
Mourir grand gaing, joinctz et serrez ensemble,
Chargerent boys gros, pesant, ferme et rond,
Donnantz le choc, fendirent de plein front
Ceste orde, vile et meschante canaille [2].
Sur ce Rolland, a quelque pris qu'en aille,
Voullant du tout appliquer son desir

[1] Cf. *Romania*, VI, 271.

[2] La phrase est atrocement chevillée et, par suite, peu intelligible. Essayons de l'éclaircir : *Après avoir entendu le signalement du roi Marsire, les chevaliers, revêtus des armes de la foi, et ayant si bien reconquis leur force et leur prouesse que mourir leur semblait un gain, se réunirent en un groupe compact, mirent en arrêt leur lance, dont le bois était gros, pesant, ferme et rond, puis, donnant le choc, fendirent*, etc. — Le v. 69 m'est obscur, et je ne suis pas certain de l'interpréter comme il faut.

A bon exploict, ung Turq alla choisir
Grand et puissant, excedant d'apparence
Les aultres tous : mais, pour la difference,
Ne delaissa l'aller tost affronter.
Se la endroict se sceurent bien frotter,
Ja n'est besoing le ramener a doubte.
Pensez chacun y myct sa force toute,
Et se l'ung fut aux coupz donner hastif,
L'aultre monstra estre en revenge actif.
Si ne dura longuement leur bataille,
Car, du fort braz a Rolland, telle taille
De Duranda sur ce Turq deschargea
Que le tarder du combat abregea.
126 v° Et tout ainsi que le boucher acoustre
Mouton en deux, il pourfendit tout oultre
Et departit son corps profondement
Depuis le chef jusques au fondement,
Si qu'une part alloit pendant a dextre
Sur le cheval, et l'aultre a la senestre.
Lors Sarrazins furent effarouchez;
Non seulement souldardz, mais les gros chefz,
Du grand exploict tellement s'estonnerent
Que plusieurs d'eulx leurs roys habandonnerent,
Dont fut Rolland plus chauld de batailler,
Corps cravanter, trencher et detailler.
Comme ung fauscheur qui de sa faulx aterre
L'herbe du pré et la mect toute a terre,
Tout ainsi fut, par l'affilé trenchant
De Duranda, de part en part fauschant
Ce qu'il trouva, et tant fendit la presse
Qu'au roy Marsire alla de dure aspresse,
Lequel fuyant mort par terre abatit.
La Beligand assez mal combatit,
Et ama mieulx de fuytte avoir envye
Que, pour venger son frere, y perdre vie.
127 r° Luy et les siens, tous mellencolieux,
Las et craintifz, partirent de ces lieux,
Doubtantz encor l'empereur par Gascongne
Povoir tourner sur eulx a leur vergongne.

Si estoit ja oultre montz, sans sçavoir
L'affaire tel qu'on feyt aux siens avoir.
Or entendez (que je ne m'entretaille
Sur le propoz) au fort de la bataille
Noz chevalliers tous cent furent occiz,
Fors Bauldouyn, Thierry et cinq ou six
Qui tout espoir de resister perdirent,
Pour ce fuitifz par les boys se rendirent.
Si vaillant n'est, se voyant estre ainsi,
Qui près ne soit demy mort et transy.
Quant a Rolland, neantmoins ses vaillances,
Environné de quatre grosses lances,
Tant fut navré, en cestuy oultre paz,
Que plus n'actend fors l'heure du trespaz.
Si evada du conflict et print voye.
Suivons le ; il vault qu'en dueil on le convoye.
128 r° [1] Triste, dolent, foible, pesant et las,
S'en va Rolland, ja entrepris es las
D'acceleree, excessifve agonye,
Sans ayde avoir de nulle compagnye.
Dolent, que dy je? Hellas, voire a bon droict,
(Qui bien le caz considerer vouldroit)
Tant pour raison de la mort regrettée
Des chevalliers catholiques — traictée
Par faulseté conficte en faction
De fiel amer et putrefaction —
Qu'a cause aussi de sçavoir la dampnable
Secte payanne, orde et abhominable,
Estre esjouye en prenant vengement
Des chevalliers. Ce fut rengreigement
De mal sur mal, adjoinctes les mors telles
Au corps navré de playes si mortelles.
Ainsi afflict, selon certains rapportz,
Jusque[s] au pied des cysereans portz,
Près Roncevaulx arrivant soubz un arbre,

[1] Au f° 127 v°, l'enlumineur a représenté Roland qui tâche de briser son épée.

Se myct a pied jouxte ung perron de marbre [1].
128 v° Vuide de sang, tout affoibly et las,
En plaingtz, regretz et très piteux helas,
Disoit : « Mon Dieu, fault il qu'icy demeure,
Et que tout seul, comme une beste, meure
Sans nul espoir de remede et secours?
Francz chevalliers qui vivez en ce cours,
Et qui voz corps exercitez aux armes,
Fondez en pleurs, plourez a chaulde larmes
Le vray patron de prouesse et valleur,
Passant le paz en extreme doulleur! »
Lors le vaillant chevallier sans reproche,
Comme celuy qui de sa fin approche,
Eut bien en luy consideracion
Qu'en telle fievre et alteracion
N'estoit possible avoir longue durée,
Veu la grand soif qu'il avoit endurée
Par excessifve extremité d'ardeur.
Considerons des vertus la grandeur
Du si vaillant chevallier magnanime;
Tout homme, ayant voulloir pusillanime,
Devroit souvent la constance admirer
De ses haultz faictz et en eulx se mirer.
129 r° Estant assiz sur la fresche verdure,
En telle ardeur que bien deubt trouver dure
Veu ce qu'avoit navreures et coupz tant,
Il se monstra pacient et constant.
Sur Duranda, l'espée interpretée
Donne dur coup [2], tint sa veue arrestée
Bien longuement. Quoy plus? la tira hors

[1] « Tunc Rotholandus tanto bello fatigatus, de nece Christianorum et tantorum heroum dolens, Sarracenorum ictibus magnis et percussionibus acceptis afflictus, usque ad pedem portuum Cisere per nemora solus pervenit, et ibi sub arbore quadam, juxta lapidem marmoreum qui ibi erectus erat in prato optimo super Runcievallem, equo desiliit. » Turpin, XXII, p. 44-5. — Le mot *Cisere* est écrit *Sizre* dans la *Chans. de Rol.*, 583, 719.

[2] « Durenda interpretatur durum ictum cum ea dans, quia prius deficiet brachium quam spata. » Turpin, *ubi sup.*

De son fourreau toute nue, et allors
Luy dit ces motz :
« O espée admirable,
Chef d'œuvre exquiz fait d'art incomparable,
Plus tost beaucoup de touz hommes les braz
Fauldront que toy, car jamais ne fauldras !
Du signe grand de la croix es signée,
Ou Jesuscrist rendit vie assignée
A tous humains. Je voy sur toy (l')escript
Alpha et ω [1] qui, pour vray, me descript
Commencement de toutes choses estre
Du seul motif dont procede leur naistre :
C'est Dieu sans fin et sans commencement,
Qui aultrement le dit ou pense ment.
O reluysante et triumphante espée,
La chair payanne as souvent decouppée
129 v° De poincte ayguë et aceré trenchant !
Maint lasche Juif et Sarrazin meschant
As detrenchez ! Tu as esté forgée
Divinement, a ce que fust vengée
La digne mort du benoist Redempteur.
La larme a l'œil et triste ennuy au cueur,
Par dolentz plaingtz te regrette et lamente,
Et ma douleur de durs regretz augmente,
Tant suis doubtant que tumbes en la main
De quelque Turq Sarrazin inhumain,
Ou d'homme plein non de noble paraige,
Mais de villain, lasche et meschant couraige[2].»
Ses regretz faictz, voullant qu'homme n'usast
De celle espée et qu'il n'en abusast,
(Comme en challeur homme de cueur s'efforce)

[1] Ms. : *O*.

[2] « O mucro pulcherrime et semper lucidissime,... litteris clarissimis magno Dei nomine α ω insculpte,... quis amplius tua fortitudine utetur?... O quotiens Domini nostri Iesu Christi sanguinem per te vindicavi!... quotiens Christi inimicos peremi ! quotiens Sarracenos trucidavi! quotiens Iudaeos ac perfidos pro christianae fidei exaltatione destruxi!... O spata felicissima,... si miles ignavus aut timidus te habuerit, nimis ex hoc doleo; si Sarracenus aut alius perfidus, valde doleo. » Turpin, *ubi sup.*

Cuidant la rompre y employant sa force,
Trois fort grandz coupz sur le perron dressa
Et en deux partz promptement le froissa.
Ce fut grand caz, fendre dure matiere,
Et celle espée estre saine et entiere!
Voyant cela, print sonner le sien cor
Bien longuement, affin que si encor
130 r° Quelqu'ung, après celle desconfiture,
Estoit caché par les boys d'aventure,
Qu'a luy survint pour luy donner confort.
A force vent feyt lors si grand effort
Qu'on dit avoir fendu le cor d'yvoire.
C'est bien soufflé! Creez ce qu'en dy, voire,
Et en regretz prenez compassion
Du chevallier qui telle passion
Lors endura (sont ce parolles vaines?)
Quant il rompit de son col nerfz et veynes.
Tant et si fort a celle heure sonna
Qu'a l'empereur le son en resonna,
Quoy que de la y eust longue distance;
Pour ce voulut tourner a toute instance,
Et pensa bien la matiere s'offrir
Que son nepveu devoit peine souffrir.
Le desloyal traytre Gannes, pour rendre
Sur ce raison, la parolle alla prendre:
« Sire, dit il, ja ne vous esmayez
Touchant Rolland; doubte de lui n'ayez.
Je suis bien seur qu'il faict très bonne chere.
Souvent, pour une occasion legiere,
130 v° Sonne sa trompe. En la forest s'esbat,
Car de la chace ayme tousjours l'esbat.
Cause n'y voy qu'on s'en dueille et courrouce.
Si, en ces boys, de quelque beste rousse
A rencontré, et loysir de courre a,
Soyez certain qu'a force la courra.»
Cela disoit de bouche menteresse,
Et la pensée en fiction traytresse
Sçavoit le neu du poinct ou tout gysoit,
Qui aultrement alloit que ne disoit:

Mais homme au droict ne fut pour contredire,
Qui causa foy adjouxter a son dire.
Lors Bauldouyn, par tel son entendu,
Alla trouver plat sur l'herbe estendu
Rolland, ainsi peu près qu'homme trespasse,
Qui, le voyant, luy prie de voix basse :
« Franc chevallier que j'ay aymé tant cher,
Trouve façon de tel sang m'estancher,
Et s'en moy as vraye amour et certaine,
Cherche de l'eau en ruysseau ou fontaine,
Dont puisse ung peu, par moderacion,
Refrigerer mon alteracion. »
131 r° Grand devoir feyt par toute l'estendue
D'en recouvrer, qui fut peine perdue,
Car goutte d'eau ne trouve en mont ne val ;
Pour ce saisit l'espée et le cheval
Du bon Rolland; comme ayant vie extaincte
Il le laissa, car il doubtoit l'actainte
Des ennemys et leur aygre fureur,
Gaignant pays vers l'ost de l'empereur.
Au mesme lieu Thierry survint a l'heure,
Qui, prins de dueil, lamente, plaingt et pleure,
Voyant Rolland avoir membres retraictz
Et ja tirer, ce semble, aux derniers traictz.
Lors doulcement l'exorte et admonneste
De son salut.
Or, par coustume honneste,
En l'ost françoys la reigle s'observoit
Qu'avant combactre ung chacun recevoit
Son Createur. C'estoit loy ordonnée
De bonne part. Rolland, ceste journée,
Se confessa et feyt administrer
Avant voulloir en la bataille entrer,
Dont croy qu'estoit, selon bon vray semblable,
En seur estat. La coustume louable
131 v° Se deubt en guerre observer mesmement
Quant on se voyt en peril eminent,
(Comme en bataille on se fourre et contourne)
Car tel y va qui jamais n'en retourne.

Qu'est ce de ceulx, en tel conflict surpris,
Qui lors ne sont confessez ne contrictz ?
Extimez vous que la plus part ne verse
De mal endroict ? Gentz de faulse et perverse
Condicion ainsi circonvenuz,
D'œuvre, merite et grace trouvez nudz,
Ont ilz avis ne memoire sensible
D'eulx repentir ? Il est comme impossible.
Se mort les prend en l'obstinacion,
Je croy que tous vont a dampnacion.
A tant m'en tays, et aultrement n'en juge :
Tout gist en Dieu qui est le juste juge.
Thierry, voyant son amy labourer
Aux derniers trectz, a force de plourer
Luy arrouza de ses larmes la face,
Dieu suppliant que vray pardon luy face.
Adonq Rolland, de foible et basse voix,
Ainsi parla :
« Mon Redempteur, tu voys
132 r° Qu'ay delaissez parentz, pays et terre
Pour debeller celle gent qui tant erre,
Et, exaulsant ta saincte loy, ay faictz,
Soubz ton povoir, armes de grandz effectz,
Dont mon corps a souffertes peynes dures,
Playes, grandz coupz, faim, soif, challeurs, froidures,
Et tellement que l'angoisse de mort,
Après telz maulx, me navre, pique et mort !
Mon facteur es : regarde ta facture ;
Mon Createur, je suis ta creature.
Vertu de vie en moy fault et peryt;
Le corps se meurt. — Te plaise a l'esperit,
Après ce dur passaige transitoire,
Donner repoz en seur repositoire !
Tu es celuy qui les très bonnes partz
A tes servans et bons amys depars.
O Jesuchrist, filz de la doulce mere
Vierge Marie, honteuse mort amere
Souffris pour moy, par trois jours pris sejour
Au tien sepulchre, et au troisiesme jour

Ressuscitas, puis montas a la dextre
De Dieu ton pere. Or suis je prochain d'estre
132 v° Au paz mortel. Si croy, mon Redempteur,
Que je, pecheur et povre viateur,
Au dernier jour me feras, comme espere,
Ressusciter pour vie avoir prospere,
Sans ce que mort ja me puisse empescher.
Je te verray en ceste mienne chair,
Et de mes yeulx auray a pleine veue
La vision dont saincte ame est pourveue. »
Ces propres motz trois foiz reyterez,
Ses membres froidz et sens tous alterez,
Très instamment voulut Dieu prier a ce
Qu'en cest endroict il lui pleust de sa grace
Avoir pitié des siens chevalliers francz,
En celuy jour corps et vies offrans
Pour le soustien de sa foy, contre ceste
Dampnée, inique et malheureuse secte
Des mescreans ; qu'il voulsist pardonner
Tous leurs meffaictz, et ample part donner
De ses tresors, mectant au ciel leurs ames
Hors le peril des infernales flames.
Son oraison parfaicte, vers les cieulx
Tendit les braz, et, en levant ses yeulx,
133 r° En termes telz dit ce que vous recorde :
« Maintenant voy, par la misericorde
Du doulx Jhesus, ce qu'œil onq ne sceut veoir,
Oreille ouyr, ne cueur d'homme, pour voir,
Comprendre sceut : les biens que Dieu prepare
Aux siens amys. » — Lors, ainsi que se pare
Bon et loyal catholique au partir
Du cours present, ce glorieux martyr,
Armé de foy vraye et saine doctrine,
Les braz en croix posez sur sa poictrine,
Thierry present (comme l'histoire dit),
Terre eut le corps, et l'ame au ciel rendit.

134 r°-135 r°. XXXIII. En célébrant la messe dans le camp de l'empereur, Turpin, ravi en extase, voit Marsire en enfer et Roland au

ciel [1]. — Arrivée de Thierry : il raconte, bien affligé, le drame de Roncevaux. — L'armée rebrousse chemin. — 135 v°-137 v°. Charles pleure devant le cadavre de son neveu et ébauche une oraison funèbre. Beaucoup de Français reconnaissent leurs parents parmi les morts. La désolation est générale. — 138 r° et v°. On s'élance à la poursuite des païens, et, pour qu'on ait le temps de les atteindre, le soleil arrête sa course. (Certaines gens nient ce prodige, mais le chroniqueur les renvoie à Vincent et à Turpin [2]. Du reste, pourquoi Dieu n'aiderait-il pas ses amis? Lisez les saints livres, et vous verrez que les miracles ne lui coûtent rien.) — 139 r°-140 v°. Ecrasement des vilains Turcs. — Jugement de Ganelon : Pinabel descend dans la lice pour cette méchante cause, mais il est vaincu par Thierry, et le traître est écartelé.

141 v°-142 r°. XXIV. Obsèques de Roland et de tous les preux tués à Roncevaux. — 142 v°. Licenciement de l'armée. — 143 r°. L'empereur va à Saint-Denys. — 143 v°. Il travaille à établir l'équité dans ses états. — 144 r°. Il se rend à Aix-la-Chapelle, où il entre à grand triomphe. — 144 v°-145 r°. (Cretin place ici la relation d'un joli miracle qu'il avait oublié de consigner.)

146 r° et v°. XXV [3]. Signes qui annoncent la mort de Charlemagne [4]. — 147 r° et v°. Il mande son fils auprès de lui, et partage ses trésors. — 148 r°. Beauté de son œuvre. — 148 v°. Le pape Léon célèbre l'office funèbre de l'empereur. — 149 r°. Celui-ci est très sûrement au nombre des élus : Turpin l'affirme [5], et l'on doit le croire, car il a eu, à ce sujet, une révélation d'en haut.

Excuses du poète : il a omis certaines choses, il en a exprimé d'autres faiblement, mais il s'est, en somme, fort appliqué :

Et pource, ceulx qui verront ou je faulx
Vueillent sans plus corriger mes deffaultz :
Se feu d'amour a ce leurs cueurs alume,
Tout ira bien. — C'est fin du quart volume.
Mieulx que pis.

B. N. fr. 2821.

[1 r°.] « Prologue sur le quint volume. » — La science est très

[1] Turpin, XXV, p. 50.
[2] XXVI, p. 52.
[3] Ms. : *XXIV.*
[4] Eginhard, *Vita Car. imp.*, XXXII, p. 96 sqq.
[5] XXXII, p. 60 sqq.

nécessaire à un prince. — [1 v°-3 r°.] Opinions des anciens à cet égard. — [3 v°-4 r°.] François Ier, qui aime à s'instruire, deviendra un roi incomparable. - Le poète lui demande d'être indulgent pour ses vers.

Très humblement, Sire, je vous supplye
Considerer combien la force plye
De moy qui suis le moindre des petitz,
Voz escolliers et simples apprentifz ;
Et mon labeur recepvez en mesme ordre
D'acception que s'il donnoit a mordre
Fruict savoureux, de bon et friant goust.
Vous plaise aussi avoir esgard au coust,
Ou myse est forte et recepte affoiblye :
Celuy est sot, comme on dit, qui s'oublye [1].

1 r°. I. D'un père excellent ne saurait naître un mauvais fils. — 1 v°. Louis le Débonnaire fut, en conséquence, vertueux. — 2 r°. Il exécute le testament de Charlemagne. — 2 v°. Diverses ambassades qu'il reçoit. — 3 r° et v°. Il tâche de rendre meilleures les mœurs des prêtres, et impose aux laïques des lois utiles. — 4 r° et v°. Ses trois fils (Lothaire, Pépin et Loys) furent ingrats, et lui causèrent mille tribulations. — Après la mort de sa première femme, il épousa la belle Judith, et en eut un enfant appelé Charles [le Chauve].

5 v°-6 r°. II. Louis rend aux Saxons et aux Frisons les franchises que le grand empereur leur avait ôtées. — 6 v°. Révolte des Gascons et des Esclavons. — 7 r° et v°. Un grave dissentiment s'élève entre Louis et Bernard, roi de Lombardie. Celui-ci est poussé par trois prélats (Anseaulme, Walfrède et Théodulphe), qui cherchaient seulement leur intérêt propre.

Quant vent d'orgueil, en une teste raze,
Feu d'avarice attise et fort embraze,
Dieu scet comment, soit par phas ou nephas,
Faincte amytié d'Annas a Cayphas [2]

[1] Guillaume Cretin semble solliciter ici la munificence royale. A l'entendre, son œuvre, qui lui coûterait toujours beaucoup, lui rapporterait moins qu'autrefois. En vertu du proverbe *Fol qui s'oublie*, il demande ingénument que *la recette* ne baisse pas, puisque *la mise* n'a point changé.

[2] Jean, XVIII, 13, 24.

Est proumenée ; il n'est riens qu'on ne face
Soubz semblant mys en ypocrite face.

8 r°-9 v°. Le Débonnaire lève une grosse armée. Bernard comprend que la résistance est impossible ; il se livre à l'empereur, qui le punit très cruellement, ainsi que ses complices. — Les Bretons se soulèvent. — 10 r°-11 r°. On porte chez eux la guerre. — Nouvelle rébellion en Gascogne. — Incursions des Normands.

12 r°. III. Les frontières méridionales de la France sont menacée par le roi païen Azon (Aizo). On se dispose à le refouler dans ses états, mais (12 v°) les capitaines chargés de ce soin s'en acquittent avec nonchalance. — 13 r° et v°. Louis est obligé d'envoyer à la rescousse Lothaire et Pépin : ils arrivent trop tard ; l'ennemi s'est retiré avec un riche butin[1]. — 14 r°. Mort du roi des Bretons. — 14 v°-15 r°. L'empereur choisit Bérard (Bernhard) comme Prévôt du Palais, et lui donne une si grande puissance que l'on ne tarde guère à conspirer contre ce favori et contre son maître.

16 r°. IV. Le poète adresse des malédictions aux adversaires de Louis. — Ils vont trouver le roi Pépin et parviennent (16 v°) à l'attacher à leur cause. — 17 r° et v°. Le Débonnaire destitue Bérard ; Judith, à qui l'on attribuait toutes les fautes de son mari, est obligée de s'enfuir à Laon, mais, tombée entre les mains des conjurés, elle doit s'engager à prendre le voile. — 18 r°. Réflexions de l'auteur : il faut qu'un prince se garde également de la dureté et de la faiblesse. — 18 v°-19 r°. Après avoir annoncé à son époux qu'elle renonce aux grandeurs, Judith se rend à Poitiers et se retire au monastère de Sainte-Radegonde.

(*A suivre*) Henry Guy.

[1] Eginhard, *Hludowicus*, p. 386 sqq.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

Romanische forschungen, XIX, 2. — *Sechehaye* : L'imparfait du subjonctif et ses concurrents dans les hypothétiques normales en français, p. 321 ; — *Fiset* : Das altfranzösische Jeu-Parti, p. 407 ; — *Fehse* : Sprichwort und sentenz bei Eustache Deschamps und dichtern seiner zeit, p. 545 ; — *Ulrich* : Drei romanische fassungen der beiden Jakobsbrüder, p. 595 ; — *Baist* : Banse ; bouleau ; bride ; buiron ; cagot ; caraffa ; conjogle ; corma ; guige ; hot, hocq, ho ; piéton ; royaume ; toenard ; triege, p. 633.

Revista de Aragon, VI, abril 1905. — *P. Meneu* : Influencia de la lengua española en el árabe vulgar de Marruecos, II, p. 178, 231.

Neuphilologische Mittellungen, 1905, 3. — *A. Wallensköld* : La simplification de l'orthographe française, p. 41.

Bulletin du parler français au Canada, III, 9 et 10. — *A. Rivard* : La simplification de l'orthographe, p. 270 ; — *Le P. Potier* : Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc. des Canadiens au XVIII[e] siècle, p. 291 ; — Lexique Canadien-Français, p. 294 et 324.

L'Hermine, XXXII, 2. — *G. Saint-Mleux* : De la formation des noms de lieux du Poulet (suite), p. 47.

Bulletin hispanique, VII, 2. — *J. Saroïhandy* : Remarques sur la conjugaison catalane, p. 128 ; — *C. Michaelis de Vasconcellos* : Algumas palavras a respeito de púcaros de Portugal, p. 140.

Romania, n° 134. — *A. Thomas* : Gloses provençales inédites tirées d'un ms. des « Derivationes » d'Ugucio de Pise, p. 177 ; — *G. Huet* : Sur quelques formes de la légende du « Chevalier au cygne », p. 206 ; — *P. Meyer* : Notice du ms. 305 de Queen's Col-

lege, Oxford (légendier français), p. 215 ; — *R. Weeks* : Etudes sur « Aliscans » (suite), p. 237 ; — *P. Meyer* : L'inscription en vers de l'épée de Gauvain, p. 278 ; — *G. Raynaud* : Une nouvelle version du fabliau de « La Nonnette », p. 279 ; — *A. Thomas* : Ponthus de La Tour-Landri, — Normand « caieu », — Franç. « milouin », — Prov. « colonhet » et « colonhier », p. 283 ; — *A. Dauzat* : Provençal *bodosca, bedosca*, p. 298 ; — *G. Nigra* : « trekawda » (Haute-Savoie), « trekawdé, trakudé » (Aoste), p. 301 ; — *A. Mussafia* : Per il « Tristano » di Beroul, ed. Muret, p. 304.

COMPTES RENDUS

Hugo Schuchardt an Adolf Mussafia, *Graz*, im frühjahr 1905, in-f° de 42 p.

Au moment où M. Mussafia quitte l'enseignement après une carrière brillamment remplie, M. Schuchardt adresse à son ami une sorte de lettre ouverte, qui est le présent ouvrage. Voulant lui faire honneur non seulement par le fond, mais encore par la forme, il l'a richement éditée en un superbe caïer in-f°, très soigneusement imprimé et orné de belles illustrations.

Ne se sentant pas, dit-il, à même d'apprécier comme il convient tous les travaux de M. Mussafia, il se borne à déclarer que le plus important pour lui est le *Beitrag zur kunde der norditalienischen mundarten im XV. jahrhunderte*, paru en 1873. Les remarques de cette étude contiennent en effet une riche collection de sinonimes éclairés par la lumière de l'étimologie; or on a peu travaillé dans cette voie, la sinonimique istorique des langues romanes n'a guère reçu que des contributions isolées, et M. Schuchardt le regrette. Il n'est pas moins important, dit-il, de savoir comment se nomme tel objet que de savoir ce que signifie tel mot. Deux vocables différents pour exprimer une même idée ne la rendent généralement pas avec la même nuance, et ces nuances correspondent à des points de vue divers ou dénotent de la part du sujet parlant une autre condition sociale, un autre tempérament. La multiplicité des noms d'un objet ou d'un instrument tient non seulement à ce qu'on a pu l'envisager d'un autre biais, mais aussi à ce qu'il n'a pas partout et toujours la même forme extérieure, ni le même fonctionnement. De là la nécessité pour les filogogues, les étimologistes, les linguistes de bien connaître les objets qui sont désignés par les mots dont ils s'occupent. Et il cite des exemples, qu'il empruntera de préférence aux sinonimes recueillis par M. Mussafia. Après quelque ésitation, après un développement sur

le « fuseau » et la « quenouille » que bien des gens confondent, après un autre sur les « chenets », « landiers » et objets analogues, il s'arrête définitivement aux « dévidoirs ». Il i a deux espèces principales de « dévidoirs » que l'on prend trop souvent l'un pour l'autre et que M. Mussafia dans son travail avait avec raison nettement distingués : celui qui sert à mettre en écheveaux le fil que l'on tire du fuseau, et celui qui sert à mettre en bobines ou en pelotons le fil que l'on tire des écheveaux. Le premier est vertical, le second orizontal. M. Schuchardt décrit toutes les formes de ces deux objets, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus modernes, en éclairant son développement par de très nombreuses illustrations qui reproduisent les objets ; il donne leurs divers noms dans les différentes régions et cherche à établir l'étimologie de ces noms

Après cela, laissant de côté les mots pour l'istoire desquels le *Beitrag* de M. Mussafia lui fournit les premiers éléments, il aborde une catégorie d'objets vers lesquels il a été amené par son propre dada (zu der ich vielmehr auf eigenem Steckenpferd gelangt bin). Or, quand M. Schuchardt enfourche son dada, on sait où ce dernier le conduit : à la pêche et aux engins de pêche, à cause de *turbare* et de *trovare*. Ici c'est d'une certaine classe de filets que nous entretient l'auteur, et dans cette seconde partie ce n'est plus l'examen des objets mais celui de leurs noms qui est au premier plan, sans toutefois que leur description et leur représentation soient négligées.

Tout cela peut paraître assez décousu, et rien n'est plus naturel puisque c'est une lettre et que M. Schuchardt, pour l'écrire, a laissé aux dadas qu'il montait la bride sur le cou. Il i a pourtant une unité qui règne sur le tout : elle se trouve dans la métode, dans l'idée chère à M. Schuchart et qui fait le fond de ses *Romanische etymologien* ; nous l'avons déjà signalée deux fois dans cette *Revue* (XLII, p. 564 et XLIV, p. 181 sqq.) : ne pas étudier les mots sans bien connaître les objets désignés par eux et l'istoire de l'application de ces mots aux objets qu'ils désignent.

Ajoutons que l'on retrouve tout au long de ce travail les qualités abituelles de l'auteur : précision, finesse et pénétration appuyées sur une érudition qui n'est limitée ni en étendue ni en variété ; toutes les langues du monde, tous les ordres d'idées sont à l'occasion appelés à la rescousse. Comme d'ordinaire, l'ouvrage, est émaillé d'étimologies généralement excellentes : les unes sont franchement neuves, les autres, anciennes mais mal établies, avaient besoin de confirmation. Citons celles de fr. *écheveau* p. 8, port. *sarilho* p. 9, fr. *happe* p. 10, fr. *travouil* p. 12, lat. *alabrum* p. 13, it. *bicocca* p. 22, it. *corlo* p. 23, it. *negossa* p. 36, etc.

Sans doute toute la partie non linguistique de son érudition ne lui est pas toujours personnelle; il a mis à contribution les connaissances des nombreux amis et correspondants qu'il possède un peu partout. Mais tous ces documents épars et décousus, il se les rend propres et les vivifie par la manière dont il les groupe et par les observations de profonde psichologie que lui suggère leur rapprochement. Il faut ajouter d'ailleurs qu'il n'utilise jamais un document étranger sans dire qui le lui a fourni et sans remercier celui à qui il le doit; parfois même, on l'avouera, l'ampleur du remerciement passe de beaucoup la valeur du renseignement communiqué. Est-ce à ce sentiment de reconnaissance exagérée qu'il faut attribuer l'éloge outré que fait M. Schuchardt de l'atlas de MM. Gilliéron et Edmont? Il le qualifie tout simplement d' « admirable » (*bewundernswert*) et M. Förster n'en parle pas d'un ton plus modeste dans la *Gröber's Zeitschrift* (XXVIII, 495 et XXIX, 13). Il est vrai que M. Gilliéron a obligeamment fourni à M. Schuchardt des renseignements qui lui ont été utiles; mais M. Schuchardt ne pense pas sans doute que la gratitude doive dispenser de l'exactitude. Que demandent en effet avant tout MM. Schuchardt et Förster à l'*Atlas-Gilliéron*? la forme exacte du mot qui est usité à tel endroit pour rendre telle idée; et ils ne sont ni l'un ni l'autre gens à se contenter d'à peu près. Or, si nous avons fait voir (*Indogermanische Forschungen*, XVI, Anz. s. 12 ff.) quels services peut rendre cet atlas et quelle est l'étendue de ces services, nous n'avons pas moins nettement montré que pour ce qui est des mots et de la forme des mots tout doit être considéré *a priori* comme faux. Rien ne saurait être accepté qu'après une minutieuse vérification. Ce qui est « admirable », c'est que deux simples particuliers aient conçu et entrepris avec leurs seules ressources personnelles une œuvre aussi colossale, qui, en raison de l'utilité qu'elle devait avoir, aurait dû être accomplie aux frais nationaux. Mais ce qui est déconcertant et lamentable, c'est que ce grand effort n'ait pas été mieux dirigé et que les deux auteurs aient obéi à des principes aussi saugrenus. On n'imagine pas, pour faire une enquête sur les patois de France, d'envoyer par toute la France la même personne avec une liste de 1800 mots ou bouts de frases, surtout quand cette personne, bien qu'ayant une oreille délicate et exercée, ne possède qu'une préparation scientifique et linguistique à peu près nulle; elle est obligée de poser partout ses questions en français et par conséquent de s'adresser à des gens qui savent d'autant moins de patois qu'ils connaissent plus de français; elle est incapable, dans un très grand nombre des patois explorés, de comprendre un seul mot de ce qu'on lui répond, si bien que lorsque la réponse consiste en plusieurs mots l'interrogateur ne sait pas quels sont dans cet ensemble les fonèmes qui correspondent au mot qui l'inté-

resse ; il ne peut couper qu'au asard, et quant il arrive que l'interrogé n'a pas compris la question et par suite fait un contre sens dans sa réponse, l'interrogateur ne s'en doute même pas. M. Schuchardt, qui rêve de cartes dans le genre de celles de M. Gilliéron, mais illustrées, qui voudrait voir sur une même planche non seulement tous les sinonimes, tous les divers noms qui désignent un même objet, mais en même temps la représentation par l'image de la forme ou des diverses formes de cet objet, croit-il trouver satisfaction dans le présent *Atlas* pour la première partie de ses desiderata? Pense-t-il rencontrer une riche moisson de sinonimes, alors que l'enquêteur a eu pour principe de ne jamais revenir sur une même question, parce qu'il avait peur « d'extorquer » une réponse qui ne se présentait pas spontanément, qui n'était pas « une traduction de premier jet »? Qu'est-ce donc que la traduction de premier jet quand la question est posée en français à des gens qui savent le français à côté du patois? C'est dans certaines cartes (il est facile de s'en rendre compte) deux fois sur trois du français patoisé ; la vraie forme patoise ou, quand il i a des sinonimes dans la même localité, la seconde forme ou la seconde locution, aurait souvent pu être enregistrée si l'on avait accordé un instant de réflexion à l'interrogé ; mais on s'est gardé de l'attendre ou de la laisser surgir, ne voulant accueillir que des réponses de prime saut, comme si la spontanéité n'était pas supprimée par le fait seul qu'il i a traduction et interprétation.

Maurice GRAMMONT.

E. Modigliani. — Il Canzoniere di Francesco Petrarca riprodotto letteralmente dal Cod. Vat. Lat. 3195, con tre fotoincisioni, *Roma, Società filologica romana*, 1904. XXXI, 165, in-4°, L. 15.

La *Società filologica romana* vient de publier une reproduction diplomatique du *Canzoniere* de Pétrarque d'après le célèbre manuscrit du Vatican. M. Ettore Modigliani a donné ses soins à ce travail délicat pour lequel il a droit aux remerciements de tous les romanisants et de tous ceux qui conservent le culte de la littérature italienne classique.

Dans sa préface, véritable introduction, M. Modigliani mentionne les diverses études dont ce manuscrit a été l'objet et celles où il a été utilisé : Nolhac, le *Canzoniere autographe de Pétrarque*, Paris, 1886; Mestica, *il Canzoniere del P. a riscontro col ms. del Bembo*, etc., dans le *Giornale storico della Lett. ital.* XXI, 1893; Nolhac, *Fac-similés de l'écriture de P. et Appendices au « Canzoniere » autographe*, Rome, 1887 : *le Rime di Petrarca....* da Giov. Mestica, Firenze, Barbèra, 1896 ; Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, Paris, Bouillon, 1892, etc. Mais il ne me semble pas dire de façon expresse que l'autographe de

Pétrarque a été découvert par M. de Nolhac, et ne renvoie nettement ni à son article de la Revue Critique (1886, p. 469 sq.) ni à sa lettre publiée dans le *Giornale storico d. Lett. ital.* VII, p. 466. Pour les hommes du métier, ces indications n'étaient point indispensables, mais tel des lecteurs qu'aura la Préface de l'éditeur italien, sera sûrement hors d'état de deviner que M. de Nolhac a eu le mérite de cette découverte. Les simples mots : *la storia esterna del codice* 3195 *è oramai abbastanza nota*, sont vraiment insuffisants quand il s'agit d'un manuscrit précieux entre tous, qui pour un tiers est de la main de Pétrarque.

La description donnée par M. M. entre dans tous les détails que l'on peut souhaiter et paraît de la plus minutieuse exactitude.

Le manuscrit comprend d'abord un index qui n'est pas de la main de Pétrarque et qui n'a pas été corrigé par le poète : certaines formes dialectales paraissent indiquer un scribe ombrien, peut-être de Pérouse.

Le texte lui-même est divisé en deux parties : « la première commence au f° 1 et se termine par trois feuilles blanches, 50, 51, 52 ; la seconde va du f° 53 recto au f° 72 verso, le dernier du manuscrit. Dans chacune des deux parties, le texte a été écrit par deux mains distinctes, celle du copiste et celle du poète. Dans la première partie, le scribe a transcrit toutes les compositions depuis le sonnet *Uvi chalcostate*, le premier du manuscrit, jusqu'au sonnet *Una candida cerva* (f° 38 verso) inclus, moins le madrigal *Or vedi amor* (f° 26, recto) et le sonnet *Geri quando talor* écrits tous deux par Pétrarque, l'un sur la rature de vers qui étaient de la main du copiste, l'autre sur un espace laissé en blanc ; dans la seconde partie, les compositions, depuis la canzone *I vo pensando*, par laquelle elle commence, f° 53 recto, jusqu'au sonnet *Al cader duna pianta* (f° 62, recto) inclusivement. Les deux fois, la main de Pétrarque suit celle du copiste et continue jusqu'à la fin des deux parties. »

M M. suppose que Pétrarque commença par faire copier dans ce manuscrit et peut-être en même temps les premières poésies des deux parties, et qu'il n'avait pu calculer avec précision quel espace était nécessaire pour la première, de sorte qu'il laissa finalement sept pages en blanc, entre les deux parties.

Bien que l'écriture de Pétrarque ait un caractère calligraphique, à certains endroits, elle perd quelque peu de sa régularité, et l'on n'en peut être surpris ; mais ce qui intéresse le plus et ce que l'on avait déjà remarqué, « les ratures sont très nombreuses, ratures de lettres, de syllabes, de mots, même de vers et de compositions entières, presque toutes dues à la main de Pétrarque, qui non seulement revoyait la copie du scribe, mais en plusieurs endroits revenait sur ce qu'il avait transcrit lui-même, soit pour corriger quelque *lapsus calami*, soit pour

modifier la forme, toujours dans l'intention d'atteindre à plus d'élégance et d'harmonie ».

D'autres que Pétrarque ont laissé dans le manuscrit des traces de leur main ; des lettres, des mots, sans doute devenus illisibles, ont été écrits à nouveau. M. M. attribue ces retouches à Bembo dont il croit reconnaître l'écriture.

M. M. a eu l'idée excellente de faire imprimer en caractère ordinaire le texte dû au copiste et en italiques ce qui est de la main de l'auteur. Il a d'ailleurs fidèlement reproduit la ponctuation employée par Pétrarque et le copiste, ponctuation conforme à celle qui est indiquée dans l'*Ars punctandi* attribué à Pétrarque, et à celle que Pétrarque a suivie dans deux manuscrits autographes, ceux du *Bucolicum carmen* et du *De sui ipsius et multorum ignorantia*) Vat. lat. 3358, 3359), que M. M. a examinés.

Une édition diplomatique n'est pas une simple reproduction matérielle, telle que l'est une photographie d'un texte; elle pose certains problèmes, oblige à divers compléments. Pour la séparation des mots, M. M. a tâché de s'inspirer de l'usage suivi dans le manuscrit. Il a intercalé dans le texte, à leur place, les mots ajoutés, il a donné en note les lettres exponctuées ainsi que toutes les remarques diverses que lui suggérait l'aspect du manuscrit. Le seul *Errata*, à la fin du volume, prouverait à lui seul avec quelle attention et quelle compétence M. M. s'est acquitté d'une tâche très difficile.

On ne saurait être trop reconnaissant envers ceux qui consentent à se courber sur les vieux manuscrits et à nous les faire exactement connaître. Tel mot a été mal lu bien des fois qui, une fois fidèlement copié, met à même de résoudre une question douteuse. Si l'on me permet un souvenir si lointain qu'il en devient impersonnel, je rappellerai qu'en 1880 je préparais une édition du Pseudo-Turpin pour la Société des Langues Romanes d'après les sept manuscrits de la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine de Montpellier. Au chapitre 32, je fus arrêté par le mot *aucona*, qu'aucun éditeur n'avait reproduit; on le remplaçait au hasard par *arcus* ou *arca*, ce qui ne donnait point de sens. Je le maintins néanmoins, vu l'accord des manuscrits, Or, pendant que je corrigeais les épreuves de la Préface, je trouvai dans l'*Academy* (14 août 1880) une note sur des articles du P. Fedel Fita dans l'*Ilustracion católica* de mars et mai de la même année, portant sur un manuscrit de Turpin, conservé à Compostelle, où l'on a une liste de 22 mots basques, dont *aucona* signifiant *javelot*. Ainsi le chapitre XXXII du Turpin a été rédigé par un moine espagnol, ce qui exclut l'hypothèse de G. Paris qu'à partir du chapitre VI (sauf les interpolations dues aux religieux de Saint-Denis) l'on a l'œuvre d'un moine de Saint-

André de Vienne. La célèbre Chronique, pour l'ensemble et jusqu'à la fin, est définitivement d'origine espagnole.

Mais, il faut l'avouer, peu de chose suffit pour dérouter un œil inexpérimenté et pour certains, le Pétrarque ainsi reproduit, demeure lettre morte. Ils s'en consoleront, sans doute, comme fit Pétrarque lui-même, quand, en 1363, le grec Nicolas Sigeros lui envoya un manuscrit d'Homère ; il le mit dans sa bibliothèque et ne sachant point le grec, il se contentait d'en tirer, de contempler, de couvrir de baisers le texte immortel. La plupart n'en useront que pour le comparer à leur édition ordinaire, mais tous auront du moins la certitude que les vers de l'amant de Laure nous sont arrivés sans altération à travers les siècles et que l'on en possède un exemplaire authentique; ils sauront gré à la Société romaine de philologie et à M. Modigliani d'avoir consacré à Pétrarque ce très beau volume, chef-d'œuvre de typographie, à l'occasion du sixième centenaire de la naissance du poète.

Ferdinand CASTETS.

Edgar Ewing Brandon, professeur à l'Université Miami. — Robert Estienne et le Dictionnaire français au XVI^e^ siècle. — *Baltimore, J.-H. Furst Compagny*, 1904, 133 pages, in-8°.

Ce travail consciencieux explique bien les principaux caractères et le développement de l'œuvre lexicographique de Robert Estienne. Il montre comment, après s'être séparé de son beau-père et établi à son compte, Estienne fut poussé par son ami Budé à imprimer de préférence des livres classiques ; comment il fut amené, dès lors, à entreprendre un dictionnaire latin ; comment son *Thesaurus*, conçu uniquement en vue de développer la connaissance de la bonne latinité, lui inspira l'idée de composer un dictionnaire latin-français, puis un dictionnaire français-latin ; comment en s'occupant du vocabulaire latin il fut conduit à s'intéresser presque davantage au vocabulaire français et finit par réunir tous les éléments d'un dictionnaire français, qu'il n'eut pas le temps de finir ; pourquoi, cependant, l'œuvre lexicographique d'Estienne joue un rôle peu important dans l'histoire de la langue française.

Les citations qui éclairent les thèses de M. Brandon sont généralement bien choisies, mais elles sont un peu trop rares, et l'on est étonné qu'elles soient toujours rejetées dans les notes.

Les deux ou trois maigres pages consacrées aux dictionnaires latins qui ont précédé le *Thesaurus* sont vraiment par trop insuffisantes pour nous permettre de bien comprendre quelle fut l'originalité de Robert Estienne.

Il est fâcheux qu'un volume si bien imprimé soit déparé par un assez grand nombre de fautes d'accentuation. Il est plus fâcheux encore qu'on ait à y relever quelques fautes de français. P. 84, *dessin* pour *dessein* n'est peut-être qu'un *lapsus*. Mais p. 54, il est parlé du style *profus* d'Estienne. P. 52, conformément à l'usage du XVI^e^ siècle, mais contrairement au nôtre, *dont* n'est précédé d'aucun antécédent *(dont on ne peut pas être sûr)*. P. 49, au lieu de « lui qui provoque la critique », on lit cette chose barbare : « *lui qui ailleurs invite des criticismes*, semble les redouter ici ».

Il faut, enfin, reprocher à M. Brandon d'avoir plus d'une fois mal disposé ou mal choisi ses titres. Ainsi, dans l'appendice bibliographique, aucune espèce de titre ne précède l'énumération des éditions du *Thesaurus* publiées du vivant de l'auteur. Mais un titre en capitales, précédé et suivi d'un espace blanc, annonce les EDITIONS POSTHUMES. Cependant, sept lignes plus loin, un simple titre en italiques, mis sur la même ligne que le commencement du texte, annonce que l'on passe aux éditions du *Dictionarium Latino-gallicum*. A la page suivante, un titre en capitales, mis en relief par des blancs, annonce DEUX AUTRES ÉDITIONS. Deux pages plus loin, le DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LATIN est annoncé par un titre du même genre, et c'est encore un titre du même genre qui annonce dans la même page les EDITIONS POSTHUMES de ce dictionnaire. On voit combien toute cette disposition manque de logique et de clarté.

Le chapitre III, qui est annoncé à la table des matières, ne l'est pas à l'endroit où il commence, p. 46 : on n'a là qu'un simple sous-titre en italiques qui semble annoncer une subdivision du chapitre II ; cependant, p. 55 commence bien un chapitre IV, sans qu'on ait eu un chapitre III.

Le chapitre II est intitulé, p. 30, *la Publication du Thesaurus* : ce titre mal choisi n'indique qu'une partie, et la moindre, de ce qui fait l'objet du chapitre. A la table des matières, le même chapitre est intitulé *le Thesaurus de Robert Estienne*, titre meilleur, quoiqu'il ait le tort de convenir aussi au chapitre III.

L'ouvrage serait mieux intitulé ainsi : *Robert Estienne et son œuvre lexicographique*.

Disons, en terminant, que l'exemplaire envoyé à *la Revue des langues romanes* est incomplet des pages 101 à 109.

Joseph VIANEY.

Jules Lemaître, de l'Académie Française. — En marge des vieux livres. Contes. — Paris, *Société française d'imprimerie et de librairie*, 1905, in-16 jésus, avec couverture illustrée, 3 fr. 50.

Un fin lettré lit l'*Odyssée*, l'*Iliade*, le *Zend-Avesta*, l'*Enéide*, les *Evangiles*, la *Légende dorée*. Et d'abord il les lit respectueusement et sans arrière-pensée, afin de les goûter comme il convient. Mais ensuite, ayant l'esprit curieux et l'imagination prompte, sentant vivement les contrastes et les ressemblances entre les sentiments antiques et les sentiments modernes, aimant surtout à réfléchir et à philosopher, il se laisse aller à combiner des *suites* aux incidents qu'il vient de lire, à fondre les idées d'autrefois avec celles d'aujourd'hui, à chercher quelles déformations diverses ont dû subir dans des âmes diverses les mêmes enseignements, les mêmes prédications, la même « Bonne Nouvelle ». Il se demande si la fidèle Pénélope n'a jamais eu le cœur troublé par les paroles flatteuses ou les regards attendris qui lui ont été prodigués pendant l'absence de son époux ; — comment s'est apaisé le désordre jeté parmi les ombres de l'Hadès par le sang que leur a fait boire Ulysse ; — ce qui serait advenu du désespoir de Didon si elle n'était pas morte sur son bûcher. Il se raconte l'histoire attendrissante et comique à la fois de la onze millième vierge, toujours zélée pour faire son devoir, n'arrivant jamais à le faire à temps, obligée, pour ne pas renoncer au martyre, de se faire tuer un jour après sainte Ursule et ses pudiques compagnes. Il invente d'ingénieuses et profondes légendes, qui montrent la complexité du cœur humain et le trouble jeté dans les âmes, non pas seulement par la *Folie de la Croix*, mais par ce qu'on pourrait appeler la *Folie de l'Evangile*. Et il arrive ainsi à écrire *en marge des vieux livres* une série de contes, où le modernisme et la couleur antique ne s'accordent pas toujours d'une façon pleinement satisfaisante, mais qui sont tous intéressants, dont la plupart font penser, et dont quelques-uns sont purement exquis. M. Jules Lemaître avait déjà donné un certain nombre de contes de ce genre dans le volume intitulé *Myrrha* ; on lira avec un grand plaisir ceux qu'il a réunis dans son nouveau volume.

Eugène Rigal.

Ant. Chansroux. — Le vin de la Coupe-Sainte, br. de 17 pages, *Nimes, Imprimerie générale*, 1905 (extrait de la *Revue du Midi*).

Mon confrère Chansroux (couverture) ou Champ-Roux (p. 3, et note) se plaint aimablement et longuement que mon meilleur ami le *Felibre di Lauseto*, dans sa *Crounico felibrenco* de l'*Armana prouvençau* de cette année, ait commis un regrettable *lapsus-calami* (!) en donnant pour Genestet le vin que nous bûmes l'an passé en fêtant le cinquantenaire du Félibrige. Ce vin fut gracieusement offert aux Félibres par Chansroux (ou Champ-Roux). Il était délicieux. Mais il n'était pas de Genestet. Il venait du *Piò-Rouge*, la colline Rouge voisine de Beau-

caire, « par corruption *phylologique* : le *Pied-Rouge*, sans doute parce » qu'on en revient avec la chaussure rougie : donc : Pio ou Pioch- » Rouge, c'est-à-dire la colline d'un ocre-vif ». A la bonne heure !

J. R.

Armanac de Gascougno, *Auch, impr. Cocharaux*, 1905.

J'ai déjà dit tout le bien que je pensais de l'*Armanac* pour 1904. Celui-ci continue très heureusement la même tradition, tant par la valeur des pièces qu'il contient que par la claire simplicité de la graphie employée.

J. R.

Armana prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1905, *Avignoun, J. Roumanille.*

Le plus félibréen des almanachs régionaux. On i fait l'istoire du félibrige depuis la fameuse assemblée de Font-Ségugne (21 mai 1854), et l'on i relate les derniers événements intéressant cette tentative de décentralisation linguistique et littéraire. Mais c'est là seulement une petite partie de l'almanach, qui est essentiellement une collection de poésies et de récits en prose, anecdotes, contes populaires, galejades, etc. On i lit les signatures de Mistral, de Tavan et surtout celle du « Felibre di Lauseto » et de « Lou Cascarelet » qui désignent un même auteur. La bonne moitié de ce petit livre est sortie de sa plume, mais il l'a taillée assez fine et il lui a confié une langue assez souple et assez pure, pour que beaucoup de confrères en félibrige puissent en être jaloux. Il ne manque à cette brochure que quelques illustrations umoristiques pour qu'elle devienne le *lesebuch* des veillées provençales.

M. G.

A. del Sourelh. — Nostres bourgés : Per un Riban. *Toulouse*, à la *Terro d'Oc*, 1905.

Amusante comédie en un acte et en prose (parler d'Agen) mettant en scène les ridicules des bourgeois parvenus et leur goût pour les décorations.

Lemouzi, 13e année. — Le n° d'avril du *Lemouzi* est consacré tout entier à la mémoire de *Joseph Roux*. Nombreux sont les auteurs qui y ont collaboré.

Le Gérant : Paul HAMELIN.

LES VERSIONS FRANÇAISES INÉDITES

DE LA

DESCENTE DE SAINT PAUL EN ENFER

I. — Version d'Henri d'Arci

Je me propose de publier dans une série d'articles les différentes versions françaises inédites de la *Descente de Saint Paul en Enfer*, auxquelles j'ajouterai quelques remarques linguistiques là où il y aura lieu. On trouvera ces différentes versions réunies et étudiées, avec de précieux renseignements bibliographiques, dans un intéressant mémoire du tome XXXV (p. 131 sqq) des *Notices et Extraits des Manuscrits* [1] par M. Paul Meyer, dans lequel les résultats de H. Brandes [2] et autres sont résumés et considérablement amplifiés. Ces versions sont au nombre de six, dont deux seulement ont été publiées en entier jusqu'ici [3]. Après l'étude de M. Paul Meyer mentionnée ci-dessus, les divers articles

[1] *Notice sur le ms. français* 24682 *de la Bibl. nat., concernant divers ouvrages composés ou écrits en Angleterre.*

[2] *Visio S. Pauli. Ein Beitrag zur Visionslitteratur, mit einem deutschen und zwei lateinischen texten*, von H. Brandes, Leipzig, 1885.

[3] Une version du commencement du XIV[e] siècle en vers de huit syllabes, dont on possède deux copies (l'une à la Bibliothèque municipale de Toulouse, et l'autre à Cambridge), a été publiée par M P. Meyer dans le t. XXIV (p. 355 sqq) de la *Rom mia*. Une seconde version, celle du trouvère anglais Adam de Ros conservée dans quatre mss (outre un fragment à Oxford) a été publiée d'après un seul ms (celui de Paris) et d'une façon très peu satisfaisante par Ozanam, dans la quatrième partie de son livre intitulé : *Dante et la philosophie catholique au XIII[e] siècle* (Paris, 1835). Elle paraîtra sous peu d'après tous les mss, dans la *Zts für fr. Spr. und Litt.*

que ce savant a consacrés au même sujet dans la *Romania* (VI, p. 11 sqq, et XXIV, p. 355 sqq), et le travail de M. Brandes, il serait superflu de revenir sur les origines de la légende de la descente de Saint Paul en enfer, ou d'en discuter les nombreuses traductions ou imitations françaises. Il suffit ici de rappeler que l'importance de cette pieuse légende réside surtout en ce qu'elle est la source principale des idées qu'on se faisait au moyen-âge des peines et des tourments réservés aux damnés dans l'autre monde.

La version anglo-normande qui suit de la Descente de Saint Paul en enfer, conservée dans le ms. fr. 24862 (f° 101ᵉ à 103ᶜ) de la Bibliothèque Nationale, a été signalée pour la première fois, je pense, par M. Paul Meyer (*op. cit.*, p. 27 sqq). M. P. Meyer en a imprimé le début et la fin (une cinquantaine de vers environ) et a également donné maint intéressant détail sur l'auteur de notre poème. Cet auteur s'appelait Henri d'Arci et était templier de l'établissement de Bruern ou Bruer Temple dans le Lincolnshire. Il nous fournit lui-même les deux premiers renseignements dans les vers qui terminent sa *Vie de Sainte Thaïs* et que je reproduis ici d'après la transcription de M. P. Meyer :

Henri d'Arci, frere del temple Salemun,
Pur amur Deu vus ai fet cest sermun;
A vus le present e as freres de la maisun.
Ne quer loer de vus si bone volenté nun,
Mes ore larrai d'escrire, par le vostre congié,
Ke le mielz del essamplaire ai enromancé ;
Mes asquanz des chapitles ai je entrelessié,
Ces en qui je ne vi geres d'utilité.
E si ceste translaciun vus vient rien a gré,
Prest sui en autres choses a vostre volenté.
Mes ore, a ceste feiz, voil un poi reposer.
Nequedent, ainz que je leisse del tut ester,
De la venue Antecrist voil traiter,
U neistra e cumbien devra regner
E les granz merveiles qu'il fra voil remembrer,
E u murra e coment trestut voil comter ;
E del [jur] de juise e del grand jugement

Dirrai aucune chose pur Deu ensement.
Puis dirrai, par la grace del seint Espirit,
Des peines que seint Pol l'apostle en enfert vit.
Oez dunc le sermun ententivement,
Ke, si bien l'escotez, si avrez amendement.

Notre poème a été écrit vers le milieu du XIII[e] siècle, et sans doute composé à une époque un peu plus ancienne. Il présente les traits linguistiques auxquels on s'attend dans une composition faite de l'autre côté de la Manche vers cette date. Voici les principaux faits qui caractérisent la langue d'Henri d'Arci, ou au moins celle du copiste :

(1) *A* précédé d'une mouillure aboutit à *e* au lieu de *ie* : *laisserent* 20, *chens* 103, *mangerent* 121, *manger* 122, *treschere* 130, *preez* 188, *chef* 200, *derechef* 201, *fichez* 210. On constate la même mutation pour le suffixe. — *arius* : *manere* 29, 114, 131, *muster* 65, *usurers* 80, *deners* 81, *mester* 202, *volenters* 215, *ascer* 264.

(2) Le suffixe — *atorem* devient — *ur*, au lieu de *eor* ou — *eeur* comme en français : *pecchurs* 20, 125, 184, etc., *lechurs* 119, 211.

(3) La terminaison — *ēre* des infinitifs est rendue par — *er* au lieu de *eir* (*oir*) : *saver* 5, *aver* 6, 71, 89, etc.

(4) L'*ĕ* latin est parfois représenté par *e* au lieu de *ie* : *pez* 210.

(5) L'*o* fermé est régulièrement rendu par *u* : *vus* 1, etc, *mustrai* 1, 15, *cum* 1, *unt* 3, *mustré* 18, *trestuz* 11, *anumbrer* 13, *pur* 16, 36, etc., *dunt* 17, *dunc* 19, *colurs* 27, *mult* 32, *puŭr* 33, *dolur* 34, *peissuns* 42, *lus* 44, etc. On lit *plora* au vers 53, et *home* (105, 130, 262) à côté de *ume* 170.

(6) Enfin, on peut noter les formes *liu* (locus) et *ciu* (cecus) qui se rencontrent également dans le *Voyage de Saint Brandan* et autres ouvrages anglo normands.

Quant à la versification, elle est très défectueuse, même pour une composition écrite en Angleterre; la moitié, ou peu s'en faut, des vers sont ou bien trop longs ou trop courts d'après les exigences de la métrique française. On peut, il est vrai, supposer que quelques-uns sont corrects selon la métrique anglo-normande qui pouvait négliger l'*e* féminin ou

bien aussi l'*e* protonique ; mais même en admettant cette possibilité, il y a encore un bon tiers des vers qui clochent. Le fait est que Henri d'Arci, pas plus que beaucoup de ses confrères qui composaient en Angleterre, ne savait ce qu'il fallait ou ce qu'il ne fallait pas compter dans un vers français ; il semble s'être contenté du coup de sonnette, pour ainsi dire, de la rime, pourvu que chaque vers eût à peu près la même longueur sur le papier.

Notons enfin que le poème d'Henri d'Arci suit d'assez près, en la condensant toutefois, la rédaction latine que Brandes appelle la quatrième rédaction et dont le texte se trouve à la fin de sa dissertation (p. 75 sqq).

DE PENIS INFERNI QUAS PAULUS VIDIT ET REMISSIONE MISERORUM QUAM IPSE QUESIVIT.

F°. 101 c. Si vus musterai cum jol trovai escrit
Des peines que Saint Pol la (*sic*) apostle vit,
Les almes d'enfer unt repos al dimeine,
Car de ço traün le livre a testimoine.
E si vus volez veritablement saver
Qui feiseit as almes icel repos aver,
Jel vus dirrai ben ainz que jo parole d'el :
Ço fu Pol li apostle, li archangle Michael,
Car Deu voleit que Saint Pol veïst les turmenz,
E les peines d'enfer li a tut mustré.
Metez ore entente trestuz, ço vus pri,
Mes tuz sanz priere si frez vus, ço qui,
Car quant vus orrez ja les peines anumbrer
N'y aura nul, ço quid, n'ait talent de plorer.
Oez dunc les peines que ci vus musteray,
Car pur warnnissement a vus les conteray.
Quant Saint Michel et Saint Pol, dunt jo vus dei [conter],
Furent venu a emfer et durent entrer,
Dunc vit Pol devant les portes arbres ardanz,
E pecchurs pendirent sur els forment plainanz :
Les uns pendirent par les mains chaitifment assez,

Les uns par les chevols, et les uns par les piez,
Les uns par les oreilles atachez esteient,
E les uns par les langes, [les] uns par braz pendoient;
Puis laisserent ces pendre, si alerent avant.
Lors vit Saint Pol un [f]u mult durement ardant,
E la flambe que issi fu de set colurs,
E en cele furneise ardeient les pecch(e)urs,
E set peines, cheüne de diverse manere,
Erent entur la furneise : neif fut la premere ;
La secunde iert fu, la tierce serpenz esteit,
La quarte sanc, la quinte glace qui mult par iert freit ;
La siste peine iert fuldre, e la setme puür.
Ces qui la enz penerent assez orent dolur :
Ço furent cels qui mururent senz repentance,
Pur ço suffrirent illoec mult griefe penitence.
Iloec ardent et plurent mult dolurusement ;
Mort demandent mult suvenerement ;
Mes pur nient le desirent : ja alme ne murra,
Mes en peines u en joie tuz jurz vivera.
Puis vit un fluvie qui horrible ert a veer
Et les diables y noent cum peissuns en mer,
E denvoroient les almes qui en cel ewe furent,
Cum lus funt berbiz, et unques merci n'urent,
E sur cel fluvie ot un punt par unt passerent
Les almes de cels qui dreiturels erent ;
Cheüne alme ultre cel puncel passer poeit,
Sulunc que cheüne deservi aveit ;
Iloec vit Saint Pol les almes turmentées,
Les unes tresqu'al genuil y furent plungées,
E les unes tresqu'al levres, les unes tresqu'al surciz
E les unes furent plungées tresqu'al umbliz.
Quant Pol vit ces turmenz si plora tendrement,
E puis demande al angle si faiterement :
Pur Deu dites, ço pri, si nel celez nient,
Purquei sunt les almes plungées si diversement.
Dunc diseit li angle : bien monterai quel sunt
Cels qui tresqu'al genuil en cel ewe estunt :
Envius furent mult, detracions amerent ;
Deriere lur prosme e freres mal parlerent ;

Iceus tresqu'al umbliz en cel ewe sunt mis ;
Avutres e forniceres furent quant erent vis,
E pur ço sunt ore en ceste damnaciun.
Cels qui plungé sunt as levres si faitement
Tancer soleient entre sei al muster suvent,
E quant parvindrent relment al iglise
Ne voleient unques entendre al servise,
Et de la parole Deu ne tindrent unques plait,
Mes a fable tindrent que li prestre diseit ;
Ices tresqu'as surcilz sunt plungé aval.
Heité furent quant virent lur prosme aver mal,
E mult furent joius enz en lur curages,
Quant virent à lur prosmes avenir damages.
Dunc plora Pol e dist : mar furent unques nez
Ces a qui si granz turmenz sunt aparailliez.
D'iloec l'amena l'angle en un altre liu,
Qui mult ert tenebrus e escur e ciu.
Iluec vit Saint Pol homes et femmes plusurs,
E mangerent lur langes a mult grant dolurs.
Dunc diseit li angle : ce furent usurers,
E soleint doner a gable lur deners,
E rien ne presterent s'il ne seusent purquei ;
Pur ço sunt en peines, car merci n'orent en sei.
Puis a veu Saint Pol un altre liu tenebrus,
En qui furent tutes peines, e mult fu hisdus :
Iluec furent femmes, chascun noeit dedenz,
Vestues furent de neirs vestemenz,
Lur vestement fu de peiz od le suffre mellé ;
Qui les veïst ardre el feu peüst aver grand pité ;
Les draguns, les crapolz mult les anguisserent,
E les grant serpenz qui les envirunerent ;
E quatre diables alerent iluec envirun ;
Cheün ot en sa main un ardant bastun,
E cheün de ces si faitement cria :
Cunissez le fiz Deu qui le mund rachata !
Dunc plora Saint Pol e enquist qui celes erent
Qui si dolurusement en cel liu penerent.
Dunc dist l'angle : cestes qui sunt en cest turment
Ne se warderent pas al siecle chastement,

Einz perdirent lur virginité en putage,
E en lecherie despendirent lur age,
Puis lur enfanz tuerent e jeterent
A chens u a pors, u en ewe neerent,
E ne voleient unques penitence fere ;
Pur ço lur estuvera ceste penitence traire.
Puis vit homes et femmes en un liu glacial,
Qui merveilluses peines suffrirent e mal,
Car de l'une part le fu ardant esteit,
E de l'autre part urent desmesurable freit.
Dunc dist l'angle : ces que veez en cest tourment
Soleient nuire(nt) as orfanins e as vedves suvent.
Puis fu Saint Pol amené d'iloc un petit
U multz homes e femmes sur un ewe vit,
Qui fruiz de diverses maneres aveient
Devant els, mes unc atucher ne poeient ;
E faim e sei urent e talent de manger,
Mes unc al fruit ne l'ewe ne porent athucher.
Dunc dist l'angle : as tu veü, Pol, ceste gent?
Il furent lechurs de viande sulement,
E les juinnes ne voleient pur Deu warder mie,
Einz mangerent suvent par glutonie ;
Pur ço y unt si grant talent de boivre et de manger
Que tut li pain del mund nes poüst saüler.
E en apres en un altre liu vit maintenant
Un pecchur entre quatre diables waimentant ;
E Sain Pol enquist del angle que cil esteit.
Un espirit negligent fu, ço li diseit,
Qui les commandemenz Deu ne voleit guarder,
Ni(l) chaste ne fu n'en cors n'en penser,
Mes aver fu tut dis, orguillus e treschere ;
Pur ço suffri peines en ceste manere.
Dunc commença Saint Pol a plurer tendrement,
E li angle dist : purquei plurs tu si faiterement?
Uncore n'as pas veu les greindres turmentz
Ne les peines qu'en [en]fer sueffrent les dolenz.
Dunc lui a un puz large e parfunt muntré,
Qui de set sceaus esteit mult ben enselé,
Puis li dist : sta luinz pur la puür qu'istra !

Lores uvri le puiz, e la puür munta,
E passa tutes les peines qui en emfer erent.
Mar furent nez icels qui leinz surjurnerent !
D'unc dist l'angle : cels qui serrunt plungé ci,
Pur tant cum le secle durra, n'en averunt merci.
E quel sunt cels, dist Saint Pol, dites mei pur Deu.
Ce sunt li paen, dist l'angle, e li fol judeu
Que nierent que Deus fust de la virgne né,
Ne baptesme ne crurent ne crestienté,
Ne del cors Jesu Crist ne furent acomunez,
E perpetuelment sunt pur ço dampnez.
Puis vit u homes e femmes en un liu penerent,
E vers e serpenz a rage les detirerent ;
Cheün alme ert sur altre cheitivement,
Car mult ert anguisus a suffrir cel turment,
E la parfundesce del liu u ces furent mis
Y ert cum de ciel a terre, ço li fu avis.
Iluec les oï Saint Pol estrange doel faire,
E crier e braere, cum se ço fust toneire ;
Puis warda u set diables vindrent,
E l'alme d'un pecheür entr'eus orent e tindrent,
Qui meïmes icel jur del ciel prise esteit ;
E waimenta e cria e mult grant doel feiseit.
Dunc crient les angles encuntre la chaitive :
Allas ! que feisistes pur tant cum fus en vie ?
Ore irras en peine, ja ne repeireras,
Pur les comandemenz Deu que ne guardas.
Dunc li fu sa chartre de ses pecchez baillée ;
Cele la list ; sei meïsme juga a dampnée.
Dunc pristrent les diables la chaitive erraument
Si la mistrent en peines, sulung sun jugement.
Dunc dist l'angle : cres tu que l'ume recevera
Sulun ço qu'il al siecle deservi aura ?
Puis vit Saint Pol les angles Deu iloc dejuste,
Qui porterent vers le ciel une alme juste ;
Dunc vindrent plus de mil angles contre lui,
Qui feiseient mult grant joie e diseient issi :
O tu, sainte alme cum tu es boneürée !
Car en grant joie serras ja alevée,

Car les commandemenz wardas de Jesu Crist ;
Puis reçut la chartre ; ses bons ovres list.
Lores Saint Michel la salua en paraïs,
U les sainz nostre sire en joie sunt mis,
E si grant cri fu feit cuntre sa venue,
Cum si ciel e terre fust tute cummeü[e].
E les pechurs qui furent en emfer ensement
Crierent tuz et distrent issi faite(re)ment :
Michel li archangles e Pol l'ami Jesu
Requerez Dampnedeu pur la nostre salu !
Preez Deu pur nus amdui ensemblement
Que des peines nus doinst aukun alegemant !
Dunc lur respondi l'angle : issi faiterement :
Plurez trestuz et jo plurarai ensement,
E Pol urez od nus ensemble, saverun
Si Deus nus volssist faire u relais u pardon.
Quant ço oïrent qui en les peines erent
Od haute voiz tuit ensemble à Deu crierent ;
E Saint Michel et Saint Pol crierent ensement ;
E mil milliers des angles od eles ensemblement.
Dun fu le sun de lur cri tres qu'al quart ciel oï
Cum distrent : Deu aiez de pechurs merci !
Deu descendi del ciel od curune en sun chef.
Quand les pechurs le virent si distrent derechef :
Aiez merci de nus, car grant mester en avun !
Aez merci de nus sire cum vus prium !
Dunc fu la voiz Deu partut les peines oïe :
Quel ben feïstes pur me quant fustes en vie ?
Jo fu mis en croiz e pur vus mort suffri.
E que feïstes pur mei quant vus criez merci ?
Li costé oi percié pur vus. Que feistes vus pur mei ?
E fiel me donastes pur estancher ma sei.
Pur vus oi e mains e pez fichez de clos.
Et vus fustes el secle et lechurs e fols,
Avutres forniceres fustes e envius,
Larruns, roburs, avers, maldisanz, orgoillus.
Juine ne wardastes, n'almosne ne feïstes,
Mes partut trichastes e volenters mentistes.
Trestuit feïstes quanque votre char voleit.

De penitence ne tenistes nul plait.
Dunc chaï Michel devant Deu, e Pol altresi,
E mil milliers d'angles, e crierent merci :
Repos eüssent cil al dimeine, suvaus non,
Tuz cels qui furent en enfernal dampneisun.
Dunc parla notre sire, disant si faitement :
Pur Michel e pur Pol qui ci sunt en present,
E pur les miens angles qui ci sunt ensement,
E pur la meie bunté, ce sacez nomeëment,
Repos vus durrai del none al samadi
Tresque vienge la prime ure del luendi.
Dunc furent mult lié cels qui en emfer penerent,
E mult loerent Deu e sil glorifierent.
Pur ço cels qui le dimeine ben guarderunt
Compainie od les angles Deu al ciel averunt,
Car le dimeine est plus haut que ne sai dire,
Car en dimeine fu né Jesu Crist nostre sire,
E en dimeine Jesu Crist de mort releva.
En dimeine le saint espirit en terre envea.
Al dimeine converti Deu l'ewe en bon vin,
A unes neces u fu maistre Architriclin.
En dimeine mil homes put Deu plenierment
De cinq pains d'orge e dous peissuns sulement.
Et en dimeine serra le derein jugement.
Et en dimeine jugera Deu trestute gent.
Pur ço commanda Deu e warda la dimeine
En la lei de checun servil overaine.
Ço est d'iveresce, que de checun mal est rascine,
D'avuterie, de larecin, de plait, de tençun,
De tote luxurie, de tote fornicatiun.
E ne devun al dimeine fors aler à l'aglise
Pur urer, pur entendre al Dampnedeu servise,
E pur oïr la parole Jesu Crist del prestre.
Les malades devun reviser e pestre.
Les morz pur amur de Deu devun ensevelir,
Les fameillanz saüler, et les nuz vestir.
Rachater devun cels qui sunt en chaitiveisun,
E reguarder devun cels qui sunt en prisun.
Les povres, les estranges devun herberger.

Les orphanins, les vedves devum conforter.
Les descordant devum a concorde treire.
Teles oevres devum al dimeine fere.
E qui tuit issi le dimeine wardera
Od les angles del ciel tuz jurz regnera.
Puis demanda Saint Pol si faitement e enquist
Quantes peines a enfer, e li angle li dist :
Si cent homes fussent parlant dès le commencement,
Puis que Adam fu fait en paraïs primerement,
E cheün d'ous eust cent langes de fer u d'ascer
Entre eus tuz ne puissent les peines anumbrer.
Pur ço, vus ki m'avez oï des peines parler
Werpissez vosz pecchez, si les leissez ester.
Ore larrai atant, que mes n'escriverai,
Car arivé sui al port là u jo desirai,
E bien dei estre quite, ço m'est avis,
Quant ai enromancé ço que vus pramis.

L.-E. KASTNER.

Décembre 1904.

I DODICI CANTI

COMPLÉMENTS A L'INTRODUCTION

(Suite et fin)

III

De l'auteur des Dodici Canti

Dans mon introduction (V, VI), après avoir décrit le manuscrit où a été conservé le texte des *Dodici Canti*, j'avais jugé que la mention suivante inscrite à la première feuille de garde, *Manoscritto originale di alcune poesie inedite di Luigi Alamanni et del Susio*, obligeait à se demander si les *Dodici Canti* pouvaient être attribués à l'Alamanni. J'avais d'ailleurs noté déjà qu'un paraphe qui revient deux fois dans le manuscrit me semblait réunir les initiales L. A. Je me bornais finalement à citer deux pièces de l'Alamanni où sont exprimés des sentiments que l'on rencontre aussi dans les *Dodici Canti*, et je disais : « Je ne me crois pas autorisé à tirer une conclusion des indications que j'ai rapidement réunies ; mais je ne pouvais éviter, engagé que j'étais à le faire par le titre même du manuscrit, de les soumettre au lecteur. D'autres plus compétents, si l'objet leur paraît mériter quelque intérêt, décideront avec sûreté s'il n'y eut entre Alamanni et l'auteur des *Dodici Canti* qu'une communauté de sentiments, une haine égale pour le nom des Médicis. »

Donc, je n'avais point d'opinion faite, je m'en remettais à celle des plus compétents.

M. Henri Hauvette, qui préparait alors son ouvrage sur Alamanni, s'émut de l'hypothèse, si discrètement présentée, et, dans le *Giornale storico della Letteratura italiana* (t. XXXV, p. 171-172), se hâta d'annoncer qu'il serait « bien aise de couper court, sans plus tarder, à l'hypothèse extraordinaire, grâce à laquelle M. Castets croit avoir découvert l'auteur de ces *Dodici Canti* ».

Pourquoi dire que je crois avoir fait une découverte, quand je ne le dis pas moi-même ? Avant la publication de l'ouvrage de M. Hauvette,

je ne soupçonnais point que l'on ne pouvait parler d'Alamanni sans entrer dans une chasse réservée.

A propos de celui des titres du manuscrit que je viens de citer, je remarquais : « La mention du manuscrit original, donnée au titre du recueil, *pouvant s'appliquer à la première partie*, m'amenait à examiner si nous ne posséderions pas un texte autographe de Luigi Alamanni. » [1]

M. Hauvette réplique : « Tout d'abord, il n'est pas exact que le ms. 8583 de l'Arsenal attribue ce poème à l'Alamanni. »

Mais je ne l'avais pas dit !

Dans sa thèse, M. Hauvette se borne à dire que l'attribution à Luigi Alamanni est « une supposition absolument gratuite, et à l'appui de laquelle on ne saurait faire valoir même l'ombre d'un argument : aussi échappe-t-elle à toute discussion » [2].

S'il en est ainsi, il était donc superflu d'exposer une discussion si développée dans le *Giornale*. Je réponds à la pensée, et ne m'arrête pas à la forme qui cependant n'est point sans intérêt

M. Hauvette a d'ailleurs raison d'écarter l'attribution à Luigi Alamanni. Il connaît l'écriture de ce poète et elle ne ressemble point à celle du manuscrit des *Dodici Canti*. En second lieu, la biographie de l'Alamanni, telle que M. Hauvette l'a minutieusement établie, ne permet point d'accepter que l'auteur de la *Coltivazione* ait vécu à la cour d'Urbin.

Mais il est fâcheux que les réserves que j'avais si clairement exprimées aient paru indignes de l'honneur d'une simple mention.

J'avoue encore que j'ai vu avec quelque surprise que les brèves indications que j'avais données sur les sentiments de l'Alamanni, aussi bien que les citations de vers caractéristiques, aient été purement négligées, soit dans l'article du *Giornale*, soit surtout dans la thèse de M. Hauvette. Je lis dans celle-ci : « Le souvenir de l'Arno remonte à sa mémoire lorsqu'il regarde d'un œil d'envie le calme avec lequel la Seine serpente au milieu d'heureuses et libres campagnes ; lorsqu'il voit le laboureur français creuser paisiblement son sillon, c'est encore vers la Toscane terrorisée par l'étranger que se reporte sa pensée » [3].

[1] Le mot *inedite* n'était pas absolument injustifié, et je constate aujourd'hui que d'après M. Hauvette lui-même, si d'une manière générale les nombreuses poésies données dans le ms. de l'Arsenal comme de l'Alamanni, sont empruntées à une édition, il en est une assez importante, qui lui a paru inédite, sur l'authenticité de laquelle il hésite à se prononcer, et qu'il a imprimée dans sa thèse, comme j'avais imprimé les *Dodici Canti*.

[2] Op. l., p. 421.

[3] Op. l., p. 180, n° 3.

J'avais cité, avant M. Hauvette, les quatrains auxquels il renvoie en note : mais, en effet, rien ne l'obligeait à mentionner autre chose que l'hypothèse dont il avait été choqué.

M. Hauvette s'étonne que j'aie pu seulement concevoir la pensée qu'Alamanni ait jamais écrit un poème aussi « détestable » que les *Dodici Canti*. Mais il avoue lui-même que dans le *Gyrone* « la versification même et le style accusent une négligence surprenante chez l'auteur de la *Coltivazione*[1] ..... il est visible aussi que l'obligation de rimer l'a souvent gêné, lui a suggéré des expressions impropres et l'a parfois conduit à écrire des phrases à peu près incompréhensibles, à force d'inversions et de périphrases [2]. ... Il est sans doute possible de parcourir sans ennui un ou plusieurs morceaux bien choisis du *Gyrone*, mais non pas l'ensemble de l'œuvre »[3]. Je ne disais guère autre chose.

M. Hauvette ne se rend peut-être point compte que d'autres que lui jugent plus sévèrement encore le *Gyrone*, moins sévèrement les *Dodici Canti*, et trouvent par conséquent qu'attribuer à l'auteur du premier de ces romans la paternité du second n'était pas en soi chose tellement irrévérencieuse. On serait d'ailleurs en droit d'être moins rigoureux pour l'œuvre qui n'a pas été achevée et revue que pour celle que l'auteur a imprimée.

Dans l'article du *Giornale*, M. Hauvette déclare qu'il serait étrange qu'Alamanni, « dont l'évolution classique s'accentuait de plus en plus avec les années, se soit avisé de composer vers quarante ans le détestable poème dont on veut le rendre responsable[4]. C'est avec des principes bien différents qu'il devait entreprendre, quelques années plus tard, de traiter la matière de Bretagne ».

[1] Op. l., p. 328.

[2] Op. l., p. 329. M. Hauvette cite à ce propos une octave qui eût dû le rendre plus indulgent pour les *Dodici Canti* :

> Non vedete voi ben, signor mio caro,
> Che amor fu prima et la natura al mondo
> Che aspra legge facesse il nodo avaro
> Del sponsalitio duro et ingiocondo?
> Che i padri empi et le madri a paro a paro
> Ne congiungesser, lassi! et non secondo
> Il naturale desio che ne sospinge,
> Ma secondo che 'l commodo dipinge.
>
> L. V, st. 130.

[3] Op. l., p. 331.

[4] Un auteur est responsable de ce qu'il publie, non des notes, des ébauches plus ou moins réussies, plus ou moins informes que l'on trouve dans ses papiers.

Je note en passant qu'Alamanni, né en 1495, avait exactement quarante ans en 1535, que la composition des *Dodici Canti* se place entre 1534 et 1538, et que l'auteur de ce roman était âgé de 40 ans quand il l'a commencé, ce qui prouve qu'il était exactement contemporain d'Alamanni ; mais je ne prétends rien induire de cette concordance de dates. J'admire plutôt comment M. Hauvette, dans sa thèse, a pu si complètement oublier ce qu'il avait écrit dans le *Giornale*. Il y professe en effet, au sujet du *Gyrone*, une opinion très différente. Il dit que « c'est un arrêt, presque un recul, dans l'évolution de plus en plus classique qui le portait vers la reconstitution des genres cultivés par les anciens »[1]. A la page 326, M. Hauvette déclare que la seule intention classique que l'on découvre dans le *Gyrone* est que ce poème est divisé en *livres* et non en *chants*, et que « ce n'est guère ».

Mais le *Gyrone* est de 1548. Il n'y avait donc pas lieu de parler, dans l'article du *Giornale*, de l'évolution classique d'Alamanni à propos des *Dodici Canti*, qui sont antérieurs de dix ans au *Gyrone*, où le goût classique d'Alamanni se trahit uniquement par la substitution du mot *Livres* à celui de *Chants*.

« Le seul crime du poète italien », dit M. Hauvette, à propos de ce malheureux *Gyrone*, « et il serait difficile d'en imaginer un plus grave, est de n'avoir pas essayé d'être lui-même ; c'est d'avoir reproduit, avec une exactitude presque mécanique, un roman assez médiocre, sans que, à aucun moment, son tour d'esprit particulier y ajoutât rien d'essentiel »[2].

Tout cela est, en effet, très exact, et Alamanni est un grand coupable d'avoir rimé ce poème aussi ennuyeux que long. Mais pourquoi, si d'autres raisons ne s'y opposaient, Alamanni, avant de se résigner à imiter un vieux roman pour faire plaisir à François Ier, n'aurait-il pas essayé de composer une épopée romanesque sur les traces de Boiardo et d'Arioste ? Cette hypothèse n'est point justifiée par les faits, soit, mais en soi elle n'avait rien dont pût s'effaroucher la conscience de critique la plus scrupuleuse.

Le domaine des lettres doit être une *Terre de Vérité*, comme l'empire du Prêtre-Jean, mais ce doit être aussi un pays de liberté et d'échanges faciles. J'avais soumis un cas aux gens compétents : plus heureux que Guérin consultant les Arbres du Soleil et de la Lune, j'ai eu une réponse immédiate et que je crois définitive, et j'aurais mauvaise grâce à raisonner davantage sur les termes de l'oracle. Je

[1] Op. l., p. 332.
[2] Op. l., p. 328.

n'ajouterai qu'un mot. Dans ces compléments à mon introduction, j'ai dû parfois me séparer de M. Hauvette sur quelques points dont je ne m'exagère pas l'importance. Je crois avoir rempli ce devoir sans ressentir aucune joie à redresser mon prochain, sans permettre à ma plume aucun écart qui pût rappeler ces *zanzare* du Cathaio qui, *pungendo aspramente*, troublaient les nuits de Beatrice Pia et des poètes ses hôtes.

En relisant les *Dodici Canti*, j'aurais aimé à trouver enfin quelques indications précises sur la personne de l'auteur. Je vois qu'il faut me borner à renvoyer à ce que j'avais dit d'abord et à mieux présenter les dates sur lesquelles je viens d'appeler l'attention.

L'auteur parle toujours de François-Marie comme d'un personnage vivant, et fait allusion au pontificat de Paul III, qui ceignit la tiare en 1534. François-Marie mourut en 1538. L'on a donc une période de quatre ans où l'on peut placer la composition du roman. L'auteur l'a commencé à l'âge de 40 ans. La mort de François-Marie suffirait à expliquer pourquoi les *Dodici Canti* sont restés à l'état d'ébauche incomplète[1].

Je sais qu'il doit m'être difficile d'apprécier avec impartialité un roman auquel j'ai fini par m'intéresser, en raison de la peine et du temps qu'il m'a coûtés. Cependant, je n'en suis pas moins tenu de dire ce que j'en pense. Je trouve odieuse et abominable toute l'histoire imaginée par Alfégra pour tromper Roland. L'anneau de Gygès est prétexte à détails érotiques, dont l'on est justement froissé. La scène où la fille de l'hôtelier, une fois détrompée par Bradamante, va chercher une consolation auprès de Serpentin, a été suggérée par le passage du *Guerino*, où le chevalier renvoie la fille de la maison à Brandis, son compagnon de voyage. Le personnage de Sylvana est d'une heureuse invention, et les aventures de Renaud et de Guerino à la cour de Grenade ne manquent pas d'intérêt. Pour le reste, il me semble que l'auteur conte agréablement, pose bien ses personnages, sait conduire le dialogue, emploie assez heureusement les éléments de la Fable, place à propos ses réflexions morales. Je tiens compte évidemment de l'état d'imperfection où le texte nous est parvenu. En matière épique, même dans ce genre romanesque, dire que les deux

[1] Dans une lettre aimable et encourageante (mars 1900), M. Emilio Teza, tout en m'engageant, avec sa bonne grâce ordinaire, à renoncer à l'hypothèse de l'attribution à l'Alamanni, et en m'indiquant diverses fautes du texte ou de l'imprimé qui avec d'autres auront leur place à l'*errata*, me proposait pour ce poème le titre de l'*Angelica* : il me tenterait fort; mais je crois plus sûr de conserver la simple désignation du catalogue : celle-là du moins échappera à toute critique.

tiers d'un poème supportent la lecture, est en somme un éloge. Mon opinion est que les *Dodici Canti* le méritent ; mais, je le répète, cette opinion est *à priori* suspecte. Resterait à faire le départ des emprunts faits à Boiardo et Arioste et de ce qui est de l'invention propre de l'auteur, mais ce serait le traiter en classique et dépasser la mesure.

Que dire de l'homme lui-même, si ce n'est qu'il fut un des pensionnaires des ducs d'Urbin, qu'il chantait avec d'autres dans la volière dorée, où ces princes riches et généreux appelaient les beaux esprits ? Cette domesticité brillante ne leur pesait point, à en juger par ce qu'en rapporte avec admiration un de ceux qui la partagèrent à Urbin, un peu plus tard que l'auteur des *Dodici Canti : Ritrovaronsi l'anno 1558, a la corte d'Urbino, antico ricetto di tutti gli huomini valorosi, molti grandi et illustri poeti, cio furono M. Bernardo Cappello, M. Bernardo Tasso, M. Girolamo Mutio, M. Antonio Gallo, et piu altri ; i quali non facevano altro, che, quasi candidi et dolcissimi cigni, cantare a gara, et celebrare co loro versi la eccelsa bellezza et la molto piu eccelsa virtu de la Illustrissima Sig. Duchessa* [1].

Ainsi, à l'ombre des della Rovere, se continuait la fête de la Renaissance.

Les formes dialectales éparses dans le texte et le long et enthousiaste développement en l'honneur de Venise, permettent, semble-t-il, de supposer que l'auteur était originaire de la Vénétie. Peut-être des recherches dans cette région aboutiraient elles à écarter le voile qui cache à nos regards curieux un des « cygnes mélodieux et très blancs » qui chantaient les louanges de François-Marie.

IV

EXTRAITS DU GUERINO IL MESCHINO

Les extraits du manuscrit 491 de la Bibliothèque Nationale que j'ai cru utile de donner ici, malgré l'état du texte qui est reproduit tel quel, se rapportent à quelques-uns des endroits intéressants du récit. Ils achèveront de donner une idée de la manière de l'auteur dans le *Guerino*.

A

Antenisca devant le Soudan de Perse

Essendo tornato in sullo palazo l'almanzore a lo Mischino cun molti baroni foi data l'acqua alli mani, et una damicella ionse in sulla sala como lu Amansore soldano di Persia foi posto assidere, la quale

[1] Dionigi Atanagio, op. l. I, note au f° 196, b.

damicella era realimente vestita la quale non mostrava non avere XIII anni compiuti, cun capilli biundi et tanto bella ch'ella parea uno angelo di paradiso, et ingenuchiossi dinanti allo suldano cum diricto pianto. Ella avea ad secu dui gentili cavallieri et dui gentili cammarieri et facea si grande il pianto ch'ella non potea parlare. Dice il Mischino : Ad me indi increscie molto tanto che yo dissi : O singnore, yo vi prego che vuy habiate pieta di questa damicella che vuy vedete che per dilore non puo parlare. Fate che parla uno di quelli cavallieri per lei di quelli ch'ella ae cun seco. Et illo commando ad uno che parlasse per lei et illo dixe : Santa curona, questa damicella ene filliola del re di Pers[ep]oli el quale fue Filisteno el quale Filiste[n]o ave doy fillioli masculi e questa femina, e-lli Turchi sotto la singnoria del re Chalismarte li sono venuti adosso cun IIIC milia armati et anno morto il re Filisteno culli dui soi fillioli et anno presa la cicta de Pers[ep]oli, Erabacta, Cessafia et tucte le terre di Persia del fiume Regull in fine al fiume Ulano, et non e da maravelliare donde era il re Galismarco avia tanta potenza, impero ch'egli e singnore di Damasco, teni Asalta e Gudea Pulistina to spinando Saria et Ermunia, Media, Cilica, Panfilia, Isavera, Liconia, Pastigonia et Tribusunda ; et a uno fratello che a nome Astilladoro chi tene tucto lo resto de Turchia et molti altri provincie et reami; et dichi : Mi singnore, comunca fo morto el nostro re si nuy non avessimo campata questa fanciulla, ella sarebbe mala capitata, et sapiati che Turchi si moveano et per la Persia cull' armata si veneano contra ad vuy, per la Felice Persia, si vuy non riparati. Per dio siavi recommandata questa pupilla, la quale pupilla, si per lu vostro aiuto non e vendicata, convien ch'ella vada mendicando. Como scacciata, ella si recommanda ad [vuy] che siti soldano di Persia.

Avendo il cavallieri compiuta la sua diceria, omne uno sussperava et cossi il soldano come li altri, dice il Mischino : Ad me incresse di quella damicella che sempre piangea et non era alcuno conforto ne speranza di aiuto; yo mi levai in pie et feci riverentia allo Amansore nostro soldano et dixi : per lo dio Magomecto, questo ene grande peccato et pregovi per la fede grande de lo Apollono di cui o viduto li alberi, che vuy li dati aiuto.

B

Guérin engage sa foi a Antenisca

Tornata la bella Antenisca alla cicta de Persopoli, li fecero li citatini grande allegreza et grandi piaciri di tinireza, et quando Guerino la vede si acciese tucto de ardente amore et disse inverso allo cielo :

O vero dio, donami gratia che yo mi difenda da questa nostra fragile carne tanto che yo ritrovo il padre mio et la mia generatione! et reciputa la dimicella cum grande honore et reverenza renderili la singnoria et delli per Governamento tre citatini, el maiore di tucti tre fue Permidesse. Et non passarino cinque iurni che Persenico nepote de lu Amansore se innamoro de Antenisca et incomminciao secretamente ad odiare Guerino, et per timenza de la sua spada non si demostrava et anche timea la gente di l'oste, perche Guerino era molto amato da tucta la genta di arme. Et essendo uno di Guerino nella sua cammera infra se stesso si lamentava et doleasi del camino chi avea affare secundo la ressposta ch'egli ebbe delli arberi del Sole che in Ponente saperebbe chi fosse la sua generatione. Essendo in questo pensiero, ionse allui quello citatino chiamato Permidesse et poi ch' i-l'ebbe salutato si presero per mano, et de molte cose raionando Permidesse infra l'altre cose che illo raiuno, fue che illo lo commincio a prégare che-lli fosse da piacere di pilliare Antenisca per mullie et egli si facesse singnore del reame de Persopoli. Guerino li resspose : O nobile amico, ad me convene primo cercare li parti di Ponente per commandamente di Apollo, ma prima cacciaremo li Turchi da tucta Suria. Et Permadesse torno culla ressposta ad Antenisca la quale udita la ressposta mando a dire ad Guerino che li andasse ad parlare. Et illo inchi ando et ella lo commincio a pregare dolcimente che-lli fosse di piacere de non si partire da Persopoli et che illo pilliasse la singnoria de Persopoli; et Guerino resspose suspirando ch'egli non potea al presente perche egli avea ancora a-ccercare mezo il mundo et ella comincio a-llacrimare et disse : O singnore mio, yo susperava *(sic)* socto la vostra spada vivere secura nel regno che vuy mi havite renduto, et per questa cagione ve iuro et per tucti li dei, como yo sentiro che vuy siati partito, yo culli mie proprie mane mi occidero per vostro amore, se vuy non mi promectite, fenito vostro viaio, che vuy tornareti per me, et yo vi iuro asspectarivi dechi anni che mai non tolliero marito. Disse Guerino : O nobile dompna, non dire, per dio, che tu saresti vecchia Et ella resspose : Di questo non mi curo, puro che vuy iurati di tornare ad me et di non torre altra dompna. Et mentre che queste parole erano tra loro, ionse Permidesse el citatino et Amidiosca l'ostieri et missere Amorrecto filliolo de l'ostieri, facti richi per la virtu di Guerino, et quistoro dissero a-lloro secreto parlare et seppino come egli circava il padre suo et la ressposta ch' egli avea udito d'Apollo e da Diana; et recommandata loro Antenisca jurolla per sacramento per sua dompna et legitima sposa in presentia de quistosro tre, et promisi di tornare infra X anni et che si in questo tempo non tornasse, ch'ella fosse libera et potesse tollere marito; et iuro per la fede del summo Dio non tollere altra dompna che lei per

[moglie et] questa iuro per tucti li dei non torre altro marito, et questi tre fossino testimonii et jurarano de nolla abandonare mai, et [che] la guardia de la sua bella persona remanesse [a] li tre, et cossi basarano in bocca cullo Mischino che ssi ghiamava Guerino impalmati, et iurati la fe tucti li quatro ussirino da la cammera et l'altra matina fecero radunari tucti li maiuri de la cicta et molti altri gentili homini del regno soctoposti allei et foi per tucto deliberato che la dompna Antenisca fosse reina del reame ma ch'ella non portasse curona da quello di insino ad X anni, che Permidesse e Aminigra fossero bali da la fanciulla; e appresso ordinarano che-lla gente si mictesse in punto per cavalcare et cacciare li Turchi di tucto il paese di Persia et de Soria, et passati dechi iurni, si parti da Persopoli cum cinquanta milia Persiani, et Antenisca lasso piangendo, et andarono verso de una cicta di Persia Tinticha, e come savio capitano inchi posse il campo perche ancora la tinevano li Turchi.

C

Portrait de la princesse Rampilla

Essendo partito il famiglio de Rampilla la quale era grande de persona et bene informata, et era negra quanto uno carbone spento, cullo capo ricienuto e-lli capilli incresspati, la bocca grossa de multi dienti tucti bianchi, occhi rossi chi pareano de foco, disse il misso : Diciti ad Guerino che yo li servo la mia virginecta.

D

Entrée de Guérin chez la Sibylle de Cumes

Aperta la porta, lo Mischino entra dentro a di settanta una di cansere et ad hora XII[a] del di, et questi damicelle dissero : Ben sia venuto missere Guerino; multi dissero che nuy sapiamo la vostra venuta. Et questi erano tre damicelle tanto polite et belle che lengua mia nollo poria dire, tanto era la loru belleze; et quando intrava dentro mi dava lu sole alla faccia, et achiusa la porta, l'una de loro mi disse cun uno falso riso: Custui sera nostro singnore. Ma yo li dissi tra me stesso : Tu non pensi bene. Et una mi levo la borrecta et la tasca et l'altra prese lu donpieri; la terza mi prese per mano, et yo possi la spata alla vagina, et colloro mi inbiammo et passammo una altra porta, et iongemo ad uno grande iardino sottu ad una bellissima logia tucta storiata, et-cqui erano piu di cinquanta damicelle l'una piu

bella et l'altra piu, et tucte se revolsino verso me, et in mezo di loro era una dompna allo mio parere la piu bella che yo havesse mai viduta, et una di quelle tre ch'erano cum mico mi dissino : Quella ene madompna Sibilla. Et inverso lei andavamo, et ella venia verso noi, et iunto presso a-llei mi inchinai, et ella si inchino ad me et presimi per mano et disse : Ben venga missere Guerino. Et yo la salutai in questa forma : Quella virtu che vuy aviti piu speranza ve aiuta. Et mentro che yo favellava, ella si sforzava di farimi bello sembianti, et tanto era la sua vacheza ad videre che omne corpo humano inde seria ingannato, et cum dolci solazi di risi et di belli recollentie, et data in lei tucta belleza et honesta, et li membri sono de smisurata gentiliza et di grandeza piu comunale et tanto colurita che quasi del mio proposito mi cavo, et era smarrito tra multi rosai pieni di spine, se Dio, per la sua gratia non mi avesse facto tornare la mente al pecto, et dixi tre volte : Ihesu Nazareno, liberami di questa incantacione! et dixili tra me nel mio core. Et ragionando cullei, la falsa mi rivolta si partio da me, et ella mi incomenza a dire tucte le pene ch' i avea sustenute da quel punto che Alexandro mi avea fatto libero per fine ad questo lamento che yo facea cullei, tucto lu viagio che yo avea facto tuctu mi disse, et poi [disse] : Voghio che tu venghi et vidi se yo one de lu thesoro quanto il Presto Iohanne. Et menommi in una sua cammera del palazo suo ch' era uno palazo grande et reale, et mostrommi tanto horo e tanto argento et tante perne et tante petre preciose et tanti iohelli et tanti richeze che ss'elli non fossero cose false, tucto questo mundo che yo havea cercato, non valea la terza parte. Et poi tornammo in una sala multa ricca equa inchi foi apparechiato da mangiare et posto ad mangiare da tante dammicelle ch' inchi serviano ch' era una cosa maravelliosa ; et quando aveamo mangiato mi meno in uno iardino che mi parea essiri intrato in uno paraviso novello nel quale erano de tucti li fructi chi per lengua humana si poctessero contare, et per questo conobbi ch' erano cose [fatate][1] perche erano multi fructi fore de stagione.

E

GUÉRIN RÉSISTE AUX SÉDUCTIONS DE LA SIBYLLE

La sera foi minato in una ricca cammera e-lla Sibilla venne ad tucti quelli piachiri di iochi et di solazi chi ad uno corpo humano si potesse fare per farilo innamorare. Et quando yo foi intrato nel letto

[1] Ms. *Fatale*.

ella mi si culco al lato mostrandomi la sua bella persona e-lli soi bianchi carni e-lli memelle chi proprio pareano de avolio ; et yo Mischino da capo ripriso foi da lu ardente amore, et factomi il signo de la croche per questo non si partiva la Sibilla, ma per venire allo effecto de lu suo desiderio piu ad me si accostava, et yo ricordato de li parole de li tre romiti dissi tre volte : Ihesu Nazareno Christo, tu mi aita. Dissi celatamente dentro lo mio core questo nome ; eni di tanta virtu che como yo l'ebbe dicto, ella si levo foro de lu lecto et partiosi, et non sapea quale era la cagione che la facea partire ; et yo rimaso sulo tucta la nocte dormivi in pace senza essiri combactuto da ley ne de altre fate, et nissuna sappe la-ccagione. Ad questo si videa che lu animo de lu homo non posano sapere elle, si parlare nollo fa manifesto.

Culla gratia de Dio, dice il Mischino, yo dormivi tucta la nocte e-lla matina a bona hora la Sibilla mi venne ad visitare cum molte damicelle : et quando foi levato mi fo apparichiato una bella robba di seta, et uno portante leardo, et montai a-ccavallo culloro et fo quello di menato per una bella pianura et vidi questo ch'era il mercoridi, et questo di mi fo mostrato tucto lu paesi de la sapia Sibilla, et promicteami de farimi singnore ; et vidi molte castelle et ville, et viddi molti palaggi et molti iardeni ; ma yo inmaginai tucto questo essere incantesimi, perche in poco loco de la montanghia non era possibile che tante cose capessero, et pero imaginai che tucte erano cose [fatate] [1], et mostravami quello che non era e pareami fare quello che yo non facea.

F

La Sibylle a raconté à Guérin son histoire, lui a expliqué savamment comment l'homme est composé de trente-quatre éléments, et lui a dit les raisons de la diversité des formes que ses sujets prennent lors de leur métamorphose en serpents. L'extrait suivant comprend les faits depuis cet entretien jusqu'au jour où Guérin recouvre sa liberté, après avoir passé un année entière dans le séjour de la Sibylle. En sortant, il retrouve Marco, personnage condamné au supplice de servir de pont pour pénétrer chez la Sibylle. — Je reproduis le manuscrit sans essayer de le corriger, car il en est d'autres certainement infiniment meilleurs. Le livre de la Sibylle est cependant celui où le copiste paraît s'être le plus appliqué à ne pas gâter le texte

Poy che yo ebbe intiso la ccagione de li sopradicti vermini e 'l perche illi deventavano de divariati condicioni, et como erano appropriati ad secti peccati mortali, rendivi gratia a Dio et pregaillo che mi guardasse da tanta miseria et pregaillo che mmi desse gratia che yo eusisse sano de l'anima et de lu corpo, et che yo ritrovasse il patre

[1] Ms. *fatale*.

mio e lla mia matre et alla fine mia mi diga gratia de mi salvari l'anima mia, et dicoti, luectore, che in quella septimana yo foi multo stimulato et molestato et tantato de luxuria cum omne modo de intencione ch'elli sapeano o pothiano sapere, ma yo sempre mi recomandai ad Ihesu Nazareno Cristo, et lui mi aiutava. Et omne matino yo diceva li septi salmi penitenciali et multi orationi ; et cum questi fatighe yo passai quella septimana tanto che yo li vidi una altra volta tramutare in figura prava et pessima, et quando foruno tornati in loro, yo la pregai multo per la virtu in che piu speranza avea ch'ella mi dicesse ch'era il padre mio poi ch'ella mi lo avea decto ca lu sapeva. Et ella mi ressposi de luxuria si lo volea sapere, e yo intacecti et nolli ressposi. Ella si adiro che tucto lo [a]nno passo, et mai non appi da lei altra ressposta ch'indi havesse havuta insino ad questo di essendo presso ad tre iurni alla fine de l'anno le fate tucti erano deventati vermi secundo che la divina iusticia havia ordinato, et yo imaginai como poctesse sapere chi era il padre mio, et pensando como mi avea perduto uno anno, multo mi confortai et deliberaimi di pregare da capo la Sibilla, et s'ella non mi lo volesse dire per preghiciri, di scongiurarila, et como ella fo tornata in sua figura humana andai a llei et in questa forma li parlai : O savissima Sibilla, yo ti prego per la tua virtu, ti sia di piacere de dirimi chi foruno li mei antiqui et che ene de lu padre et de la matre mia ad zio che non abia perduta tanta fatiga indanno. Ella risspose : Ad me incresse che t'o dicto quello che t'o dicto, impero che tu si nato de gentile linghiaiu et si tanto villano cavallieri. Quando yo intisi la sua rissposta tucto turbato cum ira parlai verso lei : Per quella virtu che soleano avere le foghie che tu ponivi insullu altare, almeno per quelle cosi vanne forme mostrando vera la tua proficia et non curavano il suffiare del vento [1], ti prego che tu mi insinghi il patre mio. E-lla Sibilla s'inde rise et disse : El duca Enea Troyano fo de piu gentile condiccione di te, et per o lu condussi per tucto lo Inferno et mostraili lu sua padre Anchise e quale gentili Romani che di lui doveano nassire, profetandoli il ponimento di Roma, como car disso Carmenta matre del Re, et v'ando parlando d'Ercule [2], et trasi lo a salvamento da lu Inferno. Ma toccai a stare tre iurni et si tu remanerai assai in captivita per te far anno, et dicoti che da me et de altra persona chi in questo loco sia, non poterai sapere che tu sappi di tua schyacta. Dice Guerino : Yo avendo puro la volunta di trovare lo mio padre, vinci la mia ira, et da capo li conmenciai ad promectere ch'ella

[1] Foliis tantum ne carmina manda,
Ne turbata volent, rapidis ludibria ventis.
Æn. VI, 74.

[2] Æn. VIII, 339, 193.

mi lo insinghiasse che allo mundo yo li daria bona fama, decia la sua nobilita et teneria celato la loro tramutacione di figura umana in bructi vermi, ma sulo la sua nobilita et belleza direi. Non altra mente ella mi resspose [cum] propria intencione femminile che non curano ne honore ne parentato ne richeza per contentare lu loro appetito e abandonano lu amore de Dio e del proximo per questa dureza che yo vidi in lei, mi ionse ira sopra ira et dissi verso lei: Oy iniquissima et rinigata fata maldecta da lu eterno Dio, yo ti sconiuro per la divina potencia Patre et Filio et Spiritu Santo che tu mi dici chi e il patre mio sincomo tu mi dicisti che sapivi chi era. Et ella mi respose: O falso cristiano, le tue sconiure non possino offendere ad me, impero che yo non sono corpo fantasco ma sono et foi di carne et osse como si tu, solamente per lo mio difecto lo divino iudicio mi ave cossi condingnata. Va ad scongerare le demonii li quali non anno corpo et li spirti inmundi, che da me non pot[r]esti alcuna cosa sapere piu innanci, et nanti che tu lo sapia, tu provarai l'ultime parti di Ponenti e-lli secti circhi de lo Inferno et lla ti serra mostrato tua padre per figura. Per queste parole, o lectore, yo molto inpagurai temendo non trovare mai il mio padre sino di po la mia morte dampnato alli pene infernale. Non dimeno feci bono core et dissi: Il tuo iudicio non serra vero per la gratia de Dio. Allui per confessione posso alla penitencia tornare, et cossi faro. Or fammi rendere tucte li cose che yo arricai in questo maldecto loco. Et ella conmando che mi fossino dati, et fommi renduta la mia tasca, et la mia spata, cum doi pani dentro et lo figile e lli solfanelli et l'esca, uno dopiere intero e 'l muzicone. E lla Sibilla mi disse: Non creda la tua ira potere offendere ad me che tu ne altri persuni mortali non mi po fare ni male ni bene. Iudicato ene di quello chi di me debbe essere. Et sparimmi da nanci. Et da questo punto in qua nolla vidi mai piu, et conobbi tucte li loro figure essire adirate et disg[razi]ate inverso di me. Et immaginai non essere per altro si no per la invidia et per dilore che non aveano potuto mectere [mi] nel loro numero dovo loro vicii, et da po che yo ebbe avuto tocte li mie cose ch'inchi stecti tre iurni, et omne matina yo rengraciava Dio et dicea li septi salmi penitenciali et multi orationi et sempre: Ihesu Nazareno, tu mi aiuta. Et cossi stecti infine il terzo iurno, et la matina dicti li mie orationi, conminciai a cercare la porta donde yo era intrato, ma nienti mi venia a dire. Per questo cominciai ad avere pagura, et ricomandai mi a Dio per la sua gratia et misericordia non mi lassasse perire. Veramente parea ad me essere ad uno forte [l]aberinto piu scuro che quello chi fo facto i[n] Greti al Minutauro divuratore de li Antenaxi tributati per lo iudicio de Minos.

Essendo l'ultimo di, all' ora di nona, dice il Mischino, venne ad me una doncella, et dissimi: O cavallieri, perche ti stormenti? forza ene

a mnui per la divina potencia di mostrare ti l'ora et lo punto che tu indi devi ussire, et pero non ti sbagottiri et vieni presso ad me et yo ti mostraro la porta et la uscita di questa habitacione. Et yo li andai dreto et appresso a llei sequitai pieno de alligreza perche mi convenia mostrare a dire l'ora et lu punto. Ella mi meno per uno cortillio per lu quale yo canossivi esseri passato quando entrai; et iunto, Lectore, in verita tucto quello anno ch' inchi era stato mai non vidi quillo cortillio ne la porta alla quale noi iungemmo, et avea li viduti multe volte in anima, ma la forza di loro [fu] raione non mi lassiar [e] videre; et questa damicella mi disse remanire, mi faria perdonare de la Sibilla, et ancora si ingenghiava de ingannari me. Yo ressposi che voria piu tosto la morte ca essire iudicato in quello loco culloro. Ancora mi disse: O nobile Guerino, di te mi rencresse, et dirocti quello chi ovo nell' animo. Sappi si in questo tempo chi tu si stato in questa habitacione tu havissi passato il punto de la morte per questa stancia, perche in questo loco non more mai persona, si no como tu ai viduto per fine al di de lu Iudicio div no, ma si tu in questo anno fossi stato allo mundo, tu havissi devuto morire. Mectere la mano oy lo digito da fore di questa porta, subito tornavi tanto quanto da fore ne mecterai in cennere. Et yo li ressposi: Non ti venga pieta di me che ad me midesmo impero che la fede, la speranza et la carita chi ono in Dio mi cavera all' anno santo di quisto bructo et laido loco che vollio stare innanti alla misericordia de Dio che stare in tanto obrobrio [e] vituperio quanti stati vuy. Ora aperimi la porta. Et ella asspito uno pocu et poi mi aperse, e disse: Te prova cullo digito. Yo gridai: Yo voghio andare ad trovare Marco cambiato de si bella figura a bructo verme figurato serpente. Et ella aperse la posta, et yo comenzai ad alta voce: *Domine ne in flore* (sic) *tuo arriguas me neque in ira tua corripies me*, et saltai fore de la porta. Et ella disse: Va, che tu non pochi trovare scacta tua. Et yo la intisi et dissi: Va et di alla Sibilla che yo so vivo et campato et viviro sano et alegro per la gratia de Dio, et salvero l'anima mia. Et vuy in questa scelerata perduta vita vivere omne iurno morendo, deventando de belli figure bructi vermini et possime bestie irraionevole per li peccati [che] mutano la vostra figura et laida [la fanno]. Et ella inserro la porta et yo acciesi il dompieri et poi fichi oratione a Dio et allui mi recommendai et poi mi mossi.

La damicella da po li parole riserro la porta, et yo facta la oratione intrai in camino per la scura tomba, et quando mi parse essere dovo yo trovai Marco comenciai a gridare: Ihesu Nazareno Cristo, fammi salvo. Et poi ghiamai Marco ad alta voce dicendo: Yo m'inde vao. Allora yo sentivi mughiere et gridare piu di cento per dolore ch' ebbino di me chi m' inde andava. Yo mi fermai et ghiamai Marco. Et illo mi ressposse et disse: Che admandi ad me? Et yo li disse: O Marco, yo

ritorno ad videre la tua citate; che novelle voi che yo dica di te? Non ne dire ni male ne bene. Yo lu ademandai si avea speranza de partirisi da quello loco. Et illo mi resspose: Allo di de lu iudicio pa[r]teremo de dolore pieni et afflicti piangend, di questo loco tucty quanti, et non asspecta[m]o la secunda morte. Et yo li dixi: Adunca si tu morto, po che aspecti la secunda morte. Resposimi: Yo non sono morto ma so piu peiu che morto, considerando dovu yo sono per quello peccato de accidia e di pigricia et di negrigencia. Et dicte queste parole si percuotea in terra; et cossi faceano multi altri chi stavano in questo midesmo loco per simile peccato. Et yo li dissi: Perche non vi occiditi l'uno l'altro et usseriti da questo tenebroso loco. Ressposimi: La morte noi serebbe vita ma nuy non possiamo perche lo divino iudicio e terminato che nuy stamo cqua cossi in fine a tanto ch' egli venera a iudicare al mundo et che li tronbe soneranno et diceranno: Veniti allo iudicio; et allora inchi sera tolta le vita naturale, et resussitati anderimo allo iudicio. Ancora ademandai: Haviti vuy veruno amore in Dio oy in nui oy inverso nissuna altra creatura? Ressposimi Marco: Nissuno amore regna in nuy, ma nuy portamo odio et invidia alli bructi vermini chi sono allo mundo; non e si bructa cosa allo mundo che nui non volessimo essire piu tosto che cqui. Or pensa se nuy portamo invidia alli altre cose piu belle et quanto invidia portu ad te, che puro mi era uno pocu de allegreza pensando che tu chi ai cercato tucto lo mundo, et fatigato tanto, disse, cum tanta virtu, fosse remaso lla dentro culla Sibilla avendo facto tante bactallie, et una vile et vana femmina, piena de iniquitate, te avesse vinto. Et sappi per vero che per la tornata che tu fai in direto mi dai tanto acressimento de dolore che lo mio dolore si invene radoppiato. Et yo li ressposi: Ancora ti voghio aiongere maiore dolore, impero che yo m'inde andero ad Roma et pilliaro confescione da lu santo Papa patre di Roma, et renderommi in culpa de li mi miei peccati, et conmunicarommi. Et vuy remaneti in questo bructo loco. Promecto vi de farivi scomunicare. Allora tucti si incominciaro a ffare beffa di me, et cominciarono multi de li altri a dire: el iudice che ss' a iudicati e ssi grande che sua sentencia non si po appellare. Per questo nonni curamo d' essiri scommunicati, che nuy non potuno avere peiu che habiamo. Et yo li ressposi: Et cossi vuy maledicti ve remaniti. Et prisi mio camino, et quando passai il fiumicello [Marco grido]: Va, che non trovi mai il padre tuo ne lla tua generacione, et mai non possi avere posa. Yo m' inde rise, perche tanto mi possono nocere la loro biastema quanto po iuvare a lloro li mie orationi, si lo divino iudicio l' a iudicati. Cossi montai l'erta per le tenebre socto, et in capo di quella [salita] vene meno il dompieri et yo acciesi l'altro et misimi in camino.

Ferdinand Castets.

SUR LA LANGUE DE FOURÈS

Notre Revue a récemment publié un article de M. Clavelier sur *La langue de Fourès*. Le sujet est assez intéressant et assez complexe pour que j'y puisse revenir, prenant texte des déclarations de l'auteur sur « la faiblesse de nos connaissances en patois » et de la phrase qui clôt son avant-propos : « Malgré tous les efforts que nous avons tentés pour aboutir à des conclusions fermes et décisives, nous avons, malgré tout, l'impression que bon nombre de mots signalés par nous comme inusités, sinon incompris, doivent être connus et employés dans certaines parties du Lauragais par des personnes sachant mieux que les autres leur langue maternelle. »

Ma connaissance du parler lauragais, tel que le parlent les gens du cru, sans aucune adjonction de mots abstraits ou de dérivés autres que ceux qui sont strictement nécessaires à une causerie entre paysans, est sans doute inférieure à celle que possède M. Clavelier, et j'aurais mauvaise grâce à me vanter d'une information supérieure à la sienne en ce qui concerne les autres parlers populaires du Midi. Je me bornerai donc à faire ici quelques rectifications, à suggérer là quelques doutes, sans autre prétention que d'inciter le lecteur à une recherche décisive, en suivant l'ordre adopté par M. Clavelier pour classer les mots considérés comme étrangers à ce que j'appellerai, pour exprimer en deux mots la définition donnée plus haut, le *vulgaire lauragais*.

I

Mots repris a l'ancienne langue — M. Clavelier note lui-même que nombre de mots ainsi classés sont actuellement vivants dans d'autres dialectes, et à la liste qu'il donne

p. 104-105 il faudrait sûrement ajouter *abet*, qui est le nom du sapin dans nombre de pays où abonde cet arbre; *ègo*, nom courant de la jument en Camargue, pays d'élevage. *Escoundre* est courant un peu partout au sens de *cacher*; *esquerro* se lit à chaque instant dans des publications essentiellement populaires, comme les almanachs patois de l'Ariège et de Lavaur; *empèri* est très vivant en Provence, au moins dans la locution *faire l'empèri*, triompher, faire le maître, etc.....; *blous* et *bragard*, sauf erreur, ne sont pas non plus partout défunts; quant à *cousselh* (avec *lh* peut-être réduit soit à *l* soit à *y*), je ne vois guère d'autre mot par lequel les gens du Lauragais pourraient désigner un conseil municipal, chose dont ils parlent sûrement en leur langage. *Lièro*? ou *Lèiro*? les gens du Velay, où la Loire prend sa source, l'appellent plutôt *Lège* ou *Lèi*, qui continue plus régulièrement l'ancien *Liger*, *Ligeris*. *Futo* est une simple adaptation du fr. *fuite*, et sa place serait plutôt à la section VIII.

II

Mots présentant une forme irrégulière. — *Camises* n'est pas *un* pluriel *irrégulier* : les pluriels redoublés, *rèises*, *pelses*, *oustalses*, etc... de sg. *rèi*, *pel*, *oustal*, etc... sont extrêmement fréquents à Montpellier, Béziers, Toulouse, Albi, etc... et dans tout le Lauragais, et en ouvrant au hasard *Les Grilhs*, j'y trouve (préface, p. VIII) *fialses*, plur. de *fial*. « L'adjectif *mascle* semble bien n'avoir pas de féminin. » Pourquoi? Même en français on dit bien *une perdrix mâle*, *une fleur mâle*. *Bierge*, au lieu du vulgaire *bierjo* (*o* par imitation du fr. *e*) se rapproche non seulement de la « forme étymologique », mais des mots très usités dans le langage populaire comme *fèbre*, *lèbre*, etc... où l'*e* final continue régulièrement *e* latin.

III

Mots du langage courant employés dans un sens peu habituel. — « *Assoula* = raffermir, consolider. — Sens habituel : préparer une aire (B). Dans certains endroits *s'assoula*

signifie tomber par terre. » Est-ce bien le même verbe? « *Merilho* = merveille. — Sens habituel : = sorte de raisin (Jasmin). A Toulouse, *merilhou* = lentille. » Est-ce bien le même mot? Je verrais dans *merilho* = merveille une crase de *merabilho — mirabilia*, et dans *merilho* = sorte de raisin un continuateur du neutre * *melicula* = petites pommes, avec dissimilation régulière de *l*. Quant à *trelus*, il eût été intéressant de noter que ce mot, en beaucoup de pays, a pour sens principal ou même unique le sens indiqué ici comme peu habituel ; observations analogues pour *caro*, *pairolo*, *rai*, placés parmi les mots à *sens détourné* avec *anaira* dont « s'élever dans les airs » est le sens *primitif* plutôt que *détourné*, *cap* qui, au moins en composition, s'emploie couramment au figuré, *couberto* qui, sous réserve des modifications dialectales, s'emploie communément au sens de *pont*, *tillac*, dans divers pays de navigation maritime ou fluviale. « *Sièti* = siège, assiégement, au lieu de : siège, chaise. Extension de sens légitime et peut-être ancienne. » *Peut-être* est de trop.

IV

Mots formés a l'aide de suffixes ou de préfixes. — *Emperaire* n'est pas créé « par substitution du suffixe patois - *aire* au suffixe français - *eur* » : c'est une restitution d'un mot ancien qui trouverait sa place naturelle à la sect. I. — « *Bincendou* = vainqueur..... par analogie du nom propre *Bincens*? ou d'après celle du participe latin : *vincendus*? Mais ce dernier a le sens passif. » N'est-ce pas une simple coquille pour le dérivé très régulier *bincedou*?

Pour justifier *memourenso* (au lieu de *membranso* ou *memouranso*), il est inutile de recourir à l'analogie de *soubenenso* : le mot rime probablement avec quelque autre en - *enso* régulièrement issu d'un thème verbal en - *e* ; d'ailleurs beaucoup de parlers font en - *ent* les participes présents ou les adjectifs verbaux, ou font en - *èn* les 1. pers. plur. des verbes en - *a*, et confondent aisément les désinences des substantifs verbaux des deux thèmes, — confusion aidée par l'usage du français, où - *ance* et - *ence* ont abouti à un son unique.

« *Chabalìè* = chevalier. » Sauf erreur, ce mot veut dire également *cavalier*.

Poumarìè n'est probablement pas un mot savant, et ne saurait en tout cas représenter lat. *pomarium*, qui a déjà donné régulièrement *poumiè*, mais *pomararium* ou * *pomariarium*, avec réduplication du suffixe - *arium*, lequel plus ordinairement s'unit à un suffixe différent, p. ex. - *etum*, - *eta*, - *olum* : *Poumaret*, *Poumaredo*, *Poumairol*.

Parmi les noms déverbatifs (p. 118, 119), il eût été peut-être utile de distinguer ceux que Fourès a imaginés, comme *perturbo*, *manejo*, de ceux qu'il trouvés tout faits dans le fonds de sa langue, comme *buf*, *uscle*. *Tanco* ne paraît point tiré du verbe *tanca* comme *trobo* de *trouba* ; c'est bien plutôt *tanca* qui dérive de *tanco*, comme fr. *barrer* de *barre*. C'est à tort que figure dans cette catégorie de mots le ppa. pris substantivement *pertrat* (on attendrait d'ailleurs plutôt *pertraït*, comme *fait*, *laït*, - *ct* - latin donnant - *it* - en Lauragais).

V

Mots composés. — Les gens du Lauragais ont sûrement un composé usuel pour désigner un nœud coulant ; est-ce *nouzèl courredou*, employé par Fourès ? Ce qui est sûr, c'est que *courredou* est ici non un substantif signifiant *couloir*, *corridor*, mais un adjectif verbal ou un substantif pris adjectivement, désignant en général un être ou un objet qui court, et tiré du radical verbal qui donne l'infinitif *courre* : le suffixe - *dou*, auquel aboutissent lat. - *torem* et - *torium*, fournit des adjectifs aussi bien que des substantifs. En Provence on dit *nous courrènt*, avec le pprés. de verbe *courre*.

VII

Mots étrangers au dialecte. — Il faudrait s'entendre et distinguer. *Coumpeirè* (ou *coumpeirés* ?), *gabian*, *pichoulino*, pour prendre trois exemples caractéristiques, sont des mots légitimement empruntés aux parlers des pays où abondent et sont usuellement dénommés les pierriers, les goëlands, les olives,

choses rares ou inconnues en Lauragais. *Abadesso, crudèl, mejan, pagan* (je pense qu'il faut lire ainsi, et non *payan*), *preguièro* sont des termes abstraits ou savants, légitimement construits suivant les lois de la phonétique lauragaise, et dont la place serait aux sect. I et VIII. Je serais surpris si *fado* n'était pas couramment usité ; à coup sûr, *febrous* est compris de tous les gens qui disent *fèbre*, et *calpre* est le seul légitime et vivant continuateur lauragais du lat. *carpinum*, à moins que l'arbre ne soit devenu rare en Lauragais et que son nom indigène n'ait été supplanté par le fr. *charme*.

VIII

Mots calqués sur le latin ou sur les langues sœurs. — M. Clavelier estime que les mots empruntés au latin donnent au patois, plus encore qu'au français, « un vernis savant et une couleur artificielle ». Affaire de goût. En tout cas il est permis de parler de l'Autriche en dialecte lauragais, et il est légitime de l'appeler *Oustrio* (ou plutôt, sans doute, *Austrio*).

C'est affaire de goût également que de décider si certains emprunts au français constituent un *travestissement* ou une *mascarade*. Mais on peut regretter qu'à des mots comme *oucello, nouctiluco, abelhoufage*, etc., Fourès n'ait pas préféré des vocables du terroir dont la recherche eût été intéressante et l'emploi — même en un sens légèrement détourné — éminemment légitime : bien souvent tel dialecte de la langue d'Oc fournit un mot du cru, simple ou composé, excellent pour nommer bien des choses que le français ne peut désigner que par formation savante ou emprunt au dehors (p. ex. *terrenau*, autochtone ; *sistre*, poudingue ; *manjo-car*, carnivore, etc..).

Pèire n'est pas un déguisement du français *Pierre*, mais bien le continuateur légitime de *Petrum* en Lauragais, comme *pèiro* de *petram*. Cette restitution louable ne saurait d'ailleurs légitimer *Roubespèire* pour *Robespierre* : les noms propres, sauf les noms très usités de pays, de villes, de personnages antiques, ne se traduisent pas. *Councieutadin* est aussi légitime que *l'èire*.

IX

Mots inconnus. — *Aial* (**aqualem*) est le nom rouergat (*aio* = *aqua*) du vent qui amène la pluie, l'eau ; *aigal* serait la forme proprement lauragaise.

Babarilhos se dit *bavariho* à l'E. du Rhône et désigne une bavure, des filaments baveux, spécialement ceux des escargots : *fa babarilhos*, faire un miroitement comme la bave d'escargot sèche, d'où : éblouir.

Brenguièro est pour *berenguièro*, comme *cranto* pour *quaranto*. *Berenguièro* et *berenguiè* désignent communément ce vase domestique en divers parlers : il est difficile de ne pas y voir le nom propre de même forme, nom de fabricant ou prénom employé plaisamment comme en fr. *Thomas* ou *Jules*.

Bermo est sans doute emprunté au fr. *berme*, emprunté lui-même au néerlandais *breme*.

Caprou (pl. *caprous*) paraît bien être un dérivé de *cap* — *capu*, peut-être un doublet de *capeirou*, chaperon, comme *brenguièro* de *berenguièro*.

Carcados a pu être importé par des bateliers de la Gascogne occidentale disant *carca* pour laur. *carga*.

Clascassa semble bien une onomatopée.

Gradino est le fr. *gradine*, it. *gradina*, de *grado*, degré ; l'outil est une spatule-grattoir à coches étagées en degrés.

Il est difficile de ne pas voir dans *lanisses* (ou *lanissos*?), cheveux frisés, un dérivé de *lano* — *lana* par le suffixe *-is*, f. *-isso* — *-itius*, *-itia*.

Lintos, préceinte, bordage de navire, est peut-être *limites* passé à **limitas*, avec *t* pour *d* comme dans les doublets *ante* — *ande*, *branda* — *branta*, etc..., ou comme dans béarn. *enta* = *inde* - *ad*.

Languno est visiblement *laguno* avec nasale adventice ; cf. les doublets *sagagna* — *sangagna*, *grousello* — *grounzello*, etc.

Matatruc paraît bien une variante du composé *mato-truc*, litt. « abat-coups », d'où « brutal, lourd ».

Noi est en catalan *noy*, au sens de « jeune garçon », lequel doit être parent de *nòvi* — *nòbi*, fiancé, jeune marié.

Se paissi est un doublé de *se passi*, comme *maiti* de *mati*.

Sugros, pl. *sugrosses*, « nervure d'aile de grillon », pourrait s'expliquer par la prép. *sus* ou *sur* et l'adj. *gros* ; cf. les subst. fr. *surdent*, *surjet*, etc. .

Siéuse (*pèiro-sieuse* ; *roc-sieure* est peut-être une coquille pour *sieuse*, plutôt qu'un rhotacisme qui n'est pas appuyé d'autres exemples) ou *séuse* continue régulièrement *silĭcem* en Provence, comme *éuse* — *ilĭcem* et *féuse* — *filĭcem* : Fourès a dû emprunter le mot tel quel à ses confrères d'outre Rhône, sans réfléchir que la forme strictement lauragaise eût été *selze*, comme *elze* et *felze*, sans vocalisation de *l*.

Samoustaire dérive de *samoust'*, variante de *semousta*, *sumousta*, « surmoûter », ôter le surmoût de la cuve, et, par extension, fouler le raisin.

* * *

Je n'ai pas grand mérite à présenter ces compléments à l'intéressante étude de M. Clavelier : je les ai presque tous trouvés du premier coup dans le *Tresor dòu Felibrige* ou dans le dictionnaire de Hatzfeld et Darmesteter. M. Clavelier n'eût pas eu grand peine à les y trouver avant moi. Le recueil Sacaze aurait pu lui fournir d'autres indications intéressantes sur les formes de la langue de Fourès, dont il a examiné presque uniquement le vocabulaire. Ce recueil contient, de la main de Fourès lui-même, la transcription en *vu gaire lauragais* des deux récits que M. Sacaze avait fait traduire par les instituteurs de toutes les communes des départements entre Garonne, Océan et Pyrénées. Dans ce document, Fourès écrit l'article masc. plur. *les* devant les consonnes dures, *lei* devant les consonnes molles, les 3. pers. plur. du prétérit *-èoun*, *aiò* = il avait, *saiò* = il savait, tandis que dans ses œuvres littéraires il écrit constamment *les*, *-èroun*, *aviò*, *sabiò*, de même qu'il emploie des *v* étymologiques et rend par *ieu* la diphtongue *iw*. Je n'ai sous la main que ces quelques notes prises sur le recueil Sacaze (à la Bibliothèque de Toulouse) ; en les complétant par le dépouillement complet de la transcription donnée par Fourès et par une enquête orale sur les formes du *vulgaire lauragais*, on connaîtrait exactement les modifications que la graphie littéraire de Fourès a fait subir à ce

vulgaire pour le rapprocher de ses origines ou d'autres dialectes précédemment cultivés.

M. Clavelier donne à son étude une conclusion déjà annoncée dans l'avant-propos, et parfaitement juste, sinon bien d'accord avec toutes les prémisses : après avoir déblayé une « avalanche de mots, et de mots rares et parfois étranges » (je viens d'augmenter ce déblaiement), il nous dit que la plupart des mots des sect. III, IV et V « seraient sans doute compris dans la patrie de Fourès, même par des illettrés ». Je le crois sans peine : un peuple qui, laissant tomber *n* fin. rom., dérive sans difficulté, de *bouci*, *aboucina*, ne saurait hésiter à sentir qu'*un ome febrous* est *un ome qu'a la fèbre*. Qui peut le plus peut le moins.

Ce peuple, évidemment, doit peu goûter, s'il les lit, les hymnes de Fourès à la sainte Liberté, à la Paix, au Progrès, à la Justice, etc... « Sa langue, rebelle à ses efforts et comme réfractaire à de si hauts desseins, perd, avec sa belle simplicité, ses réelles qualités de naturel et de pittoresque... Sa langue change d'aspect, devient trouble, confuse et comme un peu fangeuse... ». Non. La langue n'y est pour rien : ce sont les idées qui sont troubles et confuses. Quand, dans un langage très voisin de celui de Fourès, Paul Froment médite (*Pensados d'ibèr*) sur les mystères d'après la mort, il sait trouver des vers d'une forme aisée et magnifique pour exprimer clairement, avec la précision saisissante du véritable poète, des idées au moins aussi abstraites que la sainte Liberté, la Paix, etc... Je pourrais sans peine multiplier les exemples, mais celui-là est suffisamment probant.

Le démon intérieur de Fourès lui fournissait d'exquises impressions de nature, des vues nettes et jolies sur la vie des bêtes et des choses, et Fourès a tiré de ces sensations des vers délicieux. Les hasards de l'existence avaient égaré Fourès dans ce qu'on appelle communément *la politique* : étant poète, il s'est cru obligé de mettre la politique en vers, en vers lauragais, mauvais ; beaucoup de poètes français ont mis la politique en vers, en vers français, mauvais également pour la plupart. Il ne s'ensuit nullement que le parler du Lauragais, ou celui de France, soit incapable d'exprimer en vers des idées abstraites.

M. Clavelier a donc tort quand il impute à la langue de Fourès les péchés de Fourès méconnaissant sa véritable personnalité poétique. Mais il a cent fois raison quand il dit — et le patient relevé de mots rares qu'il nous apporte, à l'examiner de près, appuie cette conclusion ultime — que l'auteur de la préface des *Grilhs*, de *La Poulino*, de *Nòstris sabucs*, etc..., a écrit, en une langue très intelligible pour ses compatriotes, des poèmes excellents.

Jules Ronjat.

LES DÉLIBÉRATIONS

DU

CONSEIL COMMUNAL D'ALBI

DE 1372 A 1388

(*Suite et fin*)

L'an dessus, a XIII de jun...

Sobre aisso que aissi fon dig que las gens que ero vengutz en esta vila, el cosselh que se te sus lo tractat que se mena que moss. d'Armanhac gite las garnisos de las gens d'armas del pays, acosselho que moss. lo vicari de moss. d'Albi e 1 home de cascun loc d'aquels que so vengutz al dig cosselh, una essemps am moss. Alric de Mejanel, jutge de Roergue, ano a moss. d'Armanhac per vezer se poirau acordar lo dig tractat. Per que los senhors cossols demandero cosselh als singulars se els voliau que negus hi anes per esta vila. E sus aquo totz tengro que expedien era que hom la ane, e que los senhors cossols hi trameto aquel que lor semblara et hi prengo lo melhor cosselh que poirau.

L'an dessus, a XXI de jun...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que moss. lo vicari de moss. d'Albi era vengut de moss. d'Armanhac ont era anat, essemps am los comus de la jutjaria d'Albeges, del comtat de Castras e de la vigaria d'Albi, per tractar am lo dig moss. d'Armanhac que las gens d'armas que so sus lo pays ne hi esto ; loqual moss. lo vicari ha reportat segon que aissi fon dig, que moss. d'Armanhac ne vol gitar e vejar los locxs de Janas, de las Plancas, de Rosieiras, de Trevas, [1] e de ganre

[1] Trébas, cant. de Valence d'Albigeois.

d'autres locxs nompnatz en lo dig tractat; mas que vol que hom lhi done 1 reyre deyme en la forma que la Gleya lo leva. It. dissero may que mejanssan lo dig tractat, lo dig moss. d'Armanhac ha fag metre lo seti davan Turia; et es estat dig per alscus senhors que hom done a las gens que so al dig seti qualsque viures, losquals se pago de comu de tota la vigaria d'Albi, del comtat de Castras e de la jutjaria d'Albeges. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars que voliau que se fezes sus tot aisso. E sus aisso tot[z], o la major partida, tengro que lo dig reire [deyme] lhi sia donat per las cauzas dessus dichas, am aital condicio que se comunique en tal manieira que tota persona pague per sol e per lbr., segon la valor de sos bes e que en aquels que auriau trop pagat del dig reyre deyme, lor sia restituit; e que om s'en regisca en la manieira que los autres comus dels locxs del comtat e de la jutjaria e de la vigaria s'en regirau. It. tengro may sus lo do dels viures dessus que hom lor ne done aissi quant als senhors cossols d'esta vila sera vist.

L'an dessus, a VI de julh...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que la cort de moss. d'Albi ha requeregutz los senhors cossols que els vuelho provesir de far 1 hostal que sia bordel de foras la vila, en que estiau, de dias, las avol femnas, et autre hostal dins vila en que estiau la nueg, ho en lor defaut els hi provesirau. Per que demandero cosselh als singulars quen fariau ni quen deviau far. Sus aquo la major parti la tenc que la vila fasca lo dig bordel.

L'an MCCCLXXXIII, a XII de julh...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que, lo dia presen, lo rey lor avia trameza una letra clausa en que el lor mandava que els fosso a Leo sus lo Rozer, lo dia de la festa de la Magdalena, en loqual loc aladonc seriau alscus grans homes de son cosselh, sobre certanas causas tocan lo profieg e la honor de son realme [1]. It. dissero may que semblans letras

[1] Ces grands personnages étaient : l'évêque de Laon, le chancelier de France, Pierre de Chevreuse, Philippe de Saint-Pierre, trésorier de France. Le but de la réunion des communes était le vote des aides, telles

so estadas tramezas a motz d'autres comus del realme. Per que dissero se hi trametiau. E sus aquo totz tengro que hom hi ane ho hi trameta. Item sus lo acort fag am moss. d'Armanhac sus la vueja dels locxs, fo aqui dig et explicat lo dig tractat ; e fo dig que covenia que subdamen hom provesis per pagar la quota, tocan en esta vila, de la dicha finansa, ques tota la finansa XII ^{m} francxs. Sus aquo totz, exceptat Ar. Arufat e Johan Luyrier, tengro que hom talha la quota apertenen en esta vila, e que se partisca per gachas, e que cascuna gacha responda de sa part e que se leve en la melhor forma que poira [1].

L'am MCCCLXXXIII, a XI de aost.

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que hom avia saentras fag presen e do als senhors avesques d'esta vila, en lor novela intrada, e que moss. l'avesque d'esta vila, que huey es, deu intrar aras novelamén en esta vila. Per que dissero se era cosselh que hom lhi fezes presen e do, aissi quant hon ha fag saentras als autres. E sus aquo totz tengro que hom lhi fassa presen e do aquel que als senohrs cossols sera vist fazedor [2]. It. dissero may les senhors cossols que G^{m} Arnaut, servidor de moss. d'Albi, es vengut a lor et lor ha sopleguat que, atendut que el es servidor castela del dig senhor e volra gardar lo be e la honor d'esta vila a tot son poder, (que) los senhors cossols de la presen ciutat lhi fezesso gracia que lo tenguesso quiti del comu de sa persona. Per que dissero los senhors cossols e demandero cosselh als singulars quen deviau far. E sus

que celles qui avaient été établies dans les communes de langue d'oïl. L'assemblée consentit la levée de 12 deniers par livre sur toutes les marchandises vendues, du huitième du vin vendu au détail et de 21 francs pour chaque muid de sel. Le Languedoc protesta généralement contre cette décision. Cf. *Hist. de Lang.* IX, p. 914.

[1] Une délibération du 16 juillet modifia, sur ce dernier point, celle du 12. Sur 80 conseillers ou notables présents, 70 furent d'avis de lever, sous forme de prêt, la quote-part de la ville et de s'imposer d'un nombre suffisant de communs pour rembourser les sommes prêtées.

[2] Le nouvel évêque était Jean de Saya. Il fit son entrée solennelle le 12 août. Le 16 août le Conseil décide de lui faire cadeau de 150 florins et de 4 pipes de vin. Cf. *Cartulaires d'Albi*, dans cette *Revue*, ann. 1902, p. 458.

aquo totz tengro que lhi sia facha la dicha gracia, mas que se fassa en manieira que los autres que venriau apres luy non ho puesco demandar per costuma.

[1] L'an el dia desus dig, en lo dig cosselh, dissero may los senhors cossols que m^e G^m Prunet se era complang a lor dizen que el avia arendat, l'an MCCCLXXXI, finen en l'an LXXXII, lo pon de Tarn, en la forma que s'era acostumat de arenda als autres arendados ; en loqual arendamen el avia perdut may de la meytat del just pretz, es aco per cauza de las gens d'armas que, dins lo temps del dig arendamen, preiro los locxs de las Plancas e de Padiers e de Rosieiras e de Genas e motz d'autres locx, e que la vila li devia estar en la perdua que i avia facha en lo dig arendamen, per razo car als autres arrendados que avian, davan luy, arendat lo dig pon, avia hom estat en la perdua que avian facha per la guera. Per que demandero cosselh los senhors cossolhs als singulars que devo far. E sus aquo totz tengro que hom li remeta e li quite de so que deu de resta del dig arendamen, per razo de la perdua que i a facha per la guera, so que als senhors cossols sera vist. E en apres, lo diameteit, los senhos en Galhart Golfier, en Duran Daunis, m^e Dorde Gaudetru, en Berthomiau Garigas, en G^m Colobres m^e Azemar Grasset, m^e Isarn de Rius, m^e P. Costa, en Brenguier de Varelhas e'n G^m Condat, cossols, atendut lo cosselh sobredig, remeiro e quitero al dig m^e G^m Prunet et a sos companhos, per la perdua que avian facha en lo dig arendamen, per cauza de la guera, quatre lbr. e sinc s. Escrig per mi Johan Luyrier, de voluntat dels digs senhoz cossols.

L'an dessus, a XVI d'aost...

Sobre aisso que fon dig aissi que en la novela intrada de moss. d'Albi, moss. P. Podat avia ferit maliciosamen en G^m Condat, am 1^a verga, en tal partit que lhi trenquet la verga dessus, de que enjuriec lo dig cossol e per consequen tota la

[1] Toute cette fin de délibération est d'une autre main. Il est à remarquer que le G^m Prunet dont il va s'agir est précisément le secrétaire des consuls Il n'a pas cru devoir intervenir, même en qualité de scribe, dans une affaire qui l'intéressait personnellement.

vila. Per que dissero los digs senhors cossols que s'en dev
far. Totz tengro que, se tort ha, quen sia punit, se far se po

L'an MCCCLXXXIII, a XXV d'aost...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que moss. d'A
manhac lor ha escrigs que els vuelho trametre al seti, dav
Thuria, XX manobras am picos et am aissadas et am marra
que cascus dones cosselh quen fora fazedor. Sus aquo totz te
gro que hom n'i trameta X o XII.

L'an dessus, a I de setembre...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que moss. d'Albi
lor ha dig que moss. Bertran de Luntar lhi a escrig que los
senhors cossols d'esta vila lhi aviau, saentras non ha gayre,
promesas et ufert de donar V pipas de vi e XXV sestiers de
sivada e que el non ho avia volgut penre, quar era tant pauc;
empro aras lhi escrivia que el e sas gens non aguesso raso
quen presesso. Per que demandero cosselh quen feira. Sus
aquo, la major partida tenc que hom lhi dones aquo que lhi fo
promes, per estalbiar major dampnatge. It. dissero may los
senhors cossols que moss. d'Albi lor avia dig que fezesso bas-
tir lo loc que era triat per bordel ho lo relaxesso. Sus aquo fo
de cosselh que la vila lo bastisca et aja lo profieg.

L'an MCCCLXXXIII, a XXIIII de setembre...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que moss lo
vicari de moss. d'Albi lor avia dig que el era vengut de moss.
lo comte d'Armanhac, ont era anat sus lo tractat que se era
menat am luy, per los comus, sus la vueja dels locxs que teno
las gens d'armas ocupatz; et era demorat am lo dig moss. lo
comte que encontenen se pague so que es empres de pagar de
sse; e de las pagas endevenidoiras, lo dig moss. lo comte vol
que Albi lhi obligue tot so que s'en deu per Albi e per los
autres locxs de la vigaria, e Castras, per los locxs del comtat.
Per que dissero los senhors cossols als singulars se els voliau
que els fezesso la dicha obliganssa. Sus aquo, totz tengro que
may era expedien que se fassa que se no se fazia, mas, aitant
quant hom poira, ne desduga los locxs de la vigaria que no so
solvables, afi que la dicha vueja se fassa; quar, se no se fazia,

tant gran seria lo dampnatge que lo pays sufertaria que non auria comte ; e tengro may totz que hom s'en regisca am lo cosselh del dig moss. lo vicari.

L'an dessus, a II d'octombre. .

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que lo Pauco de Lantar demandava als senhors cossols et a la universitat del dig loc que hom lhi pague et lhi done III parelhs de buous, so es assaber I parelh losquals e[1], de presen, ha fags penre per sas gens de Tersac, que so d'alcus homes d'Albi, per setisfaccio de una carreta que ditz que lhin ha menada lo macip de G[m] Guitbert. It. I autre parelh per lo parelh dels buous que ditz que lhin menec lo dig masip am la carreta, et l'autre parelh que vol que sian donatz al regen d'Albi. It. demanda may que hom lhi done C francxs et I quintal de torchas; e per tot aquo el prometra que nul temps may el no demandara neguna causa al loc d'esta vila. E sus aisso, los senhors cossols dissero e demandero cosselh als singulars que deviau far. Sus aquo tot[z] tengro que hom no lhi done re.

L'an dessus, a VI d'octombre...

Sobre aisso que aissi fon dig que m[e] Arnaut Paya que era anat, una essemps am los autres comus, a moss. d'Armanhac, avia trameza una letra als senhors cossols en que lor avia escrig que los comus de Carcassona e de Bederres aviau portada tota lor quota de sso que lor monta la finanssa facha am moss. d'Armanhac sus la vueja dels locxs de Thuria, de Janas, de Curvala[1] e dels autres locxs en lo tractat sus aquo fag contengutz; et avia mandat que hom fezes de guiza que non

[1] Cant. d'Alban et arrond. d'Albi. Voir dans les *Chroniques* de Froissart (II, p. 439, 444 et suivantes) le récit que le chroniqueur fait de la prise de Curvalle, qu'il appelle Crémale, par Espaignolet de Paperan. Ce chef des routiers, à la solde des Anglais, probablement en 1382, s'était emparé du château par escalade ; il le garda pendant un an. Espaignolet y avait fait creuser une galerie qui de l'extérieur aboutissait à la grande salle. Ce travail, exécuté secrètement, étant terminé, il rendit Curvalle à son seigneur Raymond, moyennant 2,000 francs. Mais quinze jours après, Espaignolet, utilisant, avec ses routiers, la galerie souterraine, reprit le château et fit Raymond prisonnier. Celui-ci paya 2,000 francs pour sa rançon personnelle ; mais il dut laisser son château aux mains des routiers. En 1384, Gaucher de Passac prit d'assaut le

estes per lo loc d'Albi ni per los locxs de la vigaria, quar, se ho fazia, les locxs per que demorarieu ne sufririau mot gran dampnatge. It. avia may mandat que moss. d'Armanhac era mot corrossat, quar hom fazia aver viures a las gens d'armas de Tersac, quar d'aqui en fora los porto als Engles de Thuria, e que sus aquo moss. d'Armanhac escriura. It. dissero may los senhors cossols que estat era tengut cosselh per moss. d'Albi, am ganre de bos e notables homes, sus las gens d'armas de Tersac e de Paulinh, que hom los ne gite, qui poc, am finanssa o per guerra, e que hom no lor done ponh de viures d'aissi avan. E sus aisso los senhors cossols demandero cosselh als singulars. E sus aisso, tengro totz que hom leve tot quant levar se poira dels detz comus darieiramen empausatz, de que pague hom la causa sobredicha, e se aco non abasta, que los senhors cossols empauso may comus aquel[s] que mestiers hi fariau. Tengro may que, se per finanssa razonabla hom poc far que los locxs de Tersac e de Paulinh se vuejo de las gens d'armas, (que) se fassa, autramen que hom lor fassa tal guerra que convenga e que d'aissi avan non trago ni ajo ponh de de viures d'esta vila.

L'an MCCCLXXXIIII, a IX de febrier...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que m^e^ Gorgori de Corbieira, viguier d'Albi [1], lor avia reportat que per alscus senhors era estat mogut tractat que las gens d'armas de las garnisos de Tersac e de Paulinh vogesso, mejanssan certa finansa per los locxs del comtat e de la vigaria donadoira, et avia lor may dig, se lo tractat anava avan, se lo loc d'esta vila hi volria contribuir [2]; et per so los senhors cossols demandero

château de Curvalle et fit pendre Espaignolet de Paperan et tous les routiers qui n'avaient pas péri dans le combat.

Cf. aussi *Campagne de Gaucher de Passac* et délibération du 2 octobre 1384.

[1] Il occupa la charge de 1377 à 1384. Cf. *Liste des viguiers d'Albi*.

[2] Il n'est plus question du terrible Pauco de Lantar qui avait fait de Terssac le centre de ses fructueuses opérations. Cette place allait être rachetée. Dom Vaissete nous apprend que, le 29 mars 1384, la viguerie d'Albi fut autorisée à s'imposer de 1,600 livres pour le rachat de Terssac et de Paulin. *Hist. de Lang.*, IX, p. 919. Cf. aussi délibér. des 5 et 20 mars 1384.

cosselh als singulars se voliau que lo loc d'Albi contribuisca a'n aco. Sus aquo, totz los sobrenompnatz, exceptat aquels que al cap de lor nom ha escrig no, losquals no voliau que lor fos re donat, tengro que, obtenguda premieiramen licencia de moss. lo senescalc de Carcassona, (que) hom, per lo loc d'esta vila, contribuisca a la dicha finansa, en cas que los digs dos locxs se voja, autramen no [1].

L'an dessus, a V de mars...

Sobre aquo que Peyre Clergue, cossol, era anat à Castras, essemps am moss. B. de Gorssolas et am lo official de moss. d'Albi, sus lo tractat comensat am los comus del comtat e de la vigaria sus la vueja dels locxs de Tersac e de Paulinh, que avia escrig que els aviau mogut tractat que, en la finanssa que se faria per la bueja dels digs locxs, Albi pagues per sa quota e respondes per lo ters de la vigaria; et avia escrig que, sus aquo, los senhors cossols li mandesso lor voler. Fo aponchat que lo loc d'Albi no se cargue de pagar a la contribucio dessus dicha ni ad autra, mas per sa quota.

L'an MCCCLXXXIIII, a XI de mars ..

Sobre la provesio que las gens del afan no se perdo n'i sian preses per las gens d'armas, tengro totz et accosselhero que hom aja dels piscos del pays, e que lor done hom qualque causa per que vuelho demorar en esta vila e gardar las gens, e que tot home que hi esta foras la vila, sia affanaire ho autre, que porte son arnes, e que entretant hom veja, am los senhors en cuy es lo poder, que se hom poc aver X o XV o XX homes d'armas per la garda de la vila, losquals se pago de l'argen de las emposicios d'aquest avescat, que hom los aja.

L'an dessus, a XX de mars...

Sobre aisso que aissi fon dig que Bertran de Baretge avia escrig a moss. B. de Gorssolas que el hi volgues bailar e trametre II rossis que lo dig moss. Bernat ha, per cert pretz, en deduccio de so que la vila et la vigaria d'Albi lhi deu per la finanssa facha per los comus de la vigaria d'Albi e del comtat

[1] Vingt-quatre conseillers ou notables seulement assistent à cette délibération; quatre se prononcent contre la proposition du viguier.

de Castras per la bueja del loc de Paulinh, de la paga fazedoira dimenge propda venen; e sus aquo, moss. Bernat davan dig avia trames querre los senhors cossols e lor avia dig se voliau que el lhi tramezes los digs rossis ni se els lhi respondriau del pretz per que los bailaria al dig Bertran. E dissero los senhors cossols que los covienhs fags sus la dicha bueja so aitals : que los comus del comtat e de la vigaria deu [1] paguar, dimenge, la meitat de la dicha finanssa, e l'autra meitat d'aqui a Pascas, et en cas que no se pagues als termes, que l'acordi sia per no fag. Per que demandero cosselh se seria expedien de bailar de presen en pagua los digs rossis. Sus aquo, totz tengro que hom s'en regisca am cosselh de moss. Bernat de Gorssolas, e que se causa es que baile los rossis, que los senhors cossols, e nom de la universitat, lhin respondo e s'en acordo amb el.

L'an MCCCLXXXIIII, a XVIII de abril...

Sobre la letra que avia trameza moss. Phelip Bona, als senhors cossols, en laqual lor avia escrig que el volia far son matrimoni am sa fermada, a XXVII d'aquest presen mes d'avril, e que lor plagues [que] hi volguesso esser per far honor a luy. Tengro I partida que I dels senhors cossols, am I singular, hi ane, e que la vila done e fassa presen al dig moss. Phelip de quatre marcxs d'argent en tassas; autra partida dels cossols e singulars tengro que lo dig presen se fassa, mas que non hi ane negun cossol per lo perilh dels camis, mas que trameta hom qualque home entendut de part dela a moss. Ar. Paya que hi es e que lo encargue hom que fassa lo presen per la vila [2].

L'an MCCCLXXXIIII, a XX d'abril.

Sobre aisso que aissi fo dig que moss. Bernat de Gorssolas era vengut de Lautrec [3] e de Castras ont era anat per lo fag de la bueja de Paulinh, loqual ha reportat que las gens de la garniso de Paulinh volo dezemparar voluntieiramen lo loc de

[1] Correc : *devo*.

[2] Le 19 avril, le Conseil décide que deux consuls iront porter les tasses d'argent à Philippe Bonne.

[3] Chef-lieu de cant. de l'arrond. de Castres.

Paulinh e bailar al vescomte de Paulinh et al senher d'Arifat[1], mas que lo senher d'Arifat ni lo vescomte no la volo penre en garda, quar non an gens que lo poguesso gardar; e que lor era vengut a noticia que las gens de Curvala lo volian venir combatre e penre, mas que las gens d'armas lo aguesso dezamparat; e que sus aquo se era aponchat, am los cossols de Castras, que Castras hi trameta XX homes et Albi, par la vigaria, X, que gardo lo loc e debato la borgada tro que sia debatut. Et auzit aisso per totz los sobredigs, totz tengro que sus aisso hom aja cosselh am las gens del rey et am moss. B. de Gorssolas e que hi ane hom be e saviamen et am bon cosselh.

L'an dessus, a XII de may.

Sobre aquo que los senhors cossols dissero que lo collector del papa avia preguat a lor et a las gens de moss. d'Albi, que lor plagues [que] volguesso consentir que el fezes sarrar la vouta que es entre la sua fenial del Pla de S[t] Salvi et l'ort de m[e] G[m] Bestor o de sa molher. It. que moss. Bernat de Gorssolas lor avia dig que, a lor requesta, el avia seguit, per la part de la vigaria, lo fag de la bueja de Paulinh, en que avia ganre despendut del seu, e demandava que del despens hom lhin fezes setisfaccio. Sus aisso, totz los sobredigs tengro que, aitant quant es del fag de la vouta, que hom ane sus lo loc e que ses poc sarrar, ses prejudici ni dampnatge, que hom ne fassa plazer al dig collector. E quant a'n aco del dih moss. Bernat de Gorssolas, fon dig que el avia agut mot granda diligencia e trebalh e despens per lo fag de la dicha bueja; per que hom s'en acorde am luy de so quen demandara[2].

L'an MCCCLXXXIIII, lo premier dia de jun...

Sobre aisso que m[e] Johan Calmetas avia tramez(es) I maestre en ariz per tener las escolas, en cas que als senhors plagues; e fon dig que lo dig maestre no volia demorar seno que hom lhi dones de que se pogues sustentar e lhi agues hostal tro que

[1] Tous deux étaient covicomtes de Paulin. Arifat, comm. du cant. de Montredon-Labessonié, arrond. de Castres.

[2] Dans une délibération du 15 mai, l'indemnité fut fixée à 2 francs par jour de vacation.

las escolas se sian assetiadas. E fon aponchat que en cas que vulha demorar e vulha aver am si qualque bachalier, que hom lhi done tant solamen VI sestiers de fromen e doas pipas de vi, e que lhi aja hom ostal per I an [1].

L'an dessus, a V de jun...

Sobre aisso que aissi fon dig que lo capitani trames per lo rey sur la garda del pays, loqual era a Galhac [2], devia venir, lo dia presen en esta vila, una essemps am los senescalcs de Toloza e de Carcassona et am moss. Beneduc [3] et am P. de Lautrec et am ganre d'autres grans senhors, am ganre de gens d'armas; se hom lor faria presen ni lor devia re donar. E fo aponchat que los senhors cossols servisso e donesso als sobredigs senhors, als quals lor semblara, so que lor seria vist fazedor.

L'an dessus, a XII de jun. .

Sobre la letra que lo comte d'Armanhac e de Cumenge avia trameza als senhors cossols d'Albi, contenen que els fosso, lo dia presen, a Castras am so que deviau paguar per la bueja de Curvala e dels autres locxs contengutz en lo tractat per los comus am son payre, comte que era d'Armanhac [4]. E fon de

[1] C'est la première mention qui soit faite des écoles de la ville. Mais Albi était doté, depuis des siècles, d'une école épiscopale; on trouve, en effet, le nom d'un *cabiscole* ou *capiscole* (*caput schole*) dans l'acte de naissance du pont vieux, qu'on date généralement de 1035. Au concile qui se tint à Albi en 1070 figurait le *capiscole* de la cathédrale. Cf. notre *Histoire des rues du vieil Albi*, dans *Rev. du Tarn*, XX, p. 68.

[2] Ce capitaine était Gaucher de Passac. Cf. *Campagne de Gaucher de Passac* et *Chroniques de Jean Froissart* (II, p. 439 et suiv. seconde édition de Buchon). M. Cabié complète très heureusement le récit de Froissart.

[3] Probablement le Benedict de la Faignole du récit de Froissart. Le sénéchal de Toulouse était alors Hugues de Froideville, et celui de Carcassonne, Roger d'Espagne. Parmi les grands seigneurs qui accompagnaient Gaucher de Passac et que la délibération ne désigne pas, devaient se trouver ceux qui sont nommés dans la Chronique : le sénéchal de Rouergue, Arnaut de Landorre, le comte d'Astarac, Guillaume Canderon. Selon Froissart, l'armée de Gaucher, qui se trouvait à Albi le 5 juin 1384, comprenait « environ 400 lances et bien 1000 portant pavois que gros varlets ».

[4] Jean d'Armagnac était mort à Avignon le 26 mai 1384, d'après les *Memorias de Jacme Mascaro* (p. 84), et le 25 du même mois, d'après

cosselh que m^e Ar. Paya e'n P. Clergue ano al dig loc de Castras, e que, se aqui ha persona am sufficien poder, (que) hom se acorde am el d'aitant quant montara la quota tocan a la vigaria, foras dels locxs de Rialmon e de Senegatz [1], que per aquels non obligues re; e que hom lho prometa e lho obligue de paguar al terme melhor que poyrau; autramen se non hi avia persona sufficien per lo dig comte, que hom demore acordan am los comus que hi seran, disen que hon s'en acordara am lo comte; e non remens que hom ane vas luy e lhi soplegue que el se vuelha cargar per nos e per la dicha vigaria, e que hom lho encarte e lho prometo paguar al terme que lhi plazera.

L'an MCCCLXXXIIII, a XV de jun...

Sobre una letra clausa que avian trameza en P. Clergue, cossol, e m^e Ar. Paya, que ero à Castras, als senhors cossols d'esta vila, que els aviau agut parlamen am los cossols de Rialmon, quar recuso a paguar lor quota a lor apertenen de la bueja tractada am lo comte d'Armanhac, disens que no volo paguar mas certa causa, so es asaber II^c francxs. Sus laqual causa fo aissi aponchat per la major partida dels cossols e singulars, que hom no fassa negun autre acordi am lor, mas que pago tant solamen lor quota.

Ite tengro may cosselh sobre alscus comessaris que ero vengutz novelamen sus la emposicio de la sal [2] que demando que tot home pague la emposicio de la sal que ha gastada ho venduda que non era estada gabelada per lo mes de setembre, e per lo doblamen de la sal per lo mes d'abril; e per aquo demanda [3] que se la vila vol finar per tot lo comu que els penrau finanssa; de que demanda [4] IIII^xx francxs. E fo aissi aponchat que se los digs comissaris voliau penre qualque petita causa tro en la soma de IIII a VIII francxs, (que) per

l'*Hist. de Lang.* (IX, p. 920). Le nouveau comte d'Armagnac était Jean III qui succéda à son père dans les comtés d'Armagnac, Fézensac et Rodès, et les vicomtés de Lomagne et d'Auvilar.

[1] Réalmont, chef-lieu de cant. de l'arrond. d'Albi; Sénégas, comm. de St Pierre de Trivisy, canton de Vabre, arrond. de Castres.

[2] Cf. délibération du 12 juillet 1383.

[3] et [4] Correc.: *demando*.

comprar fatiga, hom los lor done, autramen que seguisco lor comessio aissi quant deuran ; empro tengro totz que se los digs comissaris greugavo las gens otra la forma de lor comissio que la vila ho prenga et ho deffenda.

L'an dessus, a XXI de jun...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que Pos Glieyas e R. Borralh, encantaires e servidors del cossolat, se ero motas vetz rancuratz a lor, dizens que hom lor avia donat saentras a cascu per lor penssio e gatge per an XII floris e las raubas, et aras lor ho avia mermat que los XII floris e las raubas acostumadas lor avia [hom] tornat ad VIII floris, otra lor voler e cossentimen ; e que se hom no lor donava los digs XII floris, otra las raubas, que els no demorariau plus al servizi dels senhors cossols. Et aqui meteiss, auzidas per los singulars aquestas causas, totz tengro e acosselhero que hom no lor done a cascu mas hueg floris e las raubas acostumadas, e se non ho volo penre que hom aja autres servidos.

L'an dessus, a XXVI de jun...

Sobre aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que m^e^ Ar. Paya, que era a Rodes sus lo tractat de la bueja dels locxs que teno las gens d'armas, avia trameza una letra que estat era tractat et acordat am que hom pague[1], d'aqui a dimergue propda venen, a moss. d'Armanhac M.V^c^ francxs e V^c^ apres 1 mes ; e per aquo far encartar et obligar, hom hi anes ho lhi tramezes I scindicat que el agues poder de obligar la causa ; autramen qui non ho fazia, lo loc d'Albi els autres de la vigaria ne sufertariau gran dampnatge. Per que sus aisso demandero cosselh los senhors cossols als singulars ; losquals acosselhero que hom fassa en manieira que tant del argen dels XVIII comus, tant de maleu d'aqui ont hom ne poira aver, ho fassa tot l'argen que hom poira per paguar las causas sobredichas ; e que hom prenga dels singulars de la [vila] certa soma de vi et aja hom letra de devet, o miels en lo cosselh tengut propdanamen davant aquest es contengut, e

[1] Pour la régularité de la phrase, il faudrait supprimer am, ou bien écrire : *am moss. d'Armanhac*.

que se venda, e de l'argen que ne issira e de aquel que hom le vara tant dels XVIII comus davant digs, tant de so que devo los comus de la vigaria per lo fag de la bueja, que hom setisfassa a'n aquels que prestarau la moneda per paguar de presen e a la resta que sera deguda al dig moss. d'Armanhac ; e que hom fassa I scindicat. Aqui meteiss fo fag, aissi quant en I instrumen receubut per m^e G^m Prunet es contengut. It. tengro may totz que se fassa devezio per gachas de totz los deutes que la vila deu e de so que hom deu a la vila.

L'an dessus, a I de julh...

Sobre aisso que fo dig que la vila ha diversas jornadas a Carcassona am los cossols de Rialmon e de S. Gauzen [1], quar recuso a paguar lor quota de las buejas dels locxs que teno e teniau las gens d'armas, et issimen am las gens de Saliers [2] que recuso a paguar los talhs empausatz per los senhors cossols d'Albi del temps que an habitat en la presen ciutat. It. sobre aquo que Ar. Paya avia escrig per sas letras que Guilhamot de Saunhac devia esser, dema o dimergue propda, a Castras per recebre l'argen de la bueja, e que hom hi anes per acordar am luy de la quo[ta] apertenen ad Albi et a la vigaria, de que lhi devia hom bailar lo dig dimergue M.V^e francxs e V^e dins 1 mes. Tengro totz que hom ane tener a Carcassona las dichas jornadas e que I dels senhors cossols ane a Castras per acordar am lo dig Guilhaumot de Saunhac de la dicha moneda ; e que tot home pague totz los XVIII comus novelamen empausatz ; e se mestiers es, per suplir l'argen que se deu paguar per la dicha bueja, que hom fassa prestar aquels que prestar poyrau.

L'an MCCCLXXXIIII, a VI de julh...

Sobre aisso que dissero que lo prebost de S. Salvi era vengut aras novelamen [3], et avia fag gran covit tant dels canonges de S^ta Cezelia, tant de las gens de moss. d'Albi, quant dels senhors cossols totz e de motz d'autres bos homes de la presen ciutat ; e que per alscus bos homes era estat dig que los senhors cossols d'esta vila lhi deviau far presen. Sus aquo

[1] Cant. de Graulhet, arrond. de Lavaur.
[2] Comm. du cant. d'Albi.
[3] Le nouveau prévôt était Guillaume Maître, un Albigeois.

tengro totz et acosselhero que los senhors cossols ihi fasso presen de una bona pipa de vi de IIII sestiers o entorn.

L'an MCCCLXXXIIII, a XVI de julh...

Sobre aisso que aissi fo dig que moss. Felip Bona devia venir, lo dia presen, en esta vila, una essemps am lo conestable de Carcassona et am ganre d'autras gens per far deliurar la moneda que la vigaria d'Albi deu paguar per lo fag de la bueja acordada am lo comte d'Armanhac; loqual moss. Felip, estant a Paris et en autras partz, fegs, per la vila d'Albi, grans profiegs et honors. Per que dissero se, per sa venguda novela, hom lhi devia re donar. E sus aquo totz tengro et acosselhero que hom lhi deu donar, e que los senhors cossols lhi dono e trameto una pipa de vi, aital quant lor semblara, et entorcas tro en la soma que lor sera vist fazedor.

L'an MCCCLXXXIIII, a XVIII de julh...

Sobre aisso que aissi fon dig que los jutjes deputatz a conoisser de las mercas que demando los Engles de Thuria e d'Aigo [1] aviau fag ajornar Padier d'Albi e I Presicador d'Albi, ad instancia dels digs Engles. E sus aquo los senhors cossols d'Albi aviau trames per tener la dicha jornada, per excusar lo dig Padier que non era en esta vila, e per saber que voliau demandar, so es asaber Bertran Baldi d'Albi, loqual Bertran, en apres, avia reportat que Ar. Guilhamet de Lustrac, conestable de Thuria, demandava al dig Padier II francxs I quart per los dregs de 1 prionier que pres sobre si que era pres a Thuria. It. Domergo, de la dicha garniso de Thuria, demanda a Salvi de Labroa que fon tengut per lo filh d'en Bernat Bru e per R. Atbert, al[ias] de Vaurs, d'Albi, de tres francxs d'aur; e que a la dicha jornada era estat ordenat et aponchat per los digs jutges que lo dig Bertran aja a presentar, lo dia presen, los sobredigs Padier e Salvi, autramen declaravo e teniau per declarada esser deguda la causa ad sobredigs Engles e la merca a lor esser justa. Per que fo aissi dig per los senhors cossols que cascus dones cosselh sus aisso, que s'en devia far.

[1] Aygou, dans la comm. de St-Cirgue, cant. de Valence d'Albigeois, le seul fort occupé par les Anglais ou les routiers dans ces parages. Cf. *Camp. de Gaucher de Passac*, p. 70, note 1.

E sus aisso la major partida tengro que, atendut que los sobredigs Padier ni Salvi no son en esta vila e la jornada es tant brev, e seria perilh que los digs Engles correguesso sus esta vila per aquo, de que poiria issir gran dampnatge, (que) la vila pague per los sobredigs Padier e Salvi las causas dessus dichas, e que entretant hom fassa compellir los sobredigs Padier e Salvi o lo dig en Bernat Bru per las causas dessus dichas.

L'an MCCCLXXXIIII, a XIIII d'aost...

Sobre aisso que fon dig en lo dig cosselh que las gens d'armas de la garniso de Razissa[1] demandava[2] en lo loc d'esta vila una merca per I home de Galhac que fo lor prionier el temps que moss. de Berri era en aquest pays; e las dichas gens d'armas ero alotjadas als Predicadors[3], dizens que lo dig home avia finat a L francxs et en apres el s'enfugic e se reduss en esta vila, e que alscunas gens de la vila lhol avian amagat; per que els demandavo los digs L francxs, autramen se la vila no los lor pagues, els corregro e levero merca sus lo loc d'esta vila. It. fo dig per los cossols e singulars sobredigs que vertat era que lo dig prionier se gandic en esta vila e avans que s'en partis, el e son payre e Peire de Causac d'Albi encartero e se obliguero e promeiro pagar tot lo dampnatge que lo loc d'Albi ni los singulars d'aquel ne suffertesso per aquela causa. E sus aisso fo aponchat per les senhors cossols e singulars que hom se acorde als miels que hom poyra d'aquela causa e que entretant hom compellisca lo dig P. de Causac els autres obligatz que pago aquo que costara, e se paguar non ho podo de presen, que la vila d'Albi ho pague e que lo dig P. de Causac els autres obligatz o encarto a la vila a paguar e cert jorn.

L'an dessus, a XX d'aost...

Sobre aisso que dissero que en esta vila ero vengutz sobre la vila comessaris per la meitat dels VIII[c] L francxs[4] que son

[1] Comm. du Travet, cant. de Réalmont, arrond. d'Albi.

[2] Correct : *demandavo*.

[3] Au couvent des frères Prêcheurs d'Albi, situé en face de la porte de Ronel.

[4] Un grand nombre de villes de Languedoc avaient été condamnées à une amende de 80.000 francs d'or, à payer au roi en commun, pour leurs

degutz al rey nostre ss. et a moss. de Berri, losquals ero vengutz a paga lo premier dia d'aquest presen mes ; e que los comessaris no s'en volo anar tro que aquo sia pagat ho ajo revocatoira del thesaurier que lor a donada la dicha comessio. Per que tengro cosselh quen fariau. E sus aquo totz tengro que hom la trameta C francxs e que hom veja hom se lo thesaurier volra donar sosta tro ad I jorn, afi que los digs comessaris no gasto la vila.

L'an MCCCLXXXIIII, a XXIX de setembre, ad Albi, en la mayo cominal del cossolat del dig loc, costituitz personalmen davan lo honorable e discret senhor m^e^ R. Ychart, savi en dreg, jutge de la cort temporal de moss. l'avesque d'Albi, et en presencia de mi notari e dels testimonis sotz escrigs, so es asaber los discretz senhors en Duran Daunis, en Felip Vaissieira, en Dorde Romanhac, en P. Borssa, en Vidal Guini, m^e^ G^m^ Chatbert, m^e^ P. de Rius, en Guiraut Marti, n'Azemar Blanquier, cossols de la ciutat d'Albi, losquals aqui meteiss, essemps e cascu de lor coma cossols, dissero e prepausero al dig moss. lo jutge que, coma els aguesso mestiers de aver I recebedor en lor cossolat, aissi quant es acostumat, et aguesso helegit en Johan Gaudetru, cossol del dig loc, loc [1] companho aqui presen, coma may sufficien, segon [que] lor semblava, en lo dig offici que I autre que els poguesso trobar, e lo dig Johan ho agues recusat de penre, per so sopleguem, los digs senhors cossols, que el volgues pronunciar, declarar et ordenar lo dig Johan esser recebedor de lor e de lor presen cossolat, e lo volgues condempnar a penre lo dig offici. Et aqui meteiss lo dig moss. lo jutge, auzida la relacio a luy facha per los digs senhors cossols, que lo dig Johan era may sufficien en lo dig offici que autre que els poguesso trobar, ordenec, pronunciec et declarec que lo dig Johan Gaudetru fos recebedor dels digs senhors cossols e de lor presen cossolat et a lor

rébellions précédentes. Quelques-unes d'entre elles, parmi lesquelles Albi, avaient été dispensées du paiement de cette amende, par lettres du duc de Berry du 28 avril 1384, données à Béziers. Mais le duc leur fit payer cette faveur. D'après dom Vaissete, Albi dut donner 850 francs. C'est de cette somme qu'il s'agit ici. Cf. *Hist. de Lang.*, IX, pp. 918-919.

[1] Correc. : *lor*.

perilh; et ad aquo lo dig Johan aqui presen condampnec. *De quibus superius nominati...*, etc..., etc.

L'an MCCCLXXXIIII, a II d'octombre...

Sobre I mandamen que avia trames moss. lo senescalc de Tholosa que hom trameses la meitat dels homes d'esta vila al seti de Curvala e may dels viures per las gens que hi anariau e per venre a las gens que so al dig seti. Tengro que hom la trameta homes be a pong, segon lo mandamen, tro al nombre de L o LX, e que hom hi trameta dels viures aissi quant al mandamen se conte.

L'an MCCCLXXXIIII, a XXIIII d'octombre...

Sobre aisso que aissi fon dig que moss. lo prebost de S. Salvi avia preguat als senhors cossols que fezesso gracia al loc de Cambo [1] de so que hom lor demanda per causa de la bueja, que lor demanda hom XVIII francxs e que hom los quites per IX francxs. E fo de cosselh sus aquo que hom no lor fassa neguna gracia seno de espera.

It. fo dig se hom tengra plus las badas a Caylucet ni a Foyss. E fon aponchat que se encaras.

It. fo aissi aponchat que hom fassa do e presen a moss. d'Albi per sa novela venguda [2], en las causas que los senhors cossols volrau tro en la valor de IIII^{xx} francxs.

It. fo aissi aponchat que hom aja licencia del senhor que hom puesca comprar del arendador que ho a comprat del senhor la emposicio del vi, e que, obtenguda la licencia, (que) la vila ho compre et ho torne al XII^{e} ho ad aco que los senhors cossols volrau; e que la vila ho venda ho se baile a levar, e se s'i pert, que tot lo comu d'esta vila pague la perdua, empro no s'i fassa negun merme, mas per las gens talliables.

L'an MCCCLXXXIIII, a XII de novembre...

Sobre aisso que aissi fon dig per los senhors cossols que moss. Bernat Bona lor avia trames unas letras clausas en las-quals lor escrivia que, lo jorn de S^{ta} Cezelia propda venen,

[1] Comm. du cant. de Valence d'Albigeois.

[2] Guillaume de la Voute, d'abord administrateur de l'église de Toulon, ensuite évêque de Marseille, de Valence et de Die.

P. Ramon, viguier de Carcassona, so filh, devia penre sa molher, e que lor plagues que hi vuelho esser. Eper so demandero cosselh los senhors cossols als singulars que voliau ni que acosselhavo quen deviau fir. E sus aquo totz tengro que los senhors cossols hi ano e fasso en la manieira meteissa que feiro a moss. Phelip Bona quant pres sa molher.

L'an dessus, a XVIII de novembre...

Sobre aquo que lo sotz viguier de Tholosa avia trames I bailet am una letra del cancellier de moss. de Berri contra los senhors cossols d'Albi que paguesso al dig sotz viguier IX francxs a luy degutz per lo loc d'Albi e per tota la vigaria per sos trebalhs que fe en anar penre alscus homes que ero de las companhas que ero preses a Rocacorba [1] e los menec ad Albi, a la cort del viguier ; quar autramen las gens de Razissa no voliau vejar ; e per so lo dig sos viguier fon deputat per moss. lo cancellier a far aquo. Sus aisso, tengro totz que per lo loc d'esta vila hom pague la terssa part del despens e que aja recors per las II partz contra los autres locxs de la vigaria.

It. sobre lo deu degut a moss. Meno de Castelpers, tengro que, afi que negun despens non venga, (que) qualque bos home que ho sapia far ane vas lo dig moss. Meno, e que am luy, se lo troba, autramen am Johan d'Antraigas, son procuraire, se acorde, se far se poc, que, fazen alcun servizi, alongue lo terme de la pagua tro ad I terme competen que hom lo puesca paguar.

L'an MCCCLXXXIIII, a XXIII de dezembre...

Sobre aisso que aissi fo dig que en Peire de Lautrec [2] avia dig e preguat als senhors cossols que lhi volguesso ajudar e donar qualques viures afi que el pogues miels gardar, am sas

[1] Roquecourbe, chef-lieu de cant. de l'arrond. de Castres.

[2] Le chevalier Pierre de Lautrec, que nous avons déjà rencontré est célèbre par le duel qu'il eut à Toulouse, le 11 janvier 1385, par suite, moins d'un mois après sa demande de vivres aux consuls d'Albi, avec l'écuyer Arnaud de la Motte, et auquel le duc de Berry assista comme témoin. Cf. *Hist. de Lang.*, IX, p. 925.

gens, lo loc de Curvala que lhi era estat bailat en garda per las gens del rey nostre senhor. E sus aisso, totz tengro que hom nolh done re.

It. tengro may cosselh sus lo ajornamen que ha fag far lo senescalc de Tholosa contra los cossols els capitanis de l'an passat, per la rebellio que ditz que lhi fe hom, quar nolh tra-mes[ero] balestiers que ditz que mandet[z] que hom lhi tramezes, se la causa se devia segre al despens de la vila. E sus aquo totz tengro que al despens de la vila se mene.

L'an dessus, a XXX de dezembre ..

Sobre aisso que aissi fo dig que moss. Enric de Mejanel avia escrig e fag asaber als senhors cossols d'Albi que el sabia I bo metge que vengra estar en esta vila, se la vila lhi volgues donar certa pencio. It fo may dig aissi que sus aquo los senhors cossols ne aviau parlat am moss. l'official d'Albi, et lo dig moss. lo official lor avia dig que el lo conoissa et que lhi sembla que sia home sufficien, e que se el vol venir estar ad Albi, moss. d'Albi el capitol lhi donnarau certa causa. Per que dissero los senhors cossols se la vila lhi donaria ni quant. Sus aquo, tengro la major partida que, per lo terme de I o de II ans, la vila lhi done, cascun an, X o XII francas ses al res, en cas que sia sufficien.

L'an dessus, a XIX de jenier...

Sobre la finanssa que aviau facha los cossols et capitanis de l'an propda passat, ajornatz non ha gayre davant lo senescalc de Tholosa, per alscus bans que avian trencatz alcus singulars de la villa et del Cap del pont, segon que dizia. Tengro la major partida que la vila d'Albi pague la dicha finanssa [1]. It. sobre una crida que aviau facha(s) far las gens de moss. d'Albi que negun revendedor non auzi [2] comprar neguna mercadaria victual, coma lebres, conilhs, perlitz, (lebres), cabritz, galinas, ni autras mercadarias semblans tro sia passat hora de tercia. Tengro la major partida que tot home e tota fempna compre e puesca comprar totas las horas que se volra.

[1] Une délibération du 27 du même mois nous apprend que cette finance avait été fixée à 30 francs

[2] Correc. : *auze*.

L'an MCCCLXXXIIII, a XXX de jenier...

Sobre aisso que aissi fo dig que los officiers de la cort temporal de moss. d'Albi ero anatz a l'ostal en que demora Bertran de S. Antoni, bada de Foiss, per intenta de penre sa filhastra ses neguna colpa et ad horas sospechosas, volens, segon que se ditz, enjuriar et envilanir la dicha filhastra; e quar lo dig Bertran no los laissava intrar, aviau pres de fag lo dig Bertran e lon avia menat, baten et feren et per forssa, e apelan al viguier; de laqual causa era estada facha rancura per alscunas gens, dizens que aisso es causa de mal issimple, et que aital poirian far d'autras fempnas et d'autras gens. Per que demandero cosselh los senhors cossols que se devia far en aisso. Et auzidas per los cossols et singulars las causas sobredichas, totz tengro que los senhors cossols ano a moss. d'Albi e lhi notiffico aquesta causa, e lhi digo que hi prenga remedi e'n fassa punicio d'aquels que ho an fag; et se far non ho vol que hom s'en rancure a la cort del rey et que la cort ne fassa dreg.

L'an MCCCLXXXIIII, a III de febrier...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols als singulars que moss. lo senescalc de Carcassona lor avia trameza una lettra clausa, en que lor escrivia que el devia far la honor de son payre que fo saentras, lo XII jorn de febrier, al loc de S. Gauden jotz Tholosa[1] e que lor plagues [que] hi volguesso far la honor que lor plairia. Per que demandero cosselh que deviau far. Et sus aisso totz tengro que hi ano dos bos homes, cossols ho autres, e que hom hi donne I drap d'aur e VIII entorcas de terna lbr., e se hom podia far que, per certa causa se cobres lo drap que ho fassa, autramen hom lo done.

L'an MCCCLXXXIIII, a XXI de febrier...

Sobre aisso que dissero que los giuliers de la cort del rey d'Albi demando setisfaccio de las gens que teno arrest dins la cort del rey d'Albi, quant veno comessaris per lo senhor per los deutes en que lo cossolat lhi es obligat e que, segon que aissi fon dig, per aitals causas los digs gieuliers no devo re

[1] Chef-lieu d'arrond. de la Haute-Garonne.

aver ni levar. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars se la vila deffendria afi que no vengues en consequencia. E sus aquo, totz tengro que se deffenda de manieira que se paguar no s'en deu, que no s'en pague re.

L'an dessus, a XV de mars...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que moss. d'Albi avia dig que la paret que es al pe del cloquier de S^ta^ Cezelia, laqual era casecha, se refezes per la segurtat de la vila; et era estat aqui dig que, atendut que alscus diziau que, per colpa de B. Serras, fustier, que avia facha la dicha paret e no la avia facha perfiecha, aissi quant degra, la dicha paret era casecha, e que el la devia refar a son despens; e d'autres diziau que non era casecha per colpa del dig m^e^ B. Serras, mas quar hom no las avia cubertas aissi quant degra; e totas aquelas causas atendudas, era estat dig que la dicha paret se fezes e que de sso que costaria lo dig B. Serras pagues lo ters, et entre la vila e la Glieya las II partz. Per que los senhors cossols demandero cosselh als singulars que voliau que fezesso d'aquo. E sus aquo, tengro la major partida e dissero que la dicha paret se era perduda per colpa del dig B. Serras, e que se aparia que per sa colpa fos perduda, que se refassa a tot son despens.

L'an MCCCLXXXV, a XVII de jun...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que en G^m^ Colobres los avia amonestatz per L lbr. que lhi ero degudas a la festa de Pantacosta propda passada e demandero cosselh se lhi fariau sospendre la amonicio o se laissariau escumengar, atendut que hom no ha de presen de que lo pague. Sus aquo, totz tengro que se de son bon grat no la vol sospendre, que la fasso sospendre en manieira que no demoro escumengatz, exceptat lo cossol els singulars de la gacha de las Combas sobre escrigs que dissero que els se hufrian de pagar la quota apertenen a la lor gacha de las Combas de so que era degut al dig G^m^ Colobres et a'n Ar. Ferran.

L'an MCCCLXXXV, a XXIIII de jun...

Sobre aisso que los senhors cossols dissero que moss.

l'avesque de Cosserans [1] avia mandat per sas letras als cossolatz d'Albi e de la vigaria et als autres de la jutjaria d'Albeges, que el avia pres tractat am los Engles de Pena [2] e que los digs cossolats anesso parlar amb el a Rabastenxs, per auzir las causas que sus aquo el lor volgro [3] explicar ; a laqual jornada ero estat[z] et avia lor explicat [que] tractamen se menava que los digs Engles dezamparesso lo dig loc mejanssan certa finanssa que monta entorn XLIIII milia francxs ; de laqual caus', se se fazia, covenria que tot lo pays hi ajudes de XXX milia e la resta pagaria lo rey. E sus aquo, agudas motas paraulas entre los senhors cossols e singulars, totz tengro que, se la dicha bueja se poc far, (que) tant solamen per lo loc d'esta vila hom lhi ufrisca donar dos francxs per fuoc, e se hom ho [poc] passar per mens que hom ho fassa, e que hom no se cargue per negun loc de la vigaria ni per autre, seno tant solamen per lo loc d'Albi. It. fo may dig que lo dig moss. de Cosserans demandava que lo pays ajudes [de] IIII^{XX} sestiers de fromen per avidar los prioniers que prendiau las gens d'armas els piscos del senhor ; quar era estat fag aponchamen que totz aquels que hom preira los gardes hom e que no los aucizes, quar en major loc pogro tener los. Sus aquo, totz tengro que hom no lor done re plus, mas coma dessus es dig.

L'an MCCCLXXXV, a XXVIII de julh, los senhors en Felip Vaissieira, B. Col, Johan Gaudetru, Guiraut Marti, P. Borssa, Vidal Guini, Azemar Blanquier, m^{re} G^{m} Chatbert bailero a'n Frances Picart e a'n Isarn Redon los comptes de la aministracio facha per Johan Luyrier, recebedor dels senhors cossols, l'an propda passat, per auzir e comptar e far relacio(r) d'aquels.

[1] L'évêque de Couserans était conseiller général du roi en Languedoc.

[2] Cant. de Vaour, arrond. de Gaillac, sur l'Aveyron. Cette imprenable forteresse avait été prise, vers le mois d'octobre 1383, par le capitaine Ramonet del Sort, qui commandait aux troupes de Labouffie et d'autres forts. Cet exploit d'un des plus redoutables capitaines des compagnies jeta l'épouvante dans tout le pays. Cf. *Histoire de la province de Quercy*, par Lacoste, III, p. 276. *Revue du Tarn*, XVIII, p. 66, dans *Camp. de Gaucher de Pessac*, et *Hist. de Lang.*, IX, p. 923, note 1.

[3] Correc.: *vol.*

It. bailero may los sobrenompnatz senhors cossols, per auzir e palpar los comptes de la presa e mesa facha per n'Azemar Blanquier, l'an LXXVIII, de la emposicio de la manganaria, a P. Clergue et a P. Boyer.

It. deputero may auzidors dels XVI comus endigs l'an LXXX, levatz per Vidal Guini e per R. Conchart, so es asaber lo dig P. Clergue e P. Boyer.

L'an MCCCLXXXV, a XXIII d'aost...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que lo prebost de S. Salvi los avia requeregutz e preguatz que volguesso ajudar a la reparacio del cloquier, aissi coma d'autras vetz es estat parlat. Sus aisso, tengro que hom lor done XL francxs, mas meto lo cloquier e la bada en bon estat.

It. sobre aquo que dissero que a lor semblava que expedien fora de tornar lo nombre dels cossols, que so a XII, que tornes a VI, am certs cosselhs, e que se hi mezes qualque bon aponchamen que se ajustesso per las bezonhas de la vila. Sus aisso, tengro, una partida, que torno a VI, et autra partida que lo nombre no se moga.

It. sobre aquo que dissero que esta vila non avia negun metge, que hi era be necessari, e que els trobavo I bon metge que sa volia venir, mas que hom lhi done pencio. Sus aisso, tengro, una partida, que hom aja lo metge e que lhi done, la vila, pencio de (*blanc*), et autra, que se vol venir, hom lo tenga quiti e que autra pencio non aja.

It. sobre aisso que, en lo temps d'aquest presen cossolat, lo senescalc de Tholosa fe ajornar m^e^ G^m^ Chatbert et Johan Gaudetru, coma capitanis de la presen ciutat, e d'autres, que lor empausava que hom lhi avia facha rebellio en sa intrada, e que, anan a Tholosa, lo dig m^e^ G^m^ Chatbert perdec, en lo dig viatge, una mula e demandava que la vila lalh pague. Sus aisso, tengro, la major partida, que los senhors cossols ajo lor cosselh que, atendut que lo dig m^e^ G^m^ Chatbert no prendia en lo dig viatge mas lo despens, se hom lalh deu setisfar, e se far se deu, que lhi sia setisfacha, e se hom no lhin es tengut de dreg, que hom lhin setisfassa de qualque partida, que hom no perda de tot.

L'an dessus, a VIII de setembre, los senhors... cossols

ordenero que, atendut que sobre la restitucio que demandava [illegible] m^e G^m Chatbert de la mula que avia perduda, coma al cosselh [illegible] dessus es contengut, los digs senhors cossols aviau agut [illegible] segon que dissero, lor cosselh am savis en dreg et am autres [illegible] et atendudas motas autras causas justas que movo lor coratge [illegible] dissero et ordenero que al dig m^e G^m Chatbert sia paguat, dels [illegible] bes de la universitat, per la dicha mula hueg francxs d'aur.

L'an MCCCLXXXV, lo premier jorn de cetembre...[1].

Sobre aquo que I comessari de Franssa, trames per lo re[illegible] loqual avia ajornatz los cossols a dissapde propda a Carca[illegible] sona, a l'ostal de la Corona, loqual comessari ha nom Marti [illegible] Folques, maestre general de las monedas. E fo aponchat q[illegible] los senhors cossols hi trameseso I home suficien amb I mass[illegible] e que saubes que demandera lo comessari, e saubuda que a[illegible] sa demanda, que s'en acoselhe am moss. de crims[2] et am [illegible] cossols de Carcassona; et acosselhat que s'en sia, que [illegible] acorde al miels que poira de las causas que lo dig comiss[illegible] demandara.

L'an MCCCLXXXV, a IIII del mes de cetembre...

Sus aquo que en la vila d'Albi avia comessaris contra to[illegible] los gentils homes aven cesses en la viguaria d'Albi, e de to[illegible] autres homes e femnas aven cesses ni rendas en la dic[illegible] viguaria, que moss. de Berri avia endigs sobre cascu ten[illegible] fieu noble e sobre tot autre singular aven rendas en la dic[illegible] viguaria, XII d. m^a per lbr. per XV homes d'armas que av[illegible] tengudas el dugat de Guiana[3]. Totz tengro que hom se aco[illegible] des am los digs comessaris als miels que pogra e que t[illegible] aquels que avian fieus ni rendas en la ciutat d'Albi ni en [illegible] pertenensa que paguesso lo despens.

L'an MCCCLXXXV, a XXVII de setembre...

Sobre la ufra facha per ajutori de bastir lo cloquier [illegible] S. Salvi que foro ufertz XL francxs, fo dig que lo preb[illegible]

[1] Les deux délibérations qui suivent sont d'une autre main.

[2] C'est-à-dire le juge criminel, Bernard Bonne, coseigneur d'Haut[illegible].

[3] L'*Hist. de Lang.* ne contient aucune allusion à cette impositio[illegible] de 12 deniers et 1 maille sur les biens nobles et sur les rentes.

de S. Salvi la avia exceptada graciosamen ; totas vetz avia dig que, atendut que el entendia far la obra bona e bela e perfiecha, lhi semblava que la huefra era pauca e pregava que hom hi volgues ajudar de major soma.

It. que al pont de Tarn fa mestiers gran reparacio e may a la muralha. Per que dissero se hom ho faria reparar ni de que.

It. que per lo trespassamen de las monedas, quar hom avia presas monedas denedadas, hom avia facha, am lo maestre de las monedas que era trames per lo rey a Carcassona, una finanssa de XL francxs. Per que demandero cosselh de que se pagariau.

It. sobre las letras que hom empetrec del rey contra los clercxs que contribuisso per lo possessori que teno, que avia acostumat de contribuir per los anticxs possessors, se voliau que se enseguisso.

Fo aponchat, quant a'n aco del cloquier, que hom lor pague los digs XL francxs e que hom meta en esperanssa lo prebost que, el cas que el fassa la obra tant perfiecha coma ditz, (que) hom lhi fara causa de que se deura tener per content.

Quant a'n aco del pont de Tarn e de la muralha, tengro que se repare, e que los XL francxs degutz per lo trespassamen de la moneda que se pago, e que hom enseguisca las dichas letras contra los clercxs. E per far las causas sobredichas, una partida tenc que hom fassa I o II comus, et autra partida, que no s'en fassa pong de comu, mas que de las restas dels comus se leve de que se pague.

Et aqui meteiss, l'an el dia dessus, los sobrenompnatz senhors cossols endissero per las causas sobredichas, II comus.

L'an dessus, a III d'octombre...

Sobre aisso que aissi fon dig que lo viguier que aras es[1] es vengut ad Albi, e se enformava de las gens d'esta vila dels quals moss. de Berri poiria aver prest ; et era estat dig per alscus bos homes als senhors cossols que savieza fora qui servia lo dig viguier, a'n aquela fi que fezes bona relacio a moss.

[1] Guillaume de Lurciac, damoisel, sergent d'armes. Il avait succédé à Grégoire de Corbière que nous avons quelquefois rencontré. Cf. *Liste des viguiers*, dans *Annuaire du Tarn*, 1875, p. 352-356.

de Berri afi que, se far se podia, lo dig moss. de Berri no volgues levar negun prest de las gens d'esta vila. Per que demandero cosselh los senhors cossols que s'en devia far. E sus aisso, totz tengro que hom done al dig viguier per servizi la soma de ving floris o mens qui podia.

L'an el dia dessus [MCCCLXXXV, a VIII d'octombre], los senhors cossols, costituit[z] personalmen en la mayo cominal, en presencia de mi notari e dels testimonis sots escrigs, bailero a Johan Luyrier lo offici de la recepta general de lor cossolat, aissi quant es acostumat de aministrar per los autres recebedors generals dels senhors cossols del dig loc saentras passatz, exceptat que fo expressamen dig que lo dig Johan Luyrier deia e sia tengut de far bona diligencia de far lo compte als singulars e talliables de la dicha ciutat de so que deuriau per las restas dels comus a la dicha universitat, e, declarat so que deuriau los digs singulars, far [paguar].

L'an dessus, a XI d'octombre...

Fo aissi dig que lo reyre gag de la presen ciutat es mot avol, per so quar hom no los provezis de candelas. E sus aisso, fo aponchat e fo de cosselh que [la] universitat de la presen ciutat provezisca lo dig reyre gag de candelas, afi que lo reyre gag sia bo e fassa bona diligencia, e que d'aissi avan hom no demande pong de candelas a las donas veusas.

L'an dessus, a XIII d'octombre...

Sobre aisso que fon dig que non ha gayre, so es asaber l'an presen, m^{e} G^{m} Chatbert anec a Carcassona, al mandamen que avia fag lo maestre de la moneda que era aqui vengut, per lo rey nostre senhor, loqual mandava a las universitat[z] dels loocxs que meto certa soma d'aur a la seca de la moneda de Tholosa, et aquo quar las gens de la universitat d'Albi aviau presa moneda denedada per lo rey nostre senhor e per sas gens; e quant venc lo m^{e} G^{m}, el reportec que el avia fag acordi, e nom de la universitat d'Albi, que dins cert terme, so es asaber d'aqui al terme de Totz Sanhs propda venen [1], C marcxs

[1] Il faut suppléer ici, par exemple : *hom trametria a la dicha seca.*

d'aur e XX d'argen ; et a'n aquo far se encartec coma cossol e ne obliguec los bes de la universitat. It. reportec may que, se la universitat de la presen ciutat volia donar e paguar al dig maestre de la moneda XL francxs, (que) la dicha universitat seria quitia de metre los digs C marcxs d'aur e XX d'argen en la dicha seca. It. fo aissi may dig per los senhors cossols que els, volens paguar los digs XL francxs al dig maestre, aviau encargat en Guiraut Marti, que era aras novelamen anat a Tholosa, que saubes se lo dig maestre de la moneda hi era e que parles amb el e saubes se hom lhi portera aqui los digs XL francxs o en qual loc ; loqual en Guiraut Marti avia reportat que el avia parlat am lo dig maestre et el lhi avia dig e repost que el no penria pong los digs XL francxs ni re, mas volia que hom meses los digs marcxs d'aur e d'argen en la dicha seca, aissi quant era encartat, e sus aquo, el avia saubut am diverses cambiadors de Tholosa se els se volgro cargar de metre los digs marcxs d'aur e d'argen en lo dig loc, et avia trobat qui ho volia far, dins cert terme, mas costaria LXX francxs o may. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars que feiro d'aisso. E sus aisso, totz tengro que m^e G^m Chatbert, que fe lo dig acordi, ho seguisca et ane al dig maestre e fassa tant, se poc, que prenga los digs XL francxs, aissi coma lhi avia promes ; autramen que hom fassa al miels que poira. It. tengro que l autre bon home ane am m^e G^m a Tholosa per segre lo dig negoci e que, en cas que non ho poguesso acabar am lo dig maestre, que vejo s'en pogro aver remessio de mossenher de Berri, e que seguisco que los locxs que contradizo a paguar so que devo per las buejas pago [1].

L'an dessus, a X de novembre...

Sobre aisso que aissi fon dig que lo jutge d'Albeges era vengut et era de presen en la presen ciutat per far paguar so que es estat endig per la bueja de Pena, et es perilh que el vuelha greuar aquels que lhi semblara ; e sera miels que hom meses provesio de que se pagara so de que la presen ciutat ne

[1] Le maître des monnaies se laissa attendrir par l'offre de 120 francs. (Délib. des 23 octobre et 10 novembre 1385.) Ce fait, entre beaucoup d'autres, en dit long sur l'élasticité de conscience des agents royaux.

deuria paguar, que negus no era trop greujat. Fo aponchat que hom sapia so que demandara lo dig jutge d'Albeges, e saubut que hom ho aja, que hom endisca los talhs que mestiers ho fariau per aquo paguar, e que hom trie certz homes d'esta vila que, per manieira de compra ho autramen, levo los digs talhs e que se cargo de paguar so de que la presen ciutat deura paguar per lo dig fag de la dicha bueja.

L'an dessus, a XX de novembre...

Sobre aisso que aissi fon dig que lo jutge d'Albeges el jutge de Lauragues, comessaris, segon que diziau, deputatz per moss. de Berri, losquals ero vengutz en esta vila per levar prest dels singulars de la presen ciutat, et aquels entendia[u] compellir a prestar al dig moss. de Berri II^m^ francxs ; losquals comessaris voliau que los senhors cossols de la presen ciutat nompnesso aquels que poiriau far lo dig prest, e recebedor a levar aquel, lo recebedor nompno al perilh dels senhors cossols; e de aquo far los compelliau per arestacio de lors personas. Per que demandero cosselh que fariau. Sobre aisso totz tengro que davant totas causas hom aja copia de lor comessio, e vista aquela, hom aja son cosselh, e se la denegava[1] a bailar, o autramen los voliau forssar ad elegir, a lor perilh, recebedor, que s'en apelo ; totas vetz dissero que, aitant quant hom ho poira alongar, que se alongue tro que hom veja se aquels d'esta vila que so anatz a Tholosa a moss. de Berri, per veser se sus aisso poira hom aver remedi, se lo aurau agut.

L'an dessus, a XXII de novembre...

Sobre aisso que dissero que l'avesque de Cosserans era vengut en esta vila, se hom lhi devia far presen ni qual. Sus aquo, totz tengro que, atendut que el es tal senhor que en lo prest ordenat a levar per lo jutge d'Albeges e per lo jutge de Lauragues dels habitans d'Albi, el podia per aventura donar bon remedi, acosselhero que la vila lhi done II sestiers de sivada e IIII entorcas, cascuna de tres lbr. e doas o tres lbr. de doblos de cera.

[1] Correct. : *denegavo*.

L'an dessus, a XXV de novembre...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols [que els] aviau obstengudas unas letras clausas del cosselh de moss. de Berri que s'endressavo al[s] jutge[s] d'Albeges e de Lauragues, comissaris deputatz per moss. de Berri a far prestar o levar prest dels singulars dels locxs de la vigaria d'Albi e d'autres ; lasquals letras hom avia agudas afi que hom agues remedi del prest que los digs comissaris aviau endig als singulars d'Albi, jasia que los senhors cossols no sabiau que hi avia escrig ; totas vetz demandero cosselh qual[s] las lor portarian. E sus aquo, totz tengro que expedien era que qualque bos hom hi anes, et helegiro per anar hi m^e^ Azemar Grasset.

L'an dessus, a XXV de novembre...

Sobre una letra que avia tramesa en Frances Picart, cossol, que era a Tholosa, per segre remedi am moss. de Berri sus lo prest que avia[u] empausat lo jutge d'Albeges e lo jutge de Lauragues, comissaris deputatz per moss. de Berri ; en laqual letra, entre las autras causas, avia escrig als senhors cossols que hom lhi tram zes XX parelhs de perlitz am que servis as aquels que lhi poiriau ajudar ad expedir la besonha per que el la es. E sus aisso, totz tengro que hom los lhi trameta[1].

L'an dessus, a XX de dezembre...

Sobre aquo que dissero los senhors cossols que moss. de Berri avia autriadas unas letras que las gens de la Glieya e la clercia ajude[2] a paguar los II^m^ franxs que novelamen ha endigs per prest als singulars d'Albi, e que els aviau presentadas las dichas letras a moss. d'Albi et a las gens de la Glieya. E sus aquo aviau agutz essemps diverses tractatz ; en losquals tractatz era presen moss. l'avesque de Cosserans ; e que apres motas paraulas, las gens de la Glieya aviau repost que per aquelas letras no donariau I petit denier ; mas atendens e

[1] Malgré démarches et cadeaux, la ville ne put échapper à ce prêt forcé. Le 13 décembre, les consuls firent porter l'argent à Toulouse par le juge royal d'Albi, un des consuls et le receveur Luyrier. (Délib. du 13 décembre 1385.)

[2] Correct. : *ajudo*. On voit ici un des nombreux cas où l'accord du verbe se fait avec une partie du sujet.

vesen la paubrieira de las gens de la presen cintat, el[s] donariau per ajutori del dig prest IIc francxs, am protestacio que, en cas que moss. de Berri compellis et endisses negun prest novelamen a las dichas gens de la Glieya, que los senhors cossols lor ne fezesso desdure los digs IIc francxs o los lor restituisso ; et en aquo far voliau [que] se obliguesso. Per que demandero cosselh se es expedien de penre, am aquela condicio, los digs IIc francxs. E [sus] aquo, totz tengro que, atendut que autra causa non hi (*déchirure portant sur un mot*) hom far, (que) expedien es de penre.

L'an MCCCLXXXVI, a XIX de jenier...

Sobre aisso que aissi fo dig per los senhors cossols que per alscus senhors lor era estat dig que expedien fora de segre moss. de Berri que fezes assignar so que an paguat los singulars d'esta vila per la bueja del loc de Pena, e que, se far se podia, hom ne aja letra. It. que segues hom lo dig moss. de Berri a Carcassona e d'aqui tro Avinho, se mestiers es, que nos fassa gracia de so que es encaras degut per los digs singulars de resta del dig prest o de so que hom ne poiria aver. It. dissero may los senhors cossols que los heretiers de Frances de Lagrava son tengut[z] a la universitat per diverses comus : et era estat parlat per alscus que, atendut que la vila non ha pong d'hostal per mayo cominal (que) fora expedien, se se podia acordar, que la vila preses l'ostal de la Galinaria en que hom ha tenguda lonc temps mayo cominal, per covenhable prest[1], que se fezes. Per que sus tot aisso demandero cosselh quen fariau. Sus aisso, totz tengro, quant a segre la gracia e la assignacio dessus dicha, que hom ho(m) seguisca, e se mestiers hi a de servir, per miels e plus tost aquo obtener, que hom ho(m) servisca. Quant ad aquo del hostal, tengro, la major partida, que se volo bailar lo dig hostal en paga per causa razonabla, (que) hom lo aja, e que pueiss la vila lo repare.

L'an dessus, a XXIX de jenier...

Sobre la provesio de paguar la resta deguda dels IIm francxs endig[s] per moss. de Berri als singulars d'esta vila per la

[1] Correct. : *pretz*.

bueja de Pena. Tengro que tot lo dig prest se comunique, se far se poc ses perilh, e que se indisco per aquo XX comus, losquals se levo per via de prest, e que se paguo segon lo aliuramen novelamen fazedor, loqual aliuramen volgro totz que se fassa de novel del possessori e del moble, et que tota persona pague per tot quant aura valen; et que entretan, quar lo dig aliuramen no poiria tant subdamen esser fag, coma qual paguar lo dig deute, que los digs XX comus se levo segon que monta lo comu de presen, segon lo aliuramen de presen darieiramen fag, e que quant lo dig aliuramen novelamen fazador sia fag, que los digs XX comus sia[u] comptat[z] al cascu segon aquel novel. E aqui meteiss helegiro aliuradors, so es asaber: de la gacha de Verdussa, m^e^ G^m^ Garnier, del Viga, Miquel Hugat, de S^ta^ Marciana, Johan Gaudetru, de S. Africa, Isarn Redon, de S. Stephe, P. Clergue, de las Combas e d'otral pon, Bertomieu Prunet; losquals jurero, sus los S. de Deu Avangels, de be e lialmen, cessan tot frau, aliurar cascuna persona segon la valor dels bes que trobar lor poyran.

L'an dessus, a XVIII de mars...

Sobre aisso que aissi fo dig per los senhors cossols que lo senher de Lescura es tengut a la universitat d'Albi en la soma de IIII^c^ francxs d'aur, et que per alscus excequtors amicxs de la dicha universitat era estat dig als senhors cossols d'Albi, que se els voliau que la excequcio se fassa contra lo dig senher de Lescura per la dicha soma, que els segriau la excequcio e non demandariau re de las despessas tro que la excequcio fos complida. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars se hom feira excequtar lo dig senher de Lescura per lo dig deute ho no. E sus aquo, tengro que atendut que la universitat de la presen ciutat es mot cargada de deutes, losquals no poc paguar ses mot gran despens, que hom veja se lo dig senher de Lescura volia paguar amigablamen lo dig deute, e se far non ho vol, que hom lon fassa compellir et excequtar.

L'an MCCCLXXXII, a VI de may...

Sobre la paret nova del pe del cloquier de S^ta^ Cazelia que covenia que se fassa, quar [era] estat comandat per moss. d'Albi. It. que per alscus era estat dig que la porta de la Tre-

balha se desmure et que la teula que hi es se meses a la paret sobredicha. It. de aver I metge en esta vila sufficien e que hom lhi done pencio. Tengro, la major partida, que, atendut que cove [que] la dicha paret se fassa, (que) se fassa e que la dicha porta se desmure, atendut que aras non es negun perilh de gens d'armas, et que la materia se meta la on los senhors cossols volrau. It. que del metge veja hom se hom poiria aver m^e^ P. del Bruelh de que d'autras vetz es estat parlat, e se vol venir estar en esta vila que hom lhi done pencio per I an ses plus, XVI francxs et so que costaria lo loguier de I hostal per I an tant solamen; se aquo no vol penre, que los senhors cossols ne ajo autre, aquel que lor sera vist. E quar aissi fon dig que los senhors cossols non aviau de que poguesso far l'obratge de la dicha paret; tengro que los senhors cossols empauso lo talh que lor semblara de que se puesca far.

L'an dessus, a XVIII de may...

Sus aquo que aissi fon dig(s) que los mazelier[s] del gran mazel demando als mazeliers que au logadas las taulas de la vila que lor fasso I dinar aissi quant entre lor es acostumat. E sus aquo ajo comensat plag en la cort temporal; e los digs mazeliers de las taulas de la vila ajo requeregutz los senhors cossols que lor prengo la causa, dizens que, quant els loguero las dichas taulas, lor senhors cossols lor promeiro que, en cas que los autres mazeliers los demandesso la dicha festa, que els los ne deffendero, et que autramen els non agro donat I denier de loguier a las dichas taulas. Tengro totz que los senhors cossols, al despens de la vila, lor prenga[1] la dicha questio e plag e la meno diligenmen e la deffendo.

L'an dessus, a X de jun...

Sobre aisso que aissi fo dig per los senhors cossols que, en esta vila, ero venguts comissaris sobre totz los fabres, que cascun fabre pague al menescalc del rey certa soma de pecunia; e avian may entendut que issimen veniau may comissaris sobre totz los autres mestiers; laqual causa may no fo facha, que saubes; et era estat dig per alcus que hom se empauses

[1] Correct.: *prengo*.

a la excequcio e trameses a Carcassona per vezer cossi s'en regisso. It. dissero may los senhors cossols que els aviau entendut que Felips de S. P.[1] et d'autres grand senhors per lo rey veniau en aquest pays e deviau esser brev a Carcassona per endire alcun subcidi; e que per alscus lor era estat dig que fora savieza que anes [hom] a lor et lor expliques la paubrieira de la vila, afi que se neguna endicio faziau, que ne agues hom qualque gra[cia], se far se podia. Sobre aisso, totz tengro que los senhors cossols se hopauso en la excequcio sobredicha, e trameto a Carcassona o la on lor sera vist per sentir cossi s'en regisso als autres locxs et per segre et far las autras causas.

L'an dessus, a XII de juin...

Sobre las letras que ha tramesas lo rey nostre senhor e sos coselhiers als senhors cossols en que se contenia que dos dels senhors cossols e I o II dels plus notables singulars fosso, lo XX[e] jorn d'aquest mes, a Bezers, per auzir certanas causas que los digs cosselhiers entendo a dire de part lo rey. Tengro que hi ano I cossol o I singular aquels que los senhors cossols helegiriau[2].

L'an dessus, a XXVII de jun...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que aquels que ero anatz a Bezers, al cosselh mandat per lo rey nostre senhor e per sos deputatz ero vengutz et aviau reportat que lo rey avia facha sa empresa de anar, an gran multutut de gens d'armas en Englaterra, e per so volia que hom lhi soccoregues sub lamen de IIII francxs per fuoc; losquals aviau endigs, pagadors la meytat a la fi d'aquest presen mes, e l'autra

[1] Philippe de St-Pierre, trésorier général de France, que nous avons déjà rencontré. Parmi les hauts personnages que la délibération ne désigne pas, citons Philippe Bonne, Jean Omart, Guiraut Malepue, gouverneur de Montpellier. Cf. *Hist. de Lang.*, IX, p. 928, note 7. Sur le vrai nom de Jean Omart, voir note de la délibération du 1[er] mars qui suit.

[2] Les Mémoires de Mascaro ne contiennent aucune allusion à cette réunion. L'*Hist. de Lang.* est également muette sur ce point. Nous allons voir, dans la délibération qui suit, que les conseillers du roi y entretinrent les délégués des communes d'un projet d'invasion de l'Angleterre.

meitat, a la fi del mes de julh propda venen ; per que hom vis de que se pagaria, que depens n'en vengues. E sus aquo, totz tengro que se las gens de la Glieya hi volo cossentir, que hom empause certa emposicio sus lo blat que hom molra, e se cossentir non hi volo, que hom empause reyre deyme sobre los blatz e que se venda, e que hom empause los comus que hi fariau mestiers per comunicar lo dig reyre deyme [1].

L'an dessus, a X de julh...

Sobre la provesio de paguar los IIII francxs per fuoc novelamen endigs, tengro que se vendo X comus al may ufren, als quals ha hom ufert V^c^LX lbr., e que qui may n'o s'en troba que s'en dono, e que cascus pague segon lo liuramen en que huey es ; e se, segon lo aliuramen novelamen fazedor, negus mermava, que los compradors dels digs comus prometo pagar ad aquels que mermaran ad I terme, et que en apres la vila o deu redre als digs compradors, e se creissiau d'aliuramen, que aquel creiss sia de la vila [2].

L'an dessus, a XXV de julh...

Sobre aquo que los digs senhors dissero que, per alcus amicxs de la universitat de la presen ciutat era estat dig que expedien fora de tornar lo nombre del cossolat, que non hi agues mas VI cossols e XXIIII cosselhs, so es asaber de cascuna gacha IIII cosselhs ; per que demandero cosselh als singulars que voliau que s'en fezes. Sus aquo, totz tengro que torno a VI cossols et a XXIIII cosselhs.

L'an el dia dessus...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que moss. d'Albi lor avia dig que lo senher de Lescura se era tirat a luy et lo avia preguat que el fezes tant, am pregarias am los senhors cossols d'esta vila, que lo volguesso sufertar I pauc de temps

[1] On sait que Charles VI projetait une descente en Angleterre avec une armée à la tête de laquelle il mettait Olivier Clisson. Les Anglais brûlèrent les provisions rassemblées, et la tempête détruisit les bâtiments réunis à l'Ecluse. Ce fut là l'origine de l'expédition des Flandres. Cf. *Mémo. de Jac. Masc.*, p. 88, et *Hist. de Lang.*, IX, p. 930.

[2] Ce fut Jean Luyrier qui acheta les 10 communs au prix de 560 livres.

de so que el devia a la universitat d'Albi ses far neguna excequcio contra luy ni contra sos bes, quar el era en tractat de penre molher, et aver bona cabenssa ; e seria perilh que, se hom lo fazia excequtar ni penre sos bes, (seria perilh que) perdes sa cabenssa. E sus aquo, lo dig moss. d'Albi los avia preguatz que ho fezesso, e lor avia dichas tropas razos per era expedien de far (*sic*). Per que demandero cosselh als singulars que voliau quen fezesso. Sus aquo, totz tengro et acosselhero, aitant quant es en lor, que hom meta en bona esperanssa lo dig senher de Lescura de sostar per alcun terme, e que los senhors cossols digo e fasso resposta a moss. d'Albi que, per honor de luy, hom lo tenra encaras en sostar, ses far neguna excequcio contra luy ni contra sos bes.

L'an dessus, a IIII de setembre...

Sobre aisso que aissi fo dig per los senhors cossols d'Albi que moss. Jacme de Nogaret, viguier d'Albi [1], lor avia dig que el avia fag alcus trebalhs per la universitat de la presen ciutat, sobre una comissio que avia aguda per visitar la clausura, et una autra a far paguar a moss. lo senescalc de Carcassona XII d. m[a] per lbr. per certanas gens d'armas e diverses autres trebalhs, que la vila lon volgues setisfar. It. fo may dig que m[e] Johan Pradal avia dig, de part del jutge del rey que huey es, que los senhors cossols d'Albi aviau acostumat de donar e servir als jutges del rey que so estatz saentras d'Albi, e que el se meravilhava que hom no lo servis coma los autres, e que hom lo volgues servir. Sus tot aisso, tengro totz, quant ad aquo del viguier, que los senhors cossols ne fasso so que lor sera vist; quant ad aquo del jutge, tengro que no lhi sia donat denier, quar perilh es que per temps pogues tornar en consequencia.

L'an MCCCLXXXVI, a XXVI de setembre...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que, coma d'autras vetz era estat parlat que le (*sic*) prebost de S. Salvi no volia acabar de far o far far la gachola novelamen comensada

[1] Il venait de succéder à de Lurciac. Il occupa la charge jusqu'en 1405. Il signait: Jacuiers de Nogaret. Cf. *Liste des viguiers*.

al cloquier de S. Salvi, disen que hom lhi avia en coviens o lon avia mes en esperanssa de donar LX francxs, de que non avia agut mas XX; e que se los senhors cossols, e nom de la universitat, no lhi pagava[1] las [2] XL que restavo, el no la acabaria ni la faria acabar; e dizia may que el volia que los senhors cossols, e nom de la universitat, lhi fezesso carta cossi la vila se servizia de la dicha gachola de sa precaria, e que se, per temps venen, coras que fos, el o los canonges del dig monestier no voliau gitar de la dicha bada que ho poguesso far. E los senhors cossols, e non de la dicha universitat, lhi aguesso repost que els e la dicha universitat ero en pocessio e saysina, per tant de temps que memoria de home non era en contra, que en la gachola del dig cloquier esta la gacha e la bada per cornar e gachar, de nueg e de dias, per la garda del loc[3], per que no lhi fariau ni lhi autriariau carta d'aquo; e sus aquo esperes a movre gran litigi. Et era estat mogut per alscus amicxs de la dicha universitat que, en cas que lo dig prebost volgues far complir la dicha gachola aissi quant avia promes et hom demores en segur que per temps avenidor no pogues, el ni lo dig monestier, vedar que la gachola non hi estes, coma es acostumat, que dels XL francxs que la vila lhi devia donar, per ajutori de la dicha gachola, lhin fezes hom LX francxs, se per mens no se podia far. E sus aisso, los senhors cossols demandero cosselh als cosselhiers e singulars. Et apres motas paraulas, tengro totz los cossols, coselhiers e singulars que, per evitar plag e despens, en cas que lo dig prebost vuelha(r) far acabar la dicha gachola, aissi quant ha promes, et hom demore en segur que per temps no poguesso vedar que la gacha e bada non hi estes, coma es acostumat, que la vila lhi done may, otra los digs XL francxs, X o XV o XX francxs, als miels que los digs senhors cossols poirau acordar. It. fo

[1] Correc : *pagavo*.

[2] Correc : *los*.

[3] Dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France* de 1901, N° 28, pp. 37-47, nous avons consacré une étude à la construction de cette tour de guet. Il y est constaté, d'après une transaction du 14 août 1387, que la coutume de tenir un guetteur communal dans la *gachola* remontait à 500 ans environ.

may dig en lo dig cosselh que lo senher de Florenssac [1] avia escrig a moss. d'Albi que lo rey lo avia mandat per anar al passatge que deu far otra mar en Englaterra; e coma el agues presa jornada am luy, al jorn de Totz Sangs propda venen, per declarar lo debat que era comensat de la johanada mesa novelamen sus lo pueg de Caslucet, et el covengues anar al mandamen del rey, que lhi plagues de prolongar la dicha jornada al jorn que lhi plazeria. E sus aquo, moss. d'Albi agues mandat als senhors cossols que anesso parlar am luy per consultar essemps qual resposta lhi faria; per so demandero cosselh los senhors cossols als cosselhiers e singulars se era expedien de prolongar la jornada. Sus aisso, tengro totz que, pueyss que lo rey lo avia mandat, el covenia que hi anes; per que dissero que la dicha jornada se prolongue aissi quant a moss. d'Albi plazeria.

L'an dessus, a III d'octombre...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que els aviau cobradas las letras del rey e de moss. de Berri e dels senhors de Cambra de comptes, en lasquals mando a'n Johan Chauchat, thesaurier general [2], que pague o fassa pagar als cossols et habitans d'Albi tot so que appara que aura paguat per lo prest en dig per la bueja de Pena, et aquo del argen que recebra de so que devo las universitatz al terme de Martero propda venen, per las condampnacios; se era expedien que los senhors cossols ho seguisco. E sus aquo, aprop motas paraulas, totz tengro et acosselhero que los senhors cossols ho seguisco e qui [3] hi ano, per segre la dicha causa, m^e^ Dorde Gaudretru e'n P. Clergue, cossols, e que los senhors cossols costituisso scindicxs e procuraires los digs m^e^ Dorde e P.

[1] Il s'agit certainement de Bertrand II, seigneur de Florensac, tuteur de Philippe IV de Lévis, seigneur de Graulhet, qu'en récompense de ses services Charles VI fit gouverneur du château de Montargis et son conseiller. Cf. *Biographie des seigneurs de Graulhet, depuis* 961 *jusqu'à* 1793, par L. M. Toulouse, A. Chauvin et fils, 1880, p. 41.

[2] Ce trésorier général laissa, à son décès, les comptes de sa gestion assez embrouillés, et ses héritiers furent, en 1388, poursuivis comme redevables de fortes sommes. Cf. *Hist. de Lang.*, IX, p. 935, note 2.

[3] Correc : *que*.

Clergue, e lor dono plenier poder de recebre e quitar de tota la dicha soma que apara que per los digs cossols e singulars d'Albi sera estada pagada ; et acosselhero may que hom servisca lo dig Johan Chauchat de C o de II[c] francxs, o de may o de mens, al mens que poyrau, losquals se desdugo de la dicha soma.

L'an dessus, a XX de novembre...

Sobre lo debat dels mazeliers que demando que los mazeliers que talha [1] a las taulas de la vila que so a la pila no devo aqui talhar seno que fasso la festa acostumada de far per los autres mazeliers novels que talho a l'autre gran mazel ; que, segon que aissi fo dig, au ufert de estar a dreg. Tengro los senhors e singulars que se ho volo metre al cosselh del rey o de Carcassona que se fassa, autramen que la vila ho deffenda.

L'an dessus, a XV de mars. .

Sobre lo subcidi novelamen endig per lo rey nostre senhor e per sas gens sus aquo deputatz, de que es venguda manda aras novelamen, que se pague dins lo presen mes [2].

It. sobre aquo que moss. Felip Bona escrig que la universitat de la presen ciutat s'era excequtada de paguar lo subcidi saentras endig per lo passatge d'otra mar, segon lo nombre dels fuocxs antic, quar las letras de la reparacio darieiramen facha no son excequtadas ni registradas a la thesauraria.

It. sobre aquo que demanda moss. B. R. Isalguier, de que es venguda excequcio contra los senhors cossols et es jornada assignada ad allegar a la fi d'aquest presen mes.

It. sobre las letras autriadas per lo rey que lo prest fag per la bueja de Pena sia redut, se hom ho segra.

It. sobre la provesio de que se segrau las causas sobredichas.

Tengro, quant al subcidi novelamen endig, que hom ane a Carcassona saber am los cossols de Carcassona cossi s'en regisso e que s'en regisca hom coma els.

It. que hom fassa excequtar e registrar al libre dels thesauriers las letras de la reparacio darieira.

[1] Correc : *talho*.

[2] Nous verrons (délib. du 27 mars 1387) que ce subside, dont les auteurs ne fixent pas la quotité, fut de 2 francs par feu.

It. que hom parle am moss. B. Ramon Isalguier e que hom seguisca la causa be a pong.

It. que hom seguisca las dichas letras del rey que hom cobre lo dig prest endig e fag per la bueja de Pena, se far se poc.

It. que per segre las causas dessus dichas que se endisco talhs aquels que hi serau necessaris ; e que entretant, quar la endiccio seria trop longa de levar, (que) los senhors cossols vejo se poirau trobar, am las gens que lor sera vist, prest am que subdamen hom seguisca las causas sobredichas e que sapio que deuran paguar de las causas dessus dichas, e quant ho aurau saubut, que se endisca so que hi fara mestiers.

L'an MCCCLXXXVII, a XXVII de mars...

Sobre aisso que aissi fo dig que en P. Clergue, cossol d'Albi, era vengut de Carcassona ont era anat per saber se lo subcidi dels II francxs per fuoc novelamen per lo rey nostre senhor endig se pagaria. Et avia reportat que covenia que se pagues e subdamen, autramen hom ne sufertaria gran despens. E sus aquo, auzida la relacio sobredicha, tengro totz los cossols e singulars que, per paguar lo dig subcidi, hom endisca e leve V comus, otra lo comu al cosselh preceden contengut; losquals V comus se vendo e se meto a l'encan e se liuro al may ufren. Et aqui meteiss, atendut lo voler dels sobredigs, los senhors cossols endissero los digs V comus. E fo aissi dig que se vendo e se levo am la protestacio contenguda a la venda dels X comus propdanamen vendutz.

L'an dessus, a XXIX de mars...

Sobre aisso que aissi fo dig que los V comus propda endigs so estatz meses a l'encan public, aissi quant es acostumat, et encaras no s'en trobo mas CL lbr. de tor[nes]. Per que demandero los senhors cossols cosselh als singulars se voliau que se donesso per las dichas CL lbr., qui may non trobava. E sus aquo, totz los cossols e singulars tengro et acosselhero que hom los fassa may tornar a l'encan e cridar qui los volra comprar, e que se liuro e se vendo ad aquel qui may ho volra donar al lum de la candela.

L'an MCCCLXXXVII, a XXVII d'abril...

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que lo fraire

Menor que es filh de R. Roquas, una essemps am I autre fraire Menor, son onèle, ero vengutz als senhors cossols e lor aviau dig que ententa era al dig filh de R. Roquas de anar a Paris estudiar e far el maestre en taulagia ; e quar era paubre, ses socors de sos senhors e de sos amicxs non hi podia anar, lor avia soplegat be et humilmen que los senhors cossols, e nom de la universitat del dig loc, lhi volguesso ajudar. It. dissero may que Guiraut del Mur avia dichas alscunas enjurias a'n Miquel Hugat coma cossol(s) capitani et issimen als mazeliers generalmen, que tocavo a dezonor de tota la vila. Per que demandero cosselh quen fariau. E sus aquo, totz tengro, quant ad aco del dig fraire Menor, filh de R. Roquas, que la vila lhi done, per socorre a las causas que enten far, coma dig es, sieys francxs ; e que d'aquo de Guiraut del Mur, que venga a la mayo cominal et, en presencia de ganre de bos homes, humilmen querisca perdo de las dichas enjurias al dig Miquel Hugat et als senhors cossols.

L'an MCCCLXXXVII, a VIII de julh...

Que estat era aponchat et en cosselh tengut entre los senhors cossols e diversses singulars de la presen ciutat, que hom seguis en Franssa la remessio dels IIcXIIII francxs que demanda en Johan Chauchat, thesaurier general, de resta del subcidi endig per lo viatge d'Espanha [1], e que, segon lo dig aponchamen, els aviau demandat prest ad alscus singulars del dig loc, dels quals non podiau encaras aver I denier; per que protestavo et excusan lor dissero als singulars que se els aguesso de que ho seguisco, (que) els ho seguero voluntiers, e que se negus hi vol prestar e metre provesio de que se seguisca, els so prestz de segre.

L'an dessus, a XVII de julh...

Tengro cosselh en la mayo cominal sobro aisso que P. Clergue, cossol, e m^e G^m Bestor, singular, dissero que els ero anatz. de voluntat dels senhors cossols de la presen ciutat a Tholosa, per parlar am lo sen Johan Chauchat, thesaurier general, et am los autres senhors generals del rey nostre

[1] Sur ce *viatge d'Espanha*, cf. *Hist. de Lang.*, IX, p. 933.

senhor, que ero a Tholosa, per aver remedi e remessio dels IIc XIIII francxs que demanda lo sobredig thesaurier a la universitat de la presen ciutat per lo viatge d'Espanha, otra los II francxs per fuoc darieiramen endigs, losquals II francxs per fuoc la dicha universitat ha paguatz. E dissero que els non au pogut trobar negun remedi am lo dig thesaurier ni am los autres senhors generals, seno que hom pague los digs IIc XIIII francxs. E tengro totz los senhors e singulars sus aisso que, atendut que, per lo dig viatge d'Espanha, no foro endigs a totz los comus mas los digs II francxs per fuoc, e los autres comus non au plus paguat, e sian estatz paguatz ; et atendut que, qui pagava los IIc XIIII francxs, poyria tornar en autras causas en gran consequencia e dampnatge a la dicha universitat, (que) hom se apele del dig thesaurier e de sas excequcios que fa per los digs IIc XIIII francx, e que hom ane intimar la dicha appellacio al dig thesaurier que deu esser a Carcassona, e que hom seguisca en Franssa la dicha appellacio al plus subde que hom poyra. Et aqui meteiss los senhors cossols dissero als singulars que els ero prestz de segre lo presen aponchamen, mas que ajo de que, totas vetz dissero que els non aviau denier de que ho seguisco ; mas que cascus dones cosselh de que se faria ; sobre laqual causa no fo re aponchat, quar cascus s'en anec ses donar negun cosselh sus aquo [1].

L'an MCCCLXXXVII, a XXV de setembre, los senhors cossols me Gm Bestor, sen Duran Daunis, n'Uc Viguier, R. de Montalasac, Azemar de Brinh, me Gm Chatbert, e'n Berthomieu Garigas, meyro en sosta a'n Johan Guilabert lo comu de sa testa per lo temps de lor cossolat e de l'an LXXXIII enssa, car el n'avia aguda letra dels senhors d'aquel an, e d'aqui enssa e de tot lo temps de lor presen cossolat, e may d'aitan quant plazera als autres senhors cossols que venran apres lor ; et aysso feyro per honor de Dieu, car es persona mizerabla e enpoten e vielha. Fah fo l'an el dia dessus, e que pague per tot son possessori [2].

[1] Dans la délibér. du 19 juillet, le conseil autorisa l'imposition de 2 communs dont la perception fut confiée à Guiraut Marti qui dut avancer 50 livres Marti reçut 2 sous par livre perçue.

[2] Cet article est d'une autre écriture.

L'an M°CCC°LXXXVII, a VI d'octembre ..

Sobre aisso que fon dig per los senhors cossols que lo senhor avia trameza una manda que hom lhi pagues, de fag, las II partz de la endicio del viatge d'Espanha ; laqual endicio era a major soma que non devia, segon la reparacio ; et aysso demanda per tener las frontieyras als Engles [1]. Et aqui meteys dissero e tengro totz que hom fezes comus de que se pagues, e que se devezis[co] per gachas tanses de comus que sufisca a pagar la pura e vera sort el despens que d'aqui se ensegra. E may fon dig que hom tramezes al cosselh del senhor per tornar la ssoma demandada per lo senhor en razo ; et el cas que non ho volguesso far, d'apelar e segre en Fransa ; e may que aquel que hi anara demande e fassa son poder, am lo dig cosselh del senhor et am lo tezaurier del dig senhor, de cobrar e de far assinenar lo prest que an fag las gens d'esta vila [2].

L'an MCCCLXXXVII, a XII de jenier...

Sobre la manda que ha portada aras novelamen moss. lo viguier d'Albi de paguar los III francxs per fuoc endigs per la bueja general novelamen fazedoira [3], que ditz que se pago d'aissi al premier jorn de febrier propda venen. Dissero los senhors cossols e singulars que els aviau entendut que los senhors de Carcassona aviau trames al rey per saber se el vol que los digs III francxs per fuoc se pago o no ; per que tengro que hom trameta a Carcassona per saber se los cossols de Carcassona hi an trames, e, se trames hi au, que hom agarde qual resposta auriau del dig nostre senhor lo rey, e se trames non hi aviau que hom hi tramezes subdamen en Franssa per saber se lo dig nostre senhor lo rey vol que se pago ; et entre-

[1] L'imposition pour la garde des frontières fut de 1 franc 1/4 par feu. Les habitants d'Albi ne payèrent ce subside qu'à raison de 140 feux. Cf. *Hist. de Lang.*, IX, p. 933.

[2] Cette délibér. est encore d'une autre main.

[3] Voici comment s'exprime Jacques Mascaro au sujet de ce subside que ne mentionne pas l'*Hist. de Lang.* « Pus aquel an meteis [1387], » paguet la dicha viela e tot lo pais tres franx per fuoc, que dizie hom » e farie entendre que lo comte d'Armanhac devia far hoiar las plassas » e los lox que tenian los Engles en Roergue e en autre pais, e los devie » gitar foras del realme de Franssa, malalag s'es enseguit » P. 91. Cf. aussi délibér. du 10 février ci-après.

tan que hom fassa resposta al dig moss. lo viguier que lo loc d'esta vila fara coma los autres locxs notables de la sen^la farau.

L'an MCCCLXXXVII, a X de febrier..,

Sobre aisso que dissero los senhors cossols que moss. lo viguier d'Albi era vengut am unas letras de comissio a luy donada(s) per moss. P. Espi, comissari deputat per lo rey nostre senhor a far levar los III francxs per fuoc novelamen endigs per paguar a las buejas dels loc[xs] tractada per moss. lo comte d'Armanhac; en las quals letras so contengudas las letras reals en las quals lo dig nostre senhor lo rey manda que los digs III francxs per fuoc se pago e se levo, per vigor de lasquals lo dig moss. lo viguier volia compellir la universitat de la present ciutat a pagar lo dig subcidi.Tengro totz que hom fassa tant, se poc, am lo dig moss. lo viguier, que el done sosta de VIII o X jorns, et entretant que hom aura bist e saubut cossi s'en regisso a Carcassona et als autres locxs : et aladonc se los autres locxs pago, que aquest fassa coma los autres.

L'an dessus, a XXVII de febrier...

Que moss. d'Albi lor avia dig que el volia que quitesso tot lo deute que devia lo senher de Lescura per tres cens francxs pagadors so es asaber, en contenen VIII^xx francxs, e lo premier dia del mes d'aost propda venen la resta dels digs III^c francxs, am aitals covienhs que, en cas que lo dig senher de Lescura no pagues la dicha resta dels digs tres cens francxs, (que) la gracia e remessio que hom lhi faria per raso de so que devia a la vila fos nulla; que lo dig senher de Lescura deu prometre de far la devesio de las terras et juridiccio de Lescura e d'Albi, totas vetz que per lo dig moss. d'Albi ne sera requeregut; et en cas que non ho fezes, que la gracia e remessio del dig deute fos nulla. E sus aisso los senhors cossols demandero cosselh als singulars se voliau que la vila fezes aquel acordi am lo dig senher de Lescura ; los quals senhors e singulars, o la major partida, tengro que, am las condicios sobredichas, lo dig acordi se fassa, atendut que la moneda que vol paguar encontenen es ben necessaria per paguar als deutes que la vila deu e tropas de autras rasos aissi dichas e recitadas.

L'an dessus, lo premier dia de mars...

Tengro cosselh sus las causas que era expedien(s) de donar als senhors que veniau de presen per tener cosselh en esta vila. E dissero que fos donat :

Premieiramen a moss. d'Armanhac II pipas de vi, VI sestiers de sivada, IIII entorcas de terna lbr. am los II doblos que s'i aperteno ;

It. a moss. de Malhares [1] I pipa de vi, II entorcas, III sestiers de sivada ;

It. a moss. de Cosserans, I vaissel de vi, III sestiers de sivada ;

It. al governador de Montpeilier [2] IIII sestiers de vi, II sestiers de sivada ;

It. a moss, Johan Aujart [3] coma al governador sobredig ;

It. a moss. Felip Bona II lbr. de cofimens, II entorcas am los doblos.

L'an MCCCLXXXIII, a V d'abril...

Sobre la ordenanssa facha novelamen per moss. d'Albi, laqual fo aissi legida. E tengro totz que en la dicha ordenanssa avia ganre de greus ; per que acosselhero e tengro que hom se tire a moss d'Albi e lhi diga que, per la dicha ordedanssa, no vuelha re ennovar en prejudici del cossolat ni dels habitans de la dicha ciutat tro que hom aja vist et agut cosselh sus la dichas ordenanssas, e que entretant hom aja son cosselh sobre aquo cossi s'en regira hom.

L'an dessus, a V de may...

Sobre so que era degut al senhor(s) II francxs e quart per

[1] Quelques mois après, le dimanche 5 juillet, l'évêque de Maillezais, ainsi que l'écrit M. Aug. Molinier, assistait, avec l'évêque de Conserans, à la consécration de la chapelle de la *Mayre de Dieu de la Pieta*, au couvent des Carmes de Béziers. Cf. *Mémor. de Jac. Mascaro*, p. 92.

[2] Guiraud Malepue.

[3] Le nom de ce conseiller du roi est bien tel que nous l'écrivons. La confusion est d'autant plus difficile que, contrairement à l'habitude du scribe, *Aujart* s'écrit ici, non avec un *i*, mais avec un *j*. Il faut donc lire Aujart ou Oujart, comme écrivent dom Vaissete et Ménard, et non Omart, comme le veut M. Aug. Molinier. Cf. *Hist. de Lang.*, IX, p. 928, note 1.

fuoc novelamen e darieiramen endig, que monta III[c] XV francxs[1], e so que es degut a'n Felip Vaissieira, que monta CL francxs. Tengro totz que se negun home se vol encargar de paguar los sobredigs deutes, que monta entre tot IIII[c] LXV francxs e may tot despens que la universitat de la presen ciutat ne suffertes, de dimergue proda venen enla, que hom lhin done ho lhin fassa venda de VIII comus, losquals sian vendutz e se deio levar en la manieira contenguda en la carta de la venda facha saentras dels detz e dels V comus darieiramen vendutz. Et atendut lo dig cosselh, aqui meteiss los sobrenompnatz senhors cossols, de cosselh e de voler dels sobrenompnatz singulars, endissero, per paguar los sobredigs deutes, VIII comus.

L'an MCCCLXXXVIII, a XIII de jun...

Dissero que tot jorn era granda dissensio sus lo aliuramen dels mobles, que alscus teniau que hom los aliures, agut sagramen e revelan los mobles ; autres teniau que fosso aliurat[z] ad albiri dels senhors cossols, aguda enformacio am sabedors. Tengro sus aquo que, facha enformacio per los senhors cossols am sabedors, que fasso lo aliuramen dels mobles a lor albiri.

L'an dessus, a XX de julh...

Les senhors m[e] G[m] Bestor, en Duran Daunis, B. Col, R. de Montalazac, Azemar de Brinh, Dorde Romanhac, cossols, ordenero e donero mandamen a'n Frances Donat, lor recebedor, de paguar e comptar a'n Felip Vaissieira, per lo viatge que fe a Rodes, quant moss. Felip Bona hi fe anar luy e m[e] Dorde Gaudetru e d'autres d'esta vila per tener arest de part de la tro que moss. d'Armanhac fos paguat de so que la vila lhi devia per la bueja, so es asaber, per cascun jorn que vaquec en lo dig viatge, aitant que ne es estat comptat e paguat, per cascun jorn, al dig m[e] Dorde Gaudetru.

L'an dessus, a XXV de julh...

Sobre aisso que aissi fo dig que los cossols de Pueg Gozo[2]

[1] Le nombre de feux est de 315/2 1/4=140. C'est, ainsi que nous l'avons vu, le nombre fixé par l'*Hist. de Lang.*, IX, p. 933.

[2] Puygouzon, cant. d'Albi.

aviau fags bandir e metre en las mas de la cort de Pueg Gozo alscus blatz et outres frugs d'alscus habitans d'esta vila per los talhs e comus que diso que so empausatz de en lo dig loc (*sic*) de Pueg Gozo, dizens que, sego[n] que aissi fo dig, (que) los senhors cossols d'Albi aviau fag bandir alscus blatz e frugs de gens de Pueg Goso que ero en la senhoria d'Albi e que els non ho debandirau seno que hom lor remoga los bans que hom ha fags metre a las gens de Pueg Gozo. Per que demandero cosselh cossi s'en regirau. E dissero que, atendut que am la lor senhoria an bandit e mes bans en los frugs que so en la senhoria d'Albi, (que) hom se tire a las gens de moss. d'Albi et a las gens del rey, e que lor ho diga [que] en fasso enformacio et en autra manieira seguisca hom son dreg aitant quant poira.

L'an MCCCLXXXVIII, a XVIII de aost...

Sobre aisso que aissi fo dig que moss. l'avesque d'Albi ha tramezes querre los senhors cossols d'esta vila e lor a dig e comandat, en pena de L marcxs d'argen, que hom repare la clausura de la vila. It. que lo coven dels Carmes avia preguat los senhors cossols que lor ajudesso a far lo cor, de so que lor plazeria. It. que lo viguier d'Albi avia dig e fag dire als senhors cossols que el, segon que dizia, [avia fags] alscus trebalh[s] per la vila, e que hom lhi volgues donar e remunerar de qualque causa. It. que, coma hom volgu·s far metre a la torrela del cloquier de S. Salvi que fa bastir la vila lo senhal de S. Salvi e de moss. d'Autpol, e la emagena de S. Salvi, que lo prebost de S. Salvi hi metia debat que los digs senhals de la vila ni de moss. d'Autpol no s'i meto. E sus tot aisso tengro totz, quant als comandamens que ha fag[s] moss. d'Albi am pena, atendut que non ho ha fag en la forma que deu, segon lo acordi fag saentras entre moss. Huc A bert, avesque d'Albi e los senhors cossols, que hom s'en apele en cas que revocar non ho vuelha, e que hom ho seguisca, e que per so non estia que la dicha reparacio se fassa. E sus aco dels Carmes, tengro, la major partida, que non ajo re. It. sus aquo del viguier, tengro que se hom lhi deu re quel pague, autramen que no lhi sia re donat. It. quant a'n aco de S. Salvi, tengro que los digs senhals s'i meto, vuelha lo senhor o no.

L'an dessus, a XXIII d'aost...

Sobre aisso que aissi fo dig que moss. d'Albi, o alscus de sos officiers, avia dig als senhors cossols que los seus molis de la presen ciutat e la paissieira hau mestiers de reparacio ; et avia los adempratz que li volguesso ajudar e donar am que los pogues far reparar. Per que demandero cosselh los senhors cossols als singulars cossi s'en regiriau, ni se voliau ni acosselhavo que hon lhi done ho no. Et auzidas per los singulars las causas sobredichas, totz tengro et acosselhero que, atendut que la vila ha pro a far en reparar la clausura, (que) hom no lhi done re. It. sobre los comandamens que moss. d'Albi, o sos officiers, avia fags als senhors cossols am grans penas, que reparesso la clausura de la vila, dissero et acosselhero que hom veja se moss. d'Albi els digs sos officiers volrau revocar los digs comandamens, et se non ho volo far, que hom s'en apele e que [hom] seguisca la appellacio. It. sobre lo nombre dels senhors cossols fazedors novelamen, tengro, la major partida que torno al nombre de VI, e que prengo, cascu, detz lbr. de gatges, losquals meto en far rauba del cossolat.

Ici se clôt le registre des délibérations proprement dit. Les quatre derniers folios sont occupés par des actes d'accord, des procès-verbaux de dégâts, etc., etc. Nous en reproduirons quelques-uns.

L'an MCCCLXXXIII, a XXIX dias del mes d'aost, costituitz personalmen, ad Albi, en la mayo cominal, B. Serras, fustier, G^m^ Engilbert e Ramon Engilbert, massoniers. Reportero e feiro relacio que els ero anatz vezer, de mandamen dels senhors cossols del dig loc, una essemps am los senhors en Duran Daunis, m^e^ Dorde Gaudetru, m^e^ Azemar Grasset e'n G^m^ Colobres, cossols del dig loc, I debat que era entre na Peirona Engilberta d'Albi, de una part, e m^e^ R. Prevenquier, notari del dig loc, d'autra part, sus una paret que es entre los hostals de las dichas partidas, assetiatz dins la ciutat d'Albi, en la carieira de Rocalaura, que se cofronto, so es asaber l'ostal de la dicha Peirona am l'ostal del dig m^e^ R., de una part, e d'autra part, am l'ostal d'en Guiraut de Not e de sa molher, et am la carieira cominal et am sas autras cofrontacios ; et l'ostal del

dig m[e] R. cofronta se am l'ostal de la dicha Peirona, d'una part, e d'autra part, am l'ostal de moss. Johan Lamesoa, capela, et am la dicha carieira cominal et am sas autras cofrontacios ; sobre aisso que la dicha Peirona dizia, segon [que] aissi fon dig, que lo dig m[e] R. Prevenquier cavava o fazia cavar dins lo dig seu hostal, razen lo pe de la dicha paret, en gran prejudici e dampnatge de la dicha Peirona e del dig seu hostal, e que per causa del dig cavamen, la dicha paret se poira perdre e cazer, e per consequen tot lo dig son hostal dampnegar e desruir ; lo dig m[e] R. dizen lo contrari, motas causas encontra prepausan. E sus aquo, los juratz [1] sian estat[z], coma sobredig es, sus lo debat, et au reportat e dig e facha relacio que lo dig m[e] R. poc cavar dins lo dig seu hostal, razen lo pe de la dicha paret, aissi quant ha comensat, ses far negun prejudici a la dicha Peyrona ni al dig seu hostal ; mas afi que la dicha paret demore may en segur e sia may forta, dissero los digs juratz que lo pe de la dicha paret, davas cascuna de las dichas partidas, per tot l'ample de la dicha paret, sia entrepeirada, al despens comu de las dichas partidas; loqual entrepeiramen monte en aut entro que la dicha paret demore e puesca demorar en segur, am aital condicio que, fag que sia lo dig entrepeiramen o davant, encontenen que la dicha paret sera uberta per far lo dig entrepeiramen, se maestres experts ad aquo conoissiau o podiau conoisser que la una de las dichas partidas degues may pagar que l'autra per causa del dig entrepeiramen, que aquela partida que seria conogut que deuria may paguar pague e sia tenguda de pagar lo dig sobreplus que per los digs maestres seria conogut. *De quibus omnibus dicti jurati*, etc., etc.

L'an MCCCLXXXIIII, a XXIII de julh, G[m] Blanc e Peire Albert, juratz de la ciutat d'Albi, feiro relacio en la mayo cominal del cossolat del dig loc, que els ero anatz, de mandamen dels senhors cossols, vezer un debat que era entre Azemar Blanquier, d'una part, e'n Bernat Gavauda, d'autra ; que dissero, los dig[s] juratz que lo dig Bernat Gavauda tenia a parso,

[1] Au manusc. : *jurarat*.

so es asaber a miejas, del dig Azemar doas pessas de prat assetiadas el Ga de Lescura, que steno, so es asaber la una am lo prat de R. Sarrazi et am l'autre prat del dig Azemar et am lo fluvi de Tarn ; e l'autra pessa te se e se cofronta am la terra del dig Bernat Gavauda et am lo dig prat de R. Sarrazi et am lo fluvi de Tarn. E lo dig Azemar ditz, segon que los digs juratz reportero, que lo dig Bernat Gavauda ihi fa, cascun an, paisser los digs pratz e que no los governo aissi quant deuria, en tal manieira que el non poc aver la part ni lo profieg que deuria ni ad el se aperte. E sus aquo, los dig[s] jurat[z] reportero que els ero anatz vezer los pratz e los aviau be e diligenmen regardatz, et aviau trobat que los digs pratz non ero governatz aissi quant deuria, per so quar son estatz pascutz per bestials e no se sego en temps degut, ni, l'erba segada, lo dig Bernat non aresa ni fag aresar en la forma que deuria ; e que en lo dig prat ha traucxs et autras causas per fauta d'aquel que lo te, quar no los governa be, aissi quant deu ; e que lo dig Azemar es damnejat de la sua part de l'erba dels digs pratz de l'an presen tant solamen que ha may agut que non ha ni aura, so es asaber XII quintals de fe, so es asaber, en la pessa del prat(z) que ste am lo dig Azemar et am lo dig R. Sarrazi, VII quintals, et en l'autra pessa, V quintals. Et a'n aco los digs juratz ho estimero e de presen ho estimo, e per lor salari II s.

It. reportero may los sobredigs juratz que els ero anatz vezer... una tala facha per bestial en una quantitat de milh que es en las terras del dig Azemar Blanquier, assetiadas al Ga de Lescura, que steno am las terras de B. Gavauda et am la barta del dig Azemar e lo prat cominal ; laqual tala estimero a una cartieira de milh, e per lor salari II s.

L'an MCCCLXXXIIII, a III de may, Frances Be e Guilhem Blanc, jurats... feiro relacio que els ero anatz vezer... una tala facha e dampnatge fag per bestial en una quantitat de paylieira en grana, que es en una terra de Peyrona, molher que fo de P. Duro, sirven saentras habitan d'Albi, assetiada otral pon de Tarn, el loc apelat al Toron vielh, que ste am los ortz de Vidal Calmet et am lo fluvi de Tarn ; laqual tala e dampnatge estimero a una emina de grana, e per lor salari II s.

L'an dessus, a XXIIII d'aost, G^m^ Blanc e G^m^ Guitart juratz... feiro relacio... que els ero anatz vezer... una tala facha per bestial en una milhieira que es de P. Viguier, que es a Falgairac, que ste(no) am las terras de Azemar Calvet et am las terras que foro de G^m^ Miquel et am lo cami cominal ; laqual tala estimero a tres e[m]y[n]as de milh, e per lor salari II s.

Aug. VIDAL.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

Revue hispanique, année 1904. — Floresta de philosophos, p. 5; — *G. Baist* : « Hispaniolus? », p. 155; — *A.-R. Gonçalves Vianna* : Etymologies portugaises, p. 157; — *P. Groussac* : Le commentateur du « Laberinto », p. 164; — *R. Foulché-Delbosc* : Note sur le sonnet « Superbi colli », p. 225; — *J. Puyol y Alonso* : Una puebla en el siglo XIII, p. 243.

Annales du Midi, n° 67. — *G. Bertoni* : Sur quelques vers de Guillaume IX, p. 361; — *E. Aude* : Les plaintes de la Vierge auprès de la croix et les quinze signes de la fin du monde, p. 365.

Zeitschrift für französische sprache und litteratur, XXVIII, 5 et 7. — *C. Friesland* : Französische sprichwörter-bibliographie, p. 260; — *L.-E. Kastner* : A neglected french poetic form, p. 288; — *D. Behrens* : Wortgeschichtliche miszellen, p. 298.

Revista de Aragon, VI, jul.-sept. 1905. — *P. Meneu* : Influencia de la lengua española en el árabe vulgar de Marruecos, p. 335; — *F. Codera* : Algo de dialectos españoles á principios del siglo XIII, p. 339.

Studi medievali, I, 3. — *N. Zingarelli* : Ricerche sulla vita e le rime di Bernart de Ventadorn, p. 309; — *P. Savj-Lopez* : Le rime di Guiraut d'Espanha, p. 394; — *C. Salvioni* : Appunti di latino medievale, p. 410.

Giornale storico della letteratura italiana, XLVI, 1-2. — *G. Lega* : Una ballata politica del sec. XIII, p. 82; — *G. Malagoli* : Per un verso dell' Ariosto e per una particolare forma sintattica italiana, p. 119.

Revue de philologie française et de littérature, XIX, 2 et 3. — *L. Vignon* : Les patois de la région lyonnaise : le pronom régime de la 3e personne, le régime direct neutre, p. 89; — *P. Meyer* : La simplifica-

tion orthographique (suite et fin), p. 141 ; — *J.-H. Reinhold* : Quelques remarques sur les sources de « Floire et Blanceflor », p. 153. — *E. Casse* et *E. Chaminade* : Vieilles chansons patoises du Périgord (suite), p. 176 ; — *L. Clédat* : L'usage orthographique du XVIII[e] siècle, p. 191 ; — *Ph. Fabia* : Malgoirès, une étymologie toponymique, p. 194 ; — *L. Clédat* : Le verbe « falloir-faillir », p. 199 ; — *J. Bastin* : Faillirai et défaille, p. 203 ; — *L. Clédat* : Le rapport de l'Académie française sur la réforme de l'orthographe, p. 229.

Lemouzi, août 1905. — *M. Genès* : Propos linguistiques, p. 232 ; — *P. Delmond* : Dires et proverbes limousins, p. 235.

Journal des Savants, août 1905. — *M. Roques* : Méthodes étymologiques, p. 419.

COMPTES RENDUS

Henri Chardon. — Nouveaux documents sur les comédiens de campagne, la vie de Molière et le théâtre de collège dans le Maine. Tome second. — Robert Garnier, sa vie, ses poésies inédites, avec son véritable portrait et un fac-similé de sa signature. — *Paris, Champion*, 1905, 2 *vol.* in-8°.

Longtemps interrompu dans ses travaux par la maladie, M. Chardon a repris, avec une étonnante activité, la série de ses recherches fécondes ; et, comme il avait déjà fort avancé la préparation d'un certain nombre d'ouvrages, il peut maintenant les publier coup sur coup, sans qu'on ait le droit de l'accuser de publications hâtives. Nos lecteurs se souviennent peut-être qu'il y a quelques mois, nous leur avons signalé deux importants volumes sur *Scarron inconnu*. Voici deux volumes encore, tous deux inspirés par le même souci du Maine et de son histoire, mais dont les sujets, cette fois, sont foncièrement différents.

A vrai dire, le sujet du premier de ces volumes manque singulièrement d'unité, et le titre même adopté par l'auteur le fait entendre. Dans sa chasse ardente aux documents, M. Chardon s'était successivement lancé sur les différentes pistes qui s'offraient à lui, et de ces pistes successives il nous avait vite entretenus. Restait à nous dire jusqu'où chacune des pistes pouvait le conduire ; restait à nous donner une sorte d'appendice général ou de conclusion générale, et c'est l'affaire de ce volume.

M. Chardon, en 1876, nous avait appris quelle était la troupe d'acteurs nomades dont Scarron s'était fait l'historiographe plus ou

moins fidèle dans le *Roman Comique* : en 1905, il nous donne quelques renseignements encore sur Filandre, sur les Longchamp, etc.

En 1876 et en 1886, il avait suivi force troupes de campagne dans leurs pérégrinations, même hors de France : en 1905, il complète ses informations et nous donne des indications nouvelles sur les Raisin, les Villiers et d'autres, qui ne sont pas parmi les membres les moins notables de « l'ordre vagabond des comédiens de campagne » ; il groupe les divers détails qui ont pu être recueillis sur les voyages des comédiens français hors de France.

Comment s'enquérir des comédiens nomades sans s'informer du plus grand d'entre eux, de Molière? Il avait été fort question des pérégrinations de Molière dans le volume de 1886 : dans celui de 1905, les découvertes des vingt dernières années sont résumées et classées avec clarté.

Mais comment se résoudre à parler de Molière sans s'arrêter à examiner, à résoudre quelques-uns des problèmes que sa vie offre à notre curiosité? De là, les révélations sur Tristan de Vauselles et Marie Courtin, sur Madeleine de l'Hermite et ses deux mariages, sur M. de Modène, sur Madeleine Béjart : les études de M. Bernardin sur ces personnages amènent M. Chardon à nous les présenter de nouveau une dernière fois.

Enfin, l'historien du théâtre au XVI^e^, au XVII^e^, voire au XVIII^e^ siècle ne peut complètement négliger les représentations des collèges. N'est-ce pas dans les collèges que Jodelle et ses successeurs ont cherché et parfois trouvé des interprètes? Les pièces religieuses des collèges n'ont-elles pas eu leur influence sur l'éclosion de *Polyeucte*, de *Saint-Genest*, d'*Esther* et d'*Athalie* ? Et n'est-ce pas dans un collège que *La Mort de César*, de Voltaire, a été jouée en 1735 ? De tous côtés, dans ces dernières années, des historiens se sont trouvés pour le théâtre scolaire. M. Chardon a joint ses efforts aux leurs. Il a étudié les fêtes et les représentations des collèges du Mans, il a reproduit des affiches et des programmes curieux ; il a montré même l'influence des événements politiques sur le théâtre des collèges. Que dites-vous, par exemple, de ce titre savoureux : *Pastorale en deux actes et en vers sur la victoire remportée auprès de Nantes par les armées de la République, par Michel Boyer, professeur au collège national du Mans, représentée dans l'acte de la distribution des prix du collège, en présence des autorités constituées le 6 août 1793 et imprimée par ordre de l'administration du département de la Sarthe.*

A moins d'entrer dans des détails minutieux, pour lesquels la place me manquerait, je ne puis analyser plus complètement un volume comme celui de M. Chardon. J'aurais seulement bonne envie de

répondre à une question posée p. 189 sur l'influence des tragédies de Jacques de la Taille et du Père Musson, dont Darius est le héros, et sur les traditions de la tragédie classique au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle ; mais, outre que le passage de M. Chardon est un peu obscur, ceci encore m'entraînerait bien loin.

Je regrette qu'une œuvre aussi touffue, où tant de noms sont prononcés, ne soit pas terminée par un index. M. Chardon ne croit-il pas qu'un index général de ses principaux ouvrages serait fort utile aux chercheurs et empêcherait ces erreurs de faits et de dates, dont il a une horreur légitime, de se conserver religieusement ?

L'unité qui ne pouvait se trouver dans le *tome second* des *Nouveaux documents sur les comédiens de campagne....* est, au contraire, fort nette dans le volume sur Robert Garnier.

Robert Garnier, né à la Ferté-Bernard, dans le département actuel de la Sarthe, est le plus grand nom de l'histoire littéraire du Maine ; mais les Manceaux jusqu'ici ne s'étaient pas fort appliqués à l'étude de leur grand homme, et M. Hauréau lui-même, dans son *Histoire littéraire du Maine*, n'avait pas évité les erreurs graves à son sujet. Hors du Maine, on avait étudié de près dans Garnier le dramaturge ; mais on avait négligé le poète lyrique ; et sur l'homme même, sur sa vie, on se contentait de renseignements traditionnels, fort peu nombreux et fort peu sûrs. Contre cet état de choses, M. Chardon a jugé qu'il était temps de réagir, et il l'a fait, avec la conscience et la sûreté ordinaires de son érudition.

Commençons par indiquer les lacunes, volontaires ou non, de cet ouvrage.

Tout d'abord, c'est à peine une étude littéraire. M. Chardon, modestement, a pensé qu'après MM. Bernage, Faguet, Fœrster et le signataire de ce compte rendu, il n'aurait rien d'important à dire sur les œuvres dramatiques de l'auteur des *Juives* et de *Bradamante*. Il s'est contenté de quelques indications de détail, et c'est ici sans doute que les connaissances de M. Chardon sont le plus souvent en défaut. Il n'est pas exact que la *Didon* de Jodelle ait été accueillie avec succès six ans après la *Cléopâtre* (p. 92) ; — il ne faudrait pas, parmi les ouvrages sur les comédiens italiens en France, oublier celui de Baschet (p. 132 n.) ; — une phrase comme celle-ci donne une idée tout à fait erronée : « quant à *Bradamante*, on a de *nombreux* témoignages de ses *représentations* au commencement du XVII^e^ siècle » (p. 143) ; — et de même celle-ci, sur le huguenot (?) Montchrestien (p. 225) : « Montchrestien *vit représenter* de son vivant *plusieurs* de ses œuvres. » Je n'ai garde d'insister, et, puisque M. Chardon a fait allusion aux polémiques sur les représentations des tragédies au XVI^e^ siècle, je me

contente de le renvoyer à mes articles de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1905 : *la mise en scène dans les tragédies du XVI^e siècle* (janvier à mars et avril à juin) ; *les trois éditions de la « Sophonisbe » de Montchrestien* et *la question de la mise en scène dans les tragédies du XVI^e siècle* (juillet à septembre). Notons seulement que les recherches persévérantes de M. Chardon ne lui ont fait découvrir de représentations de pièces de Garnier ni dans les collèges du Mans, ni ailleurs [1].

Le poète lyrique étant beaucoup moins connu en Garnier que le dramatique, M. Chardon s'est attaché à lui avec plus d'amour, et il lui a rendu plus de services. Si les *Plaintes amoureuses*, publiées à Toulouse en 1565, ont échappé à ses recherches, comme à celles de Tamizey de Larroque (et peut-être en effet n'existent-elles plus, et peut-être Garnier a-t-il travaillé lui-même à les faire disparaître), en revanche M. Chardon a pu nous donner d'autres poésies de jeunesse qui ont été couronnées aux jeux floraux ou qui ont été composées pour une entrée à Toulouse du roi Charles IX ; il a reproduit, presque en fac-similé et d'après un exemplaire unique, l'*Hymne de la Monarchie*, réfutation anticipée du *Contr'un* de la Boétie, dédiée en 1567 à Guy du Faur, seigneur de Pibrac. Enfin il a appelé l'attention sur ce qui est, à son sens, le chef-d'œuvre du poète, l'*Elégie sur le trépas de Pierre de Ronsard*.

Mais c'est surtout la biographie de Robert Garnier qui a occupé M. Chardon. Et toutes les obscurités n'en ont pas disparu, car beaucoup viennent, soit de hasards divers, soit de la disparition rapide des descendants du poète, soit du silence volontaire qui a été gardé sur un magistrat ligueur après le triomphe d'Henri IV. Mais voici que, grâce à M. Chardon, bien des confusions sont dissipées entre Robert Garnier et ses homonymes Claude ou Sébastien ; les dates essentielles de sa vie sont maintenant établies ; ses fréquentations sont mieux connues, sa physionomie est plus distincte.

Le chapitre premier de l'ouvrage est consacré aux *Premières années* et aux *premières poésies*. Un passage de Vauquelin, dont on n'avait pas tiré parti, fixe la naissance du poète à l'année 1545 ou à l'an-

[1] P. 140-1, M. Chardon écrit : « S'il fallait en croire Henri Duval, les pièces de la Renaissance auraient été jouées par les basochiens, voire par les confrères de la Passion. M. Faguet a ajouté foi à ces dires... » Ce n'est pas aux dires d'Henri Duval (Bibliothèque nationale, mss fonds français, n° 15048), mais à ceux de Mouhy (n^os^ 9229-9235) que M. Faguet a ajouté foi. Seulement Mouhy est tout aussi indigne de créance qu'Henri Duval.— M. page 141, il faut lire : la *Lucelle* et non la *Pucelle*, de Louis de Jars.

née 1544. Nous faisons connaissance avec ses deux sœurs et avec quelques autres de ses parents. Puis nous suivons Garnier étudiant à Toulouse, dans une ville troublée, où il conquiert de bonne heure une notoriété poétique, où il exhale ses premiers soupirs amoureux, et où il noue quelques relations fort utiles. Arrivé à Paris comme avocat au Parlement, Garnier n'oublie pas Toulouse et reste lié avec certains Toulousains, comme du Faur de Pibrac et Etienne Potier, sieur de la Terrace, auxquels il dédiera plus tard des tragédies ; en même temps, il élargit son horizon littéraire en fréquentant certains poètes et érudits de l'école de Ronsard.

Les chapitres II et III, qui traitent de *Robert Garnier magistrat*, et du *Mariage de Robert Garnier*, sont parmi les plus riches en renseignements nouveaux. Garnier est nommé conseiller au présidial du Mans en 1569, et lieutenant criminel en 1574 ; il épouse en 1573 une jeune fille qui appartenait à une famille lettrée, et qui elle-même mérite de figurer au nombre des femmes poètes du XVI[e] siècle, Françoise Hubert. De ce mariage sont nées deux filles : Diane en 1579, et Françoise en 1582.

Les chapitres IV et V, étant les chapitres particulièrement « littéraires » de l'ouvrage, ne sont pas (j'ai déjà dit pourquoi) au nombre des plus importants : c'est là qu'est étudié Garnier poète tragique. Mais c'est là aussi que sont indiquées ses relations littéraires, et on devine ce qu'on peut attendre, en pareille matière, de l'érudition étendue de M. Chardon.

Nouveaux surtout sont les chapitres suivants. Garnier, dont les préfaces montrent la tristesse patriotique, paraît s'être assombri surtout, pour des raisons diverses, dans ses dernières années :

En 1583, sa femme Françoise est l'objet d'une tentative d'empoisonnement ; en 1586, il est nommé conseiller au grand conseil, mais peut-être à titre purement honorifique ; en septembre 1588, Françoise meurt ; puis le poète-magistrat est entraîné dans la ligue mancelle ; il fait un testament (que M. Chardon reproduit) le 13 septembre 1590, et il meurt le 20 septembre : — le 20 septembre et non pas le 15 août ! en 1590 et non pas en 1600 ! La mort de Garnier a été placée aux dates les plus différentes : la voici fixée maintenant.

Et de même l'on saura la vérité sur l'iconographie du poète, et l'on ne prendra plus — il le faut espérer, du moins — pour un portrait authentique de Robert Garnier le portrait authentique de Claude, que M. Faguet a donné sous son faux nom dans son *Histoire de la littérature française*, et avec lui les auteurs du *Nouveau Larousse*, et bien d'autres encore.

Signalons enfin l'histoire des deux filles du poète : Diane, mariée en 1594, morte en 1621, et Françoise, mariée en 1600, morte en 1605.

Quelques renseignements, d'inégale valeur, sur l'école de Garnier : Montchrestien, Luc Percheron, Nicolas de Montreux, etc..., terminent l'ouvrage.

Il est fâcheux que, dans un livre où les citations ont tant d'importance, elles soient si souvent inexactes. Un errata serait utile — et pour les deux volumes dont j'ai parlé. M. Chardon laisse échapper trop de fautes dans son impression, comme, aussi bien, trop de négligences dans son style.

Mais, si je signale avec franchise les imperfections du dernier ouvrage de M Chardon, je n'en ai pas moins plaisir à proclamer que cet érudit vient d'élever, à l'honneur de Robert Garnier, un fort utile monument, en attendant les bustes qu'il propose de consacrer, au foyer du théâtre du Mans et au foyer de la Comédie-Française, à l'un des plus estimables prédécesseurs de Rotrou et de Pierre Corneille.

Eugène Rigal.

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. — *Toulouse, impr. Douladoure-Privat*, 1905.

Des critiques littéraires malveillants ont trop souvent calomnié le genre académique. Il est parfois plein d'agrément imprévu. Voyez par exemple le rapport sur les prix de la fondatien Ozenne *pour la vieille langue populaire des pays languedociens* : c'est un dithyrambe au los de la *rénovation occitane*, c'est-à-dire d'un essai de langue d'Oc commune élaboré, au moyen de quelques naïfs archaïsmes et de force barbarismes non moins naïfs, par deux hommes à demi-culture, en qui semblent revivre les âmes de Bouvard et de Pécuchet. Ce *volapük* méridional n'ayant pas fait jusqu'ici beaucoup de prosélytes, le rapporteur se voit forcé de proposer aux suffrages académiques des compositions en *vulgaires* plus ou moins *illustres*, tout en déplorant que celui-ci n'ait pas employé un *verbe moins évolué*, que celui-là n'adopte pas une graphie inspirée des *grandes et normales lois de l'évolution*, etc... Un poème écrit dans la langue de Mistral est classé dans le *sous-dialecte nîmois*, lequel *est déjà plus rude, mais se prête davantage aux chants lyriques*. La *langue avignonnaise* est considérée comme *une altération du vrai provençal, produite par l'influence française et surtout par l'influence italienne, à laquelle elle doit, entre autres adultérations, son pluriel anti-occitan en* i *par la suppression de la finale féminine*.

Tout commentaire affaiblirait l'effet de ce... comment dire? *Mumpitz?* ou *desmargaduro?*

Jules Ronjat.

E Houchart, Estelle, poème en français et en provençal en regard, *Avignon, Aubanel frères, imprimeurs*, 1905.

Ce livre n'est pas un poème provençal avec traduction française en regard, mais un poème provençal et un poème français sur le même sujet. Ce sujet, l'auteur l'expose ainsi à la fin de son avertissement au lecteur :

« L'Art idéal, sous la forme d'un Etranger ;

» La Provence, naïve dans sa joie, radieuse dans sa beauté, religieuse dans son amour, en Estelle ;

» Le générosité et la franchise, avec Maître Arnal ; la passion fougueuse, avec Reynaud : telles sont les figures du poème.

» La trame, que serait-elle, sinon :

» L'Art grandissant devant la Provence, dans la Lumière et dans l'amour du Beau. »

Sujet nébuleux, figures vagues, regrettables licences prises avec la langue provençale, en somme *Estelle* vaut par les intentions de l'auteur infiniment plus que par une réalisation qui ne se hausse point à leur niveau. J. R.

Th. D. Sperantia. — Introducere in literatura populară română, *Bucuresci, tipografia « Clemența »*, 1904.

Dans la première partie de cet ouvrage l'auteur caractérise la littérature populaire comme orale et *vivante* (par opposition à la littérature proprement dite, écrite et, dans une certaine mesure, *morte*, en tant qu'elle ne subit plus de modifications une fois que l'écriture l'a fixée), puis il en étudie, citant de très nombreux exemples roumains et étrangers, la forme, la syntaxe, le style, etc...

Dans la seconde il recherche l'origine de la littérature populaire et classe les différentes sources de son inspiration.

N'étant nullement un spécialiste du *folk-lore*, je ne saurais émettre un avis autorisé sur la valeur de toutes les thèses exposées par M. Sperantia. Je me permettrai seulement de douter qu'il ait tenu un compte suffisant de l'influence du rythme musical sur la métrique populaire, et de regretter une certaine discordance entre la classification générale proposée p. 292 ss. et l'inventaire analytique beaucoup plus complexe qui la suit. J. R.

C. Salvioni. — Appunti sul dialetto di Val-Soana (Estratto dai « Rendiconti » del R. Ist. Lomb. di Sc. e Lett., serie II, vol. XXXVII, p. 1043-1056), *Milano*, 1904.

M. Salvioni a eu l'occasion d'interroger longuement deux abitants de Valprato, localité qui fait partie du domaine dont M. Nigra a étu-

dié la langue dans son article bien connu de l'*Archivio glottologico italiano*, t. III : « Fonetica del dialetto di Val Soana ». Comme les documents dont disposa M. Nigra lui avaient été fournis essentiellement par un abitant de Ronco et qu'il n'en avait eu que d'indirects sur Valprato, ceux de M. Salvioni diffèrent sensiblement de ceux de son prédécesseur et surtout les complètent. C'est pourquoi il a cru bon de les publier dans la longue note que nous signalons ici, et qui sera suivie d'autres sur la morfologie et le vocabulaire du même parler. Il faut lui savoir gré de nous donner ces renseignements, rendus doublement précieux par la netteté avec laquelle on nous les présente, et par l'intérêt tout particulier qu'offre le patois auxquel ils se rapportent.

M. G.

A. Dujarric-Descombes. — Lagrange-Chancel, poète périgourdin, plaq. 16 p. in-8°, *Périgueux, impr. D. Joucla*, 1905.

Donne quelques détails biographiques sur L.-C., et reproduit deux pièces de circonstance par lui composées : il en appert, entre autres choses, que vers 1736 on disait déjà en Périgord *mouyen*, mais qu'on disait encore *vous* = *uoce*, aujourd'hui généralement délogé par *voues* ou *vouas* emprunté au français. J. R.

CHRONIQUE

Société des textes français modernes — Il vient de se former une *Société des textes français modernes*. Son but est de se procurer et d'offrir au public des éditions correctes, qui soient de bons instruments de travail pour le critique, l'historien de la littérature et le grammairien, qui fournissent au goût des amateurs lettrés des textes bien établis et qui soient accessibles à toutes les bourses.

Elle se propose de publier de préférence les œuvres des quatre derniers siècles de notre littérature qui deviennent difficiles à rencontrer ou sont trop onéreuses à acquérir. Ce n'est pas vers les curiosités rares ou scandaleuses qu'elle se portera, mais vers les textes importants, les ouvrages qui ont un intérêt considérable pour le critique et l'historien par le succès ou l'influence qu'ils ont eus, par la lumière qu'ils jettent sur les grandes œuvres et sur les mouvements ou les époques littéraires.

Le dessein de la *Société* étant de donner son principal soin à la correction du texte, ce ne sont pas seulement les écrits d'auteurs peu connus qui sortiront de ses mains, car il y a des noms comme Ronsard, Marot, d'Aubigné, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, qui attendent encore une édition satisfaisante. Ce sont des éditions criti-

ques que l'on veut faire, présentant les variantes des différentes impressions et, quand il y aura lieu, les diverses rédactions des manuscrits ; les préfaces seront sobres et précises, et des tables seront jointes aux textes.

Les membres ordinaires de la *Société* paieront une cotisation annuelle de dix francs et auront droit à toutes les publications faites dans l'année.

Pour tous renseignements relatifs à la *Société* et à son fonctionnement, s'adresser à M. E. Huguet, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, secrétaire général de la Société.

Pensées de Pascal.—La librairie Hachette vient de publier en phototypie le fac-simile du manuscrit original des Pensées de Pascal ; en regard elle donne le texte imprimé et des notes par M. L. Brunschvicg

Chansons populaires. — Notre confrère, M. L. Lambert, directeur du Conservatoire de musique de Montpellier, vient de publier chez l'éditeur Welter deux beaux volumes in-8° de VIII-390 et 348 p., intitulés *Chants et chansons populaires du Languedoc, publiés avec la musique et la traduction française* (20 fr.). La haute compétence de l'auteur est depuis longtemps connue, car il avait déjà donné en 1874 et 1875 à la *Revue des langues romanes*, en collaboration avec A. Montel, la première partie de cette collection, composée des chants du berceau. La publication fut interrompue par la maladie, puis la mort, de son collaborateur ; mais M. Lambert continua pendant trente ans à recueillir des chansons partout où il en a trouvé l'occasion. La collection a ainsi augmenté sans cesse d'étendue et d'importance et elle compte maintenant plus de quinze cents chants ou versions différentes. L'auteur nous les donne dans l'ordre qui avait été déjà adopté dans la précédente publication, c'est-à-dire qu'il suit l'homme d'âge en âge, au moyen des chants créés par lui-même, de la naissance à la tombe, en passant successivement par toutes les phases de son existence. Les chants du premier âge sont suivis des jeux de l'enfance, les danses, rondes, les chants d'amour, de mariage, les métiers, les chants satiriques, les chants relatifs aux usages, les chansons pastorales, les chants religieux, noëls, cantiques, les légendes dramatiques, les chansons narratives, les chants historiques et politiques. On ne saurait trop savoir gré à M. Lambert d'avoir sauvé de l'oubli tout cet ensemble de chansons populaires au moment où elles sont en train de se perdre, où les traditions locales s'éteignent et disparaissent, où les parlers provinciaux s'anéantissent ; aussi nous sommes certains que son bel ouvrage obtiendra tout le succès qu'il mérite.

Le Gérant : Paul Hamelin.

CANDIDE, SIMPLICIUS ET *CANDIDO*

On est en droit de se demander si l'homme qui a rapporté d'Angleterre Newton et Shakespeare, qui lisait tout, qui apprenait tout, qui étendait à toutes les branches des lettres et des sciences sa curiosité aussi perspicace qu'insatiable, n'a rien gardé de son séjour en Allemagne que l'ennui d'avoir eu affaire à la rapacité de Hirsch et à la vanité de Maupertuis, et enfin le désagrément d'être arrêté à Francfort dans les circonstances que chacun sait[1].

Je crois que, sans son voyage en Prusse, Voltaire n'eût pas composé *Candide* tel que nous l'avons. Or, dans la série de ses œuvres, ce roman a une importance capitale. On peut en réprouver les tendances philosophiques et religieuses, en blâmer le ton et l'allure, mais les lecteurs de Voltaire sont d'accord pour y voir un de ses chefs-d'œuvre.

Je noterai en passant que l'on a lu souvent, sans être choqué, dans Lesage, les mêmes choses qui, dans Voltaire, prennent un caractère agressif : question de date, et aussi de condensation de pensée, de relief de style, enfin d'intention militante[2].

Zadig nous offre le premier cadre où Voltaire ait développé largement ses idées sous la forme narrative. Mais Zadig n'est pas naïf ; c'est un homme sage, instruit, spirituel, qui a le tort de croire que l'on peut avoir impunément du sens et de la vertu dans un monde qui ne tolère ni l'un ni l'autre. L'intérêt naît du contraste entre la droiture et la perfidie, la vérité et le mensonge. A qui Voltaire a-t-il emprunté ce type de Zadig? A lui-même. Ce babylonien n'est qu'un prête-nom.

[1] Quelques-unes des parties de cet article ont paru déjà dans le *Progrès républicain du Midi*, Montpellier, 16 décembre 1879.

[2] V. par exemple, dans *Estevanille Gonzalez*, comment, accusé de rajeunir la beauté des dames *par l'opération du diable*, il est traduit devant le tribunal de l'inquisition. Ch. XL-XLIV.

Donnez-lui la santé chancelante, la susceptibilité nerveuse, l'agitation capricieuse de l'auteur, et le portrait sera d'une ressemblance parfaite.

La doctrine que Voltaire approuve dans *Zadig* (discours de l'ange Jezrad) diffère complètement du pessimisme désolant qui règne dans Candide : « Mais quoi ! dit Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs, et que les malheurs tombent sur les gens de bien ? Les méchants, répondit Jezrad, sont toujours malheureux ; ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre [1], et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit Zadig, s'il n'y avait que du bien et point de mal ? Alors, reprit Jezrad, cette terre serait une autre terre ; l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse ; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre suprême de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre : cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables ; et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout.....; il n'y a point de hasard ; tout est épreuve, ou punition, ou récompense ou prévoyance » [2].

Zadig adore la Providence et se soumet.

[1] C'est tout simplement la doctrine janséniste, telle qu'elle est développée dans Nicole.

[2] Desnoiresterres (*Voltaire à la Cour*, p. 146, note) a tort de dire que Voltaire, dans *Zadig*, n'y est que pour sa forme spirituelle et charmante : « le fond est emprunté à l'anglais Thomas Parnell qui l'a emprunté aux homélies d'Albert de Padoue, mort en 1713 (*sic*), lequel en a trouvé le germe dans nos vieux fabliaux ». Et il renvoie à Littré, *Etude sur les Barbares et le Moyen Age*, Paris, Didier, 1867. — L'opinion de M. Littré n'allait point jusqu'à refuser à Voltaire la paternité de la conception de *Zadig*. Voici exactement ce qu'il disait : « Il n'est personne qui, en lisant *Zadig* de Voltaire, ne soit frappé de l'épisode de l'ange qui, sous la forme d'un ermite, se fait pendant quelque temps le compagnon de Zadig ; puis, quand on rencontre ce récit dans l'anglais Thomas Parnell, on retire à Voltaire cette notable conception ; mais, il ne faut pas s'arrêter là ; elle se trouve dans les homélies d'Albert de Padoue, mort

On ne peut méconnaître ici une forte part de l'optimisme tel qu'il ressort de la *Théodicée* de Leibniz.

La morale d'un récit antérieur de peu est, pour le fond, la même : « Ituriel résolut de laisser aller le monde comme il va, car si tout n'est pas bien, tout est passable [1]. »

Voltaire, dans cette première série de ses romans, comme dans la plupart des autres, ne fait que se jouer, avec autant d'agrément que de malice, de la contradiction qui existe entre les prétentions et les faiblesses de l'homme.

Pope et son *Essai sur l'Homme* sont tout aussi présents à son esprit que les doctrines de Leibniz. Les lignes citées plus haut rappellent au lecteur le plus distrait les derniers vers de la première épître :

Toute la nature n'est qu'un art que tu ne connais pas,
Tout hasard, une direction que tu ne vois pas,
Tout conflit, une harmonie que tu ne peux comprendre,
Tout mal particulier, un bien général,
Et, en dépit de l'orgueil, en dépit d'une raison égarée,
Il n'y a qu'une vérité de claire : *Tout ce qui est, est bien.*

Candide marque dans le cours des opinions de Voltaire le moment où les objections contre l'ordre universel hantaient le plus obstinément son esprit.

Le double titre, *Candide ou l'Optimisme*, appelle d'abord l'attention. Ce roman est un procès fait à l'optimisme et à la métaphysique leibnizienne [2]. Cette métaphysique était-elle alors si répandue en France qu'il convînt d'en faire le siège

en 1313, et, finalement au delà d'Albert de Padoue, dans l'un de nos fabliaux les plus remarquables ». Notons en passant que l'origine de la plupart des autres chapitres de *Zadig* est connue.

Dans une très intéressante lecture donnée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le vendredi 12 novembre 1880, Gaston Paris a étudié à fond l'histoire de la légende de *l'Ange et l'Ermite*. L'origine juive est démontrée. V. G. Paris, *La Poésie du Moyen Age*, p. 151-187.

[1] *Le Monde comme il va, vision de Babouc.*

[2] Gaston Paris, à propos de *l'Ange et l'Ermite* (l. l., p. 186), admet trop promptement que, dans *Candide* comme dans *Zadig*, Voltaire a l'air de défendre l'optimisme : « On sent qu'il voudrait bien que l'optimisme fût la vérité, mais qu'il est loin de le trouver évident. » Cela est exact de *Zadig*, mais *Candide* est une diatribe impérieuse et violente contre l'optimisme. L'écart est très grand entre les deux romans.

régulier? D'où vient cette préoccupation? Voltaire regrettait-il de paraître s'être rallié dans *Zadig* à une philosophie qui ne comptait guère de disciples en France, mais qui était sur tant de points en contradiction avec celle de Locke? Où a-t-il pris ce personnage de Pangloss?

C'est à Cirey que Voltaire paraît avoir lié connaissance avec un des representants de l'école de Leibniz. M^me^ du Châtelet avait pour maître de mathématiques un géomètre allemand, Kœnig, qui avait fini par la gagner complètement aux doctrines leibniziennes [1].

Aujourd'hui que grâce à M. Desnoiresterres nous avons le détail minutieux de la vie de Voltaire, nous pouvons supposer quels combats furent livrés entre l'ami de Locke et de Newton et les admirateurs de la *Théodicée*. Les bonnes relations n'en souffrirent pas, et si Kœnig fut renvoyé, c'est que M^me^ du Châtelet eut à se plaindre de ses façons.

Les dispositions que Voltaire apportait à l'étude de la métaphysique leibnizienne étaient d'ailleurs sérieuses et dignes de l'étendue de son intelligence. Nous avons, dans la *Correspondance*, une lettre d'octobre 1736 où il remercie le prince royal de Prusse de lui avoir envoyé, avec des vers à corriger, un troisième cahier de la métaphysique de Wolf, le célèbre vulgarisateur des idées de Leibniz. Son jugement mérite d'être rapporté : « Je vous dirai sur cette métaphysique un peu longue, un peu trop pleine de choses communes, mais d'ailleurs admirable, très bien liée et souvent très profonde; je vous dirai, monseigneur, que je n'entends goutte à l'être simple de Wolf. Je me vois transporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis respirer l'air, sur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je serais peut-être assez hardi pour disputer contre M. Wolf, en le respectant s'entend. »

A Postdam et à Berlin, Voltaire, déjà averti et informé, put constater que Leibniz, interprété par Wolf, régnait souverainement en dehors de l'entourage tout français de Frédéric.

[1] Voy. pour les rapports de Kœnig et de M^me^ du Châtelet, Desnoiresterres, *Voltaire à Cirey*, p. 258, 314-319.

Un système où il n'avait peut-être vu d'abord qu'un ensemble de thèses d'école, dut lui paraître bien autrement important et considérable, quand il reconnut quelle immense autorité la métaphysique de l'harmonie préétablie et des causes finales conservait dans le pays où elle avait pris naissance. Le hasard fit que les derniers incidents de son séjour en Allemagne appelèrent encore son attention sur Leibniz et sur ses disciples.

On sait comment Kœnig eut un démêlé avec Maupertuis au sujet d'une lettre de Leibniz dont l'original ne put être retrouvé, comment l'irascible président fit condamner le pauvre géomètre allemand par l'Académie de Berlin, comment enfin Voltaire prit fait et cause pour Kœnig et se brouilla avec le roi [1]. Lorsqu'il dut quitter la Prusse, Voltaire, avant d'arriver à Francfort, s'arrêta à Leipzig, où il était en relations quotidiennes avec le fameux critique Gottsched, qui venait, en wolfien zélé qu'il était, de se prononcer contre Maupertuis. On nous dit qu'il aurait voulu obtenir par Gottsched l'intervention de Wolf dans le débat [2]. Se défiait-il de l'efficacité de la *Diatribe du docteur Akakia?*

Rien dans ses relations avec les wolfiens n'eût fait présager la furieuse attaque à laquelle il allait se livrer contre leur doctrine ; mais, après sa désagréable aventure de Francfort, il revenait le cœur ulcéré, enveloppant très injustement dans sa colère et le Salomon du Nord et les Allemands de tout pays et de toute condition, moins disposé que jamais à goûter les abstractions germaniques.

Il avait vu et entendu des docteurs savants en toute chose, dissertant et argumentant, comme on ne le faisait plus en France, sur les matières les plus subtiles. Dans Kœnig, d'abord, puis et surtout dans ce Gottsched qui est devenu pour ses compatriotes le pédant par excellence et qu'il avait cru devoir caresser, il avait trouvé le type du métaphysicien scolastique expliquant tout, justifiant tout par ses principes. Ce type se réalisa en Pangloss, qui, d'un bout à l'autre du roman, en dépit

[1] Desnoiresterres, *Voltaire à Postdam*, passim.

[2] V. Julian Schmidt, *Histoire de la Vie intellectuelle en Allemagne*, tom. II, p. 79.

de tous les accrocs que subissent ses théories dans l'expérience de la vie, enseignera avec tant de conviction la *métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie* et démontrera à Candide que « tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles ».

L'occasion qui décida Voltaire à composer *Candide*, peut avoir été la ruine de Lisbonne, malheur épouvantable dont toute l'Europe fut émue. « Voilà un horrible argument contre l'Optimisme », écrit-il le 30 novembre 1755 [1]. Le poème sur *le Désastre de Lisbonne* garde la marque de cette émotion. Le tremblement de terre forme un épisode de Candide (ch. V).

J'ai peine à croire que les premiers chapitres de *Candide* aient été composés à Schwetzingen, dans la compagnie de l'Electeur palatin, et soumis au fur et à mesure à ce prince [2] qui ne devait pas être entièrement exempt de cette susceptibilité patriotique dont il est possible de retrouver la trace dans les critiques allemands de notre temps [3].

Nous avons vu dans quelle mesure les rapports de Voltaire avec les Allemands avaient pu influer sur le choix du sujet, et suggérer la pensée de personnifier dans Pangloss le système qu'il s'agissait de discréditer. D'où vient Candide, ce jeune homme naïf et confiant, si différent du têtu docteur qui professait à outrance les causes finales et l'optimisme? Ni dans Swift, ni dans Rabelais, ni même dans Cervantès, nous n'en trouvons le modèle. Si comme Don Quichotte, il poursuit sa belle à travers le monde, ce n'est nullement un chevalier errant. Autant que Pangloss, plus que Pangloss, il est d'origine germanique : son nom n'est qu'une traduction, sa naïveté n'est qu'un héritage. Il tient l'un et l'autre du *Simplicius* de Grimmelshausen.

Le roman de Grimmelshausen, qui commence à être connu en France [4], date de la fin du XVII[e] siècle. Il obtint vite une

[1] Voy. dans Desnoiresterres, *Voltaire aux Délices*, pag. 129-142, toute qui a trait au poème *le Désastre de Lisbonne*.

[2] Desnoiresterres, *Voltaire aux Délices*, pag. 292.

[3] Strauss et Hettner apprécient peu le mérite de *Candide*. Par contre Mahrenholtz (*Voltaire-Studien*, Oppeln, 1882) rend justice sans restriction à tout l'esprit et à l'imagination inépuisable avec lesquels sont décrites les conséquences de l'optimisme de Leibniz. V. p. 137.

[4] La thèse française de M. Antoine sur le *Simplicissimus de Grim-*

grande popularité et a été imité souvent. Dix ans avant le voyage de Voltaire à Postdam, paraissait encore un *Simplicissimus redivivus* [1].

Comment Voltaire qui ne savait guère l'allemand, a-t-il connu cet ouvrage ? On lui en aura parlé, et il s'en sera fait raconter ou traduire les principaux chapitres. Il aura immédiatement apprécié la valeur de cette conception originale qui, tout en empruntant le cadre du roman picaresque, l'avait rempli de personnages et de tableaux vraiment germaniques.

Simplicius lui-même ne doit rien à l'Espagne. C'est un garçon honnête, d'une naïveté rustique, fort différent de Guzman d'Alfarache. Voltaire, séduit par la vérité du caractère, s'en empare, le nomme Candide et en fait l'écolier docile du leibnizien Pangloss. Le contraste soutenu entre la simplicité de l'un et la pédante obstination de l'autre, fait le plus grand intérêt du roman.

L'imitation de Voltaire ne s'est pas bornée à emprunter le héros principal. Le château comique de la Westphalie où est élevé Candide, n'est que la transformation de la demeure rustique du Spessart où se passe l'enfance de Simplicius. Les atrocités de la guerre ruinent le château comme la chaumière. Est-il possible que Voltaire, s'il a eu connaissance de la page suivante, n'y ait pas vu un argument contre l'optimisme, plus probant encore que le tremblement de terre de Lisbonne ? Des soldats, pendant la guerre de Trente ans, ont envahi la demeure du père nourricier de Simplicius : « On commença par ôter les pierres des pistolets et par serrer à leur place les pouces des paysans, et l'on tortura ces pauvres diables comme s'il s'agissait de brûler des sorcières. Ils prirent un de ces paysans prisonniers, le fourrèrent dans le poêle et y mirent le feu, quoiqu'il n'eût encore rien avoué. A un autre, ils ceignirent la tête avec une corde et la serrèrent avec un garrot, à tel point que le sang lui sortit par la bouche, le nez et les

melshausen est de 1882, postérieure de trois ans à la première forme de l'article ci-dessus. M. Antoine n'a pas remarqué d'analogie entre Simplicius et Candide. Le titre du roman allemand est bien *Simplicissimus*, quoique le héros y soit dit Simplicius.

[1] Gœdeke, *Grundriss*, tom. I, L. 5, p. 509, *Simplicissimus redivivus*, s. l. 1743, 8°.

oreilles. Chacun inventait un nouveau genre de torture pour ces pauvres paysans, et chaque victime avait son supplice particulier. Mais mon Knän (mon père), d'après ce que j'en jugeais alors, fut le plus heureux et le mieux partagé. Car il avoua en riant ce que les autres avaient dû avouer au milieu des tourments et des cris de douleur. Sans doute on lui accorda cet honneur parce qu'il était le chef de la maison. Ils le mirent auprès d'un grand feu, le garrottèrent de manière à ce qu'il ne pût remuer ni bras ni jambes, lui frottèrent la plante des pieds avec du sel humide, et les lui firent lécher par une chèvre, ce qui le chatouilla tellement qu'il faillit crever de rire. Comme je n'avais jamais vu mon Knän rire aussi longtemps, je trouvai cela si gentil et si charmant, que, pour lui tenir compagnie, ou plutôt parce que je n'en comprenais pas davantage, je ne pus m'empêcher de rire avec lui. C'est en riant de la sorte qu'il avoua ce qu'on voulait savoir de lui, et dit où était caché son riche trésor qui consistait en perles, en or et en bijoux, et qu'on n'aurait pas soupçonné dans la maison d'un paysan. Des femmes, des servantes et des jeunes filles prisonnières, je ne saurais rien dire, parce que les soldats ne me laissaient pas voir comment ils les traitaient. Ce que je sais bien toutefois, c'est que de temps à autre on entendait dans les coins des cris déchirants ; et j'imagine que ma Meuder (ma mère) et notre Ursele n'ont pas été plus épargnées que les autres. Au milieu de cette désolation, je tournais tranquillement la broche, sans me soucier de rien, parce que je ne comprenais pas encore bien ce que cela voulait dire. J'aidai aussi à faire boire les chevaux, ce qui me donna l'occasion de voir notre servante dans l'écurie. Elle était si drôlement ajustée et chiffonnée que je ne la reconnus point ; mais elle me dit d'une voix faible et dolente : O mon garçon, sauve-toi, sinon les cavaliers te prendront avec eux. Arrange-toi pour t'esquiver ; tu vois bien comme ils m'ont... Elle ne put en dire davantage. » Livre I^er^, chap. 4[1].

La pauvre Ursule deviendra Pâquette, mais les conséquences de l'intimité de celle-ci avec Pangloss me paraissent déri-

[1] Je cite d'après l'exacte traduction donnée de ce passage dans le livre de M. Antoine, p. 122-123.

ver des chapitres où Simplicius, *le Beau Alemand*, a de peu honorables succès auprès des dames de Paris.

Le ton des deux romans est celui de l'ironie, incisive et maligne dans *Candide*, brutale dans *Simplicius*. Un pauvre enfant, sans connaissance aucune du monde, est jeté au milieu des horreurs de la guerre de Trente Ans : il les décrit sans paraître les comprendre, avec une vérité qui fait dresser les cheveux. L'ironie voltairienne est de meilleure compagnie et d'un plus grand style, mais elle atteint dans *Candide* à des effets d'une intensité qui me paraît peu explicable chez l'auteur de *Zadig*, si l'on suppose qu'il a complètement ignoré le livre de Grimmelshausen.

Comme Candide, Simplicius parcourt le monde, mais en suivant un autre itinéraire. Ainsi il ne va point en Amérique où l'élève de Pangloss me semble quelque peu entraîné par l'exemple de certains personnages de Lesage. Mais dans Grimmelshausen les voyages du héros sont une addition inutile : Simplicius quitte sa métairie où il vivait heureux, tente fortune en Russie, se met au service du tsar, est enlevé par des Tartares, vendu à des Chinois, donné par ceux-ci au roi de Corée. Celui-ci, en reconnaissance de ses services, lui rend la liberté, et l'adresse, par le Japon, aux Portugais de Macao. Il tombe plus tard entre les mains des corsaires mahométans de la mer des Indes, est vendu à des marchands d'Alexandrie, expédié à Constantinople où il rame sur les galères du Grand Turc, jusqu'au jour où le navire est pris par un vaisseau vénitien. Redevenu libre, il part de Venise avec d'autres pèlerins allemands, visite Rome et Lorette, et revient dans la Forêt-Noire par le Gothard, sans rapporter rien chez lui de ces voyages que la longue barbe qu'il avait laissé pousser à l'étranger.

Dégoûté du monde, il finira en ermite dans une île déserte près de Madagascar. Comme plus tard Robinson Crusoë, Simplicius est un bon chrétien. Candide, au contraire, quand il est au terme de ses aventures, passe de l'optimisme au scepticisme : « Mais cultivons notre jardin. »

Dans Voltaire, on reconnaît çà et là des souvenirs du voyage à Postdam : ainsi les traits contre la province de Westphalie, la scène de l'enrôlement où est dépeinte la manière dont procédaient les recruteurs de l'armée de Frédéric,

par-dessus tout le hobereau, frère de Cunégonde, dont rien ne peut corriger l'arrogance et qui garde sa morgue vaniteuse dans les forêts du Paraguay et jusque sur les galères turques où, comme Simplicius, il est contraint de ramer.

Faut-il ajouter quelque importance à des détails tels que la mention de Venise dans les deux romans, le rôle des deux anabaptistes?... On ne sait, et c'est vraiment d'une impression d'ensemble que se dégage la supposition que Voltaire a connu le roman allemand avant d'écrire le sien.

Pourquoi le héros chez lui est-il Candide et non Simplice? Certainement pour ne pas encourir le reproche de plagiat qui, dans le cas eût été très mal fondé ; mais peut-être aussi parce qu'il avait rencontré dans la comédie anglaise un personnage de ce nom, ayant, avec l'amant de Cunégonde, une ressemblance de caractère.

Dans son étude sur *l'Honnête Courtisane,* de Decker et Middleton (*The Honest Whore,* 1604), Hazlitt, grand admirateur de cette pièce, trace ainsi le portrait d'un des personnages : « Candido, le brave homme du drame, est un caractère d'une simplicité et d'une originalité (*quaintness*) inconcevables. Sa patience et sa bonne humeur ne peuvent être troublées par rien. L'idée (car ce n'est rien qu'une idée) est drôle et très bien soutenue. Il n'est pas seulement résigné aux injures, mais « il les transforme », comme dit Falstaff, des maladies « en avantages » [1]. Ce Candido qui prend toutes choses par le bon côté, n'est-il pas un optimiste, et à ce titre n'a-t-il pas pu arrêter l'attention de Voltaire ?

Il est aisé d'accepter que les aventures de Cunégonde et de la vieille doivent beaucoup à la nouvelle de Boccace, où l'on voit la fiancée du roi de Garbe passer de main en main avant d'arriver à son légitime possesseur. Il est plus difficile, je le reconnais, d'admettre que la lecture de Voltaire se soit étendue jusqu'à l'œuvre de Grimmelshausen ou au vieux théâtre anglais, mais en soi la chose n'a rien d'impossible, puisque Voltaire a eu l'occasion, en Allemagne et en Angleterre, de feuilleter le

[1] Hazlitt, *Lectures on the Literature of the age of Elizabeth*, lecture 3 on Marston, Chapman, Decker and Webster.

Simplicius et l'*Honest Whore*[1]. Les titres, à eux seuls, étaient de nature à solliciter sa curiosité.

Tout d'abord, j'étais porté à voir dans *l'Ingénu* un second Simplicius, élevé non au Spessart, mais chez les Hurons, ce qui diffère peu. Mais c'est des *Mémoires de Robert Chevalier, dit de Beauchesne*, publiés par Lesage (1732), que Voltaire s'est inspiré ici. Il ne leur doit d'ailleurs que le caractère du personnage[2].

Ferdinand CASTETS.

[1] C'est à son séjour en Angleterre que Voltaire doit d'avoir connu *l'Hermite* de Parnell (1679-1717), dont il a intercalé une imitation dans *Zadig*, ce que Fréron lui reprocha durement.

[2] L'enfance de Beauchesne chez les Iroquois, sa violence et son courage indomptables, la vigueur extraordinaire du « gros garçon d'assez bonne mine, blanc et blond », son embarras naïf quand les dames, chez M. de Remoussin, le prennent pour cible de leurs coquetteries, sont des traits qui ont pu intéresser Voltaire. D'après Dunlop (*History of Fiction*, III[2], p. 327), la principale situation est tirée de *la Baronne de Luz*, roman de Duclos.

DEUX FAUTES DANS LE DISCOURS DE BOSSUET

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Dans les éditions du Discours sur l'Histoire universelle que j'ai pu voir [1], on lit [2] : « Il (Alexandre le Grand, aux Indes) fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée », etc.

L'Araspe, quelle est cette rivière ? En vain vous le demanderez aux commentateurs, aux lexicographes, aux géographes. Nul ne connaît un cours d'eau de ce nom. La rivière au bord de laquelle Alexandre dut arrêter sa marche victorieuse est l'Hyphase ou Hypase [3] (Vipaça, aujourd'hui Béyah).

Un peu plus loin les éditions portent : « Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. »

On comprend : « de peur d'en être dédit, il n'osa nommer son successeur. » Mais que peut bien signifier ceci : « pour les retenir, il n'osa nommer son successeur ? » Le beau moyen de

[1] De l'édition princeps, Paris 1681, à celle de M. A. Gasté, Paris 1885, qui reproduit « aussi fidèlement que possible » la troisième, « revue par l'auteur », Paris 1703, laquelle, d'après M. Gasté, « présente le texte définitif » de Bossuet.

[2] Troisième partie, chapitre 5, près de la fin.

[3] Ὑφασις, Arrien ; *Hypasis*, Quinte-Curce, Pline ; Ὑπανις, Strabon, Diodore de Sicile. Cette dernière variante est curieuse (Strabon 15, 1, 17, p. 691, parle d'un peuple Ὑπασίων dans les mêmes parages), mais ne nous intéresse pas ici.

retenir des généraux ambitieux et batailleurs : ne pas oser ! Et à supposer que Bossuet, par une sorte de zeugme, ait voulu dire : « pour les retenir, il ne nomma pas son successeur », c'eût été une étrange précaution à prendre contre eux. Pourquoi, si chacun avait un droit égal à prétendre au trône, se battraient-ils moins entre eux que si un seul l'avait ? N'insistons pas. Il suffit d'un moment de réflexion pour voir que Bossuet a dû écrire : « Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde pour les retenir : et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. »

Conviendra-t-il de corriger ces deux fautes dans les éditions à venir du Discours ? La seconde, oui ; mais non la première. C'est pour cette différence et dans l'intérêt de la méthode critique qu'il valait la peine de les relever.

Comment Hyphase ou Hypase[1] est-il devenu Araspe ? Ce n'est pas par une erreur visuelle du compositeur ; on ne peut prendre Hypase pour Araspe, si mal que le mot soit écrit ; et Bossuet avait une bonne écriture. C'est bien plutôt et sans aucun doute par une confusion qui se fit dans l'esprit de Bossuet entre l'Hyphase (affluent de l'Acésine, qui se jette dans l'Indus), l'Hydaspe (autre affluent de la même rivière) et l'Araxe (fleuve de Perse), trois noms souvent mentionnés par les historiens d'Alexandre. Peut-être aussi Araspe, nom d'homme qu'il avait pu rencontrer dans la Cyropédie ou chez Plutarque, se mêla-t-il aux trois autres noms dans les souvenirs flottants de l'orateur. Et c'est Araspe qu'il jeta sur le papier. Mais précisément parce qu'elle suppose tant de réminiscences classiques, la confusion doit être attribuée à l'auteur et non à l'imprimeur. Il y a donc eu un moment où Bossuet a cru que

[1] C'est là, en effet, l'orthographe qui lui était fournie par les « Matériaux du Discours sur l'histoire universelle » qui sont conservés dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds français 12834, et dont les éditeurs du Catalogue général des manuscrits français, MM. Omont et Couderc, disent (t. II, p. 607) : « Très peu de ces matériaux sont autographes, mais beaucoup portent des corrections de la main de Bossuet. » Dans ce manuscrit, on lit au f° 58 v° : « Il subjugue toutes les Indes jusqu'au fleuve Hypase ou il est contreint de s'arrester voyant son armée rebutée » ; et les trois derniers mots sont corrigés en « ses soldats rebutez ».

la rivière qui marqua la limite de la marche d'Alexandre vers l'orient s'appelait Araspe. L'erreur est de lui, il l'a commise au moment où il écrivait cette page ; et comme il ne l'a corrigée dans aucune des éditions soi-disant revues par lui, il paraît qu'il ne s'en est jamais aperçu ; nous n'avons pas le droit d'y toucher.

Tout au contraire, la seconde faute est du fait de l'imprimeur et non de l'auteur. Comment celui-ci ponctua-t-il sa phrase ? On ne le saura probablement jamais, puisque le manuscrit autographe paraît être perdu. Mais sa pensée, nous l'avons vu, ne peut être que celle ci : « ...quand il ne serait plus au monde pour les retenir : et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer », etc. C'est l'imprimeur qui la défigura en plaçant le double point après « monde ». Si Bossuet, dans trois éditions successives[1] laissa subsister cette fausse ponctuation, c'est évidemment par inadvertance ; jamais cette ineptie : « pour les retenir, il n'osa nommer son successeur » n'entra dans son esprit ; jamais elle n'a été qu'une simple faute d'impression. Nous avons le droit et le devoir de la faire disparaître[2].

En note cependant, si l'on dispose de ce moyen, on avertira le lecteur que Bossuet, dans ce passage, a eu deux défaillances : l'une de mémoire, sur un nom géographique, en composant ; et l'autre, d'attention, sur un signe de ponctuation, en corrigeant les épreuves. Deux péchés assurément véniels, mais qui contribuent, pour leur faible part, à caractériser sa manière de travailler.

Max Bonnet.

[1] 1681 ; 1682 ; 1703.

[2] Après « monde », au lieu de deux points, certaines éditions ont un point final ; d'autres, point et virgule. Réaume, Histoire de Bossuet, I, p. 460, citant toute la page, écrit : « pour les retenir, ou de peur d'en être dédit ». Est-ce une nouvelle faute d'impression ou une conjecture malheureuse ?

UNA NUOVA GRAMMATICA LATINO-ITALIANA

DEL SEC. XIII

Io ho fiducia di recare, con la presente publicazione, un modesto contributo alla storia degli studi di grammatica nei secoli XIII e XIV.

Tutti sanno che la produzione linguistica dell' età di mezzo si presenta, a seconda che venne suggerita da intendimenti pratici o da intendimenti teorici, sotto una doppia espressione letteraria. Alla prima categoria dei trattati di rettorica pratica si riferiscono le famose *artes dictandi* e i non meno noti *formulari*, che miravano ad agevolare, per via di proposizioni fatte, l'espressione dei propri sentimenti in buona lingua latina a coloro che per l'uso della favella volgare erano venuti perdendo la consuetudine dell' antica[1]; alla seconda appartengono invece i glossari e le grammatiche, destinate a fare apprendere il latino[2].

Queste grammatiche, rimaneggiamenti in genere di quelle classiche antiche, di Donato e di Prisciano sopratutto, e degne ad ogni modo di attirare l'attenzione degli studiosi della

[1] Su le *artes* e sugli antichi dettatori si vedano gli studi seguenti :

Gröber. : *Uebersicht über die lateinische Litteratur von der Mitte des 6 Jahrhunderts bis* 1350, in *Grundriss f. roman. Philol.* II Bd. p. 352-3.

Rockinger. : *Briefsteller und Formelbücher*, in *Quellen. z. bayer. Gesch.* IX, 1.

F. Casini. : *La cultura bolognese dei secoli XII e XIII*, in *Giorn. stor. della Letterat. ital.* I, p. 9, ss.

A. Gaudenzi. : *Guidonis Fabe dictamica' rhetorica*, in *Propugnatore.* N. S. T. V. P. I, p. 109.

G. Bertoni — E.-P. Vicini. : *Gli studi di grammatica e la rinascenza a Modena,* 1905, p. 103, ss.

[2] Cf. Gröber, *l. c.* p. 251.

cultura medievale, non offrirebbero grande interesse per il filologo, se un certo numero di esse, composte in tempi a noi più vicini, specialmente se indirizzate ai laici presso i quali l'intelligenza delle significazioni latine andava ottenebrandosi, non si fossero fatte eco del linguaggio volgare.

Precisamente a questo gruppo di grammatiche, le quali fanno alla parola latina seguire la traduzione in volgare ed adoperano esempi in volgare, appartiene il documento che io sto per rendere, in parte, di pubblica ragione.

Esso acquista maggiore importanza per il fatto che, meno fortunate dei trattati di Guido Faba e di Buoncompagno da Signa di altri, coteste grammatiche ci pervennero in numero cosi scarso, o sono almeno cosi poco conosciute, che non saprei mettere accanto alla presente altro che il frammento *latino-bergamasco*, edito dal SABBADINI [1].

* * *

La nostra grammatica trovasi nel cod. lat. mss. 23503, appartenente alla R. Biblioteca di Monaco in Baviera.

È pergamenaceo; rilegato in robuste assi con dorso in pelle; misura cm. 23 1/2 × 17.

Comprende 31 carte, di cui l'ultima serve di guardia; la scrittura si estende dalla c. 1^{r} sino alla c. 28^{r} (=30^{r}); la numerazione è recente e anche inesatta: saranno segnate rispettivamente con c. 5 *bis* e c. 16 *bis*, due carte saltate dal numeratore.

Il codice è scritto in chiara, regolare e bella scrittura semigotica. Le iniziali dei capoversi sono più grandi e in lettere rosse. Le iniziali dei capitoli sono ancora assai più grandi; pure in rosso e ornate di fregi.

Assai difficile è precisare l'epoca in cui sarebbe stato scritto il codice; i caratteri esteriori del codice lo fanno oscillare tra la fine del sec. XIII e la prima parte del sec. XIV.

Se è stato collocato da noi, nel titolo di queste pagine, addirittura nel sec. XIII, egli è perchè esso appare una copia e non un testo originale; contiene infatti alcuni errori che

[1] In *Studi medievali*, 1904, fasc. II, p. 282-292.

piuttosto che a una semplice svista dell' amanuense sembrano doversi attribuire a una cattiva lettura del testo: *scieis* c. 1^{v} per *sciera*; *procui* c. 1^{v}; *'unorum* c. 24^{r} per *tuorum*; *quarte*, c. 1^{v} *dicetuare*, c. 24^{r}; ecc. Molti altri esempi ci offre *anche* il testo sopratutto nella parte non riprodotta.

Prima di dare il sommario del contenuto del codice occore rilevare che questo, così come ci è pervenuto, appare frammentario. Il primo quaderno e forse anche i primi due [1] debbono essere stati asportati dal codice. Questo sospetto infatti ci vien suggerito sia dalla mancanza di alcune trattazioni, ad es. quella delle declinazioni, ecc.; sia dall' assenza di un *incipit;* sia dalla identità della prima lettera iniziale con quelle degli altri capitoli.

Dei capitoli rimastici, il primo (c. 1^{r}-c. 7^{v}) tratta dei nomi eterocliti [2].

Il secondo (c. 7-^{v}-c. 10^{r}), delle proposizioni relative.

Il terzo (c. 10^{r}-c. 15^{r}), degli avverbi di luogo.

Il quarto (c. 15^{r}-c. 16^{r}), dei partitivi.

Il quinto (c. 16^{r}-c. 17^{v}), dei participi.

Il sesto (c. 18^{r}-c. 26^{r}), dei comparativi.

Il settimo e ultimo (c. 26r-c. 28^{r}), dei superlativi.

Seguono, nella stessa carta 28^{r}, altre 14 righe, nelle quali si tratta dei nomi patronimici; probabilmente sono un' aggiunta posteriore, sia perchè scritte in carattere corsivo, sia perchè è lasciato in bianco lo spazio in cui il rubricatore avrebbe dovuto disegnare la lettera iniziale.

Tempo è ormai di mettere in rilievo le particolarità linguistiche principali:

Per quanto spetta alla GRAFIA, notevole è l'uso di *sc* per *sch:* sciera, c. 1^{v}; sciata, c. 1^{v}.

L'*n* finale è rappresentato spesso per *m:* plem, c. 24^{r}; piem, c. 24^{r}; um, c. 24^{r}; mem, c. 25^{v}; ecc.

ch, sta talvolta per il semplice *c*.: chanta. c. 5 *bis*^{v}:

Aggiungo due casi nei quali non sarà certo a vedersi un semplice fatto di trascrizione:

[1] Ogni quaderno del codice consta di 8 carte.

[2] Questo capitolo, comprendendo la maggior parte delle parole in volgare, verrà stampato integralmente.

c, intervocalico rappresentato talvolta da *s*: piase, c. 6^{r}; talvolta da *ç*: tenaçe, c. 3^{v}; talvolta con *x*: piaxe, c. 2^{r}, paxo, c. 1^{r}.

s intervocalico rappresentato da *x*: caxa, 1^{r}, ecc.

Vocali toniche:

Apofonesi: capilli, c. 5 *bis*^{v}; quisti, c. 2^{v}; baruni, c. 5 *bis*^{r};

Nulla da osservare per quanto spetta ad u e i lunghi e tonici; infatti: fumo, c. 1^{r}; padulo, c. 4^{v} (Meyer-Lubke, Gram. I, 66 e 483); vita, c. 1^{r}; viso, c. 1^{r}.

i breve e *ē* lungo rappresentati da *e*: vela, c. 2^{v}; sete, c. 1^{r}; tevaro, c. 5^{r}. Da aggiungersi il solito: libro, c. 4^{v}.

ŭ breve et ō lungo son dati per *o*: torre, c. 3^{v}; tosso, c. 3^{r}; rove, c. 4^{r}.

L'*ū* è conservato nei latinismi: mundo, c. 1^{r}; pulvero, c. 5^{r}.

Abbiamo qui anche il difficile: lupo c. 4^{v}.

ŏ, breve è rappresentato generalmente da *o*: homo, c. 16^{v}, ecc.; logo, c. 6^{v}; scola, c. 24^{v}; bone, c. 1^{v}.

Ma anche dal dittongo *uo*: scuole, 5 *bis*^{v}; suoçera, c. 3^{r}; çuoghi, c. 6^{v}.

Da citarsi anche: nuora, c. 3^{r}.

ĕ breve, generalmente conservato anche in sillaba libera: Pero, c. 21^{v}, ecc; ma abbiamo anche spesse volte: Piero, c. 21^{v}, ecc.

Non si dittonga in sillaba chiusa.

Suffisso: arius: maneria, c. 1^{v}; già in latino volgare, *maneries*, c. 1^{v}.

Dittonghi. Abbiamo, cielo, con l'*i*, c. 6^{v}; celo, senza l'*i*, c. 7^{v}.

au, si risolve per *o*: cosa, c. 1^{v}; povero, c. 2^{v}; meloro, se viene da *malus laurus*, c. 3^{r}.

un *au* in *al* in aldù (udito), c. 25^{r}.

Vocali atone:

Il fatto più importante è che caduta le vocali e, quasi sempre figura sostituita con *o*:

onoro, c. 5^{r}; salo, aero, maro, c. 1^{r}; famo, c. 1^{r}, morto, sanguo, c. 2^{r}; tosso, c. 5^{r}; vallo, c. 3^{v}, ecc.

Qualche volta però resta l'*e :* sete, c. 5[r]; odore, c 5[r]; fine, c. 4[r]; nuxe, c. 4[r]; torre, c. 5[r].

I, postonico, non finale, dinanzi a *r* dà *a ;* dataro, c. 4[r]; in altri casi, *e :* portego, c. 3[r]; femena, c. 16[v]. ecc.

Per le vocali protoniche in sillaba iniziale debbo citare dinanzi a nasale lo svolgimento di *e* per *o :* somente, c. 4[v].

Vocale estirpatrice di iato: aiero, c. 1[r], accanto a: aero, c. 1[r].

Consonanti:

P, protonico, e postonico si risolve per *v ;* cevóla, c. 14[v]; scove, c. 5 *bis*[v]; pavolo, c. 7[r]; pevere, c. 4[r]; povero, c. 2[v].

B, protonico e postonico si riflette per *v :* fave, c. 5[r]; rove, c. 4[r]; tavola, c. 3[v]; avero, c. 1[v].

V, postonico cade in : ua, c. 3[r]; si conserva in : nave, c. 2[v].

T, postonico, si conserva in : sete, vita, salute c. 1[r].

Si digrada in : desarmado, c. 5 *bis*[v]; amado, c. 16[v]; fadiga, c. 5[r], menaçadi, c. 17[r]; protonico, tra voc., si digrada e scompare : leamo, c. 1[r]; bateura, c. 2[r]; albergaoro, c. 2[v]; hospeali, c. 2[v], accanto alle forme hospetali, c. 2[v]; arbatura, c. 7[r].

C, postonica, si digrada : figo, c. 4[r]; segura, c. 5[r]; logo, c. 6[v]; çuoghi, c. 6[v]; portego, c. 3[r].

J, iniziale, si svolge per *z* : zoventù, c. 1[r]; zuano, c. 21[v] ecc.; zudei, c. 5 *bis*[v]; zove, c. 5[v]; çogolari, c. 5 *bis*[v].

nei nessi :

DJ, postonico, : orzo, c. 1[v]; verça, c. 5[r]; meço, c. 24[r].

NJ, protonico, : signoria, c. 2[r]; e post : bagno, c. 7[r]; vigne, c. 5 *bis*[r]; castagna, c. 4[r].

TJ, postonico, : piaza, c. 16 *bis*[v].

LJ, protonico, : meioro, c. 24[v], miiari, c. 6[r]; fiiolo, c. 5 *bis*[r], accanto a filioli, c. 5 *bis*[v].

CJ, postonico, : faça c. 1[v].

L, tra vocali, dà *r* in : dataro, c. 4[r].

V, iniziale per *g :* gumero, c. 5[r].

N, intercalato, davanti una fricativa : insivam, c. 1[r].

Gruppi:

CL, GL, PL, BL, FL, iniziali, si risolvono come di consueto: biancho, c. 1[v]; chiave, c. 5[r]; piaza, c. 16 *bis*[v]; fiore, c. 3[v], ecc.

Rileviamo il notevole : biava, c. 2^{r}; e lo svolgimento di GL : ianda, c. 4^{r}, dove, probabilmente, è da vedere nient'altro che un segno grafico per *g* palatile.

CL, postonico, : vermeio, c. 1^{v}.

TL, postonico, : vechia, c. 3^{r}. Citiamo anche : scoglio, c. 2^{r}.

CR, dà *gr* : alegro, c. 4^{v}; agro, c. 4^{v}.

METATESI : prea, c. 4^{v}.

ARTICOLI :

sing. masch. : lo, c. 1^{r}, ecc. ; el. c. 3^{r}, ecc.
genit. : de lo, c. 5^{r}, ecc.; del, c. 3^{r}, ecc.
ablat. : dal, c. 3^{r}.
feminin. : la, c. 1^{r}; ecc.
plur. : i, c. 16 *bis*^{v}; li, c. 1^{v} (de li c. 1^{v}), ecc.

NUMERALI :

maschile : due, c. 1^{v}; dui, c. 1^{r}; du, c. 24^{r}; ecc.
fem. : doa, c. 25^{r}.
a tre a tri, c. 5 *bis*^{r}.
seto, c. 25^{r}.

PRONOMI :

io, c. 1^{v}; eo, c. 2^{v}; me, c. 2^{r}; lo, lu e lui, c. 22^{r}.
tu, ti, c. 25^{r}.

AGGETTIVI POSSESSIVI :

masch. plur. : mei, c. 1^{v}; toy, c. 24^{r}.

SOSTANTIVI :

Il plurale E per I, fenomeno assai frequente nel veneto[1] : vestimente, c. 5 *bis*^{v}; reprensione, c. 5 *bis*^{v}.

SCAMBIO DI DECLINAZIONE : vesta, c. 3^{v}; segura, c. 5^{r}; sanguo, c. 2^{r}.

SCAMBIO DI SUFFISSO : salutevelo, c. 4^{r}; volevole, c. 4^{v}.

VERBI :

PRES. INDIC. : vago, c. 6^{r}; ó, c. 1^{r}; sono, c. 2^{v}; sum, c. 21^{v},

[1] Cf. l'introduzione del Mussafia all'edizione del « *De regimine rectoris* » di fra Paolino.

ecc.: cito anche: voio, c. 25r; soio, c. 24r; veçu, c. 2v; leço, c. 23v.

Infinito: daro, c. 25r; amaro, c. 16v.

Particip. passati; *to*, ca le qualche volta.: amà, c. 16v; aldu c. 25r, abiu, c. 1v, accanti ad, abiudo, c. 5 *bis*v; amado, c. 16v; al plurale: vegnuj. c. 16 *bis*v; batuj, c. 16 *bis*v; accante a menaçadi, c. 17r.

Va rilevato anche il diffuso: fir, infinito, da *fieri*, c. 16 *bis*v; ecc.

Sintassi.

Riguardo alla sintassi, mi basti richiamare l'attenzione su l'impiego della terza persona singolare con soggetto plurale. Tuttavia: insiuam, c. 1r; correno, c. 24r.

Un ultimo punto rimane ancora a chiarirsi: il luogo, cioè, di provenienza del codice.

Le caratteristiche linguistiche, riprodotte più sopra, dimostrano in maniera evidente che il testo deve essere stato scritto nell' Italia settentrionale: basta, infatti, fare attenzione al digradamento delle sorde intervocaliche, al trattamento della consonante j, della vocale e postonica finale, ecc. Ora, quanto facile riesce questa constatazione generica, altettanto difficile è poter fissare con precisione a quale determinata regione il testo appartenga.

A questa difficoltà si urta sempre nella publicazione di testi antichi.

Il Mussafia, publicando i testi antichi veronesi, accortosi che alcuni tra essi avrebbero potuto attribuirsi benissimo così alla Lombardia come al Veneto, propose a fine di spiegare questo notevole fenomeno una sua teoria secondo la quale nella Lombardia e nel Veneto si sarebbe verificata una tendenza artificiale a darci una lingua litteraria e comune, risultante di forme proprie all' una o all' altra regione.

Altri invece vollero spiegare il fenomeno ricorrendo all' ipotesi di un adattamento al proprio vernacolo effettuato dagli amanuensi.

L'Ascoli[1] fece ragione di tutte queste ipotesi dimostrando

[1] Arch. Glott. Ital., I, p. 309, ss.

che alcune forme linguistiche similari (le apofonesi, per es.) sono originarie ed indigene tanto alla Lombardia che al Veneto e vanno anche spesso spiegate con il reciproco influsso tra i vari dialetti, durante il periodo della loro costituzione organica, per cui forme diverse venivano assunte a esprimere lo stesso fatto linguistico. Di queste, ciascun dialetto, man mano che andava specificandosi, ritenne quelle che più rispondevano all' indole propria, eliminando a poco a poco le altre.

Qualunque siano ad ogni modo i coefficienti produttori di questo livellamento, la difficoltà creata dall' assenza di differenziazione nella struttura primitiva dei dialetti settentrionali è tale che il Salvioni afferma che senza il sussidio di testimonianze storiche è pressochè impossibile, nella generalità dei casi, determinare con esattezza la provenienza di un testo [1].

A questa legge comune non si sottrae neppure il nostro : il suo volgare si ritrova pressochè tutto, così nel pianto veneziano della Vergine publicato dal Linder [2], o nella « Cronica degli Imperatori », edita dal Cerruti [3], come nella parafrasi lombarda del « *Neminem laedi nisi a se ipso* », di san Giovanni Crisostomo publicata del Förster [4]. Nonostante però l'incertezza generale delle forme, la maggior parte dei testi racchiudono in sè alcuni sottili fenomeni rivelatori, che permettono allo studioso di fissarne i caratteri specifi.

Così anche riguardo al nostro testo io credo di poter fare ancora un passo innanzi affermando che nel Veneto bisogna rintracciarne la patria.

Infatti non solo l'autore appare dagli esempi del capitolo terzo (c. 10^{r}-c. 15^{r}) avere grande famigliarità con i paesi del Veneto, non solo l'affinità tra il nostro e gli antichi testi veneziani sembra più intima, ma abbiamo ancora delle forme che o sono caratteristiche al dialetto veneto o per lo meno vi sono

[1] Giorn. stor. della letterat. ital., XLIV, 1905, p. 420, ss.
[2] A. Linder., Plainte de la Vierge en vieux vénitien. Upsala, 1898.
[3] Arch. Glott. Ital., vol. III, p. 177, ss.
[4] Arch. Glott. Ital., vol. VII, p. 1, ss.

più diffuse che altrove; così l'impiego della terza persona singolare per la plurale [1], la forma *pi* per *plus* [2], ecc.

Arrivato a questo punto, non mi sembra temerario fare ancora un ultimo passo, affermando che l'origine del nostro testo è da ricercarsi in Verona. Infatti non solo tutti i fenomeni linguistici dà me accennati sono comuni al dialetto veronese, ma il nostro testo volgare ci offre alcune forme che possono considerarsi quasi come caratteristiche di quel dialetto; cito: il fenomeno dell'-o postonico finale [3] e la terminazione *aro* degli infiniti verbali [4].

Di più a Verona ci richiama lo stesso autore il quale nei suoi esempi la cita di preferenza. Più che venti volte è citata Verona nel capitolo terzo ed è generalmente nominata la prima nelle serie di nomi di città [5]; appresso viène Vicenza, citata nove volte.

A Verona finalmente ci riporta un' indicazione esteriore del codice. Infatti nella parte interna dell' ultimo riguardo si trovavano scritte due righe, destinate probabilmente a indicare il proprietario del manoscritto. Disgraziatamente, all' epoca forse del suo trafugamento in Germania, sono state profondamente raschiate, di maniera che appena, è oggi possibile di leggere: *Iste liberfuit.....*; e poi al principio della seconda riga si intravede: *de verona.....*

Dopo ciò, di questa grammatichetta, che possiamo chiamare addirittura latino-veronese, riproduciamo tutti quei frammenti che contengono le parti volgari [6].

c. I^{r}].

Nota, quod sunt quedam nomina masculini generis non declinata in plurali que in his uersibus continentur:

[1] Cf. Arch. Glott. Ital. I, 137; Linder, *l. c.* p. cxv.

[2] Cf. K. von Ettmayer, Lombardisch-Ladinisches aus Südtirol. Estratto dalle *Romanische-Forschungen*, vol. XIII, 2: p, 570.

[3] Cf. Arch. I, p. 307. Meyer-Lübke, I, 307.

[4] Cf. Arch. I, p. 424, note 2; Oehlert, Alte-Verones. Passion. Halle, 1891, p. 58.

[5] Cf. mss. c. 11^{r}, 11^{v}, ecc.

[6] Ho tralasciato di trattare delle relazioni tra la nostra grammatica e gli altri analoghi componimenti del medio evo, perchè intendo occuparmene più diffusamente a proposito della publicazione integrale del testo che spero fare tra breve.

Cum fumo fimus, sanguis cum puluere, limus,
Aer, sol, pontus, cum mundo uisus et ether.

Hic fumus, huius fumi, *lo fumo.*
Hic fimus, huius fimi, *lo fango* sive *lo leamo.*
Hic sanguis, huius sanguinis, *lo sanguo.*
Hic puluis vel puluer, huius pulueris, *la poluero.*
Hic limus, huius limi, *el luamo.*
Hic aer, huius aeris, *l'aero.*
Hic sal, huius salis, *lo salo.*
Hic pontus, huius ponti, *lo maro.*
Hic mundus, huius mundi, *lo mundo.*
Hic uisus, huius uisi, *lo viso.*
Hic ether, huius etheris, *lo aiero.*

Et nota quod quando datur thema per supradicta nomina in nominatiuo plurali, quo carent, debemus recurere ad hoc nomen maneries et ponere in illo casu quem uult uerbum et predicta nomina in genitivo, uel ad nomina adiectiua ponderalia et ponere ipsa cum predictis nominibus in eo casu quem requirit uerbum ut in hoc exemplo : *dui fumy insiuam de caxa toa* debemus dicere : duplex fumus exibat domum tuam, vel dicere : maneries fumi exibat domum tuam.

Nota, quod sunt quedam nomina femini[ni], generis que de usu non declinantur in plurali numero et sunt ista que in his uersibus continentur :

Lux, sitis vel labes, mors, uita, fames, quoque, tabes,
Gloria, fama, salus, humus, pax, cum lue tellus,
Adde senecta senectus, adde iuuentus iuuenta,
Hiis iungas soboles, societur eis quoque proles.

Hec lux, huius lucis, *la luso.*
Hec sitis, huius sitis, *la sete.*
Hec labes, huius labis, *la brutura.*
Hec mors, huius mortis, *la morto.*
Hec vita, huius, uite, *la vita.*
Hec fames, huius famis, *la famo.*
Hec tabes, huius tabis, *la brutura.*
Hec gloria, huius glorie, *la gloria.*
Hec fama, huius fame, *la fama.*

Hec salus, huius salutis, *la salute*.
Hec humus, huius humi, *la terra*.
Hec pax, huius pacis, *la paxo*.
Hec lues, huius luis, *la brutura*.
Hec telus, huius teluris, *la terra*.
Hec senectus, huius senecte.
Hec senectus, p. eodem.
Hec juuentus, huius iuuentutis, *la zouentù*.
Hec juuenta, p. eodem.
Hec proles, huius prolis, *la sciata*.
Hec soboles, huius sobolis, p. eodem.

Et nota quod quando datur thema in plurali numero, quo carent, debemus facere la [c. 1ᵛ] tinum sicut dictum fuit supra in anteriori regula. Ut in hoc exemplo : *io, ò abiu due sete*, debet dicere : ego habui duas maneries sitis, vel duplicem sitis (*sic*).

Nota, quod sunt quedam nomina neutri generis que carent tribus casibus in plurali, scilicet genetiuus, datiuus et ablatiuus et sunt ista que continentur in istis versibus.

Era seu maria, uina, dant, ordea, mela,
Tres, casus iura tibi prebent oraque thura.

Hoc es, huius eris, *l'auero*.
Hoc mare, huius maris, *lo maro*.
Hoc vinum, huius uini, *lo vino*.
Hoc ordeum, huius ordei, *l'orzo*.
Hoc mel, huius melis, *lo melo*.
Hoc ius, huius iutis, *lo brodo*.
Hoc os, huius oris, *la bocha*.
Hoc thus, huius thuris, *lo incenso*.

Et nota quod quando datur thema per predicta nomina in illis casibus quibus carent debemus facere sicut dictum fuit superius in antecedenti regula, ut in hoc exemplo : *de li mei uini l'uno è uermeio e l'altro è biancho;* debemus dicere : maneries mei uini una est alba, reliqua vero vermilia, vel debemus recurere ad casus quos habent et mutare constructionem, ut inter mea aliquid est album aliquid est vermilium. Et nota quod ius habet plures significationes, sed in predicta regula capitur p. *lo brodo*. Unde uersus :

Jus, aqua, ius rectum, ius locus, atque potestas,
Jus ad caponem, ius pertinet ad racionem,
Jus cum brodescit genètivo dativo carescit.

Nota, quod omnia nomina quarte (*sic*) declinationis carent tribus casibus scilicet : genetiuo, datiuo et ablatiuo, preter ista que continentur in istis uersibus :

Sunt res atque dies, acies, facies, speciesque,
Is quoque maneries addatur materiesque.

Hec res, huius rei, *la cosa*.
Hic vel hec dies, huius diei, *lo dì*.
Hec acies, huius aciei, *lo taio del ferro*.
Hec materies, huius materiei, *la materia*.
Hec facies, huius faciei, *la faça*.
Hec maneries, huius maneriei, *la maneria*.
Hec species, huius speciei, *la qualità over la beça*[1] *over le specie*.

Et nota quod quando datur thema quinte declinationis in illis casibus quibus carent, debemus edere latinum ut dictum fuit superius in precedenti regula, ut in hoc exemplo : *De le sperançe alchune è bone, alchune è rie :* Manerierum spei aliqua est bona, aliqua est mala. Et nota quod hoc nomen acies quod est (est) in precedenti regula invenitur *per lo taio e per lo vedere e per la sciera*[2]. Et hoc nomen species inuenitur *per la beleça e per la potentia e per la sapientia e per l'acidente* partium[3] omnium. Unde versus :

c. 2[r]]

Est acies oculi, feri bellique furentis,
Accidit atque potest, species et predicat ornat,
Signat arromata[4] quidem ista vocanda tibi.

Nota, quod omnia nomina metallorum et umidorum non declinantur in plurali nisi : es et metallum et nisi fanpasum,

[1] Così nel cod. Evidentemente va letto : *be[le]ça*.
[2] Nel ms. *scieis*. Circa al suono duro *sci*, si cfr. più sopra *sciata* (schiatta).
[3] Nel m. *pro cui*.
[4] *-ta* pare abraso.

ordeum, furmentum et lupinus, faba, melapopo, unda[1] strectam (?) liquor, uis et mare. Et nota quod quando datur thema in plurali numero per supradicta nomina que carent ipso, debemus componere latinum ut dictum fuit superius in precedentibus regulis, ut in hoc exemplo : *de li olij alchuni dulci alchuni amari :* Manerierum olei aliqua est dulcis, aliqua amara.

Nota, quod sunt quedam nomina que in singulari numero carent nominatiuo et uocatiuo et sunt ista : vicis, necis, precis, dapis, contis, opis, foris, frigis, dicionis, lateris, quampluris, uisceris, uerberis, et tabi, non habent in singulari numero nisi genetiuum et ablatiuum et omnia sunt feminini generis nisi lateris et tabi, que sunt masculini generis et nisi visceris et uerberis, que sunt neutri generis et quampluris quod est neutri generis.

Genetivo : huius uicis, *la volta.*
— huius precis, *la pregera.*
— huius dapis, *la viuanda.*
— huius foris, *la porta.*
— huius frigis, *la biaua.*
— huius quampluris.
— huius uisceris, *lo enteriore.*
— huius necis, *la morto.*
— huius contis, *la scoglio.*
— huius opis, *la uitorio.*
— huius dicionis, *la signoria.*
— huius lateris *lo quarello.*
— huius uerberis, *la bateura.*
— huius tabi, *la sanguo fiacido.*

Et nota quod quando datur thema per predicta nomina in nominatiuo casu quo carent, vel in illis casibus quibus carent, debemus recurere ad hoc nomen maneries et ponere in eo casu quem uult uerbum et predicta nomina in genetiuo casu et possumus etiam alio modo, scilicet recurere ad dictum singularem si habent et ad infinitum illius uerbi quod datur thema, ut in hoc exemplo : *questa uolta me piaxe.* Istam uicem est placere michi, vel maneries istius vicis placet michi :

[1] Ms. *uuda.*

Nota, quod sunt quedam nomina apud antiquos que erant omnis generis sed apud nos perdiderunt neutrum genus et sunt comunis generis et continentur in istis versibus.

Degener et sospes, pauper quoque diues et ospes
Omnis erant generis que sunt comunia nuper
-Tem vel -tes fugiunt neutrum, sed cetera sumunt.

c. 2 v]

Hic et hec degener, huius degeneris, *lo vilano.*
Hic et hec sospes, huius sospitis, *sano e saluo.*
Hic et hec pauper, huius pauperis, *l'omo pouero.*
Hic et hec diues, huius diuitis, *l'omo richo.*
Hic et hec hospes, huius hospitis, *l'omo albergaoro.*
Hic et hec incolumis, et hoc incolume, *l'omo sano e saluo.*
Hic et hec ignobilis, et hoc ignobile, *l'omo vilano.*
Nominatiuo egenus egena egenum, *l'omo pouero.*

Et nota quod licet predicta nomina sint comunis generis possunt tamen iungi cum nominibus neutri generis in quolibet casu, preter quam in genetiuo singulari et preter quam in accusatiuo nominatiuo et vocatiuo, in quibus casibus non possunt iungi cum neutro genere quia quoad uocem et quoad intellectum sunt tamen comunis generis in predictis casibus. Unde si detur thema tale : *eo ueçu uno bello hospeale*, non possumus dicere : video unum hospitalem pulcrum, imo debemus dicere per latinum et hoc potest fieri per latinum et sum, es, est, ut ego uideo unum hospitale quod est diues, et si datur thema in hoc exemplo *quisti dui hospitali sono richi*, debemus dicere : istorum duorum hospitalium utrumque est diues, vel uolumus dicere per ista vocabula : ista duo hospitalia sunt locuplecia.

Nota, quod omnia nomina secunde declinationis sunt masculini generis desinentia in-*us*, ut hic dominus et hic deus preter illa que continentur in istis versibus que sunt feminini generis et sunt ista :

Artus, diptongus, nardus, costusque, fasellus,
Aluus, cristalus, synodus, balamus, quoque uanus,
Carbasus, atque colus, abisus, humus quoque botrus,
His crinus bisus iungantur et ipsa papirus.

Hec artus, huius arti, *una stella.*
Hec diptongus, huius diptongi, *lo ditongo.*
Hec nardus, huius nardi, *unguento.*
Hec costus, huius costi, *una herba.*
Hec faselus, huius faseli, *una pizola naue.*
Hec aluus, huius aluui, *lo uentre.*
Hec cristalus, huius cristali, *lo cristalo.*
Hec synodus, huius synodi, *la congregatione dei chierexi.*
Hec vanus, huius vani, *lo nalo.*
Hec balamus, huius balami, *una generatiom.*
Hec carbasus, huius carbasi, *la uela de la naue.*
c. 3r]
Hec colus, huius coli, *la rocha da filare.*
Hec abisus, huius abisi, *l' abiso.*
Hec humus, huius humi, *la terra.*
Hec botrus, huius botri, *el gram de l'ua.*
Hec eremus, huius eremi, *uno uechio.*
Hec bisus, huius bisi, *la purpura biancha.*
Hec papirus, huius papiri, *la charta, ouer el çogelo.*

Nota, quod omnia nomina quarte declinationis desinencia in-*us* sunt masculini generis, ut hic uisus; preter ista que continentur in istis uersibus que sunt feminini generis et sunt ista:

Porticus atque tribus, nurus, manus, aut annus, idus,
Acus atque specus, penus, domus excipe socrus.
Et pinus cum quercus, ficus quoque dicito laurus.

Hec porticus, huius porticus, *el portego.*
Hec tribus, huius tribus, *la sciata.*
Hec nurus, huius nuri, *la nuora.*
Hec manus, huius manus, *la mano.*
Hec annus, huius annus, *la vechia.*
Et pluralis nominatiuo hec idus genetiuo harum idus *una parte del mundo.*
Hec acus, huius acus, *l'auchia.*
Hec specus, huius specus, *la beltresca.*
Hec penus, huius penus, *la chaneua dal uim.*
Hec domus, huius domus, *la chaxa.*
Hec socrus, huius socri, *la suoxera.*

Hec pinus, huius pini, *lo pino*.
Hec quercus, huius quercus, *la rouere*.
Hec ficus, huius ficus, *lo figo*.
Hec laurus, huius laurus, *lo meloro*.

Et nota quod omnia nomina desinentia in(h)is, habentia duplicem consonantem ante -is vel habentem mm duplicis vel unam ex liquidis vel n ante -is et corripientia penultimam crescentis genetiui sunt masculini generis, ut hic piscis et hic lapis, preter ista que in his uersibus continentur que sunt feminini generis :

Dyploys et cassis, cuspis, capis et clamis, assis,
Aspis, glis et febris, erinis, eumenis, ebris,
Lis, neptis, lactis, pelis, piscisque parassis,
c. 3 v]
Piramis et peluis, tussis, pelis, malapestis,
Restis et oressis, turris, uallis quoque uestis.

Hec clamis, huius clamidis, *lo mantello*.
Hec asis, huius asidis, *la tauola*.
Hec aspis, huius aspidis, *l'aspro sordo*.
Hec glis, huius glitis, *la lapola ouero lo apio*.
Hec glis, huius glissis, *la terra tenaçe*.
Hec febris, huius febris, *la febre*.
Nec { erinis, } { huius } { erinis, *la furia infernale*.
Nec { eumenis, } { huius } { eumenis, p. eodem.
Hec edris, huius edridis, *la loriachessa*.
Hec lis, huius litis, *la briga*.
Hec neptis, huius neptis, *la neça*.
Hec lactis, huius lactis, *la rosella ouero lo fiore*.
Hec polis, huius polis, *la cità*, vel planta.
Hec pissis, huius pissidis, *la busula*.
Hec parasis, huius parasidis, *la scudella*.
Hec piramis, huius piramidis, *lo anello*.
Hec peluis, huius peluis, *la choncha ouer lo baçino*.
Hec tussis, huius tussis, *la tosso*.
Hec pellis, huius pellis, *la pelle*.
Hec pestis, huius pestis, *la pestilentia*.
Hec restis, huius restis, *la soga*.

Hec orresis, huius orresis, *lo incendio de la gola*.
Hec turris, huius turris, *la torre*.
Hec uallis, huius uallis, *la uallo*.
Hec uestis, huius uestis, *la uesta*.

Nota, quod omnia nomina fructuum arborum sunt neutrius generis et secunde declinationis, ut sucinum et hoc malum, preter ista que continentur in his uersibus :

Arboris est omnis fructus generique neutralis,
Preter auelana, nux, glans, castanea, ficus,
Uua, galla, grasulla, amigdula, carica, bacha,
Hic datilus, cedrus, gariofalus atque racemus,
Femina lumea, piper neutrale tenes,
c. 4 r]
Cucumer cum pepo simul dicuntur esse melones.

Hec auelana, huius auelane, *la noxela*.
Hec nux, huius nucis, *la nuxe*.
Hec glanis, huius glandis, *la ianda*.
Hec castanea, huius castanee, *la castagna*.
Hec ficus, huius ficus, *lo figo*.
Hec uua, huius uue, *l'uua*.
Hec galla, huius galle, *la galla*.
Hec grasula, huius grasule, quedam maneries uuarum.
Hec amigdula, huius amigdule, *la mandola*.
Hec caricha, huius cariche, *la figa secha*.
Hec bacha, huius bache, *l'orbaga*.
Hic datilus, huius datili, *lo dataro*.
Hic cedrus, huius cedri, *lo cedro*.
Hic garifolus, huius garifoli, *lo garofalo*.
Hic recemus, huius racemi, *lo raspo de l'uua*.
Hec limea, huius lume, *la lumea*.
Hoc piper, huius piperis, *lo peuere*.
Hic cucumer, huius cucumeris, *lo popone*.
Hic pepo, huius peponis, *lo melone*.

Nota, quod omnia nomina arborum sunt feminini generis et secunde declinationis, ut : hec auelanus,-ni ; preter dumus, rubus, oleaster et piaster, que sunt masculini generis et preter : pinus, ficus, quercus, laurus, que sunt quarte declinationis. Unde uersus de genere :

Feminini generis genus arboris omne teneto
Ni dumus et rubus, oleaster siue piaster.

Hic dumus, huius dumi, *lo castagno*.
Hic rubus, huius rubi, *lo roue*.
Hic oleaster, huius oleastri, *l'oliuo saluaticho*.
Hic piaster, huius piastri, *lo pino saluaticho*.

Nota, quod omnia nomina incerti generis sunt ista que continentur in isto uersu :

Di, cor, si, fi, bu, li, cru, car, ser, pau, tal, dar, mar, bidens et sementis.

Hic uel hec dies, huius diei, *lo dì*.
Hic uel hec cortex, huius corticis, *la scorça ouer la buça*.
Hic uel hec silex, huius silicis, *la prea*.
c. 4 v].
Hic uel hec finis, huius finis, *la fine*.
Hic uel hec bubo, huius bubonis, *lo guffo*.
Hic uel hec linx, huius lincis, *lo lupo çeruero*.
Hic uel hec crimis, huius criminis, *la groppa*.
Hic uel hec cardo, huius cardonis, *lo carichano*.
Hic uel hec serpens, huius serpentis, *lo serpente*.
Hic uel hec panthera, huius panthere, *la pantera*.
Hic uel hec talpa, huius talpe, *la talpa*.
Hic uel hec dalma, huius dalme, *lo dajno*.
Hic uel hec margo, huius marginis, *lo spacio de lo libro*.
Hic uel hec bidens, huius bidentis, *la pegora ouer lo folcone*.
Hic uel hec sementis, huius sementis, *la somente*.

Nota, quod undecim sunt nomina adiectiua que in nominatiuo et acusatiuo singulari uariantur per tres articulos diuisis uocibus et diuisim et sunt ista que in his uersibus continentur :

Campester, uolucer, alacerque, saluber, quoque equester,
Siluester, celeber, acerque, celerque, pedester,
In his bis quinque tenet hic -er hec -is es hoc -e,
Ut summam teneas his omnibus adde paluster.

Hic campester, hec -stris et hoc campestre, *di campo*.
Hic uolucer, hec -cris et hoc uolucre, *uoleuole*.
Hic alacer, hec -cris et hoc alacre, *alegro*.
Hic saluber, hec -bris et hoc salubre, *saluteuelo*.

Hic equester, hec -stris et hoc equestre, *da caualo.*
Hic siluester, hec -stris et hoc siluestre, *de selua.*
Hic celeber, hec -bris et hoc celebre, *honoreuelo.*
Hic acer, hec -cris et hoc acre, *agro.*
Hic celer, hec -ris et hoc celere, *presto.*
Hic pedester, hec -stris et hoc pedestre, *da pe.*
Hic paluster, hec -stris et hoc palustre, *da padulo.*

Nota, quod sunt quedam nomina habentia duplicem terminationem in nominatiuo et uocatiuo casu singulari in his uersibus continentur :

Est arbor, honor, odor et simul adde labor,
Ciner uel uomis, cucumer geminantia puluis,
Bis duo sunt or et os rectos facientia casus.

c. 5 r].

Hec arbor uel arbos, *l'arbore.*
Hic odor uel odos, *l'odore.*
Hic ciner uel cinis, *la cenere.*
Hic cucumer uel cucumis, *lo cocumero.*
Hic honor uel honos, *l'onoro.*
Hic labor uel labos, *la fadiga.*
Hic uomer uel uomis, *lo gumero.*
Hic puluer uel puluis, *la puluero.*

Nota, quod omnia nomina propria locorum sunt feminini generis uel neutri, preter vicus, quod est masculini generis et nomina composita que tenent quod habent in simplicitate. Unde versus :

Femina uel neutra sunt nomina quoque locorum,
Excipiuntur uicus et nomina compositorum.

Nota, quod sunt quedam nomina terminantia acusatiuum singulare in -em et in -im et quedam in -im tantum et que faciunt in acusatiuo in -em et in -im faciunt in ablatiuo in -e et in -i et que faciunt in acusatiuo in -im tantum, faciunt in ablatiuo in -i tantum. Versus :

Turrim, maguderim, burim, tiberimque securim,
Vim, peluim, nauim, tussim, pupim quoque clauim,
His adiungas sitim, cui iungas postmodum restim,
Inuenies turrem ueruntamen atque securem,
Et peluem, nauem, tussem, pupem quoque clauem.

Hec turris, huius turris, *la torre*.

Hic maguder, huius maguderis, *lo torso de la uerça*.

Hec buris, huius buris, *la bora de lo aratro*.

Hic tiber, huius tiberis, *la teuaro de roma*.

Hec securis, huius securis, *la segura*.

Hec uis, accusatiuo uim, vocatiuo vis, ablatiuo ab hac vi, *la força*, et non habet plus in singulari numero, in plurali uero habet omnes casus.

Hec peluis, huius peluis, *la concha*.

Hec nauis, huius, nauis, *la naue*.

Hec tussis, huius tussis, *la tosso*.

Hec pupis, huius pupis, *la popa*.

Hec clauis, huius clauis, *la chiaue*.

Hec sitis, huius sitis, *la sete*.

Hec restis, huius restis, *la soga*.

Nota, quod omnia nomina que faciunt in nominatiuo in neutro genere in -e, faciunt in ablatiuo singulari in -i, ut : hoc mare, ablatiuo : ab hoc mari ; et hic et hec utilis et hoc utile, ablatiuo ab hoc et ab hac et ab hoc utili ; preter : gausape, presepe, cepe et nomina propria locorum ; ut uignale castilione, que faciunt tantum in -e ; unde versus :

c. 5r]

Nomen in -e neutrum sextum dat in -i modo casum,
Gausape, presepe non mutant e neque cepe,
Gausape cum proprijs et non mutare iubeto.

Hoc gausape, huius gausapis, *la touaia*.

Hoc presepe, huius presepis, *la magnaora*.

Hoc cepe, huius cepe, indeclinabile : *la ceuola*.

Nota, quod omnia nomina feminini generis desinentia in -a, descendentia a masculinis mutata -us in -a in datiuo et ablatiuo pluralibus, ad diferentiam suorum mascolinorum, in -abus ut equa, equabus et sic de aliis, preter quam si esset nomen adiectiuum, ut albus, alba, album, quod non facit albabus. Et preter quam si esset res inanimata, ut banchus, bancha, quod non facit banchabus. Et preter quam si esset res que cognosci non posset per sexum, ut columbu, -ba, quod non facit columbabus. Unde uersus :

A ueniens ex-us, sine neutro, transit in abus.
Hec animatorum sunt discernentia sexus.

Nota, quod sunt quedam nomina substantiva, a quibus deriuantur adiectiua prime et secunde declinationis et tercie et sunt ista :

Cera, iugum, limus, animus, colus, arma, bacilus,
Cum norma neruus, cum freno colige frenum.

A cera deriuatur sincerus, -ra, -rum ; et hic et hec sinceris et hoc sincere, quod est dictu : *chiaro.*

A iugum deriuatur bimgus, -ga, -gum, et hic et hec bongus et hoc bonge, quod est dictu : *de dui zoue :*

A limus deriuatur sublimus, -ma, -mum, et hic et hec sublimis et hoc sublime, quod est dictu : *alto.*

Ab animus deriuatur magnanimus, -ma, -mum, et hic et hec magnanimus et hoc magnanime, quod est dictu : *de grande animo.*

A colus deriuatur columus, -ma, -mum, et hic et hoc columis et hoc colume, quod est dictu : *sano et saluo.*

Ab arma deriuatur inermus, -ma, -mum, et hic et hoc inermis et hoc inerme, quod est dictu : *desarmado.*

A bacilus deriuatur inbecilus, -la, -lum, et hic et hec inbecilis et hoc inbecile, quod est dictu : *debile.*

A norma deriuatur enormus, -ma, -mum, et hic et hoc enormis et hoc enorme, quod est dictu : *sença regola.*

c. 5 *(bis)* r]

A neruus deriuatur eneruus, -ua, -uum, et hic et hec eneruis et hoc enerue, quod est dictu : *debile.*

A freno deriuatur efrenus, -na, -num, et hic et hec efrenis et hoc efrene, quod est dictu : *sfrenato.*

A cliuus deriuatur decliuus, -ua, -um et hic et hec decliuis et hoc decliue, quod est dictu : *inclinato.*

Nota, quod nullum nomen proprium declinatur in plurali nisi istis modis, scilicet, diuisione, ut, duo galee ; institutione, ut, pise euenta ; ut, ecce duos petres ; oppinione, ut, duos soles ; translatione de una significatione ad aliam, ut, salomones idest sapientés : cognatione, ut, gualas (?). Unde uersus :

Diuidit, instituit euentam, oppinio transfert,
Pluralis numeri signat cognatio nomen.

Nota, quod sunt quedam nomina masculini generis, que apud modernos tantum pluraliter declinantur et sunt ista scilicet: fori, liberi, manes, penates, etc.

Plurali nominatiuo : hi fori, fororum, tabulata nauium.
— — hi liberi, liberorum, *li filioli.*
— — hi manes, manium, *le anime infernale.*
— — hi penates, penatum, *furie infernales.*
— — hi sales, salium, *li çogolarij.*
— — hi cani, canorum, *li capelli canudi.*
— — hi cases, casium, *le reti.*
— — hi uepres, ueprium, *le uepre.*
— — hi sentes, sentium, *le spine.*
— — hi fasces, fascium, *li onori.*
— — hi canceli, cancelorum, *li canceli.*
— — hi gemini, geminorum, *uno segno celestiale.*
— — hi superi, superorum, *li dei di souura.*
— — hi inferi, inferorum, *li dei di sotta.*
— — hi terni, -ne, -narum, *a tre a tri.*
— — hi quaterni, -ne, -narum, *a quatro a quatro.*
— — hi proceres, procerum, *li baruni.*
— — hi antes, antium, *li campi de le uigne.*

Et nota, quod quedam ex predictorum nominum in frequenti usu inveniuntur in singulari numero, ut, nomina bipartita, scilicet, terni, quaterni, et casses et sentes. [c. 5 (*bis*) v] Unde licet uteremur talibus nominibus in singulari numero peccaremus et alia autem tantum in usu plurali. Unde si datur thema in numero plurali per predicta nomina debemus recurere ad alia uocabula in singulari numero declinata, ut in hoc exemplo : *io ò abiudo uno fiiolo*, debemus dicere; ego habui unum filium et non liberos.

Nota, quod sunt quedam nomina feminini generis tantum pluraliter declinata, scilicet, anchie, brache, cerimonie, delitie, diuitie, argutie, blanditie, exequie; et nomina ciuitatum, ut, pise, tebe, et athene; et nomina librorum, ut, decretales et ysagoge.

Plurali nominatiuo : he anchie, -arum, *li penduni de la ouetula.*
— — he brache, -arum, *le brache.*
— — he cerimonie, -arum, *le obseruantie de li zudei.*
— — he delicie, -arum, *le delicançe.*
— — he argutie, -arum, *le reprensione.*
— — he diuitie, -arum, *le richeçe.*
— — he blanditie, -arum, *le losenghe.*
— — he exequie, -arum, *li offitij de le sepulture.*
— — he eximie, -arum, *le spollie.*
he exquilie, -arum,
— — he excubie, -arum, *le guardie.*
— — he fasimie, -arum, *le chançone che se chanta a li puti de fassa.*
— — he gades, -dium, *li termini de hercules.*
— — he inducie, -arum, *le induxie.*
— — he indume, -arum, *le uestimente.*
— — he insidie, -arum, *li aguati.*
— — he kalende, -arum, *le calende.*
— — he ferie, -arum, *le ferie.*
— — he mine, -arum, *le menaçe.*
— — he manubrie, -arum, *le maneghi.*
— — he nundine, -arum, *li merchati.*
— — he none, -arum, *la nona.*
— — he nuptie, -arum, *le noçe.*
— — he primitie, -arum, *le primitue cosse.*
— — he scole, -arum, *le scuole.*
— — he scale, -arum, *le scale.*
— — he scope, -arum *le scoue.*
— — he tenebre, -arum, *le tenebre.*

c. 6 r]

Plurali nominatiuo : he illecebre, -arum, *i falsi delecti.*
— — he bige, -arum, *lo carro de doe rote.*
— — he trige, -arum, *lo carro de tre rote.*
— — he quadrige, -arum, *lo carro de quatro rote.*
— — he dire, -arum, *le furie infernale.*
— — he ydus, -duum, *una parte del tempo.*

Plurali nominatiuo : he facie, -arum, *li belli costumi.*
— — he fallere, -arum, *le corierte.*
— — he letanie, -arum, *le letanie.*
— — he quisquilie, -arum, *le gusse de le faue.*
— — he decretales, -lium, *lo decretale.*
— — he ysagoge, -arum, *lo libro de aristotile.*

Nota, quod quedam predictorum nominum, licet inuenientur in singulari numero, non debent uti, et si datur thema in singulari, possumus facere per predicta nomina, ut, *io uago a la scola,* ego uado ad scolas.

Nota, quod sunt quedam nomina neutri generis apud modernos tantum pluraliter declinata, scilicet, ylia, arma, açima, castra, chochylia, carmina, menia, milia, magalia, magnalia, papalia, seria et cartesia, tempe, bachanalia et saturnalia.

Plurali nominatiuo : hec ylia, ylium, *li fianchi.*
— — hec arma, -orum, *le arme.*
— — hec açima, -orum, *le cose açime.*
— — hec castra, -orum, *le schiere.*
— — hec conchilia, -orum, *li calcineli.*
— — hec carmina, -num, *li reuolçementi del' aqua.*
— — hec menia, -nium, *li muri.*
— — hec esta, -orum, *li interiori.*
— — hec milia, -lium, *li miiari.*
— — hec magalia, -lium, *le campane*[1].
— — hec magnalia, -lium, *le grande cosse.*
— — hec mapalia, -lium, *le capanne.*
— — hec verria, -orum *le nouelle ouer cosse utile.*
— — hec charchasia, -orum, *le maçarole.*
— — hec tempe, indeclinabile, *li luoghi deleteueli.*
— — hec bachanalia, -lium, *la festa de Bacho.*
— — hec saturnalia, -lium, *la festa de Saturno.*

c. 6 v]

Et nota, quod predicta nomina in predictis significationibus

[1] Nel ms., tra, l'*a* e la *n*, c'è inscritta in alto una piccola *g*, a modo di correzione.

non inueniuntur declinari in singulari numero, et quando datur thema in singulari numero debemus facere per pluralem et debemus recurere ad alia nomina singulariter declinata, ut in hoc exemplo : *la mia arma me piase;* mea arma placent michi.

Nota, quod sunt quedam nomina etheroclita quoad genus que in singulari numero sunt masculini generis, et in plurali neutri scilicet : locus, iocus, sibillus, menalus, tartarus, supparus, infernus, auernus, balteus, pilleus, ysmarus et didimus. Et tria ex predictis nominibus, scilicet, locus, iocus et sibillus, possunt et inueniri masculini generis in plurali, ut hi loci et hec loca. Et quedam sunt que in singulari numero sunt neutri generis et in plurali sunt masculini, scilicet : porrum, filum, frenum, rastrum, celum, pellagus et vulgus; potest tamen inueniri, hi fili et hec fila, hi freni et hec frena. Et quedam sunt que in singulari numero sunt feminini generis et in plurali sunt neutri, scilicet, suppelex, tilis, altilis, arbatus, pergamus, garbasus, intumus, topesta, digesta, retorica, cantica, pascua, georgica, bucolica, çiçania, potest et inueniri çiçanie in plurali. Et quedam sunt in singulari numero neutri generis et in plurali feminini, scilicet : epulum, cepe et balneum, potest tamen inueniri hec balnea in plurali.

Hic locus, -ci, plurali nominatiuo : hi loci et hec loca *lo logo.*

Hic iocus, -ci, — — hi ioci et hec ioca, *li çuoghi.*

Hic sibillus, -li, plurali nominatiuo : hi sibilli et hec sibilla, *li fischi.*

Hic menalus -li, plurali nominatiuo : hi et hec menala, *uno monte.*

Hic tartarus -ri, plurali nominatiuo : hi et hec tartara, *lo inferno.*

Hic supparus, ri, plurali nominatiuo : hi et hec suppara, *l'ornamento de li manegeti.*

Hic infernus, -ni, plurali nominatiuo : hi et hec inferna, p. eodem.

Hic auernus, -ni, plurali nominatiuo : hi et hec auerna, p. eodem.

Hic trenarus, -ri, plurali nominatiuo : hi et hec trenara, p. eodem.

Hic balteus, -tei, plurali nominatiuo : hi baltei, *lo scaçiale.*

Hic pilleus, -i, — — hec pillea, *uno monte.*
Hic ysmarus, ri, — — hec ysmara, *uno monte.*
Hic didimus, -mi, — — hec didima, *uno monte.*
Hoc porrum, ri, — — hi porri, *li porri.*
Hoc filum, -li, — — hi fili et hec fila, *lo filo.*
Hoc frenum, -ni, — — hi freni et hec frena, *lo freno.*
Hoc rastrum, -ri, plurali nominatiuo : hi rastri, *lo rastello.*
Hoc celum, -li, — — hi celi, *lo cielo.*
Hec pellagus, gi, — — hi pellagi, *lo pellago.*
c. 7[r]]
Hec uulgus, gi, plurali nominatiuo : hi uulgi, *lo pouolo.*
Hec suppelex, -lis, — — hec suppelectilia, *la masaria.*
Hec altilis, lis, plurali nominatiuo : hec altilia, *lo celo.*
Hec arbatus, ti, — — hec arbuta, *l'arbatura.*
Hec pergamus, -mi, plurali nominatiuo : hec pergama, *li muri di troia.*
Hec garbasus, -si, plurali nominatiuo : hec garbassa, *la uella de la naue.*
Hec intubus, -bi, plurali, nominatiuo, hec intuba, quedam erba.
Hec topica -ce, plurali nominatiuo : hec topica, *lo libro de aristotile.*
Hec digesta, ste, plurali nominatiuo : hec digesta, *lo digesto de la leye.*
Hec retorica, -ce, plurali nominatiuo : hec retorica, *lo libro de Tulio.*
Hec cantica, -ce, plurali nominatiuo : hec cantica, *lo libro de Salamone.*
Hec pascua, -e, plurali nominatiuo : hec pascua, *la pastura.*
Hec georgica, -ce, plurali nominatiuo : hec georgica, *lo libro de Virgilio.*
Hec bucolica, -ce, plurali nominatiuo : hec bucolica, *lo libro de Virgilio.*
Hec çiçania, -e, plurali nominatiuo : hec çiçania et hec çiçanie, *la çinçania.*
Hoc epulum, -li, plurali nominatiuo : he epule, *le uiuande.*
Hoc cepe, -pe, — — he cepe, *le çeuole.*

Hoc balneum, -nei, plurali nominatiuo : he balnee vel hec balnea. *in singu.*

Nota, quod nomen etheroclitum potest dici quatuor modis, primo modo, quoad genus, ut iisum est supra. Secundo modo, quoad numerum, ut quando numerus pluralis non deriuatur a singulari ut nominatiuo ego et plurali nominatiuo nos. Tercio modo quoad declinationem, videlicet quando nomen est unius declinationis in singulari et alterius in plurali, ut hoc uas, -sis et plurali nominatiuo, nec uasa, -sorum, secunde declinationis et in singulari tercie. Quarto modo, quoad casus, scilicet quando unus casus regulariter non formatur ab altero, ut hic Jupiter, genetiuo huius iouis. Dicitur etiam uerbum etheroclitum quoad personam, scilicet quando secunda persona non formatur a prima, ut sum, es; et dicitur quoad tempus, scilicet quando preteritum non formatur a presenti, ut fero, tuli. Unde uersus:

> Est genus et numerus et declinatio casus
> Nomen etheroliteum reddit tempusque personam.

Nota, quod deriuatio in arte gramatice fit septem modis. Primo modo uoce tantum, ut a lacertus, lacerta. Secundo significatione tantum, ut ab uno, semel. Tercio uoce et significatione, ut ab amo, amor. Quarto adiectione ut a iustus, -sti, addita -tia, fit iustitia. Quinto diminutione, ut a consulo, remota -o, fit consul. Sexto per traslationem de greço in latinum, ut a theus, deus. Septimo per contrarium, ut a luceo, lucus.

c. 7 v°]

Et nota, quod sunt quedam nomina que deriuantur per contrarium, et sunt ista que in istis uersibus continentur.

> Lucus et officium, bellum, libitinaque parca,
> Ista per antifresim sunt dicta nomina quinque.

Expliciunt etheroclita. Deo gratias. Amen.

c. 16 v°]

Nota, quod participium desinens in -ans uel in -ens tria habet vulgaria, ut amans, idest, *l'omo e la femena e la cosa, amando ouer che amaua ouer che ama.* Participium vero desi-

nens in -tus, in -sus et in -xus et in -us tria habet vulgaria, ut amatus, idest *lo homo e la femena e la cosa amado, che ama, ouer che sta amà.* Participium vero desinens in -rus habet etiam tria vulgaria ut amaturus, idest, *l'omo e la femena e lo cosa da douer amaro ouer che amara ouer che dera amaro.* Participium vero desinens in -dus habet etiam tria vulgaria ut amandus, idest, *l'omo e la femena e la cosa da fir ama, ouer che fir ama, ouer che dera fir amà.*

c. 16 *bis* v]

Si non inuenitur participium latinum potest fieri duobus modis, ut *pero amà core*, petrus quem aliquis amauit uel amauerat curit.

Nota, quod quando datur thema per participium desinens in -dus, si participium reperitur latinum potest fieri IIII^{or} modis. Primo modo per participium, ut *Pero da fir amà core*, petrus amandus curit.

Nota, quod quando datur thema per participium quo caremus, aut participium ponatur in consequentia, aut si non ponatur in consequentia tunc debet resolui in uerbo indicatiui modi cum ista coniunctione dum uel postquam uel subiunctiui modi in coniunctione ut in hoc exemplo : *Vegnuy i scolari a la scola el maistro lege* ; dic : postquam scolares uenerunt ad scolas magister legit. Si vero illud participium non ponatur in consequentia tunc recurendum est ad uerbum et hoc relatiuo qui, quod potest esse duobus modis uel verbum et participium habent idem uulgare et tunc relatiuum debet poni in supposito uerbi, ut in hoc exemplo : *i scolari batuj ua a la piaza.* Si vero participium et uerbum non habent idem uulgare tunc relatiuum debet poni in supposito, ut in [c. 17r] hoc exemplo : *i scolari menaçadi ua a la piaza*, dic : scolares, quibus uapulatus fuit magister uadunt ad plateam.

c. 21 v]

Nota, quod quando datur thema in uno accidente ad unum terminum, illic est unica comparatio et debemus componere latinum hoc modo ; quia debemus ponere latinum inter terminos si inuenitur et si non inuenitur, positiuum et magis aduerbium, ut sum fortior te et sum magis pius quam tu uel te ; et si datur tale thema in uno accidente ad duos terminos, ut si dicatur : *io sum più forte de piero che de martim*, illic sunt tres

comparationes que sic demonstrantur, quia primo uolo dicere, *che sia più forte de piero* et sic est una. Secundo, uolo dicere, *che sia più forte de martim*, et sic sunt due. Tertio, *che sia più forte de pero che de martim* et sic sunt tres, quarum due sunt in latino et altera intelligitur quia primo ponitur nomen comparatiuum, postea magis quam inter duos terminos positos in ablatiuo casu et magis quam intelligitur comparatiuus precedens. Unde debet dici ego sum fortior petro magis quam martino et si detur thema in uno accidente ad tres terminos ut si dicatur : *io sum più forto de zuano che de piero che de martim*, illic sunt septem comparationes que sic demonstrantur quia primo uolo dicere, *che sià più forte de zuano*, et sic est una. Secundo, *che sia più forte de pero* et sic sunt due. Tertio, *che sia più forte de martim*, et sic sunt tres. Quarto, *che sia più forte de zuano che de martim*, et sic sunt quatuor. Quinto, *che sia più forte de zuano che de piero*, et sic sunt quinque. Sexto, *che sia più forte de martim che de pero*, et sic sunt sex. Septimo, *che sia più forte de zuano che de pero che de martim*, et sic sunt septem.

c. 22 r]

Et nota, quod termini qui sunt copulati reputantur pro uno et si dicatur : *io sum più biancho de piero de martim*, illic est unica comparatio quia duo termini copulantur pro uno et debet dici sic, ego sum albior petro et sum altior martino.

c. 22 r]

Nota, quod datur thema in uno accidente ad unum terminum illic est unica comparatio sicut dictum fuit superius, et si datur thema in duobus accidentibus ad unum terminum, ut si dicatur : *io sum più biancho che forto de pero*, illic sunt tres comparationes, que sic demonstrantur, quia primo uolo dicere, *che sia più biancho de pero*, et sic est una. Secundo, *che sià più forte de lu*, et sic sunt due. Tertio, *che sia più biancho che forto de lo*, et sic sunt tres et debet sic fieri latinum, quia debent poni illa duo nomina comparatiua que sunt in themate et in medio unum magisquam ut ego sum albior petro magisquam sim fortior eo, et si non inuenitur nomen comparatiuum ponere debemus loco comparatiui positiuum et magis ut ego sum magis pius magis quam rubens petro. Et nota quod si datur thema in tribus accidentibus ad unum terminum, ut si dicatur : *io sum più biancho che sauio che forto de pero*,

illic sunt septem comparationes, que sic demonstrantur, quia primo uolo dicere, *che sia più biancho de piero*, et sic est una. Secundo, *che sia più sauio de lui*, et sic sunt due. Tertio, *che sia più forte de lui*, et sic sunt tres. Quarto, *che sia più biancho che sauio de lui*, et sic sunt quatuor. Quinto, *che sia più che forto de lui*, et [c. 22ᵛ] sic sunt quinque. Sexto, *che sia più sauio che forto de lui*, et sic sunt sex. Septimo, *che sia più biancho che più sauio che più forte de lui*, et sic sunt septem.

c. 22ᵛ]

Et nota, quod si datur thema in duobus accidentibus ad unum terminum, illic sunt tres comparationes, ut dictum fuit superius, nisi quod loco comparatiui debemus ponere uerbum et magis siue minus, ut ego magis quam magis oneror martino et sic de alijs. Et nota quod in talibus comparacionibus terminus potest esse duplex, scilicet, terminus uerbi et terminus comparationis, terminus uerbi est qui determinat uerbum, ut *amo più piero che martim*, tunc est unica comparatio quia est absque termino comparatiui et debet sic dici ego magis amo petrum quam martinum.

c. 22ᵛ]

Nota, quod si datur thema in duobus accidentibus ad duos terminos, ut si dicatur : *io sum più forte che sauio de piero che de martim*, illic possunt esse septem comparationes ; tres sunt in diuersos respectus, nam si uolumus intelligere quod ambo illi termini redantur utrique comparatiuo erunt septem, quod sic demostratur, quia primo uolo dicere, *che io sia più forte de piero*, et sic est una. Secundo, *che sia più sauio de lu*, et sic sunt due. Tertio, *che sia più forte che sauio de lui*, et sic sunt tres. Quarto, *che sia più forte de martim*, et sic sunt quatuor. Quinto, *che sia più sauio de martim*, et sic sunt quinque. Sexto, *che sia* [c. 23ʳ] *più forte che sauio de lu*. Septimo, *che sia più forto che sauio de pero che de martim*, et sic sunt septem. Et debet fieri sic latinum, quia primo debent poni illa nomina comparatiua in eo casu quem uult dicio regens et inter ea unum magis quam et ambo termini in ablatiuo et in medio unum magis quam et sic erunt quatuor et tres intelliguntur quia post magis quam ponitur inter terminos intelliguntur illic tres comparationes et ponuntur unum intelligitur sic, ego sum sapientior magis quam fortior, magis quam sapientior martino,

et si uolumus intelligere primus terminus reddatur primo comparatio et secundus secundo tercio et erunt tres comparationes, que sic demonstrantur, quia primo uolo dicere, *che io sia più sauio de pero*, et sic est una. Secundo, *che sia più forto de martim*, et sic sunt due. Tertio, *che sia più sauio che forto de biaxio che de martim*, et sic sunt tres.....

Nota, quod quando datur thema in uno accidente ad unum terminum per minus, illic est unicha comparatio, ut dictum fuit superius et debet fieri latinum per positiuum et minus, quod valet tantum quantum tuum comparatiuum, et hoc fit quia comparatiuum significans minus non inuenitur, ut, *io sum mem biancho de piero*, debet sic fieri latinum, ego sum minus albus petro; et si datur thema in duobus accidentibus ad unum terminum, ut si dicatur, *io sum mem biancho che mem forto de pero*, illic sunt tres comparationes, ut dictum fuit superius in comparacionibus per magis.....

c. 23^{v}]

Nota, quod si datur thema in duobus accidentibus siue in duobus actibus per magis siue per minus absque termino, illic est unicha comparatio ut si dicatur, *io sum più biancho che forto*, et *io amo mem che non leço*, et tunc debet componi latinum per positium et magis siue per minus aduerbia. Unde debemus dicere, ego sum magis albus et ego magis amo quam legam. Et si datur thema in talibus comparationibus siue in talibus actibus, ut si dicatur, *io sum più biancho che forte che sauio*, et *io leço più che non amo che non corro*, illic sunt tres comparationes que sic demostrantur, quia primo uolo dicere, *che io sia più forto che sauio*. Secundo, volo dicere, *che io sia più biancho che forto*. Tertio, uolo dicere, *che io sia più biancho che non sum forto e più sauio*, et sic debet fieri latinum quia debemus ponère tria magis quam ut ego sum magis sapiens magis quam diues magis quam albus et sic de alijs.

c. 24^{r}]

Nota, quod si datur tale thema : *io sum più richo che non soio*, istud latinum potest fieri per istam dicionem : solito, cum comparatione absque termino, illic est unicha comparatio et possumus uti nomine comparatiuo, quia fit comparatio respectu diuersorum temporum, ut patet dicendo, *io sum più richo che non soio*, illic est unicha comparation, quia volo facere

comparationem de meis diuitijs presentibus ad meas diuitias preteritas et possum dicere duobus modis ut ego sum dicior solito et tunc intelligitur ego sum dicior me solito esse diuite, idest dum eram solitus esse diues, uel alio modo scilicet ego sum dicior quam solito, idest quam preterito tempore. Et si datur thema cum termino ut si dicatur, *io sum più forto de pero che non soio*, hic sunt tres comparationes, que sic demostrantur, quia primo uolo dicere, *che da qui endre era più forte de pero.* Secundo, uolo dicere, *che sia più forto de lui*, et sic sunt due. Tertio, uolo dicere, *che sia più forto de pero che da qui endre* et sic sunt tres et debet sic fieri latinum quia primo debet poni istud nomen comparatiuum cum suo termino et inter terminum et solito unum magis quam et taliter illud comparatiuum non precesit, ut ego sum fortior petro magis quam solito, et sic intelligitur, ego sum fortior petro magis fuerim fortior eo solito.

c. 24 r]

Nota, quod si datur tale thema : *questo vasello è più de meço mem che piem*, hic unum comparatiuum est excessus alterius et potest intelligi duobus modis, scilicet, *che lo* plus sit excessus *de lo mem*, ut dicatur, istud uas est plenum pluri medietate sua minus toto siue sua totale, et possumus intelligere *che lo* minus sit excessus *de lo* plus ut dicatur, istud uas est plenum magis quam ad medium sine medietate minorum quam ad sumum uel minori toto. Et possum etiam facere per uerba secundum diuersos respectus siue intellectus, ut istud uas superhabundat a medio quam uacet a toto, uel istud vas magis vacat a toto quam superhabundet a medio.

Et nota, quod dum volumus intelligere *che lo* plus sit excessus *de li mem* intelligitur, quod modica quantitas uini sit in uase et dum volumus intelligere *che el mem* sit ex [c. 24 v] cessus *del* plus intelligitur, quod modica quantitas vini deficiat in vase et patet recte in cunctibus.

Nota, quod si datur tale thema : *um più de um homo corre.* debet sic fieri latinum, quia primo debemus capere unum nomen comparatiuum quod est in themate et postea suam determinationem cum qua semper est *de dre alche* (*sic*), et illud quod remanet debemus ponere in ablatiuo quia est excessus, ut plures homines homo currunt ; et si datur tale thema : *du più*

de du homini correno, istud latinum potest intelligi duobus modis, quia primo potest intelligi *che lo du* sit terminus comparatus, ut duo plures homines uno currunt, alio modo potest intelligi *che lo du* sit excessus, et hunc debemus dicere, duobus plures homines uno currunt, et si dicatur, *uno mem de du homini corro*, non possumus dicere, uno pauciores homines duobus currunt, quia non *de du uno* est unus et de uno non potest dici pauciores, sed debemus dicere pauciores in plurali numero dum modo illud de quo dicitur sit pluralis numeri. Et si datur tale thema : *tri più de quatro sette homini corre*, debemus capere neutrum et ponere in illo casu quem uult verbum et sibi dicetuare (*sic*) nomen comparatiuum et illum neutrum cum quo semper est *de che* vel et debemus ponere in terminatione comparatiui et aliud quod remanet debemus ponere in terminatione comparatiui et aliud quod remanet debemus ponere in excessu; ut septem homines plures quatuor tribus currunt.

Nota, quod nomen comparatiuum quando ponitur istud vulgare *ly le lo* uel *la* semper importat particionem dum non sint illa que requiruntur in particione, ut in hoc exemplo, *prestame lo meioro de li toy cauagli*, et, *io sum lo meioro scolaro de la mia scola*, et debet tunc nomen comparatiuum determinari per genetiuum, uel per ablatiuum mediante de uel e uel ex, uel per acusatiuum mediante inter, ut, concede mihi meliorem tuorum equorum, et, ego sum melior scolaris nostrarum scolarum, et intelligitur sic : presta mihi unum equum tuorum [1] equorum meliorem aliis, et si diceretur per ablatiuum tunc esset dictum quod tu prestares unum de tuis. Et nota quod huuis modi latinum est abuxio in comparatione de qua dicetur inferius et est consequens et intelligitur scolarium.

Nota, quod si datur thema : *io leço più che non posso*, non de c. 25 r] bet dici latinum, ego lego plus quam posum, quia sequeretur falsa sententia, sed debemus ponere illud quam huic aduerbio comparatiui et illud aduerbium capitur in vi sui positiui et cum abiuxio (?) in significatione, ut ego lego quam plus posum, et sic intelligitur ego lego tam plus, idest

[1] Ms. *Vnorum*.

tam multum quam plus, idest quam multum posum, et de aliis intelligitur, sic ego ueniam quam citius potero, et si datur tale theuma : *io uoio inançi una sperma che hum caualo*, non bene diceretur per magis nec per prius quia sequeretur, quod uelem utrumque, sed debet dici per potius quia est aduerbium eligendi et inuenitur etiam nomine et deriuatur ab isto nomine potis, ut ego uolo potius unam palmatam quam unum equum et possumus etiam dicere per istam dictionem quam, ut uolo palmatam quam equum et tunc est coniunctio electiua quia quam potest esse aduerbium temporis et aduerbium quantitatis et nomen relatiuum et coniunctio electiua. Unde uersus :

Si quam sequteris designat tempus et ista,
Comperat et nomen quam tamen uocat eligit atque.

Nota, quod si datur tale theuma : *dame li dinari che tu me di daro io non te li domandaro pi*, non debet (debet fieri latinum per plus siue per magis, quia sequeretur falsa sententia, videlicet competere contra illos sed non plures, sed debemus dicere per amplius. Et si diceretur, *io ò aldù la lectiom pi che seto uolte*, posumus dicere per aduerbia scilicet ego audiui lectionem plures quam septies, et tale latinum potest dampnari quia adverbia non posunt determirare uerbum modo non determinat, quia male ad hoc dicimus quiod (*sic*) quantum ad modum significandi *lo* septies determinat verbum sed quantum ad significationem determinat *lo* plures qui tantum ualet *lo* septies quantum septem uicibus et erit compositio sic dicendo bene, male. Sed nota quod uolendo figure (*sic*) esse dubium debemus interponere istud adverbium; quam, ut legi lectionem plures quam septies et curit septies determinat unum uerbum legi [1] quod subintelligitur.

Nota, quod quando datur tale theuma : *io ò pi che doa tanti dinari de ti*, debet dici latinum ego habeo plures denarios duplo illorum quos tu habes siue duplo sui, [c. 25 v] et tunc intelligitur denariorum habitorum a se et talis sensus quod si tu habes duos denarios ego habeo plures quatuor, sed non dico quod et si dicatur, *io ò doa tanto pi dinari de ti*, tunc istud *doa tanto* est excesus et debemus dicere ego habeo duplo plures

[1] Mss. *legu*.

denarios illis quos tu habes, et est sensus quod si tu habes duos denarios ego habeo sex Unde scito numero tuorum denariorum statim scitur[1] meus numerus, et sic dicatur absque nomine comparatiuo, ut *io ò doa tanti denari de ti*, non potest dici per quam quia ipse non haberet ad cuius determinationum ueniret, sed debemus dicere isto modo, ego habeo duplum illorum denariorum quos tu habes uel ego babeo denarios in duplo tui.

Nota, qnod si datur tale theuma : *i ò x soldi et du dinari pi ouer du dinari mem*, non possumus dicere per plures nec per pauciores ponendo copulam, quia sequeretur falsa sententia, quia si diceremus ego habeo decem solidos et duobus plures sequeretur quod haberes xx solidos additis duobus denarijs et si dicatur in temate *meno* non debemus dicere per plus nec per minus, sed debemus dicere per citerior quod sunt nomina comparatiua, ut ista hora est ulterior ora tertie et citerior (ora) hora uespertina.

c. 27 r]

Nota, quod nomen superlatiuum uult determinari per genetiuum pluralem uel singularem nominis colectiui et sui generis quando respectiue ponitur, ut ego sum fortissimus hominorum (*sic*) siue istius populi et non bene diceretur ego sum fortissimus petro. Et hoc est quia nomen superlatiuum habet uim nominis comparatiui et de uno non potest fieri comparatio sed debemus dicere quando non habet genetiuum pluralem uel singularem nominis colectiui et sui generis et comparatiuum et multo, ut *io sum fortissimo de marti*, ego sum multo fortior martino et *io sum fortissimo di lioni*, ego sum multo fortior leonibus et non bene diceretur ego sum fortissimus leonum, quia ego non sum de genere leonum.

Antonino de Stefano.

Fribourg (Suisse).

[1] Mss. *situr*.

LA CHRONIQUE FRANÇAISE DE MAITRE GUILLAUME CRETIN

(Suite et fin)

---

20 r°. V. Lothaire se joint aux révoltés. — 20 v°. Violences exercées contre les parents de Bérard. — 21 r°. On décide que la querelle de Louis et de ses fils sera soumise à une assemblée plénière. Les mutins demandent qu'elle se réunisse en France; l'empereur souhaite qu'elle ait lieu en Allemagne. — 21 v°. Son désir, à la fin, prévaut. On enjoint aux nobles et aux prélats d'assister sans armes au plaid. L'abbé Hildo, qui ne tient pas compte de cet ordre, est chassé. — 22 r° et v°. Menées des deux partis. — Après la première séance de l'assemblée, Louis mande Lothaire auprès de lui. Le père et le fils paraissent ensemble à une fenêtre. La foule, qui les juge réconciliés, se livre à des transports de joie et se range du côté de l'empereur. — 23 r°. Les conspirateurs sont punis. L'un d'eux, l'évêque d'Orléans, Théodulphe, est emprisonné à Angers [1].

Mais, par après, Dieu qui jamais n'oublye
Homme contrict, quant de cueur le supplye,
23 v° L'exercita en occupation
Telle qu'on eut de luy compassion,
Comme entendrez s'avez la pacience
De l'escouter. Homme plein de science
Estoit celuy prelat. Or, comme espris
D'affliction en ce qu'avoit mespris,
La exposa son sçavoir en chant d'hympnes
Et beaulx respons. Entre aultres choses dignes
D'acception, il feyt *Gloria laus*
Qu'au jour nommé dimanche des rameaulx

[1] Les événements que Cretin relate dans ce chapitre eurent lieu en 830, et l'incarcération de Théodulphe est, en réalité, antérieure de douze ans. Cf. *Gall. Christ.*, t. VIII, col. 1420.

En saincte Eglise universelle on chante.
Je ne croy point personne si meschante
Et indevote, en contemplant l'effect
De ce beau chant (tant doulcement est faict!)
Qui, par pitié, de l'œil ou cueur ne pleure.
Advint qu'ung jour des rameaulx, a telle heure
Que se faisoit celle procession
Par le clergé d'Angers, la stacion
Ou l'empereur assistoit en personne
Fut faicte au lieu, comme le plus consonne,
Tout droit devant la prison ou, captif,
Estoit celuy povre evesque, actentif
24 r° D'ouyr et veoir l'adoracion faire
Devant la croix. Ce faict, pour satisfaire
A son desir, de haulte et doulce voix
Print a chanter ces beaulx vers, toutesvoys
Ce ne fut pas sans arrouzer sa face
De larme chaulde. Ainsi veult que se face
Tout cueur piteux, desirant avoir d'œil
Signe duquel demonstre en porter dueil.
Ce mot diray affin qu'on le retienne :
Le bon prelat, en chantant celle anthienne,
Ayde receut des esperitz divins,
Par le recit d'aucteurs vrays, non devins;
En leurs escriptz bien autentiques disrent
Qu'anges du ciel a son chant respondirent :
C'est reigle vraye et sans exception
Qu'il fut trouvé digne d'acception.
Quant l'empereur eut la louenge ouye
Donnée a Dieu de pensée esjouye,
Fut si contrict qu'ains aultre chose ouvrer
Le prisonnier envoya delivrer.
Quoy plus? luy fut toute faulte commyse
Entierement pardonnée et remyse.

24 v°-26 r°. VI. Lieux communs : Lorsque la Discorde laisse en paix les hommes, ce n'est jamais pour longtemps. La fortune varie et nos joies ne durent point. L'histoire du Débonnaire le démontre. — 26 v°-27 v°. Il vivait tranquillement sur son trône reconquis, recevait

des ambassades qui lui apportaient de beaux présents, instituait, en dévot personnage qu'il était, la fête de la Toussaint, et ne songeait à nul mal, lorsque, de nouveau... — 28 r°. ses fils se levèrent contre lui.

Peres, gardez de lascher trop la bride
A voz enffentz, car il n'y a remyde :
28 v° S'un pied laschez, ilz en gaigneront deux,
Et ja n'aurez honneur ne plaisir d'eulx.

Le pape Grégoire IV passe les monts. — 29 r°. Il déclare, en arrivant en France, qu'il veut ramener l'union dans la famille impériale. — 29 v°. Réponse de Louis. — 30 r°-31 v°. Le pape se rend chez les mutins, et négocie avec eux. Ils débauchent les partisans de leur père, qui se trouve bientôt sans armée. Il est réduit alors à demander une entrevue à ses fils. Ils consentent. Grégoire devine que cette conférence ne produira rien de bon, et il se hâte de retourner à Rome. — 31 v°-32 r°. L'empereur est reçu par ses enfants d'une façon en apparence respectueuse, mais ils ne laissent pas de le séparer de sa femme, qu'ils exilent à Tortone, et de l'envoyer lui-même au couvent de Saint-Médard, à Soissons. — 32 v°. Cretin déplore cette rigueur.

33 v°-39 r°. VII. Plaintive élégie du Débonnaire. Le chroniqueur lui cède la parole, et il en abuse cruellement.

40 r°-41 v°. VIII. Lothaire réunit une assemblée à Compiègne, et y traîne son malheureux père. Les états décident que l'empereur sera tondu. Faute d'avoir les moyens de résister, il consent et prend le froc. — Lothaire, bien joyeux, s'achemine vers la ville d'Aix.

42 v°-44 r°. IX. Mais la prospérité des méchants est passagère. Effrayé par une faction puissante, et qui juge odieuse sa conduite, Lothaire remet son père en liberté, puis s'éloigne en déclarant n'avoir agi que d'après l'opinion des évêques et des gentilshommes qui assistaient au plaid de Compiègne.

44 v° .....
Et par ainsi la besogne acomplye,
Fut entre mains l'empire restablye
Du bon Loys, qui, pour habit cloistrier,
De chevallier print ceinture et bauldrier,
En lieu de froc et gonne moniale,
Sceptre receut et robe imperiale,
Et, pour couvrir la tonsure du chef

Tripple couronne affublant derechef,
45 r° En belle, grande et notable assemblée,
A cry public et non de force emblée,
(Comme de Dieu et tout le peuple amé)
Vray empereur fut allors proclamé,
Au gré, plaisir, confort, joye et lyesse
Des bienveillantz.....

Lothaire, qui est parti plein de courroux, met le siège devant Chalon, s'en empare, pille l'église de cette ville, et se livre (45 v°) à beaucoup d'autres excès. — 46 r°-47 v°. Pendant ce temps, l'empereur accueille avec bonté ses fils, Loys et Pépin, qui se montrent fort repentants ; il remercie le Seigneur qui lui a rendu le sceptre ; il se divertit quelquefois en chassant. (N. B. Il avait du goût pour ce sport, mais il ne s'y adonnait point d'une manière exclusive, passionnée.)

48 v°. X. Revenu de Tortone, Judith est tourmentée par un gros souci : son époux est déjà vieux ; il a partagé son héritage entre les trois enfants du premier lit; le jeune Charles n'a donc rien à attendre. Afin de lui ménager un protecteur, sa mère eût désiré le placer sous la tutelle de Lothaire. Mais celui-ci prêterait-il les mains à un tel arrangement ? — 49 r° et v°. Le Débonnaire écrit à son fils et l'invite à venir traiter cette question avec lui. Lothaire, qui ravageait pour lors l'Italie, ne se presse pas d'obéir. — 50 r°. Il se décide enfin à se présenter à la cour, et accepte la tutelle de Charles.—50 v°. Nouveau partage de l'empire. — 51 r° et v°. Il lèse les intérêts de Loys, roi de Bavière, qui se prépare à soutenir ses droits par les armes. Néanmoins, comme il apprend que son père lève contre lui de grandes troupes, il feint adroitement de se soumettre.

52 v°. XI. Mort de Pépin, roi d'Aquitaine. — A qui donner sa couronne? On ne tombe pas d'accord sur ce sujet, et l'on choisit l'empereur comme arbitre. — 53 r° Pour traiter ce point litigieux, il convoque une assemblée à Clermont, mais on ne peut, faute de temps, arriver à une solution, car, sur ces entrefaites, le roi Loys excite les Germains à la révolte. — 53 v°. Le Débonnaire conduit son armée contre ces méchantes gens. . Hélas! il était vieux, il était malade, et cette campagne l'acheva.

54 r° Ses pavillons et tentes feyt dresser,
Près la cité de Mayence, en quelque isle
Ou esperoit avoir repos tranquille,

Mais, nonobstant la doulce humanité
De l'aer si doulx, tout plein d'amenité,
Tant fut saisy de l'aygre amaritude,
Qui tost se tourne en amere egritude,
Que la perdit toute force et vigueur,
Par quoy tumba en si forte langueur
Qu'il n'eut de vie esperance certaine,
Et demoura toute une quarantaine
De jours et nuictz en l'extreme danger
Du paz mortel, sans boyre ne manger
Fors le repaz de divine bouthique
Qu'on dict et tient le très sainct viatique
Du sacré corps et sang très precieux
De Jesuchrist, souverain roy des cieulx,
Pour restaurant a l'ame salutaire.

54 v°-55 r°. Le mourant adresse à Lothaire ses recommandations ultimes, puis, l'ayant couronné de ses propres mains, il se met à sourire doucement, en homme que visitent les esprits divins. — 55 v°. Peu après il rendit l'âme, et une comète parut, juste à ce moment, dans le ciel. — 56 r°. Imitez l'empereur Louis! Il fut patient, dévot, et certains de ses actes honorent beaucoup sa mémoire. On doit notamment se souvenir qu'il fit transférer à Saint-Denys les corps des martyrs Hippolyte et Tiburce.

57 r°. XII. Il est notoire que les enfants des rois enterrent avec plaisir leurs parents. — 57 v°. Lothaire se conforme à cette coutume; il ne pleure point le Débonnaire, et s'empresse de chercher querelle à Judith et à Charles. — 58 r°. Bientôt la guerre s'allume entre les quatre frères. Ils forment deux camps, mais de quel côté Loys et Pépin [II] s'étaient rangés, voilà ce que le chroniqueur ne sait point du tout.

Je suis perplex pour la diversité
De noz autheurs : en controversité
D'oppinions, les ungs Lothaire tiennent
Joinct a Pepin d'Aquitaine, et maintiennent
Charles avoir Loys avecques luy.
Sur ce ne suis pour desmentir nulluy,
Mais plusieurs ont escript tout le contraire [1].

[1] Ils ont eu grand tort.

58 v°. Charles réunit des troupes, et il les exhorte à bien combattre. — 59 r°. Elles lui jurent fidélité... On va partir ; on s'équipe.

59 v° Or est saison, quant la trompette sonne,
De preparer les marsiaulx tournoys,
Gentz et chevaulx adextrez au harnoys,
Trousser chanfrains, selles d'armes et bardes,
Mectre en charroy faulcons, canons, bombardes, —
Cloches d'enfer, vulcanistes bastons,
Non pour sonner matines en baz tons,
Mais tant tonner qu'aer fende, terre tremble,
Et que le coup vie a l'ung ou l'aultre emble, —
Lances en main, javelines, passotz,
Picques, pongnars, cuyraces et cuyssotz,
Armetz au chef, gorgerins et barbuttes,
Fortz hallecretz, halbardes, haquebuttes,
Haches, estocz, arbalestes et dardz,
Suyvre guydons, enseignes, estendardz :
60 r° Car il est temps que chacun s'appareille
Monstrer d'effect se la force a pareille
A son heyneux, pour soustenir combact.

Lorsque l'on prétend acquérir de la renommée, il s'agit de ne s'épargner point et de ne pas craindre les horions. — 60 v°. Les deux armées vont à la rencontre l'une de l'autre, et elles traversent les provinces à grand tumulte.

Onques le bruyt de fouldres et tempestes
Ne rendit son pour estonner tant testes
Que le strepit merveilleux et tonnant
Pour l'heure fut tout le monde estonnant,
Car il sembloit que deubst terre a coup fondre,
Et le pays en abisme confondre,
Comme se lors fust sur champs Lucifer,
Accompaigné des sattrappes d'enfer
Aveq Megere et toutes les furyes.
Certes ce sont merveilleuses faeryes
D'infiniz maulx que train de guerre accroist :
Qui ne le voyt bien a peine le croyt!

61 r°. Dans la plaine de Fontenay [Fontenailles], voici les adversaires en présence. — 61 v°-62 r°. Les gens de Charles reculent d'abord, mais il les rallie, les ramène... — 62 v°. Parenthèse : Cretin déplore les querelles des rois.

Princes, helas ! vous acquerez renoms
D'estranges loz, et, par ces deux pronoms
Qui sont *meum* et *tuum*, menez guerre
Pour les pays ungs sur aultres conquerre.
Or plaise a Dieu si bien vous accorder
Qu'en brief puissiez l'unyon recorder
Qui mecte fin a voz querelles telles,
Et qu'alliez tous contre les infidelles !
Diray je ung mot ? Seigneurs, bien mestier est
Que de la foy querellez l'interest ;
63 r° Le temps se perd et l'heure ja moult tarde.
Vous arrestez icy a la moustarde,
Et differez, pour voz telz quelz proffitz,
Garder l'honneur du benoist crucifix.

Description de la bataille. — 63 v°. Suite de la description. Jamais une mêlée ne fut à ce point sanglante. — 64 r°. Il y eut des deux côtés un carnage presque égal. Néanmoins Charles demeura vainqueur. — Et c'est là, note le bon Guillaume, un événement considérable, en sorte que, l'ayant conté, il est à propos de poser la plume un instant, de souffler avant d'aller plus loin.

B. N. fr. 2822.

65 r° [1]. XIII. Après la victoire, Charles le Chauve poursuit Lothaire. — 65 v°-68 r°. Ici, un passage très confus : les frères ennemis bataillent quelque temps encore, puis se décident à conclure un accord. C'est assurément du traité de Verdun que le chroniqueur a voulu nous parler, mais il le place en 846.

68 v°-69 r°. Lothaire partage son royaume entre ses enfants ; il se retire du monde et prend « monial habit ». L'un de ses fils, qui portait le même nom que lui, transgresse la loi de Sainte-Eglise, et veut avoir deux épouses à la fois. Cette prétention plonge Guillaume

[1] Ce volume continue la pagination du précédent. Même observation pour les numéros des chapitres.

Cretin dans une sorte de stupeur ; il qualifie ce prince de *grand folastre*, et ne peut assez admirer qu'un homme souhaite deux femmes, alors qu'il est déjà si désagréable d'en avoir une. — 69 v°. Les prélats, qui avaient autorisé cette bigamie, furent déposés. Quant à Lothaire [II], il fut puni par le ciel de sa conduite *incivile*, et ne tarda pas à mourir misérablement.

Diray je ung mot sur ce qu'ores en sens ?
Desir me prend qu'au propos assocye
70 r° Icy endroict forme de facecye :
Il n'est que bon, sans trop papelarder,
Aulcunesfoiz termes entrelarder
De motz joyeux, pour matiere pesante
Aux auditeurs rendre guaye et plaisante.
Entendez donc, vous aultres mariez
Qui en mesnaige estes tant hariez,
Vous seroit bien a gré la fascherye
Deux femmes prendre, obstant la tricherye
Qu'aulcunes ont ? Sans propoz varyer,
Se l'ung de vous estoit a marier
Vouldroit il pas, estant hors de servaige,
Le reste user de ses jours en veufvaige ?
Tant d'hommes voy que c'est pitié jaloux,
Plus desirantz tumber en piege a loups
Que retourner en celle forte nasse
Dont sont sortys[1] : plusieurs en amenasse,
Qui les vouldroit recevoir a tesmoings.
Nottez pourtant, de femmes n'en dy moings.
Maintes en scay si mal apparyées
Que si souhet de n'estre mariées
A heure et temps leur estoit imparty,
70 v° Cent foiz le jour tiendroient ce party,
Car marys ont de si villaine race
Qu'en eulx n'a bien, beaulté, bonté ne grace.
Mais s'ainsi est (ce qu'advient bien a tard)

[1] L'idée de cette *nasse* symbolique paraît appartenir à l'auteur des *Quinze joyes de mariage*, mais celui-ci déclare, plus subtil que notre rhétoriqueur, que l'homme, bien « embarré » dans le piège, ne demande qu'à y rester, et que « s'il n'y estoit, il se y mectroit a grande haste ».

Qu'ayent tous deux voulloir de telle part
Jusques garder paix et amour ensemble,
Je croy que l'an tout entier ne leur semble
Durer ung jour. Au contraire, quant sont
Si malheureux que riotte et noyse ont
De tel endroict qu'il faille, par l'amorse
Du goust heyneux, desirer le divorse,
La sont logez près les faulxbourgs d'enfer.
Quant femme auroit quatre testes de fer,
On les pourroit plus tost casser et fendre
Qu'elle ne feyst ce qu'on luy veult deffendre.
Femmes en rue et en l'eglise veoir
Scayvent d'attraictz fort doulx monde pourveoir
D'humains plaisirs; ce sont belles noblesses :
Mais a l'hostel semblent estre deablesses.
Marys aussi se montrent fort doulcetz
Devant les gentz, mais infinis procès
Se meuvent lors que, hors de compagnye,
71 r° Sont a privé. Dieu scet la letanye
Qu'on chante! Mais, pour serrer huys et pontz,
A tous versetz sont serviz de respons.
Se le mary sur sa femme crie, elle
Lui scet chanter si haulte kyrielle
Qu'il dict le mot que Villon ne nya.
Quel mot ? *Heureux l'homme est qui rien n'y a!*[1]
Les jouyssantz des belles *Quinze joyes*
De mariaige entendent les montjoyes
De telz plaisirs trop mieulx que ne les scay.
Or reprenons l'endroict que je laissay.

72 r°-73 v°. XIV. A peine Charles le Chauve a-t-il appris la mort de Lothaire II qu'il entre dans le royaume d'Austrasie et s'y établit. Peu après, il consent à partager l'héritage avec Loys le Germanique. En fait, cette dépouille ne revenait ni à l'un ni à l'autre, mais à leur neveu, l'empereur Louis [II]. Ce dernier, dont les droits sont défendus par le pape Adrien d'une manière véhémente, meurt pendant les négociations. Alors Charles se dispose à passer les monts afin d'obtenir du Saint-Siège la couronne impériale désormais sans maître.

[1] *Grand Testament* (édition Jannet), p. 45 et suiv.

Or, cependant qu'il sçaura preparer
Son appareil sans rien desemparer,
74 r° Puisque du vray l'hystoire nous informe,
Icy endroict entendz mectre, par forme
De passetemps, ung petit incident.
Advint ce temps merveilleux accident :
Comme ung estat parfoiz se scandalize,
Les moynes, lors desservantz a l'eglise
De sainct Martin, en la ville de Tours,
L'amour de Dieu ayantz mys aux destours
Par vanité mondaine et orgueilleuse,
Menerent vie infame et scandaleuse.
Ces appostatz pervers, irreguliers,
Prindrent habitz pareilz aux seculliers.
Que diroit on se tel vice laissoye
A reprimer? Moynes porter la soye,
Boucles d'argent pour soulliers falerer,
Bagues aux doigtz, esse ordre a tollerer?
Porter, au lieu d'estamine en chemise,
Fine hollande a corps et manche myse?
Pour la tonssure, acoustrer les cheveulx
En perruquetz, sont ce point lasches veux?
Pour livres veoir, manier dez et cartes,
Et pour jeusner, pastez, flascons et quartes?
74 v° Pour continence et chasteté tenir,
A pain et pot putains entretenir,
Et, pour chanter au chœur la psalmodye,
Rire et baver? — Je supplye qu'on me dye
S'il advenoit qu'en cestes regions
Tel train fut veu en nos religions,
Se devroit pas impugner celle chose?
Excusez moy s'escripre une touche oze :
Ce fut bien faict mendiantz refformer,
Mais cause y eut de matière former
Sur possidentz, et mieulx desserrer bourses
Que les bissacz. Ce sont choses rebourses
Moynes souffrir, ainsi apostatantz,
Matins et soirs tant estre a potz tastantz
Qu'aulcuns ont nez a fleur et poulce d'aulne,

Si dyappré du vermillon de Beaulne,
Qu'onq ne fut mieulx (cela puis bien pleuvyr)
Enluminé B de BEATUS VIR.

75 r° et v°. La justice divine ne laissa pas impunie une aussi fâcheuse dissolution. Excepté un, tous les moines de Tours eurent la peste et moururent. C'est là un fort bon enseignement pour les ecclésiastiques. Puissent-ils ouvrir les yeux à temps !

76 v°-77 v°. XV. Ce chapitre commence par une confession ingénue de l'écrivain. Il sait beaucoup mieux coudre que tailler, ce qui revient à dire qu'il a plus de peine à ordonner son plan qu'à versifier. C'est pourquoi il lui arrive de mettre la charrette avant les bœufs, et la pièce à côté du trou. Il y a, dans son œuvre, des omissions. Et, justement, il en a remarqué une ici même, et il va remédier à ce défaut. Ainsi le lecteur chagrin n'aura plus sujet de critiquer, attendu qu'un mal réparé n'est pas un mal, et que ceux qui perdent, et puis retrouvent, n'ont rien perdu... Qu'avait donc oublié le candide rhétoriqueur? Peu de chose,... seulement les invasions normandes. Il se hâte de les relater, et nous apprend que le roi Charles renvoya dans leur pays ces barbares qui s'étaient emparés de presque toute la terre angevine. Quelques-uns d'entre eux se firent chrétiens; les autres aimèrent mieux « vivre en l'abuz de leurs sectes infectes ».

78 r°-79 r°. Tranquille du côté des Normands, Guillaume Cretin reprend le fil de la narration qu'il avait abandonnée au f° 73 v°, et il rejoint Charles en Italie. Ce prince met en déroute les deux fils du roi de Germanie, son compétiteur, et la dignité impériale lui est conférée. Il donne la lieutenance de l'empire à son beau-frère.

80 r°-81 v°. XVI. Réflexions morales : les rois qui aspirent à s'emparer de l'héritage d'autrui doivent s'attendre à maintes tribulations. Cette vérité est rendue manifeste par l'histoire de Charles le Chauve. Il voulut dépouiller de son domaine l'un de ses neveux[1], et il leva, dans cette intention, de nombreuses troupes. Mais elles arrivèrent exténuées et toutes trempées de pluie en face d'un adversaire attentif et résolu, qui les accueillit si rudement qu'elles furent contraintes de s'enfuir. Charles lui-même tourna le dos. — (82 r°. Parenthèse!... Le chroniqueur déclare que la couardise est chose méprisable, et il flétrit, par voie d'allusion, l'un de ses contemporains, qui, « puis une couple d'ans », conseilla à la gendarmerie française de ne point livrer bataille, alors que l'on avait toutes les chances d'obtenir la victoire,

[1] Le Germanique venait de mourir (août 876), et il s'agit ici de son fils Louis, qui eut, en effet, à défendre ses terres contre Charles.

puisque l'on se trouvait au milieu d'une très vaste plaine, que nos soldats brûlaient d'un beau zèle, et qu'ils étaient (82 v°) huit fois plus nombreux que l'ennemi [1].) — Rejoignons maintenant Charles et les siens : lui, il s'éloigna sain et sauf, mais ses gens (83 r°) furent massacrés en foule; ceux qui perdirent seulement leurs bagages et leurs habits durent s'estimer heureux.

Nouvelle incursion des Normands.

83 v°-85 r°. Mariage de Judith, fille de l'empereur, avec Baudouin, *forestier* de Flandre; cette province est érigée en comté.

85 v°-87 v°. XVII. Le pape demande à l'empereur du secours contre les Turcs. — Démêlés entre Charles le Chauve et l'un de ses neveux, Charlot [2]. Les deux adversaires entrent en campagne, mais, mal renseignés sur leurs forces respectives, ils s'enfuient chacun de leur côté.

> Quelz vaillantz corps ! Leur doibt on reprocher
> Trop estre ardantz pour l'ung l'autre approcher?
> A ceulx ne doibt, qui marchent de mesme ordre,
> Estre imputé eulx voulloir entremordre :
> Ceulx font ainsi qui, doubtantz estre escoux,
> S'en vont fuyantz pour mieulx charmer les coups.

88 r°-89 r°. L'empereur tombe malade à Mantoue; un médecin juif lui donne un remède empoisonné, qui le tue en douze jours. Le cadavre se décomposa si vite qu'on ne put le transporter que beaucoup plus tard à Saint-Denys. — 89 v°. Charles avait offert à cette abbaye

[1] Guillaume Cretin ne se montre pas tendre pour le personnage qui avait retenu, dans la circonstance dont il est ici question, l'ardeur guerrière des Français, et il le nomme brutalement *cazannier*, *asnier* et *cendrier*. Cette véhémence, bien rare chez notre poète, est d'autant plus étrange qu'il adresse cette invective à un seigneur de marque, au maréchal de Châtillon. Ce fut lui, en effet, qui engagea François I^er^, à l'heure où, sur la rive de l'Escaut, il aurait pu écraser l'armée de Charles-Quint, à ne pas commander la charge. (22 octobre 1521.) Si ce déplorable avis n'avait pas été écouté, l'empereur eût perdu *honneur et chevance* à la fois, car « ce jour là Dieu nous avoit baillé noz ennemis entre nos mains, que nous ne voulumes accepter, chose qui depuis nous cousta cher ». (Martin du Bellay, collection Petitot, 1^re^ série, t. XVII, p. 327.) — En notant que l'affaire dont il parle a eu lieu « puis une coupple d'ans », le rhétoriqueur nous fournit, en ce qui concerne la date à laquelle il écrivait, une indication utile, et qui nous permet de placer, vers la fin de l'année 1523, la rédaction de cette partie de la *Chronique*.

[2] Ce nom désigne Karloman, le fils aîné de Louis le Germanique.

des reliques très insignes, et c'est peut-être par lui, et non par Dagobert, que la foire du lendit avait été fondée. Cretin ne s'embarrasse pas de savoir auquel des deux princes il faut attribuer le mérite de cette institution. Une chose très sûre, c'est que l'Eglise en profite : le reste n'importe guère. — Un peu avant sa mort, l'empereur (et il l'a raconté lui-même) eut une vision : il crut être entraîné dans l'enfer, et là (90 r°) il aperçut au milieu des flammes ceux de ses prédécesseurs qui avaient livré leurs sujets à l'insolence de la soldatesque, et quantité de prélats, coupables d'avoir, en leur temps, poussé à la guerre les rois. — 90 v°-91 v°. Charles construit le monastère de Saint-Corneille; il compose un répons que l'on chante encore à l'office des « benoistz sainctz apostres »; il accepte de bon gré une *Vie de saint Germain* écrite en vers héroïques par un religieux nommé Henri.

92 v°-93 r°. XVIII. De ses deux femmes Hermentrude et Richante [Rikhilde], Charles le Chauve eut plusieurs enfants : trois moururent très jeunes, et un autre, qui s'appelait Charles, voulut se mesurer avec un *gentil gendarme* fort expert à la lutte, et fut jeté à terre si lourdement qu'il rendit l'âme. — 93 v°. Charlemaine [Karloman], qui fut, lui aussi, fils de l'empereur, reçut les ordres sacrés : cependant il mena une vie si déréglée, il ourdit tant de complots, que son père le fit dégrader, et ordonna ensuite — car il ne s'amendait point — que ses yeux fussent crevés. Le poète se demande s'il y a lieu d'approuver, ou non, cet acte de paternelle justice. On a le droit d'hésiter, attendu que l'histoire fournit, à cet égard, des précédents fort contradictoires. Et voici d'abord un exemple qui ne plaide pas en faveur de Charles le Chauve :

..... Tel tour ne monstra pas
L'homme de bien qui, aux juges d'Athènes,
Fort supplya de soullaiger en peynes
Le sien filz lors condempné les deux yeulx
Avoir crevez, pour ung caz vicieux
94 r° Par luy commys. Ce dolent et las pere
Leur dit : « Seigneurs, touchant ce mal aspere,
Faictes, sans trop mon filz voulloir grever,
A luy et moy chacun ung œil crever :
Ainsi sera, sur la loy discutée,
Vostre sentence entiere executée,
Et n'y aura matiere de retour. »
Charles le Chauve obmyct faire ce tour.

Oui, mais il peut citer pour sa décharge et le Romain Manlius qui

condamna son enfant *à être tranché et détaillé*, et Saül qui eût sacrifié Jonathas, si les Hébreux (94 v°) n'avaient pas intercédé pour lui, et Romulus qui tua Rémus, et Salomon qui, lui non plus, n'épargna point son frère... Tout cela prouve que Charles le Chauve n'a pas montré, en somme, une sévérité excessive. Et qui sait même (95 r°) s'il n'a pas, en le privant de la vue, rendu service à son fils? Celui-ci, une fois aveugle, a pu changer de mal en bien sa conduite [1], car les yeux ne sont que trop souvent la cause de nos criminelles passions.

L'empereur avait un autre enfant, nommé Louis. Ce fut lui qui eut la couronne. A vrai dire, il craignait grandement l'opposition de Richante et du roi de Provence, Bosso, mais il manœuvra si finement (95 v°) qu'il finit par être sacré à Reims. — (96 r°. Discussion d'un point historique : est-il exact qu'un certain Lothaire régna après Charles le Chauve et avant Louis? Guillaume Cretin repousse cette opinion.)— 96 v°. Deux factions se forment en Italie : l'une se déclare en faveur du roi d'Allemagne, l'autre soutient le roi de France. Les deux rivaux reçoivent des sobriquets désobligeants. Le prince germain est appelé

Charles le gras pour ce qu'estoit ventru ;
Aultres, de cueur et voulloir malostru,
Le roy Loys surnommerent le begue.
Nulle raison y saiche qu'on allegue,
Fors qu'au parler povoit balbucier. —
Si ne me vueil de cela soucier.

97 r°. Le pape Jean VIII se résout à déférer l'empire au roi français, et il irrite, de la sorte, le parti contraire, qui l'oblige à chercher un refuge de ce côté-ci des Alpes.

97 v°-99 v°. XIX. Jean VIII tient un concile en France. — Considérations sur la politique du Saint-Siège ; elle devrait toujours être tournée vers la concorde. — Après avoir placé sur la tête de Louis le Bègue la couronne impériale, le pape retourne à Rome.— 100 r° et v°. Il fait de Charles le Gros un empereur, pour le récompenser d'avoir chassé de l'Italie les Turcs. Voilà donc deux empereurs à la fois. N'était-ce pas un de trop? Cretin pose ce problème, et il finit par conclure (101 r°) que la situation n'était pas trop anormale.

Le roi de France envoie des ambassadeurs demander la paix aux

[1] Cette ingénieuse hypothèse souffre une difficulté : c'est que le pauvre Karloman mourut peu de mois après la peine qu'il avait subie, en sorte que le temps lui manqua pour en recueillir le bénéfice.

Germains. — 101 v° 102 r°. Un traité est signé; ses clauses. — Rien n'est plus avantageux pour un prince que d'être représenté par des personnes modérées et conciliantes.

102 v°. Louis le Bègue meurt en l'année 881 (*sic*).

103 r° et v°. Il laissait sa femme enceinte et deux fils bâtards, en sorte que l'on discuta longuement avant de lui désigner un successeur. Le poète résume les différentes opinions que l'on produisit alors, puis il déclare :

Ce m'est tout ung, mais, ainsi comme ainsi,
Le ventre seul estant lors roy de France,
Tout alla mal.....

Une assemblée réunie à Meaux décida que « ce qui estoit a naistre » ne pouvait être regardé comme *roi*, puisqu'on ignorait à quel sexe appartiendrait l'enfant attendu.

104 v°. XX. Lorsqu'Alexandre mourut, sa femme était grosse, et l'un des chefs Macédoniens, Méléagre, invita le conseil des généraux à élire un régent sans plus tarder[1] : mais cet avis ne prévalut point. — 105 r°-106 r°. En France, beaucoup de seigneurs et de prélats pensèrent comme Méléagre ; ils commencèrent par offrir le sceptre au roi de Germanie, et ils résolurent ensuite, cette combinaison ayant échoué, d'élever au trône les bâtards. — 106 v°. Du reste, ils vécurent peu :

Car nous trouvons Charlemaine, en ung val,
Comme il courut a course de cheval
Pour efforcer une jeune pucelle
Qui devant luy s'enfuyoit, comme celle
Ayant desir garder la dignité
Et tendre fleur de sa virginité,
107 r° Gaigna l'hostel par une basse porte :
Et luy, ainsi que desir charnel porte
Folz amoureux, le cheval tant brocha
Des esperons que la porte approcha,
Et, la entrant a force et par contrainete,
Receut de mort la douloureuse estrainete,
Car tout son corps fut rompu et brisé.

[1] Tout ce passage est médiocrement exact. Voyez Quinte-Curce, X, VI, *ad fin.*

Porte sa fin devoir estre prisé ?
Non. — Mal finit qui tel acte pourchace.

Quant à Louis, il périt d'un coup d'épieu qu'un veneur lui donna par maladresse, en essayant de frapper un sanglier ; le fer entra *comme dans du beurre*...

107 v°-110 v°. Odo [Eudes] s'empare du pouvoir souverain et s'illustre dans une guerre contre les Normands. La naissance de Charles [le Simple], fils posthume de Louis le Bègue, ne le décide nullement à renoncer à la couronne. Soutenu par ses fidèles, il résiste aux partisans du jeune roi. Très longue fut la guerre, et le menu peuple eut infiniment à souffrir de la brutalité des soudards. Mais, au bout de neuf ans, l'usurpateur tomba malade, et, sentant que son heure allait sonner, il manda tous ses amis afin de leur adresser une suprême allocution.

111 v°-113 r°. XXI. Odo commence son discours par un lieu commun : Nous mourrons tous ! et il le continue en avouant que Charles est le vrai, le seul roi..... «... Lors bouche et yeulx clouyt | Si que depuis parler on ne l'ouyt.» Les assistants s'engagent à respecter dorénavant le prince légitime, mais Odo avait un frère, du nom de Robert, qui prononce (113 v°-114 r°) un plaidoyer *pro domo sua*, et ne cache point aux auditeurs qu'il ne serait pas fâché d'être leur maître. On l'écoute froidement, et il n'y a pas lieu d'en être ébahi, car les Français (114 v°) ont une naturelle aversion pour ceux qui jettent le trouble dans les successions dynastiques.

Les Normands envahissent la France. — Prise de Rouen par Rollo. Le chroniqueur nous fournit (115 r°), sur la patrie de ce chef barbare, quelques renseignements géographiques :

Cestuy Rollo, comme par escript voy je,
Estoit natif du lieu nommé Nort Woyge
En Dannemarque . . . . . .

115 v°-116 v°. Autres conquêtes des Normands. — La province de Sens est ravagée. — Un miracle de saint Benoît. — 117 r°-118 v°. Rollo sème partout la terreur. — Siège de Chartres : la ville est sauvée grâce à *la très excellente chemyse de Nostre-Dame*. — 119 r° et v°. Charles le Simple se résigne à traiter avec Rollo. — 120 r°. Et ici se placent, on ne sait trop pourquoi, quelques vers sur l'origine des Normands et sur l'étymologie de leur nom :

Le *nort* est dict vent de Septentrion ;

Man aussi vault autant a dire qu'*homme*.
Assemblez donq, c'est *Normandye*, et comme
On trouve escript aux vrays originaulx,
Normans ce sont gentz septentrionaulx.)

120 v°-121 r°. Guillaume Longue-Epée et le duc Robert. — Lutte de ce dernier contre Charles. — Ce pauvre roi était un « homme de doulce lance », et il tâchait en vain de se défendre contre ses adversaires. — 121 v°-123 v°. De même que les arbres ne produisent pas indéfiniment de bons fruits, et que des rameaux tordus poussent souvent sur un tronc bien droit, ainsi il arrive qu'un père excellent ait une progéniture indigne. Charlemagne siège au point culminant d'une lignée : après lui on va de chute en chute, et l'Histoire passe, avec un chagrin croissant, de Louis le Débonnaire à Charles le Chauve, de Charles le Chauve à Louis le Bègue... Enfin, on rencontre Charles le Simple : il marque, celui-là, le terme de la décadence, car il est impossible d'aller plus bas.

124 v°-125 v°. XXII. Fin de l'histoire du duc Robert : il rassemble une grosse armée et meurt dans une bataille. — Hébert [Héribert] de Vermandois offre l'hospitalité au roi Charles dans l'un de ses châteaux, et l'y retient prisonnier. — 126 r° et v°. La femme du captif, Edith [Odgiwe], cherche un refuge en Angleterre. — Raoul de Bourgogne monte sur le trône. — Mort de Charles le Simple à Péronne, en 926 (*sic*).

127 r° et v°. Digression : les rois français [Est-ce une consolation à l'adresse de François I^er^?] n'ont que faire du titre d'empereur... Othon s'empare de la couronne impériale.

Les païens envahissent la Bourgogne. — 128 r°. Sanglante bataille. — Mort de Raoul.

128 v°-129 v°. Edith revient d'Angleterre avec son fils, Louis *le Transmarin*. On accueille ce jeune prince d'une manière enthousiaste ; on le fait roi, et il épouse une sœur d'Othon, Eugeberge [Gerberge].

130 v°-132 r°. XXIII. De terrifiants présages annoncent une imminente calamité. — Quelques seigneurs d'importance se révoltent contre Louis, mais, soutenu par Othon, il force à l'obéissance les mutins. — Il convoque une assemblée plénière — 132 v°-134 v°. Apercevant, au milieu de l'assistance, son ennemi Hébert de Vermandois, et résolu à punir la trahison commise envers Charles, il feint d'avoir reçu, du roi de la Grande-Bretagne, une lettre sur ce sujet : quel traitement faut-il infliger à un vassal qui invite son suzerain à dîner chez lui, et l'égorge pendant le repas? .. Louis consulte, à ce propos, tous ceux qui se trouvent présents au plaid, et ils répondent d'une seule voix que le meurtrier mérite d'être pendu, et tel est l'avis d'Hébert

lui-même. Alors le roi lui crie : Tu viens, par ta propre sentence, de te condamner !

Se tel dictum fut dur a escoutter
Aux assistentz, plus amer le gouster
Luy deubt sembler, en avalant la poyre
D'estranguillon. Au mont, ce dit l'hystoire,
On le pendit, et encor, comme appert,
Est cestuy lieu nommé le Mont Hebert.
Ainsi au roy ses terres confisquées
Furent des lors au dommaine appliquées.....
Mais neantmoins aucuns hystoriens
De tout cela trouvent n'en estre riens.

135 r°. Cretin avoue qu'il ignore si cette anecdote est véritable ou non. Que chacun en croie ce qu'il voudra ! Lui, il s'en lave les mains.

Assassinat de Guillaume de Normandie.

135 v°-136 v°. Son fils Richard est en butte aux violences de Louis le Transmarin, qui aspire à le dépouiller de son héritage, mais le Danois Aigrot [Haigrold ou Harold] embrasse la cause de l'orphelin, et, débarquant avec de grandes forces, il fait prisonnier le roi de France. Sa femme obtient sa liberté ; il livre son fils en otage.

137 r°. Richard épouse la fille de Hugues le Grand ; elle était dans la fleur de la jeunesse et pouvait «... tenir rencz au pas | Ou coupz mortelz ne se recoyvent pas ».

Mécontent de ce mariage, le Transmarin charge le comte de Flandre, Arnoul [Arnolfe], de pousser contre les Normands le roi de Germanie, Othon. — 137 v°-138 v°. Celui-ci entre en campagne, mais il essaie inutilement de s'emparer de Rouen : son neveu est tué devant cette ville, et il en conçoit un tel chagrin qu'il pense à se venger sur la personne du comte de Flandre. Arnoul prend la fuite en toute hâte.

Mort du roi Louis. Les chroniqueurs ne savent pas bien si c'est en 950 ou en 955 qu'il expira [1].

Quant a cela, n'ayez soing quelle ou quante
Datte ce fut : ce ne vault ung bouton,
Car de chercher cinq piedz en ung mouton
Est temps perdu ; on ne s'en fait que rire.

[1] C'est en 954, le 10 septembre.

139 r° et v°. Il y eut, en ce temps-là, une grande famine dans le royaume. — Louis laisse deux fils, Charles et Lothaire : celui-ci reçoit la couronne, et fait inhumer son père à Saint-Remi de Reims.

140 v°-141 r°. XXIV. La famille de Hugues le Grand ; il partage son héritage entre ses trois fils, Hugues-Capet, Othon, Henri.

141 v°. Guillaume Cretin doit à la lecture attentive des textes une connaissance exacte de la généalogie des princes. Seul, un homme d'étude peut acquérir, sur un tel sujet, des notions claires.

Celui le sçet qui ce baston manye,
J'entendz celuy qui souvent livre tient
Pour lyre au long l'histoire, et la retient.
Homme lisant, ou bien escoutant [1] lyre
Sans retenir, semble son d'une lyre
Qui d'armonye une oreille est persant
Et va, par l'aultre, en l'aer se dispersant.
Qui ne prend goust a ce que lyt, oublye
Aussi leger que vent emporte oublye.
142 r° Soit que lysez ou oyez, eslisez
Loysir pour bien gouster ce que lysez.

Othon [le Grand] s'applique à établir la concorde entre les siens ; il les invite tous à se rendre à Aix, et il leur offre (142 v°) un somptueux banquet, où il fut largement bu. On se sépara très amis. — 143 r° et v°. Et la tranquillité régna jusqu'au moment où un différend vint mettre aux prises Richard de Normandie et Thibaut, comte de Chartres. Ce dernier va trouver la reine Eugeberge, et la supplie de détruire son adversaire par trahison.

O prediteur chestif et malheureux,
Mieulx t'eust valu, comme chevaleureux,
Estre en honneur occiz en la bataille
Que vivre en honte ! Or fault que le bruit aille
Te reprochant le remors qui te mord
Duquel cherchas ton heyneux mectre a mort.
144 r° Qui tant la foy de sa noblesse blece,
L'honneur et pris de gentillesse lesse,
Quant, par tel crime et forffait, effort fait
Rendre en ce poinct homme d'effect deffait.

[1] Ms. : *escoute.*

Lothaire, qui seconde les desseins de Thibaut, lève des troupes en Bourgogne, envahit la Normandie et assiège Bayeux [Evreux]. — 144 v°-146 v°. Richard ne tarde pas à ressaisir l'avantage; il repousse le comte de Chartres, puis il appelle les Danois, et ces barbares dévastent la France si férocement que le roi Lothaire est trop heureux de conclure la paix, en payant les frais de la campagne. — 147 r° et v°. Ah ! l'excellente chose que la paix ! Ceux qui la conseillent aux puissants du monde doivent être bénis. Quant aux hommes qui poussent à la guerre, ce sont, pour les peuples, des artisans de ruine... Le rhétoriqueur ne vise point, en écrivant cela, telle ou telle personne en particulier : « et se quelqu'ung est rongneux, si se gratte. »

148 v°-149 v°. XXV. Mort d'Othon [le Grand]. Son fils, Othon [II] lui succède et révèle tout de suite ses instincts belliqueux, car il cherche querelle à Lothaire, et décide Charles, le frère de ce roi, à venir en Germanie. — 150 r°-151 r°. Il lui cède la Lorraine, que Lothaire envahit aussitôt. Mais, après une guerre où la Fortune se plut à faire éprouver ses caprices aux combattants, cette province fut rendue à Othon.

151 v°. Mort de Lothaire en 986. Louis, son fils, ne lui survit pas longtemps, et *passe le bac sans aviron*. — 152 r° et v°. La couronne appartenait, après ce double trépas, légitimement à Charles, mais, comme il avait accepté la tutelle d'un souverain étranger, les seigneurs refusèrent de lui donner le sceptre, et ils l'offrirent à Hugues Capet. Charles essaya de défendre ses droits. En vain ! Assiégé dans la ville de Laon, il finit par être livré à ses ennemis,— et voilà Hugues-Capet qui règne tout seul en France.

153 r° Or donq, après avoir sçeu diffinir
Une lignée, ay pensé d'y finir
Propoz tenu, pour celle mectre en œuvre
D'Hue Capet: mais, avant que j'y œuvre,
Requier delay et ung peu de repoz
Pour rendre plus mes foibles sens dispoz.
Par trop souvent bender l'arc et l'estendre
Au long tirer, devient debile et tendre,
Selon le mot vulgaire que plyer
Vault mieux que rompre. — Atant vueil supplyer
Mon souverain maistre et seigneur, qui ayme
Lecture ouyr, ce volume cinquiesme
Ore accepter de gré aussi affect
Que d'humble vueil le sien Cretin l'a fait,
Selon son rude et maternel langaige.

Ou faillent bledz pour argent mect l'en gage,
Si rendent grain gerbes trop mieulx qu'espis
Selon raison. C'est pour fin. MIEULX QUE PIS.

* * *

Ici se termine *la Chronique française* due à Guillaume Cretin. Elle a été continuée par un poète dont nous ne savons rien, sinon qu'il avait comme devise : « Autant ou plus. » Voulait-il signifier par ces trois mots qu'il se montrerait au moins l'égal de son très illustre devancier? Je l'ignore, mais une chose est sûre, c'est que si cet inconnu nourrissait, au fond de l'âme, cette prétention qui pouvait paraître, en ce temps-là, exorbitante, il a, par contre, affecté la modestie dans les quelques vers qu'il a écrits en manière de préface. Il confesse qu'il est « trop foible » pour suivre la route *du chantre à langue d'or*, et il conjecture que si le roi lui a commandé, à lui indigne, de mener à sa fin l'œuvre interrompue, il ne doit pas cet honneur à son bien mince talent, mais à ce fait que, depuis plus de deux années, il remplissait auprès de Cretin, fort âgé et presque aveugle, le rôle d'un humble collaborateur. *Je le secourais un peu*, déclare-t-il, et, de la sorte, j'ai vu de quelle façon il nouait les parties de son histoire, et je me suis rendu compte de sa *procédure*[1].

Constatons, pour finir, que la *Chronique française* et le recueil édité par François Charbonnier ne constituent certainement pas l'œuvre entière de Guillaume Cretin. Si jamais il se rencontre un érudit qui ait assez de loisir et d'abnégation pour consacrer au roi de la rhétorique une étude complète et détaillée, il faudra qu'il s'attelle au dépouillement des manuscrits, et ils lui fourniront des pièces que Charbonnier n'a pas connues ou bien qu'il a dédaignées. En voici trois que l'on peut signaler dès à présent. Ce sont 1°) une lettre laudative adressée à Jean Lemaire de Belges[2]; 2°) une sorte de satire dirigée contre les dames de Lyon[3]; 3°) une épître à maître François Robertet[4]. Ces morceaux ont tout juste la même valeur que les autres productions de cet écrivain, attendu qu'il les a rimés selon son immuable méthode, — laborieusement et *pis que mieux*.

Henry GUY.

[1] NOTICES ET EXTRAITS DES MSS. DE LA B. N. ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES PUBLIÉS PAR L'INSTITUT DE FRANCE, t. 33, 2e partie : E. Langlois, *Notices des mss. fr. et provençaux de Rome antérieurs au XVIe s.*, p. 71-72.

[2] Elle a été publiée par Stecher, *Œuvres de Jean Lemaire*, IV, 187-8.

[3] B. N. fr. 1721, fos 48 ro-50 ro.

[4] B. N. fr. 1717, fos 67 ro-68 vo. — Suit la «Responce dudit Robertet audit Crestin».

LA CORRESPONDANCE DE LA VILLE DE PERPIGNAN

DE 1399 A 1450

(Recherches dans les archives municipales de Barcelone)

Depuis longtemps la ville de Perpignan ne possède plus aucun registre de correspondance remontant au moyen âge. Cette correspondance n'a pourtant pas péri tout entière : un bon nombre d'originaux subsistent dans les archives des villes catalanes avec lesquelles les consuls perpignanais étaient en relation, notamment dans la riche collection des *Cartas Comunas* conservée aux archives municipales de Barcelone. Il m'a paru intéressant de relever, dans ce dépôt, les lettres adressées de Perpignan au Sage Conseil pendant la première moitié du XV^e^ siècle [1].

Ces textes, que je transcris ci-après, ne sont pas seulement précieux pour l'étude de la langue catalane à une époque où elle se présente encore dans toute sa pureté. L'historien y trouve à glaner aussi bien que le philologue, et, si l'histoire locale peut y faire son profit de maint détail nouveau, l'histoire générale elle-même ne saurait s'en désintéresser. C'est que l'extension et la vitalité du régime municipal en Catalogne au XV^e^ siècle donnent aux missives des villes catalanes une portée à laquelle les documents français du même genre ne sauraient prétendre. Le *Principat de Catalogne* est alors constitué en un véritable Etat, sous la forme éminemment originale d'une fédération de communes, dont le *Sage Conseil* de Barcelone exerce, pour ainsi dire, la présidence. Dès lors, la correspondance du Sage Conseil et des municipalités catalanes dépasse souvent l'horizon étroit des intérêts locaux; c'est l'intérêt du Principat lui-même qui est en jeu, rien de moins que la vie politique et économique de l'Etat catalan dans les multiples manifestations de son activité. Ce qui frappe dans les lettres

[1] La première lettre est de 1399 : c'est la plus ancienne qu'il m'ait été donné de retrouver. Les *Cartas Comunas* sont rangées chronologiquement et sans classement de provenance dans des portefeuilles dépourvus de numérotation. La date sert donc de cote et en tient lieu.

des Consuls de Perpignan aux Conseillers de Barcelone, c'est justement la cohésion et la solidarité des villes catalanes, et l'on aperçoit, en toute circonstance, le souci de gérer les intérêts communs par l'entente et par l'union, soit qu'il s'agisse de veiller à la défense de la frontière nationale, de sauvegarder le commerce national contre les corsaires, ou encore de maintenir l'intégrité des privilèges et des constitutions séculaires contre les entreprises de la reine et de ses agents.

Joseph CALMETTE.

I

ENVOI DE COMMISSAIRES POUR DÉLIBÉRER SUR LES INTÉRÊTS DU COMMERCE CATALAN

1399, 30 octobre.

Molt honorables e molt savis senyors. Sobre lo loable proveyment que vostres saviesas, axi com de aquelles es propi, han proposat e continuen fer, en reparacio de la mercaderia, massa en les presents terres desusada, segons en vostres lettres a nos destinades es largament exprimit, havem haut nostre general consell e acort, per loqual tots, de .j. voler, a vostres dites savieses notifficam qu'en lo die e loch que per vosaltres seran sobre asso assignats trametrem sens dilacio alcunas persones en tals causes expertes per fer e ordenar, per part nostra, tot quant sera util e necessari en la reparacio e manteniment de la dita mercaderia. E lo Sant Sperit, molt honorables senyors, sia en vostra garda. Scrit en Perpenya a .XXX. de utubre del any M. CCCXCVIIIJ. Los consols de la vila de Perpenya a vostre honor e plaser aparellats.

II

LA VILLE DE PERPIGNAN SE RECOMMANDE A BENANAT GELI

1402, 2 août.

Molt honrat e savi senyer. Nos scrivim als honorables consellers de aquexa ciutat per ardues affers de aquesta vila

al present posada, como degut, en massa gran destruccio, segons aço veurets en les letres que trametem als dits honorables consellers. E per tal, com a nostra salut havem mester bon sforç e presta ajuda de aquexa honorabla ciutat, pregam vos affectuosament que porets e sius plaura sia prest, com la triga sia massa a nos nociva. E sia, molt honrat senyer, lo Sant Sperit vostra garda. Scrita a Perpenya a dos d'agost del any M. CCCC dos. Los consols de la vila de Perpenya a vostra honor aparellats.

Al molt honrat e savi senyer Benanat Geli, scriva de la casa del consell de la ciutat de Barcelona.

III

La situation municipale a Perpignan. la mission de Bérenger d'Oms.

1404, 26 mars.

Molt honorables et savis senyors. Vostres savieses certificham que, segons havem entés, es donat entenent, per alguns qui han cabut en lo regiment d'aquesta vila en lo temps passat, que aci ha gran dems a colpa nostra, tinentse per agreviats de la misatgeria que havem tramesa al senyor rey per be e utilitat d'aquesta universitat e bo e sa enteniment: els se sforcen dir moltes paraules en contrari; pero cresem que sens informacio ledesma noy dariets fe. E apres, senyors, es vengut assi mossen Berenger d'Olms, qui, per part del dit senyor, havent de asso e d'altres fets special carrech, se es interposat entre nosaltres, qui, apresent, havem carrech del regimen de aquells qui fan part e instancia contre aquell, e hauts sobre aço molts rahonaments, es stat offert bestantment per nostra part ab voler del consell, per squivar totes divisions e discordies, de metire los dits debats, que ells hi pretenen, en mans e poder del dit mossen Berenger e al strenyer : ells ho han desviat, segons se pot mostrar clarament, e, attenent que sta per ells e que lo dit mossen Berenger, per part del dit senyor, nos satisfa, en la major part de les coses,

perque havem feta la dita misatgeria, havem deliberat de ferne tornar de present los misatgés, e, de fet, los ne scrivim, e axi mateix, per tolre e cessar per tot nostre poder tota manera de occasio de divis quis pogués seguir entre nos e ells, oferinsnos apparellats d'estarlos a tota raho e justicia, confiants fermament que vosaltres, senyors, sots d'aquesta intencio, perço vos placia que, pus nosaltres fem tal provisio d'escriure en aquells qui son stats trameses al dit senyor per part dels regidors e cessant tota discordia, pusquem tractar e finar de amistat e de bona concordia entre nosaltres, de laqual se spere molts bens a la comunitat o als singlars per ells, e de aço nos offerim apparellats, segons dit es. Molt honorables e savis senyos, vos plasen que fer puxam, som apparellats de complir. E lo San Sperit, molt honorables senyors, sia vostra garda. Scrita en Perpenya a .XXVI. dies de març del any .M. CCC. IIIj. Los consols de la vila de Perpenya, apparellats a vostre plaser e honor.

IV

Le « Pariage » et les privilèges. Appel a la municipalité de Barcelone

1404, 12 juillet.

Molt honorables e savis senyors. Segons tenor de alcunes letres per los honrats consols de mar d'aqueixa ciutat particularment dirigides als honorats en Pere Redon, deffenedor e clavari del pariatge, e consols de mar de la present vila, vosaltres, senyors, com cap del Principat de Cathalunya, segons lohablement havets acostumat, preservar les altres ciutats e vilas, menbres del dit Principat, de totes inquietacions e greuges a ells imposats contre degut, havets aquests dies com no luny passats provehit que l'honrat en Frances Foys, havent sobre aço comissio del senyor rey, ha aci tramesa ab carta revocacio de tot ço que de part sua, en nom del senyor rey, era stat aci provehit en lo fet del dit pariatge, per forma que, oltre tres anys, segons per les forces dels capitols del dit

pariatge ser nos podia, lo dit di[n]er no sia exigit ni cullit, notifficants los dits honrats consols de mar ab lurs sobredites letres, que per la quantitat quis diu resta a pagar dels .XXM. florins assi[gnats] per lo se[cors] de Cerdanya, vostres savieses, en nom de tota la ciutat, havets assegurat de metre... tot ço que per lo dit Principat sia degut en lo damuntdit subsidi, per forma que les ciutats e viles del meteys... o defenedors e clavaris del dit dret no sien inquietats per la dita raho, conclusins los dits honrats consols, ab les lurs dites letres, que prestament totes quantitats peccuniaries pervengudes del dret del dit pariatge, en la collecta del dit deffenedor de aquesta vila, sien als dits honrats consols trameses o en lur nom en certa persona per ells sobre aço eleta en tal forma que prestament pugem finalment e justa provehir, tant en lo fet de la resta del dit secors de Cerdanya, com en satisfer alcuns deutes que son deguts a alguns qui son stats dampnificats tant en Cerdenya com en altra manera per lo dit subsidi.

E considerades les dites coses en les dites letres contengudes, e vits e reconeguts los capitols del dit pariage, havem atrobat que, satisfet e pagat, per lo deffenedor de aquesta vila, la part provenyent a la sua collecta en los dits .XXM. florins, la resta deu assi roman[dre..] en defensio de la mercaderia e ordinacio dels consellers del dit fenedor, affermant que perço en lo dit secors son stades pagades majors qu[an]titats quels dits honrats consols de mar... de voler haver la resposta di[ta], la qual [per] les dites rahons deu assi romandre specialment com... molts assi que satisfaccio... dels dans a ells donats en les man de Cerdanya en lo temps del dit pariatge. Nos empero, honorables senyors, som aparellats fer obligacio ab tota la universitat de aquesta vila, semblant que, per vosaltres... stada feta sobre les dites coses e a vosaltres, per indempnitat de la [di]ta ciutat, per tot ço e quant hi fos [de]gut per [par]t de [a]questa collecta, en manera que vostres savieses conegen que en aço volem vostres vestigies del tot seguir e preservant la dita ciutat... de la forma que havets feta. E la Deitat increada, molt honorables senyors, sia continuadament vostra garda. Scrita en Perpenya a .Xlj. de juliol del any M. CCCC. quatre. Los consols de Perpenya apparellats a vostre pler e honor.

V

COMMISSION FRANCO-CATALANE POUR LA RÉGLEMENTATION DES « MARQUES ».

1404, 15 septembre.

Molt honorables e molt savis senyors. Vostra letra havem reebuda ensems ab un memorial interclus en aquella, per l'onrat en Johan Fabre, sobre lo fet de les marques. E segons vostre letre, apar quel senyor rey, ha supplicacio vostra, ha anullades les primeres commissions fetes a mossen lo governador de Rossello tot sol, a atorgada o ja fermada, servant la pratica antigua, novella comissio al dit mossen lo governador e a dos juristes, .j. de Barcelona per vosaltres, senyors, e. j. d'esta vila per nosaltres elegidors, segons en vostra letra aquestas e altres cos·s sobre aquest negoci largament son contengudes. Don, honorables senyors, r·ponents a vostres letra e memorial, vos sertificam que nosaltres, haut consell e acort sobre aquestes affers, havem elegit de nostra part per jurista l'avocat Enric Guillem Vilanova, licenciat en leys d'aquesta vila, loqual es ja entervengut en aquestes affers, e, haut vostre assentiment, havem acordat ab lo loctinent de mossen lo governador jornada de les revistes ab lo senescal de Carcassona sia en altre terme alongada, segons ell vos n'escriu per sa letra largament. Perque, senyors, placiaus traballar en fer espatxar la dita commissio bastant a conclusio final del negoci e trametre aci per certa persona per tal quen puxa esser trames translat al dit senescal, que la haura ab semblant poder del rey de França. Del fet, senyors, de que escrivits, qu'en Francesch d'Alçamora sia scriva d'aquest negoci, nos plau, pus a vosaltres es placient que y intervynga. Mas nos apar, parlant ab honor de vosaltres, sia a aquest molts qui hi han cabut e encara han entervenir necessariament en los afers, qu'en deja esser remogut en P. dez Camps, notari d'aquesta vila, loqual de molt de temps ensa ha molt treballat e dins e defora en los dits affers, qui son novell acte,

e es estat tostemps present e ha preses tots los processes e scriptures sens profit algu, que encara no han haut res. E sia, senyors, lo San Sperit en vostra garda. Scrita a Perpenya a .XV. de setembre l'any M. CCCC quatre. Los consols de Perpenya a vostre honor apparellats.

VI

Même sujet

1405, 12 août.

Molt honorables et savis senyors. Dies ha que scriviem a les vostres honorables savieses, notificantsvos la jornada quel senescal de Carcassona o son loctinent deven esser en aquesta vila ab los diputats per part dels sotmeses del rey de França per sospendre e levar lo fet de les marques. E com la jornada sia lo .XIX. dia del present mes e sia cert que, si en aquest fet se dona bona fi, axi com creem que fara, si a Deus plau, que s'en seguira profit gran als sotsmeses del senyor rey e del rey de França, e cessaran molts dans e inconvenients que per fet de les marques se porien seguir, per tant, molt honorables e savis senyors, vos pregam que, jurista que devets elegir o qualsevol altre persona per entervenir en aquest negoci elegiats, provehiu que sia aci à la jornada. E ab tant, molt honorables senyors, sia la Santa Trinitat vostra guarda. Scrita en Perpenya a .Xlj. dies d'agost del any .M. CCCC. V. Los consols de Perpenya apparellats a vostre pler et honor.

VII

Même sujet

1405, 13 août.

Molt honorables e molt savis senyors. Apres que vuy vos haguem scrit queus plagués eligir la persona que trametriets a aquesta vila per lo fet de les marques e que cuytas sa venguda (car lo .XVIIIj. dia del present mes hic seria per la dita

raho lo senescal de Carcassona ab aquells qui per la part del rey de França son a aço ordenats), havem reebuda una letra, trellat de laqual vos trametem dins la present, e aparnos que los dessusdits, per la causa en la dita letra contenguda, han mudada la jornada a .XV. de setembre. Pregam vos, molt honorables senyors, que a la jornada vos tingats per dit de trametreich persona certa. E ab tant, sia la Sancta Trinitat vostra guarda. Scrita en Perpenya a .XIIj. de agost del any .M. CCCC. V. Los consols de la vila de Perpenya a vostre plaer e honor.

VIII

Mesures a prendre contre les Corsaires

1405, 3 décembre.

Molt honorables et savis senyors. Notificam a vostres honorables savieses que a nos es stada molt dezplasent e conguxosa la relacio quens han feta los honorables consols de mar de aquesta vila de les noves per los honorables consols de mar de aqueixa ciutat a ells notificades, contenent com diverses corsaris, ab fictes, falses e colorades maneres, han robades moltes mercaderies e robes, sens alguna justa causa o raho, de sotsmeses del senyor rey, e que les dits corsaris fan preparatoris de envasir, combatre, pendre e robar totes fustes que pusquen trobar dels dits sotsmesos, e les mercaderies, robes e altres bens que en aquelles sien a ells matexes apropriar. Per laqual raho, les dits consols de mar, haut sobre las dites coses ab nosaltres ample rahonament, per lo gran, evident e manifest dan e scandol ques segueix per les mals e reprovades obres que fan los dits corsaris, de que son dignes de gran e greu punicio, han convocat consell en loqual son stats presents quaix tots los mercaders e prohomens de la dita vila, losquals han, procedent a matura delliberacio e coloqui entre ells, concordat que son stades eletes .VI. notables persones d'ells matexes, dues de lesquals trametem à les vostres savieses, ço es en Bernat Joan, e N'Johan Tallant, mercaders, per delliberar ab vostres savieses e metre en algun orde que

sia feta pro[visi]o per obviar a [l]a malvada entencio e proposit dels dits corsaris, induits de diabolical sperit, en tant que, migençant vostra bona ordinacio, les fustes dels dits sotsmeses e lurs persones, mercaderies, robes e bens naveguen e pusquen navegar segurament, e aytals malvats corsaris, si fer se pora, hagen e porten la pena que merexen, de fer semblants males obres, e altres n'en prenguen exempli. E com aquexa ciutat sia membre principal de la mercaderia ques fa dins la senyoria del senyor rey, per laqual mercaderia molts bens procehexen a vosaltres, se pertanya assenyaladament, per moltes rahons, consellar e donar e posar tals remedis qui en semblant coses per utilitat de la cosa publica de dit Principat de Cathalunya se pertanye, laqual pren e prindra gran dan si en aquest tan greu e enorme acte nos provesia, sia posat remedi. Per tant, molt honorables senyors, affectuosament vos pregam que ab los dits Bernat Joan e Joan Tallant vullats ymaginar, provehir e metre en orde e donar e administrar les vostres san e bon e proficos consell que en lo dit fet sia donat e posat tal remedi que les dits navilis, persones, mercaderies, robes e bens puxen segurament e sens perill e temença dels dits corsaris navegar. Certificam vostres honorables savieses que nosaltres, en ajudar e donar consell e favor en les dites coses, farem ço que puscam e a nos sia possible e permes, car de aço sera fet servey a Deu e reportara sens tot dupte assenyalat e gran be la dita cosa publica. E ab tant, molt honorables senyors, sia la Santa Trinitat vostra guarda. Scrita en Perpenya a .IIj. dies de dehembre del any .M. CCCC V. Los consols de la vila de Perpenya apparellats a vostre plaher e honor.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE DES REVUES

Revue du Béarn et du pays basque, II, 9. — *H. Courteault* : Le plus ancien cahier des Etats de Béarn, Marsan et Gabardan (mars-mai 1443), p. 389 et 447.

Romania, XXXIV, n° 135. — *A. Thomas* : Le nominatif asymétrique des substantifs masculins en ancien provençal, p. 353 ; — *H. Omont* : Notice sur des feuillets retrouvés du ms. 525 de Dijon, p. 364 ; — *A. Piaget* : « La Belle dame sans merci » et ses imitations (suite), p. 375 ; — *P. Meyer* : Fragments de manuscrits français, p. 429 ; — *J. Derocquigny* : Anc. fr. « besuchier », p. 458 ; — *A. Thomas* : fr. « élanguer, élangueur », fr. dial. « fenerotet », fr. « rancune », anc. fr. « renformer », fr. mod. « renformir », p. 458.

Revista lusitana, VIII. 3 — *J. Leite de Vasconcellos* : Aula de philologia portuguesa, p. 159 ; — *E. Dias* : Notas criticas a textos portugueses, p. 179 ; — *J. Leite de Vasconcellos* : Textos archaicos, p. 187.

Revue hispanique, XII, n° 42. — Inventari dels bens mobles del rey Martí d'Aragó, transcrit per Manuel de Bofarull y Sartorio i publicat per J. Massó Torrents, p. 413.

Romanische forschungen, XX, 1. — *L. Jordan* : Die sage von den vier Haimonskindern, p. 1 ; — *G. Hartmann* : Zur geschichte der italienischen orthographie, p. 199 ; — *F. Luquiens* : The Roman de la rose and medieval castilian literature, p. 284.

XXI, 2. — *K. Lewent* : Das altprovenzalische Kreuzlied, p. 321 ; — *H. Heiss* : Studien über die burleske Mododichtung Frankreichs im XVII. Jahrhundert, p. 449.

Neuphilologische Mitteilungen, n° 6. — *A. Langfors* : Une paraphrase anonyme de l'Ave Maria en ancien français, p. 117.

Bulletin du parler français au Canada, IV, 1 et 2. — Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc., des Canadiens au

XVIII[e] siècle, p. 29 et 63 ; — Les mots populaires dans la littérature canadienne-française, p. 61 ; — Lexique canadien-français, p. 31 et 66.

Annales du Midi, n° 68. — *A. Jeanroy* : Poésies provençales inédites, p. 457 ; — *A. Vidal* : Les comptes consulaires de Montagnac (Hérault), p. 517.

Zeitschrift für französische sprache und litteratur, XXIX, 1 u. 3. — *E. Brugger* : L'Enserrement Merlin. Studien zur Merlinsage. I. Die quellen und ihr verhätnis zu einander, p. 56 ; — *D. Behrens* : Wortgeschichtliches, p. 141 ; — *G. Keidel* : The Foliation Systems of French Incunabula, p 150.

Mémoires de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne, 2[e] série, t. I. — *E. Baichère* : Les noms latins et romans des communes de l'Aude, d'après divers documents du Moyen-Age, p. 74.

Archiv für das studium der neueren sprachen und litteraturen, CXV, 1 et 2. — *E. Tappolet* : Phonetik und Semantik in der etymologischen Forschung, p. 101 ; — *E. Mackel* : Beiträge zur französischen Stilistik und Syntax, p. 124.

COMPTES RENDUS

E. Sheldon. — Concordanza delle opere italiane in prosa e del Canzoniere di Dante Alighieri. Publication de la Dante Society de Cambridge (Massachusetts). *Oxford*, 1905. [VIII-740 p. in-8°].

La « Dante Society » de Cambridge (Massachusetts) date d'environ vingt cinq ans. Elle eut pour premier président Longfellow, l'illustre auteur d'*Evangéline*, qui avait traduit la *Divine Comédie*. Autour de lui se groupèrent de zélés admirateurs de l'Alighieri, qui, soit par leurs travaux personnels, soit en encourageant le travail d'autrui, ont largement contribué à mieux faire connaître aux Américains le grand poète du Moyen-Age. Dès le principe, la Société dépassa les limites de l'État de Massachusetts. En 1888, sur 51 membres, 27 appartiennent à d'autres Etats de l'Union. En 1893, le nombre des adhérents est de 65 ; sur 31 étrangers à l'Etat, 7 résident en Angleterre [1].

[1] Une société, ayant un but tout semblable, l'*American Dante Society*, s'est fondée à New-York en 1890. Son premier *Year Book* (1890-1891) contient deux conférences : « Les maitres de Dante » par Thomas Davidson et « La doctrine du péché chez Dante » par W. T. Harris.

Le caractère éminent de la Société est de s'être proposé un idéal très élevé. Autour de l'œuvre de Dante s'est constituée, durant le siècle dernier, toute une philologie spéciale, très féconde, s'inspirant de l'étude minutieuse des écrits du poète et de son temps. Sa biographie, son commentaire, ont été refaits. Les manuscrits ont été l'objet d'un examen attentif. Editions du texte et des commentaires anciens, traductions plus fidèles, se sont multipliées. En Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, des hommes de très haut mérite ont véritablement renouvelé le sujet par l'étendue et la précision méthodique de de leurs recherches. La Société de Cambridge ne se contente pas de vulgariser de l'autre côté de l'Atlantique les résultats de ce grand labeur. On lui doit des œuvres originales dont certaines sont très importantes.

En première ligne on doit citer la Concordance de la Divine Comédie publiée en 1888 par le professeur Fay aux frais de la Société. Plus tard parurent : Butler, traduction annotée de l'*Enfer*; Norton, traduction de la « Divine Comédie » (Boston, 1891 et suiv.) et de la « Vie Nouvelle » (Boston, 1892) ; Latham, traduction de onze lettres de Dante, etc.

Pour répandre le goût de la lecture et de l'étude de Dante, la Société a souvent mis au concours, entre les étudiants et gradués de Harvard et des autres Universités des Etats-Unis, quelques questions obligeant à un effort de réflexion et de critique. Voici celles qui furent posées pour l'année 1892-1893 :

1° Comparer le système des péchés que Dante suit en Enfer et en Purgatoire et en expliquer les apparentes différences dans les deux royaumes ;

2° Qui était la Mathilde du Paradis Terrestre et quel est son caractère allégorique et symbolique;

3° De la connaissance que les écrivains anglais de Chaucer à Gray ont eue de la Divine Comédie.

En 1891, le prix Timmins fut décerné à une dame : Lucy Allen Paton, pour un mémoire sur la personnalité de Dante : *the personal character of Dante* [1]. Il a été publié dans le Bulletin de la Société qui néanmoins est plutôt consacré à la réimpression de documents rares.

L'organisation d'une section réservée à Dante dans la Bibliothèque du Collège de Harvard a été une des mesures les plus utiles. A en juger par les indications figurant à l' « Annual Report » de la Société

[1] Le titre complet est : *The personal character of Dante as revealed in his writings by Lucy Allen Paton, being the essay by a member of the school for the collegiate instruction for women, in Cambridge, Mass., to which* The Sara Greene Timmins prize *was awarded in* 1891.

pour les seules années 1888, 1893, 1893, cette collection est déjà extrêmement riche. En 1888, elle comptait plus de mille volumes. Pour 1892, le nombre des titres d'ouvrages ou d'articles de périodiques, relatifs à Dante, reçus à la Bibliothèque, est de 172 (« à peu de chose près le même que l'année précédente ») : 52 représentent les acquisitions faites sur les fonds de la Société; 53 sont des dons d'auteurs, d'éditeurs, d'amis de la Société ; les autres ont été achetés par la Bibliothèque. Pour 1893, les chiffres correspondants sont 154, 10, 60. La collection est non seulement à la disposition des étudiants de Harvard et des sociétaires résidant à Cambridge, mais le prêt des ouvrages est accordé aux sociétaires non résidants.

La constitution d'une telle Bibliothèque spéciale, formée et accrue par l'accord de la Société et de l'Université, est en soi un bien considérable : l'on y reconnaît cette union de l'initiative hardie et de l'esprit pratique qui caractérise la jeune et active civilisation des Etats-Unis. Bien des romanisants d'Europe envieront aux étudiants de Harvard un aussi précieux instrument de travail.

Le catalogue de la collection se forme année par année, grâce à l'insertion à l'*Annual Report* de la liste, dressée avec toutes les indications nécessaires, des acquisitions nouvelles.

N'est-il pas intéressant de voir au pays que colonisèrent jadis les farouches puritains [1], un tel effort pour s'assimiler la poésie du plus grands des Latins, de celui dont l'œuvre, de prime-abord, semblerait ne devoir provoquer chez les descendants des passagers du *May-*

[1] L'éducation nationale a dû longtemps se ressentir de l'influence du rigoureux *Code Bleu*, dont il suffirait de citer l'article 31 : « Il est défendu à tout le monde de lire la liturgie anglicane, de fêter la Noël, de faire des pâtés de hâchis (*mince-pies*), de danser et de jouer de tout instrument, le tambour, la trompette et la guimbarde exceptés. » On faisait grâce aux instruments mentionnés dans la Bible! La peine de mort frappait le *quaker* obstiné tout comme le sorcier. Dans *Woodstock*, ce roman de Walter Scott, où est si bien tracé le portrait de Cromwell, les discussions entre presbytériens, indépendants et cavaliers donnent mieux, me semble-t il, que *Old Mortality*, l'image de la phraséologie de ces temps étranges; mais les émigrants, dans leur exil, n'emportaient avec eux que la Bible dont ils étaient incapables de comprendre les grandioses beautés. Tout se répète, et l'on a parfois sous les yeux des exemples auxquels on ne songe point. Après la révocation de l'édit de Nantes, quelques centaines de calvinistes, conduits par un neveu de l'amiral Duquesne, cherchèrent un asile au Sud de l'Afrique. Leurs descendants n'ont rien gardé de la mère-patrie, sont revenus à la vie patriarcale, et naguère, par leur ténacité héroïque, ont fait l'admiration du monde.

flower, chez les lecteurs assidus de la Bible, qu'un sentiment de répulsion? Mais depuis cette année de 1639, où le ministre Jean Harvard fonda et dota de 800 livres sterling le collège qui porte son nom, où pour la première fois une presse fut mise en mouvement à Cambridge, un désir intense s'est peu à peu dégagé dans le sein de ce peuple que l'argent et le travail, *money and business*, semblaient avoir accaparé pour des siècles encore, celui de puiser l'art et la poésie aux sources vives de la grande tradition européenne.

La Concordance de la *Commedia* de M. Fay avait rendu des services qui ont fait sentir plus vivement la nécessité d'un livre analogue pour les autres œuvres italiennes du poète. M. Sheldon a eu raison de nous le donner. Il a tenu à bien mentionner que la collaboration de M. A.-C. White lui a été fort utile. Les œuvres latines n'ont pas été comprises dans le plan de l'auteur. Elles méritent en effet de faire l'objet d'un livre distinct.

M. Sh. a suivi le texte des œuvres de l'Alighieri qui a été publié par M. Moore (Oxford, 2e éd. 1897; 3e éd. 1904).

Les mots sont rangés dans l'ordre alphabétique; les citations forment deux séries, le haut des pages étant attribué à la poésie et le bas à la prose. Les citations sont placées dans l'ordre du texte original.

L'ordre des œuvres poétiques est : *Canzoni, Sestine, Ballate, Sonetti, Salmi penitenziali, Professione di Fede.*

Ces quelques indications suffisent pour montrer comment est distribuée la matière dans cet ouvrage considérable, répertoire consciencieux et complet, qu'il faudra consulter pour peu que l'on étudie la langue et les œuvres de Dante. Les principaux mérites à souhaiter dans un livre de cette nature sont la clarté et l'exactitude, mais celui d'une bonne disposition typographique n'est pas moins désirable. A ces derniers points de vue, la Concordanza de M. Sh. aura sûrement l'approbation de tout critique impartial : elle est appelée à occuper une place très honorable dans la liste des ouvrages consacrés à nous faciliter l'intelligence de l'œuvre du grand poète [1].

[1] Dans quelle mesure les grands poètes peuvent-ils être vulgarisés avec succès à l'étranger? Un de ceux qui ont fait le plus pour la littérature italienne répondait de façon peu encourageante : « A. Gaspary, dans une lettre à F. de Sanctis du 22 mai 1877, publiée dans le journal napolitain *La Tavola Rotonda* (ann. III, nos 26-29) émet ce jugement remarquable sur le culte de Dante en Allemagne : « L'œuvre de Gœthe » ne sera comprise chez vous que par les esprits d'une culture raffinée, » comme il en est chez nous pour la Divine Comédie. En dépit de toutes » les fatigues, de tous les commentaires, de tous les efforts de la science, » l'œuvre de Dante est toujours la propriété intellectuelle d'un petit » nombre. Le reste l'admire en paroles (*a frasi*) et enrage souvent en

Je n'ose dire qu'elle remplira parfaitement l'attente que le titre pourrait provoquer. Il ne s'agit pas ici d'une concordance à déterminer entre les pensées de Dante, mais d'une notation exacte des mots encadrés d'une partie très courte du texte avec renvoi au passage d'où la citation est extraite. L'on a ainsi sous les yeux les éléments qui permettent de comparer les divers emplois du mot. C'est déjà beaucoup, et aller au delà eût été s'engager dans une entreprise d'un caractère tout différent et d'une valeur scientifique moins certaine. Ici s'applique fort bien le proverbe : à chaque jour suffit sa peine. La tâche que l'auteur s'était tracée était aussi étendue que difficile. L'on est heureux de reconnaître qu'il s'en est acquitté avec le soin le plus méritoire.

Ce n'est point que ça et là l'on ne trouve l'occasion d'objection légère. Je me bornerai à noter quelques endroits où l'on jugera peut-être qu'une correction serait désirable.

Vers la fin de la *Canzone* sur la Noblesse, que Dante donne et commente au *Traité* IV du *Convito* (*Le dolci rime d'amor ch'io solia*), il dit :

> E gentilezza dovunque è virtute,
> Ma non virtute ov' ella;
> Siccome è 'l cielo dovunque la stella,
> Ma ciò non e converso.

Le sens littéral est : « La noblesse est partout où est la vertu, mais la vertu n'est point partout où est la noblesse ; tout comme le ciel est partout où est l'étoile, mais la réciproque n'a pas lieu. » Moore imprime « è converso » ; Fraticelli estime que « e converso » est une locution latine. Je crois, en effet, que Dante, grand admirateur de la logique, avait noté que la proposition affirmative universelle ne se convertit pas exactement [2] et que dans le passage correspondant du *Convito* (IV, 19) il a éprouvé un très vif plaisir à démontrer la richesse de sa distinction et la beauté de la comparaison qu'il établit

» secret d'être obligé de dire ce qu'il ne pense point. » *Bulletino della Società dantesca italiana*, ott. 1893, p. 24. Mais l'on est en droit d'espérer davantage d'une nation jeune, sans passé qui l'enchaîne. D'ailleurs, le sentiment religieux, si vivace aux Etats-Unis, y assurera de plus en plus des lecteurs à la *Commedia*.

[1] Sheldon. *Concordanza*, p. 142, v. converso (2).

[2] A converti donne I, c'est-à-dire une particulière affirmative : *tout homme est mortel; quelque mortel est homme*. Le caractère d'universalité du sujet disparaît dans la proposition ainsi convertie et elle n'est pas exactement réciproque. Cf. *Logique de Port Royal*, II[e] Partie, ch. 14.

entre le ciel et la noblesse. Quels mots emploie-t-il à cet endroit? *E non è questo vero e converso* : « et ceci n'est pas vrai par réciproque. » M. Sheldon reproduit au bas de la page (citations empruntées aux ouvrages en prose) ce passage ainsi orthographié, sans s'apercevoir que le *Convito* répète ici purement le texte de la *Canzone* avec addition du mot *vero*, et que la leçon de Fraticelli [1] y trouve sa confirmation. Cette contradiction remonte au texte de Moore que M. S. a pris pour base.

Au mot *Ortensio* l'on trouve : *Maritossi ad Ortensio.* Le mérite de la brièveté est en lui-même très grand et dans cet ouvrage il était plus indispensable qu'en tout autre. Mais il y avait place pour plusieurs mots de plus, et un mot suffisait pour apprendre que c'est Martia qui a épousé Hortensius. Le mal serait moindre si à l'article *Marzia* une citation nous informait qu'après s'être séparée de Caton elle prit Hortensius pour mari, mais c'est seulement à l'article *Catone* que cette séparation est mentionnée, et il faut qu'un heureux hasard mène au mot *maritare* pour que l'on lise la citation intégrale : *Marzia maritossi ad Ortensio*. N'était-elle pas aussi nécessaire en face des noms des deux époux : *Marzia, Ortensio?*

Le nom de *Maria* est sans doute identique à lui-même, mais ce n'est pas un nom *commun*, de sorte qu'il est d'usage dans les dictionnaires de le répéter en marge, selon qu'il s'agit de la mère de Jésus, de Marie sœur de Marthe, etc. Or la citation : *Maria ottima parte ha eletta* et celle où il est parlé de la visite des saintes femmes au sépulcre, viennent à la suite des passages concernant la Vierge, sans que rien avertisse d'un changement de personnes.

Pourquoi au mot *metafisica* le *Convito*, II, 15, n'est-il pas plus complètement cité? Je lis dans ce passage : *il ciel stellato si può comparare alla fisica per tre proprietà e alla metafisica per altre tre;* et avec Dante l'on est certain que chacune de ces ressemblances sera soigneusement démontrée. M. Sh. cite la première partie de la phrase aux mots *fisica* et *stellato*. A l'article *Metafisica* l'on a : *si può comparare.... alla Metafisica;* mais ce lambeau de phrase sans sujet,

[1] M. Sh. l'indique sous cette forme (F e), mais si l'on ne se reporte aux textes, l'on ne peut deviner qu'un rapport existe entre cette ligne de la *Canzone* et celle du *Convito* qui est citée au bas de la page. — Au troisième alinéa de l'accord conclu en 1306 entre l'évêque de Luni et les marquis Malaspina (représentés par Dante Alighieri), l'on a deux fois la locution latine *e converso*, avec le sens de *réciproquement*. V. le texte donné par Fraticelli, *Vita di Dante Alighieri*, c. VI, n° 21. Au texte de la *Canzone*, Fraticelli note : « Così Matteo Villani « *esempio di mirabile carità intra padre e figliuolo ed e converso.* »

avec la suppression de *per altre tre* [*proprietà*], ne retient pas l'attention. Tout au moins fallait-il reproduire *il ciel stellato*.

Au mot *Scienza* manque la définition : *la prima scienza che si chiama metafisica* (Convit. II, 14). On l'a au mot *metafisica*, mais elle était nécessaire dans les deux articles.

On lit p. 320 : *è un ritraimento d'animo da laide cose.*

p. 586 : Lo Pudore è un ritraimento d'animo.

p. 576 : Lo Pudore è un ritraimento d'animo da.

Dans la première citation l'expression du sujet était aussi nécessaire que dans les deux autres, et la place suffisait pour ajouter deux mots et plus.

Dante dit : *Secondochè testimonia Tullio in quello di Senettute* (*Convit.* IV, 24). Dans la *Concordanza*, au mot *senettute* l'on a seulement : *Tullio in quello di Senettute* ; par contre, à l'article Tullio, l'on a : *secondochè testimonia Tullio*. Pourquoi couper ainsi, aux dépens de la clarté et s'interdire de répéter, quand, par trop de concision, on court le risque d'être inintelligible ?

Mais à quoi bon insister sur ces détails ? Tout compte fait, il valait mieux pécher ainsi, en quelques rares endroits, par un excès de fidélité au plan tracé, puisque sans ce plan aussi bien conçu que suivi, l'entreprise eût été irréalisable. Grâce à la Société de Cambridge et à M. Sheldon, la philologie dantesque s'est enrichie d'un excellent ouvrage qui est en même temps un magnifique volume.

Ferdinand Castets.

E. Huguet. — Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo, *Paris*, *Hachette*, 1904 [VIII-392 p. in-8°].

M. Huguet définit lui-même son livre à la première ligne de l'avant-propos, en déclarant qu'il « n'est pas autre chose qu'un musée ». C'est un musée des métafores de V. Hugo, où elles sont groupées par catégories ; et ce musée a sur beaucoup d'autres l'avantage d'être muni d'un précieux catalogue, par le moyen d'une table à deux fins, qui contient à la fois et en les distinguant tipografiquement les noms des objets qui donnent lieu à des métafores et les mots employés métaforiquement.

Toutes les métafores dans lesquelles on peut trouver une idée de forme sont représentées dans cette galerie, et il n'était pas malaisé à l'auteur de n'en omettre aucune espèce, puisqu'il dispose d'un dictionnaire complet des métaphores de Victor Hugo, qu'il a fait pour son usage personnel et qu'il publiera peut-être un jour. Il ne faudrait pas s'imaginer pourtant qu'il a mis dans cette collection tous les exemples de métafores où l'on peut percevoir une idée de forme que con-

tiennent les œuvres de Victor Hugo. Ce n'est pas son dictionnaire qu'il nous donne ici dans un ordre analitique; il en a seulement extrait de nombreuses citations pour les réunir en chapitres. On peut même trouver que par endroits il a a accumulé ces citations en trop grande abondance ; il n'était pas utile de donner une cinquantaine d'exemples (p. 174 et suiv.) où les feuillages des plantes, leurs racines, leurs brindilles sont comparés à des chevelures; il n'en fallait pas non plus vingt-cinq pour nous faire comprendre que la comparaison du ciel avec un plafond est familière à son auteur.

On sera peut-être tenté de dire qu'un travail de ce genre ne demandait pas un grand talent, qu'un peu de patience suffisait, et d'autre part que le besoin d'un pareil livre ne se faisait pas sentir, car il est plus agréable et souvent plus profitable de lire tout entières seulement quelques pièces de Victor Hugo que de butiner à travers toutes ses œuvres découpées en petites tranches.

A quoi nous répondrons en principe que les ouvrages de patience sont fréquemment plus utiles que les ouvrages de talent. Nous ajouterons que dans le cas particulier M. Huguet ne s'est pas borné à vider chez son imprimeur quelques tiroirs de fiches. Les exemples sont accompagnés d'un commentaire et souvent analisés avec finesse; les chapitres s'ouvrent, se développent et surtout se terminent par des aperçus et des conclusions qui résultent strictement des exemples cités. Sans doute ces conclusions, après tout ce qui a été écrit sur Victor Hugo, ne sauraient être déclarées neuves, mais elles ne ressemblent pas aux banalités qu'on a coutume de répéter au sujet de cet auteur, et elles n'avaient guère été indiquées avec quelque exactitude que dans l'article si suggestif et si pénétrant que Baudelaire a consacré à notre poète en 1863.

Victor Hugo est un des rares écrivains qui méritent d'être ainsi disséqués. Ses métafores sont intéressantes non seulement parce qu'elles sont logiques, coérentes et strictement vraies, mais surtout peut être parce qu'elles ne sont pas seulement des procédés de développement et de stile, mais essentiellement des procédés de pensée qui caractérisent le génie du poète. On a dit qu'il n'i avait dans les œuvres de V. Hugo que des lieux communs et pas une idée neuve ; qu'est-ce qui n'est pas lieu commun en littérature ? qu'est-ce qui n'a pas été dit ? et avoir des idées neuves ne consisterait-il pas à en présenter d'anciennes sous un jour nouveau et à voir les choses d'un regard personnel ? On a souvent dit aussi et l'on répète à satiété que les plus beaux développements de Victor Hugo et ses métafores les plus saisissantes lui ont été suggérées par le rapprochement des mots et surtout par la rime. Il suffit de voir dans l'ouvrage de M. Huguet les exemples en prose à côté des exemples en vers pour reconnaître que ses

comparaisons les plus étranges au premier abord, les plus inattendues, sont exactement les mêmes dans sa prose que dans ses vers ; elles ne doivent donc rien à la rime. Il court beaucoup d'erreurs de ce genre, qui loin des faits flottent dans l'irréel et servent à nos éminents critiques à confectionner la pâture débilitante qu'ils offrent à leur public ; le livre de M. Huguet réussira sans doute à en arrêter quelques-unes, et nous augurons qu'il en sera de même des volumes qui doivent suivre celui-ci.

Maurice GRAMMONT.

P. Boyer. — Un vocabulaire français-russe de la fin du XVI[e] siècle, extrait du *Grand Insulaire* d'André Thevet, *Paris, Leroux*, 1905 [64 p. gr. in-8°]

L'auteur des *Singularitez de la France antarctique*, de la *Cosmographie universelle* et d'autres ouvrages en partie encore inédits, André Thevet que ses contemporains ont bafoué et vilipendé, l'accusant à l'envi de sottise, de plagiat et de mensonge, a fait preuve au cours de ses longs voyages tant au Levant qu'aux Indes occidentales d'une curiosité digne d'un vrai savant, a été mainte fois plagié lui-même, a trouvé dans Nicot pour l'introduction du tabac en France son Américo Vespuce, et fournit enfin dans ses ouvrages nombre de renseignements précieux que l'on chercherait vainement ailleurs.

Il a toujours montré un grand souci des langages parlés par les ommes dont il visite ou décrit les pays, il paraît en avoir connu personnellement plusieurs assez bien, et il donne de la plupart des spécimens plus ou moins étendus ou des fragments de leur vocabulaire. Le plus considérable de ces derniers est son *Dictionnaire des Moscovites*, qui ne comprend pas moins de 644 mots ou petites frases et qui figure à la suite de la description de l'île d'Alopécie dans son ouvrage inédit intitulé *Grand Insulaire et Pilotage*.

Ce *Dictionnaire des Moscovites* est intéressant comme témoignage des relations qui dès la fin du XVI[e] siècle s'étaient établies entre les Français et les Russes, au moment où le tsar Feodor, fils d'Ivan le Terrible, et Henri III négociaient un traité de commerce « en toute amitié et fraternelle correspondance » ; mais il est important surtout pour l'étude du vocabulaire, des formes et de la prononciation de la langue russe en ce même temps.

Le procédé de travail d'André Thevet, exclusivement oral et auditif, apparaît clairement : il se faisait traduire en russe des mots et des frases françaises et notait de son mieux la réponse qu'il avait entendue, transcription purement fonétique ou du moins s'efforçant d'être telle. Il lui arrivait parfois de comprendre mal et de ne pas

entendre distinctement ; c'est ce qui explique l'étrangeté souvent déconcertante de ses transcriptions. Dans certains cas d'ailleurs son embarras était fort excusable : c'est quand il devait rendre des sons ou des groupes de sons dont le français ne possédait pas l'équivalent. Il a procédé par à peu près et c'est là le point capital pour le romaniste : son audition est bien celle d'une oreille française insuffisamment exercée et sa transcription, souvent très diverse pour le même son, mais s'en rapprochant en général autant que le permettaient les moyens à sa disposition, accuse nettement un transcripteur français. Nous n'en citerons qu'un exemple : sa reproduction des groupes de consonnes. Ou bien il les simplifie par chute des éléments implosifs, *zaguy* pour *zajguì*, *resoqua* pour *rechiòtka*, ou bien il les disjoint par l'intercalation d'une voyelle d'appui qui est ordinairement *e* : *quetto* pour *kto*, *la fequa* pour *lávka*, *seto* pour *sto* ; *polletenicq*, pour *ptótnikŭ*, est un cas plus complexe avec sa transcription de l'*l* vélaire, mais d'autant plus intéressant.

M. P. Boyer a dû, à cause de l'incertitude et de l'inconstance des transcriptions de Thevet, les commenter fréquemment en note et donner en face de chacune les mots russes qu'elles représentent, dûment accentués et ramenés, autant qu'il a été nécessaire, aux formations en usage à la fin du XVI^e^ siècle. Il l'a fait avec la précision et la compétence qu'on lui connaît.

Maurice GRAMMONT.

B. Anquetil.— La partie de mer ou la vengeance du matelot créancier, pièce satirique en patois normand, éditée pour la première fois avec un avant-propos, des variantes et des notes dialectologiques, par Ch. GUERLIN DE GUER, *Paris, Welter*, 1903 [72 p. in-8°].

M. Guerlin de Guer s'est fait une spécialité de l'étude des parlers normands et s'est acquis une notoriété dans ce domaine. Jusqu'à présent il n'avait guère fait porter ses recherches que sur les patois actuellement vivants ; cette fois il a pris pour tâche de publier un texte patois ancien et d'en éclairer les formes au moyen de celles qui sont usitées aujourdui. Il a examiné toutes les œuvres du poète bayeusain Anquetil, qui sont conservées pour la plupart à la bibliothèque de Bayeux, mais dont aucune n'avait été imprimée jusqu'à ce jour. Son choix s'est fixé sur la plus importante d'entre elles : *La Partie de mer ou la Vengeance du matelot créancier*. C'est un dialogue satirique d'environ 500 vers, où l'on voit un matelot qui veut se venger par la plume des ôtes du château auxquels il a fourni des coquillages et qui l'ont éconduit sans le payer. Dépourvu d'instruction, il n'est pas à même de faire en personne la satire qu'il rêve ; mais il a un fils

qui revient du collège et sait le grec et le latin. Il l'emmène en mer pour n'être entendu de personne et lui expose ses griefs qu'il devra mettre en bonne forme. La satire est très violente et eut en son temps beaucoup de succès dans le pays, car les personnages qui i sont visés étaient aisément reconnaissables pour tout le monde. Le développement est facile, mais au point de vue littéraire la valeur de cette œuvre est en somme plutôt médiocre.

M. Guerlin de Guer l'a éditée avec tout le soin que l'on peut accorder aux chefs-d'œuvre des classiques. Dans un avant-propos il a reconstitué au moyen de recherches dans les archives la biografie de son auteur, Bernardin Anquetil, dit l'abbé Anquetil, qui naquit à Mandeville en 1755, i passa la plus grande partie de son existence, et i mourut en 1826; il i a joint quelques notes sur sa famille et ses parents les plus rapprochés; il a identifié les personnages désignés à mots couverts dans la pièce et nous a fourni aussi sur eux des renseignements précis; enfin il a dressé la liste complète des 114 pièces qui constituent l'œuvre d'Anquetil. Pour la *Partie de mer* il a eu entre les mains neuf manuscrits différents qu'il décrit et apprécie, et dont il nous donne les variantes au bas du texte. En note il explique les expressions locales ou les mots patois et signale leur correspondant dans le patois actuel de Mandeville.

La conclusion à laquelle on arrive après avoir lu tout cela, c'est que la pièce d'Anquetil ne méritait pas un travail aussi approfondi que celui que M. Guerlin de Guer lui a consacré. Ce qui pouvait présenter le plus d'intérêt dans une œuvre de ce genre, c'est le patois; et en définitive il n'en offre qu'assez peu. D'abord la pièce n'est pas toute en patois; le fils du matelot parle français, et la langue du matelot lui-même, au lieu d'être du pur patois, n'est en somme que du français «saupoudré» de patois. De plus ce patois n'est pas pur; M. Guerlin de Guer i a relevé plusieurs expressions dialectales qui son inusitées à Mandeville. Enfin ce qui est réellement de Mandeville est d'un intérêt secondaire, car il ne paraît pas que le parler de cette localité ait notablement changé depuis cent ans. Quand les formes d'Anquetil diffèrent des formes modernes données par l'éditeur, c'est surtout parce que l'ortografe maladroite du poète est calquée sur celle du français et tend ainsi à rapprocher, au moins pour les ieux, les mots patois des mots français. On aimerait d'ailleurs que les traits qui distinguent le patois d'Anquetil du patois actuel eussent été rassemblés en quelques lignes et mis en relief.

Tout en louant le soin et l'érudition de M. Guerlin de Guer nous regrettons qu'il n'ait pas pu les faire porter sur une œuvre qui nous ait livré un parler populaire dans un état nettement antérieur à la fase actuelle.

Maurice GRAMMONT.

A. Piagnoli. — Fonetica parmigiana riordinata ed accresciuta delle note morfologiche per cura di Antonio Boselli, *Torino*, 1904 [84 p.].

A Piagnoli travaillait depuis longtemps à une fonétique parmesane quand la mort est venue l'empêcher d'i mettre la dernière main. M. Boselli, qui s'est chargé de publier l'étude de Piagnoli, l'a auparavant soigneusement revue et complétée ; il a classé les faits suivant un ordre plus abituel et par suite plus commode, il a supprimé les digressions inutiles et resserré les développements trop longs, il a réuni en un appendice les observations relatives au parler d'*Oltr'Enza*, ce qui a deux avantages : celui que signale l'auteur de diminuer notablement le nombre des notes au bas des pages, et, ce qui est beaucoup plus important, celui de grouper les particularités de ce sous-dialecte et de permettre au lecteur de les embrasser d'un coup d'œil. M. Boselli ne s'est pas borné à vérifier scrupuleusement tous les détails du manuscrit laissé par Piagnoli, à refondre en grande partie sa rédaction, à ordonner et à rectifier à l'occasion les faits et les renseignements réunis par son devancier, il a en outre ajouté à la *Fonétique* de Piagnoli deux chapitres qui lui sont personnels, celui qui est intitulé *Accidenti generali* et les *Note morfologiche*.

Le tout est exposé avec clarté et compétence. Les changements fonétiques sont présentés nettement et leurs exceptions apparentes expliquées en général d'une manière satisfaisante. Une petite carte qui termine l'ouvrage permet de se faire une idée exacte du domaine géografique qu'occupent les parlers étudiés.

En somme nous voilà en possession, avec cette brochure, d'une petite grammaire parmesane, que les travaux de MM. E. Gorra et A. Restori faisaient désirer, mais dont ils ne pouvaient tenir lieu.

M. G.

H.-J. Chaytor. — Mémoires d'un touriste by Stendhal, édités dans *Oxford modern french series*, *Oxford*, 1905, in-12° [XII, 104 p.], 2 sh.

Ce petit volume est le 15e de l'« Oxford Modern French series », qui, commencée en septembre 1904, atteint aujourd'hui le n° 16, par le *Voyage aux Pyrénées* de Taine. Le choix des auteurs (Lamartine, Hugo, Karr, Gautier, Balzac, Tocqueville, Taine, etc.) a été fait par M. Léon Delbos en vue de familiariser l'élève avec des pages qui aient une valeur littéraire : « Pour acquérir la connaissance approfondie d'une langue étrangère, il ne suffit pas de passer quelques mois dans le pays où elle est parlée » (*General Preface*, III).

M. Delbos estime que si le Français et l'Allemand doivent occuper une place à côté du Latin et du Grec dans l'éducation moderne, il convient de les étudier dans le même esprit que les langues anciennes ; ainsi l'on en retirera un profit égal, parce qu'à l'étude matérielle de la langue d'une nation se joindra celle de ses idées et de son histoire. L'on entrevoit que M. D. n'est pas du tout sympathique à « ce que l'on appelle la Nouvelle Méthode » d'enseigner les langues vivantes : il est remarquable que l'Angleterre, le pays pratique par excellence, donne l'exemple de la résistance aux tentatives qui sont faites pour réduire ces langues au rôle d'instruments de relations commerciales.

La biographie de Stendhal et les notes (qui sont placées à la suite du texte) sont instructives et intéressantes dans leur brièveté.

F. C.

Albert Soubies. — Almanach des spectacles, année 1904. *Paris, Flammarion*, 1905, p. in-12, 5 fr.

C'est le trente-quatrième volume de cette précieuse collection, si riche en renseignements sur le théâtre contemporain. On y remarquera la liste des représentations données sur les scènes de quartiers, à Paris, par la Comédie-Française et l'Opéra-Comique.

Dans la bibliographie quelques indications manquent de précision : Hémon, *Cours de littérature* (quels fascicules?); *Théâtre classique populaire* (quelles pièces?). — La mention suivante peut induire en erreur : « Montchrestien (de). *La Reine d'Escosse*. Trag. adap. Michaut. In-16. Fontemoing » ; M. Michaut ou, plus exactement, les élèves de seconde année de l'École normale supérieure, sous la direction de M. Michaut, n'ont pas donné de *la Reine d'Escosse* une adaptation, mais une édition critique. — P. 129, il faut lire Chardon (et non Charton) le nom de l'auteur de *Scarron inconnu*.

L'eau-forte de Lalauze qui orne le volume représente une scène des *Oiseaux de passage*.

E. R.

Th. Joran. — Le Mensonge du féminisme, opinions de Léon H..., *Paris, Henri Jouve*, 1905, in-18.

Signalons à ceux que le sujet intéresse les « confessions d'un antiféministe », Léon H. .., publiées par Théodore Joran. On verra dans cet ouvrage le peu de confiance et de sympathie inspiré par les revendications féminines à un homme qui eut à souffrir toute sa vie d'avoir épousé une pédante sans cœur. Dans sa tristesse un peu amère, ce

malheureux avait gardé une vive intelligence jointe à un vigoureux bon sens, et il y a beaucoup à apprendre dans la série d'impressions et d'articles que M. Joran a réunis sous ce titre expressif : « le mensonge du féminisme ». Ajoutons qu'une introduction de M. Joran lui-même sur Léon H... nous rend dès l'abord l'auteur sympathique et son œuvre attirante.

ERRATUM

P. 293. vers 70, lire :

Quant sera (s) de bon vin clar.

TABLE DES MATIÈRES

Tome XLVIII

ARTICLES DE FOND

Pages.

Barbier. — Le mot *bar* comme nom de poisson en français et en anglais..... 193

Castets. — *Candide*, *Simplicius* et *Candido*..... 481

Clavelier. — Etude sur la langue de Fourès..... 97

Coulet. — Sur le débat provençal du corps et de l'âme..... 141

Ronjat. — Sur la langue de Fourès..... 411

Roque-Ferrier — « Jana de Mourmeiroun »..... 200

Sneyders de Vogel — La suite de l'Parthénopeu de Blois et la version hollandaise..... 5

TEXTES ET DOCUMENTS

Calmette. — La correspondance de la ville de Perpignan de 1399 à 1450..... 551

Castets. — I dodici canti 208, 396

Chichmarev. — Contenances de table en vers provençaux..... 289

Devoluy.— Discours prounouncia au festenau de Santo-Estello, lou 12 de jun 1905, en Arle..... 299

Guy. — La chronique française de maître Guillaume Cretin..... 174, 324, 530

Kastner. — Débat du corps et de l'âme en provençal,..... 30

— Les versions françaises inédites de la descente de saint Paul en enfer..... 385

Pélissier. — Documents sur les relations de l'empereur Maximilien et de Ludovic Sforza en l'année 1499..... 157

Stefano — Una nuova grammatica latino-italiana del sec. XIII. 495

Thérond. — Contes lengadoucians..... 65

Ulrich. — L'Apocalypse en haut-engadinois..... 75, 306

Vidal — Les délibérations du Conseil communal d'Albi, de 1372 à 1388..... 240, 420

VARIÉTÉS

Bonnet. — Deux fautes dans le discours de Bossuet sur l'histoire universelle..... 492

Castets. — Une variante allemande de « Après la bataille »..... 296

BIBLIOGRAPHIE

1° Revue des revues..... 88, 186, 280, 374, 471, 560
2° Comptes rendus critiques.....
ANQUETIL. — La partie de mer ou la vengeance du matelot (GRAMMONT)..... 570
BETZ — La littérature comparée (VIANEY)..... 89
BOYER. — Un vocabulaire français-russe de la fin du XVI° siècle (GRAMMONT)..... 569
BRANDON. — Robert Estienne et le Dictionnaire français au XVI° siècle (VIANEY)..... 381
CHARDON. — Nouveaux documents sur les comédiens de campagne, tome II (RIGAL)..... 472
DELFOUR. — Catholicisme et romantisme (RIGAL)..... 91
FAGUET. — Propos de théâtre, 2e série (RIGAL)..... 187
— Propos littéraires, 3e série (RIGAL)..... 286
HUGUET.— Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo (GRAMMONT)..... 567
UN IDÉALISTE, EMILE TROLLIET (1856-1903).— Œuvres choisies (RIGAL)..... 189
LEMAITRE. — En marge des vieux livres. Contes. (RIGAL)..... 382
MODIGLIANI. — Il canzoniere di Francesco Petrarca (CASTETS).. 379
ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO, édition de l'Imprimerie Nationale RIGAL)..... 280
RECUEIL de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse (RONJAT).. 477
SCHUCHARDT an Mussafia (GRAMMONT)..... 375
SHELDON. — Concordanza delle opere italiane in prosa et del canzoniere di Dante Alighieri (CASTETS)..... 561
STAPFER. — Victor Hugo à Guernesey (RIGAL)..... 285
3° Ouvrages annoncés sommairement :
ALMÉRAS, 93, 287 — ANGLADE, 288 — ARMANAC DE GASCOUGNO, 383 — ARMANA PROUVENÇAU, 384 — CHANSROUX, 383 — CHATELAIN, 191 — CHAYTOR, 572 — DUJARRIC-DESCOMBES, 478 — ERA BOUTS DERA MOUNTANHO, 191 — HOUCHART, 478 — JOANNIDÈS, 190 — JORAN, 573 — LACOCHE, 192 — LEITE DE VASCONCELLOS, 191 — LEMOUZI, 384 — MICHALIAS, 288 — PIAGNOLI, 572 — REVUE HISPANIQUE, 192 — ROMAN, 288 — ROUSTAN et LATREILLE, 287 — SALVIONI, 94, 191, 478 — SOUBIES, 94, 573 — SOURELH, 384 — SPERANTIA, 478 — STIEFEL, 190 — WRIGHT, 192.

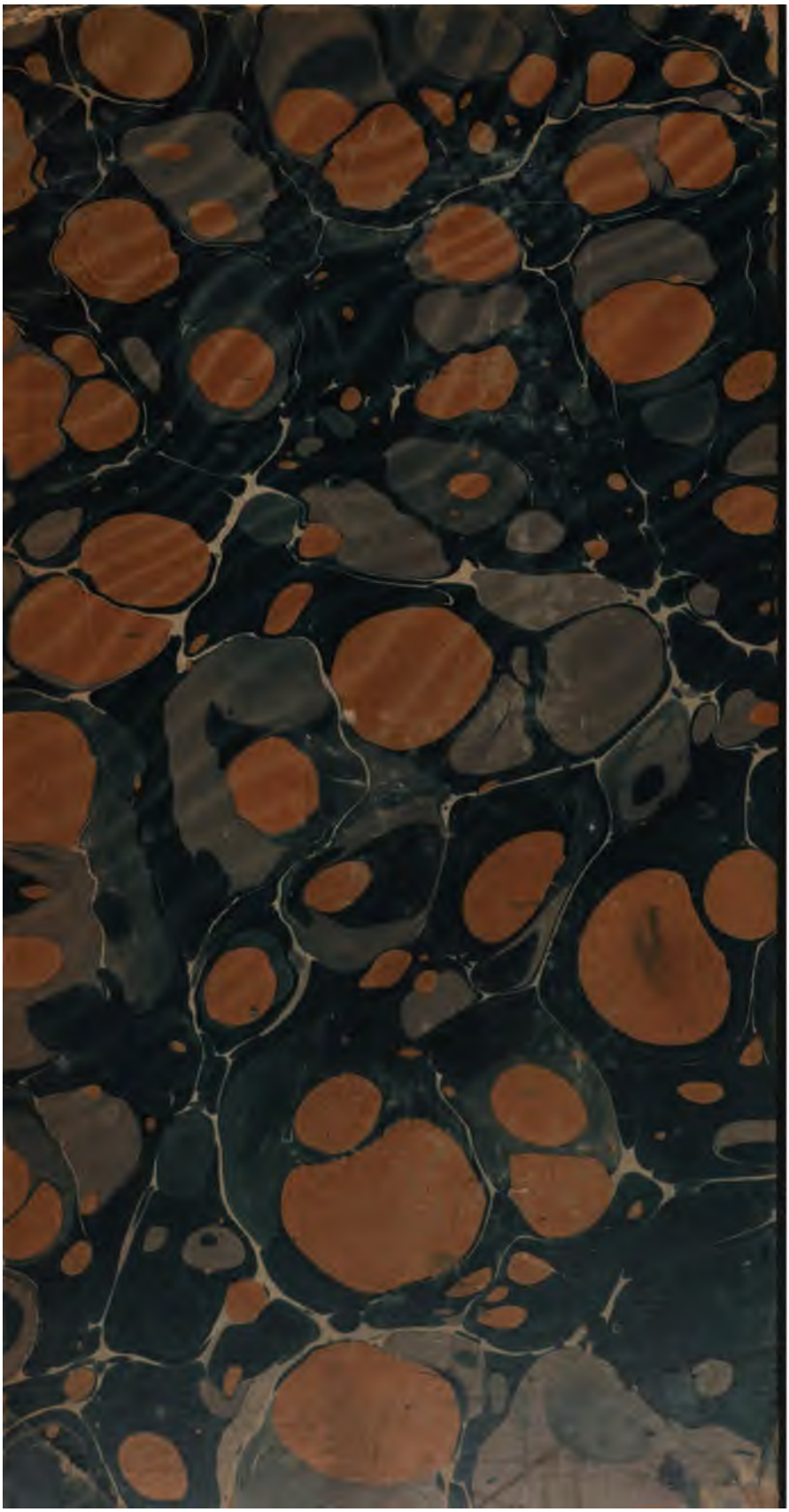
CHRONIQUE

Chansons populaires..... 480
Pensées de Pascal..... 480
Rapport sur le concours pour le prix Boucherie..... 95
Société des textes français modernes..... 479
Erratum..... 574

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

MONTPELLIER. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU MIDI.

UNIV. OF MICH.
OCT 12 1907

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03964 1751

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD